ŒUVRES ILLUSTRÉES D'EUGÈNE SUE

LA VIGIE
DE
KOAT-VEN

Roman maritime (1780-1830).

…ssins par J. A. Beaucé. Gravures par A. Lavieille.

LIVRE PREMIER.

—

…APITRE PREMIER.

L'AMAZONE.

> Que peut-elle voir? que dira-t-elle?
> Gœthe.—*Le Grand Cophte*, acte III, sc. 2.

…rs la fin du mois de sep…re 1780, une femme à …al, suivie d'un écuyer, …ssant quitter le bord de …an pour s'enfoncer dans …erres, gravissait la mon… de Fal-Goët, située … de la petite ville de …-Rénan, assez proche de … partie de la côte de …gne qui, s'étendant en … des îles d'Ouessant, de …es, Queméues et Beni… forme ce canal étroit …l'on appelle le passage …ur.

…rivée au sommet de la …agne, cette femme ar…un instant sa monture, …e pour jouir du majes… spectacle qui s'offrait … regards. En effet, à …t le soleil se couchait …ere les rochers des îles déjà baignées des chaudes vapeurs du soir, …ait de longs reflets rougeâtres sur les vagues qui se brisaient mollement à la côte. Au nord, le château de Kervan élevait ses tourelles, dont les hautes flèches plombées étincelaient aux derniers feux du jour, et dominaient les imposantes masses vertes, mais déjà sombres, des bois d'Ar-Foel-Cout. A l'est, c'étaient de longues prairies coupées par ces riantes haies vives d'aubépine qui divisent tous les champs bretons; et ces pelouses étoilées de mille fleurs avaient pour ceinture les montagnes d'Arrès, avec leurs versants de bruyères semés d'ifs et de pins. Enfin, au midi, Saint-Renan, avec son aiguille gothique et son clocher de pierre grise à arêtes dentelées, était déjà voilé par le crépuscule et le léger brouillard qui s'abaissait sur la petite rivière de Hel-Arr, dont les eaux froides et limpides coulaient lentement au fond de cette vallée.

Elle avança la tête, et vit son portrait à elle — page 3.

La femme dont nous parlons était vêtue d'une amazone noire à la mode anglaise, qui dessinait une taille élevée; et, au mouvement qu'elle fit en rejetant en arrière le voile qui entourait son chapeau de castor, on put voir une figure jeune, régulièrement belle, pâle et brune. Otant un de ses gants de chamois, elle passa une main délicate et effilée sur ses



cheveux noirs, qu'elle portait sans poudre, lissés sur le front, et la posa au-dessus de ses grands sourcils, sans doute pour affaiblir l'impression des rayons trop vifs du soleil couchant.

On ne saurait croire combien cette dernière lueur dorée du soleil, en s'épanouissant sur ce pâle et beau visage, lui donnait de vie et d'éclat; combien les chauds reflets de cette lumière ardente s'harmonisaient avec le caractère prononcé de cette figure; on eût dit un de ces nobles portraits de Murillo, dont l'effet puissant ne se révèle dans toute sa splendeur qu'aux feux d'un soleil espagnol.

Après que l'amazone eut regardé quelques minutes avec attention vers le nord-ouest, une espèce de signal, un voile blanc flotta un moment au sommet d'une tour en ruine qui s'élevait sur des rochers fort près du rivage et disparut.

A cette vue, les yeux de l'amazone brillèrent, son front rougit, ses joues devinrent pourpres, et elle appuya avec force ses mains sur ses lèvres comme pour envoyer quelque part un baiser d'amour; puis, fronçant ses noirs sourcils, rabaissant son voile, elle donna un coup de houssine à sa monture, et descendit au galop le versant de Fal-Goët avec une rapidité effrayante.

— Madame la duchesse n'y pense pas, s'écria l'écuyer tout en suivant sa maîtresse et en s'approchant de plus près qu'il ne l'avait fait jusqu'alors; la Coronella a de bonnes jambes... mais ce chemin est affreux.

Ceci fut dit en pur castillan, avec le ton de respectueuse remontrance que prend quelquefois un ancien et fidèle serviteur.

— Taisez-vous, Perez, répondit la duchesse dans la même langue, en hâtant encore, s'il était possible, le train de sa jument.

Le vieil écuyer se tut, et il était facile de juger de tout l'intérêt qu'il portait à sa maîtresse par l'attention inquiète et pénible avec laquelle il suivait chaque mouvement de la Coronella, sans s'occuper presque de son cheval à lui.

Mais, ainsi que l'avait dit le vieillard, la Coronella avait de bonnes jambes, car elle était fille d'un cheval arabe croisé avec une de ces juments de la Sierra dont la race est maintenant si estimée et si rare. Aussi, malgré les inégalités, les fondrières et les ravins qui sillonnent tous les chemins de la Basse-Bretagne, la Coronella ne fit pas une seule faute.

Pourtant Perez ne respira librement que lorsqu'il eut vu sa maîtresse, arrivée au bas de la montagne, suivre une profonde avenue qui conduisait au château de Kervan.

Perez paraissait avoir cinquante ans, était sec, maigre, basané comme un Espagnol du midi; son chapeau à cornes, plat et évasé, à cocarde rouge, laissait voir ses cheveux poudrés et roulés; il était vêtu d'un habit et d'une veste de drap noir, d'une paire de culottes de peau blanche, et ses hautes bottes souples lui collaient au genou. Le seul signe de domesticité qu'il portât sur lui était une plaque armoriée qui fermait le ceinturon mi-partie vert et rouge, à galons d'or, auquel était suspendu son couteau de chasse; les mêmes armoiries étaient répétées sur les bossettes du mors et sur la housse noire de la selle.

Son cheval était suivi d'un énorme lévrier gris à longs poils.

Lorsque la duchesse fut assez proche de la grille, Perez rendit la main à sa monture, ôta son chapeau en passant à côté de sa maîtresse, et fut prévenir ses gens de son arrivée.

Aussi, quand elle s'arrêta devant le château, et que, s'appuyant sur l'épaule de son écuyer, elle sauta légèrement à terre, ses valets de chambre et ses valets de pied l'attendaient respectueusement rangés sur le perron et dans la galerie, qu'elle traversa pour gagner ses appartements.

Ces laquais étaient vêtus de deuil, et des aiguillettes de larges rubans verts et rouges, à franges d'or, flottaient sur leurs épaules gauches.

Le vieil écuyer remit les chevaux aux mains des palefreniers, et alla aux écuries pour veiller lui-même à ce que la Coronella fût traitée avec les soins les plus minutieux.

Quand il fut certain que rien ne manquait à cette jument favorite, il revint, et s'arrêta près du pont qui séparait la cour d'honneur de l'avant-cour du château.

— Que Dieu vous garde, dona Juana, dit l'écuyer à une femme aussi âgée que lui, et vêtue tout à fait à l'espagnole, mante, jupe et mantille noirs.

— Bonjour, Perez... Qu'y a-t-il de nouveau?

— Rien...

— Toujours à ce rocher? demanda Juana en étendant la main vers l'ouest.

— Toujours. Madame la duchesse descend de son cheval derrière un gros menne; elle suit un sentier à travers les rochers, disparaît, et j'attends... une heure... quelquefois deux...; mais, par Saint-Jacques, jamais aussi longtemps qu'aujourd'hui.

— Dieu me sauve! Perez, je te crois; aussi étais-je dans une mortelle inquiétude. Mais à quoi bon ces promenades sur le bord de la mer? Madame la duchesse n'avait pas ce goût avant le jour où ..

— Vous savez, Juana, dit le vieillard en interrompant sa femme avec un mouvement d'impatience, que je n'ai rien de caché pour vous: mais le secret de ma maîtresse ne m'appartient pas. D'ailleurs je ne le possède pas, et je n'aurais qu'à tourner la tête pour le savoir, que je ne le ferais pas.

— Sainte Vierge! je le crois; depuis que nous sommes mariés, Perez, jamais vous ne m'avez fait une confidence, pas plus sur feu M. le duc...

— Que vous ne m'en avez fait sur madame la duchesse, n'est-ce pas, Juana? ajouta le vieillard: ainsi, unissons maintenant nos deux silences pour garder les secrets de la maison d'Alméda... si la maison d'Alméda a des secrets, ajouta-t-il brusquement après une pause.

Et, donnant le bras à dona Juana, ils regagnèrent le château; car la nuit était tout à fait sombre.

— Je vous rejoindrai tout à l'heure, Perez, dit Juana en quittant son mari pour traverser la galerie; il faut que j'aille tout préparer pour le coucher de madame la duchesse.

CHAPITRE II.

LA TOUR DE KOAT-VEN.

Come segue la lepre il cacciatore
Al freddo, al caldo alla montagna, al lito
Nè più la stima poi che presa vede
E sol dietro a chi fugge affretta il piede.

ARIOSTO, *Canto X*, *st.* 7.

La tour de Koat-Vên, qui la veille avait excité si vivement l'attention de la duchesse d'Alméda, s'élevait, on l'a dit, sur les hauts rochers de la côte ouest de la Bretagne.

Cet édifice, d'abord destiné à servir de vigie, avait été abandonné, puis concédé par l'intendant de Bretagne à Joseph Rumphius, savant astronome, afin de faciliter les expériences et les observations météorologiques et hydrographiques dont il s'occupait depuis longtemps; et, comme Koat-Vên était fort peu éloignée de la ville de Saint-Renan, où Rumphius faisait sa résidence, il trouvait une merveilleuse commodité dans cet observatoire. Aussi les diverses pièces circulaires qui la composaient étaient-elles ordinairement encombrées de quarts de cercle, d'astrolabes, de montres, de globes, de télescopes, et autres instruments jetés là sans aucun ordre.

Mais alors Rumphius n'habitait plus la tour de Koat-Vên; aussi tous les engins de science de l'astronome avaient-ils été relégués dans une espèce de lanterne située au faîte du bâtiment, et les meubles utiles qui remplaçaient tout ce docte attirail prouvaient assez que la destination de la tour était momentanément changée, et que son nouveau maître, s'occupant plus de la terre que de l'empirée, avait essayé de rendre ce bâtiment logeable.

Les quatre fenêtres longues et étroites, percées au sud, au nord, à l'est et à l'ouest, qui éclairaient la vaste et unique salle dont se composait le premier étage, étaient garnies de longs rideaux; puis quelques siéges et un large et excellent fauteuil à oreillettes et à dossier fort élevé entouraient une grande table couverte de papiers et de livres de théologie.

C'était le lendemain du jour où la duchesse s'était si imprudemment aventurée sur la côte du Fal-Goët; le soleil se mirait dans la mer, qu'une folle brise soulevait en se jouant, et la ceinture d'îles et de rochers dont les crêtes brunes découpaient l'horizon s'étendait au milieu de l'écume nacrée qui venait caresser leur base.

Il y avait pourtant je ne sais quelle mélancolie profonde dans l'aspect de ce ciel si pur, si uniforme; cela faisait naître un sentiment de tristesse insurmontable, et l'on eût désiré voir se dérouler les flocons blancs de quelque nuage sur ce bleu si monotone, comme si l'on avait compté sur la vue de ce nuage, sur sa forme, sur ses contrastes, pour distraire l'âme de cette poignante rêverie.

Oui, car un ciel bleu partout, un ciel sans aucun de ces imposants et larges accidents de lumière et d'ombre, de soleil et de ténèbres, oh! qu'un pareil ciel est triste! triste! C'est une vie sans joie et sans larmes, sans amour et sans haine.

Il était deux heures, et à cette heure tout se taisait sur la grève, tout était muet à Koat-Vên. Quelquefois seulement le cri plaintif du tarek se mêlait au murmure sourd et régulier des hautes lames qui s'abattaient pesamment sur la côte... Quelquefois les ailes humides d'un goëland venaient frémir aux vitraux étroits et plombés des fenêtres de cette tour, ou bien l'alcyon en effleurait le talc diaphane alors qu'il apportait dans le creux des murs les brins de mousse et de varech qu'il amasse pour l'hiver.

On voyait aussi à de longs intervalles, à travers les bizarres dentelures des roches noires, une voile blanche et dorée par le soleil poindre, passer, puis disparaître, comme ces souvenirs d'amour et de jeunesse qui luisent parfois dans une âme flétrie et vieillie avant l'heure.

Mais ce morne silence est interrompu tout à coup; des pas précipités résonnent dans l'escalier tournant qui communique aux étages supérieurs; la porte de la grande salle s'ouvre violemment, un homme entre en disant: — C'est elle! et va se jeter dans le grand fauteuil.

Cet homme paraissait avoir au plus vingt-cinq ans; ses cheveux sans poudre, longs et châtains, au lieu d'être assujettis par derrière, selon la mode d'alors, flottaient sur ses épaules.

Son front était blanc, élevé, ses yeux grands et spirituels, son nez fin

et droit, ses lèvres minces; et son menton arrondi était si frais et si rosé, son teint si délicat, que bien des femmes eussent envié ce joli visage.

Quelques légers plis à l'angle de l'œil auraient peut-être annoncé un caractère riant et ouvert, si les rides profondes qui creusèrent tout à coup le front de ce jeune homme n'eussent donné un aspect souffrant et chagrin à cette charmante figure.

Son costume simple, d'une couleur foncée, faisait voir l'élégance de sa taille; mais par sa coupe sévère il se rapprochait de l'habit ecclésiastique.

Il appuya sa tête dans une de ses mains, sa figure devint de plus en plus pâle; il se prit à feuilleter et à lire avec recueillement et attention un énorme in-quarto à fermoirs de cuivre, ouvert sur la table.

Il fallait que la préoccupation dans laquelle il était plongé fût bien grande, car la porte de la chambre s'ouvrit sans qu'il parût y faire la moindre attention. Et la duchesse d'Alméda parut à cette porte.

CHAPITRE III.

TENTATION.

> Voilà précisément où j'en étais; et, dans les cruelles agitations que me faisait souffrir cette contrariété de volontés, je me condamnais moi même bien plus fortement que je n'avais fait jusqu'alors, en me débattant dans mes liens pour tâcher d'achever de les rompre : car ils étaient presque réduits à un filet; mais c'était encore assez pour me tenir.
>
> *Confess. de saint Augustin*, 510, 8, ch. IX.

> Mais ici, Adelide, qui parut très-piquée de voir qu'on trouvât quelque chose à répliquer à ses objections, répéta, comme font tant d'autres, la même raison qu'elle venait de donner tout à l'heure.
>
> BYRON. — *Don Juan*, ch. XV.

La duchesse s'arrêta un moment au seuil de la porte; puis, dénouant et ôtant son chapeau, elle le posa sur un siége, et s'avança légèrement et si près, si près du jeune homme, que sa joue touchait presque sa joue, qu'il était encore plongé dans sa rêverie.

Curieuse de voir ce qui pouvait absorber si profondément son attention, elle avança la tête, et vit son portrait à elle... son portrait esquissé au crayon et d'une ressemblance parfaite. Douceur ineffable! joies du ciel! Elle vit aussi les traces récentes de quelques larmes.

Alors, comme par un soudain mouvement d'orgueil, la belle duchesse redressa la tête : ses joues pâles s'animèrent, et une inconcevable expression de bonheur et de fierté rayonna sur son front; ce fut peut-être même une pensée de dédain qui plissa ses lèvres et durcit le coup d'œil qu'elle jeta sur ce jeune homme aux traits efféminés, aux proportions si délicates, lorsque, baissant ses longues paupières brunes, croisant ses bras sur son sein, elle le domina de toute la hauteur de sa taille noble et élevée, que son costume d'amazone faisait encore valoir.

Car cette femme était un de ces beaux types espagnols, d'une nature riche et vigoureuse. Oh! qu'il y avait de passion fougueuse et emportée, de jalousie dévorante et implacable dans ces formes accusées, mais nerveuses malgré leur élégance! et cette chevelure épaisse et si fine! et ces sourcils luisants et arqués! et ce léger duvet presque imperceptible qui faisait briller le corail d'une lèvre rouge un peu saillante!

O Rita! Rita! vous avez vingt-huit ans, c'est le soleil de la Havane qui a doré vos belles épaules si voluptueusement arrondies. Rita! faut-il plaindre ou envier celui pour l'amour duquel vous venez à cheval suivie d'un seul écuyer? Vous venez dans une vieille tour en ruines, vous, madame la duchesse, dont les premiers domestiques sont gentilshommes : vous orgueilleuse fille et veuve de grands d'Espagne; vous dont les aïeux, descendants de Sanche IV, avaient des droits à la couronne de Castille!

Au mouvement que fit Rita, le beau solitaire de la tour de Koat-Vën s'éveilla comme d'un songe, et, levant la tête, il vit enfin la duchesse accoudée sur les oreillettes du fauteuil, la duchesse qui le considérait avec idolâtrie.

— Oh! c'est toi, dit-il avec amour, tu étais là!...

— Oui, c'est moi, Henri, moi, ton démon tentateur, dit-elle en souriant et le baisant au front.

— Oh! tais-toi, tais-toi, dit le jeune homme en la repoussant doucement, tandis qu'un sombre nuage s'étendait sur son front.

— Enfant, dit la duchesse en jetant ses bras autour du cou de Henri, toujours des scrupules de jeune fille! Voyons, je veux te convaincre et calmer cette conscience timorée.

Et Rita, assise sur les genoux de Henri, appuya sa tête sur son épaule. Puis, comme il restait pensif et absorbé, et que sa main paraissait glacée dans les mains brûlantes de la duchesse : — Henri, dit-elle avec impatience, est-ce donc ainsi que tu me revois? ne m'aimez-vous donc plus?

Et Henri lui montrant son portrait : — O Rita, le puis-je, ne pas vous aimer? n'avez-vous pas changé ma vie? et cette nouvelle vie que vous m'avez donnée n'est-elle pas toute dans votre amour? Vous aimer maintenant, pour moi, c'est exister.

— Tu n'as donc plus de regrets, Henri? dit la duchesse en jouant avec les longs cheveux de son amant.

— Si, Rita, si; quand vous n'êtes pas là, j'éprouve des regrets bien amers, parce que j'ai manqué à une promesse sacrée, parce que je vais renoncer peut-être à une vie obscure et pieuse pour laquelle j'étais né. Elevé loin du monde, mes passions, mes sens, mes idées, tout sommeillait en moi. Rita, je n'avais qu'un amour, celui du ciel. Mes croyances se fortifiaient dans la solitude, mon seul but était le cloître... oui, Rita, le cloître. Si vous aviez vu comme moi l'abbaye de Kandem, là-bas, avec ses vieux bois de chênes et ses hauts rochers! si vous aviez entendu la brise de mer se plaindre sous les sombres arceaux de ses galeries, vous comprendriez tout ce qu'il y avait alors de charme pour moi dans cet avenir que je m'étais créé, dans ce désir de passer là ma vie indifférente et paisible. Car ma vie se serait écoulée pure et calme à l'ombre de l'abbaye, comme le ruisseau caché qui coule au fond des bois. Faible, souffrant, j'aurais bien aimé les faibles et les souffrants; bientôt ma vie se fût usée à les secourir, et un jour je m'éteignais sans remords et sans crainte. Un jour, Rita, couché dans ma cellule, cherchant encore du regard les longues lames de l'Océan, tâchant d'entendre une dernière fois les sublimes harmonies du vent marin, j'aurais quitté ce monde sans souvenirs et sans crainte.

Et Henri cacha sa tête dans le sein de Rita.

— Oh! dit celle-ci, si tu savais avec quelle ivresse, quel orgueil, j'entends ces aveux! si tu savais, Henri, combien il est doux de se dire : Cette âme frêle et craintive qui, repliant ses ailes au moindre contact du monde, ne voulait les déployer que pour s'élancer vers le ciel; cette âme qui se vouait à Dieu s'est vouée à moi... je suis devenue son dieu; elle est à moi, je suis à elle! Car tu es à moi, Henri... à moi sont aussi tes larmes et tes regrets qui me rendent la plus heureuse des femmes; heureuse... oh! oui, bien heureuse! Et pourtant, mon Henri, que nos caractères se ressemblent peu!... moi qui ai les idées fortes et invariables d'un homme, quand tu as la douce timidité d'une femme; moi qui ai dû vaincre tes scrupules, tes vaines terreurs, pour te prouver qu'il était aussi un bonheur ici-bas... Eh! bien! Henri, c'est peut-être ce contraste frappant entre nous deux qui augmente encore la violence de mon amour, de cet amour, le seul que j'aie jamais éprouvé... de cet amour qui fait que moi si fière, moi toujours si méprisante des hommages des hommes, je trouve pourtant un bonheur inexplicable à être là, soumise, esclave, à tes genoux, attendant un mot d'amour de ta bouche, le demandant par grâce, par pitié.

Et la duchesse, se laissant doucement couler aux pieds de Henri, joignait ses belles mains en tremblant, et le regardait avec adoration.

A ce moment, la figure de Henri avait une ravissante expression de mélancolie et de bonheur; ses yeux étaient humides de larmes, et, baissant la tête, il appuya son front sur le front de Rita. Puis on eût dit que la chaude et voluptueuse haleine de cette femme passionnée animait tout à coup cet enfant si timide, et qu'il avait puisé aux lèvres de l'Espagnole le feu qui étincela dans ses yeux, qui colora soudainement ses joues.

— O Rita! dit-il en se levant avec force, voilà que tu me tiens sous ton charme; Rita, voilà que ta bouche me jette un feu qui m'enivre, car dans ces moments de délire, vois-tu, Rita, mon imagination s'exalte et m'emporte, mes sens acquièrent une sensibilité inouïe; tiens, maintenant mon cœur bat, maintenant mon cerveau pense, mes idées sont vives; maintenant j'existe, maintenant le soleil me paraît plus brillant, la mer plus belle, les fleurs plus parfumées, la voix des oiseaux plus amoureuse : maintenant j'ai des pensées de gloire et de combats, maintenant le souvenir de mes vœux de solitude et d'obscurité me paraît un rêve lointain et effacé. Maintenant je ne sais quelle ardeur m'anime, quelle puissance m'entraîne; mais cet habit m'est odieux, la vue de ces livres me fatigue, cette solitude me pèse... j'ai besoin d'éclat, de tumulte... je voudrais entendre les cris des soldats, le bruit des armes, que sais-je, moi! je voudrais tenir une épée... Mon Dieu! une épée, de la gloire, un nom, un grand nom qu'on ne prononce qu'avec envie et respect...

Et toute la personne de Henri avait subi une inconcevable métamorphose; sa taille moyenne s'était redressée; sa contenance, triste et timide, avait fait place à un air d'audace et d'intrépidité extraordinaires; son attitude était imposante; son coup d'œil d'aigle avait un éclat et une fixité tels, que la duchesse ne put le soutenir. Pour la première fois peut-être elle baissa les yeux devant ceux de Henri : il était admirable ainsi...

— Oh! dit-elle en se jetant à son cou, oh! que tu es beau, Henri, mon ange... que cette expression intrépide sied bien à tes yeux! oh! que j'aime cette audace qui brille dans tes regards! Et comment ne l'aimerais-je pas, Henri, n'est-ce pas mon ouvrage?... car enfin, ces pensées de gloire, c'est moi qui te les ai données! elles te sont venues avec ton amour pour moi!... ce feu qui t'exalte, tu l'as puisé sur mes

lèvres... enfin, dit-elle presque en pleurant, je t'aime... oh ! je t'aime avec autant de tendresse jalouse, avec autant d'égoïsme et de fierté qu'une mère aime son enfant. Et puis, si tu savais avec quelle avidité je cherche, dans ces sensations nouvelles que j'ai fait éclore en toi, les traces de mes sensations à moi ! oh ! je les cherche, vois-tu, comme une mère cherche ses traits dans les traits du fils qu'elle adore... Aussi, Henri, tu me dois plus que de l'amour... tu dois m'aimer comme maîtresse et comme mère... entends-tu, Henri ? il y va de ton honneur.... car c'est une chose sainte et sacrée qu'un tel amour : et puis cet air qui me plaît, je ne veux pas qu'il plaise à d'autres femmes ; et une fois que je t'aurai arraché à cette odieuse solitude... tu me promets, n'est-ce pas, Henri, de rester pour tout le monde le triste solitaire de Koat-Vén... Pour moi seule tu garderas ce coup d'œil étincelant, cet air vif et intrépide. Mais, que je suis folle ! ajouta-t-elle avec un sourire qui vint briller dans ses larmes ; mon amour seul est assez puissant pour t'exalter ainsi ; et tu es si froid, si taciturne habituellement, que je suis la seule femme qui puisse s'intéresser à toi. Va, pauvre enfant, ta pâleur, ta mélancolie, éloigneront bien vite les autres... car cette pâleur, cette mélancolie, ne peuvent plaire qu'à moi... oh ! qu'à moi seule, je te le jure, dit la duchesse avec cet air d'intime conviction que prennent toutes les femmes quand elles parlent à leur amant du charme ou du vice qu'elles savent justement devoir séduire leurs rivales.

— J'y ai songé souvent, Rita, dit Henri d'un air sombre. Oui, j'ai songé que toi seule tu pouvais m'aimer... et cette pensée m'a été quelquefois bien amère. Ecoute, Rita, tu comprends bien que la vie d'un cloître, maintenant, ne m'est plus possible ; ma vie, maintenant, c'est toi, c'est ton amour... Mais dis-moi, Rita, si tu changeais, toi ! si tu venais à ne plus m'aimer, toi, la seule qui puisse m'aimer !

— Henri... oh ! Henri...

— Comprends-tu ce que serait alors la vie pour moi, si tu changeais, dis ?... Cette vie, que tu me fais aujourd'hui si belle et si riante... cet avenir, que ton amour colore d'ambition et de gloire ; cette existence factice, qui m'exalte, qui m'anime, je la dois à toi seule, tu l'as dit ; aussi, si tu t'éloignais de moi, je retomberais dans le néant... non plus dans ma vie autrefois si indifférente et si paisible, mais dans une vie de regrets affreux, de souvenirs désolants qui dureraient peut-être bien longtemps, Rita !

— Eh bien ! écoute, Henri, répondit la duchesse avec une exaltation singulière, cette crainte ne m'était pas venue, vois-tu ; parce que, te jugeant d'après moi, je m'étais dit : S'il me trahissait, je le tuerais. Puis, après un moment de silence : — Tu ne me tuerais donc pas, toi Henri, si je changeais ?

— Si, si, dit Henri avec emportement, si ; et pourquoi non ? ajouta-t-il avec un rire amer : tu m'as déjà fait renoncer à l'idée de toute ma vie... pourquoi ne ferais-tu pas de moi un meurtrier ?... Et puis penser que, dans les bras d'un autre, peut-être... tu rirais de moi, tu rirais de l'enfant crédule qui, sur la foi de l'amour d'une femme, a jeté au vent avenir et croyance, a parjuré des promesses sacrées ! Non, non, Rita, tu as pensé vrai, je te tuerais !

Et les traits de Henri avaient une expression presque féroce lorsqu'il saisit violemment la duchesse par le bras en fixant sur elle ses yeux ardents.

— Mais, s'écria-t-elle avec un emportement impossible à décrire, en le couvrant de baisers dévorants, mais tu veux donc me rendre folle de bonheur... folle d'amour pour toi, ange... ange adoré ! mais l'influence que j'ai sur toi tient donc du prodige ! C'est le ciel ou l'enfer qui me l'ont donnée, mais elle existe... En un mois, Henri, t'avoir amené là !.. toi si naïf, si timide, si croyant... toi, avec ton caractère doux et craintif... t'avoir amené là !... oh ! quel amour !... dit enfin Rita avec une espèce d'accablement voluptueux, comme si elle se fût sentie écrasée sous tant de preuves de passion.

— Oh ! ceci est vrai, Rita, et je dis, comme toi, en frémissant quelquefois : Quel amour !...

Et la duchesse se leva droite, imposante, majestueuse ; et tendant la main à Henri :

— Henri, dans trois jours... ici... tu me connaîtras tout à fait.

— Que voulez-vous dire, Rita ?

— Dans trois jours, Henri...

— Trois jours sans te voir ?

— Il le faut ; mais alors tu ne pourras plus douter de moi, et je ne te demanderai qu'un seul mot, qu'un seul serment : celui de quitter cette tour et de renoncer à tout jamais à la vocation qu'on t'avait imposée.

— Dans trois jours ! dit Henri d'un air pensif, dans trois jours, je le veux... mais le soir... à minuit...

— A minuit... pourquoi ?

— A minuit, Rita... je t'en supplie... et puis il me semble qu'un serment fait le soir, à la lueur des étoiles, au milieu du silence imposant de la nuit, du murmure de la mer, a quelque chose de sacré. O Rita ! il faudrait être deux fois infâme pour se parjurer à cette heure !

— Soit, à minuit, répondit Rita après un moment de réflexion.

Et, tendant la main à Henri qui restait absorbé, elle se dirigea vers la porte.

Et cette scène inattendue, presque solennelle, jeta une espèce de contrainte, de réserve dans les adieux des amants, qui avaient toujours été si tendres.

La duchesse rejoignit son écuyer, et elle était déjà disparue que son amant agitait encore un voile blanc au sommet de la tour de Koat-Vén.

CHAPITRE IV.

LA DUCHESSE D'ALMÉDA.

Vous descendez de hauts barons, ma mie ;
Dans ma lignée on note d'infamie
Femme qui pleure, et ce par la raison
Qu'il en pût naître un lâche en ma maison.
ALFRED DE VIGNY. — *Madame de Soubise.*

La duchesse d'Alméda, créole de la Havane, avait été mariée fort jeune au duc d'Alméda. Cette union fut une contrariété pour Rita, car elle se sentait un grand goût pour la vie religieuse ; mais, forcée d'obéir à sa famille, elle se résigna, et les devoirs d'une piété sincère occupèrent seuls son cœur jusqu'au moment où elle vint en France.

Le duc d'Alméda était un vieillard d'infiniment d'esprit, mais qui, fasciné, comme beaucoup de gens de sa classe, par le faux éclat que jetait dans ce temps l'école encyclopédique, trompé par les apparences de philanthropie qu'elle affichait, se voua tout entier à la propagation des nouvelles doctrines. Partageant le singulier vertige qui égarait alors la raison d'une partie de la noblesse française dans l'espace spéculatif des plus dangereuses utopies, il hâta donc, selon ses moyens, le développement progressif des idées qui plus tard devaient être si fatales à toutes les aristocraties et à tous les pouvoirs.

Les railleries amères dont il accablait sa femme au sujet de ce qu'il appelait sa superstition n'avaient aucune influence sur elle tant qu'elle vécut en Espagne. La puissance temporelle et spirituelle du clergé y était encore si imposante, les croyances du peuple si profondes, que Rita, plongée dans cette atmosphère de piété, entourée de personnes qui partageaient ses convictions, rencontrant à chaque pas des signes extérieurs de cette religion, conserva toute la pureté de sa foi.

Mais lorsque arrivée à Versailles elle eut vécu quelque temps au milieu des fêtes et des délices d'une cour spirituelle, intime et élégante, cette foi si robuste vint à chanceler, étourdie par ce tourbillon éblouissant.

Et puis, au dehors, la religion de France n'était plus la religion d'Espagne : ce n'étaient plus ces hautes églises, si sombres, si profondes, avec leurs châsses étincelantes d'or et de pierreries, qui, absorbant seules une lumière rare et douteuse, rayonnaient au milieu des ténèbres comme une clarté divine ; ce n'était plus ce chant grave et majestueux des moines ; ce n'était plus cette population tout habillée de noir, accroupie sur le froid pavé des églises dans l'ombre et le silence, et comptant avec foi les grains de son rosaire.

En France, la religion, moquée, insultée dans son esprit, tâchait de frapper les yeux par l'éclat emprunté de son culte ; les églises étaient parées, coquettes, mais elles avaient en partie perdu les admirables vitraux qui y faisaient régner une obscurité si mystérieuse ; et puis on allait à la messe pour voir et pour être vu : le soleil dardait de joyeux rayons à travers les hautes fenêtres, inondait tout de lumière, et resplendissait sur le velours, l'or et la soie qui couvraient une multitude rieuse et bruyante, dont le luxe effaçait le luxe de l'autel ; et puis le philosophisme parlait déjà haut, interrompait plaisamment les sacrés mystères ; et puis enfin c'étaient des filles d'Opéra qui chantaient les saints cantiques.

D'ailleurs, il faut bien l'avouer, les idées religieuses de Rita étaient plutôt acquises qu'instinctives et raisonnées. Douée d'une imagination mobile et ardente, ce qui l'avait surtout exaltée, c'étaient les dehors pompeux du christianisme, ses imposantes et graves cérémonies ; n'ayant jamais souffert, elle n'avait rien eu à demander aux échos de l'abîme où s'engloutit Pascal. De la religion, elle ne sentait que la poésie. De l'Océan sans fond, elle ne voyait que le flot riant et azuré qui joue à sa surface, et s'y berçait enivrée d'encens au murmure lointain des harmonies de l'orgue.

Aussi, quand les philosophes qui composaient la société de son mari vinrent attaquer cette foi si spiritualisée avec un matérialisme glacial, Rita ne sut que dire. On lui parlait chiffres, elle répondait extase. Aux miracles qu'elle citait, on opposait les lois immuables de la physique et de l'astronomie : de quelque côté que la pauvre femme se tournât, ne trouvant que froide raison ou sarcasme sanglant, elle se tut épouvantée : car la lucidité apparente de certaines objections, sans la convaincre tout à fait, l'avait pourtant frappée.

Alors, sentant comme par instinct tout ce qu'elle perdait, elle voulut se réfugier dans sa première croyance... mais il n'était plus temps... Le stupide et brutal démon de l'esprit d'analyse avait flétri de son souffle desséchant ces ravissantes visions d'azur et de lumière.... peuplées d'anges aux ailes de feu et retentissant de mélodie sans fin... tout avait disparu.

Et cela se conçoit : un homme d'un génie puissant ou d'une foi éprouvée peut lutter avec avantage, et même imposer sa sainte conviction à ses antagonistes, en les emportant dans sa sphère par la magie d'une

éloquence entraînante; mais Rita, dont l'esprit vif et bouillant manquait de profondeur: Rita, qui croyait peut-être, je l'ai dit, autant à la poésie de la religion qu'à la religion elle-même, ne pouvait combattre ses adversaires.

Enfin elle se lassa d'avoir sans cesse tort dans les discussions; son amour-propre s'irrita de voir toujours opposer des raisonnements captieux à ses allégations confuses: elle finit par douter d'elle-même et de sa foi. Du doute à l'incrédulité il n'y a qu'un pas; ce pas fut franchi, et Rita devint esprit fort.

L'incrédulité devait d'abord impressionner vivement une organisation aussi exaltée que celle de Rita. En effet, au premier aspect, on trouva un attrait fatal dans cette lutte que l'on croit engager avec Dieu; car la révolte de l'ange rebelle ne manque pas d'une sauvage poésie. Il y a surtout de l'audace à blasphémer quand Jupiter répond par un coup de tonnerre; aussi faut-il être athée comme Ajax, ou ne pas s'en mêler.

Mais, en réfléchissant un peu à cet athéisme du dix-huitième siècle, qui a beau prendre sa grosse voix, et que Dieu n'entend pas, cet athéisme fait honte et pitié, parce qu'il est absurde et même lâche; car ceux qui le professaient croyaient au néant après leur mort, et n'avaient plus même la Bastille à craindre pendant leur vie.

Or, comme la Divinité n'accepta pas le cartel que Rita lui offrait, l'incrédulité de Rita dura peu; l'indifférence lui succéda, et un jour la duchesse d'Alméda se trouva sans haine et sans amour pour le ciel.

Et j'insiste tant sur cette phase de la vie de Rita, parce que de ce moment son existence fut tout autre.

Parce que cette imagination si vive et si passionnée, qui jusque-là avait trouvé un aliment dans des pensées d'infini et d'éternité qui ouvrent une carrière incommensurable aux âmes ardentes; cette imagination, ayant bien vite épuisé ce qu'on lui avait donné en échange de ses croyances détruites, se trouva réduite à se consumer de son propre feu.

Parce que jusque-là Rita avait échappé à l'influence des passions terrestres. Elle avait mieux. Mais à cette heure, tombée de si haut, si cette âme brûlante voulait encore tressaillir à des émotions de joie ou d'angoisse, elle ne pouvait plus les chercher que dans l'amour; car c'est encore une croyance et une religion que l'amour; pour Rita surtout, cela devait être ainsi; pour Rita qui, si elle eût aimé, eût aimé avec égoïsme, avec rage, avec une implacable et féroce jalousie; pour Rita, qui eût sacrifié à l'amour ce qu'elle avait voulu sacrifier au ciel: rang, fortune, patrie.

Mais ce n'était pas ainsi qu'on aimait alors en France; aussi Rita, ne trouvant personne qui lui parût digne d'une passion telle qu'elle la comprenait, quoique environnée d'hommages, accueillit avec mépris et dédain les soins qu'on lui offrait, resta pure au milieu de la corruption, et vécut convenablement avec le duc d'Alméda jusqu'au moment où, une mort imprévue le frappant, Rita fut rendue à la liberté.

Rita regretta peu le duc, mais par convenance fut passer à sa terre le temps de son deuil: d'ailleurs elle quitta la cour sans regrets, car l'arrogante rigidité de ses principes lui avait concilié toutes les haines; et, malgré les calomnies de quelques-uns, qui assuraient que sa sagesse était de la dissimulation, l'opinion générale fut d'accord sur ce point, que la duchesse d'Alméda avait été d'une entière pureté de mœurs, mais d'une pureté si intolérante et si orgueilleuse, que la conduite la plus dissolue lui eût fait moins d'ennemis que son insolente vertu.

Fatiguée de ces haines, n'ayant rien qui la retînt à Versailles ou à Paris, Rita vint donc habiter Kervan.

Depuis son séjour en France, jamais Rita ne s'était trouvée dans une solitude aussi complète. Ce fut alors surtout qu'elle regretta ses croyances d'autrefois; mais il n'était plus temps. La duchesse, irritée, chagrine, passait de longues heures à souffrir d'un mal inconnu, à appeler un bonheur inconnu aussi; elle maigrissait, les larmes creusaient ses joues; sans secours, sans refuge contre ces peines amères, contre cette excitation nerveuse qui la dévorait, cent fois des pensées de suicide vinrent luire à son esprit; mais, soit que le courage lui manquât, soit qu'un secret pressentiment la retînt, elle traîna ainsi misérablement sa vie jusqu'au moment où un hasard singulier lui fit connaître Henri.

Une de ses femmes vint un jour lui dire que des pêcheurs, étant entrés dans une tour en ruine placée sur le bord de la mer, y avaient trouvé un jeune homme d'une rare beauté, presque mourant, et que, connaissant l'humanité de madame la duchesse, ils étaient venus au château chercher du secours.

Cette histoire frappant le caractère romanesque de la duchesse, elle ne répondit rien, mais le jour même se dirigea vers la tour de Koat-Ven, accompagnée de Perez. Là pour la première fois elle vit Henri. Touchée de la douce tristesse empreinte sur la belle et noble figure de cet enfant, Rita expliqua avec émotion le sujet de sa visite: ayant entendu dire que des soins pouvaient lui être utiles, elle venait lui offrir les siens.

Henri la remercia avec reconnaissance, mais ajouta qu'il espérait n'en avoir bientôt plus besoin. Son histoire était simple: orphelin, élevé par son oncle, vieil ecclésiastique, il ne l'avait jamais quitté, lorsque la mort le lui enleva. Resté seul au monde, sans fortune, sans appui, Henri n'avait qu'à suivre une vocation qu'il croyait sincère, celle du cloître. Pourtant, avant de se décider d'une manière irrévocable, et voulant éprouver s'il pourrait supporter la solitude, les jeûnes et les austérités de la vie monastique, il s'était retiré pour quelque temps dans cette tour.

Mais ses forces l'avaient trahi, il était tombé malade; et un vieux valet qui le servait l'ayant abandonné parce qu'il ne pouvait plus payer ses soins, sans la visite imprévue des pêcheurs il serait mort ignoré. « Enfin, avait-il ajouté, peu m'importe maintenant, car, je le sens, ma vie s'éteint, et bientôt, pauvre orphelin, j'irai retrouver dans le ciel une mère que je n'ai pas connue sur la terre. »

Cette résignation mélancolique, cet isolement, ce malheur qui brisait cet enfant, dont la figure était si candide, tout cela émut fortement la duchesse, qui ressentit d'abord une pitié profonde pour cet infortuné.

De ce jour une nouvelle existence commença pour Rita. Par une contradiction bizarre, cette altière duchesse qui avait résisté à tant de brillants et fastueux hommages, sentit naître en elle une sensation inconnue à la vue de cet être si souffrant et si malheureux: et quand la fatuité la plus élégante, les manières les plus distinguées, l'impertinence la plus à la mode, n'avaient pu obtenir un seul regard de Rita... la figure triste et pâle de Henri resta gravée au fond de son cœur: ces traits, qu'elle n'avait vus qu'une fois, la suivirent partout, et les accents de cette voix douce et craintive résonnèrent toujours dans son âme.

Rita était si heureuse de cet amour, qu'elle ne songea pas même à le combattre. Libre, immensément riche, qui pouvait l'empêcher d'être à Henri? Et puis, lui se trouvant seul, isolé, sans parents, sans amis, ne serait-il pas à elle, tout à elle seule? Ne serait-il pas dans sa dépendance absolue? Ne tiendrait-il pas tout d'elle? Et puis ne serait-elle pas seule à l'aimer?... car elle ne comprenait pas autrement l'amour.

Oui, Rita eût été jalouse à la mort de la mère ou de la sœur de Henri, si Henri avait eu sa mère ou sa sœur; car l'amour comme Rita l'éprouvait, c'était un égoïsme presque féroce, tant il était exclusif. Enfin, plus Rita connut Henri, plus elle l'aima. Elle passait des heures entières à écouter les confidences de cette âme naïve et candide, à voir se dévoiler peu à peu ce cœur qui s'ignorait encore, à se sentir éprouver elle-même ce qu'elle faisait éprouver à Henri, car elle était aussi ignorante que lui en sensations amoureuses; aussi était-ce un échange de détails ravissants sur chaque nouvelle découverte qu'ils faisaient tous deux dans leurs propres cœurs...

Et puis Henri était si timide, si craintif... et puis, comme il ne demandait rien, il avait bien fallu tout lui offrir...

Enfin, que dirai-je? l'amour le plus frénétique, le plus violent, le plus emporté, vint embraser Rita. A son âge, le développement d'une passion ainsi exaltée devait être terrible; aussi, toute considération s'effaça devant la volonté inébranlable qu'elle avait de voir Henri à elle, et, oubliant et son rang, et sa fortune, et sa position sociale, elle se décida à offrir sa main à Henri, quoiqu'il lui eût avoué qu'il était noble, mais d'une bien pauvre maison de Bretagne.

Eh! que m'importe sa fortune? avait dit Rita; n'est-il pas noble? Et d'ailleurs, fille unique d'un grand d'Espagne, je puis donner à Henri le titre et le nom de mon père... Oui, car je veux qu'il tienne tout de moi, tout, jusqu'à son nom, le nom qu'il portera si bien, car il est beau, brave, spirituel, Henri... et je ne connais pas un gentilhomme qui le vaille; et puis il m'aime tant... oh! il m'aime d'adoration, je le sens bien là... à mon cœur... Je l'aime trop, moi, pour que cela ne soit pas ainsi; et puis, ne m'a-t-il pas sacrifié tout ce qu'il pouvait sacrifier au monde, le pauvre enfant?... la loi qu'il avait jurée, son avenir qu'il rêvait si pur et si calme... Et qui sait, disait Rita avec épouvante, qui sait si ce n'est pas le vrai bonheur qu'il m'a sacrifié?...

Enfin, les trois jours qu'elle avait demandés à Henri pour réfléchir avaient encore, s'il était possible, rendu sa volonté plus entière, plus inébranlable. Aussi le troisième jour, dès que la nuit fut venue, elle prit sa mante, et, sortant par son oratoire, qui communiquait à la chapelle au moyen d'une travée, elle rejoignit Perez qui l'attendait.

Appuyée sur le bras de son écuyer, elle fit à pied le trajet du château au bord de la mer; et, arrivée près d'un grand rocher, elle quitta Perez et gagna la tour.

Henri était déjà à la porte sur une espèce de plate-forme qui servait de base à l'escalier, mais vêtu de telle sorte, que Rita ne le reconnut pas d'abord et s'arrêta craintive.

Henri était recouvert d'une robe de moine, et son capuchon rabaissé lui cachait presque la figure.

— Rita, Rita... c'est moi, dit-il avec sa voix douce. A peine avait-il prononcé la première syllabe de son nom, que la duchesse, reconnaissant son amant, était dans ses bras.

— Henri, pourquoi ce costume lugubre?

— N'était-ce pas celui que je devais prendre avant de te connaître, Rita?... J'ai voulu le vêtir une dernière et seule fois... comme pour t'en faire le sacrifice plus entier... M'en veux-tu?

— Non, non... mais viens, dit Rita en s'élançant dans l'escalier.

Henri la retint doucement. — Ecoute, dit-il en pressant les lèvres de Rita sur les siennes, je voudrais être seul là-haut quand tu entreras... je voudrais entendre encore une fois le bruit de tes pas dans l'escalier... le froissement de ta robe... Veux-tu?

— Oui, oui; mais que je te dise, reprit Rita avec une précipitation joyeuse, tant elle avait hâte de confier ce secret chéri à son amant: que je te dise, Henri... c'est ma main que je viens te proposer; ma main...

une fortune immense... un titre... un titre noble et éclatant, tout cela à toi, pour toi! tout cela pour celui...

— Cher ange! dit Henri en lui baisant le front et l'interrompant, tout à l'heure.

— Oui, oui, mais dépêche-toi... Vois-tu, Henri... je n'attends pas d'abord plus d'une minute, dit la duchesse avec une impatience d'enfant.

Et Henri disparut dans les ténèbres de la tour.

Une minute après, Rita était à cette porte, qu'elle reconnut bien malgré l'obscurité.

Elle l'ouvrit, et poussa un cri d'étonnement et presque d'effroi.

CHAPITRE V.

SURPRISE.

> C'est par tous les sacrifices imaginables que je prétends vous acquérir, et vous acquérir sans réserve.
>
> DIDEROT. — *Inconséquence*, v. VII. p. 356.

La surprise de Rita était bien naturelle, car on ne reconnaissait plus la salle obscure de la tour de Koat-Vén. Ses murs humides et noircis par le temps avaient disparu sous d'élégantes draperies de soie pourpre, qui rapetissaient cet appartement de moitié.

Et puis c'était une profusion de candélabres, de dorures, de glaces, reflétant les feux de mille bougies qui jetaient une clarté resplendissante dans cette chambre circulaire.

C'était le timide et mélancolique Henri changé en un élégant et hardi gentilhomme qui venait offrir sa main à la duchesse pour la conduire à un fauteuil placé près d'une table splendidement servie, toute chargée de vermeil, de fleurs et de cristal.

Oui, c'était bien Henri. Seulement, au lieu de la robe de moine, qu'il avait sans doute endossée pour cacher son costume, c'était Henri magnifiquement vêtu d'un habit de taffetas bleu changeant, brodé d'or... et d'une veste de drap d'argent... C'était Henri, éblouissant du feu des diamants qui scintillaient sous les longues dentelles de ses manchettes, sur ses jarretières, sur les boucles de ses souliers à talons rouges et sur la garde de son épée.

C'était Henri, qui portait avec aisance et une grâce parfaite cet habit de grand seigneur : cet habit rehaussé des ordres de Malte et de Saint-Louis, et orné de larges aiguillettes de satin blanc brodées qui prouvaient assez que Henri était au service.

Mais, hélas! la figure de Henri n'avait plus cette expression de souffrance et de tristesse qui avait tant charmé Rita. Maintenant ses traits étaient enjoués et moqueurs; ses regards, que la duchesse avait presque toujours vus baissés et voilés de leurs longues paupières, ses regards étincelaient alors de malice et de gaieté, et le nuage de poudre blanche et odorante qui couvrait les cheveux de Henri doublait encore l'éclat de ses brillants yeux noirs.

— Je ne sais si je veille ou si je rêve... Henri!... s'écria la duchesse, tremblante et dominée par un sentiment de crainte et de douleur insurmontable.

— Madame la duchesse va tout savoir, répondit respectueusement Henri, en affectant cette exquise politesse d'alors qui ne permettait de parler aux femmes qu'à la troisième personne.

Rita se jeta dans un fauteuil en disant : — Expliquez-vous, au nom du ciel, monsieur, expliquez-vous!...

— D'abord, dit Henri, madame la duchesse me permettra de lui demander si elle a entendu parler du comte de Vaudrey?

— Beaucoup, monsieur... alors que j'allais à Versailles.

— Eh bien! madame la duchesse apprendra, peut-être avec étonnement, que c'est moi qui suis le comte de Vaudrey.

— Vous, monsieur... vous, Henri? Mais alors... mon Dieu... que signifie... Mais le comte de Vaudrey, m'a-t-on dit, servait dans la marine, et était en Amérique... C'est impossible... par pitié, Henri, dites-moi quel est ce mystère?

— En effet, madame la duchesse, je servais dans les mers d'Amérique, où je faisais partie de l'escadre de M. l'amiral de Guichen; mais après deux ans de campagne je suis revenu en France... il y a à peu près deux mois.

— Alors, monsieur le comte, dit impétueusement Rita en se levant de son fauteuil, quel a été le motif de ce déguisement? car je m'y perds... ma tête s'égare... Henri... par pitié... ne vous jouez pas plus longtemps d'une pauvre femme... et puis, d'ailleurs, pourquoi ce mensonge? que signifie?...

— Veuillez vous rasseoir, madame la duchesse, dit Henri avec un inconcevable sang-froid, vous allez tout savoir...

Rita se plaça machinalement dans le fauteuil.

— Madame la duchesse m'excusera si mon récit remonte à une époque un peu reculée; mais ceci est nécessaire pour la parfaite intelligence de ce qui va suivre.

Il y a environ deux ans que M. le maréchal de Richelieu, un peu de mes parents et fort de mes amis, voyant avec peine les franches et joyeuses traditions de la Régence et du siècle de Louis XV s'effacer et se perdre dans le torrent d'idées nouvelles qui nous envahit, s'imagina de fonder une société, un *club*, comme diraient maintenant nos anglomanes, dont chaque membre serait avant tout de bonne condition; le maréchal se réservait la présidence.

Les membres de ce club devaient surtout s'attacher à dévoiler cette moderne hypocrisie, qui, au lieu d'avouer, ma foi, tout bonnement comme jadis, qu'elle cherche le plaisir, fait la prude, nie le fait, et, pour se justifier, se retranche derrière l'autorité de je ne sais quelles lois prétendues naturelles, fatales, sympathiques, irrésistibles... et autres, qui m'échappent heureusement... de façon que, si l'on trompe son mari, on lui dit : Ce n'est rien, mon ami, *c'était écrit*; ou bien : *C'est dans la nature*, car chez les sauvages on en fait bien d'autres... ou encore : C'est le *courant magnétique* qui m'a emportée.

De sorte que c'est au courant, au destin ou à la nature qu'on s'est rendu!... et l'amant ne compte pas. Toutes ces belles choses sont mêlées de grands mots, de phrases romanesques qui n'imposent à personne; car, si les mœurs y gagnaient, ce serait fort ennuyeux, mais fort respectable : point; les mœurs sont les mêmes; seulement elles perdent ce vernis d'élégance, d'esprit et de savoir-vivre, qui était, pour ainsi dire, la morale de l'immoralité .. En un mot, on nous gâte la corruption : passez-moi le terme, on l'encanaille.

— Monsieur le comte, j'ignore ..

— Mais sans doute, madame la duchesse; autrefois, au moins, tout cela se passait à peu près en famille; et, le rideau baissé, nous pouvions parler de vertu aux pauvres diables, qui véritablement ont besoin de cela pour être heureux. Maintenant on veut de l'égalité en amour comme en politique. Toutes les femmes, se croyant des Julie, cherchent des Saint-Preux, et les prennent Dieu sait où! peu importe... et parce qu'elles choisiront pour amant un goujat au lieu d'un duc et pair... elles appelleront cela « fouler aux pieds l'odieux et l'immoral préjugé de la naissance... » ou « opérer la fusion des rangs. »

Parbleu, je conçois fort bien qu'ainsi nous arriverions bon train à former la *grande famille* de messieurs de l'Encyclopédie. Mais nous ne devons pas souffrir une telle profanation; aussi, pour l'empêcher, il faut montrer aux femmes le néant et le danger de leurs prétendues passions pour les gens obscurs, et, par quelqu'une de ces bonnes perfidies connues sous le nom de *roueries*, faire enfin refleurir le *goût antique*.

Ici la duchesse pâlit singulièrement.

— Je fus reçu membre de cette précieuse association quelque temps avant mon départ pour l'Amérique; blessé dans un de nos derniers combats, l'amiral me chargea de porter en France ses dépêches pour Sa Majesté.

Pendant mon séjour à Versailles, j'entendis faire un assez cruel éloge de votre sagesse, madame, et, entre nous, vous l'aviez bien mérité. Comment, madame, vous saviez n'avoir pas une faiblesse à vous reprocher, et vous ne mettiez pas la moindre retenue dans la profession de l'austérité de vos principes? mais c'était un cynisme de vertu que le monde ne pouvait décemment tolérer; car il est deux choses qu'il ne pardonne jamais : aux hommes, la supériorité; aux femmes, les bonnes mœurs.

— Continuez, monsieur, dit froidement Rita.

Henri salua et continua :

— Or, madame, d'après l'avis du petit nombre, votre sagesse était la discrétion de vos amants, de sorte qu'en voyant un brillant mousquetaire à la porte du roi, ou un grand seigneur au petit lever, les méchants prétendaient qu'on disait d'habitude : Pourtant, c'est peut-être la réputation de madame la duchesse qui monte la garde, ou : Voilà peut-être la vertu de madame la duchesse qui fait la révérence à Sa Majesté... Mais la majorité, qui avait de bonnes raisons pour être bien instruite, par cela même qu'elle était sûre de la pureté de vos principes, vous avait voué une haine ou une envie si incurable, qu'on me supplia, moi qui arrivais et que vous ne connaissiez pas, d'essayer mes forces contre votre vertu si terrible.

Je vous l'avoue, madame la duchesse, d'abord je balançai : ayant à peine trois mois à passer en France, il en fallait peut-être sacrifier deux pour réussir; aussi, grâce à mon indécision, vous couriez grand risque de rester vertueuse toute votre vie, lorsque, soupant chez M. de Soubise avec le prince de Guemenée et sa maîtresse, j'eus le plus grand désir d'avoir cette fille. Elle et le prince me refusèrent, et Guemenée me dit : Mon cher comte, domptez la farouche Espagnole, et Lélia est à vous si vous réussissez, sinon le cheval de course que vous avez acheté de Lauzun m'appartient.

Je gageai, et c'est alors que je me décidai, madame, à vous faire agréer mes soins.

Pendant que le comte de Vaudrey débitait toutes ces impertinences du ton le plus leste et le plus dégagé, Rita jouait machinalement avec un des couteaux qui se trouvaient sur la table, mais ne disait mot; seulement ses sourcils étaient agités par un tremblement presque imperceptible

— Madame de Sainte-Croix, une de vos ennemies intimes, continua le comte, m'ayant donné de précieux renseignements sur votre caractère

romanesque et exalté, mon plan fut bientôt arrêté. Un vieux gouverneur à moi, le digne astronome Rumphius, me prêta cette tour isolée; je vins m'y établir, et, grâce à l'adresse de mon coureur, vous entendîtes bientôt parler du solitaire de Koat-Vên. Les suites de ma blessure, les fatigues de quelques excès, avaient pâli mon visage, que mes cheveux sans poudre rajeunissaient encore; voilà tous les secrets du physique que j'empruntai à l'adolescence. Le vent de la mer, la lueur des étoiles, une prédestination malheureuse, les vœux monastiques, la mélancolie, la tristesse, la candeur, la timidité, prêtèrent un charme tout nouveau à mes discours; l'amour fit le reste, et je fus heureux... car je fus heureux, madame la duchesse.

Rita resta muette.

— Vous aussi fûtes heureuse, madame, et le serez encore... car, si pour vous le bonheur était la certitude de m'avoir, à force d'amour, arraché à une sainte vocation, de m'avoir révélé à moi-même mon âme fière et intrépide, et de m'avoir enfin assuré un avenir brillant de fortune, de noblesse et de gloire, soyez satisfaite, madame; grâce à l'instinct d'un cœur fort sympathique, j'avais devancé tous vos désirs. Depuis bientôt quatorze ans que j'ai l'honneur de servir sur les vaisseaux du roi, ma vocation monastique s'est, je vous jure, bien modifiée: j'ai cinquante mille écus de rente, et Sa Majesté m'a tout à l'heure nommé au commandement d'une de ses frégates. Voilà donc un avenir selon vos vœux. Enfin, raillerie à part, madame la duchesse, nous avons eu tous deux du bonheur: vous l'illusion, moi le plaisir de la faire naître. Quittons-nous bons amis, car un tête-à-tête d'un mois doit avoir épuisé votre amour comme il a épuisé le mien. Adieu donc, madame; et, si nous nous revoyons jamais, promettons-nous de bien rire de cette folie de notre jeune âge, folie qui a pourtant un but moral. Vous le voyez, Rita, avec quelques mots, quelques phrases, en un mois je vous avais amenée à me sacrifier rang, titre et fortune, à moi que vous croyiez obscur et sans position connue. Avouez que vous avez joué gros jeu. Que cela vous serve d'exemple, et remerciez le ciel de ce qu'heureusement je suis incapable d'abuser ou d'user de vos offres: car j'ai prononcé mes vœux de chevalier de Malte avant la mort de mon frère aîné.

— Monsieur le comte, dit Rita pâle comme la mort, après un moment de silence, voilà une infâme conduite, une lâcheté indigne d'un gentilhomme.

— Eh! bon Dieu! madame la duchesse, notre vieux maréchal en a fait bien d'autres, et sa couronne ducale est encore droite et ferme sur son front vénérable. Et puis d'ailleurs, ajouta le comte avec hauteur, tout ceci, madame la duchesse, ne se passe-t-il pas entre gens de même sorte?

— Monsieur le comte, répondit Rita avec un tremblement dans la voix qui démentait seul son calme affecté, vous me faites bien du mal; mais, malheureusement pour vous, vous seul le saurez, car je nierai tout: et, comme on vous l'a dit, ma réputation est faite, et l'on vous sait fat. Calculez.

— Mais, dit le comte, si je compte bien, le total fera pour tout le monde un homme comblé des faveurs d'une jolie femme, car j'ai des témoins.

— Des témoins, monsieur? dit Rita avec un sourire méprisant.

— Des témoins, madame. Le vieux chevalier de Lépine, qui depuis un mois se damne dans la lanterne de la tour, et qui, par la porte qui communique dans cette salle, n'a pas perdu un mot de nos entretiens. Guemenée tenait trop à sa maîtresse pour ne pas avoir pris ses sûretés.

— O mon Dieu, mon Dieu! dit la duchesse anéantie; puis, se relevant, les joues pourpres, l'œil enflammé: Je suppose, monsieur le comte, dit-elle à Henri avec un air plein de dignité, je suppose que cette cruelle plaisanterie a assez duré; vous avez assez longtemps oublié les égards que l'on doit à une femme, et à une femme de mon rang. Monsieur, je ne sais si vous êtes ou non le comte de Vaudrey; ce que je sais, c'est que je vous ai trouvé ici seul, souffrant et malheureux; c'est que si la compassion profonde que j'ai éprouvée pour une infortune feinte ou réelle doit être punie comme un crime, je suis punie, monsieur... Que si l'amour que j'ai ressenti malgré moi pour un être que je croyais isolé, sans aucun appui sur la terre, est encore un crime digne des souffrances les plus atroces, je les endure ces souffrances, car je vous ai aimé, Henri, dit Rita pleurant malgré elle: je vous ai aimé de toute la pitié que m'inspirait votre malheur: je vous ai aimé de tout l'espoir que j'avais de vous rendre le plus heureux des hommes... aimé, Henri... oh! bien aimé.

Henri se sentit ému.

— Et quand je venais vous offrir ma fortune, ma main, mon titre... vous croyant pauvre et obscur... quand je vous aimais tant... que je vous aime tant encore... car enfin je t'aime toujours, moi, murmura convulsivement Rita en se mettant à ses genoux; je t'aime toujours: car ce que tu viens de me dire devrait me tuer là... mais c'est ta voix qui dit cela... et j'aime tant ta voix que je ne meurs pas... et puis cela ne peut pas être ainsi, vois-tu, Henri... crois à moi, crois à mon amour... je te le jurerais... sur Dieu... s'il ne m'avait pas désappris à croire en Dieu... car, Henri, il y a encore cela, vois-tu... je ne crois plus en Dieu... plus en rien... je n'ai que toi au monde... Si j'avais encore la ressource d'une prière! si j'avais au moins un nom à invoquer... quand je souffre!... mais non, rien, rien que le désespoir ou la mort... Je ne t'ai fait aucun mal, moi... j'allais te sacrifier tout ce qu'il est possible à une femme de mon rang de sacrifier... j'étais à tes genoux, j'y suis encore... j'ai été ta maîtresse, je voulais être tout à toi... être ta femme... Eh bien! je ne le voudrai plus, Henri... je serai ce que tu voudras que je sois... dis, Henri... mais aime-moi... aime-moi...

Et, pleurant, elle baisait avec ivresse les mains de Henri; une larme effleura ses paupières, à lui... son cœur se brisa dans sa poitrine; il se penchait vers Rita... lorsqu'un éclat de rire mal comprimé se fit entendre derrière la tapisserie.

Henri l'entendit seul; alors, honteux de son trouble, il retrouva tout son sang-froid: — Relevez-vous, madame la duchesse, dit-il. Mais qu'y a-t-il donc de si désespérant? nous nous sommes aimés pendant un mois... notre caprice est passé... et je vous dis ce que vous avez peut-être dit à d'autres, madame la duchesse: Silence et adieu...

— Ne le croyez pas... c'est une horrible calomnie... s'écria Rita, saisie, épouvantée... Ne le croyez pas, Henri...

Et elle se traînait à genoux.

A ce mouvement, les tentures qui entouraient la salle se soulèvent, et laissent voir à la duchesse stupéfaite des hommes et des femmes riant aux éclats, et criant: — Bravo... bravo... comte de Vaudrey, tu as gagné ton pari... Le tour est unique.

La duchesse, s'étant relevée, repoussa violemment le comte; douée en ce moment d'une force surnaturelle, elle se précipita vers la porte, et disparut avant qu'aucun des convives eût pu s'opposer à sa fuite.

— Misérable que je suis!... elle va se tuer, s'écria Henri en se jetant à la poursuite de Rita.

— Se tuer pour cela!... Allons donc! elle sait vivre... dit le duc de Saint-Ouen en empêchant Henri de sortir... Mesdames, joignez-vous à moi, ajouta-t-il en s'adressant à six jolies femmes qui entouraient la table. En vérité, je ne le reconnais plus, ce pauvre Vaudrey. Que dirait le maréchal?...

— La leçon est peut-être un peu forte; et puis, si vraiment j'étais son premier amant! pensait Henri dans un de ses retours d'amour-propre, en se rappelant aussi l'excès de tendresse de Rita...

— Bah! dit-il, j'ai trop de modestie, après tout, pour me faire l'honneur d'une révélation; et, retrouvant toute sa gaieté, il ajouta: D'ailleurs, elles ont raison, nous sommes toujours les premiers... mais, comme les rois, les premiers du nom de baptême... et encore, il y a tant de Henri, ma foi... que c'est chanceux... Puis, s'adressant au chevalier de Lépine: Chevalier, tu pourras dire à Guemenée si je lui ai loyalement gagné sa maîtresse.

— Oh! certes, tu m'as bien gagnée, dit le plus séduisant enjeu du monde en prenant le bras de Henri.

— Tu lui diras tout cela à table, Lélia... cria le chevalier. Soupons... soupons.

— Soupons! fut répété tout d'une voix.

CHAPITRE VI.

UN SOUPER.

> Jusqu'à ce que je sois éclairci de cette incertitude, je veux entretenir l'erreur qui m'est offerte.
>
> SHAKSPEARE. — *Les Méprises*, act. II.

Et l'on se mit à souper...

Et quel souper!... un souper élégant, gourmet, fou, débauché, comme doit être tout souper sagement compris; car le souper est au chaste dîner ce que l'esprit est au bon sens, l'amant au mari, la poésie à la prose...

Et puis, l'on dîne à la lueur vulgaire du jour; mais pour souper... oh! pour souper, il faut cette clarté vermeille des bougies, qui seule peut lustrer, colorer, compléter la toilette d'une femme, qui seule vous inspire déjà je ne sais quelle entraînante et joyeuse ivresse.

Aristocratique et adorable clarté, tu te brises en jets de lumière, tu éclates en aigrettes de feu, en gerbes d'étincelles, comme pour faire seulement valoir les objets que tu chéris, et rendre plus épaisses les ombres qui les entourent.

Au lieu de t'épancher pâle et morne sur tout et partout sans amour et sans choix, ainsi que cette banale lueur du jour, toi, tu aimeras à faire scintiller les facettes polies du cristal, à te jouer avec complaisance sur la chatoyante opale, si précieuse aux blondes, ou à rayonner sur l'étoile de diamant qui tremble au front des brunes... Tu reluiras bien encore sur l'arête dentelée d'une arabesque d'or... tu te refléteras doucement sur le pli moiré d'une étoffe; mais tout le reste sera plongé dans une amoureuse demi-teinte ou dans une obscurité profonde.

Ainsi est-il dans la grande salle autrefois solitaire de la tour de Koat-Vên.

Eclairée de cette façon, il était impossible de voir quelque chose de plus coquet, de plus libertin que ces filles séduisantes, couvertes de pierreries qui s'enlaçaient aux plumes ondoyantes de leurs coiffures poudrées à blond, et couraient en guirlandes de rubis et d'émeraudes sur les

plus jolis cous du monde, cous si potelés avec des veines si bleues !...

Bien qu'à les voir, on était, ma foi ! tenté de serrer ces tailles longues et minces, dont l'ampleur des demi-paniers faisait encore valoir la finesse... On avait envie de baiser ces bras blancs et arrondis qui sortaient si frais d'une touffe de riches dentelles dont les délicates broderies s'arrêtaient à un coude à fossette...

Vive Dieu ! il était temps de froisser ces larges robes d'épais satin, damassé de fleurs changeantes comme le plumage d'un ramier, ces longues robes qui laissaient voir un bas de soie à coins d'or, et de petites mules de velours noir à talons hauts, toutes semées de paillettes brillantes.

Il fallait en finir avec ces flots insolents de rubans d'azur ou d'écarlate qui émaillaient ces étroits corsages de gaze d'argent, et sentir frissonner le nu de ces belles épaules dont l'albâtre était rehaussé par de petites mouches d'ébène posées de la façon la plus assassine.

Voyez donc ! quelle ardente volupté dans ces yeux demi-clos, rendus si luisants par le contraste du vermillon des joues... et si agaçants par les esprits du vin. Voyez ! car ces bonnes filles ne dédaignent pas de cacher souvent le rose vif de leurs lèvres sous la mousse de sa blanche écume.

De la gaieté, de l'ivresse !... Allons, une orgie entraînante... et vive, et folle !... mes gentilshommes.

Oh ! non, voyez-vous... les orgies folles, entraînantes et vives, ces bonnes et chères orgies, dont le joyeux et lointain souvenir éclaire encore quelquefois notre jeunesse blasée... ces orgies-là se commettent de quinze à dix-huit ans... au sortir de page ou d'académie, comme on disait au vieux temps. Oh ! alors, oui, dans ces orgies tout est gaieté franche, délire, prétexte à bonheur. Qu'importent les mets ? on jette les plats par la fenêtre... Qu'importe le vin ? on casse les bouteilles... Qu'importe le cabaret, pourvu que le guet vous y prenne ?... Quant aux femmes, je ne sais qui l'a dit : « Il n'en est pas de laides pour les moines et pour les écoliers. »

Enfin, l'orgie d'alors, c'est une bonne fille réjouie, insouciante, débraillée, qui brise les réverbères, bat la garde, couche en prison, et rit comme une folle en attendant l'heure de recommencer.

Plus tard, quand on est saturé d'orgies, ou en fait bien encore, mais on est calme, dédaigneux, difficile ; on hait le bruit, on est gourmet, causeur, on analyse la débauche, on la commente. C'est le vice à froid, sans entraînement, tel qu'il sied à des gens qui raisonnent et ne sont plus des enfants. On a des filles à souper, parce que c'est reçu, et quelquefois d'une bêtise amusante ou d'un cynisme drôle ; mais on leur parle peu : on a ça comme luxe, comme un surtout... un riche plateau.

Or, toute cette longue digression nous amène à dire que peut-être ce souper sera d'une gaieté fort calme, même quelquefois d'un esprit triste, rêveur et politique ; car pour les gens sensés, l'avenir devenait sombre, et l'éclat de l'indépendance américaine était le premier éclair qui sillonnait ce ciel déjà menaçant.

Les convives du souper étaient donc : le comte de Vaudrey, le chevalier de Lépine, capitaines de vaisseau ; le marquis de Rullecourt, un des colonels du royal-dragons ; le duc de Saint-Ouen, capitaine des chevau-légers avant que M. de Saint-Germain n'eût si imprudemment réformé la maison rouge ; le vicomte de Monbar, colonel aux gardes ; enfin le baron de Mallebranche, major d'artillerie.

Les six femmes étaient les coryphées des *impures* de l'Opéra alors à la mode.

— C'est que mon *gain* est charmant au moins, dit Henri à Rullecourt en montrant Lélia, et voilà comme nous sommes sots : nous nous tuons en rouerie, en soins, en calculs, pour être trompés en prenant des maîtresses dans le monde quand nous avons d'aussi jolies femmes qui nous trompent sans aucuns frais ; nous méritons bien ce qui nous arrive.

— Il n'y a pas de doute à cela, s'écria le chevalier de Lépine ; les femmes du monde ne nous trompent que pour venger la morale.

— Voilà de la rancune contre la duchesse, dit Saint-Ouen.

— Parbleu... ne dois-je pas en avoir... après m'être damné durant un mois dans la lanterne de cette tour ?... Est-ce qu'il n'a pas fallu faire arriver des fourgons par des chemins épouvantables pour mettre cette salle en état de vous recevoir ce matin à votre arrivée de Saint-Rénan... Ah ! si mes prétentions n'avaient pas été autrefois si durement repoussées par la duchesse !...

— Et nous autres donc... n'est-ce pas aussi le plaisir d'assister à la défaite de notre ennemie qui nous amène ici ?... dirent les hommes.

— C'est donc pour moi seul qu'il n'y aura pas de pitié ? s'écria Henri, pour moi qui vous venge ! pour moi qui perds ici un mois sur deux peut-être que j'ai à passer en France ! Ah ! si je n'avais pas eu un caprice aussi vif pour cette coquine de Lélia, si je n'avais pas eu besoin d'un coup d'éclat pour préparer mes succès dans le monde... si je n'avais pas dû semer pour recueillir, comme dit le sage...

— Je doute fort, reprit Mallebranche, que ton équipée fasse éclore chez les femmes bien des fleurs de myrte au soleil de l'admiration, ainsi que dirait ce fat de Dorat.

— Quelle erreur, bon Mallebranche ! les femmes nous aiment toujours en raison du chagrin que nous leur causons ; et ça par coquetterie. Les larmes leur vont si bien ! donnent tant d'éclat à leurs yeux ! et puis une belle gorge est si irritante quand elle bondit sous les sanglots !... vrai... la douleur est leur parure et leur force : aussi, une jolie femme qui comprend sa mission sait que rien n'est moins à son air que le bonheur... Il faut laisser cet éternel sourire aux laides qui n'ont que de belles dents... les tout à fait laides ont la vertu.

— Il a raison, dit Lélia ; tenez, en petit... Il y a des femmes qui aiment à être battues ; j'ai une de mes amies qui goûte fort ce témoignage d'attachement ; et quand elle a son bonnet arraché, ses cheveux défaits, et qu'elle est toute débraillée, elle a, je vous le jure, beaucoup de montant.

— Et tu n'as pas de remords, scélérat ? demanda Coraly, jolie blonde pour laquelle M. de Bouillon avait, disait-on, dépensé 500,000 livres.

— Ah ! oui, et les remords ? cria-t-on tout d'une voix.

— Pourquoi diable aurais-je des remords ? ne me suis-je pas sacrifié, moi, Vaudrey ?... pour elle, n'ai-je pas joué la comédie mieux que ne l'aurait fait ce polisson de Molé ?.... Peste !.... comptez-vous cela pour rien ?

— Mais si elle t'aimait ?

— Si elle m'aimait !... Eh bien ! de deux choses l'une : ou elle m'aime encore, et c'est indigne après ma conduite ; or, cette immorale faiblesse ne mérite aucune pitié ; ou elle me hait et pense à se venger. Or, comme elle le peut, nos rôles sont égaux ; puis d'ailleurs, pour en finir, je prends le parti de me convaincre que c'est une coquette fausse et rusée, qui s'est moquée de vingt pauvres diables comme je me suis moqué d'elle : alors ma scélératesse n'est plus que justice.

— Mais si elle n'est pas coquette ?

— Ah ! mais, mais... Eh bien ! je vous répondrai mon grand mot, mon moi personnifié : qu'est-ce que cela me fait ? Que peut-elle tenter ? de m'assassiner ? Eh ! pardieu, j'ai bien souvent bravé une mort qui ne venait ni de si bon lieu, ni d'une aussi jolie main. Ainsi parlons d'autre chose... parlons de l'Opéra : que devient la Guimard ?

— Cherchez cela sur la feuille des bénéfices, dit Saint-Ouen.

— Comment ! elle est encore à M. de Jarente ? Et de figure, est-elle changée ?

— Toujours maigre comme un ver à soie, s'écria Virginie ; et pourtant elle devrait s'engraisser sur une aussi bonne feuille.

— Diable ! dit Henri, Sophie Arnoult t'envierait ce mot-là, ma fille. A propos de Sophie... et les Italiens... que font-ils ?...

— Ils jouent trois fois la semaine, mais toute la troupe est d'une pureté atroce... ça vit entre soi, comédiens et comédiennes, tout ça est marié : pourtant le maréchal de Lorges vient d'enlever Colombe à cette belle colonie matrimoniale et indécente, dit Lélia.

— Et la Duthé ?..

— Toujours à la mode ; mais la Quincy, sa femme de chambre, rivalise avec elle... Elle avait au dernier Longchamp un attelage de quatre magnifiques anglais, garnis de harnais de maroquin rouge, brodés d'argent, et semés de cailloux du Rhin ; mais il faut dire que le lieutenant de police a mis ordre à cela.

— Et Rosalie ?...

— En Allemagne, dit Lélia.

— Comment ? reprit Henri ; elle a quitté sa délicieuse petite maison des Thermes, dans laquelle j'avais dépensé deux mille louis ?

— Non, non, j'entends, par en Allemagne, que c'est l'ambassadeur, le comte de Mercy d'Argenteau, qui la tient... Il en est fou...

— Et la Granville ? demanda Henri, qui n'était pas au bout de ses souvenirs.

— Oh ! Granville, répondit Lélia, il lui est arrivé une bonne aventure avec un financier et le beau Lauzun.

— Lauzun... allons donc... il est moine, dit Virginie, il a des aventures de cœur... il se perd...

— C'était avant sa dépravation, reprit Lélia. Granville, comme vous savez tous, était belle comme un ange, et entretenue par Mouron. Le Turcaret détestait Lauzun, et avait cent fois demandé à Granville le sacrifice du beau duc : aussi y tenait-elle de toutes ses forces. Si bien qu'un jour le financier, averti que Lauzun était chez son adorable, monte, et trouble le tête-à-tête. Lauzun se fâche, traite le Mouron de rustre, d'impertinent, de croquant, le pousse dans un cabinet, referme sur lui la porte qui était vitrée, met la clef dans sa poche, rend le financier témoin d'une scène pour laquelle on n'en prend ordinairement pas ; et puis après on vous étrille le dos du Mouron, et on vous le jette à la rue. Aussi depuis nous n'appelons plus nos entreteneurs (ou nos utilités, c'est la même chose) que des Mourons.

— C'est parfait ! dit-on tout d'une voix.

— Mais le mieux, dit Lélia, c'est qu'un mois après, le Mouron prêta deux mille louis à Lauzun pour faire son voyage de Hongrie.

— C'est fort simple, ma fille, dit Rullecourt ; il fallait bien que ce drôle dédommageât M. le duc de Lauzun d'avoir daigné se rencontrer de goût avec un Mouron.

— A propos de Lauzun, et la duchesse de S... ?

— Je vous dirai, comte, pour la duchesse, répondit Saint-Ouen, ce que Lélia vous disait pour Granville : à la Comédie-Française.

— Comment ?..,

— C'est ce polisson de Clairval qui a remplacé Lauzun.

— Ah ! dit Henri, les femmes en viennent à ces espèces !... à des acteurs ?

— Beaucoup, beaucoup ; et comme Lauzun savait seul le secret du Clairval et de madame de S..., le duc de C... et la duchesse de G..., sa

sœur, firent tout au monde auprès de Lauzun pour avoir des preuves de leur liaison : il refusa, mais M. de C... força son cabinet, on y trouva les lettres du Clairval, et la duchesse fut mise au couvent.

— Voilà la différence, mes filles, dit Henri aux impures ; on ne vous mettra jamais au couvent pour de telles misères : plaignez-vous donc de votre condition !

— Nous ne nous plaignons pas... nous ne nous plaignons que de la rivalité ; les femmes honnêtes gâtent le métier, comme dit la maîtresse de Richelieu...

— Ah ! Richelieu !... sais-tu ce qui lui arrive ? demanda Rullecourt à Henri ; il va se marier !

— Pour qui donc ?...

— Je ne sais pas, mais il faut alors que ce soit une cruelle vengeance, car sa femme est bien laide.

— Mais ce qui est peut-être encore plus plaisant que la figure de sa femme, c'est la manière touchante dont il accueillit le legs universel que lui faisait une de ses anciennes maîtresses, qui pour lui déshéritait toute sa famille.

— Ah ! pardieu ! s'écria le vieux maréchal, si toutes les femmes avec qui j'ai couché en faisaient autant, je serais plus riche que le roi...

— Et la façon dont il annonça son mariage à son fils, reprit Rullecourt : « Monsieur le duc de Fronsac, lui dit Richelieu, je suis plus honnête que vous ; vous ne m'avez pas annoncé votre mariage, et je vous annonce le mien : vous n'avez pas d'enfant, et, malgré mes quatre-vingts ans, je compte bien en avoir un qui sera meilleur sujet que vous ; mais qu'il ne vous inquiète point, monsieur le duc, nous en ferons un abbé. — Parbleu ! monsieur le maréchal, lui répondit Fronsac, vous feriez mieux d'en faire un cardinal, ils n'ont pas nui à la famille. »

— Ah ! Richelieu ! Richelieu !... dit vivement Mallebranche, qui était resté sobre, Richelieu ! cardinal démocrate, où nous as-tu menés !

— Où ?... Parbleu ! à notre ruine, à celle de la monarchie, à celle de la France... dit Rullecourt en remplissant lentement son verre.

— C'est pourtant vrai, ce qu'il dit là, reprit Saint-Ouen, il a tué la féodalité, et les courtisans ont succédé aux seigneurs terriers ; et puis aux courtisans a succédé... ma foi, je ne sais quoi... quelque chose de laid et d'atroce, qui tiendrait du tigre et du singe... comme qui dirait les philosophes...

— Ah ! les philosophes ! Le fait est qu'ils ont rempli leur tâche, rien de mieux, dit Monbar en buvant à petits coups ; ils ont dévoré la monarchie ou peu s'en faut, c'est parfait ; mais maintenant que le monstre est gorgé, qu'il ne vagisse plus : quand le boa est plein, il dort... Qu'ils cuvent leur monarchie, mais qu'ils nous fassent grâce de leurs livres...

— Allons donc ! s'écria Mallebranche. Les philosophes tuer la monarchie !... Vive Dieu ! messieurs, c'est leur faire trop d'honneur ! L'Encyclopédie renverser le trône de Charlemagne ! ce serait trop plaisant. Cette monarchie n'était-elle pas défaillante depuis le coup que porta Luther à l'église de Rome ? N'est-elle pas morte avec Louis XIV ? et par la faute du grand roi ? Eh quoi ! parce que le lion, emporté dans sa course, tombera brisé au fond d'un précipice, vous le direz tué par le croassement des corbeaux qui tournoient sur son cadavre !... Les philosophes tuer la royauté de France ! Non, non, ne dites pas cela, diable ! ils le croiraient, et ces cuistres s'arrangeraient fort du rôle de destructeurs d'empires. Le ver immonde qui croupit dans la tombe serait tout gonflé de joie, en pensant avoir tué le soldat robuste qu'on jette au cercueil dans son armure de fer.

— Mais voyez donc, dit Saint-Ouen, comme il attaque la philosophaille... Ne dirait-on pas qu'il a lu leur dernier pamphlet sur notre armée de mer ?

— Ceci est une honte de plus, messieurs, dit Rullecourt ; et ce serait à rosser de tels pleutres, s'ils valaient le bâton qu'on leur casserait sur les reins.

— Mais ce qu'il y a d'infâme, dit Mallebranche, c'est que c'est au nom de la France qu'ils flétrissent de nobles courages ; les misérables ! au nom de la France, entendez-vous bien ? de la France !... de sorte qu'un Anglais peut vous montrer écrit en français, dans un livre français, imprimé, vendu, répandu en France : Les Français ont été lâches tel jour (1) !

— Et cela n'était pas vrai, reprit Rullecourt : on n'avait pas été lâche, mais ceux qui avaient été braves étaient d'une classe qu'il fallait dépopulariser à tout prix ; alors le chef de parti a fait un signe, et toute la meute a donné de la voix sur le ton voulu. Oui, et pendant que de hardis et généreux gentilshommes offraient leurs poitrines à la mitraille de l'Anglais, un ramassis de poltrons bavards, d'avocats piteux, accroupis sur la paille de leurs greniers, insultaient impunément à autant d'audace et de bravoure...

— Les philosophes, dit Lélia, c'est ça qui mange !... J'en nourris cinq, et ils m'appellent Vénus...

— Une entrée de plus, et ils t'appelleront Minerve, mon enfant, reprit le duc de Saint-Ouen. M. de Voltaire, qui était pardieu bien un philosophe, en a dit bien d'autres à la Pompadour et à la Dubarry, pour avoir un *de* et une charge de gentilhomme de la chambre.

— Des philosophes ! il y en a trois qui se disputent pour épouser ma mère, s'écria Virginie ; mais elle n'en veut pas.... elle tient son rang.... Ecoutez donc, mon père était premier cocher du prince de Lambesc...

— Ta mère a l'âme bien placée, Virginie, et dès ce jour je lui assure cinquante pistoles de pension, dit Rullecourt.

— Les philosophes, ah ! quels monstres ! dit Coraly. Est-ce qu'un jour un d'eux ne me disait pas qu'un temps viendrait où il n'y aurait plus d'Opéra ? Plus d'Opéra ! lui dis-je, plus d'Opéra ! Mais alors, monsieur, s'il n'y avait plus d'Opéra... à quoi cela servirait-t-il donc d'être jolie fille ?

— Elle a pardieu raison, dit Henri ; supprimez l'Opéra, et voilà la nature qui reste avec ses jolies filles sur les bras... il y a encombrement.., pas de débouché... Mais c'est de l'économie sociale toute pure, ça, mon enfant.

— Cela nous mène tout bonnement à un cataclysme de jolies filles, dit Saint-Ouen.

— Un philosophe... ah ! je sais, dit Virginie ; c'est quelqu'un qui n'a rien et qui envie les autres ; car je me rappelle qu'un rat de cave qui sortait de Saint-Lazare me disait un jour : « La preuve que je suis philosophe, c'est que je barbote dans la boue et que j'ai des trous à mes culottes, pendant que vous allez en carrosse et que vous avez des broderies du haut en bas de votre robe... ce qui est une infamie car les broderies et les carrosses sont faits pour tout le monde. » Du tout, lui dis-je, c'est plutôt la boue et la misère qui sont faites pour tout le monde. Vous avez votre part, taisez-vous donc.

— Pour ça, il avait bien raison, reprit Lélia ; ces bêtes de broderies qu'on met au bas des robes, ça ne sert qu'à vous écorcher le menton.

A cette naïveté, un fou rire s'empare des convives, la gaîté se communique, on boit, on s'enivre, on se rapproche, on se serre ; les têtes se montent, et l'on finit par parler *anglais*, ce qui signifiait alors, en argot de débauche de bonne compagnie, le langage le plus obscène et le plus positif.

CHAPITRE VII.

SOLITUDE.

Salut au savant docteur !
GŒTHE — *Faust.*

Un léger crépuscule rose annonçait à peine le lever du soleil. Les étoiles brillaient encore au ciel ; l'air vif et frais du matin bruissait légèrement dans le feuillage ; tout respirait le silence et le calme, et l'atmosphère était imprégnée de l'odeur aromatique de ces plantes délicates qui ne confient qu'aux brises amoureuses de la nuit les trésors de leurs parfums.

Tout à l'extrémité de la petite ville de Saint-Rénan, au bout de ses rues sombres et tortueuses, bordées de hautes maisons chargées de solives saillantes, à environ cent pas de la porte, s'étendait un assez grand mur que d'épaisses touffes d'arbres débordaient de toutes parts.

Ce mur, dégradé en une multitude d'endroits, était tapissé de lierres, de convolvulus, de pariétaires, qui, nichés dans les cassures, s'épanouissaient partout en bouquets, en guirlandes ou en couronnes de couleurs variées.

En poussant une petite porte presque vermoulue qui se voyait à l'angle de ce mur, on se trouvait dans un jardin touffu, couvert, et presque sans allées tracées.

Pourtant, si, malgré les branchages qui se croisaient en tout sens dans cet épais fourré, vous parveniez à franchir cette formidable enceinte, le tableau qui s'offrait alors à votre vue vous dédommageait bien, je vous jure, de cette laborieuse entreprise.

Car, pour un amant de la solitude, c'était un site enchanteur.

Figurez-vous une petite maison à un étage, isolée au milieu d'une pelouse d'épais gazon, qui, venant verdir jusqu'à ses murailles, formait un parterre assez grand, tout couvert de roses, de jasmins et de chèvrefeuilles.

Mais le crépuscule ayant fait place au jour, déjà les flots d'une lumière dorée coloraient le faîte des hauts arbres de ce jardin si riant et si tranquille. A mesure que le soleil montait à l'horizon, les pétales des fleurs, trempées de rosée, commençaient à briller ; chaque brin d'herbe secouait sa perle étincelante.

Et puis je ne sais quel bruit confus et indéfinissable s'épandait dans l'air, quel vague murmure annonçait le réveil de la nature ; mais, au signal donné par cette harmonie sublime, les papillons secouèrent la poudre bigarrée de leurs ailes, des myriades de moucherons luisants s'élancèrent comme une nuée d'étincelles, les oiseaux chantèrent sous la feuillée, et le rideau tremblant de vapeur transparente qui baignait la cime des chênes et des peupliers s'effaça peu à peu, et leurs feuilles vertes se découpèrent plus nettes sur le bleu du ciel, qui devenait à chaque instant plus vif et plus pur.

La porte du rez-de-chaussée de la maison s'ouvrit, et la lumière du jour inonda une petite antichambre qui divisait cette habitation en deux parties.

(1) Voir les livres et pamphlets, lors du combat d'Ouessant, de la prise de la Martinique, etc., etc.

La personne qui ouvrait cette porte était un homme d'environ quarante ans, vêtu d'un bouracan fort propre, de couleur sombre, ne portant pas de poudre, et ayant ses cheveux soigneusement attachés par un nœud qu'on appelait alors un crapaud, maigre, sec et voûté ; cet homme était en outre horriblement marqué de petite vérole, et d'innombrables cicatrices couturaient son pauvre visage.

Cet homme tenait à la main une assiette et un bol rempli de lait épais et fumant, qu'il remuait avec soin. Il s'approcha d'une porte qui communiquait avec cette antichambre, appliqua son oreille sur la serrure, écouta un moment... puis, n'entendant rien... se retira sur la pointe des pieds dans la cuisine qui était en face.

Trois ou quatre fois il agit de même ; mais à chaque voyage sa figure prenait une nouvelle expression d'inquiétude, et ses gestes révélaient une impatience affectueuse qu'il tâchait pourtant de modérer, tant il paraissait craindre de faire le moindre bruit.

Comme il s'avançait pour la cinquième fois, toujours son bol de lait à la main... la porte s'ouvrit enfin, et il poussa un petit cri de joie et de surprise, en disant : — Mon Dieu, mon frère, que vous vous êtes levé tard aujourd'hui ! et que j'étais inquiet... Voilà votre lait, mon frère... prenez-le tout de suite, il est encore bien chaud... Mon frère... mon frère.

Mais le frère n'entendait pas et s'avançait vers le jardin, tandis que l'autre frère le suivait timidement, toujours son bol à la main.

Le frère auquel on offrait ce bol était le savant astronome Rumphius, alors occupé de profondes recherches sur l'astronomie et la religion hindoue ; un tout petit homme brun olivâtre, dont le buste paraissait énorme eu égard aux jambes et aux bras qui l'accompagnaient. Rumphius avait avec cela un nez fort long, barbouillé de tabac, d'épais sourcils gris, et la démarche la plus gauche que l'on puisse imaginer.

Les jarretières de sa culotte de velours usé n'étaient pas nouées ; son bas, car il n'en avait qu'un, se roulait en spirale autour de l'une de ses jambes, tandis que l'autre était entièrement nue ; il portait, en outre, une pantoufle à un pied et un soulier à l'autre ; sa chemise était ouverte, son cou, nu ; et n'ayant qu'un bras passé dans une des manches de sa robe de chambre de ratine grise, l'autre manche flottait à l'aventure comme le dolman d'un hussard ; enfin ses cheveux en désordre s'échappaient roides et mêlés d'un vieux bonnet de damas autrefois bleu, posé tout de travers.

Sulpice, comprenant, à l'impassibilité de la figure de son frère, qu'il était plongé dans quelque méditation abstraite, ne pensa pas à l'en arracher par le simple son de sa voix ; aussi, selon sa coutume, il conduisit insensiblement son frère contre le mur de la maison, jusqu'au moment où Rumphius, se heurtant légèrement contre cet obstacle, revint à lui, redescendit un instant sur terre et regarda fixement Sulpice, qui saisit ce moment avec adresse pour lui placer dans la main son cher bol de lait, que Rumphius vida d'un trait.

Mais, par une distraction impardonnable, le pauvre Sulpice, oubliant le bol, s'était agenouillé pour compléter la toilette d'une des jambes de son frère, boucler les jarretières, etc., etc.

Or, Rumphius, après avoir bu, ayant ramené machinalement sa main à la hauteur à laquelle il avait pris le bol, et n'ayant rien rencontré pour le supporter, l'avait abandonné à son propre poids, et le bol s'était brisé.

Le bruit fit redresser Sulpice.

— Ah ! mon Dieu ! mon frère, il fallait m'appeler, dit-il d'un ton de douce remontrance... voilà le bol en morceaux.

— En effet, dit Rumphius d'un air fort étonné, le bol est cassé... Eh bien ! Sulpice, telle est pourtant la naïve offrande que font à leur dieu les adorateurs de Wishnou... un simple pot cassé ! en invoquant Nandy-Kichara, le roi des oiseaux, qui a de belles ailes, un bec bien pointu, et qui mange les serpents... Ils brisent un vase d'argile après l'avoir respectueusement touché de leurs deux narines et de leur orteil. Savez-vous, au moins, que cela est fort primitif, Sulpice ! car on présume que ce Nandy-Kichara est une des sept étoiles de... qui... lors de...

Ici la voix de l'astronome s'éteignit insensiblement, et il finit sans doute la définition en lui-même, car, selon son habitude de profonde distraction, il oubliait toujours son interlocuteur, retombait dans ses pensées, et s'élançait alors avec une nouvelle ardeur à la suite des courbes des satellites et des planètes symboliques de Wishnou.

Voyant que l'esprit de son frère n'était plus de ce monde, Sulpice essaya encore d'introduire le bras rebelle de l'astronome dans la manche de sa robe de chambre ; mais ce fut en vain... et la manche continua de flotter à la hussarde...

Sulpice se contenta donc de ramasser en soupirant les débris de sa chère tasse, et Rumphius s'enfonça dans les profondeurs d'une allée un peu plus frayée que les autres... en marchant tantôt avec lenteur, tantôt à pas précipités.

CHAPITRE VIII.

DEUX FRÈRES.

> Celui pour qui une seule chose est tout, qui rapporte tout à cette unique chose, il voit tout en elle, ne sera point ébranlé, et son cœur demeurera dans la paix de Dieu.
>
> *Imitation de Jésus-Christ*, liv. I, ch. III.

Joseph Rumphius, célèbre opticien de Brest, était le père de Sulpice et de son docte frère. Ayant découvert chez l'aîné (qu'il préférait de beaucoup à Sulpice) de grandes et précoces dispositions pour l'étude des sciences abstraites, il avait tellement encouragé, développé, mûri cette précieuse vocation, que son fils aîné, ayant été parfaire son éducation scientifique à Paris, devint bientôt un astronome et un mathématicien fort distingué.

Sulpice, au contraire, d'un esprit étroit, d'une douceur évangélique, malgré les injustices criantes que lui faisait supporter son père, ne l'avait pas quitté d'un instant. A Brest, il surveillait la boutique, s'occupait des soins du ménage, et, plus tard, quand le vieux Rumphius abandonna son commerce pour se retirer dans sa petite maison de Saint-Rénan, Sulpice le suivit encore, malgré sa cruelle partialité, lui ferma les yeux, et puis se dévoua à son frère avec autant d'attachement et d'abnégation qu'il en avait témoigné à son père ; car Sulpice était un de ces êtres purs et rares, un de ces précieux phénomènes d'organisation qui ne peuvent se passer de vivre pour quelqu'un, et qui, s'ils n'avaient pas à exercer cette pieuse mission, se demanderaient : Pourquoi la vie ?

Le frère Rumphius était professeur de mathématiques à l'école des gardes du pavillon à Brest, lorsque le comte de Vaudrey voulut préparer son fils à entrer dans la marine. Ayant entendu vanter le savoir de l'astronome, le comte lui proposa de quitter l'enseignement public, et de se livrer à l'éducation de Henri, lui promettant pour ses soins une pension convenable, qui le mettrait à même de s'adonner par la suite à ses goûts favoris d'étude et de recueillement, sans être obligé de perdre son temps dans des écoles.

Rumphius accepta, et mit Henri en état de s'embarquer comme volontaire sous les ordres de M. de Suffren en 1770. Lorsque M. de Breugnon alla traiter de la paix avec l'empereur de Maroc, Henri avait alors douze ans.

Rumphius, délivré de son élève, vint donc habiter sa petite maison de Saint-Rénan, d'où il ne sortait guère que pour aller faire quelques observations météorologiques à la tour de Koat-Vên.

Au fond, Rumphius était du meilleur caractère et aussi facile à vivre que pouvait l'être un homme qui, employant toutes ses idées, tout ce qu'il avait de clair et d'intelligent dans l'esprit à se maintenir dans une sphère d'études de l'ordre le plus élevé, n'avait plus, quand il prenait terre, qu'une tête lourde, pesante, fatiguée, et juste assez d'instinct animal pour se laisser aller aux attentions dont son frère l'entourait.

Car Sulpice s'était chargé pour ainsi dire de vivre matériellement pour Rumphius ; oui, ce pauvre homme, d'un esprit si borné, qui avait pour cela même le génie du cœur, était parvenu à épargner à son frère jusqu'à l'obligation de se croire reconnaissant des soins qu'il recevait : tant il mettait de promptitude et d'adresse à le servir, tant cela paraissait simple et naturel.

Et pourtant Rumphius avait une manie, une cruelle manie, dont les conséquences faisaient quelquefois verser des larmes bien amères à Sulpice.

Rumphius, perdu tout le jour dans un abîme de calculs et d'hypothèses, après une journée consacrée aux recherches les plus profondes et aux travaux les plus abstraits, sentait souvent le soir, après dîner, comme le besoin de réveiller ses esprits engourdis, de se fouetter le sang, afin d'activer une digestion difficile. Le café, il est vrai, eût parfaitement rempli ce but ; mais l'astronome, connaissant les funestes effets qui pouvaient résulter de l'habitude de cet exhilarant, le redoutait beaucoup : aussi par compensation cherchait-il, en taquinant son frère avec aigreur, à l'amener à une contradiction vive, hardie, nerveuse, à faire naître une discussion violente, emportée, qui, agitant le physique par le moral, devait produire sur les organes de l'astronome une salutaire excitation qui eût valu celle du moka le plus chaud et le plus concentré, sans avoir aucun de ses inconvénients.

Mais, hélas ! bien souvent la douceur et la modération de Sulpice mettaient la digestion de son frère à de terribles épreuves négatives, et, après vingt tentatives infructueuses pour amener une dispute, Rumphius désespéré finissait par invectiver son frère sur l'éloignement qu'il feignait d'avoir, disait-il, pour la discussion, éloignement qu'il n'affichait que par pure obstination, que par pur amour de la contrariété... ajoutait l'astronome.

Cela se conçoit ; pour un homme de ce caractère rien n'est plus cruel que de se disputer tout seul. Il n'y a rien de tel qu'une réponse dure,

une impertinence, pour raviver le feu de la discussion, qui sans cela s'use et se consume d'elle-même.

Malheureusement le pauvre Sulpice ne comprenait pas un mot à cette bizarrerie de son frère, et, plus il s'entendait attaquer comme contrariant, plus il s'attachait à voler au-devant des moindres désirs, des moindres objections de Rumphius. *Inde iræ*, car jamais l'angélique créature n'avait su répondre non une fois dans sa vie.

On l'a dit, hors ces moments de contradiction, Rumphius était bon homme ; je certifierais même au besoin que, si son frère eût été forcé d'avoir recours à sa science pour faire quelques observations sur l'obliquité de l'écliptique ou les réfractions horizontales, je ne doute pas que Rumphius n'eût mis à sa disposition tout son savoir et toute son expérience.

Mais il voyait le pauvre Sulpice de si haut, il le savait plongé dans des détails matériels qu'il trouvait si ignobles et si vulgaires, que, sans être ingrat, il considérait la conduite de son frère comme toute naturelle ; une espèce d'instinct l'avertissait que, placé si haut dans l'ordre intelligent, il était fort simple qu'une créature d'une sphère inférieure s'occupât de le faire boire, manger et dormir, et lui servît même de surexcitant, de digestif, quand besoin était...

Encore une fois, il était fort dévoué à Sulpice : mais, ne comprenant pas qu'il y eût au monde un plaisir, une peine ou un devoir qui ne se rapportât pas aux mathématiques : Que Sulpice ait jamais une équation ou un calcul différentiel à résoudre... pensait-il... c'est alors qu'il trouvera un frère.

Le soir du jour où sa tasse avait été si brusquement cassée, Sulpice, après avoir veillé au dîner, et parfait ce frugal repas avec la plus minutieuse propreté, attendait son frère, car l'heure était depuis longtemps sonnée.

Tantôt, pour calmer son impatience, il arrangeait les salières, les couverts, avec plus de symétrie encore, rendait le cristal des verres plus limpide, plaçait l'excellent fauteuil de son frère (lui n'avait qu'une chaise) de façon que le reflet même du soleil couchant ne l'incommodât pas. Puis il allait à la cuisine, de la cuisine à sa place et à la fenêtre ; et tout cela sans un mot, sans une plainte, étouffant même jusqu'aux soupirs que lui arrachait le sort de deux beaux poissons tout frais qui se desséchaient sur le gril.

Enfin Rumphius parut, et son frère frémit, car le savant avait l'air plus absorbé, plus fatigué que de coutume. Sulpice pressentit la contradiction.

— Bonsoir, mon frère... dit Sulpice en serrant la main de Rumphius.

— Bonsoir, frère, répondit Rumphius affectueusement.

— Voulez-vous dîner, mon frère ?.., Depuis ce matin que vous travaillez, vous devez avoir la tête fatiguée, pesante ; le repos vous est nécessaire.

Si Rumphius eût été à la fin du repas, il eût trouvé dans cette phrase au moins trois sujets de querelle ; il les nota dans sa tête, ne dit pas un mot, et mangea.

— C'est moi, mon frère, dit timidement Sulpice, qui ai grillé et accommodé ces mulets... comme notre père les aimait... vous en souvenez-vous... mon frère ?

Rumphius fit un geste affirmatif.

— Que je serais donc aise, si vous les trouviez bons !

Rumphius répondit en tendant son assiette.

Il fallut voir alors avec quelle joie intime, quel bonheur, le pauvre Sulpice en servit à son frère, tant il était heureux de voir quelque chose réveiller son appétit !

— Savez-vous, mon frère, dit Sulpice avec une nuance d'orgueil, en s'interrompant de manger pour aller chercher un cahier recouvert de papier gris bleu qu'il déroulait avec joie en regardant Rumphius ; savez-vous, mon frère, que voilà le Mercure de France qui dit de bien belles choses de vous, et que...

— Bah ! des sottises... articula Rumphius en rongeant son arête de poisson. Avez-vous autre chose à manger ?

— Oui, mon frère, du *fard* et une galette de blé noir, que j'ai maintenue chaude, comme vous l'aimez ; et Sulpice se leva... pour aller quérir ces nouveaux mets. En dérangeant sa chaise, elle cria...

— Ah ! quel bruit affreux ! dit Rumphius, qui, ayant dîné avec voracité, commençait à sentir poindre le besoin d'une contradiction.

(Pardonnez au savant : le temps était si lourd, si chaud, il avait les nerfs si agacés, il prévoyait une digestion si laborieuse !)

— Pardon, mon frère, dit Sulpice en tressaillant.

— Si pourtant vous n'étiez pas d'un entêtement rare, nous aurions un domestique pour nous servir : cela éviterait ces grincements de chaises, qui à chaque instant me mettent hors de moi.

— Mais, mon frère, hasarda Sulpice, c'est vous qui m'avez défendu d'avoir personne, dans la crainte que quelqu'un ne touchât à vos livres, à vos papiers, ou à vos instruments...

— Ah ! c'est-à-dire, reprit Rumphius enchanté de la tournure que prenait la conversation, c'est-à-dire qu'aujourd'hui je veux ceci, demain cela ; que je suis un maniaque, un fou ; que je me contredis sans cesse ; que je suis bon à enfermer ; qu'on doit me donner des douches sur la tête ! fort bien !... des douches sur la tête !... Ah ! on doit me donner des douches sur la tête !... continuait Rumphius déjà fort agréablement excité.

— Mais personne ne dit cela, ne pense à cela, mon frère... vous voulez que nous ayons un valet, nous en aurons un. J'ai eu tort ; pardon de mon tort.

Cette soumission n'était pas du goût de Rumphius ; mis hors de combat de ce côté, il se retourna d'un autre. — Sulpice, ajouta-t-il, vous m'avez dit tantôt que j'avais l'air fatigué : est-ce que réellement je vous parais souffrant ?

Les interrogations étaient ce que Sulpice redoutait le plus au monde, car il ne lui était pas possible de deviner la solution que pouvait exiger Rumphius.

Il se contenta donc de répondre : — Vous aviez l'air un peu accablé, mais il n'y paraît plus à présent.

— C'est-à-dire, reprit Rumphius, c'est-à-dire que je feignais un air de fatigue pour me faire plaindre ? Et qui pouvait m'ôter cet air de fatigue ?... c'était la table... C'est me dire assez brutalement, j'espère, que ce n'est qu'à table que j'oublie la fatigue... que je fais un dieu de mon ventre ; dites donc tout de suite que je m'enivre... que je me tue en excès... appelez-moi Tibère, pourceau d'Épicure, Vitellius... Sardanapale !...

— Je ne dis pas cela, mon frère.

— Ah ! j'aime beaucoup cette raison ; vous ne dites pas cela... Ah bien !... il ne manquerait plus que cela !... vous ne le dites pas... je le crois bien ; si vous le disiez... eh ! mais oui, j'y pense... si vous le disiez... c'est alors que je vous traiterais comme vous le méritez... que...

— Mais puisque je ne le dis pas, mon frère...

— Vous voilà à me contrarier encore... vous le voyez... c'est pure obstination de votre part ; pure rage de discussion, de dispute. Enfin, je vous le demande, qui est-ce qui commence encore ? car moi, je vous dis que je suppose... ainsi partant d'une supposition, je puis bien vous dire que vous avez tort ; que vous vous méprenez singulièrement sur les droits que vous vous arrogez sur moi... que, etc., que, etc., etc.

Ici, toujours partant d'une supposition, Rumphius donna un libre cours à son humeur, dans l'espoir d'exciter la colère ou l'attendrissement de Sulpice ; mais le pauvre frère, invariablement accroché au point de départ qu'il savait n'être qu'une supposition, resta impassible ; et au moment où Rumphius hors d'haleine terminait sa philippique par ces mots accablants : Car vous n'êtes qu'un mauvais frère... un Judas... comptant sur une réponse qui allait lui donner une nouvelle vigueur, le doux Sulpice répondit en souriant et du plus grand sang-froid du monde : — C'est-à-dire, vous supposez que je suis un Judas. Car nous sommes partis d'une supposition, mon frère... et vous savez combien je vous aime.

L'astronome se tut ; la colère qui activait déjà la circulation se refroidit tout à coup. Cette réponse avait jeté de la glace sur le feu. Il fallut recommencer, et ce nouveau désappointement venant encore irriter Rumphius, il eût certainement étouffé s'il n'eût pas trouvé le moyen de raviver la discussion : il chercha donc et trouva.

— A propos, Sulpice, dit-il à son frère, que me parliez-vous donc du *Mercure de France?*

— C'est un grand éloge qu'on y fait de vous, mon frère, au sujet de vos travaux sur l'astronomie indienne.

L'astronome respira...

— A propos de cela, dit-il à Sulpice, vous ne nierez pas, j'espère, que le portrait du vrai *Gourou* de la secte de Siva ne soit, comme je l'ai dit et prouvé d'ailleurs, ne soit tiré du Vedanta Sara ?

— Non, mon frère ; mais vous savez que je suis trop loin de votre savoir pour comprendre rien à toutes ces sciences, et que...

— Soit... entêtement pur. Vous savez cela aussi bien que moi... mais l'ardeur de la contrariété vous égare ; passons ; or, d'après le *Vedanta Sara*, comme je l'ai dit, le vrai *Gourou* est celui qui a vu de ses propres yeux *Gocarnam* et *Calestry* ; mais ne voilà-t-il pas qu'un bélître, qu'un drôle, qu'un pleutre, ajoute le *Pringuery* au *Gocarnam* et au *Calestry*... Ce bélître, ce drôle, ce pleutre... c'est Hoëtquel, qui prétend prouver cette hérésie par la grammaire Tamulaire du père Breschio... Mais répondez donc, Sulpice... vous restez là inerte. Vous voyez Hoëtquel qui m'insulte... qui me contredit... et vous restez là immobile... impassible... vous en êtes ravi peut-être ?... Ah ! vous en êtes ravi... fort bien...

— Hoëtquel a tort, ce me semble, mon frère, dit bien vite Sulpice, qui faisait tout pour entrer dans les idées de Rumphius, et qui savait par expérience dans quel état d'exaspération le mettait le nom seul de ce savant antagoniste, que Rumphius abhorrait de cette haine incurable que se vouent souvent les docteurs d'opinions dissidentes. Il a bien tort certainement, mon frère, dit encore Sulpice.

— Hoëtquel a tort ! Pas du tout, il a raison quant à ce qui regarde la Vedanta, repartit Rumphius, aussi enchanté de ce coup hardi qu'un joueur d'échecs de son adresse dans un cas difficile.

— Je me trompais donc, mon frère ; alors Hoëtquel a raison, soupira Sulpice.

— Ah ! je vous y prends donc enfin, s'écria Rumphius au comble de la joie... Ah ! il a raison. Ah ! Hoëtquel a raison. C'est-à-dire que c'est moi qui ai tort, fort bien ! c'est-à-dire que je suis un âne, c'est parfait ! un oison, c'est au mieux ! que mes travaux sont ceux d'un fou... bons à allumer le feu de votre cuisine... c'est miraculeux... Et qui me dit cela ?... c'est mon frère ! en vérité, Hoëtquel ne dirait pas mieux...

Muis savez-vous ce que je lui répondrais, moi, à Hoëtquel, ou plutôt à vous? car maintenant vous ne faites plus qu'un avec Hoëtquel, puisque vous udoptez ses hérésies, puisque vous lui donnez raison contre moi, dit l'astronome en attachant sur Sulpice interdit des yeux qui commençaient à étinceler... Ah! il a raison ; eh bien! puisqu'il a raison... vous serez Hoëtquel, vous êtes Hoëtquel... c'est vous qui allez me répondre à la place d'Hoëtquel... c'est vous qui allez vous défendre! c'est toi, voulais-je dire... est-ce que je dois garder des ménagements, me gêner, pour tutoyer un Hoëtquel... voyons, Hoëtquel, bélitre, butor, puisque tu as raison, quel est le vrai Gourou... de la secte de Siva? n'est-ce pas celui qui s'est lavé dans tous les étangs sacrés, tels que le *Souriu-pouchkanary, Ichendra-pouchkanary, Indra-pouchkanary?* hein?... mais réponds-moi? n'est-ce pas là le vrai Gourou... hein?...

— C'est le vrai Gourou... oui, mon frère, dit Sulpice... c'est bien le vrai Gourou.



Pérez. — PAGE 2

— Ne m'appelle pas ton frère... Hoëtquel que tu es... ne m'appelle pas ton frère... Alors puisqu'il est ainsi le vrai Gourou, pourquoi veux-tu qu'il ne soit le vrai Gourou qu'en ajoutant la vue du Pringuery à celle du Gocarnam et du Calestry?... Allons, réponds... Oh! il faut répondre!... répondre! criait Rumphius déjà fort colère.

— Mais j'ignore... je ne sais, dit le malheureux Sulpice, qui se perdait dans les épouvantables mots de Goureu, de Gocarnam, de Pringuery, d'Indra-pouchkanary.

— Ah! tu ne le sais pas, dit Rumphius dont le sang bouillonnait enfin; ah! tu ne le sais pas... Ah! tu ne sais pas que Gourou signifiant maître ou guide, les rois sont les Gourous de leurs royaumes... Ah! tu ne le sais pas, disait l'astronome avec furie... et tu viens de sang-froid, de gaieté de cœur, attaquer avec un acharnement de tigre, de bête féroce, les travaux d'un pauvre savant qui vit dans la solitude et vaut un nombre infinitésimal d'Hoëtquel... Ah! tu ne le sais pas... et tu crois qu'il suffira d'une telle raison pour m'insulter impunément... cria Rumphius, tout à fait hors de lui, au comble de la fureur et de la digestion.

— Je ne vous insulte pas, mon frère.

— Je te dis que tu m'insultes, moi! cria Rumphius de toutes ses forces, tu m'insultes, Hoëtquel, et il faut que tu avoues que tu n'as pas la moindre idée de ce que c'est qu'un vrai Gourou; avoue-le, misérable! hurlait Rumphius en secouant son frère par son habit; mais ses forces le trahirent, et l'astronome tomba presque épuisé, haletant, dans les bras de son frère qui l'assit sur son fauteuil.

Le pauvre frère agenouillé essuyait la sueur qui coulait du front du savant, dont les yeux étaient à demi fermés.

— Calmez-vous, mon frère, disait Sulpice, calmez-vous... j'ai eu tort... eh bien! oui... c'est moi qui vous ai contrarié... pardon... pardon...

— Non, Sulpice, c'est moi, disait Rumphius, dont le but était rempli; la chaleur de la discussion m'a emporté, j'ai été trop loin... vous savez bien qu'une fois la querelle passée, je n'y songe plus. Pardonnez-moi, Sulpice, car vous êtes bien la meilleure des créatures qui soient jamais descendues de la montagne d'or de Maha-Mérou, comme dit Brahma...

— Que vous êtes bon, mon frère!... mais, mon Dieu! ne suis-je pas trop heureux d'être votre frère, vous, si savant, si renommé, et de vous éviter la moindre contrariété! C'est toute mon étude, mon frère; oh! bien sûr, allez : ainsi ne m'en voulez pas si, malgré moi... je...

Et Sulpice avait les larmes aux yeux, il ne pouvait plus parler.

— Taisez-vous donc, Sulpice, dit Rumphius, qui sentait aussi ses yeux s'humecter, taisez-vous donc, car vous me faites honte de moi-même, de mes emportements.

Et l'astronome passa sa main osseuse sur ses yeux.

— Ne parlons plus de cela, je vous en prie, mon frère, dit Sulpice; venez vous coucher, vous travaillez tant que vous vous ferez mal.

Et Sulpice ne regagna sa petite chambre que lorsqu'il eut vu Rumphius endormi, et que les mots de Gourou, Pringuery, Hoëtquel, ne s'échappèrent plus qu'à de longs intervalles de sa poitrine, dégagée par l'explosion de sa violente colère.

Sulpice allait se mettre au lit, lorsque deux ou trois coups vigoureusement appliqués à la porte de la maison le retinrent.

Tout ce qu'il craignit, ce fut qu'on ne réveillât son frère.

Il descendit à la hâte en disant : — On aura traversé le jardin, ou on sera entré par la ruelle.

Puis, parlant à travers l'épaisse porte de l'antichambre, il demanda :

— Que veut-on? qui est là?

— N'êtes-vous pas l'astronome Rumphius? dit une voix.

— Je suis son frère; il dort, parlez plus bas pour l'amour de Dieu.

— Remettez-lui cette lettre, que je vais vous glisser sous la porte; il faut, sous la condition des plus grands malheurs, qu'il la remette lui-même à M. le comte de Vaudrey; entendez-vous, qu'il la remette lui-même aux mains de ce seigneur, qui est à Paris maintenant : le jurez-vous sur votre âme?

— Mon Dieu, je le jure! dit Sulpice tout tremblant.

— Tenez donc, dit la voix; c'est de la part de Son Excellence madame la duchesse d'Alméda.

Alors une lettre glissa sous la porte, et Sulpice entendit l'inconnu s'éloigner.

CHAPITRE IX.

[illegible]

> Un grand voluptueux est plus malheureux et plus à plaindre que le dernier et le plus vil d'entre le peuple.
>
> MASSILLON, *troisième dimanche de carême*

(1780.)

HÔTEL DE VAUDREY. — Tels étaient les mots écrits en lettres d'or sur une plaque en marbre noir placée au fronton d'une des plus belles demeures de la rue de l'Université.

Un noble écusson de pierre, avec sa couronne de comte, s'élevait sur le riche entablement d'une grande porte de chêne sculptée.

De chaque côté de cette porte, encadrée dans de lourdes assises, s'étendait une grille à flèches dorées, qui aboutissait à deux pavillons dont le retour allait rejoindre le corps principal de l'édifice.

Cet édifice occupait le fond d'une immense cour d'honneur.

Les bâtiments qui, se rattachant aux pavillons dont nous avons parlé, contenaient les écuries et les communs, étaient desservis par d'autres dégagements intérieurs, et masqués du côté de la cour d'honneur par des arcades et de fausses croisées.

En vérité, l'aspect de cet hôtel était majestueux; ses deux longues rangées de hautes fenêtres à petits carreaux ressortaient blanches sur ses murs noircis par le temps; un large perron circulaire assez élevé conduisait à la grande porte vitrée du vestibule, et la cime des pins et

des marronniers qui dépassaient une espèce de dôme à horloge placé au milieu et au faîte du bâtiment, annonçait qu'un vaste jardin s'étendait sous l'autre face.

C'était environ huit jours après la scène de la tour de Koat-Vén.

Comme midi sonnait à l'hôtel, un violent coup de marteau vint ébranler la grande porte.



Veuillez vous rasseoir, madame la duchesse... vous allez tout savoir. — PAGE 6.

Ce coup furieux fit bondir dans son fauteuil un énorme suisse, rouge, bourgeonné, admirablement poudré, portant bourse, et vêtu d'une livrée verte galonnée sur toutes les tailles, aux couleurs et armes de Vaudrey. Selon l'usage, ce magnifique habit était rehaussé d'aiguillettes brodées et d'un large baudrier à franges d'argent, armorié, auquel pendait une épée à la dragonne.

Le fils de ce suisse, enfant de quatorze ans, poudré aussi, vêtu en postillon à la même livrée, se disposait à aller ouvrir, pendant que son père se dressait sur ses jambes, mettait son chapeau bordé, et se saisissait de sa longue hallebarde à houppe rouge damassée bleu et or.

On heurta bien plus fort et à plusieurs reprises.

— Allez donc voir, Lorrain, quel est le polisson qui s'oublie au point de frapper ainsi à la porte de l'hôtel de Vaudrey, dit le suisse d'un air digne.

Lorrain enchanté prit son fouet, et, malgré ses éperons et ses lourdes bottes fortes, à coude et à large entonnoir, courut voir quel était le polisson qui s'oubliait.

On frappait toujours avec acharnement.

Lorrain, ayant poussé la porte à demi, aperçut un petit homme malgre vêtu d'une houppelande grise à collet rond, d'un chapeau à cornes et de bottes de voyage. Ce personnage tenait le marteau de la porte dont il abusait si cruellement, et regardait en l'air, paraissant suivre quelque chose des yeux, sans pour cela discontinuer son tapage infernal.

— Dites donc, hé... est-ce que vous êtes échappé d'une cage de la foire Saint-Laurent? cria l'enfant, insolent comme un laquais de bonne maison, et faisant claquer son fouet aux oreilles de l'inconnu.

— Saint-Laurent? reprit le petit homme, qui paraissait n'entendre ou ne comprendre que le dernier mot de ce qu'on lui disait, Saint-Laurent? Non, non, Henri de Vaudrey, le comte... je veux le voir, reprit-il, toujours les yeux fixés sur le firmament.

— Dites donc, mon père, c'est un fou, cria Lorrain de tous ses poumons.

A ce cri incongru, le suisse sortit de sa loge; il était plus cramoisi que son baudrier. — Vous tairez-vous, misérable? pousser de tels cris quand, dans une maison *tenue*, on doit entendre une souris trotter... pousser de tels cris à la rue, à la porte de l'hôtel de Vaudrey! Rentrez, rentrez; allez, vous ferez la honte et le désespoir de votre famille.

Et l'honnête suisse allait oublier Rumphius, car c'était lui, accompagné d'un Savoyard qui portait sa mince valise; heureusement que l'astronome arrêta le suisse par son épée au moment où il fermait la porte.

— Le comte de Vaudrey! dit encore Rumphius, mais cette fois en regardant son interlocuteur.

— Ah! j'ai bien l'honneur de saluer M. de Rumphius, dit le suisse avec un air de respectueuse connaissance. Monsieur vient sans doute passer quelques jours à l'hôtel. Quoique M. le comte ne soit visible pour personne ce matin, je vais toujours annoncer monsieur.

Et le suisse, recommandant au Savoyard de passer vite par les communs pour ne pas déparer la cour, rentra dans sa loge, et fit retentir un coup de sifflet aigu et prolongé. A ce bruit, la grande porte vitrée du vestibule s'entr'ouvrit, et on vit, à travers les carreaux, les figures de cinq à six valets de pied, à la même livrée que le suisse, poudrés, en bourses, culottes rouges, bas de soie et souliers à boucles d'argent.



Les deux frères. — PAGE 10.

Ces laquais examinaient curieusement Rumphius, qui, absorbé dans ses distractions, marchait en zigzag, creusait le sable avec son parapluie, regardait le ciel, s'arrêtait, supputait quelque équation sans doute, et reprenait sa marche pour s'arrêter encore.

Tout à coup un carrosse sortit, si rapidement lancé, d'une des arcades qui communiquaient aux écuries, que, sans les cris réitérés du cocher, Rumphius était pour jamais ravi aux sciences.

Mais heureusement l'astronome sauta de côté : le cocher parvint à contenir ses chevaux, les mit au pas, et fut se placer le long du perron.

Ces chevaux étaient magnifiques, leurs harnais étaient noirs ; la voiture était grise, sans armes ni chiffres : le cocher sans livrée, aussi vêtu de gris, et un laquais habillé de même se tenait près de la voiture.

Enfin Rumphius grimpa sur le perron ; la porte du vestibule cria, et un valet de pied, précédant l'astronome, monta le large escalier à lourde rampe dorée et à voûte immense qui conduisait aux petits appartements, car Henri n'occupait pas habituellement les grandes pièces de réception.

Le valet de pied remit Rumphius aux mains d'un antique valet de chambre qui se chargea de l'introduire.

— Ah ! c'est monsieur Rumphius, dit cet ancien serviteur ; M. le comte sera bien charmé de vous voir. Voulez-vous attendre un instant ici ?... je vais vous annoncer et faire préparer votre appartement.

Et l'astronome attendit dans un délicieux salon de forme ovale ; les meubles et la tenture étaient de damas vert, à grands dessins blancs, rehaussés de perles, le tout encadré dans des baguettes et des enroulements d'or.

Après un moment, le valet de chambre revint, ouvrit la double porte en annonçant M. *de* Rumphius.

— Ah ! mon Dieu, monsieur le comte, je vous dérange ! dit Rumphius en voyant que Henri n'était pas seul.

— Pas du tout, mon bon Rumphius, vous ne me dérangez pas, asseyez-vous. Puis, s'adressant à une jolie femme à cheveux noirs, blanche, grasse et rose, dont la figure petillait de malice et de gaieté... (C'était Lélia, l'enjeu du prince de Guemenée, le convive de Koat-Vên.) Ma chère, ma voiture est en bas, j'irai peut-être te demander à souper demain avec Fronsac et d'Escars. Adieu, ma fille.

Et, lui pinçant le menton d'un air fort leste, ma foi, il la salua familièrement du geste.

Lélia sourit, s'enveloppa dans ses coiffes et se dirigea vers la porte ; puis, se ravisant, elle vint se planter devant Rumphius qui s'était assis, lui fit une grande et profonde révérence de l'air le plus grave, et en deux bonds fut à la porte

A cette révérence inattendue, le pauvre homme se leva en sursaut et répondit par le salut le plus respectueux et le plus gauche que puisse faire un astronome ; mais il n'en était encore qu'à la moitié de sa salutation que Lélia avait disparu.

Quant à Henri, il riait, il riait à se rouler dans sa robe de chambre, de magnifique lampas bleu broché d'or.

— C'est qu'elle est vraiment délicieuse, cette petite Lélia, s'écria Henri en éclatant encore par intervalles ; délicieuse avec sa révérence ! Et toi donc, Rumphius, avec la tienne ! tu étais parfait aussi.

— Ma foi, monsieur le comte, dit Rumphius, qui, une fois hors de ses distractions, ne se déconcertait jamais et avait le sang-froid le plus naïf du monde, ma foi, monsieur le comte, j'ai fait ma révérence de mon mieux à madame, à une de mesdames vos parentes, sans doute, qui a certainement l'air bien honnête.

— Ah ! si tu vas recommencer, je te cède la place, dit Henri, trop rire me fait mal d'abord...

— Ecoutez donc, monsieur le comte, je vois cette dame dans votre chambre à coucher, le matin... votre carrosse à ses ordres.

— Mais, vieux savant que tu es, n'as-tu pas remarqué que mon carrosse était sans livrée, et que je fais descendre *ça* en plein jour devant mes gens ?

— Ah ! je conçois, dit Rumphius avec un sourire plein de rouerie, de malice et de pénétration, je devine. Ainsi que le permet Wishnou, c'est Yaroudah-bassvys, une planète de Vénus, autrement dit, c'est madame la comtesse... de la main gauche.

Et le chaste savant, après avoir balbutié ces mots, rougit comme s'il se fût permis de dire une obscénité révoltante.

— De la main gauche, c'est cela, reprit gravement Henri, c'est pardieu bien cela ! mais il ne faut pas rougir pour cela, Rumphius, quoique votre propos ait été un peu bien leste et sentant fort son mauvais lieu. Diable, de la main gauche !... hum ! vous devenez cynique, mon gouverneur... de la main gauche !

— J'en serais désolé, monsieur le comte, dit Rumphius confus, au désespoir de s'être montré si indécent dans ses propos, je serais désolé si...

— Non, Rumphius, il faut opter : ou continuer à fuir les femmes et leurs faveurs comme vous l'avez fait jusqu'à présent, du moins vous me l'avez dit, rester vierge, pur et sans tache...

— Je vous atteste de nouveau, monsieur le comte...

— Ou dire franchement : Je suis un franc débauché, un coureur de ruelles, un libertin sans pudeur...

— Moi ! oh ! moi, monsieur le comte, disait l'astronome, qui ne se possédait pas de honte, moi...

— Allons, ne vois-tu pas que je plaisante, que je dis cela pour te tourmenter, mon bon vieil ami ? Ah çà ! je suis ravi de te voir, parce que je voulais te faire dire de venir ici, d'abord pour te remercier de ta tour de Koat-Vên, de ton observatoire, que mes gens ont remis en ordre.

— Et monsieur le comte a sans doute observé ce qu'il voulait ?

— Plus que je ne voulais. Observé pendant tout un mois.

— Etait-ce la Vierge, les Gémeaux, le Capricorne ou la Balance ? demanda Rumphius : ah ! dame, si vous aviez voulu vous livrer à l'astronomie, monsieur le comte, avec vos dispositions, où ne seriez-vous pas allé ? Mais non, vous avez voulu vous contenter de ce qui ferait du reste l'envie de bien d'autres, car je me souviens d'une amplitude...

— Ah ! laisse-moi donc tranquille avec tes amplitudes, et écoute-moi. En revenant de ta diable de tour, si j'avais eu le temps, j'aurais été te voir à Saint-Renan. Malheureusement je ne l'ai pas pu ; mais voilà ce que j'ai à te proposer : le roi a bien voulu me confier une frégate, nous irons, je crois, dans l'Inde ; voici du moins ce que m'a écrit un de mes amis, premier commis à la marine.

Et Henri souleva le cylindre d'un lourd secrétaire curieusement incrusté d'ivoire, pour y chercher cette note.

Pendant ce temps-là, Rumphius jeta un coup d'œil sur la chambre à coucher de son ancien élève.

Elle était tendue d'étoffe cramoisie.

Le plafond était comme brodé d'or par la multitude d'arabesques qui s'y croisaient en tous sens. Les glaces et les boiseries étaient encadrées dans de larges bordures simulant des palmiers, dont les branches arrondies se croisaient au sommet, et supportaient des groupes d'amours et de colombes : tout cela doré mat sur un fond blanc, et d'une merveilleuse richesse.

Accrochées à la cheminée étaient une quantité de miniatures, et en face un grand tableau de Lebrun représentant la mère de Henri, femme d'une rare beauté, vêtue en Diane chasseresse.

Le lit, à baldaquin et à crépines d'or, était exhaussé sur une estrade couverte de peaux de tigres et de lions, que Henri avait sans doute rapportées de ses voyages.

Les autres meubles, qui paraissaient aussi dater de l'autre siècle, étaient, comme on les faisait alors, larges, carrés, massifs, à dorures bruuies.

On remarquait entre autres une superbe pendule mécanique à pied, en ébène ciselé, d'un travail exquis, un des chefs-d'œuvre d'Adrien Morand ; deux petits coqs d'argent tout chargés d'émeraudes chantaient les quatre quarts sur des airs de Lulli. Ce meuble précieux avait été donné au grand-père de Henri par Louis XIV. Il y avait aussi une toilette en porcelaine de Sèvres, avec ses admirables peintures et son émail éblouissant de couleurs si vives et si variées. Mais tout cela avait ce cachet grave d'antiquité qui prouvait que Henri comprenait la religion et la poésie des souvenirs. Enfin les longs rideaux entr'ouverts laissaient voir les arbres séculaires du jardin, dont l'automne commençait à jaunir les feuilles.

— Ah ! voilà cette note, dit Henri... Ecoute-bien : Si cela dépend de mon ami, j'irai d'abord porter des ordres en Amérique, et de là, si M. de Guichen ne me retient pas, j'irai rejoindre le chevalier de Suffren dans l'Inde, car il est probable qu'on lui donnera une division. Or, si tu t'occupes toujours d'astronomie indienne, veux-tu venir avec moi ? c'est une belle occasion, qui ne se retrouvera pas ; voyons, le veux-tu ?...

Rumphius croyait rêver, il n'en revenait pas : c'était son plus cher, son plus vif désir. Aller dans l'Inde... dans le berceau de l'astronomie, et y aller avec son ami, son élève... c'était à en devenir fou... aussi ne put-il témoigner à Henri toute sa reconnaissance que par des mots entrecoupés, des phrases rompues et sans suite...

— Comment ! monsieur le comte, voir des Lingbams... des temples de Wishnou... Comment ; je serais assez fortuné pour entendre les brames prononcer le *Djon* sacré... avec la narine droite !...

— Ma foi, que le diable m'emporte si je sais avec quelle narine ils le prononcent... mais enfin tu acceptes, c'est le principal ; je te ferai dire le moment précis de mon départ, afin que tu viennes me retrouver à Brest ; c'est convenu. Ah çà ! tu permets que je demande ma toilette ?

— Comment donc, monsieur le comte, *Tiroutallouven* approuve...

— Ah ! mon Dieu... quel diable de nom... mais comment fais-tu pour prononcer ces mots-là sans remuer... à t'entendre, on dirait que tu casses des noix.

— Ah ! monsieur le comte, j'en dis bien d'autres, s'écria Rumphius d'un air de révoltante fatuité, et *Pattonatou-Soulloi*, et *Sarovignai moarty*... donc ! et *Karyma*...

— Assez... assez... grâce, mon bon Rumphius, je ne mets pas ta science en doute.

— C'est que, si je voulais continuer, dit Rumphius, il y a encore l'enfer du *Visany-calpaty laquila*....

— Je suis sûr de ton savoir... mais grâce... Et Henri sonna, et son fidèle Germeau se mit en devoir de le coiffer et le raser, pendant que deux autres valets de chambre lui présentaient ce qui était nécessaire pour remplir ces importantes fonctions.

— C'est que, vois-tu, mon bon Rumphius, dit le comte, j'ai tant et tant de choses à faire aujourd'hui...

— Au bureau de la marine, monsieur le comte ?

— Ah ! pardieu non : c'est bien assez de penser à la marine à bord. Non, j'ai un pari contre Lauzun, car j'ai engagé un de mes élèves contre son *Talbot*, qu'il a dernièrement fait venir d'Angleterre malgré la guerre.

— Comment, monsieur le comte, un de vos élèves ? un de vos gardes-marines ? Ah çà ! ce Talbot est donc un gaillard bien ferré...

— Ah! parfait!... ah! ferré!... dit Henri en éclatant de nouveau; ah! mais oui, ferré, parfaitement ferré, d'autant plus ferré que Talbot est un étalon... et mon élève aussi... il vient de ma terre de Vaudrey, où j'ai un haras... comprends-tu?

— Parfaitement; moi je pensais que c'était une joute astronomique, dit Rumphius avec son imperturbable sang-froid.

— Et sans compter qu'il m'a fallu faire plus de diplomatie, dépenser plus d'argent pour débaucher le jockey de M. de Polignac... Mais enfin je l'ai, et nous verrons Talbot contre mon *Amadis*. Après cela, il faut que j'aille faire ma cour à Sa Majesté, visiter le maréchal de Richelieu, voir mon bon vieil et cher oncle l'évêque de Surville, et que je sois ici pour le ballet, car j'y ai donné rendez-vous à Puysegur et à Crussol pour aller souper après chez Soubise. Demain matin, je déjeune au cabaret avec ce drôle de corps de Rivarol et ce fat de Marmontel; après déjeuner, j'ai la prise de voile de cette pauvre demoiselle de Clarency... Tout Paris sera là pour entendre les motets de Mondonville. Et puis il faut encore que je sois à Versailles pour le dîner du prince de Monbarrey... Jeudi je suis de la chasse du roi... Eh! mon Dieu, j'ai vingt chevaux dans mon écurie... et je trouve que c'est court... juge...

— Quelle toilette veut monsieur le comte? demanda le valet de chambre: le temps est beau.

— Eh bien... ce velours incarnat pailleté; non, non... cette broderie de Lyon, la dernière que Lenormand m'a apportée.

— Et pour dentelles, monsieur le comte, Angleterre ou Malines?... demanda Germeau avec importance.

— Malines... Eh! mais non, je pense... pour cette course... du tout... ce matin, en chenille... un frac vert à l'anglaise tout bonnement; et puis pas de boîte habillée, de l'écaille simplement... Mais en vérité, mon pauvre ami, je te demande pardon de tous ces puérils détails qui doivent te faire bien pitié... une fois en mer... je regagnerai ton estime... Ah çà, ton appartement est prêt; tu es ici chez toi... tu donneras tes ordres au maître d'hôtel pour ton dîner, dans le cas où je ne te ferais pas compagnie... Mais, j'y pense, à quel heureux hasard dois-je attribuer ta bonne visite? Et ton excellent frère, comment va-t-il?

Et Henri, se levant, jeta un coup d'œil sur la glace et dit: — En vérité, ce maraud s'est surpassé... je n'ai jamais été coiffé plus à mon air qu'aujourd'hui.

A la demande du comte, Rumphius avait sauté d'un pied sur son fauteuil: — Ah! que je suis fou... stupide... voilà de mes distractions; la première chose que j'oublie, c'est l'objet de ma visite... Et, fouillant dans sa poche, il en retira la lettre que Perez avait remise à son frère. — Voici une lettre... qu'un homme a apportée à Saint-Renan pendant que je dormais. C'est mon frère qui l'a reçue, la nuit, à onze heures, je crois... c'est de la part de feu cette duchesse qui est morte, m'a dit mon frère; car moi j'ignore....

— Comment, morte? quelle duchesse est morte?... s'écria Henri.

— Oui, une duchesse espagnole de nos côtés.

—Sortez! dit Henri à ses gens.

Puis, s'avançant sur Rumphius: — Mais sais-tu bien ce que tu dis là... au moins...

— Mais je dis ce qui est, monsieur le comte, répondit l'astronome effrayé.

— Ce qui est... ce qui est... mais non, c'est impossible... ce n'est pas, ça ne peut pas être... Et Henri regardait cette lettre fatale avec anxiété.

— Morte!... répéta-t-il encore.

— Oh! pour cela oui, morte, fort bien morte; la preuve, monsieur le comte, c'est qu'on a fait de superbes funérailles, où les pauvres ont eu beaucoup d'argent, et que c'est le curé de Saint-Jean de Saint-Renan, un de mes vieux amis, qui l'a administrée... et qui a reçu son dernier soupir... Elle est tout bonnement morte d'une horrible fluxion de poitrine, à ce qu'il paraît, mal soignée... car la maladie a été si rapide qu'on n'a pas eu le temps d'aller chercher un bon médecin... il en est bien venu... mais il était trop tard...

— Oh! ce serait horrible, dit Henri, car, après tout, j'en suis sûr, elle n'a aimé que moi; son dévouement sans bornes, ses offres, son désespoir... tout me le prouvait... et pour tant d'amour j'ai causé sa mort peut-être...

Puis, rompant le cachet avec violence, il s'écria: — Oui... c'est d'elle...

CHAPITRE X.

ESQUISSE DU CŒUR.

— Le cœur?... un muscle creux.

BICHAT. — *De la Vie et de la Mort.*

Qui peut suivre les fibres de cette racine d'iniquité? qui peut en demander la complication et les nœuds? — Elle me fait horreur, car je ne saurais plus l'envisager.

Confess. de saint Augustin, liv. II, ch. x.

Henri lut cette lettre.

Les caractères, d'abord assez bien tracés, devenaient à la fin si déformés et si confus, qu'il était facile de voir que la duchesse était mourante quand la plume lui tomba des mains.

La première phrase surtout était écrite à la hâte, comme si Rita eût craint de voir le temps lui manquer:

« Henri, je vous ai trompé: tout ce qu'on vous avait dit de moi est vrai... maintenant pourrez-vous me pardonner?

« Oui... j'ai eu des amants, Henri; et vous n'êtes pas cause de ma mort.

« Voilà ce que je voulais vous avouer, et je craignais de n'en avoir pas le temps; je me sens si mal .. ma pauvre tête s'en va... j'y vois à peine... j'ai tant pleuré!

« Vous êtes étranger à ma mort: oui, j'en suis seule coupable, Henri. Oui, je l'ai voulue, moi, moi seule. N'ayez pas de remords, je vous le répète, vous n'y êtes pour rien. J'ai mérité tout le mal que vous m'avez fait.

« Adieu... adieu, car ma vue devient sombre... ma main se glace.. adieu, Henri, n'ayez pas de... »

Puis, plus rien... rien que quelques traits illisibles.

Seulement, au bas de cette lettre, qui portait les empreintes séchées de nombreuses larmes, ces mots étaient écrits d'une autre main: « Morte le 13 octobre, à trois heures deux minutes du matin. » . . . . . .

— Mon cher Rumphius, dit Henri après un assez long silence, je voudrais être seul... excusez-moi...

Et il se jeta dans un fauteuil, pendant que l'astronome s'en allait légèrement, et tout contrit du chagrin de son élève...

Après la lecture de cette lettre, des pensées du comte la plus amère fut celle-ci: Je n'ai pas été son seul amant.

Puis il jeta la lettre au feu avec autant de colère que s'il eût déchiré le billet d'un rival.

Cette lettre, qui pouvait presque le justifier à ses propres yeux et à ceux du monde, il la maudit, car il éprouvait comme du dépit en pensant qu'il n'était pour rien dans cette mort...

Telle fut l'impression causée par le sublime mensonge de Rita, qui s'était avilie jusque dans la tombe pour sauver un remords à son amant.

Et cela devait être ainsi, parce qu'à bien dire l'homme n'a guère de nerfs que pour ce qui chatouille ou pince au vif sa plaie d'égoïsme ou de vanité.

Lui dire: Tu es ridicule, mais non pas terrible, c'est lui faire injure, c'est douter de son énergie, c'est le traiter en lycéen qui se croit grand garçon, et qu'on renvoie au collége.

Car il y a frayeur pour le crime, et moquerie pour le ridicule; or, on aime mieux être redouté que sifflé. Il y a encore moyen de se draper vaniteusement en Macbeth... mais qui poserait en Pourceaugnac?... enfin, qui n'aimerait mieux être Caïn que Jocrisse?

— J'ai donc été dupe, répétait Henri.

Cette conviction pouvait, sinon effacer, du moins affaiblir l'amertume de son repentir; mais il fallait se dire: Le cœur de Rita n'avait pas battu pour moi seul; elle m'a trompé en me disant le contraire.

Il y eut alors une lutte entre l'égoïsme et la vanité.

Crois-toi dupe, disait l'égoïsme, et tu dormiras tranquille.

Crois-toi monstre de perfidie, disait la vanité; si tu ne dors pas, tu te consoleras en pensant qu'elle a mieux aimé mourir... que de renoncer à ton amour...

La vanité eut raison...

Aussi Henri considéra-t-il la lettre de Rita comme une dernière et irrécusable preuve de cet amour brûlant et méprisé qui avait mené la malheureuse duchesse au tombeau; et, malgré la dénégation de Rita, il se chargeait de l'effroyable responsabilité de sa mort.

Aussi, de ce jour, de cette conviction, Henri se mit en droit d'avoir pour lui-même, pour lui infâme, lui parjure, lui presque assassin, ce mépris mélancolique, cette horreur pleine de fatuité, qui désespère si orgueilleusement tout être humain quand on lui a dit, après d'indispensables préparations: — Eh bien! scélérat que vous êtes, avec vos roueries, votre cruelle insouciance, vous êtes pourtant cause de la mort de cette jolie madame de ***.

Ou bien: — Ah! mon Dieu!... madame... sans y songer, ou peut-être en y songeant, vous avez allumé un terrible incendie... Ce pauvre

vient de se brûler la cervelle, et est mort en prononçant votre nom.

Et dire qu'il n'en faut pourtant pas davantage pour vous doter de la plus enviée des réputations et ne pas vous laisser même la peine de dénouer la ceinture de Vénus ! comme on disait dans ce temps-là

CHAPITRE XI.

LA FEMME SANS NOM.

> « J'ai vu l'amour, la jalousie, la haine, la superstition, la colère, portés, chez les femmes, à un point que l'homme n'éprouva jamais. »
>
> C'est surtout dans ces instants que les femmes étonnent; belles comme les séraphins de Klopstock, terribles comme le diable de Milton.
>
> La femme porte au dedans d'elle-même un organe susceptible de spasmes terribles; c'est dans ce délire hystérique qu'elle revient sur le passé, qu'elle s'élance dans l'avenir, que tous les temps lui sont présents.
>
> Quelquefois elle m'a fait frissonner. C'est dans la fureur de la bête fauve qui fait partie d'elle-même que je l'ai vue, que je l'ai entendue : comme elle sentait ! comme elle s'exprimait!
>
> DIDEROT. — *Sur les Femmes*, vol. VII, p. 428, 429, 430.

Il est nuit.

Presque en face de l'hôtel de Vaudrey est une maison de mince apparence.

Au troisième étage, dans la chambre à coucher d'un modeste appartement, une femme est assise devant une table.

Elle lit.

Il y a un petit miroir sur cette table.

Cette femme, enveloppée d'une grande mante brune, a la figure couverte d'un masque de velours noir.

Elle paraît réfléchir profondément; mais, à de longs intervalles, ne pouvant réprimer de vifs tressaillements qui font frissonner son masque, elle porte sa main à son front, qu'elle presse.

Alors ses yeux reluisent à travers les yeux de son masque, et elle dit d'une voix sourde : — Non... pas de faiblesse.

Puis elle se remet à méditer... et à lire...

Le livre qu'elle lit est singulier, c'est le *Traité des poisons* par Ben-Afiz, médecin arabe, traduit en espagnol par José Ortès, livre rempli d'une si épouvantable science, que l'Inquisition le condamna à être saisi partout et brûlé, que Philippe V dépensa plus de mille quadruples à acheter les exemplaires qu'on pouvait trouver, afin de les anéantir.

C'est ce livre effrayant que lit cette femme.

Au bout de quelque temps elle se lève, et va ouvrir un grand secrétaire, d'où elle tire une cassette qu'elle apporte sur la petite table

Ouvrant cette cassette, elle paraît contempler avec complaisance ce qu'elle renferme, c'est une foule de traites et de valeurs sur les premières maisons de banque de l'Europe.

Il y en avait pour une somme immense.

Puis, soulevant la pèlerine de sa mante, elle tire de son sein une petite chaîne d'acier, forte et serrée, à laquelle pendaient sans ordre plus de pierreries qu'il n'en faudrait pour orner le royal et magnifique diadème d'un souverain.

Et ces pierres précieuses étaient si étincelantes, que, lorsque la pâle lueur de l'unique bougie qui éclairait cette chambre tomba sur le fouillis de diamants, de rubis et d'émeraudes, toute la personne de cette femme fut comme illuminée.

On eût dit un foyer de lumière ardente, d'où rayonnaient mille éclairs éblouissants de toutes les couleurs du prisme.

Puis, laissant tomber cette lourde chaîne qui, presque enfouie dans les plis de sa mante brune, ne jetait plus çà et là que de rares et vives étincelles, cette femme dit avec un soupir : — Aurai-je assez?...

Après un moment de silence, elle porta de nouveau la main à son masque, essaya de le soulever en disant d'une voix basse : — S'il était temps encore...

Mais elle baissa la main; car elle entendit ouvrir la première des portes de l'appartement, puis la seconde, puis enfin celle de la chambre à coucher.

Un homme entra et salua respectueusement cette femme, qui répondit par un mouvement de tête; un instant on vit paraître à la porte un de ces lévriers des montagnes à longues soies grises; mais, sur un signe de son maître, il se retira en grondant.

Cet homme se débarrassa d'un grand manteau, de son chapeau à larges bords. On put alors voir sa figure maigre, brune et cuivrée.

C'était Perez, vêtu de noir; en deux mois il paraissait avoir vieilli de dix ans

La femme masquée, c'était Rita, feu la duchesse d'Alméda.

— Eh bien! Perez? lui dit-elle.

— Eh bien! madame, j'ai cette liste que vous m'avez demandée.

— Donne... donne, dit Rita avec vivacité en prenant le papier des mains de son écuyer... Et elle lut... pendant que Perez refermait et allait replacer la cassette.

Elle lut...

C'étaient des noms et des adresses, l'évêque de Surville, Lélia, le chevalier de Lépine... puis...

— Perez, tu es entré dans ces maisons?

— Bientôt, madame.

— Et mes habits... Perez... nos déguisements?

— Demain vous les aurez, madame... Puis, après une pause... et s'approchant de Rita : Il faudrait pourtant... ôter ce masque... madame.

Rita ne répondit pas.

— Tout doit être fini... et ce sont des souffrances inutiles...

Rita fut muette...

— Ce qui est fait est fait, madame... d'ailleurs, il serait trop tard maintenant.

— Dis-moi, Perez, reprit Rita en l'interrompant, dis-moi... toi qui as vu mes funérailles, ont-elles été magnifiques?...

— Magnifiques, madame.

— Et des soupçons... en a-t-on, Perez?

— Non, madame... Vous le savez, après le départ de vos femmes, que vous aviez fait entrer dans votre chambre pour les récompenser de leurs soins avant de mourir, moi et Juana sommes restés seuls près de vous, jusqu'au moment où le prêtre est venu. La chambre était obscure, vous paraissiez mourante, il vous a administrée, et puis il est sorti; alors, nous deux Juana, nous avons veillé seuls, et, une fois les derniers devoirs remplis, d'après vos ordres exprès, moi et Juana avons seuls descendu le cercueil dans le caveau de la chapelle qui touchait à votre oratoire. Le lendemain le cercueil était sur la route d'Espagne, accompagné de Juana et des premiers domestiques de votre maison, qui le conduisaient au château de Sibsyra, dans la sépulture de votre famille.

— Ainsi nuls soupçons... Perez... personne n'a de soupçons?...

— Non, madame; l'ignorance du médecin que nous avions mandé a encore servi... d'ailleurs, vous savez tout cela, madame... mais, par saint Jacques, ôtez ce masque.

— A-t-*il* eu ma lettre... Perez?...

— Oui, madame... cet astronome la lui a remise il y a dix jours... J'ai choisi cet homme parce qu'il connaît, m'a-t-on dit, votre prêtre et votre médecin... et qu'il n'aura pas manqué de *lui* donner des détails sur votre mort.

— Et qu'a-t-il dit... *lui*?...

— *Lui?* Oh! *lui* est resté huit jours sans recevoir personne; mais, après tout, il faut bien prendre son parti, comme m'a dit son vieux valet de chambre, et *il* est maintenant presque gai.

Ici, Rita ne put réprimer un léger cri de douleur et porta la main à son visage.

— Ce masque... au nom du ciel, encore ce masque, cria Perez; ôtez-le, madame, il le faut.

Après un moment de silence, Rita lui dit d'une voix basse et tremblante : — Tu vas me trouver bien lâche, Perez... c'est à mourir de honte... eh bien!... je l'avoue... je n'ose pas!...

— Vous n'osez pas?

— Non, Perez... je n'ose pas... j'ai peur...

— Peur! vous... madame, peur... quand, il y a vingt jours, vous m'avez dit si bravement : — Perez, je me vengerai de lui... entends-tu... mais, pour que la vengeance que je veux soit entière et sûre, il faut qu'*il* me croie morte... et *il* me croira morte, Perez; maintenant ce n'est pas assez : il faudra encore que je sois méconnaissable, qu'il puisse me voir en face sans me reconnaître; comment donc faire, Perez?... Oh! vous n'aviez pas peur alors... et vous voyant si courageuse, si décidée, moi je vous ai parlé d'un secret que j'ai rapporté de Lima, d'un ardent corrosif que les Indiens emploient pour se tracer sur le corps des marques ineffaçables.

— Perez!... Perez!... oh!

— Vous n'aviez pas peur non plus quand vous m'avez dit : A ma vengeance j'ai sacrifié mon nom, mon rang, ma vie, je veux aussi sacrifier ce reste de beauté, qui se flétrirait un peu plus tard dans d'impuissantes larmes; aussi vous n'avez plus balancé, et ce masque a couvert votre figure... et c'est maintenant que vous avez peur! peur... quand de votre éclatante beauté il ne reste rien... peur! quand ce masque ne couvre plus que des traits effacés et méconnaissables!...

— Eh bien! oui, c'est cela... c'est cette idée de me voir hideuse qui me glace... Oui, j'ai peur!... oui, c'est affreux, affreux à penser... Perez!... je le sais, je suis bien lâche, bien infâme, mais j'ai peur... Quand tu n'étais pas là... je n'osais pas ôter ce masque... mais maintenant je voudrais... Oh!... tiens... mes idées m'échappent... je deviens folle... folle... O Henri!... Henri!... mon Dieu, que t'avais-je fait?

Et la malheureuse femme roulait sa tête dans ses mains avec des cris déchirants... puis se relevant avec vivacité : — Mais, j'y songe, Perez! es-tu bien sûr de ton secret? sais-tu que j'ai bien souvent dérangé mon masque?...

— Encore une fois, madame, ma chère maîtresse, les douleurs que vous ressentez sont la preuve qu'il n'y a aucune ressource...

— Oh ! cela n'est pas vrai, cela ne se peut pas, Perez !

— Mais encore, par Saint-Jacques, n'ai-je pas suivi vos ordres, vos volontés ?

— Mais, infâme, devais-tu les suivre alors ? dit la duchesse en délire, car c'était le dernier cri de sa vanité de femme jeune et belle qui expirait en elle : ne devais-tu pas avoir pitié d'une pauvre créature égarée par l'amour et la haine ?... ne devais-tu pas me tromper... me dire je l'ai fait, et que ce ne fût pas vrai ?... Oh ! mais je le vois à ta figure, Perez, bon et fidèle serviteur... tu m'as menti, n'est-ce pas ? tu m'as trompée ? tu t'es dit : Cette pauvre femme est folle, ayons pitié d'elle, car ce projet est trop horrible... le réveil de ce songe serait trop affreux... mais tu ne réponds pas, Perez !... tu ne dis rien... tu es là... immobile !... Oh ! mais tu m'épouvantes avec ton silence... Parle donc, malheureux, parle donc ! s'écria la duchesse en le saisissant par le bras.

— Que ma maîtresse, que Votre Excellence me pardonne ce que je fais, mais cette scène est atroce pour vous et pour moi... Voyez-vous donc, madame !...

En disant ces mots, Perez brisa les cordons du masque, qui tomba.

Et Perez, ne pouvant retenir un cri d'étonnement et d'effroi, cacha sa tête dans ses mains et s'agenouilla aux pieds de sa maîtresse pour lui dérober la vue de ses pleurs.

Car cet homme de fer l'aimait de ce dévouement domestique, machinal, complet, désintéressé, qui n'a d'analogie qu'avec l'instinct du chien pour son maître ; oui, Perez se vouait corps et âme à la vengeance de Rita avec l'aveugle énergie du chien qui se précipite à la voix du maître sur une bête féroce.

Rita resta un moment immobile, les yeux fixes, regardant sans voir.

Puis, revenant à elle, d'un bond elle fut à la petite table, saisit le miroir, y lança un coup d'œil rapide, et se jeta mourante dans un fauteuil.

Deux grosses larmes tombèrent sur ses joues cicatrisées.

La malheureuse femme était si méconnaissable, que Perez, seul au monde, pouvait voir la duchesse d'Alméda dans ces traits affreusement défigurés.

Rita pleura beaucoup, et n'interrompit ses sanglots déchirants que pour prendre le miroir à deux mains, s'y regarder et le rejeter en s'écriant : — O mon Dieu... mon Dieu... c'est fini !... C'est donc fini... plus rien... tout perdu, beauté, nom, rang... il ne me reste plus rien... rien...

— Que la vengeance, madame, dit gravement Perez quand il vit ses larmes tarir...

A cette voix, Rita dressa la tête et dit d'une voix ferme en essuyant ses yeux avec ses mains : — Pardon, mon bon Perez... pardon de ma faiblesse... de mon injustice... mais j'étais belle... j'étais femme... et tu dois excuser ce dernier regard jeté sur un passé si brillant, si plein d'espoir... Maintenant tout est oublié, tu verras si je manque d'énergie...

Puis, prenant le miroir, elle s'y regarda une minute sans manifester la moindre émotion.

— Eh bien ! est-ce que j'ai peur maintenant, Perez ?... dit-elle en posant la glace sur la table d'une main assurée.

Perez baisa le pan de sa robe.

— Oh !... tu as dit vrai, Perez !... il me reste la vengeance... ma haine... libre et franche, sans entraves ; car je n'ai plus un seul sentiment de piété qui puisse m'arrêter... pas une espérance d'avenir meilleur qui puisse me donner le change... Oh ! ma vengeance à moi est de ce monde... et je ne l'oublierai plus... ma haine m'y attache à jamais, comme le meurtre attache le bourreau à l'assassin... Oublier ma vengeance !... quand à chaque minute mes traits défigurés me diront : Venge-toi !... il t'a ravi beauté, rang, amour, honneur ! Venge-toi !... il t'a laissée morte sans la paix de la tombe, et vivante sans la joie du monde ! Venge-toi !... car tu étais belle ! Venge-toi !... car toi, maintenant, pauvre créature avilie et sans nom... tu avais un nom salué dans toutes les Espagnes !... Venge-toi !... car tu avais une existence presque royale, et maintenant ta vie sera errante, misérable, consacrée à l'accomplissement d'un seul vœu... à attiser sans cesse le feu dévorant d'une seule passion... la vengeance !

— Mais s'il meurt, madame, s'il meurt avant que vous soyez vengée ! dit tout à coup Perez avec effroi.

— Oh ! mais il ne mourra pas, Perez !... s'écria Rita avec un accent rendu presque prophétique par la conviction qu'il exprimait. Il ne mourra pas... il ne peut pas mourir... Vois-tu, j'ai là dans mon cœur une foi, une certitude en l'avenir... qui me dit qu'il ne mourra pas .. Et puis, tu comprends, Perez, qu'il faut bien aussi qu'il y ait quelque chose d'inconnu, de surhumain, d'infernal, que sais-je, moi ? qui m'ait amenée à faire ce que j'ai fait, quelque chose qui me donne cette certitude que j'ai d'être vengée, car ce que j'éprouve, c'est comme le sentiment d'une seconde vue... comme la mémoire d'un rêve de l'avenir... Oui, oui, je le sens là... je suis sûre de voir ma vengeance à son heure... à son temps... Oui, j'en suis si sûre, vois-tu, Perez... que Dieu ou Satan me dirait non, que je dirais si...

Et Perez la crut, car il y avait dans ses gestes, dans ses paroles, dans l'expression de sa figure, cette autorité inexplicable que donne la conscience d'une révélation occulte, phénomène psychologique que la raison est obligée d'admettre sans pouvoir l'analyser.

— Et cette vengeance, madame, elle sera donc bien terrible ?...

— Oh ! Perez... dit Rita avec un sourire effrayant, cette vengeance... Mais tiens, dis-moi, Perez ... tu sais bien Caïn, Caïn le réprouvé.... Caïn le maudit ?

— Oui... reprit Perez, épouvanté des regards de Rita.

— Tu sais bien Caïn avec sa marque au front... Caïn, qu'une fatalité sanglante entourait d'un cercle de néant et de désolation dont il ne pouvait jamais sortir..... parce qu'il était condamné à en rester le centre ?...

— Eh bien ?... dit Perez palpitant.

— Eh bien !... Caïn le réprouvé, ce sera lui... la *fatalité*, ce sera moi...

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE XII.

LE COMTE HENRI DE VAUDREY.

> On fait souvent du bien pour pouvoir impunément faire du mal.
>
> 121, *Maximes de la Rochefoucauld.*
>
> J'ai souvent dit que le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre.
>
> PASCAL. — *Pensées*, art. VII.
>
> Cependant, tout infâme que j'étais, je me piquais d'honnêteté et de politique, tant j'étais possédé de l'esprit de mensonge et de vanité.
>
> SAINT AUGUSTIN, liv. III, ch. II.

Mahomet, saint Augustin, Pascal, Rousseau, M. Jacotot, le dieu Saint-Simon, et bien d'autres encore (car aujourd'hui le nombre des dieux et des sages est grand), regardent avec raison l'éducation comme une seconde existence donnée à l'homme.

Déjà pourvu de sa vie physique, il lui faut, disent-ils, pour être complet, recevoir cette autre vie morale.

Cette appréciation m'a toujours paru d'un sens aussi vrai qu'admirable ; seulement le choix de ces procréateurs intellectuels est, à mon avis, d'une étrange difficulté, quoique le nombre des prétendants soit toujours considérable. Au temps de cette histoire, les plus rudes athlètes en ce genre étaient les abbés : tels d'entre eux comptaient jusqu'à douze et quinze progénitures spirituelles plus ou moins viables, sans parler des enfants morts-nés et des bâtards.

Mais cette seconde nature est terriblement tenace, le frottement du monde la modifie sans la changer ; et l'on est bien sûr de retrouver toujours, dans la direction des pensées ou des actes de l'âge mûr, les traits primordiaux de ces seconds pères ; en vérité, il y a quelquefois des ressemblances à faire peur.

Et de fait, dans l'extrême jeunesse, l'âme, ou l'esprit, ou le cœur, pour ainsi dire en fusion par l'effervescence et le feu des passions, est flexible et impressionnable... puis peu à peu la flamme se ralentit, l'âme devient froide et dure, elle est trempée : chez les uns, cette lave s'est coulée dans un moule sublime ou hideux, mais saillant et arrêté ; chez d'autres, la matière a bouilloté quelque peu, et s'est éteinte sans forme.

Ceci n'est pas la préface d'un livre d'instruction élémentaire à l'usage des gens qui voudraient se poser dieux, ou l'annonce d'un établissement spécial pour sevrer des Brutus qui mordent leur nourrice, ou dresser des Lycurgues qui à sept ans votent déjà leur adresse pour la suppression de retenues et de férules, comme attentatoires à la liberté individuelle et à la dignité de l'homme.

Non, ceci est simplement une transition pour arriver à parler de l'éducation première du comte Henri de Vaudrey, et expliquer ainsi cette apparente légèreté de principes qui le mit dans une position assez fausse à l'égard de feu la duchesse d'Alméda.

Henri de Vaudrey, fils puîné d'une grande maison, devait être d'église d'après son ordre de naissance et l'exigence de cette haute pensée sociale qui liait le présent au passé et à l'avenir par la concentration héréditaire des propriétés dans une seule main, loi autrement dite du droit d'aînesse.

Car autrefois on fondait lentement sur le roc, avec le fer et le granit

un édifice durable, non pour soi, car souvent la mort vous frappait avant que la dernière pierre de ce monument fût posée ; mais on créait pour ses enfants… pour leurs générations.

Ce dévouement sublime à l'avenir, cette loi si morale et si conservatrice, qui rendait inaliénable et sacré le berceau d'une famille, cela, c'était la barbarie, l'abrutissement.

Autrefois les institutions religieuses et politiques s'opposaient au développement excessif de la population, afin de rendre moins considérable le nombre effrayant de prolétaires, à jamais destinés, quoi que disent et fassent les utopistes, à vivre ici-bas de privations et de misère.

Or, cette contrainte, si profondément morale, qui atteignait le riche comme le pauvre, qui tendait à mettre le nombre des hommes en équilibre avec la faible portion de bien-être dévolue à l'humanité, dans le noble but de rendre la part de chacun plus large… c'était le temps de l'abrutissement et de la barbarie.

Aujourd'hui, on bâtit avec de la boue et du plâtre une demeure d'un jour ; on agit comme ces vieillards sordides qui vous disent : — Après moi, qu'importe? Et c'est vrai, qu'importe? on a bien affaire de la religion des souvenirs et de l'attachement à la terre natale aujourd'hui!

Avez-vous le tombeau de votre mère là… sous l'herbe de la prairie où elle aimait à s'asseoir pour vous bercer tout petit enfant? S'il plaît à l'industrie d'entendre grincer ces chemins de fer sur ce sol béni où vous priez chaque soir, l'industrie pèsera les os de votre mère, vous les payera trois fois leur valeur, et tout sera dit, et l'on jettera ses cendres au vent.

Or, comme il n'existe pas en France un coin de terre où l'industrie ne puisse faire passer un canal, un chemin ou une ligne de télégraphe (elle est si avancée, cette honnête industrie!), il en résulte qu'on serait stupide de bâtir une maison ou de planter un arbre, car on courrait grand risque de se voir dépossédé le lendemain à son réveil.

Cette dernière et mortelle atteinte aux liens de la famille, à la morale, à la religion de l'avenir et du passé, au droit sacré de la propriété, on appelle cela… l'utilité publique.

Or cela, cet infect égoïsme public qui attaque tout au détriment de tous, cette pensée hideuse et destructive que tout doit être commerce, que tout se vend, se paye ou s'achète ; que ce qu'il y a de plus pur et de plus saint au cœur de l'homme, que ce sentiment qui seul l'attache au pays, l'amour de la tombe et du berceau, peut être indemnisé avec de l'or, et sacrifié au vain espoir d'une imperceptible amélioration de bien-être purement matériel ; ceci… c'est la civilisation…. c'est le progrès…

Mais ce n'est pas tout : aujourd'hui on trouve des êtres organisés qui vous disent gravement (on nomme cette variété de l'espèce économistes ou philanthropes), qui vous disent avec une innocente et profonde satisfaction : Ah! monsieur… quel bonheur!… voyez donc, grâce à nos encouragements, combien la population augmente… comme l'humanité pullule… comme elle grouille… c'est une véritable fourmilière, monsieur.

Et cela, grâce à notre immortelle révolution! Ne nous a-t-elle pas débarrassés de mille entraves qui gênaient la procréation? n'a-t-elle pas chassé de leurs couvents ces moines inutiles à la reproduction de l'espèce? Des enfants, monsieur, des enfants! c'est la richesse de l'État ; car enfin, monsieur, l'Empereur, qui s'y connaissait, donnait une prime aux femmes qui justifiaient de douze enfants vivants, vous diront fièrement ces furieux étalons spéculatifs.

Je le crois, l'Empereur aimait les hommes comme le boucher son bétail. Or, encourager par une aveugle philanthropie le malheureux à prendre une compagne, quoiqu'il soit hors d'état de nourrir sa famille, c'est lui dire : Fais des enfants! qu'importe qu'ils aient du pain! s'ils en manquent, la mort t'en débarrassera… Quand il y a trop-plein, vois-tu, l'humanité déborde ; il y a des écoulements pour cela : c'est la peste, c'est la guerre, c'est la petite vérole, c'est le choléra, c'est la débauche, c'est la prostitution, et puis tout reprend son niveau : car ne pas créer comme autrefois, ou créer pour la peste ou pour la guerre, comme aujourd'hui, c'est tout un, le néant a toujours son compte : seulement, aujourd'hui que l'homme fait fumier, le sol y gagne, il engraisse…

Fais des enfants, te dis-je, goûte l'amour dans ta fange, accouple ta misère à une autre misère ; il en naîtra le crime, qu'importe? le bagne et la guillotine ne sont-ils pas là qui s'en chargent? Obligeante guillotine! refuge économique contre le malheur du temps, toi qui dégorges si bien le corps social du sang corrompu qui l'étouffe, on veut t'abolir, c'est cruel, c'est mettre bien des gens sur le pavé, c'est tuer l'avenir de bien d'autres.

Oui, telles sont les suites de ce malheureux sophisme : que la prospérité des États se jugeant d'après l'accroissement de leur population, il faut à tout prix favoriser la reproduction de l'espèce.

Ceci… cette ignorance complète des lois de la nature (1), cet aveuglement furieux qui nous pousse à l'abîme… c'est la civilisation, c'est le progrès.

Or, cette civilisation me paraît agréablement sublime, et surtout à l'avantage des accoucheurs, des fossoyeurs, des bourreaux, des faiseurs de maisons de plâtre et des gouvernements modernes, car il nous ruinent en façons ; mais saurait-on jamais trop payer le progrès? car c'est un fait consolant pour l'humanité, un fait à extraire des larmes des yeux d'un philanthrope : depuis les budgets jusqu'aux crimes, tout devient en France étonnamment progressif.

Mais l'admiration pour le progrès m'a fait, je crois, oublier Henri.

Henri, cadet de famille, devait donc entrer dans les ordres ; mais comme il était tapageur, entêté, sensuel, vain et colère, comme il faisait d'impertinentes questions aux femmes de chambre, comme il témoignait enfin des dispositions peu claustrales, on préféra le destiner à la marine et le faire chevalier de Malte.

On conciliait ainsi les conséquences de sa position de puîné et l'intéressant avenir de sa pauvre petite famille de vices, qui eussent végété étiolés et rabougris à l'ombre humide d'un cloître, mais qui devaient au contraire devenir de beaux et vigoureux gentilshommes en humant le grand air, s'épanouissant au soleil de tous les pays, et se jouant sur le dos azuré des vagues de tous les océans.

Le digne astronome Rumphius avait donné à Henri quelques leçons de latin, de français et surtout de mathématiques ; mais à douze ans l'éducation commence à peine : aussi ne prétendons-nous pas attribuer à l'influence de ce virginal et modeste savant le germe des passions déréglées qui se développèrent, hélas! fort précoces chez le jeune chevalier.

Or, en 1767, à la fin d'avril, Henri quitta le château de Vaudrey, où s'était passée son enfance. Il le quitta sans que sa mère, les yeux mouillés de larmes, l'eût embrassé et béni une dernière fois, car Henri depuis bien longtemps n'avait plus sa mère. Il quitta donc le château sans emporter la douce idée que chaque soir une voix attendrie invoquerait Dieu pour lui.

Et cela était d'autant plus malheureux, que Henri ne paraissait pas devoir l'invoquer souvent, du moins d'une façon profitable à son salut ; enfin la miséricorde divine est infinie ; et si Henri n'eut pas les tendres et pieuses exhortations de sa mère, il eut les derniers avis de son père le comte de Vaudrey, ancien lieutenant général et chevalier de l'ordre, qui le conduisit lui-même à Brest et le confia aux soins du chevalier de Suffren, qui était fort de ses amis.

— Adieu, chevalier, dit le comte de Vaudrey à son fils, souvenez-vous de ce que vous devez au roi, à votre pavillon et à votre nom ; après cela, ma foi, faites le moins de sottises possible…

Ce fut donc à l'âge de douze ans que Henri s'embarqua comme volontaire à bord de la frégate *l'Union* commandée par M. de Suffren, et mise aux ordres du comte de Blugnon pour aller à Maroc traiter de la paix.

Henri, avec sa jolie figure vive et spirituelle, sa tournure décidée, son regard pénétrant, plut beaucoup à M. de Suffren, qui recommanda l'enfant au plus âgé des gardes-marines, dont il allait partager le service et les études.

On peut se figurer qu'un poste de douze à quinze gardes-marines, dont le plus vieux n'avait pas dix-huit ans, et qui pourtant avaient tous cent fois plus vécu que la plupart des hommes faits, si la vie se résume par les émotions et les contrastes ; on peut se figurer, dis-je, qu'une telle compagnie, turbulente, railleuse, téméraire, joyeuse, folle et insolente, devait être une école assez favorable au développement du caractère ardent et impétueux de Henri ; aussi commença-t-il à s'y dessiner largement.

Et ceci fut en vérité fort heureux pour Henri ; car rien n'est inutile chez l'homme, pas plus les vertus que les vices ; il faut seulement savoir leur donner un but ou une direction. Voyez Henri. Laissez-le à terre, au château paternel, ce sera un sot enfant, capricieux, impertinent, opiniâtre, impatient et sensuel.

Mettez-le à bord. Donnez-lui à commander et à obéir. Jetez-le au milieu des dangers d'une vie aventureuse ; voilà que l'enfant est déjà presque un homme ; ses vices ne sont plus des vices, ce sont de précieuses qualités ; l'entêtement devient fermeté ; la colère, courage ; la vanité, noble orgueil du rang ; l'impatience, ardeur du savoir.

Enfin, es-tu capricieux, fantasque, bénis le ciel, pauvre enfant! Dans notre existence, vive Dieu! jamais le lendemain ne ressemble à la veille, le matin au soir. Oh! vois-tu, cette vie est si riche, si inattendue en oppositions, qu'elle défierait les exigences de la coquette la plus ennuyée.

Henri plut donc généralement à ses camarades ; pendant plusieurs jours seulement il fut encore un peu gêné par quelques bribes de timidité, de scrupules et de naïveté ; mais bientôt il prit son rang, et un mois après son embarquement ses jolies joues roses ne rougissaient guère ; alors même que, s'échappant de la frégate avec son ami le jeune

(1) Il est prouvé par des calculs irrécusables que, n'entravant pas le développement de la population, elle devient dangereusement progressive, en ce sens que les moyens de subsistance ne sont plus en rapport avec le nombre d'hommes. Portons à mille millions le nombre d'habitants actuels sur la terre. La race humaine croîtrait comme les nombres 1—2—4—8—16—32—64—128—256, tandis que les subsistances croîtraient comme 1—2—3—4—5—6—7—8—9. Au bout de deux siècles la population serait aux moyens de subsistance comme 4096 est à 13. Jugez de la progression. Encore une fois, il faut opter : ou l'entraver, ou la favoriser. En la favorisant, il faut bénir, favoriser et encourager aussi la peste et la guerre, qui vous débarrassent du trop plein.

marquis de la Jaille, ils entraient dans un café et y demandaient, en grossissant leur petite voix douce, du punch et du tabac...

Ses joues ne rougissaient plus, lorsque le soir, tous deux embusqués sous une porte, ils surprenaient une grisette attardée, et que, ma foi, ils lui prenaient autant de baisers que leur victime charmée pouvait s'en laisser ravir sans outrager la morale.

Je dois l'avouer, Henri, après deux mois de séjour à bord de la frégate, avait été mis aux arrêts six fois, s'était battu deux; avait un soir, au moyen d'une corde artistement tendue d'un côté à l'autre d'une rue fort rapide, fait trébucher, tomber et gémir une honnête société de bourgeois qu'il attendait à ce piége, pendant que son Oreste la Jaille et d'autres garnements la pourchassaient à grands cris du haut de la rue; mais aussi Henri montait à la pomme du grand mât avec autant d'agilité que le mousse le plus ingambe. Henri savait le nom de tous les cordages, Henri serrait une voile comme un matelot, récitait le Manœuvrier tout d'une haleine, et, qui plus est, le comprenait et le démontrait au besoin.

Ne pourrait-on pas présumer d'après ces débuts que le jeune chevalier de Vaudrey compenserait par l'énergie, l'ardeur et le courage, ce qui lui manquait en continence et en austérité?

Continence! austérité! vertus toutes neuves quoique anciennes comme le monde; perles rares et virginales qui se cachent si modestes, j'allais dire si honteuses, sous le laurier des Scipion et des Bayard.

L'avenir ne démentit pas ces prévisions. A quinze ans, Henri avait assisté à deux combats, à un naufrage, et montrait fièrement sa première blessure.

A seize ans il partit pour Malte, afin d'y faire ses caravanes sur les galères de la Religion, toujours sous l'aile peu séraphique du brave Suffren.

Plus tard, en 1774, lors de la guerre de l'indépendance, il fut fait enseigne de vaisseau, se battit comme un lion, et reçut deux bons coups de pique au travers du corps en s'élançant à bord de l'amiral Byron, lors de son fameux combat contre M. le comte d'Estaing.

Enfin, s'il fut fait si jeune chevalier de Saint-Louis et lieutenant de vaisseau, c'est qu'au combat du 17 avril 1780, étant officier de manœuvre du comte de Grasse, il dégagea le vaisseau *le Robuste* d'une position effroyable, et reçut à cette affaire sa quatrième blessure.

Mais telle est l'influence qu'une véritable supériorité exerce toujours, que tous les officiers de l'escadre applaudirent aux distinctions flatteuses dont on récompensait le jeune comte; car Henri, ayant perdu son père et son frère en 1779, se trouvait ainsi seul, et chef de sa maison.

Au dire de MM. de Suffren, de Grasse et d'Estaing, Henri annonçait l'avenir le plus brillant comme marin; son défaut, ajoutaient-ils, était de hasarder sa vie et celle de ses matelots avec une témérité froide qui annonçait le plus profond mépris pour son existence et celle des autres. A cela près, nul n'avait fait une étude plus approfondie de son art, nul n'avait plus de ce courage indomptable et pourtant raisonné qui décèle l'officier consommé.

Mais hélas! me voilà dans cette fatale position d'un homme qui, ayant un cheval à changer, une maison à vendre, une maîtresse à céder, a d'abord énuméré avec emphase les charmes, les agréments, les qualités introuvables de chaque objet, et se trouve arrêté tout à coup par ce terrible mot qui mettait si furieux notre ami l'antiquaire...par ce diable de *mais*, de si fatal augure.

Sans doute Henri était un marin consommé, brave, beau, spirituel; mais s'il se fût confessé à l'aumônier de son bord, il eût pu lui dire: Mon père, sauf trahir, voler ou assassiner, j'ai tout fait.

Aussi, que voulez-vous? ce pauvre enfant quitte son père si jeune; depuis douze ans jusqu'à vingt-cinq, il vit, pour ainsi dire, d'une vie d'homme fait; parcourt l'Espagne, l'Italie, la Grèce, l'Inde, les colonies... que sais-je?... et dans chaque pays, grâce à sa jolie figure, à son esprit ou à son argent, il effleure tout ce qu'il rencontre d'honnêtes femmes faciles ou d'ardentes courtisanes.

A travers tous ces baisers de Turques, de Grecques, d'Indiennes, d'Espagnoles; quand le temps même manque au plaisir; quand à quinze ans on a déjà vingt fois bravé la mort, marché dans le sang, vu les horreurs d'un naufrage, ou poignardé une douzaine d'Anglais à l'abordage, écoutez donc! le cœur a bien le droit d'avoir perdu quelque peu de sa naïveté première...

Trouvez donc au milieu de cette bonne vie agitée, libertine et périlleuse, le temps d'être sobre, amoureux ou continent! quand vous vivez de contrastes, d'abondance et de privations, d'orgies et de combats, de désirs et de satiété.

Trouvez donc la place d'une de ces fraîches et primitives pensées d'amour qui naissent dans l'isolement et grandissent dans la solitude, un de ces extatiques amours de quinze ans qui sont peut-être la première et la seule poésie de l'âme; amours charmants, timides et discrets... oh! si discrets, que l'objet aimé les ignore toujours; car souvent on ignore soi-même l'objet aimé; amours qui ne laissent aucun vide, et qui sont pourtant sans but et sans résultat.

Hélas! hélas! en serait-il donc de l'amour comme des religions, n'ardrait-il jamais plus vif et plus fervent que lorsque la divinité reste mystérieuse et voilée?

Et puis, songez donc que si Henri n'a pas pour les femmes cette vénération profonde qui leur est due... ce n'était pas sa faute, à lui.

A lui, isolé, si jeune, presque orphelin, qui n'avait jamais éprouvé pour une mère ou pour une sœur cette adoration, cette affection vive et sainte, dont l'habitude donne plus tard à l'amour je ne sais quel parfum de délicatesse et de pureté, quel sentiment de respect et de reconnaissance, comme si ce sexe à qui vous devez une mère ou une sœur devenait pour cela sacré, inviolable à vos yeux.

Et puis encore, songez donc que, pour se donner une femme, Henri n'avait pas attendu la sollicitation de ses sens. Chez lui un libertinage précoce avait tué l'amour à venir, cette corde manquait à son cœur. Sans haïr ni mépriser les femmes, il les jugeait d'après ses propres sensations à lui; pouvant tout pour le plaisir, mais rien pour l'âme. Aussi était-il pour elles physiquement rempli d'égards, de convenances, de goût et de grâces, parce qu'il savait vivre; mais quant à intéresser son cœur dans une liaison, il n'en avait ni la pensée ni le pouvoir. Comme pour lui une infidélité qu'on lui faisait n'était qu'un changement anticipé ou un débarras, il considérait ainsi les trahisons qu'il se permettait.

Aussi sa conduite avec la duchesse lui paraissait toute simple, à lui; car, après tout, Henri était de son temps, c'est la duchesse qui n'était pas du sien. Allez donc vous attendre à trouver une femme comme Rita au dix-huitième siècle!

Au dix-huitième siècle, quand le philosophisme, ce pur et brillant flambeau de la raison, ce régénérateur de l'humanité asservie, luttait encore d'infamie avec la régence; quand ce philosophisme mêlait sa lèpre à cette gangrène, en répandant un flot de livres stupides, impies ou obscènes, qui, selon ses vues, corrompaient une société à laquelle il eut l'atrocité de reprocher sa corruption, quand, plus tard, il la fit décimer par ses bourreaux.

Au dix-huitième siècle, quand il y avait eu une apothéose pour Voltaire, pour celui qui avait insulté la France dans sa gloire la plus pure et la plus chaste! pour celui qui s'était rué en écumant sur Jeanne d'Arc, comme ces libertins ignobles et impuissants qui injurient ce qu'ils n'ont pu déshonorer! quand Diderot écrivait pour ce siècle les *Bijoux* et la *Religieuse*; Crébillon, *le Sofa*; Vadé, son théâtre; Piron, son ode... et Beaumarchais son drame! quand Helvétius, Condorcet et les encyclopédistes vivaient splendidement d'athéisme et d'ordures; quand les hideuses passions d'une populace déjà sans croyances religieuses commençaient à fermenter; quand le meilleur des rois, la plus vertueuse des reines étaient abreuvés de calomnies vomies par le parti philosophique en langage des halles!

Alors comptez donc sur une femme capable de prendre une passion au sérieux, quand on sait les succès scandaleux de Clairval et de Jeannot; quand le livre de Laclos n'était que le miroir de la société, et que M. de Sade passait pour un original, avec ses dîners aux cantharides qui mirent en un si drôle d'émoi la meilleure compagnie de Marseille, depuis l'intendante jusqu'au prévôt des marchands!

Non! non! dans ce malheureux siècle, au milieu de cette terrible saturnale, bizarre et effrayante comme l'agonie d'un fou, toute immoralité était dans les mœurs, tout vice avait droit de cité.

N'était-ce donc pas le dernier terme de cette longue dégradation sociale qui datait de Luther? de Luther, que Voltaire et ses manœuvres parodiaient d'une si misérable façon. Voyez, c'est la grossière insolence de Luther, sa mauvaise foi dans la discussion, sa haine pour tout ce qui est saint et révéré parmi les hommes, ses injures sordides, ses dégoûtantes obscénités. Mais au moins Luther avait eu le premier l'infernale audace d'attaquer de front et de frapper au cœur cette puissante société monarchique et religieuse, dont Voltaire et son école souffletaient si lâchement le cadavre.

Mais après tout, en ne considérant pas cette époque comme moraliste, mais comme homme, c'était, ma foi, un temps assez délicieux, et notre héros, peu moraliste, s'en arrangeait fort; car ce cher comte, prévoyant par instinct ce qui devait arriver, avait placé, pour ainsi dire, son bonheur en viager, et vivait sa vie de plaisir au jour le jour. A mon sens, voilà son excuse.

Que voulez-vous? après deux ans de guerre Henri arrive à Versailles, ses relations sont rompues; il n'a peut-être que deux ou trois mois à passer en France: il lui faut bien se remettre un peu en vogue, en nom, par quelque coup d'éclat, compléter sa réputation d'intrépide marin par celle d'homme à aventures originales, et, à vrai dire, cela était assez difficile alors. Le beau Lauzun faisait du romanesque avec succès, le marquis de Vaudreuil de l'indifférence; le prince de Guemenée exploitait le luxe, Tilly le ton mousquetaire, Crussol l'esprit; ma foi, Vaudrey fit de *la régence*, et n'y réussit pas mal, ce me semble.

Au demeurant, c'était le meilleur homme de la terre, car, né surtout insouciant et railleur, Henri n'avait pas en lui assez de véritable supériorité pour prendre la nature humaine en haine ou en adoration; quoique fort aimable et fort brave, il manquait, heureusement pour lui, de cette dévorante activité d'esprit d'intuition, qui, permettant d'embrasser le monde d'un seul coup d'œil aussi profond que rapide, et de résumer les joies et les espérances humaines par ces deux mots, *néant et vanité*, force l'âme de se jeter à jamais dans l'immense abîme du désespoir ou de la foi.

Non, le comte de Vaudrey n'avait pas la vue assez haute pour par-

courir d'un seul regard la route qu'il faisait ; au lieu de jeter ardemment ses yeux à l'horizon, il s'amusait de chaque point de vue qu'il découvrait à ses côtés.

En un mot, Henri était un de ces hommes admirablement prédestinés, qui ont de l'esprit et jamais de génie, des sens et jamais d'âme, des vices et jamais de ridicules : un de ces hommes délicieux, qui, pouvant même avoir impunément quelques qualités, poursuivent, aux applaudissements de tous, une longue carrière d'amour, de gloire et de plaisir, laissant bien, il est vrai, çà et là derrière eux quelques tombes fraîchement ouvertes, quelques familles déshonorées, quelques petits enfants en deuil demandant leur mère...

Mais comment avoir la force de leur reprocher de pareilles vétilles? Ils ont des défauts si séduisants, ils sont cruels avec tant d'élégance, prodigues avec tant de noblesse, braves avec tant de légèreté ; des gens qui risqueront vingt fois leur vie pour venger leur maîtresse d'un mot ou d'un regard impoli ; il est vrai qu'eux, sans le moindre scrupule, frapperont au cœur et à mort cette même femme, par un misérable mouvement de vanité. Mais qu'est-ce que tout cela prouve ? Que les femmes ont tort de prendre la passion au sérieux. Qu'elles rendent perfidie pour perfidie, et, vive Dieu ! personne n'en mourra, au contraire.

Tel était Henri : se battre bravement sur mer et à terre, s'amuser de tout et partout : voilà l'existence du comte ; et, pour compléter cet être inattaquable aux peines morales de ce monde, ajoutez l'expression de la plus profonde, de la plus incurable des sensations négatives, le *qu'est-ce que ça me fait?* le plus prononcé au moral et au physique. Car Henri vous eût dit avec l'accent de la plus intime conviction :

« Qu'est-ce que cela me fait de mourir maintenant ? j'ai au moins la douce consolation de ne m'être jamais rien refusé, de n'avoir pas senti un désir éclore sans le satisfaire. Car tout jeune et déjà pensant à la mort, tout jeune, je m'habituais à me passer toutes mes fantaisies, à vivre double, dans la crainte de n'avoir pas le temps de vivre assez, n'imitant pas la folie de ces imprudents qui réservent des plaisirs pour *plus tard* ; les insensés !... pour plus tard ! comme si une mort prématurée ne pouvait pas les atteindre, et leur montrer ainsi l'erreur des prévisions humaines. »

Voici l'abrégé de la morale pratique et théorique d'Henri ; et si vous ajoutez à cette longue esquisse les traits frappants de son caractère à bord, c'est-à-dire l'habitude du despotisme le plus absolu, une volonté de fer, un courage inouï, le mépris le plus profond pour sa vie et celle de ses matelots ou de ses officiers, l'orgueil aristocratique le plus prononcé, vous aurez une idée à peu près complète du comte Henri de Vaudrey.

CHAPITRE XIII.

UN SALON.

> Chaque chose a plusieurs biais et plusieurs lustres.
>
> MONTAIGNE, liv. I, ch. VII.

La scène se passe à Paris, faubourg Saint-Germain, chez madame la comtesse d'Emard. — Le marquis vient de raconter fort spirituellement l'aventure de Henri et de la duchesse, les détails sur la tour, la mort de Rita, etc. Ce récit a fort amusé, même intéressé. On s'est un peu récrié sur l'horrible conduite de Vaudrey ; mais plusieurs femmes qui visitaient la comtesse sont sorties dans l'espoir de rencontrer ou de voir M. de Vaudrey chez madame de Vaudemont, qui donnait une fête ce soir-là. Il ne reste chez la comtesse que deux amis intimes, le chevalier de Beray et le marquis d'Elmont. La comtesse n'a plus d'âge.

LA COMTESSE. — Je n'ai pas voulu dire que j'attendais ici M. de Vaudrey ce soir, ils me seraient tous restés ; j'aime mieux que nous l'*ayons* en petit comité... Mais, voyons, chevalier, égayez-nous un peu, car cette histoire est en vérité bien triste.

LE CHEVALIER. — Alors, madame, je vais vous dire une bonne aventure de Lauraguais.

LE MARQUIS. — Encore du Lauraguais ; ses plaisanteries sont inépuisables. C'est merveilleux comme les millions de M. de Guemenée. Plus il en dépense, plus il en a.

LA COMTESSE. — C'est-à-dire, plus il doit ; pauvre prince ! avec son train presque royal... Mais contez-nous donc votre histoire, chevalier...

LE CHEVALIER. — Il y a quelques jours, Lauraguais forme une consultation de quatre docteurs de la faculté, les reçoit à l'hôtel de Brancas, et là leur pose très-sérieusement la question de savoir s'il était possible de mourir d'ennui. Voilà mes savants tous pour l'affirmative, et qui, après un long préambule rempli de termes de l'art, signent de la meilleure foi du monde qu'il est moralement et physiquement possible de mourir d'ennui. Les Brancas étant généralement hypocondres et mélancoliques, les médecins crurent que cette consultation regardait quelque parent de Lauraguais, et ils spécifièrent même, dans l'ordonnance, que le seul remède était de dissiper le malade, et surtout, si elle était connue, d'écarter de ses yeux la cause de cet état d'inertie et de dégoût qui le consumait.

LA COMTESSE. — Eh bien ! mais après ?...

LE CHEVALIER. — Muni de ce certificat en bonne forme, Lauraguais, qui était fort épris et fort jaloux de Sophie Arnould, s'en va le déposer chez un commissaire de police, et y porter plainte contre son rival, M. de Barentin, qui, disait-il, par son obsession continuelle autour de Sophie, ferait infailliblement périr d'ennui cette actrice inimitable. Lauraguais requérait donc de l'autorité chargée de veiller au salut des citoyens qu'il fût enjoint audit Barentin de s'abstenir de toute visite chez Sophie, sous les peines réservées aux gens qui attentent à la vie des autres.

LA COMTESSE. — C'est charmant. Mais savez-vous, chevalier, que c'est un précédent parfait qu'un tel arrêt ?

LE MARQUIS. — Sans nul doute : on fera renfermer les ennuyeux pour cause de salubrité publique.

LA COMTESSE. — Le fait est que tout ennuyeux devrait être mis hors la loi.

LE CHEVALIER. — Ou plutôt hors la société, ce qui vaudrait bien mieux.

LA COMTESSE. — Et de qui tenez-vous cette histoire, chevalier ?

LE CHEVALIER. — De M. de Fronsac.

LE MARQUIS. — Il a été fort amusant hier à Trianon, ce cher Fronsac !

LA COMTESSE. — Vous y étiez hier ?... Que donnait-on au théâtre de la Reine ?

LE MARQUIS. — La *Veillée villageoise*. Sa Majesté jouait Babet ; madame la comtesse Diane, la mère Thomas ; mesdames de Guiche, de Polignac, de Polastron, les jeunes filles ; le comte d'Esterhazy, le bailli ; et puis toutes les vieilles c'étaient messieurs de Bezenval, de Coigny, de Crussol...

LA COMTESSE. — Et le Colin ?

LE MARQUIS. — C'était monseigneur le comte d'Artois, qui chante comme il se bat, c'est-à-dire fort et longtemps, je vous jure. Les places coûtaient, ma foi, bien un louis, et tout cela au bénéfice des pauvres orphelins que Sa Majesté protége.

UN VALET DE CHAMBRE (annonçant). — M. le baron et madame la baronne de Cernan. (Entrent le baron et la baronne.)

LA COMTESSE (au chevalier). — Ah ! bon Dieu !... madame de Cernan avec son mari !... (A la baronne.) Bonsoir, ma toute belle... (Au baron.) Mais il y a un siècle que vous me négligez, monsieur de Cernan.

LE BARON (lui baisant la main). — Vous êtes mille fois bonne de vous en apercevoir, madame, et je viens me mettre à vos pieds pour obtenir mon pardon.

LA BARONNE. — Ne croyez pas un mot de cela au moins, madame ; M. de Cernan ne vient pas pour vous.

LA COMTESSE. — En vous voyant avec lui, je devais m'en douter, Cécile..

LA BARONNE (malgré les signes du baron). — Oh ! vous n'y êtes pas... Il vient pour voir M. de Vaudrey, que vous recevez, m'a-t-il dit.

LE BARON (souriant). — Comme madame de Cernan veut faire excuser mon assiduité auprès d'elle, elle prend ce prétexte... et je le dis avec fatuité.

LA COMTESSE. — Le prétexte est au moins bien choisi, car, en effet, depuis son affreuse aventure, M. de Vaudrey est plus à la mode que jamais. C'est horrible à dire, mais cela est. Je le vois beaucoup, sa mère était de mon intimité, et je vous assure que c'est pourtant l'homme du monde le plus aimable qu'on puisse se figurer.

LA BARONNE. — Cependant, madame... quelle odieuse conduite a été la sienne ! il me paraît au contraire, à moi, souverainement haïssable...

LA COMTESSE. — Oui, ma chère enfant... mais c'est un de ces hommes que l'on hait à l'adoration...

LE BARON. — Est-ce qu'il rentre déjà dans le monde ?...

LE MARQUIS. — Mais il est en mesure, ce me semble... douze ou quinze jours de retraite après l'événement... et l'on peut reparaître, c'est le terme.

LA BARONNE. — Il est donc bien vrai que la duchesse est morte de désespoir ?...

LE MARQUIS. — De parfait désespoir... cela valait bien ça.

LE CHEVALIER. — Heureux Vaudrey... ces choses-là n'arrivent qu'à lui, il va faire fureur...

LA COMTESSE. — Taisez-vous donc, c'est épouvantable... Et qui eût dit, à la voir, que cette duchesse si prude devait mourir d'amour ! Je me la rappelle fort bien... J'ai soupé avec elle chez la maréchale de Luxembourg... c'était une femme d'un fort grand air... les yeux superbes, la gorge parfaite... mais trop brune, les sourcils trop marqués...

LE BARON. — Elle était d'une sauvagerie affectée, m'a-t-on dit.

LE CHEVALIER. — Ridicule... elle s'était constituée en reproche vivant pour beaucoup de femmes qui valaient mieux qu'elle... car, entre nous, la vertu est facile quand on n'a ni cœur ni âme...

LE MARQUIS. — Pourtant... elle a pris, ce me semble, la plaisanterie de Vaudrey fort au sérieux.

LA COMTESSE. — Franchement, je suis loin d'excuser la conduite de M. de Vaudrey ; mais quand je pense avec quel froid dédain, quelle ironie insultante la duchesse accueillait les plus simples galanteries... avec quel air d'impertinente supériorité elle parlait des autres femmes... tout en la plaignant, j'aime mieux que cela lui soit arrivé qu'à toute autre.

LA BARONNE. — Pourtant jugez donc ce qu'elle a dû souffrir.

LA COMTESSE. — Sans doute. Aussi je la plains, mais je la plaindrais

plus encore si elle s'était montrée plus tolérante avant sa faute ; à mon âge, ma chère enfant, on peut dire tout ce qu'on pense... Eh bien !... tenez, j'ai vu le monde, et je suis convaincue qu'il est plus difficile de se faire pardonner ses qualités que ses défauts, par une raison toute simple, c'est que la modestie ou la bonhomie de vertu manque presque toujours aux gens austères.

LE CHEVALIER. — Madame la comtesse a raison. Et puis, quel pitoyable goût ! car enfin, avant que Vaudrey se fût fait connaître, elle croyait n'aimer, et même elle n'aimait, à bien dire, qu'un inconnu sorti on ne sait d'où : vous avouerez que c'est presque de la dépravation.

LE MARQUIS. — Ou l'espoir du mystère. Un amant de cette sorte, ça se cache parfaitement, et maintenant je suis de l'avis de ceux qui la croyaient non rigide, mais adroite. Aussi Vaudrey me semble-t-il, après tout, fort excusable. Ce n'est pas non plus de sa faute, à lui, si d'une comédie la duchesse s'est amusée à faire une tragédie.

LA COMTESSE. — Et puis enfin, la cause de l'indulgence qu'on a pour M. de Vaudrey vient de ce qu'il a vengé les hommes des rigueurs de la duchesse, et les femmes de sa supériorité de vertu ; il ne faut pas non plus nous faire meilleurs que nous ne sommes.

LE BARON. — Il le faut pourtant, madame, il le faut... améliorer, arriver à la perfection en morale comme en politique.

LE CHEVALIER (bas à la comtesse). — Bon ! Je parie qu'avant cinq minutes le baron a parlé de l'Amérique.

LE BARON. — Tenez, en Amérique... (Ici la comtesse se cache sous son éventail.) Tenez, en Amérique, ils s'améliorent, et la preuve de cela, c'est qu'ils s'insorgent ! c'est un fait. Ils dépendaient de la métropole. Eh bien ! tout à coup ils se disent : Bah ! ne dépendons plus de la métropole, et ils ne dépendent plus de la métropole. Savez-vous que c'est sublime, ça ?

LE CHEVALIER. — Ce sera surtout sublime s'ils sont les plus forts.

LE BARON. — Ils le seront, monsieur, ils le seront, car leur cause est notre cause à tous.

LA COMTESSE (riant). — Comment ! monsieur de Cernan, c'est la nôtre aussi ?

LE BARON. — Certainement, madame, c'est la cause du monde entier ; l'insurrection triomphera, parce que l'insurrection est la plus admirable des vertus ; d'abord elle est facile et à la portée de tout le monde, de toutes les intelligences ; ensuite elle est naturelle, car elle a son germe dans le cœur de l'homme. Tenez, moi, étant enfant, je m'insurgeais déjà contre mon gouverneur, je m'insurgeais contre mes bonnes, je m'insurgeais...

LA COMTESSE. — Pardon si j'interromps le cours de vos insurrections ; mais contre quoi nous insurgerons-nous, nous autres, la noblesse ?

LE BARON. — Mais contre nous-mêmes, madame, contre notre propre classe. Voilà ce qu'il y a d'admirable ; ce sera bien mieux encore qu'en Amérique.

LE CHEVALIER. — Je conçois parfaitement le système politique et insurrectionnel du baron. Nous appellerons la canaille pour la prier de vouloir bien mettre le feu à nos hôtels, et nous égorger ensuite : c'est parfait, mais après ?

LE BARON. — Après... eh bien ! quand nous aurons fait abolir nos titres monstrueux, renverser nos fortunes scandaleuses, nous serons tous égaux, tous frères ; je deviendrai l'égal de mon palefrenier. Voilà le sublime.

LE CHEVALIER. — Et puis après ?

LE BARON. — Eh bien ! après... la France sera un immense jardin, couvert de fruits et de fleurs, dont chacun aura sa part. Nous serons bergers, ces dames bergères : il y aura des vertus pour tout le monde, des robes blanches pour les jeunes gens, des robes bleues pour les jeunes gens mariés, et on portera le deuil de ses amis. Ce sera divin, l'âge d'or ; lisez Condorcet !

LE CHEVALIER. — Et puis après ?

LE BARON. — Eh ! mon cher, que voulez-vous de plus ? c'est le paradis terrestre, nous y vivrons sans avoir besoin d'autres lois que des lois naturelles ! Manger quand on a faim, dormir quand on a sommeil : voilà qui est beau !

LE CHEVALIER. — Mais les vices ? comment les réprimerez-vous ?

LE BARON. — Mais abolis, les vices, abolis avec les corvées, les gabelles et les droits seigneuriaux. Est-ce qu'il peut y avoir des vices dans une société régénérée, qui vit de liberté, de légumes et d'égalité ?

LA COMTESSE (bas au marquis). — Il est fort amusant. (Haut.) Et la religion, baron ? abolie ?

LE BARON (avec suffisance). — Parbleu, vous sentez bien que nous ne sommes plus à ces temps de fanatisme et de superstition où le clergé égarait la raison des peuples pour leur faire croire à d'atroces faussetés, dans ce temps de barbarie où il disait aux malheureux : L'homme est né pour souffrir, souffrez donc patiemment pendant cette vie, et vous aurez le bonheur éternel après votre mort ; et ils le croyaient, les infortunés abrutis ! Il est notoire qu'ils le croyaient, qu'ils souffraient sans se plaindre, stupidement consolés par l'espoir d'une chimère absurde que le flambeau de la philosophie vient de réduire en cendre. Aussi maintenant le malheureux, n'étant plus enfoncé dans les ténèbres de l'ignorance, peut se dire, doit se dire : Je souffre toujours dans cette vie, c'est vrai ; mais après la mort il n'y a rien du tout. Vous m'avouerez que c'est fort agréable de pouvoir passer ça au nez du curé de son village, car maintenant, « les prêtres ne sont plus ce qu'un vain peuple pense, notre crédulité fit toute leur puissance, » dit le grand homme, le demi-dieu, qu'est-ce que je dis, le demi-dieu ! le dieu du siècle : Voltaire ! le dieu Voltaire !

LE CHEVALIER. — Ah çà ! mais, et l'autre ?

LE BARON. — Quel autre ?

LE CHEVALIER. — Oui, l'ancien Dieu, qui ne fit, lui, tout bonnement, que le ciel et la terre ; aussi aboli ?

LE BARON. — Ce n'est pas encore décidé. Hier j'ai vu Laclos, qui m'a dit qu'on débattait la question chez Condorcet. Avant huit jours nous saurons à quoi nous en tenir, et si on le conserve, oui ou non.

LE CHEVALIER. — Oh ! je vous en prie, dès que vous saurez si vous le conservez, faites-m'en part ; car je suis bien curieux de connaître votre arrêté... et puis je ne voudrais pas envoyer mes gens à la messe inutilement.

LE VALET DE CHAMBRE (annonçant). — M. le comte de Vaudrey. (Mouvement général de curiosité et d'admiration.)

Henri baise la main de la comtesse.

LA COMTESSE. — Dites-moi, Henri, j'ai à vous parler ; donnez-moi votre bras.

La comtesse entre dans un boudoir attenant au salon, dont les portes sont ouvertes. Les visites se succèdent. Des groupes se forment. Henri est superbement vêtu d'un habit de velours incarnat, brodé et pailleté d'or ; l'air insouciant et calme ; extérieur justement opposé à celui qu'on attendait, et par cela même produisant beaucoup d'effet. — La baronne Cécile de Cernan a vingt ans, est belle comme un ange, spirituelle, rêveuse quelquefois, souvent folle et étourdie. — Le baron de Cernan a trente ans, pouvant prétendre en belle tête, fort gras, négligé, brave, immensément riche, et fort épris de philosophie.

LE BARON (à sa femme). — En vérité, madame, ma démarche est étrange : je ne connais pas M. de Vaudrey, et ma demande lui paraîtra fort indiscrète.

LA BARONNE. — Alors ne la lui faites pas, monsieur.

LE BARON. — Mais vous m'y avez engagé.

LA BARONNE. — Moi ? pas du tout ; je vous ai dit que la comtesse, ayant beaucoup connu la mère de M. de Vaudrey, avait infiniment d'amitié pour lui, et que, présentée par elle, votre demande ne serait peut-être pas refusée : voilà tout.

LE BARON. — Soyez donc assez bonne pour faire cette demande vous-même.

LA BARONNE. — Quelle folie ! y pensez-vous ?

LE BARON. — Vous êtes de l'intimité de madame d'Émard, vous pouvez bien l'intéresser pour moi ; de la part d'une femme c'est toujours moins choquant : nous sommes encore si ridicules avec notre politesse, nos formes... ah ! en Amérique...

LA BARONNE. — Allons !... j'y consens ;... mais, en vérité, je suis trop bonne..

LE BARON. — Tenez, voilà justement la comtesse qui rentre dans le salon.

La baronne va s'asseoir près de la comtesse, et cause avec elle quelques minutes à voix basse. La comtesse regarde malignement Cécile. Cécile rougit, et la comtesse la baise au front.

LE BARON (à part). — Bravo ! cela va bien... ma demande est en bon train.

LA COMTESSE (s'adressant à Henri qui cause et rit avec le chevalier, et lui montrant un siége à côté d'elle). — Henri, mettez-vous là, j'ai à vous parler, à vous supplier : après vous avoir tant grondé tout à l'heure, j'espère que c'est bien hardi.

HENRI (souriant). — Le fait est que c'est exiger un peu vite le prix de la leçon ; mais elle a été si gracieuse, si aimable, que je ne m'offense pas, et j'accorde tout. .

LA COMTESSE. — Même alors que cette supplique ne m'intéresserait pas personnellement ?... mais une jolie femme... qui vous hait de toute son âme...

La baronne rougit. Henri, qui la regardait à la dérobée, s'en aperçoit et répond avec indifférence :

Entre nous, madame, la haine ou l'affection me trouvent maintenant assez tiède ; autrefois j'aurais été fier, charmé de me savoir haï, dans le piquant espoir de changer cette impression cruelle en un sentiment plus doux ; mais, en vérité, l'amour entraîne à sa suite tant de tracas, tant de suites désagréables, que je me réforme tout à fait, et je ne veux plus vivre que pour votre ancienne et bonne amitié ; aussi est-ce à elle seule que j'accorde ce que vous me demandez.

LA BARONNE (se lève avec dépit et va regarder de la musique étalée sur le clavecin, en disant à part) : — Quelle impertinente fatuité ! quel calme ! quelle insouciance !... après son affreuse conduite avec cette pauvre femme... c'est odieux...

LE BARON (avec intérêt). — Eh bien ! madame, où en sommes-nous ?

LA BARONNE (avec impatience). — Eh bien ! monsieur, je n'en sais rien, croyez-vous que je m'en occupe ?

LE BARON (décontenancé, sort en se disant) : — Il est, pardieu, fort plaisant que moi, qui suis d'une maison qui vaut au moins la maison de

Vaudrey, je sois obligé de le solliciter; et l'on veut que je ne sois pas partisan de l'égalité... Oh! en Amérique...

LA COMTESSE (qui a causé longtemps avec Henri). — Oui, mon cher Henri, il meurt d'envie, du désir de se rendre en Amérique; on lui a dit que vous y alliez, et il vous supplie de le prendre sur votre vaisseau; c'est un excellent homme, sauf une monomanie qui vous amusera. En vérité, Henri, si vous pouvez m'accorder cette grâce sans nuire à vos ordres, je vous en aurai une obligation particulière.

HENRI. — Mais avec plaisir... je n'y vois aucun inconvénient; seulement j'en préviendrai M. le maréchal de Castries.

LA COMTESSE. — Mille remercîments, mon cher Henri... Venez donc annoncer cette bonne nouvelle à madame de Cernan.

HENRI (à Cécile, d'un air froid). — Si j'avais pu prévoir les intentions de M. de Cernan, j'aurais été au-devant de sa demande, madame, puisque ce bien léger service me donne l'occasion de vous assurer de tout mon dévouement.

LA BARONNE (saluant d'un air sec). — Monsieur, je vous remercie mille fois de votre obligeance, au nom de M. de Cernan, heureuse pourtant de penser que c'est à la seule influence de notre amie commune, madame la comtesse d'Emard, que nous devons votre bienveillante disposition.

HENRI (toujours froid). — Pour la première fois, madame, peut-être seriez vous injuste envers notre excellente amie, si vous attribuiez à sa seule influence mon empressement à me mettre à vos ordres.

La baronne rougit et salua. Henri n'adressa plus la parole à madame de Cernan de toute la soirée. On joue une macédoine. Au moment de partir en compagnie du vieux duc de Lermos, auquel elle a demandé son bras, Cécile dit assez haut à la comtesse

Dinez-vous demain chez la maréchale de Castries?

LA COMTESSE. — Non... Mais pourquoi cette demande, mon cœur?

LA BARONNE. — C'est que j'y suis priée, et je vous aurais offert de vous conduire.

LA COMTESSE (la baisant au front). — Méchante enfant, de me donner un regret à moi, qui ai les dîners en horreur.

HENRI (à part). — Justement j'ai à parler de M. de Cernan au maréchal de Castries; j'irai demain me faire inviter.

La baronne sort sans regarder Henri.

HENRI (à part). — Tout va bien.. Allons rejoindre Crussol, que je mène souper chez Lélia.

Il sort.

CHAPITRE XIV.

VERSAILLES.

Exegi monumentum

VERSAILLES! que de grandeur, que de misère, que de souvenirs dans ce mot! Versailles! un de ces rêves d'Orient où la pensée se berce avec amour, un de ces beaux contes de fées, l'admiration de notre jeunesse naïve; un de ces magiques palais de diamants et de fleurs, peuplés de génies aux ailes de feu! Versailles! un de ces météores qui illuminent tout un ciel; Versailles! un de ces élans de royale poésie qui s'écrit avec l'or, le bronze et le porphyre.

Dans cette création gigantesque tout devient en vérité colossal et presque fatidique.

Versailles! c'est d'abord une pauvre demeure, un hameau chétif et obscur, aride, brûlé, sans sources et sans ombrages!

Alors un homme dit: Au lieu de ce village désolé, je veux, moi, un monument à stupéfier l'Europe; je veux élever si haut et sa pompe et sa gloire, que son éclat, passant avec moi, laisse encore un souvenir puissant qui fera l'orgueil des siècles. Par la magie des arts je veux créer des merveilles, je veux que la nature me cède. Sur ce terrain nu et calciné, mille fontaines épandront leurs eaux dans des bassins de marbre; d'épaisses voûtes de verdure y balanceront leur feuillage. Autour de ce monument je veux une ville royale, splendide, que les souverains envoient saluer avec respect; car je veux enfin que ce nom Versailles, ignoré aujourd'hui, pèse demain bien lourd dans la balance des destinées du monde!

Mais aussi quel homme ordonne ce prodige? Louis XIV. Quel est son ministre? Colbert.

Qui exécute cette œuvre immense? Mansard, le Brun, le Nôtre, Puget.

Et tout devient imposant comme Versailles

Si le roi prend un emblème, c'est le soleil; faut-il orner la porte de son palais, il y a des victoires à sculpter pour cela, et l'on enchaîne au seuil l'aigle d'Autriche et le lion des Castilles.

Versailles a une chapelle, Bossuet y prêche. Versailles a un théâtre, Molière y joue.

Et puis pour auditoire c'est Condé, c'est Montmorenci, Villars, de Saxe, la Rochefoucauld, Guise, Duras, Crillon, Noailles, Vendôme, Biron; que sais-je? C'est toute cette haute aristocratie encore saignante des coups de Richelieu, qui la décimait au nom du roi de France.

Pourtant cette antique noblesse, riche, indépendante et presque souveraine dans ses terres, est encore là pressée sur les marches du trône, parce que pour elle le roi de France est plus qu'un roi. C'est un prince sacré, comme l'honneur et la vertu.

Et Louis XIV meurt, et Versailles meurt avec lui.

Car vous disiez une vérité fatale pour la France et pour votre race, grand roi, en vous écriant le fouet à la main: L'Etat, c'est moi!

Oui, l'Etat ce fut vous; oui, la monarchie ce fut vous, depuis votre irréparable scission avec Rome; depuis que, vous croyant si fort, vous prîtes la force en vous au lieu de la recevoir de Dieu; depuis que vous eûtes substitué un seul pouvoir éphémère et despotique à cette sublime trinité gouvernementale, à ces trois puissances immortelles qui peuvent seules consacrer l'avenir d'une monarchie: DIEU, LE ROI, LE PEUPLE.

Aussi votre monarchie devait mourir avec vous, grand roi, puisque, de divine qu'elle était aux yeux de tous, vous l'aviez faite humaine; puisque la monarchie, ce n'était plus que vous, vous héros! vous demi-dieu, dont le regard fit éclore un siècle de prodiges!

Et, ainsi que ce soleil dont vous avez pris l'emblème, soleil d'un jour, vous avez ébloui le monde de votre éclatante lumière, et le soir vous vous êtes majestueusement abaissé dans un sombre couchant; la dernière lueur de votre crépuscule a encore jeté un pâle rayon sur la couronne de vos descendants, et puis la nuit est venue, nuit sombre et implacable, nuit de sang, d'orages et de tempêtes, qui a jonché de ruines le sol antique de la France.

Et après la mort du grand roi Versailles reste fastueux, triste, imposant, abandonné comme ces immenses châteaux que la pauvreté moderne ne permet plus d'habiter.

Car à ce siècle de grandeur succède la régence.

La régence! et qu'eussent fait la régence et ses roués dans ces galeries sans fin, sous ces voûtes énormes où avait tonné la voix de Bossuet? La régence à Versailles! c'était une amère dérision; la régence avec ses soupers, ses infâmes orgies, son mépris affiché pour toutes les croyances! Encore une fois, la régence, qui finit de pourrir la nation jusqu'au cœur, ne pouvait pas rendre la vie à Versailles.

Louis XV, si grand roi s'il eût voulu, mais que ça ennuyait, Louis XV essaye bien; mais lui, mais sa cour, mais ses gens de lettres, mais ses artistes, ce sont pas non plus de taille à meubler Versailles; les splendides souvenirs du grand siècle ont élevé ce palais dans une trop haute région, l'air y est trop mordant, l'atmosphère de sa gloire est trop vive pour ces poitrines étroites et corrompues; tant de grandeur les écrase, l'immensité les gêne: aussi la cour se sauve à Trianon.

Au moins là tout était à son plan, tout était petit, pailleté, coquet, fardé, rosé, poudré, parfumé. Il y avait un tout petit écho pour la voix grêle et mignarde d'un athéisme de boudoir; car on était saturé de vices, et il fallait bien tâter un peu d'impiété pour se remettre en goût.

De fait, l'athéisme avait assez de montant, on s'en trouva bien d'abord; puis, comme on se lasse de tout, on jeta les restes au peuple quand on en fut soûl.

Après Louis XV, après le règne des maîtresses et des favoris, vient le règne d'un roi honnête homme, d'une haute et sublime vertu; le règne d'une reine jeune, et spirituelle, et bonne, et joyeuse, qui, forte de sa pureté, n'avait pas à cacher d'innocentes préférences.

Mais, quoique habité, Versailles est toujours désert.

Telles auraient pu être les pensées de Henri de Vaudrey, qui se rendait à Versailles pour dîner chez M. le maréchal de Castries.

Pourtant je ne crois pas que les idées du comte eussent alors cette teinte grave et mélancolique.

Mollement bercé dans un bon carrosse, emporté par quatre magnifiques chevaux que précédait son piqueur, allant chez le ministre dans l'espoir d'y rencontrer la baronne Cécile de Cernan, il faut l'avouer, Henri ne songeait probablement pas alors aux causes de la chute des empires.

Le comte éprouvait un goût assez vif pour Cécile, car Lélia ne lui plaisait plus; il avait bien cherché quelque délassement dans une distraction avec la femme d'un procureur au Châtelet; mais, depuis le mari que ça flattait extrêmement, jusqu'aux clercs que ça amusait fort, tout le monde était pour Henri d'une prévenance, d'une facilité si désespérante, que cet adultère à l'amiable le dégoûta, et qu'au regret du mari, de la femme et des clercs, il rompit après quelque huit jours d'intimité.

Dans cet état de choses une liaison avec la baronne de Cernan devait donc lui paraître d'autant plus sortable, que Cécile semblait avoir beaucoup d'éloignement pour lui.

En arrivant à Versailles, le comte de Vaudrey se présenta chez M. le maréchal de Castries, et lui exposa la demande du baron de Cernan.

— Quoique Sa Majesté voie avec peine l'engouement d'une partie de sa noblesse pour cette cause, lui dit le ministre, j'aime mieux votre baron en Amérique qu'ici; ainsi donc, mon cher comte, emmenez-le... Mais, j'y pense, madame de Cernan dîne chez moi; restez-vous, vous causerez avec elle des vues de son mari.

Henri accepta: c'était tout ce qu'il voulait. La baronne arriva bien-

sit : jamais elle n'avait été plus jolie : vêtue d'une robe du lampas broché d'argent, poudrée à blond, coiffée en frimas, avec de longs repentirs qui se jouaient sur son joli cou, dont une rivière de diamants montés sur de larges émaux noirs faisaient ressortir la blancheur, il était impossible de rencontrer un ensemble aussi gracieux et aussi désirable.

Henri alla la saluer avec une exquise et froide politesse, et lui annonça l'agrément du maréchal à la demande du baron, sans ajouter un seul mot de galanterie.

Cécile, déjà fort irritée contre Henri, sans savoir pourquoi, fut outrée de cette dernière preuve d'indifférence et presque de dédain de la part du comte : mais sa colère fut à son comble lorsqu'elle se vit placée à table à côté de lui : aussi, se promettant bien de ne pas répondre à une des paroles que pourrait lui faire Henri, elle engagea un entretien fort vif avec son voisin de gauche, vieux conseiller au parlement.

Henri causait fort gaiement avec sa voisine de droite, la belle marquise de Vaillé.

Le conseiller, lui, avait beau prêter l'attention la plus soutenue aux moindres paroles de Cécile, c'est à peine s'il pouvait y comprendre quelque chose, tant les pensées de madame de Cernan étaient bizarres et incohérentes. Il n'en était pas de même de la marquise de Vaillé, qui appréciait parfaitement Henri, dont l'esprit ne s'était jamais montré plus vif et plus brillant.

Ce qui peut-être expliquait les vains efforts du pauvre conseiller pour suivre la singulière conversation de Cécile, c'est qu'elle écoutait Henri et qu'elle répondait au robin.

Presque en face de Henri et de l'autre côté de la table, était un officier anglais de la plus belle figure, d'un fort grand air, mais qui semblait absorbé par une tristesse profonde ; distrait, rêveur, c'est à peine s'il paraissait se douter qu'il assistait à un dîner d'apparat.

— Savez-vous quel est cet officier ? demanda Cécile au conseiller.

C'était la seule question claire et lucide qu'elle eût faite jusqu'alors.

— Oui, madame, c'est sir Georges Gordon, lieutenant de la marine anglaise, et prisonnier de guerre ; son cartel d'échange vient d'être signé, il est libre, et peut retourner en Angleterre quand bon lui semblera.

— C'est étonnant ; pour un prisonnier qui se voit libre, il a l'air bien triste...

— Fort triste, dit le conseiller ; on dirait que quelque chagrin profond le préoccupe ; qu'est-ce que cela peut être ?...

— Comment, vous ne devinez pas cela !... avec l'habitude que vous avez des hommes, monsieur le conseiller ?

— Non, madame ; il faudrait être devin, magicien...

— Devin !... oh ! que je donnerais de choses pour être devin, pour être fée, reprit Cécile, pour pouvoir lire au fond des cœurs... et Cécile regardait machinalement Henri. Puis, se reprenant, elle ajouta : — Pour connaître, par exemple, le secret du chagrin qui attriste ce pauvre Anglais. Oui, en vérité, je serais curieuse de savoir ce secret ; je ne sais ce que je donnerais pour cela.

— Quant à ceci, madame, sans avoir besoin d'être fée, il vous est très-facile de savoir ce qu'il y a d'écrit dans les cœurs de tous ceux qui vous voient, car peut-on y lire autre chose que je vous aime ? riposta le conseiller avec une galanterie tant soit peu Louis XV.

Pas un mot de cet entretien n'avait échappé à Henri, qui, lui aussi, avait été frappé de l'air triste et distrait de sir Georges. Seulement, il avait souri lorsque Cécile s'était écriée qu'elle donnerait tout au monde pour connaître le secret de ce mélancolique prisonnier, et avait amené assez facilement la marquise de Vaillé à exprimer le même vœu.

Alors, élevant la voix, le comte dit négligemment, en s'adressant à madame de Vaillé et à Cécile : — Quand j'étais jeune, mesdames, j'aurais pourtant juré sur mon âme de posséder ce secret qui vous intéresse. Oui, sans doute, en entendant une femme former ce désir, rien ne m'aurait coûté pour la satisfaire ; par adresse, par force ou par confiance, j'aurais obtenu ce secret, et, fier de ma victoire, je l'aurais déposé aux pieds de ma divinité ; mais, à mon âge, ajouta-t-il en regardant surtout Cécile, heureusement on n'est plus romanesque à ce point, et on laisse ces choses-là aux jeunes gens qui ont à faire leurs preuves.

— Quelle folie ! dit la marquise ; le fait est que je serais, je crois, furieusement flattée d'une telle preuve de dévouement à un de mes caprices, et qu'en échange du secret, moi, j'en confierais peut-être un autre plus doux.

Cécile rougit beaucoup, ne dit mot, et, se tournant vers le conseiller, elle allait sans doute lui donner à chercher le sens d'une de ces phrases sans suite qui pouvaient passer pour des logogriphes, lorsqu'un secrétaire du maréchal entra, et lui remit des dépêches qu'un courrier venait d'apporter à l'instant.

M. de Castries demanda aux femmes la permission d'ouvrir les papiers, et, ne pouvant retenir une exclamation de surprise, il en lut bientôt le contenu à haute voix. C'était la nouvelle de l'admirable combat de l'Iphigénie, soutenu par le comte de Kersaint, qui, tombant de nuit au milieu de l'escadre de l'amiral Rodney, prit chasse assez à temps, quoique poursuivi par trois frégates, pour pouvoir les combattre et les désemparer successivement.

A peine M. de Castries avait-il terminé cette lecture, que réfléchissant à tout ce que cette nouvelle devait avoir de désagréable pour sir Georges :

— Je vous demande pardon, capitaine, lui dit le maréchal ; mais, vous le voyez, nous sommes si fiers d'un avantage remporté sur votre nation, que cette nouvelle fait tourner la tête à un vieux soldat comme moi, et m'empêche de vous annoncer cet événement avec les égards qui sont dus à votre position. Voilà mon excuse, sir Georges ; l'acceptez-vous ? ajouta le ministre du ton le plus affectueux.

Sir Georges balbutia, rougit et regarda le maréchal d'un air étonné.

— Il n'est pas du tout à la conversation, pensa Henri ; et puis comme il est pâle, quel air sombre... que de rides sur ce front qui se plisse à chaque instant !... Me voilà comme ces dames... je voudrais pardieu bien savoir ce qu'il a...

— Je vous demande la permission d'aller communiquer ces dépêches à Sa Majesté, dit le ministre en se levant de table.

On rentra dans le salon.

Henri offrit sa main à la marquise, et Cécile prit celle du conseiller.

La baronne suffoquait de dépit. Pendant tout le dîner, Henri ne lui avait pas adressé la parole.

— Connais-tu cet officier anglais ? demanda le comte au duc de Saint-Ouen, un des convives de la tour de Koat-Vén, et Henri lui montra sir Georges.

— Beaucoup, répondit Saint-Ouen, je l'ai rencontré chez Genlis, où il était fort assidu ; un beau joueur, sur ma parole ; c'est sir Georges Gordon.

— Diable !... mais j'en ai beaucoup entendu parler ; c'est la Jaille qui a pris son brick... Sais-tu que ce sir Georges est un intrépide marin qui se bat comme un lion ?... Présente-moi donc... je voudrais le connaître.

— Rien de plus facile, dit Saint-Ouen. Et ils s'approchèrent de sir Georges, qui regardait machinalement au travers d'une croisée.

— Tout est au mieux, se dit Henri ; madame de Cernan est outrée... Que je sache le secret de sir Georges, et elle est à moi.

Ce pensant, il aborda sir Georges.

CHAPITRE XV.

DES DIVERSES MANIÈRES DE SAVOIR UN SECRET.

> LA MARQUISE. C'est un poste dangereux, marquis.
> LE MARQUIS. Nous avons du courage.
> GOETHE. — *Le Grand Cophte*, acte II, sc. 4.

— Sir Georges, dit Saint-Ouen, permettez-moi de vous présenter, avant votre départ, un de mes amis intimes, M. le comte de Vaudrey, lieutenant des vaisseaux de Sa Majesté, qui désire vivement vous connaître.

Puis, saluant sir Georges, il le laissa avec le comte.

L'Anglais, après s'être profondément incliné devant Henri, le regardait d'un air sec, glacial, et ne disait mot.

— Pardieu, sir Georges, dit Henri avec cette aisance qui lui était familière, j'ai été bien désolé de l'indiscrétion du maréchal ; mais, par le diable, vous pouvez nous pardonner ce succès, car vous nous avez coûté assez cher à prendre, sir Georges ! puisque mon ami, le marquis de la Jaille, a reçu, lui, deux bons coups de hache d'armes sur la tête, et a vu sur les cadres les trois quarts de son équipage, pour s'être donné le glorieux plaisir d'amariner le brick de votre seigneurie, *le Triumph*? je crois...

— *Le Triumph*, monsieur le comte, répondit l'impassible Anglais.

— Mais, enfin, votre sang-froid ne m'empêchera pas de soutenir que vous êtes le héros d'un des plus beaux faits d'armes de cette guerre, sir Georges.

— Si cela est comme vous voulez bien le dire, monsieur le comte, j'ai eu le temps de l'oublier pendant ma captivité.

— Mais maintenant vous êtes libre, sir Georges... libre... et pourtant vous avez l'air triste et soucieux... Pourquoi diable cela ?

— Monsieur le comte ! dit sir Georges avec hauteur.

— Pardonnez-moi, sir Georges ; mais moi je vous parle sans phrases, comme on doit se parler entre marins et entre jeunes gens... Tenez, franchement, je serais ravi que vous me permissiez de me dire de vos amis, car, vive Dieu, capitaine, je sens que j'aurais un plaisir infini à me rencontrer bord à bord avec vous... à forces égales, par une belle brise, et à causer là, franchement, à bons coups de canon.

— Vous me faites trop d'honneur, monsieur le comte, dit gravement sir Georges...

— Eh ! mon Dieu ! ne m'appelez pas monsieur le comte ; appelez-moi présomptueux, fou, étourdi, si vous voulez ; mais ne soyez pas aussi glacial, sir Georges... Voyons, quel est mon tort à votre égard ? vous êtes prisonnier et étranger ; comme je vous vois chagrin au moment où vous devriez être joyeux ; comme vous êtes de mon âge, de ma profession, de mon rang, je me mets à votre service la première fois que je vous vois ; cela heurte un peu les usages reçus, j'en conviens, mais je vous offre mon amitié en loyal et franc gentilhomme ; acceptez-la de

même, car, vraiment, vous ne pouvez m'en vouloir pour cela, sir Georges! et Henri lui tendit cordialement la main.

Sir Georges la prit et lui dit, toujours avec sang-froid, mais avec une légère émotion: —Je suis ou ne peut pas plus sensible aux témoignages d'intérêt que vous me donnez, monsieur le comte; et je vous sais un gré infini de votre obligeance. Ce qui me peine seulement, c'est de ne pas me trouver dans le cas d'y avoir recours. Et, saluant profondément Henri, il sortit du salon.



Le Suisse de l'hôtel de Vaudrey. — PAGE 13.

— Ah çà! il est fou... dit le comte. Il a décidément quelque chose de sinistre dans la physionomie, et puis il m'intéresse maintenant au moins autant qu'il intéresse madame de Cernao. Il faut que je le suive... car, pardieu, je saurai ce qu'il a...

Et, se précipitant sur les pas de sir Georges, Henri le trouva au bas de l'escalier de la galerie des princes au moment où il demandait ses gens.

— Sir Georges, dit Henri en le prenant par le bras, vous ne m'échapperez pas ainsi, vous m'écouterez... Il faut absolument que je cause avec vous, j'ai à vous dire...

— Qu'avez-vous à me dire, monsieur le comte? reprit l'Anglais avec son diabolique sang-froid.

— Parbleu! j'ai à vous dire...

— J'attends, monsieur.

Et Henri, voyant ses avances ainsi rejetées, ne savait plus quel moyen employer pour arracher le secret qu'il brûlait de savoir, lorsqu'une idée lumineuse vint à l'esprit de l'élève de Suffren.

— J'ai à vous dire, ajouta Henri vivement, j'ai à vous dire, monsieur, que je désire avoir des explications sur le combat de votre brick; mais sortons de cette galerie et entrons dans ce jardin.

Ils sortirent, et se trouvèrent seuls sur l'esplanade qui règne devant la façade neuve du palais.

L'Anglais n'y comprenait plus rien.

— Oui, monsieur, reprit Henri ravi de son idée; mon ami le marquis de la Jaille m'a dit que vous aviez fait tirer sur lui au moment où il venait sans défiance à votre bord, voyant votre pavillon amené, et que cette infâme trahison avait pu seule vous donner l'avantage.

Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.

Les joues de sir Georges se colorèrent, son regard devint étincelant, et il reprit pourtant avec calme: — M. le marquis de la Jaille a menti, monsieur le comte!

— Il a menti!... s'écria Henri. Menti!... Mais savez-vous, monsieur, que cette injure m'est presque personnelle, vu l'amitié étroite qui m'attache à M. de la Jaille?

—Prenez-la comme vous l'entendrez, monsieur: voilà d'ailleurs assez longtemps que vos questions me sont insupportables.

— Monsieur! dit Henri, suivez-moi... Il doit faire un clair de lune superbe dans l'avenue de Saint-Cloud; nous passerons chez le prince de Monbarrey, qui reçoit, pour y prendre des seconds.

— Je suis à vos ordres, monsieur le comte, dit sir Georges en s'inclinant.

Et il suivit Henri chez le prince de Monbarrey.

— J'aurai maintenant bien du malheur si je ne lui arrache pas ce diable de secret, pensait Henri, car vraiment cet Anglais m'intéresse au dernier point, et jamais je n'ai éprouvé de sympathie d'amitié plus vive.

En arrivant chez le prince, sir Georges trouva lord Fellow... En deux mots il lui conta l'affaire, et deux minutes après deux carrosses roulaient sur la route de Paris:

Dans l'un, lord Fellow et sir Georges.

Dans l'autre, Henri et Bellecour.

On s'arrêta près du Chenil-Neuf.

— Quand vous voudrez, monsieur... dit sir Georges en se plaçant devant Henri. Et, sur un signe des témoins, les fers se croisèrent.



La femme sans nom — PAGE 16.

Henri, d'une force supérieure dans l'escrime, ménageait visiblement la vie de sir Georges, car son but était de le blesser légèrement. Mais, au moment où, après avoir évité l'attaque de son adversaire, il restait sur la parade, celui-ci profita de ce temps perdu pour lui porter une si rude botte, que Henri tomba sur le coup.

— Assez, assez, messieurs, dirent les témoins.

— Ah! oui, assez! dit sir Georges en regardant Henri qui, un genou en terre, s'appuyait sur son épée.

— Ah! monsieur! monsieur! ajouta sir Georges, pourquoi m'avez-vous provoqué sans raison? Je vous jure sur l'honneur qu'un tout autre sentiment que celui de la haine m'attirait vers vous.

— Pardieu ! et moi aussi, dit Henri d'une voix faible, et c'est justement pour cela que...

Il s'évanouit.

Quatre heures après il était à Paris, dans son hôtel, livré aux soins des chirurgiens.

CHAPITRE XVI.

LE SECRET.

Si j'ai montré quelque grossièreté, c'est à mon rôle que je l'ai empruntée.
SHAKSPEARE. — *La Douzième Nuit*, acte I, sc. 5.

Le lendemain de son duel, le comte de Vaudrey sommeillait couché dans cette grande chambre de damas rouge où il avait reçu l'astronome si gaiement. Rumphius était encore là cette fois, mais appuyé sur son coude, lisant avec attention un énorme in-folio, et faisant tourner en même temps une cuiller dans une tasse placée à côté de lui... Or, dans cette occupation, le digne homme déployait un mouvement automatique à stupéfier Vaucanson.

La main qui agitait la cuiller, le bras qui agitait la main... tout cela allait ensemble, et effectuait un mouvement de rotation continu au fond de la tasse qui devait opérer des merveilles.

— Ah ! bon Dieu du ciel ! qu'avez-vous fait là, monsieur Rumphius? dit Grosbois, le vieux valet de chambre, avec une sorte d'épouvante, en tirant le savant par la manche.

— Hein?... qu'est-ce?..... plait-il?..... j'y suis... je finis. Seulement je veux voir dans le révérend père Hortius, sur Brahma, ce qu'il pense du traité du Gourou; *Tarpa Gamana*, qui traite la question de savoir « si l'on peut avoir commerce avec la femme de son Gourou ou de son supérieur... » disait l'astronome en regardant fixement Grosbois, et remuant toujours sa cuiller dans la tasse avec une ténacité merveilleuse.

— Mais, monsieur Rumphius, dit le serviteur, vous avez beau taper dans cette tasse avec votre cuiller, vous n'y mêlez rien du tout; regardez donc, puisque c'est à côté que vous avez versé le sirop et la potion. Voyez, le marbre en est tout plein. Allons... bien ! et le tapis aussi... C'est ma faute; voilà toujours ce qui arrive quand je vous charge de quelque chose.

— C'est que c'est comme il le dit, au moins ! s'écria Rumphius en vérifiant le fait avec un sérieux incroyable. J'ai tout mis à côté de la tasse... Eh bien ! Grosbois, il y a dans le *Vaikoula* un symbole absolument pareil : « Le jus du palmier tombe à côté du bassin, » dit le grand rituel de Brahma ; le *Nittia-Carma*, le jus du palmier tombe à côté...



Le comte Henri de Vaudrey.

— Mais il ne s'agit pas de jus du palmier, monsieur Rumphius; il y a une heure que M. le comte devrait avoir pris cette potion... Encore une fois, c'est ma faute; voilà toujours ce qui arrive quand je vous laisse tout seul.

— Seul, Grosbois, seul ! C'est comme le vrai Gourou, il faut qu'il soit seul pour être digne d'envisager Wishnou .. et...

A ce moment Henri, se réveillant, interrompit la digression de l'astronome...

— Où suis-je?... Quelle heure est-il?... Fait-il nuit ou jour?... demanda Henri.

— Enfin il parle ! dit une voix ; et sir Georges s'approcha du blessé.

— Vive Dieu ! sir Georges, votre vue me fait du bien ; mais, diable, vous avez le poignet rude... Après tout, ce ne sera rien, je pense.

— Non, monsieur le comte, non, il n'y a aucun danger, dit sir Georges : les chirurgiens n'ont pas eu d'inquiétude un instant ; une côte seule a été violemment touchée. Ainsi, n'ayez aucune crainte... Adieu, monsieur le comte... je voulais vous voir avant que de partir... Maintenant que je ne redoute plus rien pour votre vie... adieu.

— Vous allez donc en Angleterre? dit Henri.

— En Angleterre ! répondit sir Georges d'un air sombre. Et il reprit : Oui, en Angleterre.

— Laissez-nous, dit Henri à Rumphius et à son valet de chambre. Puis, s'adressant au capitaine :

— Veuillez m'écouter, sir Georges. Quand je vous vis pour la première fois, votre réputation d'intrépide marin m'était connue; c'est donc à l'admiration que j'éprouve pour votre courage et pour votre brillant combat que j'attribue l'intérêt singulier que vous m'avez inspiré tout d'abord. Sans être grand physionomiste, sir Georges, j'ai lu sur votre figure que vous étiez obsédé par quelque chagrin profond.

Dans l'espoir d'attirer une confiance qui m'eût peut-être mis à même de vous être utile et d'alléger vos souffrances, j'ai tenté quelques avances qui ont été repoussées comme elles devaient l'être, car vous ne me connaissiez pas assez pour me livrer votre secret. Alors j'ai dû essayer un autre moyen ; et, en calomniant affreusement mon pauvre ami de la Jaille, qui plus que personne admire votre loyauté, j'ai trouvé l'occasion de me battre avec vous, me promettant bien de ne pas vous blesser, et de me tenir sur la défensive. A ce jeu, je courais risque d'être tué, c'est vrai ; mais j'ai l'habitude de réfléchir assez peu à ces sortes d'inconvénients. Maintenant, vous allez me demander quel rapport il y a entre ce duel et l'intérêt que vous m'inspirez ; sir Georges, je vais vous le dire. En France, capitaine, dès que deux gentilshommes ont croisé loyalement l'épée pour une misère, ils sont amis à la vie, à la mort ; pour la confiance, cela vaut une intimité de vingt ans.

Maintenant, ajouta le comte en souriant, maintenant, sir Georges,

qu'il y a vingt ans que nous sommes amis intimes, me trouvez-vous digne d'être dépositaire de votre secret? car vous en avez un... et vous souffrez, j'en suis sûr, parce qu'il vous manque peut-être un ami... à qui vous confier...

Sir Georges fut un moment atterré de tant de générosité et de délicatesse. Prenant la main de Henri dans les siennes, il le regardait d'un air attendri sans pouvoir parler.

— Ainsi donc, sir Georges, reprit Henri, si vous pouvez m'ouvrir votre cœur sans blesser l'honneur ou trahir une promesse sacrée, faites-le, au nom de l'amitié... car je ne mets une si bizarre opiniâtreté à me rendre digne de votre confiance que parce qu'un secret pressentiment me dit que je pourrai vous être bon à quelque chose. Voyons, est-ce une femme qu'il vous faut quitter?... Nous l'enlèverons... Est-ce un mari gênant? Nous le distrairons... Est-ce...?

— Tant de générosité ne sera pas perdue, monsieur le comte, dit sir Georges en interrompant Henri. Puisque vous voulez connaître ce secret, qui devait mourir avec moi, vous allez le savoir. J'ai joué, monsieur, j'ai joué sur parole, et j'ai perdu une somme considérable : quatre mille louis. Lord Gordon, mon père, est gouverneur aux Indes; or, il m'est impossible de rassembler les fonds qui me sont nécessaires pour payer cette dette sacrée avant mon départ, car je dois retourner en Angleterre sous le plus bref délai, sous peine de passer pour un lâche. J'étais venu chez M. de Castries dans l'espoir d'y voir notre ambassadeur... Malheureusement il était absent de Versailles. A lui seul je pouvais me confier : nos relations de famille me le permettaient. Le voilà, ce secret, monsieur. Comme c'est demain que je dois payer et partir, et que je ne le puis pas; comme demain je serais déshonoré, ce soir je me brûlerai la cervelle. Maintenant, monsieur, que vous savez tout, adieu, et merci de votre intérêt. Je mourrai content de me savoir regretté par un ami de plus.

— Parbleu... j'étais bien sûr, s'écria Henri, que votre confidence serait bonne à quelque chose... sinon pour vous, au moins pour moi...

Sir Georges regarda le comte avec étonnement.

— Sans doute... Mais, tenez, entre intimes on peut parler *ménage*... Ecoutez-moi donc, mon cher Georges. J'ai cinquante mille écus de rente, et un intendant honnête homme, ce qui me double à peu près ma fortune. Sur deux ans je reste six mois à terre, et j'ai beau jeter de l'argent par les fenêtres, je ne sais comment diable je fais pour me trouver toujours en avance de quelques milliers de louis; sans compter qu'il me reste, pour les cas imprévus, un mien oncle, l'évêque de Surville, qui est immensément riche, et se plaint toujours à moi que sa place d'oncle est une sinécure. Or, voici comment vous pouvez m'obliger beaucoup, sir Georges : les placements en France deviennent peu sûrs; j'ai depuis longtemps envie de mettre quelques fonds dans la compagnie des Indes d'Angleterre; puisque votre père est gouverneur de ces possessions, soyez donc assez bon pour me faire avoir des actions. Comme ces valeurs doivent être payées comptant, je vais vous faire un bon de cent mille livres à vue sur Bourette, fermier général, auquel vous voudrez bien envoyer d'Angleterre les coupons d'actions, si vous avez l'extrême obligeance de vous charger de ma commission auprès du comptoir de la compagnie.

Sir Georges fit un mouvement.

— Ne me refusez pas, dit Henri avec émotion; ne puis-je pas être un jour prisonnier en Angleterre?... Voyons, ne soyez pas égoïste, sir Georges... Hésitez-vous à me rendre ce service? Sur l'honneur, je m'engage à ne pas être ingrat, si je trouve jamais l'occasion de vous être utile à mon tour.

Il y avait tant de délicatesse dans la manière dont cette offre était faite, que sir Georges ne put refuser.

Il se jeta dans les bras de Henri.

Et ces deux jeunes gens échangèrent une larme sublime. Ces belles âmes se comprirent et sir Georges accepta. Car, avec de tels cœurs, il n'y a ni bienfaiteurs ni obligés : il y a autant de bonheur à recevoir qu'à donner.

Sir Georges partit le jour même pour l'Angleterre, après avoir payé sa dette.

Henri, resté seul, dit en se frottant les mains : — Je savais pardieu bien que j'aurais ce secret. Maintenant, Cécile est à moi.

CHAPITRE XVII.

LA FEMME SANS NOM.

. . . . . Quod finxere, timent.
Lucain, I, 486.

Oh! béni sois-tu, désespoir furieux, ivre, insensé! toi qui, comme Roland, arraches les hauts pins, brises et fais voler les rochers en éclats! toi qui pousses les cris d'une joie féroce en voyant ta poitrine se rougir sous tes ongles crispés!... Béni sois-tu!... car, en épuisant tes forces et tes esprits, tu t'épuises toi-même, et la mort ou l'abattement succède à ton délire.

Mais toi, désespoir calme et profond, toi qui filtres goutte à goutte et lentement, et toujours... pour tomber en larmes de plomb sur le cœur, toi qui as pour chacune de ses pulsations une angoisse froide et aiguë! oh! toi, maudit sois-tu!...

Oui! croyez-moi, c'est quelque chose de bien funeste que cette incurable douleur; mais cent fois plus funeste encore est la rage qu'on éprouve de ne pouvoir envelopper le monde avec soi dans le pâle linceul où l'âme est ensevelie.

Car osera-t-on jamais dire toutes les exécrables pensées qui germent et meurent, heureusement, dans le cerveau d'un être souffrant et haineux, d'une femme comme Rita, je suppose?

Concevez-vous ce qu'elle devait éprouver à la vue d'un soleil éblouissant, au bruit de ce tumulte joyeux et fou d'une grande ville, à l'aspect de ces équipages splendides qui couraient à des fêtes? Mon Dieu! que devait donc ressentir la pauvre femme quand le soir... les accords lointains d'un bal ou d'un concert venaient mourir à son oreille?

Mais savez-vous que c'est horrible à penser, cela, que pendant qu'on est tout seul, sombre et désespéré, ailleurs on rit, on chante, on parle d'amour, de plaisirs passés ou à naître?...

En vérité, dans ces noirs accès de misanthropie, on concevrait le vœu sanglant de Néron appliqué au monde, si ce n'était couper son blé en herbe.

Rita habitait toujours le petit appartement voisin de l'hôtel de Vaudrey.

Elle se trouvait seule ce soir-là, Perez ayant été à l'hôtel du comte demander des nouvelles de la santé de Henri, car Rita savait déjà l'issue de ce duel.

— Perez peut venir, disait-elle, je l'attends sans crainte... Mes pressentiments ne me trompent jamais... *Lui*, mourir avant que ma vengeance soit complète! Est-ce que cela se peut? Est-ce que je n'entends pas cette voix intime qui me dit : Il appartient à ta vengeance, âme et corps? Est-ce qu'il n'est pas de ces volontés si fortes, si absolues, qu'elles commandent pour ainsi dire aux événements?... C'est folie... si on veut, mais je pense cela; oui, je pense qu'*il* ne peut pas mourir, parce que je ne le veux pas, parce qu'il n'est pas temps qu'il meure... Et cette conviction, c'est ma puissance, c'est ma force... Cette conviction, elle me soutient, elle m'éclaire, elle fait que j'ai une incroyable confiance dans l'avenir... Cette conviction, enfin, me donne l'immense pouvoir de tout être qui a foi à sa mission, comme dit...

A ce moment, Perez entra.

— Corps de Christ! madame la duchesse, il est sauvé, sa blessure est légère...

— Je le savais, dit Rita calme et tranquille, cela devait être ainsi. Mais, Perez, puisque sa vie ne court plus aucun danger, il s'agit maintenant d'exécuter nos projets. Tout est préparé d'ailleurs pour en assurer le succès : car, vois-tu, il se peut qu'il y ait une justice là-haut... mais j'aime mieux, moi, jouer son rôle ici-bas... C'est plus sûr... Et, par ma haine! jamais dieu vengeur n'aura été plus inexorable... Ecoute-moi donc, et n'aie pas peur. Si j'avais voulu me venger d'une manière prompte et incomplète, je l'aurais tué, mais je n'ai pas voulu : j'aime mieux qu'il en soit ainsi que je l'ai dit, qu'une fatalité implacable le poursuive sans relâche et l'entoure d'un cercle de néant et d'horreur que nul n'osera franchir pour aller tendre une main amie à ce réprouvé. Il vivra, Perez... il vivra, mais seul, mais isolé, mais banni au milieu du monde. Car, en voyant que le destin frappe sans pitié tout ce qui ose aller à lui, à ce maudit dont l'amour et l'amitié sont mortels... dis, Perez, qui oserait lui porter un seul mot d'espoir ou de consolation?

— Mais c'est donc quelque chose de bien horrible que cette vengeance, madame?...

— Oh! oui... horrible... aussi horrible qu'elle est juste... Mais, dis-moi, que penserais-tu, Perez, si une voix te disait : Dans trois jours, ton ami, ta maîtresse et le seul parent qui te reste seront morts? morts, parce qu'ils t'ont aimé; morts, parce qu'ils te sont proches; morts, parce qu'une influence fatale à ceux qui t'entourent te suit et te suivra partout?... Tu rirais, n'est-ce pas, Perez? tu dirais : Cette voix est celle d'un insensé. Mais si, trois jours après que cette voix eût parlé, ton ami, ta maîtresse et ton parent étaient morts, alors, rirais-tu, Perez?

— Que voulez-vous dire, madame?

— Rirais-tu... si la mort inexplicable et subite d'un parent immensément riche, et dont tu serais le seul héritier, laissait planer sur toi d'odieux soupçons? Rirais-tu... si des insinuations adroitement jetées donnaient plus en plus de créance à ces calomnies? si enfin ces apparences, adroitement combinées, étaient assez puissantes pour te désigner à l'opinion comme le meurtrier, sans pouvoir te faire accuser hautement, et te donner par là le moyen de te justifier?

Et... si par un hasard inexplicable, ton ami, ta maîtresse, mouraient à l'heure dite, et cela parce qu'ils s'étaient attachés à toi... rirais-tu, alors qu'une rumeur sourde circulant dans le monde, on te montrerait avec effroi, en pensant que tout ce que tu as aimé ou envié est mort... quand toi-même, ne pouvant parvenir à comprendre cet infernal secret, voyant tant de preuves réunies contre toi, tu serais forcé de t'avouer que le jugement du monde, tout faux, tout atroce qu'il est, paraît pourtant logique, naturel et vrai... en voyant la réprobation et l'horreur attachées à ton nom; en te voyant, si jeune, si beau, si riche, si glorieux, et pourtant si délaissé, presque banni de ce monde que tu avais vu à tes pieds!... Oh! alors, n'est-ce pas que ta tête se perdrait à chercher

l'inextricable nœud de cette fatalité qui t'écrase? n'est-ce pas que ce serait un supplice de chaque minute... un cruel et odieux supplice?...

— Oh! oui... bien cruel. Mais c'est un rêve, madame.

— Oh! non, ce ne sera pas un rêve, Perez... Ce sera une réalité pour lui... mais une réalité aussi affreuse que le sont les plus horribles songes qui aient jamais torturé un homme au milieu du délire de la fièvre... Écoute... D'après tes renseignements, le chevalier de Lépine, son ami le plus dévoué, le commensal de la tour, va tous les jours visiter madame de Valentinois à Passy, il y va à cheval, suivi d'un seul écuyer.

— Tous les jours, madame.

— Tu as pu te ménager une entrevue avec cette fille, cette Lélia, qui, elle aussi, était là...

— Oui, madame.

— Son oncle à lui, l'évêque de Surville, doit emmener son neveu passer quelques jours à sa terre, pour parfaire la guérison de sa blessure.

— Oui, madame.

— La princesse de Vaudemont donne après-demain un bal dans ses jardins.

— Oui, madame.

— Voici mon projet : le comte de Saint-Germain a mis la magie à la mode, et il n'est pas une de ces fêtes qui n'ait son magicien pour amuser le monde par ses prédictions. Tu iras trouver l'intendant de la princesse, et tu lui diras qu'un Italien se présente pour remplir cette tâche, qu'il ne demande à être payé qu'après, que le prix lui est indifférent; seulement qu'il veut se faire connaître par ses débuts dans une aussi brillante société.

— Oui, madame.

— Cet Italien, ce sera moi. Mon costume me déguisera. Toute la cour sera à cette fête. Lui, qui est du cercle de la princesse, y sera. Je ne doute pas une minute qu'il ne vienne aussi m'interroger sur son avenir; c'est la mode, et il est fort à la mode, lui. Alors, vois-tu, Perez, je lui dis : « Ton étoile est fatale à ceux que tu aimes ou dont tu envies la fortune; dans trois jours, ton ami, Lélia et l'évêque de Surville seront morts. Ainsi ta haine a tué ton frère; ainsi ton amour a tué la duchesse! » A ces mots, tu conçois ses mépris, ses railleries... Mais si tu m'es dévoué, toi, trois jours après il en sera ainsi que j'aurai prédit, Perez.

— J'attends vos ordres, madame.

— Eh bien! écoute. Le chevalier de Lépine, tu sais, Perez, son ami, ce loyal gentilhomme, qui a si noblement trempé dans cette honorable ligue contre une pauvre femme, ce chevalier, dis-je, en se rendant à Passy, chez madame de Valentinois, passe devant de bien profondes et bien silencieuses carrières, et il est presque seul.

— C'est vrai, madame, répondit Perez avec un singulier sourire; il sort presque toujours seul.

Puis, flattant de ses mains la tête monstrueuse de son grand lévrier gris à longs poils : — Et voici Etrik, ajouta-t-il, qui a saisi plus d'un taureau à la gorge.. Or, croiriez-vous, madame, que sur un mot, sur un signe de moi, ce brave lévrier se jetterait au col d'un cheval, s'attacherait à ses flancs, à ses jarrets... Et si ce cheval et son cavalier côtoyaient à ce moment un passage dangereux, une carrière escarpée, je suppose, savez-vous que le péril serait bien grand, madame, et que la mort du cavalier serait certaine?

— Oui... oui, je sais qu'Etrik est un brave lévrier de la Sierra, dit sourdement Rita. Puis, après un silence: Mais cette fille, Perez, cette Lélia?..

— Elle me prend pour un Péruvien fort riche, madame, et j'ai tant donné d'argent, et j'en ai tant promis, qu'elle consent à me recevoir demain. Or, vous le savez, madame, les poisons de José Ortès sont sûrs, ne laissent aucune trace, et n'agissent qu'à une époque que l'on fixe soi-même, en augmentant ou diminuant la dose.

— C'est bien, dit Rita vivement. Et quant à l'évêque... Mais elle s'arrêta, passa la main sur son front, puis s'écria en tremblant : Quant à l'évêque, oh! sais-tu que cela est horrible, Perez! Au moins cette fille était là, elle; c'est pour la posséder qu'il m'a si affreusement trompée. Ce chevalier, il était aussi là; enfin, ce sont ses complices à lui aussi mort et vengeance sur eux, sur eux tous, chacun à son heure. Mais lui, ce pauvre vieillard, que m'a-t-il fait? pourquoi sera-t-il ma victime?... Oh! que cela est affreux, affreux à penser, Perez!

Et Rita, cachant sa tête dans ses mains, était agitée d'affreux tressaillements. Puis elle redressa tout à coup sa tête, ses yeux étincelèrent, et, marchant à grands pas dans la chambre :

— Faible cœur que je suis! s'écria-t-elle, je parle de pitié, je crois... De la pitié! en a-t-on eu pour moi, quand, abusant de l'amour le plus pur et le plus dévoué, on m'a craché au visage, on m'a foulée aux pieds? De la pitié! en ai-je eu pour moi-même, quand je me suis faite horrible, quand je me suis faite morte?... Et j'en aurais, moi, de la pitié pour un vieillard dont la mort peut lui être si fatale à lui... parce qu'elle fera remarquer combien meurent vite et à propos ceux dont il hérite, parce qu'on viendra se demander aussi pourquoi son frère aîné est justement mort pendant le temps qu'il était en France, lui! Non, non, vienne l'enfer et ses flammes, mais ma vengeance aura son cours. Malheur! malheur à qui se trouve sur ma route!

Ainsi, plus de scrupules, Perez. Nous suivrons l'évêque de Surville à sa terre. Une fois là, dans le village, à force d'or, toi ou moi trouverons moyen d'approcher de lui... Et alors, Perez...

A ce moment, la porte de la rue fut violemment ébranlée.

On entendit le bruit retentissant des crosses de fusils qu'on posait à terre, et une forte voix cria : — De par le roi, ouvrez.

CHAPITRE XVIII.

II. LE COMMISSAIRE.

> C'est chose digne de très-grande considération que cette excellente police de Lycurgue, à la vérité monstrueuse par sa perfection.
>
> MONTAIGNE, liv. I, ch. iv.

La petite chambre de Rita se trouvait envahie par une vingtaine de soldats du guet, commandés par un sergent à hallebarde. Les uns causaient à voix basse en désignant Rita; les autres se montraient en silence les divers meubles de l'appartement.

Assis à une petite table, était un homme d'une figure ignoble, gros et sale, vêtu d'une robe noire crottée. C'était le commissaire.

Devant lui, Peres et Rita se tenaient debout.

— Vos noms? leur demanda durement l'homme noir.

— Peres de Sibeyra, répondit Perez.

— Votre état?

— Négociant.

— Oh! négociant... Négociant est fort. Joli négoce, en effet. Vos papiers?

— Je n'en ai pas... je les ai perdus.

— Je m'en doutais; et s'adressant à Rita : Et vous, la belle?... Allons, allons, ôtez ces mains, et ne nous cachez pas ce beau visage... Voyons, votre nom?... Hein... Mais parlez donc! dit brutalement l'homme de police. Et, se levant à demi, il voulut abaisser les mains de la duchesse, qui continuait de se cacher la figure.

— Misérable!... par le Christ!... ne la touche pas, entends-tu! s'écria Perez en se précipitant sur le commissaire.

— Saisissez-le, et serrez-lui les pouces, dit froidement celui-ci.

Perez fut garrotté.

Et l'homme noir s'adressant à Rita :

— Et toi, la belle... Ah! à la bonne heure, tu nous laisses voir ta figure... Tudieu! tu avais bien raison de la cacher, car elle n'est pas belle... Voyons, ton nom, ton état?

Rita était pourpre; ses yeux lançaient des éclairs, mais elle ne parlait pas.

— Tu t'obstines à te taire; c'est fort bien. Nous verrons si le régime de Saint-Lazare et les corrections qu'on y inflige aux entêtées auront plus de pouvoir que mes procédés. Une fois à l'hôpital, tu te dérideras, ma fille.

— A l'hôpital! elle... elle... O mon Dieu! c'est affreux! dit Perez.

Et il pleura.

— Tiens, et pourquoi donc pas elle comme les autres de sa trempe? On prendra des mitaines, n'est-ce pas? ne dirait-on pas que c'est une duchesse? Allons, qu'on lui attache les mains comme à son complice; et prenez garde à vos poches, car c'est une hardie coquine.

— Me toucher, tu n'oserais, dit Rita, en s'avançant avec tant de dignité et d'un air si imposant que l'homme de police en fut un instant interdit.

Puis, revenant à lui : — C'est qu'elle se donne en vérité des airs de princesse. Allons, qu'on en finisse. Attachez-la.

Deux soldats s'approchèrent.

Perez se jeta à genoux et dit en pleurant : — Par pitié, madame, laissez-les faire.

Rita pâlit extrêmement, tendit les mains aux chaînes et dit seulement à voix basse et sourde : — Oh! Henri! Henri!...

— Mais de quoi nous accuse-t-on, au moins? demanda Peres.

— Tu es bien curieux, toi! dit le commissaire. Mais, si tu es curieux, monseigneur le lieutenant de police l'a été autant que toi. Aussi, à votre arrivée à Paris, toi et ta complice, vous avez d'abord éveillé les soupçons, et l'on vous a suivis. C'étaient des allées, des venues, de l'or donné à droite et à gauche, un espionnage de votre part qui s'attachait aux gens les plus recommandables... enfin, tout ce qui annonce les plus mauvais desseins. Aussi, on vous pince aujourd'hui, mes moineaux de Saint-Lazare. Maintenant, les clefs de ce secrétaire?

— Je ne les ai pas.

— Ouvrez ce secrétaire! dit le commissaire. Il faut que j'inventorie tout ce qu'il y a ici, car je soupçonne fort cet honnête couple de recéler quelque larcin.

Le sergent fit sauter la serrure du secrétaire d'un coup de hallebarde.

Et le commissaire ouvrit la cassette qui renfermait ces immenses valeurs que Rita avait réalisées, soit en or, soit en billets de la banque d'Angleterre.

— Ah! j'ai donc enfin trouvé la pie au nid! s'écria-t-il radieux.

C'est un vol manifeste... Et d'où tenez-vous cette somme énorme, misérables?...

— C'est mon bien. Je suis négociant, dit Perez.

— Oui, oui, ton bien. Greffier, mettez les scellés sur tous ces meubles, sur cette cassette, que je vais déposer chez monseigneur le lieutenant de police. Quant à ces oiseaux, la cage les attend, et peut-être la potence, car le diable sait ce qu'ils auront fait pour s'approprier cet or, et s'il n'y a pas du sang dans tout cela...

— Pour la dernière fois, monsieur, dit Perez, je proteste, je jure devant Dieu que cette somme m'appartient légitimement, et que d'ailleurs, s'il y a crime, vol, madame est innocente. Cet or est à moi, à moi seul. Les démarches qui ont éveillé les soupçons de l'autorité, moi seul les ai faites : retenez-moi prisonnier, mais que madame soit libre.

— Il y a un fiacre en bas? demanda le commissaire sans répondre à Perez.

— Oui, monsieur le commissaire, dit le sergent.

— Conduisez donc ces deux complices en lieu de sûreté, pendant que moi et mon greffier, assistés de deux de vos gens, nous allons terminer l'inventaire de tout ceci.

Et Rita fut conduite à l'hôpital, et Perez à Saint-Lazare.

Cela est cruel, je le conçois, au moment de se voir sur le point d'assouvir sa vengeance par la trame la mieux ourdie.

Mais, malheureusement, les conspirateurs, les amants, les poëtes ou les artisans de vengeance tels que Rita, oublient presque toujours de prendre les précautions les plus simples et les plus vulgaires, égarés qu'ils sont dans les hauteurs de leurs puissantes combinaisons.

Or, tel est l'ordre admirable de la police, qu'elle irait relancer le solitaire sur son rocher pour lui demander ses papiers ou son rôle de contributions ; car il y a dans les civilisations une époque à laquelle on ne peut plus être misanthrope sans autorisation municipale

CHAPITRE XIX.

CAPRICES.

Une femme est un oiseau.....
Etude psychologique du temps de l'empire.

Figurez-vous un boudoir tendu de satin blanc à grandes fleurs roses damassées, avec les rideaux pareils et garnis d'une frange de grosses perles encadrées dans une délicate broderie d'argent ; les carreaux des fenêtres, dépolis et teints aussi en rose, à l'instar des anciens vitraux, laissent régner dans cette ravissante pièce un demi-jour mystérieux et tendre, une lueur rosée comme celle du crépuscule par un beau soir d'été.

Ce boudoir était encombré de ces futilités exotiques si ruineuses et si fort à la mode alors. C'étaient des vases du Japon, en porcelaine verte et or, remplis de fleurs fraîches et embaumées ; des vernis du Japon, rouges et noirs ; des magots du Japon, les plus effrayants qu'on puisse imaginer et bariolés de couleurs tranchantes.

On voyait encore, sur une cheminée de porphyre, de ces curieux vases chinois en verre peint, qui coûtaient jusqu'à cent louis la paire ; et puis enfin des objets d'une utilité plus réelle complétaient l'ornement de cette délicieuse retraite. C'étaient un magnifique clavecin de Marchand, une harpe de Legris, qui passait alors pour une rareté, et sur une petite table de vieux laque une boite de pastels et du vélin bien blanc et bien tendu.

La divinité de ce temple (vieux style) était mollement couchée sur un grand et profond canapé circulaire. C'était la baronne de Cernau.

Jamais sa jolie figure, mobile et capricieuse, n'avait révélé une expression plus mutine et plus mauvaise. On devinait que tous les nerfs de cette femme impressionnable étaient tendus et agacés.

Vêtue d'une simple robe blanche, coiffée en frimas et en repentirs, elle était charmante ainsi.

Elle lisait dans un petit livre de maroquin rouge tout doré.

Au bout de cinq minutes, elle jeta le livre loin d'elle.

Ce livre était *le Sofa*, de M. de Crébillon fils.

Alors Cécile se leva, courut s'asseoir à son clavecin, et commença de fredonner une nouvelle romance de M. de Laborde, qui faisait fureur : *Lubin et Lubine, ou le Berger tyran.*

Après quelques accords, Cécile ferma le clavecin avec colère, car elle ne pouvait chanter. Sa voix tremblait ; ses doigts erraient incertains sur les touches. Aussi elle déchira le cahier de romances, elle le foula aux pieds, trépigna dessus, frappa de ses petits poings sur le clavecin et courut cacher sa tête sous les coussins du sofa en disant : — Mon Dieu, que je suis malheureuse !

Cinq minutes après, Cécile riait aux éclats et tenait sur ses genoux sa chienne Zerbine, un de ces imperceptibles épagneuls à longues soies argentées, lisses et parfumées.

A l'aide d'un ruban rose, madame de Cernau coiffait Zerbine ; et, quoique Zerbine fût ordinairement d'un caractère assez quinteux et assez maussade, elle se laissait faire complaisamment, lorsque tout à coup Cécile se fâche, d'un revers de sa jolie main blanche soufflette Zerbine, la jette loin d'elle et va s'asseoir devant la table chargée de pastels.

Ici ce fut bien autre chose, ma foi. Je ne sais quels traits se reproduisirent sous le crayon de Cécile ; mais, après quelques essais sans doute infructueux, le carton vola par les airs, accompagné de la boîte de pastels, qui alla tomber en tournoyant sur un de ces beaux vases de verre chinois, dont les morceaux roulèrent sur un magnifique tapis de Turquie.

A la vue des débris de ce vase précieux, la colère de Cécile fut à son comble, et elle entra dans cette espèce d'ivresse furieuse assez commune aux jolies femmes fantasques ou aux enfants gâtés qui, dans la rage d'avoir brisé un objet, en briseront dix, vingt, en briseront tant qu'il en restera, et ne s'arrêteront que par lassitude, comme le soldat ivre de carnage ne s'arrête qu'alors que son bras ne peut plus frapper.

Cécile se livra donc à l'accomplissement fort peu logique de cette pensée : qu'il faut casser parce que l'on a cassé. Or, quand elle eut mis tout en pièces, n'ayant rien de mieux à faire, elle s'évanouit.

Heureusement que ses femmes étaient accourues en entendant ce tapage infernal : elles délacèrent leur maîtresse, et l'inondèrent d'eau de la Reine-de-Hongrie ; bientôt Cécile reprit ses sens et se calma peu à peu.

Une des femmes resta près de la baronne, et sortit après lui avoir remis mystérieusement une lettre, que Cécile jeta au feu à la seule vue de sa forme et de son cachet : puis tout à coup elle voulut la ravoir, et la retira de la cheminée au risque de se brûler les doigts.

Cette lettre, d'abord si dédaignée, était pourtant une lettre d'amour ; mais cet amour, quoique ardent, était si pur, si désintéressé, si extatique, que non-seulement une mère n'en aurait pas pris ombrage, mais encore qu'un mari raisonnable en eût été extrêmement flatté.

Cet amant, si platonique et si rare, était, malgré cela, lieutenant-colonel du régiment de Bourgogne, infanterie, alors en garnison à Nevers ; il se plaignait à Cécile du silence qu'elle gardait depuis quelques jours, et aspirait après une lettre qui était tout son espoir, et serait toute sa consolation.

Cécile froissa le billet, et le jeta de nouveau dans la cheminée.

— Que je suis malheureuse pourtant ! dit-elle, voilà M. de Saint-Cyr qui m'aime véritablement ; c'est un des hommes les plus recherchés et des plus aimables que je connaisse ; je ne lui ai jamais rien accordé.... il ne m'a jamais rien demandé.... il est d'une soumission, d'un amour.... sans pareil ; eh bien ! non, ce n'est pas cela, il faut que malgré moi j'aille m'occuper...

A ce moment un valet de chambre entra...

— Le coureur de M. le comte de Vaudrey vient d'apporter cette lettre pour madame la baronne, dit-il en remettant un billet à Cécile.

— Sortez, dit-elle en prenant avidement la lettre ; elle lut ; c'était de Henri.

« Etant à dîner chez le maréchal de Castries, vous avez dit : « Que je « voudrais donc connaître ce qui cause l'air sombre de cet Anglais, et « que je serais contente de savoir son secret ! » Ces mots, sans importance pour vous, mais précieux pour moi, puisqu'ils exprimaient un de vos désirs, je les ai retenus : le secret, je l'ai conquis, je le sais ; quand pourrai-je vous le dire ?... »

— Voilà donc la cause de son duel avec cet Anglais, s'écria la baronne ; et c'est pour moi.... pour moi.... qui me croyais dédaignée.... oh ! j'en deviendrai folle !...

Puis, courant à sa table, elle écrivit à la hâte ces seuls mots : « A l'instant... » sonna, et dit à son laquais : Pour M. le comte de Vaudrey.

A peine le valet fut-il éloigné, que Cécile frémit de l'inconvenance de la réponse qu'elle avait faite à Henri. Cette femme si impressionnable et si vive s'était laissé emporter à un premier mouvement de joie, de surprise et de bonheur. Quand elle eut retrouvé son sang-froid, elle vit tout ce qu'il y avait de dangereux dans sa conduite.

Elle en pleura de rage, et, selon l'usage, concentra toute sa colère sur celui qui l'avait amenée à agir ainsi.

Car, par une contradiction singulière peut-être, si elle aimait Henri comme amant, elle le haïssait comme homme.

Et, à ce propos, on se tromperait, ce me semble, en croyant que les femmes aiment un homme précisément à cause des perfidies qu'il aura faites à d'autres femmes. Elles ont, comme on dit, trop d'esprit de corps pour cela.

Il y a, je crois, dans leur conduite, moins d'amour que de curiosité, d'orgueil féminin froissé, de vague espoir de vengeance, ou de confiance en leur supériorité, qui les mettra au-dessus du sort commun ; en donnant des droits au perfide, elles savent ou croient acquérir sur lui une influence complète, dont elles comptent user pour venger la cause commune ; ce qui est un bien admirable dévouement. Malheureusement si le perfide est aimable, et cela s'est vu, l'égoïsme s'en mêle, et la femme, oubliant la vengeance commune pour son bonheur privé, se laisse bercer par cette douce illusion : qu'elle ne sera pas trompée comme les autres, parce qu'elle vaut mieux que les autres, et un jour elle se réveille aussi, à son tour, femme à venger.

Cécile se trouvait donc dans un état cruel d'angoisse ; tantôt elle se promettait de recevoir Henri avec mépris et dédain, et de le persifler sur son impertinente confiance ; tantôt elle voulait se montrer bonne et tendre, et lui savoir au moins gré de cette originalité chevaleresque qui l'a-

vait poussé à exposer ses jours sur un mot dit par elle au hasard, mais lui refuser tout, même l'espoir.

Au milieu de ces contradictions on annonça le comte de Vaudrey.

CHAPITRE XX.

L'ENTREVUE.

. . . . . L'imprévu.. ..
MONTAIGNE.

— C'était donc là le secret de sir Georges, disait Cécile à Henri assis à ses côtés, son secret que vous n'avez pas craint de lui arracher au péril de votre vie... et cela pour satisfaire à un vain caprice... et cela pour moi...

— Oui, pour vous seule... cela pour vous, Cécile... Oh ! pardon, mais laissez-moi vous dire Cécile... ce mot madame est si froid... reprit Henri d'une voix douce et soumise, en voyant l'étonnement de la baronne... qui lui dit d'un air sec :

— Vous vous oubliez, monsieur le comte.

— Oh ! non, ce n'est pas oubli, car c'est une habitude, et il me sera, je vous jure, impossible de m'en défaire .. d'abord elle est trop douce, et ensuite elle dure depuis trop longtemps...

— Comment ?

— Sans doute... elle dure depuis que je vous ai vue, depuis que je m'occupe de vous. Car, à chaque instant, lorsque votre souvenir vient me charmer... lorsque, seul avec mes pensées, je vous parle, je vous implore, croyez-vous que je vais vous dire madame ?... Non, je dis : Cécile ; je dis : Cécile, aimez-moi... Cécile, croyez à un amour profond et vrai ; surtout, Cécile, ne le jugez pas d'après les faibles preuves que je vous ai données... Sans espérer un regard de vous, j'ai joué ma vie pour vous, mais qu'est-ce que cela ?... A votre amour je voudrais sacrifier plus que ma vie, sacrifier mes goûts, mes penchants, mon avenir... mais, hélas ! je t'aime tant... oh ! je t'aime tant, qu'obéir à tes moindres caprices ce serait encore le bonheur... je t'aime tant, Cécile... que je te défie d'exiger quelque chose qui, pour moi, soit un sacrifice.

— Monsieur le comte... dit sévèrement Cécile en retirant sa main, dont Henri s'était emparé.

— Oui, voilà ce que je me dis en votre absence, Cécile... Pourquoi devant vous m'empêcheriez-vous de penser tout haut ? Oh ! si vous saviez combien votre froideur m'a fait mal... combien votre air dédaigneux m'imposa, lorsque assez heureux pour que vous ayez daigné me demander un léger service, vous m'avez reçu avec une politesse si glaciale... C'est alors, Cécile, que je maudis ces succès qui me font tant d'envieux, cette réputation dont l'éclat fatal jetait peut-être la défiance dans votre âme... Peut-être, me disais-je, ne verra-t-elle qu'un amour vulgaire dans la passion brûlante qui m'emporte... tandis que c'est le premier amour, le seul et véritable amour que j'aie éprouvé... Oui, Cécile, croyez...

Un grand éclat de rire de la baronne interrompit la période amoureuse du comte, qui s'était assis aux genoux de Cécile sur un petit tabouret.

Malgré ces rires immodérés qui continuaient, la figure de Henri exprima plus d'étonnement que de dépit ; il se releva, et se jetant sur le sofa en secouant négligemment son jabot : — Voilà, parbleu, madame la baronne, un éclat de rire qui déconcerterait fort un pauvre amoureux ; mais, d'honneur, vous êtes difficile, car je n'ai jamais de ma vie mieux parlé premier amour, si ce n'est pourtant une fois à la femme d'un quaker, en Amérique..., et une autre fois à la fille d'un bourgmestre. Mais dites-moi donc, je vous prie, la cause de cette gaieté.

Cécile se prit à rire plus fort, et dit : — Comment ! vous ne trouvez pas du dernier plaisant, monsieur le comte, que vous, l'homme à réputation fatale, vous, le modèle envié des roués de la cour, vous ayez été sottement jouer votre vie sur un mot d'une femme qui ne pensait pas à vous, qui n'y pense pas, et qui n'y pensera jamais ?

— Je vous jure, madame, dit Henri avec le plus grand sang-froid du monde, que si notre position doit être amusante pour quelqu'un, c'est pour moi.

— En effet, vous jouez parfaitement l'impassibilité, dit la baronne, qui commençait à s'irriter du calme de Henri.

— Ce n'est pas un jeu vraiment, et vous allez voir pourquoi. Tenez, raisonnons un peu. D'abord, j'ai exposé ma vie, dites-vous ; quant à cela, ma réputation est, je crois, assez faite pour j'aie le droit d'exiger qu'on ne s'en étonne pas ; ainsi, n'en parlons plus ; ensuite j'ai espéré vous faire agréer mes soins ; vous me refusez, c'est tout simple : j'en ris, c'est encore tout simple ; car, à mon avis, un seul homme au monde pouvait, sans être un niais, se dépiter de ce qu'une femme n'en voulait pas, ou n'en voulait plus.

— Et qui était-ce donc, monsieur ? demanda la baronne avec impatience.

— Mais c'était Adam, quand il était seul dans le paradis avec notre mère commune. J'arrive donc à ce que je trouve de si amusant dans cette scène. Le voici : en vous entendant l'autre jour, chez M. de Castries, exprimer le désir de savoir le secret de cet Anglais, j'ai de mon côté amené ma belle voisine, la marquise de Vaillé, qui n'y pensait guère, à éprouver le même désir, de sorte qu'il y a peu de jours elle a reçu, de vous, le billet obligé : « Etant chez le maréchal de Castries, vous avez dit... etc., etc. » Moins ingrate que vous, madame, elle m'a promis une douce récompense. Déjà j'avais droit à la reconnaissance du galant homme que j'ai obligé. Vous voyez donc qu'une action tout à fait indifférente pour moi m'a valu l'amitié d'un brave gentilhomme, l'espoir des faveurs d'une marquise fort désirable, et la haine d'une jolie femme ; car, je le vois, madame, mon sang-froid vous déconcerte et vous irrite ; avouez donc que je n'ai pas lieu de me plaindre, puisque, pour un pauvre coup d'épée guéri, j'excite à la fois l'amitié, l'amour et la haine ; car j'ai assez de fatuité ou de conscience pour croire que vous me ferez l'honneur de me haïr, madame la baronne.

Cécile était atterrée ; elle comptait sur du dépit, sur de la colère, elle ne trouvait chez le comte qu'un flegme imperturbable, qu'une raillerie froide et calme. Les impressions se succédaient si vives dans cette petite tête vide, capricieuse, que, quoiqu'elle aimât Henri, comme on sait, elle avait voulu le tourmenter, le piquer ; peut-être comptait-elle aussi sur l'embarras qu'il devait éprouver pour lui pardonner ou le désespérer à son gré. Malheureusement, rien de tout cela n'arriva ; l'imprévu tuait toutes ces belles combinaisons ; et comme Henri s'approchait pour lui baiser la main et sortir...

— Restez, monsieur, lui dit-elle, restez... Il faut absolument que je vous parle... Restez, je le veux.

Et la voix de Cécile était saccadée et trahissait son émotion.

— Combien j'aurais été heureux de recevoir un pareil ordre tout à l'heure ! dit Henri ; mais à présent...

— Eh bien ! à présent ?

— Oh ! à présent, je sais bien que c'est un jeu, une méchante plaisanterie de votre part ; vous voulez encore m'abuser, m'amener à vos genoux, et là vous moquer de moi comme tout à l'heure ; mais la leçon est bonne, et j'en profiterai.

— Je suis bien malheureuse, dit Cécile en fondant en larmes.

— Savez-vous, madame, qu'un autre que moi se tromperait à ces larmes ? dit encore Henri avec son imperturbable sang-froid.

— Mais quand je vous dis, moi, que je suis malheureuse, que je pleure parce que j'ai à pleurer, s'écria Cécile ; oui, à pleurer, car je me hais et je me méprise autant que je vous hais et que je vous méprise. Je me méprise de me trouver si faible, moi qui me croyais si forte, si faible devant vous ;... faible à vous laisser voir mes larmes, faible à vous en laisser deviner la cause... Mon Dieu ! que cela est donc affreux !

— Bravo, madame la baronne ! bravo !... mademoiselle Raucourt ne dirait pas mieux !... Et penser que je suis seul pour jouir d'une si belle scène, pour apprécier un talent qui se révèle tout à coup, et si profond !... et si brillant !... dit Henri en continuant sa froide raillerie.

— Oh ! mais c'est à devenir folle ! s'écria Cécile exaspérée. Il dit connaître les femmes, et il ne distingue pas une vraie larme d'une fausse ; il n'a pas vu que ce rire cachait un chagrin ; il n'a pas vu qu'il fallait bien souffrir pour rire ainsi ! Mais les femmes que vous avez connues étaient donc de bien habiles comédiennes, monsieur ? ou êtes-vous d'une défiance si atroce et si stupide que des pleurs comme ceux-ci ne vous disent rien, et elle mit la main de Henri sur sa joue brûlante et baignée de sanglots, ne vous disent rien... ne vous prouvent rien ; .. tenez, monsieur, sortez... sortez, car vous me faites horreur et pitié.

— Le *sortez* est parfait ! dit Henri, et l'idée de prendre la main pour faire tâter les larmes ferait un prodigieux effet au théâtre ; malheureusement vous jouez pour moi seul, madame... et je sais la pièce d'avance.

On devine l'effet de cette réponse sur une femme aussi violente, aussi impatiente de contradiction que l'était Cécile. Elle ne dit pas un mot, pâlit affreusement, essuya ses yeux, et, prenant la main de Henri dans les deux siennes, tremblante comme la feuille, elle lui dit à voix basse et entrecoupée : Monsieur de Vaudrey, je vais vous faire, sans rougir, un aveu qui devrait me faire mourir de honte. Du jour où je vous ai vu, vous avez fait sur moi une impression vive : votre froideur l'a encore augmentée. Le billet que vous m'avez écrit m'a rendue ivre de bonheur. Vouloir vous dire pourquoi je vous attendais avec joie et chagrin, pourquoi j'ai ri et pourquoi j'ai pleuré, ce serait vous expliquer ce que je ne comprends pas moi-même ; vous dire enfin que, malgré tout... je vous aime encore... oui, que je vous aime ; vous faire cet aveu, m'avilir, m'humilier à ce point, est-ce assez ? Monsieur de Vaudrey... est-ce assez expier un moment de folie, de vertige ?... Maintenant, me croyez-vous, enfin ?... Oh ! dites-le... n'est-ce pas que vous me croyez, monsieur de Vaudrey ?... Oh ! dites-le... au nom du ciel ! Pourquoi mentirais-je ?

— Mais peut-être pour gagner un de ces paris qu'on se fait avec soi-même, reprit Henri ; peut-être en pensant à un amant heureux que je ne connais pas, vous vous serez dit : Si M. de Vaudrey revient à mes pieds, mon amant me sera fidèle, ou bien je pourrai lui être infidèle sans qu'il s'en doute, ou autre chose encore... et, comme Jean-Jacques, vous tâchez de bien viser votre arbre ; c'est si naturel !

— O mon Dieu ! dit la baronne avec un accent de douleur qui émut Henri, car au fond il avait bon cœur. Aussi ajouta-t-il :

— Pourtant, Cécile, il serait un moyen de me convaincre de votre amour : soyez à moi... aujourd'hui.

A ce moment, le valet de chambre annonça M. le baron.

CHAPITRE XXI.

L'EXPÉDIENT.

> HERMIA. Je te proteste que je t'aime plus qu'elle ne peut t'aimer.
> LYSANDRE. Si tu parles ainsi, viens à l'écart et prouve-le-moi.
> SHAKSPEARE. — *Le Songe d'été*, act. III, sc. 2.

— Vous avez été incommodée, à ce que m'ont appris vos femmes, dit M. de Cernan en baisant la main de Cécile; mais je vois avec plaisir que cela va mieux : vous êtes pourtant encore un peu pâle. Puis, saluant Henri : Je suis ravi de vous rencontrer, monsieur le comte, car j'arrive de Versailles, et M. de Castries m'a prié de vous remettre ces dépêches. C'est fort pressé, m'a-t-il dit. Voyez donc... madame de Cernan le permet.

— C'est l'ordre de me rendre à mon poste sous le plus bref délai, dit Henri, de partir dans quarante-huit heures, si je puis, et d'aller à Brest attendre de nouveaux ordres. Ce départ est bien prompt, ajouta-t-il en échangeant un regard avec la baronne.

— Diable! dit le baron; et moi, comment ferai-je pour être prêt dans quarante-huit heures?

— Oh! je ne suppose pas que nous appareillions aussitôt mon arrivée. Dans une note que voici, M. de Castries ne m'ordonne de me rendre à Brest aussi promptement qu'afin de diriger moi-même l'armement de ma frégate. C'est un essai qu'on veut tenter, un nouveau système d'artillerie à organiser.

— Oh! alors j'aurai tout le temps nécessaire pour me préparer, dit le baron, et je ne me ferai pas attendre; mais je vous laisse, madame, dit-il à sa femme, car voilà l'heure du club de Condorcet.

Le baron sortit.

— Dans deux jours... vous partez, dit Cécile.

— Je pars, dit Henri avec gaîté, et j'emmène votre mari; avouez au moins que vous me devez un dédommagement pour cela... C'est fort généreux de ma part, car je fais peut-être ainsi le bonheur d'un amant aimé.

En disant ces mots, Henri, qui regardait machinalement dans la cheminée, aperçut la lettre du colonel platonique : se baisser, la saisir, la lire, fut l'affaire d'un moment.

— Ah! parbleu... j'avais deviné juste. Eh bien! madame, avais-je tort de ne pas croire à vos protestations? dit Henri en montrant la lettre.

— Eh bien! que dit cette lettre que je ne puisse avouer, monsieur? répondit Cécile avec fierté.

— Elle me dit, madame, que cette scène a duré assez longtemps, que je crains d'abuser de vos moments, et que je me retire...

— Vous ne sortirez pas, monsieur, s'écria Cécile, que vous n'ayez tout appris. Oui, monsieur, M. de Saint-Cyr me rendait des soins avant que je ne vous eusse connu. Il m'a écrit plusieurs fois : je lui ai répondu; mais jamais il ne reçut de moi d'autre preuve de mon affection... croyez-le... Mais non, vous ne le croirez pas... puisque vous ne croyez rien de moi, dit Cécile en pleurant.

— Si, Cécile... je croirais à votre amour si vous m'en donniez une preuve irrécusable; vous m'aimez, dites-vous... eh bien! prouvez-le-moi. Je pars dans deux jours pour une guerre hasardeuse; jamais je ne vous reverrai, peut-être : que j'emporte au moins ce souvenir, Cécile, que j'aie au moins une fois la conviction d'avoir été aimé, oh! bien aimé. Car je sais que de votre part ce serait un sacrifice immense; mais aussi quel immense amour il prouverait! et puis ce serait si généreux de donner tant à si peu, d'accabler un homme sous le poids d'un bonheur aussi inespéré, aussi inouï! mais, hélas! je vous demande cela, Cécile, sans croire l'obtenir; je sais qu'un tel sacrifice est au-dessus des forces d'une femme, que depuis qu'on s'aime sur la terre jamais pareille preuve d'amour n'a été donnée; enfin, je vous demande cela, Cécile, comme un athée demande un miracle à Dieu pour se convertir et l'adorer...

Et il baisait les mains de Cécile... et il pleurait même, je crois.

— Mais cela est impossible! dit Cécile presque en démence, perdue au milieu de mille émotions contraires qui l'avaient agitée si violemment; d'ailleurs les préparatifs du voyage de M. de Cernan vont le retenir ici plus que jamais, vous voyez bien que cela ne se peut...

— C'est un prétexte, dit Henri.

— Un prétexte... Mon Dieu! un prétexte...

— Eh bien! Cécile... si ce n'est pas un prétexte, voici un moyen qui concilie tout, dit Henri après un moment de réflexion; vous avez souvent écrit à M. de Saint-Cyr?

— Je vous l'ai dit.

— Il a vos lettres?

— Je le crois.

— Vous avez les siennes?

— Oui.

— Rien ne vous y compromet?

— Non, oh! non!... tenez, les voilà, lisez-les.

— Eh bien donc! prenez ces lettres, et, quand votre mari rentrera, jetez-vous à ses pieds, avouez-lui votre correspondance; dites-lui qu'au moment de le voir partir en Amérique, vous voulez lui avouer un secret qui vous pèse... dites-lui que vous avez été imprudente... mais que vous vous êtes arrêtée sur le bord de l'abîme au moment d'y tomber; que l'honneur, que le devoir vous ont retenue. Pour preuve, donnez-lui les lettres de M. de Saint-Cyr, et demandez-lui par grâce de vous retirer dans un couvent pendant son séjour en Amérique.

— Eh bien?

— Que vous êtes enfant! suppliez alors votre mari de partir à l'instant pour Nevers afin de retirer vos lettres des mains de M. de Saint-Cyr, et de lui remettre les siennes. Je n'en doute pas, le baron partira ce soir ou demain; cela nous donne vingt-quatre heures à nous, toutes à nous, Cécile, et vous gagnez encore, par ce sublime aveu, l'avantage d'inspirer pour l'avenir une confiance incroyable à votre mari.

— Mais c'est le démon qui vous inspire de pareilles idées, dit Cécile; c'est infâme; jamais, oh! jamais je ne consentirai à cela; plutôt mourir, plutôt vous voir douter de mon amour. . . . .

Le lendemain matin le baron de Cernan courait sur la route de Nevers, et se disait : — Certainement en Amérique je ne trouverai pas une femme de cette vertu-là; s'arrêter au bord du précipice, avoir le courage de me faire un pareil aveu! mais il faut avouer aussi que j'ai été bien heureux d'avoir affaire à un aussi galant homme que M. de Saint-Cyr, car, en vérité, je ne puis lire sans émotion le passage de sa dernière lettre; et le baron lisait :

« ..... Non, madame, non, je ne demande rien, je ne demanderai jamais rien; n'ai-je pas tout? n'ai-je pas votre affection? plutôt cent fois mourir que de penser à vous faire trahir des devoirs sacrés, que de porter la moindre atteinte à votre repos, et à l'honneur d'un galant homme qui mérite, à tant d'égards, d'être heureux? Entourez-le de soins, madame, et cela sans crainte d'hypocrisie, car un amour tel que le nôtre ne dégrade pas l'âme, il l'ennoblit; on n'en rougit pas, on en est fier, parce qu'il n'y a rien que de pur et d'irréprochable dans cette sympathie éthérée qui élève deux âmes qui s'entendent au-dessus des passions matérielles de ce monde... »

— C'est admirable, reprit le baron en renfermant les lettres dans un portefeuille; ce M. de Saint-Cyr est un homme antique, et je n'ai pas la force de lui en vouloir, ni à ma femme non plus.

Et la nuit vint, et le baron approchait de Nevers.

CHAPITRE XXII.

TROIS SCÈNES D'UNE MÊME NUIT.

> Que le temps s'emploie de manières diverses!
> SAINT AUGUSTIN. — *Confessions*, liv. II, ch. II.

Scène première.

Cette scène se passait à Paris pendant cette nuit où le baron de Cernan arrivait à Nevers; nuit sombre, froide et orageuse; la pluie tombait à torrents, et de fortes bouffées de vent la faisaient fouetter sur les toits des maisons, qui ruisselaient d'eau; dans les rues les passants étaient rares, et le bruit de leurs pas interrompait seul le murmure monotone des gouttières qui débordaient.

Au bout du faubourg Saint-Antoine était situé ce que l'on appelait alors l'Hôpital, lieu de retraite et de réclusion qui recevait les filles de mauvaise vie et les femmes prévenues de vol ou d'autres crimes.

Là était enfermée la duchesse d'Alméda.

Par cette nuit obscure et pluvieuse les environs de cette triste demeure semblaient absolument déserts.

Une ruelle étroite et sinueuse s'étendait au pied du mur qui fermait l'enceinte d'une des cours extérieures de cette prison.

Dans cette ruelle, un homme enveloppé d'un manteau paraissait attendre je ne sais quel signal avec anxiété; à chaque minute il allongeait la tête, regardait attentivement le haut de la muraille, et prêtait l'oreille au moindre bruit.

Au bout d'un quart d'heure, une pierre à laquelle était attachée une longue corde tomba aux pieds de l'homme au manteau, qui, se débarrassant aussitôt de sa cape, saisit la pierre et donna une légère secousse à la corde, qu'on tenait sans doute de l'autre côté du mur, car une pareille secousse répondit à ce signal. Alors Perez, car c'était lui, attacha rapidement à cette corde une échelle à nœuds, dans lesquels étaient passées de petites tringles de fer, donna de nouveau le signal, et l'échelle se hissa le long du mur.

A ce moment, la pluie et le vent semblèrent redoubler de fureur; l'eau tombait en larges nappes si blanches, qu'elles semblaient un brouillard visible au milieu des ombres de la nuit; l'ouragan sifflait avec violence en longs mugissements, et faisait craquer les branches dépouillées de quelques arbres dont la cime dépassait la muraille.

Au bruit que fit une seconde pierre en tombant, Perez saisit fortement l'extrémité de l'échelle de corde, et s'y cramponna ; puis, à sa tension subite, il devina que le prisonnier commençait à y monter de l'autre côté du mur.

Cette ascension durait depuis quelques minutes, lorsqu'un mouvement violent et saccadé, imprimé à l'échelle, fit tressaillir Perez... Puis, comme il continuait toujours de peser avec force à son extrémité, l'échelle céda tout à coup, et lui vint en partie dans les mains. Perez poussa un cri terrible.

On conçoit son épouvante, car à cette secousse, qui avait subitement détendu son échelle, il jugea que Rita, trop faible pour arriver au faîte du mur, s'était laissée tomber, et s'était blessée, s'était tuée peut-être. Pensez alors ce que dut souffrir cet homme si dévoué, là, palpitant de frayeur, collant son oreille à ce mur qui le séparait de Rita de toute son épaisseur ; pensez les affreuses angoisses de cet homme courbé à terre, cherchant à entendre, à travers ces pierres muettes et impitoyables, les cris de la malheureuse duchesse ; se disant : Elle est là, sur le même sol, au même niveau que moi, derrière ce mur dont mon bras dépasserait l'épaisseur, et je n'entends rien ! et je ne vois rien !... Cela fut un horrible moment.

Mais une lueur d'espérance vint animer Perez : une pierre tomba près de lui, et il vit l'échelle remonter le long de la muraille et se tendre de nouveau.

Il reprit son poste.

Cinq minutes après, Rita, vêtue en homme, parut sur la crête de ce mur excessivement élevé, et descendit avec précaution.

Bientôt la duchesse fut libre, et Perez, à genoux devant elle, lui baisait les mains : il ne pouvait parler, tant son émotion était forte.

— Perez, Perez... dit Rita ; mon bon et loyal Perez... comment jamais reconnaître...

Puis elle faiblit, chancela et tomba évanouie.

La pluie ne discontinuait pas, le vent redoublait de violence. Perez était dans une mortelle inquiétude en pensant qu'une ronde du guet pouvait le surprendre ; aussi employait-il tous les moyens possibles pour ranimer Rita ; ne pouvant y parvenir, il se décida à l'emporter, la prit dans ses bras, et marcha ainsi quelques pas.

Bientôt la fraîcheur que lui causait l'humidité de ses habits, et le pétillement de la pluie qui tombait sur son visage, ranimant la duchesse, elle ouvrit les yeux et dit à Perez :

— Où suis-je?

Perez s'arrêta.

— Laisse-moi un peu me remettre, Perez, dit-elle ; assieds-moi contre ce mur, car je me sens bien faible, bien meurtrie, cette chute m'a été si douloureuse ! j'ai les mains tout en sang... et puis la tête aussi... oh ! j'ai bien cru n'en relever jamais... Allons... du courage, Perez... tu vois, l'enfer me seconde... cet orage même nous est propice. Allons, Perez, espoir, courage... je te le disais bien, que rien n'était désespéré...

Et cette malheureuse femme, retrouvant toutes ses forces, toute son énergie dans cette pensée fixe et dévorante qui l'exaltait, recommença à marcher d'un pas ferme, appuyée sur le bras de Perez, meurtrie, souillée, ruisselante d'eau et de sang ; elle atteignit ainsi, conduite par son écuyer, la rue du faubourg Saint-Antoine, car Perez, par excès de prudence, n'avait pas voulu amener de fiacre près de cette ruelle de l'Hôpital, dans la crainte d'éveiller les soupçons. Il pensait trouver une voiture dans le faubourg Saint-Antoine, où l'on en rencontrait toujours, grâce au voisinage des petites maisons des grands seigneurs, qui, presque toutes, étaient situées dans ce quartier : car on se servait alors fort prudemment de fiacres pour se rendre dans ces mystérieuses demeures ; l'incognito se gardant bien plus facilement à la faveur de ces modestes carrosses, qui passaient inaperçus.

Perez et la duchesse commençaient à désespérer d'en rencontrer, lorsqu'ils en virent un à vingt pas d'eux qui entra dans la petite rue Saint-Marcel.

— Hâtons le pas, madame, dit Perez ; peut-être ce fiacre est-il vacant.

Bientôt ils furent à portée de voix du carrosse.

— Arrête ! cria Perez en courant.

Le cocher ne répondit pas.

— Arrête... si ta voiture est libre, dit encore Perez en joignant le fiacre.

A la voix de Perez, la glace d'une des portières s'était abaissée.

— Ma voiture est pleine, dit le cocher en fouettant ses chevaux, que Perez tenait à la bride.

— C'est ce qu'il faut voir, cria la duchesse en se précipitant à cette portière, dont la glace était abaissée.

Tout à coup un homme allongea la tête par cette glace en criant : — Mort-Dieu, si vous tenez à la vie, passez votre chemin, monsieur !

La malheureuse duchesse poussa un cri horrible et tomba à la renverse.

Cet homme, c'était lui, c'était Henri... Henri, avec une femme enveloppée dans ses coiffes.

Au cri de la duchesse, Perez lâcha la bride des chevaux pour la secourir.

Le cocher fouetta le fiacre partit, et Perez put entendre ces mots de Henri : — Rassure-toi, cher ange, rassure-toi, Cécile... C'est quelque homme ivre... attardé...

Scène deuxième.

Le boudoir d'une petite maison située rue Saint-Marcel

Un foyer de lumière douce et invisible répand du haut du plafond, fait en dôme, une mystérieuse clarté dans cette délicieuse pièce. Un grand feu clair et flamboyant pétille dans une cheminée de granit à enroulements d'or. Les fenêtres, bien closes, sont voilées par d'épais rideaux de satin. L'air est embaumé par les fleurs d'une jardinière qui occupe un des côtés de ce boudoir, tendu de velours blanc à fleurs bleues et argent. Les sifflements de l'orage, ne s'entendant plus qu'à travers les doubles fenêtres et les lourdes draperies, arrivent confus et éloignés.

Ce murmure plaintif complète, par son contraste, l'harmonie de cette scène de délices. Car c'est, dit-on, et je le crois, une ineffable jouissance d'entendre le vent gémir, la pluie ruisseler, alors que, dans un ravissant petit salon bien clos, près d'un grand feu, à demi couché auprès de la femme d'un autre, votre tête sur ses genoux, vous causez d'amour, en attendant un souper délicat et une longue nuit de voluptés ardentes comme des voluptés défendues.

Or, Henri goûtait cette ineffable jouissance dans le boudoir de sa petite maison, que nous venons de dépeindre.

Henri, amoureusement assis aux pieds de Cécile, ses mains dans les siennes, la contemplait avec des yeux pétillants de désirs.

— C'est que je suis encore toute tremblante, Henri, disait madame de Cernan ; cet homme avait une figure effroyable.

— Parbleu, mon ange, veux-tu que les gens qui courent les rues à cette heure soient de droit jolis garçons?

— Ne plaisantez pas ainsi, Henri... j'ai eu trop de frayeur.

— Mais, frayeur de quoi, cher ange?... Un homme ivre arrête notre voiture, c'est tout simple ; cet homme est fort laid, c'est encore fort naturel. Ainsi, calme tes craintes, toi que j'aime tant ; car je t'aime, Cécile... Vrai, oh ! bien vrai ; il y a tant d'imprévu, de bizarrerie dans notre liaison, qu'elle ne peut être commune et vulgaire.

— Henri, Henri... combien ce boudoir a-t-il entendu de pareils serments?

— Pour cela, Cécile, il faudrait qu'il t'eût déjà possédée, que déjà ces glaces eussent réfléchi ces yeux si fins, cette bouche si rose, cette taille si voluptueuse... Mais non, c'est aujourd'hui seulement qu'elles ont ce bonheur. Aussi, tiens ! j'en suis jaloux, de ces glaces... Après tout, non, oh ! non, je les aime, au contraire... je les aime comme j'aimerais l'écho qui me redirait à l'infini le doux son de ta voix.

— Henri ! en vérité, c'est un songe, disait Cécile les yeux demi-fermés ; oh ! j'ai besoin de croire que c'est un songe.

— Oui, Cécile... oui, mon ange, c'est un songe... un songe d'or, crois-le... Oui, plus tard, en te rappelant ce jour étincelant de bonheur et d'amour... je veux que tu dises : « Ce bonheur était trop vif, cet amour trop passionné, cette ardeur trop enivrante... Oui, c'était un songe... » Et puis, savez-vous, dit Henri en souriant, savez-vous, Cécile, que c'est chose rare qu'une réalité si réelle qu'elle ait l'air d'un songe !

— Oh ! tais-toi...

— Eh bien ! oui, je me tairai, mon ange, je me tairai : mes baisers parleront pour moi. Un long baiser, qui, du bout de tes jolis doigts, si fins, si déliés, remontera le long de ce bras blanc et arrondi, ne dira-t-il pas mieux que moi : J'aime cette main charmante, ce bras divin ! Je me tairai, et quand mes lèvres cloront tes paupières, cette amoureuse pression ne te dira-t-elle pas mieux que ma voix : Oh ! j'aime, j'aime ces beaux yeux qui jettent de ces regards qui font mourir !... Je me tairai...

— Oh ! non, parle, parle, Henri. Oh ! que j'entende ta voix que j'aime tant, ta voix si douce. Mais, dis-moi donc, Henri, pourquoi chacune de tes paroles vibre-t-elle si longtemps dans mon cœur après que tu as parlé? Pourquoi cette mollesse, cette langueur qui m'énerve? Pourquoi me serait-il égal de mourir demain, dans une heure? car jamais, oh ! jamais je n'ai éprouvé tant de félicité. Pourquoi ce bien-être qui m'écrase? Pourquoi cette sensation vague et voluptueuse qui circule par tout moi, et se fixe délicieusement sous chacun de tes baisers? Oui, si tu baises mes yeux, c'est un plaisir ; si tu baises mes mains, c'est encore un plaisir, un plaisir à mourir, un plaisir à rendre le ciel jaloux. Pourquoi cela, dis, Henri?

— Pourquoi, ma Cécile? dit Henri en entourant la taille de Cécile de ses deux bras, et appuyant sa tête sur son sein. Pourquoi cela? C'est que tu suis l'instinct de ton cœur, qui te dit : Il t'aime.... parce que deux cœurs qui sont faits l'un pour l'autre se révèlent toujours l'un à l'autre ; parce que...

Henri n'acheva pas, car, à ce moment, les doubles portes du boudoir crièrent légèrement sur leurs gonds, s'ouvrirent sans que personne parût, et laissèrent voir une toute petite salle à manger dont les murs étaient rehaussés de peintures écarlate et or ; un grand feu flambait dans une cheminée de marbre surchargée de fleurs qui mariaient leurs couleurs variées au feu des bougies qui étincelaient dans des candélabres de cristal.

La table avait surgi par un plancher mobile, comme on le pratiquait alors, et deux petites consoles chargées de tout ce qui était nécessaire au service de la table évitaient l'ennui d'avoir des laquais.

— Je vais te faire un aveu bien pénible, dit Henri d'un air honteux en se mettant à table tout près, tout près de Cécile ; c'est que j'ai un appétit dévorant.

— Et moi, reprit Cécile d'un air plus honteux encore, j'ose à peine dire que je meurs de faim.

— Oh ! quel bonheur, Cécile ! Tiens, mets-toi là, près de moi. Vive Dieu ! l'amour est une bonne chose, mais un souper recherché et l'amour sont deux bonnes choses.

Or, ils soupèrent, et, il faut l'avouer avec honte et rougeur, ils soupèrent, mais parfaitement bien. Ce qu'il faut encore avouer, c'est que, par cette maudite et fatale réaction du physique sur le moral, leurs yeux devinrent plus vifs, leurs joues plus roses ; les lèvres de Cécile brillèrent d'un carmin plus vif; ses dents, d'une blancheur plus éblouissante.

C'est que la teinte de mélancolie douce qui avait présidé au commencement de la soirée s'effaça devant un rire franc et redoublé; c'est qu'enfin, au moment où une pendule à musique annonça minuit, Henri s'écria : — Déjà minuit, Cécile!

Et à peine ce mot avait-il été prononcé, que les doubles portes du boudoir se fermèrent, et que la salle à manger fut déserte.

Scène troisième.

A peu près à la même heure, et pendant cette même nuit, une autre scène se passait à Nevers, dans un appartement occupé par M. de Saint-Cyr.

M. de Saint-Cyr a trente ans ; il est blond, coloré, d'une taille élégante ; il a de forts beaux traits, des yeux calmes, à fleur de tête, l'air noble et réservé, un abord grave et froid, et de la dignité jusque dans sa façon de prendre du tabac.

Il est minuit. M. de Saint-Cyr, en robe de chambre, vient de se faire rouler les cheveux par son laquais. Il le renvoie, s'assied près de sa cheminée, prend un portefeuille de satin vert brodé d'une guirlande de pensées et d'immortelles, en tire un paquet de lettres, les étale sur la table, et les lit avec recueillement.

Ce sont les lettres de Cécile.

— Et pas de réponse à mes deux dernières lettres, dit M. de Saint-Cyr après avoir lu et relu son amoureuse correspondance. Singulière femme… oui, singulière; car, au milieu de cette facilité de mœurs qui nous envahit, en voilà une qui reste pure, une qui, à mon avis, a plus de mérite qu'une femme strictement vertueuse. Au moins, ma Cécile, oui, je puis dire ma Cécile; au moins ma Cécile combat, elle lutte. Oh! qu'il y a de peine et de plaisir dans cette pensée : qu'elle m'aime, mais qu'elle aime plus encore la vertu ! Hélas ! c'est une de ces préférences qui charment, tout en vous désolant. Voilà bientôt six mois qu'elle agrée mes soins, et je n'ai pas d'autre témoignage d'amour que ses lettres. Que dis-je? misérable que je suis, pas d'autre ! Et n'est-ce pas assez, mon Dieu ! que l'affection sincère de cette femme adorable et adorée? Pas d'autre témoignage, et que voudrais-je donc? infâme que je suis ! la déshonorer, l'avilir à ses yeux ; la forcer à rougir devant son mari ; l'exposer à souffrir d'affreux remords? et pourquoi ? Pour m'avoir donné les droits que donne une possession brutale, tandis que je goûte sans crime les plus ineffables jouissances en me disant : Elle est pure, elle est vertueuse, elle est digne de son époux et de moi ! Cet amour qui nous unit échappe aux censures de ce monde, parce qu'il n'est pas de ce monde; amour chaste, amour noble et élevé, auquel on sourit avec tant d'orgueil, parce qu'on lui a sacrifié toutes les basses et misérables pensées matérielles… amour…

Malheureusement ce touchant monologue fut interrompu par le bruit d'une chaise de poste qui s'arrêta à la porte de l'hôtel, et par l'arrivée subite du laquais de M. de Saint-Cyr, qui, pâle comme un mort, n'eut que le temps de lui dire : — Voilà M. le baron de Cernan, il est derrière moi.

A ces mots, les lettres rentrèrent dans le portefeuille vert comme par enchantement; et, quand M. de Cernan se présenta dans la chambre, il trouva M. de Saint-Cyr froid et calme, debout devant sa cheminée.

M. DE SAINT-CYR. — A quel heureux hasard dois-je la visite de monsieur de Cernan?

LE BARON DE CERNAN. — Veuillez, je vous prie, monsieur, faire retirer vos gens. (Sort le laquais.)

M. DE SAINT-CYR. — Vous arrivez par une nuit affreuse, monsieur; il faut qu'un motif d'une grande importance…

LE BARON DE CERNAN. — D'une grande importance, en effet, monsieur; mais, tenez, abrégeons les formalités et parlons franc, monsieur ; vous avez écrit à ma femme, elle vous a répondu… je sais tout.

M. DE SAINT-CYR. — Monsieur…

LE BARON DE CERNAN (lui montrant un paquet). — Il est inutile de le nier, monsieur, voici vos lettres.

M. DE SAINT-CYR. — Je conçois maintenant le but de votre visite, monsieur, je suis et serai à vos ordres quand il vous plaira.

LE BARON DE CERNAN. — Ecoutez-moi, monsieur. Hier ma femme, en apprenant que j'allais bientôt partir pour l'Amérique, s'est jetée à mes pieds; elle ne pleurait pas, mais ses traits bouleversés, sa pâleur, son agitation, m'apprirent qu'un secret important allait m'être révélé. En effet, monsieur, elle m'a tout dit, et ses remords et ses craintes ; elle m'a tout dit, monsieur : elle m'a donné vos lettres ; elle m'a supplié de partir à l'instant, de vous les remettre, de vous redemander les siennes, et de l'arracher ainsi au danger qu'elle pouvait courir pendant mon voyage, me demandant par grâce de s'enfermer dans un couvent durant le temps que je resterais en Amérique. Vos lettres, je les ai lues, monsieur; quelque amère que soit une pareille découverte aux yeux d'un mari, j'y ai puisé un grand soulagement, monsieur, en voyant que ma femme était encore pure; en voyant que, loin d'abuser d'un ascendant fatal, vous aviez, au contraire, affermi Cécile dans l'amour de ses devoirs, vous contentant d'une affection pure et désintéressée. Avec un autre homme que vous, monsieur, la marche était simple : je devais venir ici vous insulter et vous couper la gorge, ou me faire tuer par vous ; avec vous, monsieur de Saint-Cyr, j'agis autrement : voici vos lettres (le baron les jette au feu); j'ose espérer maintenant de votre loyauté un pareil sacrifice.

M. DE SAINT-CYR. — Votre procédé est trop noble, monsieur, pour que je ne réponde pas à une façon d'agir aussi flatteuse qu'elle est honorable pour moi : voici les lettres de madame de Cernan. (M. de Saint-Cyr jette au feu les lettres de Cécile.)

LE BARON DE CERNAN. — Maintenant, monsieur, je vous remercie de la noblesse de vos procédés, que j'apprécie bien; car les hommes comme vous deviennent rares, monsieur.

M. DE SAINT-CYR. — C'est entre nous à la vie à la mort, monsieur (il tend la main au baron); accordez-moi votre amitié, monsieur, j'en suis digne, et j'espère m'en montrer plus digne encore. (L'amant et le mari s'embrassent avec effusion.)

LE BARON DE CERNAN. — Maintenant, monsieur, recevez mes adieux.

M. DE SAINT-CYR. — Par cet épouvantable temps… vous n'y pensez pas… Demain il sera temps…

LE BARON DE CERNAN. — Demain… monsieur ! demain… et ma femme, et ma Cécile, qui m'attend !… demain… et ses angoisses, monsieur !… demain… et à cette heure n'est-elle pas échevelée, désolée, pleurant, en songeant aux suites de cette entrevue, pensant peut-être, la malheureuse, que nous sommes sur le point de nous entr'égorger !

M. DE SAINT-CYR. — Je conçois votre impatience, monsieur ; j'entends les chevaux qui arrivent, encore une fois adieu… adieu.

LE BARON DE CERNAN. — Adieu, monsieur de Saint-Cyr ; je vais, en vous quittant, vous dire une chose qu'un aussi galant homme que vous comprendrez. Demain vous viendrez à Paris, que je vous présenterai à madame de Cernan ; sûr que, pendant mon absence, elle ne pourrait avoir de Mentor plus sûr, d'ami plus digne de ma confiance et de mon estime.

M. DE SAINT-CYR (avec une admirable expression de conscience et de dignité). — J'y aurais compté… monsieur.

M. DE CERNAN (l'embrassant). — Toute votre conduite est dans ce mot-là, Saint-Cyr.

M. DE SAINT-CYR (l'embrassant encore). — Vous m'avez compris, Cernan…. (Le baron sort ; la chaise de poste roule sur la route de Paris.)

M. DE SAINT-CYR (seul). — Et voilà comme, grâce à une conduite honnête et loyale, une liaison qui pouvait amener la mort et le désespoir de trois personnes, raffermit davantage les liens d'honneur et de probité qui les unissent… Comparez donc cela à un amour criminel !… Allons, quoi qu'on dise, la vertu est une belle et honorable chose : en voici la preuve.

Et M. de Saint-Cyr dormit comme un juste qu'il était.

A la fin de cette nuit si diversement employée, sur les six heures du matin, la porte de la petite maison du comte de Vaudrey s'ouvrit mystérieusement, et Cécile, prudemment enveloppée, monta dans un fiacre.

Le baron arriva de Nevers à onze heures du matin, et embrassa joyeusement sa femme, qu'il trouva pâle, abattue, comme il s'y attendait bien.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE XXIII.

LES DEUX FRÈRES.

> L'homme s'élève au-dessus de la terre sur deux ailes, la simplicité et la pureté. La simplicité doit être dans l'intention, et la pureté dans l'affection.
>
> *Imitation de Jésus-Christ*, liv. II, ch. IV.
>
> ... Et s'il a une piété fervente et une grande vertu, il lui manque encore beaucoup, il lui manque une chose souverainement nécessaire.
>
> — Qu'est-ce donc?
>
> — C'est qu'après avoir tout quitté il se quitte aussi lui-même, et se dépouille entièrement de l'amour de soi.
>
> C'est enfin, qu'après avoir fait tout ce qu'il croit devoir faire, il pense encore n'avoir rien fait.
>
> *Imitation de Jésus-Christ*, liv. II, ch. XI.

Rien n'était changé dans la petite maison de Saint-Rénan, demeure tranquille et modeste des deux frères. C'était la même solitude, le même calme. Sulpice s'était remis à l'habitude de ses soins domestiques, qui avaient un peu souffert de l'absence de Rumphius; car, pendant le séjour de l'astronome à Paris, le pauvre Sulpice était resté dans un état inaccoutumé d'apathie et de torpeur.

Ces détails minutieux du ménage, auxquels il se livrait avec tant de bonheur dans l'espoir d'être utile à son frère, il les négligea dès qu'il ne s'agit plus de Rumphius. Vivant de quelques fruits, passant la plus grande partie de la journée à pleurer dans la chambre de l'astronome, le malheureux Sulpice traîna si douloureusement sa vie pendant sa séparation d'avec Rumphius, qu'à bien dire, ces quinze jours ne pouvaient compter dans son existence: car, nous l'avons dit, épargner à son frère la moindre peine, tel était le but constant que se proposait Sulpice. Or, ce but étant, pour ainsi dire, l'âme qui animait le corps de ce bon frère, une fois l'âme partie, le corps restait inerte et comme sans vie.

Mais aussi, quels transports, quelle joie lors de l'arrivée de Rumphius, qui était revenu à Saint-Rénan depuis deux jours! Il fallait voir comme Sulpice considérait son frère avec attendrissement, avec admiration; osant à peine lui parler, car il connaissait les accès de mutisme de l'astronome, mais le couvant des yeux, mais tâchant de lire sur ses traits si ce voyage l'avait fatigué, si les résultats en étaient satisfaisants pour lui!

Il fallait voir avec quel bonheur intime et profond Sulpice prépara le premier repas que fit son frère; quelle activité, quelle promptitude dans le service!

Et, chose bizarre, incompréhensible, pour la première fois Rumphius parut s'apercevoir de tout ce que son frère faisait pour lui, et, chose plus extraordinaire encore, Rumphius, dérogeant à son habitude, ne chercha pas à soulever la moindre contradiction, et passa la soirée de son arrivée sans taquiner Sulpice.

Sulpice, prenant cette inquiétude, ce calme inusité pour le résultat de la fatigue du voyage, ne s'en effraya que médiocrement; mais le lendemain, trouvant la même bienveillance chez l'astronome, ne lui entendant pas dire un mot aigre ou désagréable, ou lui poser une question ambiguë et embarrassante, Sulpice crut Rumphius sérieusement indisposé, et commença de s'inquiéter.

Il se proposa donc d'interroger son frère sur sa santé, si, le troisième jour, les mêmes symptômes se manifestaient. Ils se manifestèrent.

Et nous sommes arrivés à ce troisième jour.

C'était après le frugal repas des deux frères. Rumphius paraissait plus absorbé que de coutume; lorsque, sortant tout à coup de sa rêverie, et s'adressant à Sulpice : — Enfin, nous voilà réunis, lui dit-il avec un profond soupir.

— Oh! oui, mon frère, bien heureusement réunis, réunis pour ne plus nous quitter, n'est-ce pas, mon frère? répondit Sulpice. Car, si vous saviez combien j'étais malheureux loin de vous! et pourtant je m'en voulais d'être malheureux, puisque ce voyage vous plaisait, mon frère... Mais, pardonnez-moi cet égoïsme, je ne pouvais m'empêcher de souffrir. Oh! vrai, mon frère, vous devez me pardonner, car j'ai bien souffert loin de vous, et je vous aurais eu bien vite rejoint, si vous ne m'aviez pas ordonné de rester ici... tout seul.

Et les yeux de cette pauvre et bonne créature se remplissaient encore de larmes au seul souvenir de ces jours si longs, si tristes, si décolorés, qu'il avait ainsi passés.

— Mon bon Sulpice! dit Rumphius attendri. Car, même pour une âme desséchée par l'analyse, comme l'était celle de Rumphius, la position était cruelle.

L'astronome avait promis au comte d'aller avec lui dans l'Inde; pour rien au monde il n'eût sacrifié ce voyage. Seulement, malgré son égoïsme et son mépris philosophique pour la nature bornée de Sulpice, Rumphius se trouvait fort ému en se voyant au moment de faire cette confidence à cet être si inférieur et si bas placé, qu'il dominait pourtant de toute la hauteur de son intelligence et de son savoir.

Et cette crainte était naturelle, car jamais la science d'un Newton, le génie d'un Bonaparte, la puissance d'un Louis XIV, ne mettront un homme à l'abri de l'espèce de trouble et d'admiration qu'impose le placide rayonnement d'une âme pure et sereine, d'une âme d'enfant, qui trouve des armes si puissantes dans sa résignation, une supériorité si immense dans son naïf dévouement.

— Mon bon Sulpice, enfin nous voilà donc réunis; ne pensons plus à tout cela, répéta machinalement Rumphius, qui n'osait toujours pas apprendre à son frère la fatale nouvelle.

— Oh! mais, mon frère, mon chagrin est oublié maintenant; je ne parle de cela que parce que je suis bien heureux, dit Sulpice, oh! bien heureux, car d'ici à bien longtemps vous ne me quitterez plus, n'est-ce pas, mon frère? puisque voilà M. le comte de Vaudrey, votre protecteur, qui va s'embarquer à Brest; et il se passera sans doute bien du temps avant qu'il ne revienne. Or, bien du temps aussi avant que nous soyons séparés de nouveau, n'est-ce pas, mon frère?...

— Oui, sans doute, Sulpice, il part pour l'Inde... Ah! voilà un beau voyage!

— Oh! certainement, un beau voyage, reprit Sulpice avec sa soumission ordinaire.

— Un voyage comme j'en aurais désiré faire un, si j'avais été plus jeune. Mais, bah! à mon âge, il n'y faut plus penser, reprit Rumphius, qui ne brillait pas dans l'art d'arriver à son but par des transitions ménagées.

— Oh! sans doute, mon frère, vous avez bien raison de n'y pas songer.

— Je n'y pense pas non plus, Sulpice; je dis seulement que c'est un beau voyage. Jugez donc, voir de ses yeux ce que les livres apprennent si imparfaitement; voir des brahmes et converser avec eux sur le *Nity Hocos*, ou science morale de la religion hindoue! Voir les sacrifices des brahmes, *Vonaprasty*, dont nous avons une idée si incomplète, et le sacrifice de *l'Ekiam!* et le petit *Ekiam!* et le grand *Ekiam!* et les légendes sanscrites! et les géants ennemis des *Vanaprastas!!!*

Or, Rumphius s'animait graduellement à ces citations; peu à peu son ardeur pour la science se réveillait, et le rendait de plus en plus insensible à la crainte de blesser son frère au cœur en lui révélant ses projets d'une manière si inattendue.

— Enfin, reprit Rumphius avec une exaltation croissante, enfin voir de mes yeux, comme je vous vois, Sulpice, voir et entendre un vrai brahme, un brahme en chair et en os, pratiquer le *Sandia!* le voir avec le pouce et l'index se presser les deux narines, prononcer six fois le mot *Ron* en retenant sa respiration, pensant au feu, et, par là, brûlant symboliquement son corps! Comment, Sulpice, vous ne m'enviez pas?... vous ne concevez pas mon bonheur?... Je vais lire dans le *Talmuth*... pénétrer le mythe des symboles!... savoir le sens allégorique que cache, entre autres, cette fiction du géant *Ravana* qui avait les poils du corps semblables à des arbres de haute futaie, et qui, étant en guerre avec quelques dieux, attacha un gros rocher à chacun de ces poils: de sorte que, s'avançant ainsi équipé au milieu de l'armée ennemie, il ne fit que se secouer comme cela, brrr... et, par ce mouvement violent, fit voler à droite et à gauche tous ces rochers, qui tombèrent dru comme grêle et écrasèrent ses ennemis jusqu'au dernier! Mais qu'est-ce que cela auprès de l'espoir de pénétrer le symbole de Rama, qui avait dix têtes et trois cent soixante-cinq bras!... Penser que je pénétrerai ceux-là et encore bien d'autres... cela ne vous ravit pas, ne vous fait pas trépigner de joie? L'idée de mon voyage ne vous transporte pas?...

— Mais je ne vous comprends pas, mon frère, dit Sulpice.

— Au fait, c'est vrai. Eh bien! puisque après tout il faut en finir par là, dit Rumphius d'un air de résolution désespérée, M. le comte de Vaudrey m'a proposé de l'accompagner dans l'Inde; j'ai accepté, et, dans huit jours, j'irai le rejoindre à Brest pour partir avec lui...

A cette nouvelle si imprévue, si accablante, le sang de Sulpice ne fit qu'un tour; il devint pâle comme la mort et balbutia, les yeux noyés de larmes, avec un accent déchirant : — Partir!... mon Dieu! partir! mon Dieu! et moi, mon frère!...

Et il était à genoux devant Rumphius, dont il pressait les mains.

— Vous?... eh bien! vous, murmura Rumphius, vous m'attendrez ici...; vous m'avez bien attendu quinze jours, et vous n'en êtes pas mort...

— Mais c'est impossible, cela... C'est impossible... Partir seul... Cela ne se peut pas, mon frère, dit Sulpice à mains jointes.

— Cela est possible, car ce sera; et ce sera, parce que je vous l'ordonnerai! Après tout, je n'ai pas besoin de vous, dit Rumphius d'un ton qu'il voulait rendre dur et que l'émotion de sa figure démentait.

A ces mots cruels, Sulpice se releva droit, noble et calme... il essuya ses larmes, et, pour la première fois de sa vie, il dit avec une fermeté extraordinaire, qu'on ne pouvait attendre d'un homme toujours si timide et si soumis : — Que vous le vouliez ou non, si vous allez dans l'Inde, mon frère, je vous y suivrai...

— Quelle folie! dit l'astronome.

— Il ne faut pas appeler cela une folie, mon frère, entendez-vous! et la voix de Sulpice devenait presque menaçante : ce n'est pas une folie, c'est un droit que j'ai acquis par un dévouement pour vous qui date de vingt ans : c'est un droit que j'ai encore acquis en promettant à notre père mourant de ne jamais vous quitter;... et je suis décidé à user de ce droit, entendez-vous, mon frère?

Rumphius se tut, ne pouvant supporter le regard imposant, presque inspiré, de Sulpice, qui reprit avec une animation croissante : — Comment, mon frère, vous avez cru que, vous sachant au milieu des mille dangers d'un voyage, je resterais ici à faire des vœux stériles pour vous! Vous avez cru que lorsqu'ici, à terre, dans cette solitude, c'est à peine si je puis parvenir à ce qu'aucune privation, aucune imprudence ne vienne attaquer votre santé ou vous déranger de vos travaux, vous avez cru que j'irais vous laisser seul, dans un vaisseau, parcourir des pays étrangers, vous occuper de détails dont vous n'avez pas même l'idée!... Et qui donc vous soignerait, mon frère? et qui donc vous guiderait? et qui donc vous mettrait le pain à la main et le verre à la bouche? et qui donc viendrait, pendant ces nuits où vous restez quelquefois demi-nu à observer les astres, qui viendrait donc vous préserver du froid? Comment, vous avez cru cela, mon frère! Vous avez pu croire que, vous sachant perdu au milieu d'une existence si nouvelle pour vous, je vous laisserais seul! Non! non! que vous y consentiez ou non, encore une fois, je vous suivrai. Ecoutez donc, mon frère : moi, je n'ai pas mis ma vie dans la vôtre pour voir anéantir dans un jour le fruit de vingt années d'affection fraternelle; je vous suivrai. Encore une fois, que vous le vouliez ou non, je vous suivrai, mon frère!

Ce langage simple, ferme et noble, confondit Rumphius. Le savant était terrassé; il faisait pitié à voir, il balbutiait comme un écolier pris en faute. Enfin, ne sachant que dire et que répondre, il pensa à invoquer la médiation de Henri, et répondit à son tour d'une voix soumise et émue : — Mais je ne sais pas, moi, si M. le comte de Vaudrey voudra bien consentir à ce que vous me suiviez, Sulpice.

— S'il y consentira, mon frère! vous en doutez? c'est faire injure à ce seigneur. Oh! je vous promets, moi, qu'il y consentira, quand je lui dirai : Monsieur le comte, mon frère ne peut pas plus se passer de moi qu'on ne se passe de mains pour toucher ou d'yeux pour voir. Pendant que mon frère pense, moi j'agis pour lui. C'est un savant précieux pour son pays, monsieur le comte, et, pour qu'il puisse se consacrer tout entier aux sciences qui le réclament, il faut que sa vie soit dégagée de tous ces misérables soins matériels qui le troubleraient dans ses travaux : qui donc mieux que moi pourrait remplir ce devoir près de lui? qui oserait me disputer cette tâche? Après cela, monsieur le comte, je ne vous demande que d'être avec mon frère, voilà tout; d'être dans le même vaisseau que lui, le reste m'est égal; vous me confondrez avec vos matelots, vous me traiterez comme eux; ce que je veux, monsieur le comte, c'est d'être avec mon frère : et cela, vous ne pouvez me le refuser, vous ne me le refuserez pas.

— Dame... alors vous vous chargerez de le lui demander, Sulpice, dit Rumphius; quant à moi, je ne m'en mêle pas.

— Oh! laissez-moi faire, mon frère; tout ce que je voulais c'était votre approbation à vous, dit Sulpice, tout heureux de l'agrément de l'astronome et redevenant humble et soumis.

Car, par un singulier phénomène psychologique, cette exaltation passagère à qui Sulpice avait dû son éloquence disparut dès que son but fut rempli.

Oui, c'était une de ces subites et incompréhensibles révélations de l'esprit, de l'âme ou de Dieu, qui vous indiquent, comme moyen infaillible de réussite, le parti le plus opposé, le plus contrastant avec votre caractère et votre façon d'être habituelle.

Et cette influence supérieure et occulte est si puissante, qu'elle vous donne, non-seulement l'idée, mais la force, mais le pouvoir de venir à vos fins; et puis, le terme atteint, elle se retire, elle s'efface, elle devient presque un rêve, même pour celui qui a pourtant éprouvé son action d'une manière si intime et si probante.

Pénétrer ce mystère, chercher le lieu où naît cette idée, la cause qui l'inspire, serait s'égarer dans le dédale de la métaphysique la plus embrouillée. Contentons-nous donc de dire qu'après cette scène le bon Sulpice redevint ce qu'il avait toujours été, calme, patient, négatif; que Rumphius, débarrassé de ce secret qui lui pesait, redevint, lui, rêveur, taquin, disputeur comme d'habitude, et que la vie régulière des deux frères ne fut un peu changée que par les préparatifs de départ et de voyage, que Sulpice fit avec sa patience, son exactitude et ses soins ordinaires.

Trois jours après, Rumphius reçut une lettre de Paris ainsi conçue :

« Monsieur,

« M. le comte mon maître me charge d'avoir l'honneur de vous prévenir qu'il sera à Brest le surlendemain du jour où vous recevrez cette lettre, et qu'il désire que vous fassiez tous vos préparatifs le plus tôt possible; car M. le comte veut partir de Brest dans les premiers jours de janvier au plus tard.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.,

« Décembre 1780.

« Germeau,

« Valet de chambre. »

Puis, au bas de la lettre, ces mots écrits à la hâte, de la main de Henri :

« Dépêche-toi d'arriver, mon bon Rumphius, une diable d'aventure m'oblige à partir sous le plus bref délai. »

— Une diable d'aventure? dit Rumphius tout pensif. — Ah! j'y suis, ce sera son duel avec M. le baron de Ceruan ; ils devaient se battre le lendemain de mon départ... Et moi qui ai oublié d'être inquiet...

— Se battre, mon frère! Ah! mon Dieu, s'il allait être tué...

Dans cette exclamation involontaire du doux Sulpice devait pourtant se trouver le germe de cette homicide pensée : « s'il était tué, mon frère ne resterait, et éviterait les dangers au-devant desquels il court peut-être. »

Toujours est-il que Rumphius répondit : — Blessé... cela pourrait bien être : car le baron était outré.

— Pourquoi donc cela, mon frère? demanda Sulpice.

— Oh! pour des raisons que vous ne pouvez savoir, répondit Rumphius avec cet air de fatuité mystérieuse que prend un enfant de quinze ans en répondant à un curieux de douze ans au sujet d'une indiscrète question sur les femmes.

Deux jours après, les deux frères arrivèrent à Brest, suivis de leur mince bagage, et la petite maison de Saint-Rénan resta confiée aux soins d'une vieille femme.

Sulpice essuya bien en secret quelques larmes que lui arracha le souvenir des jours qu'il avait passés dans cette retraite; mais il n'en dit rien à son frère, et tâcha même de paraître plus gai qu'il ne l'était d'habitude.

CHAPITRE XXIV.

BREST.

> Il y a parmi eux des hommes très-malheureux, que personne ne console, ce sont les maris jaloux; il y en a que tout le monde hait, ce sont les maris jaloux; il y en a que tous les hommes méprisent, et ce sont encore les maris jaloux.
>
> Montesquieu. — *Lettres persanes*, I, 55.
>
> Cecy est digne d'estre considéré, que nostre nation donne à la vaillance le premier degré des vertus.
>
> Montaigne, liv. II, chap. vii.

En 1780, comme en 1830, ç'a toujours été une existence assez monotone que la vie d'un officier de marine dans un port militaire.

Mais c'est surtout pour ceux qui, étrangers à la ville, n'y ont aucune relation de famille, que les jours se traînent longs et ennuyeux; car il y a même peu de distractions à chercher dans ce qu'on appelle la *société*, cette société, comme toutes les sociétés de province, n'étant amusante que pour ceux qui, vivant sans cesse dans son cercle, peuvent être au fait des sempiternelles médisances, plaisanteries ou rivalités sur lesquelles pivotent ordinairement les beaux esprits de l'endroit. Mais, au résumé, tout cela doit paraître assez sot à un pauvre diable qui arrive de Versailles, de Paris ou du Chili. Aussi a-t-il à choisir entre la bière et la fumée des estaminets, les fausset's d'un pitoyable théâtre, et les charmes de la solitude la plus complète.

Or, trois des officiers de la frégate *la Sylphide*, que commandait le comte de Vaudrey, auraient eu à faire ce choix embarrassant, car ils étaient totalement étrangers à Brest, s'ils n'avaient pas eu la lumineuse idée de se réunir tous les soirs chez l'un d'eux, et d'improviser ainsi un petit Paris sous le ciel brumeux de la Bretagne.

De cette façon, ils vivaient de leurs mutuels souvenirs, se communiquaient les lettres qu'ils recevaient de la cour, et refaisaient ainsi un peu de cette bonne existence de Paris et de Versailles après laquelle ils soupiraient si vivement.

Ces trois intimes, comme on les appelait, étaient le marquis de Miran, le chevalier de Monval, tous deux enseignes de vaisseau, et le baron de Saint-Sauveur, garde du pavillon, faisant à bord le service d'officier.

Chaque soir, après dîner, ils se rassemblaient chez l'un d'eux, et là, auprès d'un bon feu bien flambant, devant lequel frémissait une immense bouilloire d'eau chaude destinée à parfaire le punch, le café ou le thé (dont l'usage commençait à se répandre dans l'aristocratie), les trois gentilshommes causaient longuement de voyages, de combats, de Versailles, de Paris, de femmes, jouaient quelque peu, ou se lisaient les lettres qu'ils recevaient de leurs nombreux correspondants.

Les trois amis se réunissaient ce soir-là chez le marquis de Miran.

Le chevalier de Monval était arrivé ; ils n'attendaient plus que le baron de Saint-Sauveur.

L'appartement de M. de Miran se composait de trois de ces grandes pièces *garnies* qui ont un caractère si particulier et si triste à mon avis.

Les deux jeunes gens s'étaient établis dans la moins vaste de ces chambres, qui avait la prétention d'être un salon ; mais, grâce à un immense feu bien petillant, à un épais tapis, et à de grands rideaux qui cachaient les fenêtres, on pouvait encore là passer une soirée d'hiver, étant bien étendu sur un des trois larges canapés qui ornaient cette pièce, et humant de temps à autre un verre de punch brûlant ou une tasse de thé de Caravane.

— Que diable peut donc faire ce fou de Saint-Sauveur pour arriver si tard ? dit Monval : pour Dieu, qu'il ne nous manque pas, nous sommes à court de nouvelles, et nous comptons sur lui pour en apporter.

— En effet, Monval, dit M. de Miran, c'est un mauvais courrier que celui d'aujourd'hui : et, pour nous refaire, il a fallu passer dix heures à l'arrimage de cette maudite frégate.

— Sans compter la fatigue mortelle d'avoir sans cesse ce diable de lieutenant sur nos talons, dit Monval.

— Oh ! pardieu, le *bleu* (1) qu'il est ! reprit Miran, il tient à prouver qu'il sait son métier, ce que personne ne lui conteste. Mais il y a chez cet homme-là une brutalité et une insolence de manieres qu'il ne porte heureusement que dans le service ; car sans cela, mon cher, il y aurait du sang de répandu.

— Bah ! dit Monval, il est à moitié fou, il faut s'en amuser ; moi, au contraire, je mets une soumission dans le service qui le désespere, et, une fois hors de la frégate, je lui rends bien ses impertinences, à ce digne M. Thomas, que je soupçonne fort d'être au désespoir de ne s'appeler que Thomas, quoique lui et son ami Gédéon, notre digne docteur, ne cessent de clabauder contre la noblesse.

— Gedéon ! en voilà un qui est bête ! dit le marquis de Miran ; un imbécile qui... Mais j'entends Saint-Sauveur...

En effet, Saint-Sauveur entra.

Il pouvait avoir dix-huit ans ; ses deux amis paraissaient un peu plus âgés.

— Bonjour, cria Saint-Sauveur en entrant ; bonjour et bonne soirée : j'ai des lettres !

— Bravo ! voyons.

— Non. Auparavant donne-moi une robe de chambre, Miran. Comme M. Jourdain, je crois que je lirai mieux en robe de chambre.

— Allons ! tiens, fou que tu es ! dit son hôte en lui jetant ce vêtement, qu'il prit dans une garde-robe.

Saint-Sauveur dépouilla son habit bleu galonné d'or à la Bourgogne, garda sa veste, sa culotte et ses bas écarlates (écarlates parce que les gardes de pavillon faisaient partie de la maison du roi), dégrafa son ceinturon de daim, jeta son épée sur une table, passa la robe de chambre, s'allongea commodément sur un canapé, et dit enfin à ses deux amis, qui attendaient la fin de son installation avec une avide curiosité : Mes amis, j'ai des lettres de Paris ; et entre autres une du marquis de la Jaille, de l'ami intime de notre futur commandant.

— C'est parfait ; lis nous cela...

— Je crois bien que c'est parfait, car il s'agit d'une aventure des plus bizarres : c'est tout un roman, dont le dénoûment est l'arrivée prochaine du comte de Vaudrey.

— Mais lis donc, maudit bavard, crièrent les intimes.

— M'y voici. Ecoutez donc bien ce que m'écrit la Jaille.

« Vous vous plaignez ordinairement de ce que mes lettres sont courtes, mon ami ; en voici une qui, je crois, ne m'attirera pas le même reproche. Je serai prolixe, car il s'agit d'un de mes amis les plus intimes, sous les ordres duquel vous allez vous trouver, et je n'ai rien voulu omettre d'une aventure que l'envie et la médisance s'efforceront, j'en suis sûr, de faire tourner contre mon excellent et digne ami, le comte Henri de Vaudrey. Voici le fait.

« Je vous ai raconté, dans mes lettres précédentes, la plaisanterie si originale que Vaudrey fit à cette duchesse espagnole, son déguisement, son séjour dans une tour isolée, sa plaisanterie fort innocente d'abord, et qui, au grand regret de mon ami, je vous l'assure, a fini d'une façon plus sérieuse. Mais aussi, qui diable pouvait s'attendre à voir, de nos jours, une femme pousser les choses aussi loin et être assez enfant pour mourir d'amour ? Que voulez-vous ! c'est un malheur ; mais vous m'avouerez qu'il était impossible à Vaudrey de le prévoir.

« Comme vous pensez bien, cette aventure a mis Vaudrey plus à la mode que jamais ; et, au nombre des femmes qui l'ont occupé, je citerai madame la baronne de Cernan, que vous avez vue, je crois, chez madame la princesse de Lorraine, d'où elle n'a bougé pendant quelques mois. »

— Pardieu ! je la connais aussi, dit Monval : une bien jolie femme ; mais d'une épouvantable pruderie, m'avait-on dit... Ah ! elle aussi !... Tiens... tiens... tiens... si j'avais su cela !

(1) La marine se distinguait alors en marine bleue et rouge. Les officiers de la marine rouge étaient ordinairement de la noblesse, et sortaient des gardes-marines ; les officiers bleus ne servaient que comme auxiliaires, et sortaient de la marine marchande.

— Tais-toi donc, dit Miran.

Saint-Sauveur continua :

« Il paraît qu'un M. de Saint-Cyr, lieutenant-colonel au régiment de Bourgogne, rendait aussi ses soins à madame de Cernan, qu'elle recevait même ses lettres, mais que lui, pas plus que d'autres, n'en avait rien obtenu : enfin c'était, dit-on, du platonisme le plus pur. »

— Et tu veux que je ne méprise pas souverainement l'infanterie ! s'écria Monval.

— Encore une interruption et je cesse de lire, dit Saint-Sauveur, qui continua.

« Je ne sais ni pourquoi ni par quel moyen Vaudrey éloigna le mari et l'envoya trouver M. de Saint-Cyr à Nevers, où ce dernier tenait garnison ; mais ce qu'il y a de certain, ce qui est maintenant connu de tout Paris, c'est que pendant le temps que le mari et l'amant platonique se disaient je ne sais quoi à Nevers, le comte passa toute une nuit avec la baronne dans sa petite maison. »

— Bravo ! cria Monval, voilà une bonne leçon pour l'infanterie platonique...

« Par un hasard inconcevable, reprit Saint-Sauveur, quoique les précautions minutieuses que le comte et la baronne avaient prises parussent devoir ensevelir cette aventure dans le plus profond secret, deux lettres anonymes, lancées, on le suppose du moins, par la marquise de Vaillé, qui s'était vue sacrifiée par Henri à madame de Cernan, apprirent à M. de Saint-Cyr et à M. de Cernan qu'on les avait joués tous deux, et que pendant le voyage du mari à Nevers sa femme s'était donnée à Vaudrey. Le fait fut affirmé par une des femmes de la baronne, qui, jusque-là, avait paru dévouée à sa maîtresse ; mais qui, probablement corrompue par les infâmes qui avaient machiné toutes ces horreurs, avoua tout au baron.

« Jusqu'ici, mon ami, je n'ai rempli que le rôle de narrateur, voici comment je suis devenu acteur dans cette tragi-comédie.

« Il y a trois jours, je reçus un mot de Henri, qui me pria instamment de passer à l'hôtel de Vaudrey. J'y courus, et je le trouvai assez agité. Je t'attendais, me dit-il, car me voici une pitoyable affaire sur les bras. Pour moi, ça m'est égal ; mais c'est cette pauvre madame de Cernan qui sera désolée. Enfin, n'importe, je t'ai écrit pour te prier d'être un de mes seconds, Crussol sera l'autre. Je me rencontre ce matin à la porte Maillot avec MM. de Cernan et de Saint-Cyr. Deux duels à la fois ! lui dis-je ; mais la partie n'est pas égale. Ce qu'ils appellent l'offense a été égal, mon cher, me dit Vaudrey : la réparation doit l'être aussi. »

« Nous partîmes dans son carrosse, lui, moi, Crussol et son chirurgien.

« A la porte du bois, nous rencontrâmes nos adversaires, M. de Cernan et MM. de Saint-Cyr et de Maupas, qui lui servaient de seconds.

« Nous payâmes largement les gardes, qui nous promirent le silence, et nous gagnâmes une allée assez épaisse.

» Son embonpoint excessif lui rendant l'escrime fort incommode, M. de Cernan avait choisi le pistolet. Lui et Vaudrey devaient marcher l'un sur l'autre, et tirer quand bon leur semblerait, mais ne pas s'approcher l'un de l'autre de plus de dix pas.

« On les plaça à vingt-cinq pas. Vaudrey était froid et calme comme d'habitude.

« M. de Cernan était fort pâle ; et, quoiqu'il fît un froid très-vif, il suait à grosses gouttes.

« A peu près à quinze pas de Henri, le baron tira son premier coup, et la balle effleura l'oreille de Vaudrey, qui riposta aussi, mais je jure sur l'honneur qu'il ne visa pas M. de Cernan. »

— Il était encore bon enfant, dit le chevalier de Monval en interrompant la lecture.

Saint-Sauveur continua après un geste d'impatience.

« Lorsque les deux adversaires furent arrivés à dix pas l'un de l'autre, le baron tremblait si fort de colère, que son pistolet vacillait affreusement dans sa main. » Vous n'avez pas votre sang-froid, monsieur le » baron, lui dit Henri ; veuillez vous remettre, j'attendrai. » Puis, s'adressant à M. de Saint-Cyr : « Si vous le voulez, monsieur, je suis à vos « ordres, car j'ai aussi affaire à vous. »

« Cette démarche si noble, si inattendue, si généreuse, nous stupéfia tellement, que personne ne répondit d'abord ; mais M. de Saint-Cyr, tout en remerciant Henri de la délicatesse de son procédé, ne voulut pas accepter sans le consentement de M. de Cernan.

« Et moi je m'y oppose, s'écria le baron furieux ; le misérable ne « mourra que de ma main ; encore une fois, je m'y oppose : Saint-Cyr « me le tuerait peut-être !... » ajouta ce forcené.

« Vous avez raison, monsieur le baron, chacun son bien, dit tranquil» lement Henri ; alors j'attendrai sans rien faire. »

« Ces mots parurent redoubler la colère du baron, mais, en même temps, lui rendre tout son calme extérieur ; d'une colère agitée, il passa à une rage froide : et son bras était tendu et roide comme une barre de fer quand il dit à Henri, avec un affreux sourire : « Allons, allons, mon« sieur, vous voyez que je ne tremble plus ; mettez-vous donc là, que je « vous tue. »

» Henri ne répondit rien, me salua de la main, et regarda fixement le baron. Le coup partit ; mais il n'atteignit pas Henri, qui tira, lui, comme la premiere fois, au hasard.

« Au lieu d'apprécier cette admirable conduite, le baron se jeta sur Henri, dans un accès de fureur indicible, et le frappa au visage en di-

sant : « Ce n'est pas fini, entends-tu; je ne sortirai d'ici que mort ou « t'ayant tué. »

« Au geste du baron, connaissant la violence de Henri, je crus M. de Cernan perdu. Vaudrey tenait encore à la main ses deux pistolets déchargés, il est vrai, mais qui pouvaient lui être une arme terrible.

« Je ne pourrais vous dire combien je fus stupéfié, mon ami, en voyant Henri rester presque calme; seulement je m'aperçus, à la contraction de ses joues, qu'il serrait violemment ses dents les unes contre les autres.

« Moi, Crussol et M. de Saint-Cyr, nous contînmes le baron, tout en lui reprochant ses épouvantables façons d'agir.

— « Monsieur le baron, dit Henri avec son même sang-froid, votre offense change nos rôles, ou du moins les égalise. Pour en finir, je vous propose de prendre deux pistolets, dont un seulement sera chargé : nous nous les appuierons sur la poitrine, et tout sera dit : car, en vérité, nous jouons là un jeu d'enfants, et nous abusons de la complaisance de ces messieurs. »

— « J'accepte, dit le baron.

« Notre intervention pour le détourner d'un pareil projet fut vaine.



Le commissaire. — PAGE 27.

« Ce qui avait été proposé par Henri fut fait ; ils prirent chacun le bout d'un mouchoir entre les dents. Nous donnâmes le signal. Un seul coup partit, ce fut celui de Vaudrey. Le baron tourna une fois sur lui-même, étendit ses bras et tomba sur le côté sans pousser un cri; il était mort. »

— Diable! dit Monval.

— Peste! ajouta de Miran.

Saint-Sauveur continua :

« Je te jure, la Jaille, me dit Vaudrey extraordinairement ému, que j'aurais tout donné au monde pour éviter cette affreuse nécessité : mais j'avais déjà ménagé deux fois la vie de ce furieux ; je ne veux pas non plus me laisser tuer comme un chien sans essayer au moins si le hasard ne me servirait pas.

— « Maintenant je suis à vos ordres, monsieur, dit Henri à Saint-Cyr.

« En vérité, mon ami, ce fut un cruel spectacle de voir ces deux hommes ferraillant auprès de ce cadavre. Après dix minutes de combat, M. de Saint-Cyr fut blessé et désarmé : il se déclara satisfait. On dit qu'il a quitté son régiment et qu'il se fait trappiste. La baronne de Cernan est retirée provisoirement dans un couvent.

« Voilà, mon ami, toute cette aventure ; j'ai préféré vous la raconter dans ses moindres détails, afin de vous prémunir contre les bruits que la malveillance pourrait faire courir. Vous le voyez, il est impossible de mettre plus d'honneur, plus de délicatesse, plus de loyauté dans sa conduite que n'en a mis Vaudrey, et pourtant l'envie a déjà tenté de flétrir un aussi beau caractère. Mais ces odieuses manœuvres ont échoué, à la confusion des méchants. Car je ne sais comment le bruit avait un instant couru que le comte était blessé dangereusement; eh bien ! la cour et la ville ont été se faire écrire chez lui, et ç'a été presque un jour de fête quand on a su dans le monde qu'il n'y avait rien à craindre pour ses jours. Il a pris hier les ordres du ministre et de Sa Majesté. Le roi l'a congédié, un peu sévèrement, il est vrai, en lui disant :

— « C'est contre les ennemis de la France, monsieur, que nous vou« lons vous voir employer votre bravoure. Partez, monsieur, et que j'en« tende bientôt parler d'un de ces beaux faits d'armes auxquels vous « nous avez habitué. C'est le seul moyen de nous faire oublier votre « malheureuse aventure, et de rentrer dans nos bonnes grâces. »

« Cette mercuriale ne doit pas vous étonner. Le roi a une façon de vivre si austère, que la conduite de Vaudrey a dû lui paraître plus blâmable qu'elle ne l'est réellement.

« Adieu, mon ami : je vous félicite bien sincèrement de servir sous les ordres du comte, quoi qu'on en puisse dire; je lui ai parlé de vous et l'ai présenté à votre père, pour lequel il a eu tant de prévenances et de coquetterie, que le vieux général en est maintenant fanatisé, et le cite, à tout propos, comme le modèle d'un parfait gentilhomme.

« Adieu encore, tout à vous.

« Marquis A. DE LA JAILLE. »

— Diable! dit Miran, notre futur commandant n'emploie pas mal son temps.

— Voilà pourtant qui est singulier, dit Monval. Parce que M. de Vaudrey, après avoir déshonoré M. de Cernan, l'a tué sans défense devant cinq personnes, il est fort excusé et fort excusable ; tandis que s'il l'avait tué sans témoins il serait regardé comme un assassin. Et pourtant le fait est absolument le même.

— Sans doute, reprit Saint-Sauveur. Mais aussi, mon cher, nous vivons en société, nous ne sommes pas des sauvages.

— Après ça, ajouta Monval, M. de Cernan a pris la chose bien au sérieux.

— Ecoute donc, dit Miran, je sais aussi bien vivre que qui que ce soit. Mais, à sa place, j'en aurais fait autant, non à cause de ma femme, mais à cause de cette mauvaise plaisanterie de m'envoyer à Nevers... par une pluie battante, pendant que... Diable!... il y a moyen de mettre des procédés partout.

— Mais, enfin, que voulez-vous! reprit Saint-Sauveur. On a une liaison; malgré le mystère qu'on y met, le mari le sait et s'en fâche : il vous tue, ou on le tue. Cela a été, cela est, cela sera de tous les temps. On ne peut pas se faire moine non plus.

— Pardieu! dit Miran; aussi je ne cherche pas à justifier M. de Cernan aux dépens de M. de Vaudrey.

— Eh bien! moi, reprit Monval, je suis plus sévère. Je dis qu'il y a des torts des deux côtés.

— Mais aussi, toi, tu es un double Caton, dit Saint-Sauveur.

Et les trois intimes finirent leur soirée en causant sur ce texte inépuisable, qui amena une foule d'anecdotes dont le récit varié les mena fort avant dans la nuit.

CHAPITRE XXV.

RECOUVRANCE.

> Si tu avais adopté ce genre de vie sauvage pour châtier ton orgueil, à la bonne heure; mais tu ne l'as fait que par force. Tu serais un courtisan si tu n'étais pas un gueux.
>
> SHAKSPEARE. — *Timon d'Athènes*, acte IV, scène 3.

La ville de Brest était alors et est encore divisée en deux quartiers bien distincts, par le canal qui forme le port militaire et traverse l'arsenal.

RECOUVRANCE, quartier ordinairement habité par les matelots, les bas-officiers de la marine, et les maîtres du cabotage, était un amas de maisons basses et sombres, de rues étroites, fangeuses, et de ruelles sans issues.

La rue des Poutres était une des rues les plus confortables de ce misérable quartier. Au milieu de cette rue on distinguait une petite maison basse, dont les volets, peints d'un joli vert, les murs blanchis, contrastaient, par une propreté splendide, avec les masures environnantes.

Cette maison était celle de madame Thomas, veuve de M. Thomas, premier maître des *canonniers bourgeois*, et mère de M. Jean Thomas, capitaine de brûlot, officier bleu, et lieutenant de la frégate *la Sylphide*, commandée, on le sait, par M. le comte Henri de Vaudrey.

Il était environ deux heures de relevée, et la veuve Thomas, assise dans un grand et antique fauteuil de velours d'Utrecht gris à larges bandes rouges, lisait l'Imitation de Jésus-Christ avec un profond recueillement ; ses pieds étaient posés sur un petit tabouret de la même étoffe que le fauteuil. Un rouet et une quenouille, placés à ses côtés, indiquaient assez que cette pieuse femme venait d'interrompre son travail pour se livrer à cette sainte lecture.

La veuve Thomas avait bien soixante-dix ans. Selon la mode de Bretagne, elle était vêtue d'une robe de laine brune et coiffée d'un petit béguin de toile blanche qui entourait étroitement sa tête, et ne laissait apercevoir aucune de ses cheveux.



Perez saisit fortement l'extrémité de l'échelle. — PAGE 31.

Sa physionomie calme et douce annonçait une âme résignée, et le jour qui tombait d'une fenêtre étroite à petits vitraux plombés éclairait cette figure austère à la façon de Rembrandt.

Les murs de la chambre étaient nus, mais propres. Le plancher, soigneusement lavé et gratté, éblouissait par sa blancheur ; puis, au fond de cette pièce se dressait un de ces anciens lits, d'une largeur démesurée, à baldaquin, et à quatre rideaux de serge grise et rouge comme le fauteuil ; enfin, au-dessus d'une grande cheminée qui recevait un poêle était un mauvais portrait de feu M. Thomas, en uniforme de maître-canonnier, et au-dessous de ce tableau pendait une épée, droite et courte, à large poignée de cuivre, incrustée de deux ancres et de la couronne royale. C'était l'épée du défunt maître.

Bientôt la porte de la rue s'ouvrit, des pas retentirent dans l'escalier, et le fils de feu Yvon Thomas entra brusquement.

Jean Thomas était un homme de trente ans environ, de taille moyenne, à épaules larges et carrées. Sa figure n'avait rien de remarquable qu'un plissement de sourcils prononcé. Ces sourcils étaient d'un blond ardent : ses yeux d'un bleu vert, et son visage fortement coloré annonçait un tempérament sanguin et vigoureux.

Jean Thomas, lieutenant de la frégate *la Sylphide*, était poudré et vêtu du petit uniforme de la marine, habit, veste et culotte bleus ornés d'un galon à la Bourgogne, bas blancs et larges boucles sur les souliers.

En entrant, il jeta son chapeau bordé sur une chaise, déboucla son ceinturon, ôta son épée, et, s'approchant de sa mère, il lui dit d'une voix brève : — Bonjour, ma mère.

— Bonjour, Jean, dit la veuve, qui, tenant son livre d'une main et ses lunettes de l'autre, paraissait inquiète du long silence que son fils venait seulement d'interrompre. Bonjour, Jean, reprit-elle. Mais qu'as-tu donc encore? A tes sourcils, je le vois, tu as de l'humeur.

— Oui, j'en ai, et j'ai le droit d'en avoir.

— Ah ! mon cher fils, dit la veuve en secouant la tête avec une expression de tristesse, mon cher fils, vous serez toujours le même, jamais content du sort que le bon Dieu vous a fait.

— Eh ! le bon Dieu !... S'il y en a un, le bon Dieu ne s'inquiète ni de moi, ni de vous, ma mère.

— Taisez-vous, Jean, taisez-vous, dit la veuve en levant sa main d'un air d'autorité, cessez de blasphémer ainsi, vous qu'il a comblé de ses dons, vous qui êtes arrivé par sa grâce à une position inespérée pour des gens de notre état. Souvenez-vous de cela, Jean, et remerciez Dieu.

Jean se leva les poings serrés ; il était pourpre.

— Des gens de notre état... de notre état... Vous voilà bien... de notre état ! Est-ce qu'un gentilhomme est fait autrement que moi? est-ce que sa voix a plus que la mienne le don de charmer le vent ou de calmer la tempête? est-ce que, lorsque je dis à mes canonniers : — Feu ! mes boulets arrivent moins lourds et moins rapides dans le bâtiment ennemi que si c'était un gentilhomme qui eût commandé?

— Qui vous dit cela, mon fils? de quoi vous plaignez-vous? Depuis que par votre courage vous êtes arrivé à un grade qui doit dépasser toutes vos espérances, n'avez-vous pas même des gentilshommes sous vos ordres?



Jean Thomas.

— Oui, j'en ai, et, par le ciel ! ils m'obéissent et ne disent mot.

— Eh bien ! Jean, que voulez-vous de plus?

— Mais vous me rendrez fou, ma mère : ce que je veux, c'est qu'ils m'obéissent sans avoir l'air de n'obéir qu'à mon grade ; ce que je veux, c'est autre chose que cette soumission passive, froide, insolente, qui me dit assez qu'ils ne me considèrent que comme un parvenu, un intrus dans leur noble corps !

— Vous parlez de folie, Jean, dit sévèrement la veuve, et vous avez raison ; vous êtes un pauvre fou, un fou incurable, un fou rongé d'envie et de vanité : et c'est là, mon fils, une misérable folie; car, péné-

trez-vous bien de ceci, Jean, vous seriez demain grand amiral de France, que vous n'en seriez pas moins fils de Thomas, maître des canonniers bourgeois ; que vous ne pourriez pas oublier que votre grand-père vendait du poisson sur le port.

— Par le ciel ! par le ciel ! ne dites pas cela, ma mère.

— Et je veux vous le dire, moi, reprit la veuve d'un air imposant, et je veux vous rappeler sans cesse votre origine, aussi humble qu'elle est honnête, pour vous montrer combien sont vains et fous ces regrets qui vous empêchent de jouir de ce que vous avez, en vous faisant envier ce que vous n'avez pas, ce que rien au monde ne pourra vous donner : une origine noble.

— Moi ! moi ! envier la noblesse ! mais je la méprise souverainement, la noblesse ! mais c'est un mot creux, un préjugé stupide, bon à imposer aux sots et aux enfants : la noblesse, voilà pardieu quelque chose de bien désirable ! des titres dus à la bassesse, à la prostitution ou à l'infamie !

— Taisez-vous, monsieur, taisez-vous, dit vivement la veuve. Allez ! vous montrez bien que l'envie est la mère de tous les vices, puisqu'elle vous entraîne jusqu'à l'ingratitude. N'est-ce pas à un des membres de cette noblesse, que vous attaquez, que vous devez ce que vous êtes ? n'est-ce pas aux bontés de feu monseigneur le marquis de Menneval, dont votre père était patron et dont j'étais domestique de confiance, que vous devez votre éducation et votre avancement ? Encore une fois, Jean, taisez-vous, car je lis au fond de votre cœur de bien tristes vérités que vous essayez en vain de vous cacher, et qui empoisonnent votre existence, dit la veuve en attachant sur son fils un regard chagrin et découragé.

— Eh bien, oui ! s'écria Jean avec impétuosité, oui, je les envie, je les abhorre, je les déteste ; oui, si quelque chose m'est surtout odieux, c'est de devoir de la reconnaissance à un de ces nobles insolents qui ne vous sont utiles que pour vous humilier, que pour pouvoir dire : Vous voyez bien cet homme, c'est ma créature ; il était dans la boue, c'est moi qui l'en ai tiré !

— Mais, malheureux, c'est horrible, ce que vous dites là ! Mais c'est l'orgueil le plus détestable, l'envie la plus amère qui vous font tenir ce langage de la plus noire ingratitude ; mais, encore une fois, songez donc quelle devait être votre position, à juger de votre origine : toute votre ambition devait être de mourir maître comme votre père !

— Eh bien ! alors, pourquoi m'a-t-on sorti de cette position ? Malédiction sur ceux qui ont éveillé en moi des passions qui devaient rester endormies ! malédiction sur ceux qui ne m'ont pas laissé confondu avec les gens de ma classe, comme vous dites ! malédiction sur ceux qui ont développé en moi des besoins, des idées que je ne puis, que je ne pourrai jamais satisfaire, et qui, vous l'avez dit, et c'est vrai, empoisonneront ma vie, fût-elle pleine, fût-elle glorieuse comme celle de Jean Bart ! Enfin, oui, malédiction sur vous qui ne m'avez pas étouffé au berceau, plutôt que de me jeter dans une vie de regrets et de désespoir !

Et Jean Thomas, exalté, furieux, ne se connaissant plus, parcourait la chambre à grands pas.

A ces derniers mots si cruels, la pauvre mère s'était levée debout, calme et imposante, s'appuyant d'une main sur son fauteuil ; elle étendit l'autre vers la porte : — Sortez, monsieur ! dit-elle à son fils ; la colère de Dieu frappera cette maison, car un fils vient d'y maudire sa mère ! sa mère ! répéta-t-elle avec un accent déchirant.

Et une larme coula sur les joues creuses de la veuve.

Jean ne s'en aperçut pas, et continua de se promener avec agitation dans la chambre.

Un troisième personnage vint interrompre cette scène triste et solennelle.

C'était le docteur Gédéon, chirurgien-major de *la Sylphide* ;

Un gros petit homme à face rouge et luisante, poudré, vêtu d'un habit gris-de-fer à collet et parements de velours cramoisi, d'une veste de velours aussi et d'une culotte pareille à l'habit.

A la vue du docteur, la veuve s'était assise et avait repris son rouet, ne voulant pas rendre un étranger témoin de ces débats de famille.

Jean avait réprimé un léger mouvement d'impatience et s'était avancé vers le docteur en lui tendant la main.

— Bonjour, docteur ; quelles nouvelles ?

— Pas d'autre que l'arrivée de notre monstre de commandant ; il sera, dit-on, ici aujourd'hui ou demain.

Cette nouvelle parut faire une impression désagréable sur Jean Thomas.

— Pourquoi donc, monsieur le docteur, appelez-vous M. le commandant un monstre ? demanda la veuve sans quitter son rouet.

— Je l'appelle un monstre, d'abord parce que c'est le commandant, et puis parce que c'est un noble, un privilégié, un *abus*, comme disent les philosophes ; parce que c'est un de ces grugeurs qui soutiennent la prêtraille, autre espèce de monstre.

A ces mots, la veuve se leva, posa sa quenouille et dit à son fils : — Je vous laisse, Jean, j'ai affaire ici près.

— Mais, ma mère, je vais sortir avec le docteur, répondit Jean en prenant son chapeau et son épée.

— Ah ! dame ! reprit Gédéon en s'approchant de la veuve et riant d'un gros rire bête et moqueur ; ah ! dame ! maman Thomas, sur l'article de la calotte, nous nous chamaillerons toujours ; je combats le fanatisme partout où je le rencontre, d'abord.

— Allons, allons, venez, Gédéon, dit Jean en tirant le docteur par le bras. Adieu, ma mère, ajouta-t-il en s'approchant de sa mère pour l'embrasser.

Mais la veuve se retira d'un air sévère et lui dit seulement : — Adieu, mon fils.

Jean sortit avec le docteur.

On était dans les premiers jours de janvier. L'air était froid et vif, le ciel bleu, le temps sec.

— Qu'est-ce qu'elle a donc, ta mère ? dit Gédéon.

— Ah ! bah ! reprit Jean, toujours la même chose, son engouement pour ce qui est noble ou prêtre.

— Quelle bêtise, mon cher ! au lieu de mettre ces gens-là sous nos pieds, comme je le fais. Mais, dis-moi, Jean, veux-tu venir te promener sur la route de Paris ?

— Soit, dit Jean, qui paraissait rêveur. Et ils se dirigèrent vers les portes de Brest.

Le docteur Gédéon était une plate parodie du malheureux caractère de Jean Thomas, qui avait au moins, lui, une rudesse et une franchise d'envie originale et amère contre tout ce qui était au-dessus de lui.

Mais le docteur Gédéon était un de ces êtres petits et vulgaires qui nourrissent d'instinct, contre tout ce qui leur est supérieur, cette rancune hargneuse et lâche qui caractérise la variété de l'espèce canine qu'on nomme communément roquet.

Je demande pardon de cette trivialité ; mais cette comparaison peut seule rendre l'espèce d'aboiement continuel du docteur après tout ce qui le dépassait.

Le temps était beau, et nos deux promeneurs, une fois arrivés sur les boulevards extérieurs, rencontrèrent une assez grande quantité de monde, surtout des matelots et des soldats.

Jean Thomas, qui était revêtu des insignes de son grade, plongeait de tous côtés son coup d'œil d'aigle, afin de voir si chaque soldat, chaque matelot lui rendait le salut militaire qu'il lui devait, et dont le docteur Gédéon s'appropriait la moitié, se faisant illusion sur ces marques de subordination qui, de fait, ne s'adressaient qu'à son compagnon.

Jean Thomas, inflexible sur cet article de la discipline, tenait, plus que personne, aux honneurs et aux prérogatives dus à son grade.

Deux matelots assez ivres, se tenant, comme d'habitude, par la dernière phalange du petit doigt, et se balançant les bras, s'en venaient chantant à pleine voix, et s'avançant en sens inverse de nos deux promeneurs.

C'était plaisir que de voir ces deux bonnes figures, toutes rouges, toutes bouffies de vin et de gaieté, ces larges épaules qui se trémoussaient aux cadences d'une naïve chanson bretonne.

Jean Thomas fut insensible à ce touchant spectacle, et du plus loin qu'il les aperçut et qu'il les entendit : — Voilà des drôles qui chantent bien haut, dit-il à Gédéon ; est-ce qu'ils ne nous voient pas ?

— J'espère bien que si, dit le docteur en se carrant, et qu'ils vont se taire et nous saluer.

— Vous voulez dire *me* saluer, docteur ; le salut militaire ne vous est pas dû. Cela se tolère, voilà tout.

— Par exemple ! dit Gédéon, nous avons rang d'officier.

Il n'en put dire plus long, car à ce moment les matelots étaient assez près d'eux, et leur voix tonnante vibrait de toute la force de leurs larges poumons.

Jean Thomas s'arrêta court, pinça ses lèvres, et, attachant sur les chanteurs un regard furieux, il les attendit au passage.

Mais les chanteurs avaient bien trop de joie et de gaieté dans le cœur pour s'apercevoir de l'air furibond de l'officier ; et ils passèrent en détonnant et sans se découvrir, les malheureux !

— Vous ne me voyez donc pas, canailles ? dit Jean Thomas avec violence, en abattant le bonnet d'un des dilettanti d'un revers de sa main.

— Vous ne nous voyez pas, canailles ? ajouta le docteur en imitant Jean Thomas.

— Pardon, excuse, mon lieutenant, dit un des matelots en ramassant son bonnet, nous ne vous avions pas vu ; mais c'est tout de même un drôle de vent qui vient d'abattre mon bonnet.

— Ah, oui, elle est drôle la brise ! encore d'un chef ça irait, dit l'autre ; mais v'là un carabin, un *je n'te guéris guère* qui s'est aussi permis sur moi la brise à coups de poing : faut pas qu'il la ressouffle, d'abord, ou je lui fais un tremblement d'ouragan qui...

— Que dis-tu, gredin ! s'écria Jean Thomas en se précipitant sur le matelot pour le frapper.

— Je dis que je lui...

Jean Thomas l'interrompit par un vigoureux soufflet.

Aux premiers mots de cette querelle, on avait fait cercle autour des deux matelots ; le tumulte s'accrut davantage, la foule se forma, et deux ou trois âmes charitables allèrent chercher le sergent du poste d'artillerie de marine.

A ce moment un courrier vêtu de vert et galonné d'argent sur toutes les tailles parut au haut de la route, qui, ayant à cet endroit une pente assez rapide, empêchait qu'on ne la pût voir dans toute son étendue.

Le courrier modéra le galop de son cheval, et le mit au pas pour traverser cette cohue.

— Ho, hé! ho, hé! cria-t-il, place, place aux équipages de M. le comte de Vaudrey, capitaine de frégate!

Peu de temps après on entendit le claquement des fouets des postillons qui conduisaient une grande berline à six chevaux, suivie de fourgons et de deux chaises de poste contenant les gens de Henri et ses bagages.

A peine cette file d'équipages était-elle au milieu de la foule pressée, que le sergent d'artillerie s'en vint avec quatre soldats pour arrêter les délinquants.

Jean Thomas était plus furieux que jamais, et le docteur plus colère encore, s'il est possible.

En voyant ce tumulte, le comte de Vaudrey fit arrêter sa voiture ; et s'avançant à la portière : — Sergent, qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— Mon officier, dit le sergent, qui porta la main à son chapeau en voyant la croix de Saint-Louis de Henri, ce sont deux matelots ivres qui ont insulté leur supérieur.

— Et cela ne regarde que leur supérieur, monsieur, dit arrogamment Thomas en se retournant vers le comte, et ce supérieur est moi, lieutenant en premier de la frégate *la Sylphide*, monsieur ; ainsi passez votre chemin.

— Alors, monsieur, dit Henri en souriant, vous me permettrez de rendre grâce à cette rencontre, puisqu'elle me met à même de faire connaissance avec mon lieutenant, qui, je le vois, entend parfaitement la discipline. Monsieur, je suis le commandant de la *Sylphide*, le comte Henri de Vaudrey.

Jean Thomas fit une grimace énergique, salua Henri et dit sèchement au sergent : — Qu'on mène ces hommes aux fers.

— Lieutenant, dit Henri avec bonté, veuillez pardonner à ces pauvres diables ; quand un condamné rencontre la voiture du roi, il est gracié. Moi qui suis, je vous l'avoue, toujours un peu roi à mon bord, je voudrais en ce moment jouir d'une de mes plus précieuses prérogatives, de celle de faire grâce.

— Si c'est parce que ces hommes m'ont insulté, commandant, que vous voulez les gracier, vous le pouvez ; mais il me faut un ordre par écrit, dit Thomas avec aigreur.

— Je ne donne pas d'ordre, monsieur ; je vous demandais une faveur, qu'il n'en soit plus question. Marche, postillon, dit Henri en se rejetant dans le fond de sa voiture. Et les carrosses eurent bientôt disparu.

Dix minutes après que le dernier fourgon des équipages du comte eut passé, une chaise de poste parut au haut de la montée, suivant la même route. Dans cette chaise étaient Perez et Rita.

CHAPITRE XXVI.

RÉCEPTION.

> EGMONT. Eh bien?
> RICHARD. Je suis prêt, et il y a trois messagers qui attendent
> EGMONT. Tu trouves peut-être que je suis resté trop longtemps? Tu fais une mine d'une aune.
> RICHARD. Pour me conformer à vos ordres, il y a fort longtemps que j'attends.
> GŒTHE. — *Egmont*, acte II.

C'était le lendemain du jour de l'arrivée du comte à Brest ; la cloche de l'arsenal du port sonnait onze heures et trois quarts, lorsque le lieutenant Jean Thomas, suivi du docteur Gédéon, heurta légèrement à la porte d'une des plus belles maisons de la place d'Armes.

Le lieutenant était revêtu du grand uniforme de la marine royale, uniforme bleu bordé d'un galon d'or double sur les manches, veste, culotte et bas écarlates et boucles d'or.

L'uniforme du docteur était plus modeste : il consistait en un habit gris-de-fer foncé à revers et parements de velours cramoisi galonné seulement aux boutonnières ; veste et culotte cramoisies et bas bleus.

— Ces canailles de valets qu'il traîne à sa suite ne nous auront pas entendus, dit le lieutenant Thomas avec colère en frappant une seconde fois.

— Ils font les sourds pour les petites gens comme nous, ajouta Gédéon avec un souris malin en frappant de nouveau.

La porte s'ouvrit, et le lieutenant fit une grimace dédaigneuse à la vue de quatre ou cinq valets en grande livrée rangés dans une antichambre de la maison qu'occupait d'habitude le comte de Vaudrey lorsqu'il était à Brest ; sa fortune lui permettait d'avoir une habitation à lui dans chacun des trois ports militaires où son service pouvait l'appeler.

Un des laquais ouvrit la porte d'un premier petit salon où se trouvaient deux valets de chambre vêtus de noir, qui demandèrent à Jean Thomas s'il n'était pas le lieutenant de M. le comte de Vaudrey.

— Je suis le lieutenant de la frégate *la Sylphide*, répondit aigrement Thomas.

Sur cette réponse, le laquais le fit entrer, avec le docteur, dans un assez grand salon, en leur annonçant que M. le comte, occupé pour le moment, ne se ferait pas attendre.

— C'est pis qu'un ministre, ma parole d'honneur, dit le lieutenant avec mépris.

— Et voilà les gens qui grugent la sueur du peuple, comme s'ils ne pouvaient pas venir ouvrir leurs portes eux-mêmes, ajouta stoïquement Gédéon.

— Mais voyez donc, docteur, reprit Thomas en montrant à son ami un ameublement d'une richesse inouïe pour la province, voyez donc quel luxe! et tout cela, pour passer quinze jours ou trois semaines dans un port : c'est bien ridicule!

— C'est infâme, c'est atroce! reprit Gédéon, sans compter qu'il y a là sept ou huit gredins de fainéants de laquais qu'il nourrit audacieusement, au lieu d'en faire des membres de la société. Oui, si j'étais le roi, moi, j'obligerais les grands seigneurs de donner un état à leurs valets ; d'en faire d'estimables serruriers, de dignes maçons, de vertueux cordonniers, qui travailleraient gratis pour le peuple, et trouveraient encore le moyen de servir leurs maîtres à leurs moments perdus : j'aimerais mieux la livrée de l'artisan que la livrée du courtisan! s'écria le docteur dans un élan de philanthropie.

Le lieutenant paraissait ne pas faire la moindre attention aux systèmes économiques et philosophiques du docteur, car il regardait sa montre avec une expression de joie maligne.

— Bon! midi, s'écria-t-il, midi ; et j'avais donné l'ordre à l'état-major d'être chez le commandant à midi précis : les officiers ne s'y trouvent pas ; aux arrêts. Ah! messieurs les gentilshommes, vous payerez cher votre insolente soumission.

— Est-ce que vous avez aussi prévenu l'aumônier, lieutenant? demanda le docteur.

— L'abbé de Cilly, sans doute.

— Est-ce qu'il sera aux arrêts aussi, lui?

— Eh mon Dieu! comme partout, ne sont-ils pas hors de notre atteinte?

— Laissez-moi faire, lieutenant, je vous vengerai, dit gravement le docteur, vous verrez, nous rirons ; je l'embarrasserai joliment, moi qui suis athée de droit puisque j'ai étudié l'anatomie : oui, qu'il vienne me parler de ses bêtises de religion, et je lui dirai : L'abbé, trouvez-moi donc dans le corps quelque chose qui s'appelle l'espérance ou la charité ; oh! un bon mot, lieutenant! je lui dirai : Je trouve bien le foie, mais la foi!... Allez, laissez faire! nous rirons. A propos, le connaissez-vous, le brigand de tartufe?

— Pas du tout, je ne l'ai jamais vu ; il est arrivé depuis peu de temps et il ne sort jamais, m'a-t-on dit.

— Encore un podagre comme l'autre, reprit le docteur, une vieille bête de *Deo gratias*. Oh! il peut bien s'attendre à mener une vie dure, le calotin qu'il est, parce qu'avant tout les hommes sont libres, et ne doivent pas se laisser abrutir par les préjugés.

A ce moment le valet de chambre annonça :

— M. l'abbé de Cilly.

— Voilà le tartufe, dit Gédéon d'un air narquois en poussant le lieutenant du coude.

Mais quand les deux compagnons virent l'homme qui entrait, leur figure perdit son expression de gaieté méprisante pour celle d'un étonnement profond.

L'abbé de Cilly était un homme de trente ans environ, de haute et noble taille ; sa figure pâle était d'une beauté sévère, et son costume ecclésiastique tout noir paraissait d'une recherche élégante.

Mais ce qui surtout distinguait cet homme, c'était un regard perçant, d'une fixité embarrassante, qui jaillissait parfois comme un éclair de ses deux grands yeux à demi voilés par de longues paupières.

A la démarche facile et assurée de cet abbé, à la façon libre et fière dont il portait sa tête, on devinait au premier abord qu'il avait vécu ailleurs qu'au séminaire, car on ne retrouvait pas dans son maintien cette timidité naïve, cette pieuse et touchante gaucherie de jeunes prêtres qui ont toujours vécu dans une sainte et chaste retraite.

Ce qui prédominait aussi dans l'ensemble de la figure de l'abbé, c'était l'expression d'une gravité austère mais surtout dédaigneuse ; c'était encore un air de consciencieuse supériorité qui s'imposait de lui-même à ceux qui le voyaient.

Cet extérieur, si opposé à celui dont le docteur Gédéon avait gratifié le futur abbé, produisit une singulière stupéfaction sur les deux marins.

Le prêtre s'assit sans paraître les apercevoir : une fois assis, il appuya son front sur sa main et se mit à réfléchir profondément.

Le docteur poussa le lieutenant du coude, comme pour lui dire : — Vous qui êtes hardi, parlez-lui donc.

Alors le lieutenant, surmontant l'espèce de trouble où l'avait jeté cette apparition imprévue, dit d'une voix brève et dure : — L'abbé, mes ordres portaient qu'on se réunirait ici avant midi, et il est midi vingt minutes : soyez plus exact à l'avenir, entendez-vous, l'abbé?

L'abbé ne bougea, il tenait toujours son front dans sa main.

— L'abbé, le lieutenant vous parle, dit le docteur enhardi par un coup d'œil de Thomas, en touchant le bras de l'abbé.

Celui-ci leva lentement la tête et attacha sur le docteur un de ces longs regards qui paraissaient vouloir traverser l'âme de celui sur lequel ils tombaient, et dit d'une voix calme : — Que voulez-vous, monsieur?

— Monsieur veut vous faire observer que je vous ai adressé la parole pour vous dire qu'ayant donné l'ordre de se trouver ici à midi, je suis étonné que vous n'y soyez qu'à... midi... vingt minutes... dit Thomas.

Le commencement de la phrase de Thomas avait été prononcé d'une voix nette et brève : mais, en terminant, le regard fixe de l'abbé produisit son effet accoutumé ; et, malgré son dépit et son assurance, le lieutenant fut obligé de baisser les yeux en balbutiant ses derniers mots.

— Eh bien, monsieur? reprit l'abbé.

— Eh bien! l'abbé, dit le lieutenant en reprenant de nouvelles forces, j'entends que cela n'arrive plus à l'avenir.

L'abbé lui répondit avec douceur : — Je fermais les yeux d'un mourant, monsieur.

Puis, appuyant de nouveau sa tête sur sa main, il parut retomber dans ses rêveries.

A ce moment un bruit confus de pas retentit derrière la porte, et le valet de chambre annonça successivement :

— M. le marquis de Miran.

— M. le chevalier de Monval.

— M. le baron de Saint-Sauveur.

— Ma foi, excusez-nous, lieutenant, dit le marquis de Miran, nous sortons du cabaret, où nous venons de faire nos adieux aux officiers du *Brillant* qui appareille avec le jusant.

— Vous garderez les arrêts vingt-quatre heures, monsieur, dit Thomas; j'avais donné l'ordre pour midi.

Le marquis de Miran fit un signe à ses camarades, et tous trois saluèrent le lieutenant, sans lui dire un mot de plus, et se mirent à causer gaiement entre eux.

En entendant sonner la demie, le lieutenant ne put retenir un mouvement d'impatience ; et entr'ouvrant la porte du premier salon : — Le commandant ne sera donc pas visible aujourd'hui? demanda-t-il avec hauteur au valet.

— Monsieur le comte est occupé, dit le laquais.

Le lieutenant referma la porte avec violence, en disant : — Il est là, renfermé avec quelque fille ou avec son tailleur, ou son cuisinier, pendant que de braves et francs marins font antichambre comme des laquais! voilà où mène l'insolence du titre et du rang!

Ces furibondes déclamations furent interrompues par l'arrivée du comte.

Dès que Henri fut entré, tous les officiers se levèrent ; et l'on vit alors deux nouveaux personnages qui s'étaient joints à l'état-major de la frégate : c'étaient Rumphius et son frère Sulpice.

Rumphius, enseveli comme d'habitude dans ses calculs à perte de vue, était cloué dans un fauteuil ; le pauvre Sulpice, tout honteux, tout confus de se trouver en pareille société, et de voir la distraction de son frère, le tirait en vain par la manche en lui disant à voix basse : — Mon frère, voici M. le comte de Vaudrey ; mon frère, levez-vous donc!... Peines et paroles perdues. Sulpice prit alors le parti de rester près de Rumphius, pendant que les officiers se formaient en cercle autour de Henri.

— Messieurs, dit le comte avec une gracieuse affabilité, mille pardons de vous avoir fait attendre, mais j'avais quelques affaires à terminer; et vous jugez de leur importance, puisqu'elles m'ont empêché d'avoir l'honneur de vous recevoir plus tôt.

— En effet, commandant, nous attendons ici depuis une demi-heure, dit Thomas d'un ton sec.

— Ah! monsieur, dit Henri en souriant, il faut, je vous assure, plutôt plaindre ceux qui font attendre que ceux qui attendent; n'est-ce pas, monsieur? ajouta-t-il gaiement.

— Je le crois parbleu bien, commandant, dit étourdiment Saint-Sauveur; vous prêchez des convertis, puisque nous-mêmes venons d'être mis aux arrêts pour nous être fait attendre.

— Ah! monsieur, dit Henri au lieutenant d'un air d'amical reproche, j'espère être plus heureux cette fois-ci que la première, et que vous ne me refuserez pas la grâce de ces messieurs?

— Tous les hommes sont égaux, commandant ; je ne vois pas pourquoi l'on aurait plus d'indulgence pour un officier noble que pour un pauvre matelot.

— Il les traite joliment, les pauvres matelots, dit tout bas Saint-Sauveur.

— Cela suffit, monsieur, reprit Henri d'un air froid et poli. Veuillez me présenter nominativement ces messieurs.

Le lieutenant salua et commença :

— M. de Miran, enseigne de vaisseau. De Miran salua.

— C'est un heureux présage pour moi, monsieur de Miran, dit Henri, que d'avoir à mon bord un des officiers qui ont si bravement commencé la guerre par l'immortel combat de *la Belle-Poule* ; et je suis maintenant sûr, monsieur de Miran, que *la Sylphide* n'aura rien à envier à sa glorieuse rivale, et qu'elle finira la guerre comme *la Belle-Poule* l'a commencée.

Miran salua, et passa.

— M. de Monval, enseigne de vaisseau.

— Nous sommes de vieilles connaissances, quoique nous ne nous soyons jamais vus, monsieur de Monval, dit Henri; et pourtant je vous reconnaîtrais à bord de quelque navire que ce fût, par le feu de votre batterie ; car, lors du combat du 17 avril, M. l'amiral de Guichen, dont j'étais aide de camp, me dit en me montrant le feu de la batterie basse du *Robuste*, qui était si nourri et si pressé qu'il ressemblait à une raie de flamme : Vous voyez bien cette batterie-là, Vaudrey, je parie que c'est le chevalier de Monval qui la commande. Il n'y a que lui pour faire manœuvrer ainsi l'artillerie ; c'était vous, n'est-ce pas?

— Oui, commandant.

— J'en étais sûr: aussi, en vous possédant à mon bord, monsieur de Monval, je vais faire bien des envieux ; mais je n'ai pas la force de vous cacher que j'en serai ravi ; car vous me faites comprendre l'égoïsme, monsieur.

Monval salua, et passa.

—M. de Saint-Sauveur, garde du pavillon.

— J'ai eu l'honneur de voir, à Versailles, M. le vicomte de Saint-Sauveur, votre père, monsieur, qui a bien voulu vous recommander à moi ; mais je vous avoue que malheureusement ses recommandations ont été inutiles... car la brillante part que vous avez prise au combat de *l'Aigle* contre *le Sandwick* vous avait déjà placé à mes yeux comme un des jeunes officiers de la marine du roi qui ont le plus d'avenir.

Saint-Sauveur salua, et passa.

— M. le docteur Gédéon, chirurgien-major, dit le lieutenant.

— Monsieur le docteur, dit Vaudrey, je compte beaucoup sur vous en temps de paix et de guerre surtout, vous êtes notre providence ; disposez toujours de moi, je vous prie, pour tout ce qui pourra être utile au bien-être des matelots.

Le docteur Gédéon salua gauchement et alla s'empêtrer, lui et son épée, dans les jambes des officiers.

— M. l'abbé de Cilly, aumônier, dit enfin le lieutenant.

A la vue de l'abbé, Henri ne put retenir un mouvement d'étonnement; car d'habitude les fonctions d'aumônier étaient remplies par des membres du bas clergé dont la tenue et la conduite n'étaient quelquefois pas en harmonie avec les augustes fonctions qu'ils remplissaient à bord.

Avec son habitude du monde, Henri pouvait classer sur-le-champ un homme d'après sa manière de saluer, de marcher et de se présenter. Aussi, en voyant cet aumônier d'une espèce si nouvelle, Henri fut frappé de surprise; et quand il lui adressa la parole, sa voix eut un accent de considération respectueuse qu'elle n'avait pas eu encore jusque-là.

— Monsieur l'abbé, dit Henri en le saluant, j'ai toujours admiré profondément la sublime abnégation des ministres qui daignent partager nos dangers, affronter les mêmes périls que nous, dans l'admirable but d'adoucir nos derniers moments. Permettez-moi de vous assurer de tout mon respect et de mon dévouement pour la sainte mission dont vous êtes chargé.

L'abbé salua légèrement, et dit à Henri : — Mon temps ne m'appartient pas, monsieur le comte, excusez-moi si je me retire.

— Une fois pour toutes, monsieur l'abbé, dit Henri, sachez bien que je veux qu'à mon bord personne au monde n'ait le droit de vous demander compte d'un seul des moments d'une vie si noblement employée.

Et le comte conduisit respectueusement l'aumônier jusqu'à la porte de l'antichambre.

Quand Henri rentra dans le salon il vit ses officiers former un cercle autour du malheureux Sulpice, qui devenait pâle, rouge, vert, de toutes les couleurs, suait à grosses gouttes, ne sachant quelle contenance prendre en se voyant le but des regards de tant de monde.

— Comment, c'est vous, Sulpice! lui dit Henri avec bonté; mon Dieu, je ne vous avais pas vu! et c'est aussi vous, Rumphius... Rumphius!

Ces mots étant prononcés par une autre voix que celle de Sulpice, qui paraissait ne plus faire d'impression sur le tympan de l'astronome, ces mots, dis-je, le rappelèrent à lui : il se leva et regarda tout ce monde avec un sang-froid extraordinaire.

— Ah! bonjour, monsieur le comte; j'étais occupé à supputer approximativement la courbe de la petite Ourse, que les Hindous appellent la perle de Maniwsh.

Puis, se tournant vers son frère : — Il faut, Sulpice, que vous soyez bien butor pour ne m'avoir pas prévenu de la présence de M. le comte!

— Il vous prévenait, dit Henri, il vous prévenait, mon vieil et digne ami, mais l'approximation vous absorbait.

— Il est pourtant vrai que cela m'arrive quelquefois, dit Rumphius ; je suis ici seul au milieu des hommes comme le brahme Kidday.

— Messieurs, dit Henri, je vous présente M. Bernard Rumphius, un de nos plus savants astronomes, qui fera la campagne avec nous. Maintenant, messieurs, nous nous connaissons tous. Vous avez pour lieutenant un des plus braves officiers de notre marine. Oui, monsieur Thomas, je sais tous vos combats, depuis celui du lougre *le Cerf*, par lequel vous avez commencé votre belle carrière maritime, jusqu'à celui que vous avez soutenu contre le brick *Alacrity*, et qui vous a si justement valu le grade de capitaine de brûlot. Je suis sûr maintenant, messieurs, que le nom de notre frégate va devenir un des fastes de notre marine, et que le pavillon de France ne pouvait être confié à de plus braves officiers. Cette conviction me rend aussi joyeux que fier ; car avoir le droit de vous commander, c'est plus qu'un grade, messieurs... c'est un bonheur.

— Nous ferons notre devoir, commandant ; car la loi, les récompenses et les promotions sont ou doivent être égales pour tous : punition ou récompense, à chacun selon son mérite, dit sèchement Thomas.

— C'est bien ainsi que je l'entends, monsieur, dit le comte en souriant ; et, pour vous le prouver, je vous demanderai encore la grâce de ces messieurs ; car, moi aussi, je vous ai fait attendre, et pourtant je ne suis pas puni ; or, je demande l'égalité pour tous, comme vous le dites.

— Monsieur le commandant sait bien que je n'aurais aucun droit de le punir lorsqu'il me ferait attendre pendant six heures à sa porte ; je suis sous ses ordres, comme ces messieurs sont sous les miens ; la punition que je leur ai infligée est juste, et ils la subiront, à moins que monsieur le commandant ne me donne formellement l'ordre de lever les arrêts ; alors j'exécuterai cet ordre.

— Eh bien ! monsieur, dit Henri avec impatience, puisqu'à toute force vous voulez un ordre, je vous le donne. Puis, s'adressant aux jeunes gens : — Puis-je espérer, messieurs, que vous me ferez l'honneur de venir ce soir souper avec moi, puisque vos arrêts sont levés ?

Les jeunes gens s'inclinèrent.

— Je compte toujours sur vous, monsieur, dit Henri à Thomas, qu'il avait précédemment invité.

— Je ne pourrai avoir cet honneur, commandant : je soupe tous les jours avec ma mère.

— Tant mieux, dirent tout bas les officiers.

— C'est un motif bien respectable et que j'apprécie, tout en regrettant qu'il me prive du plaisir de vous voir réuni à nous. Et vous, docteur ?

— Je ne pourrai avoir cet honneur, commandant, répéta l'écho de Jean Thomas, je soupe tous les jours chez... chez... chez mon maître de clarinette, dit ingénieusement le docteur Gédéon après avoir longtemps cherché une excuse vraisemblable.

— Ah ! mon Dieu ! dit Henri d'un air terrifié, est-ce que vous joueriez de la clarinette, docteur ?

— Il est, je crois, *loisible* à tout humain, vu l'égalité des hommes, de...

— De jouer de la clarinette... C'est une vérité incontestable, docteur ; mais malheureusement il n'est pas *loisible* à tout humain de ne pas en entendre jouer : c'est en cela que la nature est injuste. Je vous regrette beaucoup, docteur. A ce soir, messieurs.

Et Henri, ayant congédié son état-major, rentra dans son appartement.

CHAPITRE XXVII.

LE CABARET.

> — Vous vous êtes retiré bien subitement, dit l'aubergiste à son hôte.
>
> — Il était bien temps, lorsque le diable est venu s'asseoir au milieu de nous.
>
> WALTER SCOTT. — *Kenilworth.*

Six jours après l'arrivée du comte de Vaudrey à Brest, deux compagnons devisaient tranquillement dans un modeste cabaret de la rue de la Souris à Recouvrance.

C'était une assez vaste salle, remplie de longues tables et de bancs de chêne, éclairée par des lampes de fer accrochées au mur, et chauffée par une immense cheminée qui jetait presque au fond de cette pièce sa chaleur vivifiante et ses reflets rougeâtres.

Nos deux hommes avaient complaisamment approché leur petite table du manteau de la cheminée, et là, les pieds sur les chenets, les coudes sur la table, ayant pour tiers un vaste pot d'étain rempli de je ne sais quelle liqueur fumante, ils paraissaient causer d'une façon fort amicale.

Le plus âgé des deux paraissait avoir cinquante ans ; mais sa stature vigoureuse, ses traits décidés, son air de joyeuse et pleine santé, annonçaient une verte vieillesse, encore pleine de sève et de force.

Ce personnage était soigneusement poudré, et ses cheveux, sans bourse, se rattachaient par derrière au moyen d'un petit cercle de cuir sur lequel on voyait, incrustés en cuivre, deux canons et une ancre surmontés de la couronne royale.

Hormis ce léger insigne militaire, son costume était fort simple et fort bourgeois : un habit de drap marron, une veste chamois, des culottes et des bas gris ; joignez à cela une haute cravate blanche dans laquelle il enfouissait parfois son visage jusqu'au nez inclusivement, de façon qu'on ne voyait plus alors que ses deux petits yeux noirs et son front rude et bourgeonné, dont la poudre faisait resplendir la teinte vermeille.

Au moral, notre homme avait l'air du monde le plus doctoral ; sa façon de parler était prétentieuse et souvent incompréhensible : car d'habitude il bariolait sa conversation d'une foule de mots dont il ignorait la signification, et qui, par cela même, lui paraissaient le sublime du beau langage ; ce monsieur, avant tout, ayant une peur effroyable de ressembler à un matelot par son dire, son costume ou ses manières.

Ce personnage était Ivon Kergouët, natif de Ploërmel, maître des canonniers bourgeois (1) embarqués à bord de *la Sylphide*.

Son compagnon était Perez.

Perez était simplement vêtu de gris ; mais sa figure maigre et brune paraissait encore creusée par ses derniers chagrins et les cruelles émotions qui l'avaient agité.

Maître Kergouët, qui fumait dans une longue pipe, s'était entouré des tourbillons d'une vapeur si compacte, qu'il avait disparu tout entier derrière ce large rideau, et que la présence du canonnier bourgeois ne se révélait que par des mots sentencieusement prononcés, qui sortaient de ce nuage comme la voix d'un oracle invisible.

— Vous vous prodiguez les torts de ne pas fumer, monsieur Charles (Perez avait dû changer de nom) ; c'est une fausse délicatesse, trop scrupuleuse, car, dans la nature, tout a reçu le don de fumer, depuis les volcans jusqu'à la neige, comme j'en ai été minutieusement frappé dans ma dernière campagne au pôle nord, en 1768, à bord de *la Folle*, sous les ordres de M. le capitaine de Kerguelen. Ainsi, monsieur Charles, puisque la neige fume, elle qui le devrait moins que tout autre, il me paraît que nous ne commettons pas d'indécence en l'imitant.

Un excès de toux épouvantable, qui faillit étouffer Perez, interrompit l'apologie du canonnier.

— Vous avez raison, monsieur Kergouët, dit Perez. Mais si je tousse, c'est que je n'ai pas encore l'habitude du tabac ; je m'y ferai avec vous autres militaires.

— J'ai déjà eu l'avantage de vous dire, monsieur Charles, dit Kergouët, sortant courroucé de son nuage, que je n'étais pas militaire, mais canonnier bourgeois, entendez-vous, *bourgeois*, *bourgeois*, étonnamment *bourgeois*, diamétralement *bourgeois*.

On concevra l'apostrophe du maître Kergouët, quand on saura qu'il était le véritable type de sa corporation ; et, avant tout, cette corporation avait horreur de passer pour militaire ; elle ne s'en battait pas moins bien pour cela, mais tenait prodigieusement à ses franchises de bourgeoisie.

— Je l'avais oublié, monsieur Kergouët.

— C'est effectif. Mais, voyez-vous, il ne faut pas traiter les gens de militaires quand ils ne le sont pas. Il n'y a rien de moins militaire que notre état ! Qu'est-ce que nous faisons ? Nous nettoyons nos pièces à bord, et j'espère que c'est très-bourgeois, cela ; car nettoyer un canon ou un comptoir, c'est la même chose. S'il y a un combat ? eh bien ! parce que nous mettons haut de ça de poudre dans nos canons avec un boulet par-dessus, comme un épicier mettrait une muscade et du poivre dans un cornet, et que nous y mettons le feu... comme on allume une lanterne... on nous invectivera de militaire ! c'est un faux, nous sommes bourgeois ; car ce que nous nous permettons dans un combat n'a encore rien que de très-bourgeois.

— Mais quand vous vous battez à l'abordage, monsieur Kergouët ?

— A l'abordage... à l'abordage ! dit le canonnier en enfonçant la moitié de sa figure dans sa cravate, comme pour y chercher un argument qu'il trouva sans doute, car il reprit plus animé que jamais de ses prétentions à une position civile : A l'abordage ! qu'est-ce que cela prouve ? Tenez, un exemple dominant. Vous êtes tranquillement dans votre maison, je suppose ; eh bien ! tout à coup des scélérats viennent pour vous en chasser abusivement : alors vous prenez un sabre, une pique, une hache d'abordage, enfin la première chose venue que vous trouvez sous votre main, et vous tombez sur mes scélérats. Eh bien ! l'abordage, c'est la même chose ; le navire, c'est la maison dont nous sommes bourgeois : on veut nous en chasser, nous ne le voulons pas : il n'y a rien du tout de militaire là-dedans. C'est au contraire extrêmement bourgeois, parce que je mets en pratique qu'il n'y a pas un bourgeois qui ne défende sa maison : d'ailleurs, vous le verrez, une fois embarqué.

— Sans nul doute, monsieur Kergouët, reprit Perez. Mais, dites-moi, votre commandant, M. le comte de Vaudrey, est-ce là... un bon homme... un brave officier ?...

— Autant qu'un bourgeois comme moi peut juger cela, monsieur Charles, bon homme, non ; brave officier, oui ; ah ! dame, il est dur à bord. Est-ce qu'une fois, à ce qu'on m'a dit, car je ne l'ai pas ponctuellement vu, il n'a pas fait battre au cabestan un canonnier bourgeois, vous m'appréciez, un canonnier bourgeois... au mépris de nos droits et de nos franchises !... Aussi cela fit une terrible émeute parmi les canonniers, monsieur, et, comme les révoltés s'avançaient sur le commandant, il en tua un de sa main, et en blessa deux autres.

— Et l'équipage resta neutre, monsieur Kergouët ?

— Oh ! sans doute ; car, quoique le commandant soit dur comme un boulet, qu'il les fasse battre ou mettre aux fers à la journée, son équipage lui est dévoué : par peur ou affection, je n'en sais vraiment rien ; toujours est-il que cette fois il se rangea du côté du commandant, et l'aida à contenir les canonniers bourgeois.

(1) Ces canonniers bourgeois étaient formés en une corporation qui avait ses franchises et ses réglements intérieurs. Ils servaient dans ce corps de père en fils, et, quoique soumis à la discipline du bord, les officiers avaient l'habitude de ne les pas punir, mais d'en charger le maître qui les commandait. Or, le maître avait souvent sur ces hommes une telle influence morale, que la punition d'une faute légère consistait, par exemple, à ne pas parler au maître pendant huit jours. Et, avec cette discipline en apparence si débonnaire, le service se faisait avec un zèle et une exactitude inconcevables.

— Et comment vous décidez-vous à servir là, monsieur Kergouët?

— Eh! monsieur, servir là ou ailleurs... et puis la frégate est bonne, le commandant brave, après tout, et en guerre il y a des parts de prise.

— Comment, vous aves droit aux parts de prise?

— Tiens, êtes-vous facetieux! sans doute, et vous aussi, comme commis du munitionnaire, vous avez droit à un trois cent quatre-vingt-dix-septième de part; mais ce n'est pas seulement sur ces parts-là que vous vous attribuez des douceurs abondantes, c'est sur nos vivres!

— Je vous jure, monsieur Kerguuet, que je ne chercherai pas à gagner.

— Mais c'est tout simple, ça, mon cher! Vous voilà: vous, vous avez été trouver le munitionnaire général, vous lui avez dit: — Munitionnaire général, je voudrais prendre un intérêt dans les vivres, à condition que j'aurai une place de commis à bord de *la Sylphide*. Le munitionnaire vous aura dit: — Prenez un intérêt de dix mille livres, et vous aurez la place. — Tope, munitionnaire, avez-vous dit, et voilà comme vous vous êtes élancé commis aux vivres à bord de notre frégate: jolie place, logé à la cambuse, et rang d'officier marinier. Quand on n'est pas bourgeois, c'est encore ce qu'il y a de mieux; car il y a des gens qui sont superstitieux pour le militaire!...

— A propos de superstitieux, monsieur Kergouët, est-ce qu'il est vrai que les matelots soient encore plongés dans cette erreur grossiere et stupide qui les fait croire à la fatalité, aux présages?....

A ces mots, le canonnier bourgeois abaissa si brusquement sa figure dans sa cravate, que c'est à peine si l'on voyait ses yeux, qui, nous devons le dire, paraissaient lancer des éclairs.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Kergouët?

Des sons caverneux et inarticulés, mais dont l'expression paraissait colere et menaçante, sortirent seuls de la cravate où était engouffré le visage du respectable canonnier.

— Mais, encore une fois, vous aurais-je offensé, monsieur Kergouët?

— Eh bien, oui! dit le canonnier en abaissant brusquement sa cravate et laissant voir sa figure empourprée de colère, oui, offensé: car ce que vous appelez des erreurs grossières, je les coopère, moi! et je les coopère parce que j'ai des faits, des exemples... et quand j'entends un homme à barbe grise, qui devrait pourtant avoir plus d'astuce qu'un enfant, faire de pareilles questions, je suis excité, je me trouve excité!

— Mais, monsieur Kergouet, calmez-vous!

— Que je me calme... quand j'entends traiter d'erreurs des choses respectables que j'ai absorbées! C'est une erreur que le mauvais présage du départ un vendredi? C'est une erreur que le présage du feu Saint-Elme? C'est une erreur que la malédiction de Dieu attachée à un homme, qui suffit pour faire périr tout un équipage si l'homme ne paye pas sa faute par un châtiment exemplaire?

— Monsieur Kergouët!...

— Il n'y a pas de M. Kergouët! s'écria le canonnier exaspéré. Des erreurs... Eh bien! je vais, moi, monsieur, vous raconter ce que vous appelez une erreur, une erreur que j'ai appesantie; entendez-vous, appesantie... Ecoutez-moi, et ne m'obsédez pas par votre contradiction obstinée.

« C'était pendant cette campagne au pôle nord, sur *la Folle*, dans une belle soirée d'août, par environ 77° de latitude: nous nous trouvons pris, mais supérieurement pris, de calme au milieu d'une espece de bassin entouré par une chaîne de montagnes de glaces; tout ce que le naturel de mon œil pouvait découvrir au loin était rempli de montagnes de glaces qui nous disaient, c'est-à-dire qui avaient l'air de nous crier: Malheureux nautoniers que vous êtes!... l'Océan est bouché dans cette partie, et depuis longtemps.

« Comme il n'y avait pas de brise à remuer les papillons de la coiffure d'une belle dame, le commandant s'approprie le parti de passer la nuit par ce calme: c'est tolérable; mais voilà que, vers minuit, la brise se fait, se carabine, qu'il neige à faire trembler, et qu'un bruit de craquement, six fois plus fort que celui de la foudre, vient nous étonner bien extrêmement; car ça annonçait que les glaces étaient en mouvement, et que ces énormes montagnes, chassées par le vent, commençaient à charrier, comme on dit dans vos rivieres. Il faisait une brume enragée, impossible d'improviser le moyen de sortir de cet entonnoir; et à chaque moment nous risquions d'être écrasés entre deux montagnes de glace, comme une puce entre deux ongles.

« Toute la nuit, ce furent des transes épouvantables; à chaque secousse, nous nous promettions d'être engloutis: heureusement le vent cessa sur le matin; et, au lever du soleil, nous signalons ces montagnes, qui se tenaient d'abord serrées les unes contre les autres, comme des novices le jour de leur premier combat. Ces montagnes, désunies par le vent, formaient comme un archipel, au milieu duquel il y avait un canal libre et à peu près dégagé de glaçons qui se prolongeait très-loin.

« Le capitaine nous fait pagayer à travers ce chenal, et nous avions fait à peu pres trois milles, lorsqu'au-dessus d'un des énormes glaçons qui bordaient le canal nous apercevons le bout des mâts d'un navire qui filait... qui filait... »

Ici la voix du canonnier commença à baisser, ses traits à prendre une expression de frayeur, et ses paroles devinrent moins prétentieuses.

« Mais, hélas! monsieur, jamais navire n'avait eu des mâts et un gréement semblables; jamais voilure n'avait été orientée de la sorte. Pendant quelques minutes, nous vîmes ce navire fuir devant la brise qui était fraiche: puis tout à coup il toucha sur un banc de glace et s'arrêta court.

« Notre capitaine n'eut-il pas, monsieur, la damnée curiosité d'aller voir ce navire de plus près? Il met en travers dans le chenal, fait armer la yole, me désigne pour l'accompagner, et nous partons.

« En l'abordant, cet étrange navire, je n'avais pas une goutte de sang dans les veines. Figurez-vous que sa coque était comme rongée par le temps ou les glaces qui l'avaient endommagée; personne ne paraissait sur le pont, qui était couvert de neige à une hauteur prodigieuse.

« Le capitaine héla plusieurs fois l'équipage. Personne ne répondit. »

Et Kergouët se tut, comme pour rendre son récit plus solennel.

Perez était singulièrement intéressé par ce récit fait naïvement; et puis cette histoire mystérieuse gagnait à être racontée au milieu d'une salle vaste et sombre, éclairée faiblement par la lueur mourante du feu des lampes.

Les ombres des deux causeurs se projetaient colossales sur le plancher. Perez, impressionnable comme un Espagnol, ne put s'empêcher de partager l'espèce de terreur qui semblait saisir Kergouët à mesure qu'il avançait dans son récit.

« Personne ne répondit... reprit Kergouët après un assez long silence. Le capitaine allait monter sur le pont, lorsque je m'avise de regarder par un sabord de la chambre; et je vois, je vois... »

Ici Kergouët passa la main sur son front pâle, et essuya quelques gouttes de sueur.

— Eh bien! que voyez-vous? s'écria Perez, dont le cœur battait malgré lui.

— Eh bien! je vois, comme je vous vois, un homme assis devant une petite table sur laquelle on voyait un registre et des plumes.

« Je le hélai: Oh! du navire...

« Rien. Il ne répond pas et reste immobile...

« Le capitaine, n'y tenant plus, monta sur le pont: nous dégageons la neige qui cachait l'entrée de la chambre où était cet homme immobile qui ne répondait pas.

« Nous entrons dans sa cabine;... il ne bouge pas. Enfin je m'approche..... il était mort, monsieur, il était mort; une moisissure toute verdâtre couvrait ses joues, son front, et voilait ses yeux. Le malheureux était mort gelé par l'épouvantable froid de ces latitudes; il tenait encore une plume, et son journal était ouvert devant lui. Je me rappelle toujours la dernière phrase qui y était écrite: « 11 novembre.....
« Il y a aujourd'hui 70 jours que nous sommes enfermés au milieu des
« glaces; le feu s'est éteint hier, et notre capitaine, qui a causé tous
« nos malheurs parce qu'il était maudit de Dieu, a en vain essayé de ral-
« lumer ce feu: sa femme est morte ce matin... plus d'esp... »

« Puis plus rien, monsieur, dit Kergouët avec un sentiment de frayeur indéfinissable; le froid avait saisi ce malheureux. Dans l'entrepont nous vîmes les corps des matelots roides et inanimés, mais non défigurés par la mort; car ce froid si vif les avait conservés. Enfin à côté du cadavre d'une femme était le capitaine assis par terre, il tenait encore d'une main une pierre à feu; de l'autre, un briquet; à côté de lui était du linge brûlé.

« Comme bien vous pensez, ça n'a été qu'un cri pour supplier le capitaine de ne pas rester dans ce navire damné: et nous avons rallié *la Folle*. Eh bien! vous le voyez, monsieur, ce que c'est que la malédiction divine sur un homme... jusqu'au dernier moyen de succès qui se perd entre ses mains: avec du fer, une pierre et de l'amadou, ce maudit ne peut tirer une étincelle de feu... Maudit... maudit... Oh! que ne savait-on cette malédiction avant de partir!... »

— Comment! et qu'aurait-on fait alors? dit Peres.

— Ce que l'on a fait il y a vingt ans dans l'escadre de M. le maréchal de Conflans. Il y avait un capitaine *à sort*, comme on dit; personne n'a voulu naviguer avec lui, les équipages se soulevaient: il a été obligé de quitter la marine; il s'appelait M. le marquis de Verrlac. Bien bon officier, sauf cela.

— C'est singulier, dit Peres pensif; et il resta muet quelque temps.

— Mes bourgeois, dit le maître du cabaret, voilà le couvre-feu qui sonne, et il me faut fermer mon cabaret.

— C'est juste, dit Kergouët en payant son pot de genièvre. Allons, allons, monsieur Charles, dit-il en secouant Peres par le bras.

— Je vous suis, monsieur Kergouët. Et je vous accompagnerai jusqu'à chez vous.

— Allons, bonsoir; n'allez pas rêver à l'homme à la figure verte! Mais c'est bien terrible, cette histoire, n'est-ce pas?

— Oh! terrible, dit Perez.

Puis il serra cordialement la main de son nouvel ami, qui lui dit en s'éloignant: — Demain je viendrai vous faire faire connaissance avec *la Sylphide*.

Et Perez alla retrouver Rita, qui l'attendait avec impatience.

CHAPITRE XXVIII.

LA FEMME SANS NOM.

. . . . . . Oh! c'est honte et pitié;
Va, tu n'es qu'une brute, et tu n'as qu'une joie
Insensée, en pensant que je lèche ma proie!
Quand je devrais aller nu-pieds t'attendre au coin
Des bornes, si caché que tu sois, et si loin,
J'irai; crains mon amour, Garuc, il est immense
Comme la mer. . . . .

ALFRED DE MUSSET. — *Les Marrons du feu.*
(Contes d'Espagne et d'Italie.)

Dans un modeste logement de la rue de l'Arsenal, Rita, habillée en homme, attendait son écuyer.

Perez arriva bientôt; il venait de quitter le canonnier bourgeois, et raconta toute sa conversation à la duchesse sans rien omettre, pas même l'histoire du navire enfermé dans les glaces et victime du courroux du ciel.

Cette narration frappa surtout la duchesse, qui, se levant brusquement, alla chercher le livre de José Ortes sur les poisons, et le feuilleta avec avidité.

Après quelques minutes de recherches, elle fit signe à Perez de lire un passage qu'elle lui indiquait du bout du doigt.

Ce passage était ainsi conçu :

. . . . et leurs visages devenaient livides, et leur sommeil était agité par d'horribles songes, et ils perdaient la force et la gaieté; et de braves ils devenaient lâches, et leurs mains de jeunes gens tremblaient comme des mains de vieillards, et ils maigrissaient et devenaient comme des spectres, et leurs yeux égarés roulaient dans leurs orbites, et bientôt ils mouraient au milieu d'un horrible délire.

« Oui, par Habb'ay, cela était vrai, frère, car Lhop'sys avait secoué la poussière du *tshetik* (1) de Java sur leur festin, et la poussière mortelle avait changé, en y tombant, le festin joyeux en repas funèbre. »

Puis, regardant Perez, Rita lui dit : — La place que tu as à bord n'est-elle pas la charge de distribuer les vivres à l'équipage, Perez?

— Oui, madame.

— Eh bien! me comprends-tu? ne peux-tu pas aussi, Perez, changer les festins joyeux en repas funèbres, et rendre cet équipage, qui est si brave, si fort et si jeune, le rendre lâche, faible et craintif : afin que, s'il rencontre l'ennemi, il refuse le combat, et ainsi le déshonore, *lui*; afin que, voyant leur capitaine à l'abri de cette mortalité qui les décime, ces matelots superstitieux le prennent pour le maudit qui attire sur eux la vengeance du ciel? Car, d'après ce que tu m'as dit, lui ne partage pas les vivres de son équipage. Conçois-tu alors, Perez, cette révolte affreuse que nous exciterons encore en racontant ses duels meurtriers, ses infâmes séductions? Le vois-tu déjà déshonoré par une fuite honteuse, exposé à la rage de ses matelots?... Enfin je ne sais, moi, je ne puis prévoir tout, mais je pressens pour lui une horrible et longue agonie, Perez...

— Ce projet est insensé, madame, dit sévèrement Perez.

— Insensé, Perez!

— Oui, madame, insensé, car ce projet ressemble à celui que vous aviez formé à Paris, et qu'une fatalité désespérante a si cruellement déjoué... Insensé, comme tout projet conçu dans le délire d'une haine qui serait terrible, si elle se contentait du possible, et qui devient impuissante parce qu'elle veut trop. Pardonnez, pardonnez ma franchise, madame; mais, vous le savez, je me suis voué corps et âme à vous et à votre vengeance, madame, parce que ma famille s'est vouée à la vôtre depuis trois siècles; parce que c'est une hérédité de dévouement dont j'avais l'instinct avant d'en avoir la pensée; parce qu'il m'est impossible de m'isoler de vos chagrins ou de vos joies; parce que vous frapper, c'est me frapper; parce que vous insulter, c'est m'insulter, car ceux qui se résignent à servir n'ont plus d'autre honneur que celui de leur maître, madame... Et c'est parce que je regarde votre vengeance comme la mienne que je vous dis, moi, que vous ménagez étrangement cet homme; car, enfin, songez-vous qu'à force de vouloir rendre votre vengeance complète elle vous échappera peut-être? Voyez maintenant : ce sont les hasards et les dangers de la guerre qui peuvent la devancer, cette vengeance; et si les Anglais vous le tuaient, madame! et s'il trouvait une mort glorieuse dans un combat honorable, avant que vous ayez pu exécuter votre projet! ne vous reprocheriez-vous pas alors d'avoir tout sacrifié pour obtenir si peu? et encore vous ne seriez pour rien dans sa mort; ne regretteriez-vous pas amèrement de ne l'avoir pas frappé vous-même, et plus tôt! car la vie est tout pour cet homme, madame, croyez-le bien, il est heureux...

— Mais tu ne comprends donc pas, Perez, que c'est parce que je sais qu'il sera malheureux que je lui laisse cette vie? et, dans le malheur, est-ce un bien que la vie, Perez? Que je le tue aujourd'hui, il souffrira une seconde à peine, et puis ce sera tout; que je rende au contraire son existence entière malheureuse, et cette vie que je lui laisse sera le plus cruel instrument de son supplice.

— Mais, par l'enfer, madame, s'il est tué dans un combat... Nous sommes en guerre, enfin.

— Cela est impossible, Perez; j'ai là une voix, une conscience, une conviction qui me dit qu'il ne mourra pas, qui me dit que je serai vengée comme je veux être vengée...

— Damnation, madame! c'est à se briser la tête sur le pavé; et c'est sur une base aussi fragile que vous osez asseoir votre vengeance? quand vous n'avez qu'à dire un mot pour voir cet homme mort demain... mort dans une heure... mort à l'instant!...

— Cet homme mort! cet homme mort! Belle vengeance! par Satan! Mais cet homme une fois mort... que ferais-je de la vie, moi, malheureux? Ah! tu as cru que je m'effaçais du monde, que je descendais dans la tombe avant que d'être morte, que j'éprouvais à vif tout ce qu'il y a d'ignominie, d'abjection dans la vie des plus infâmes, et cela, pour voir souffrir cet homme pendant le temps que je mettrais à lui enfoncer un poignard dans le cœur?... En vérité, ta tête s'égare; Perez, tu me fais pitié...

— Oh! malédiction sur le jour où j'ai écouté vos prières, madame! malheur sur le jour où vous vous êtes précipitée pour jamais dans un abîme de regrets et de désespoir... Malheur sur moi, qui n'ai pas été tuer cet homme! malheur à moi, qui n'ai pu vous dire : Vous êtes vengée, madame la duchesse! malheur, malheur sur moi! car votre haine ne s'assouvira pas, madame, et aucun retour vers le passé n'est possible.

— Et c'est ce que j'ai voulu, moi! homme faible et timide, c'est ce que j'ai voulu, que tout retour vers le passé fût impossible, et aussi cela est, cela ne peut être autrement, et j'en bénis Satan; car je sens en moi une croyance qui me soutient, et un espoir qui me guide. Après cela, Perez, si cette vengeance vous paraît folle, ne vous y associez pas, et que la duchesse d'Alméda soit morte pour vous comme pour tous. Retournez en Espagne, et vous pourrez vivre heureux dans notre duché, Perez; car vous verrez dans mes dernières volontés que je n'ai pas oublié vos bons et fidèles services... Allez, Perez, allez, je vous quitterai sans amertume, car vous avez beaucoup souffert pour moi; et cela est noble et beau, Perez...

— Oh! madame, madame, dit l'Espagnol avec une émotion déchirante en sentant ses yeux se baigner de larmes.

— Eh bien! non. Pardon, Perez, pardon, mon brave écuyer. Non, je te fais injure, tu ne me quitteras pas, je le sais; tu mourras aux pieds de ta maîtresse, je le sais : ta mort complétera une vie de dévouement et de sacrifices. Et d'ailleurs, je ne saurais blâmer tes craintes : car je ne puis t'exprimer, te faire comprendre ce que je sens intérieurement, tout ce qu'il y a de force et de puissance dans cette révélation dont je ne me rends pas compte, mais qui m'exalte, qui m'inspire, et me donne la certitude que j'ai de réussir. Cela est fou, surhumain, si tu veux, mais cela est. Et puis encore le passé me donne le droit de me confier à l'avenir. Car enfin tout ne m'a-t-il pas secondé, Perez? Vois, il a deux duels dont un à mort, il échappe à tous deux. Vois, encore... on nous arrête, on nous prend notre or, mais je peux cacher mes diamants et te les donner; on nous emprisonne, tu viens rompre mes fers; nous pouvons quitter Paris, et venir ici sans être inquiétés. Tout cela, Perez, ne tient-il pas du prodige? tout cela ne te dit-il pas que la fatalité me le garde, me le protége? enfin cette foi que j'ai en moi, dis-moi, n'est-ce pas cette foi qui fait les grands hommes ou les grandes choses? n'est-ce pas cette foi qui fait entreprendre et réussir les projets les plus gigantesques? et tandis qu'une foule stupide raille et se moque, Perez, ceux que cette foi inspire suivent le signe mystérieux qui les guide, ce signe invisible à tous, et flamboyant pour eux seuls : c'est cette foi, Perez, qui rendait Colomb si fort, lorsqu'au milieu des cris de ses matelots furieux, calme et serein, il leur disait : L'Amérique est là... Qui lui avait révélé cela, Perez?... qui lui donnait cette confiance incroyable, si ce n'est cette voix intérieure, profonde, inexplicable, je le sais... mais pas plus inexplicable que les autres mystères de notre nature? Non, crois-moi, Perez, mon projet est bon et ma vengeance sûre; mais il faut que tu me jures, par la vie de ta mère, de m'accorder ce que je vais te demander.

— Madame, j'ai dit tout ce qu'un loyal serviteur pouvait dire; maintenant votre foi est telle, suivez-la. J'obéirai à vos ordres, je le jure.

— Eh bien! Perez, promets-moi de ne pas attenter à ses jours, à *lui*, sans que je dise : Frappe-le. Promets-moi d'exécuter en tout mes ordres, quels qu'ils soient.

— Je le jure, madame.

— Sur la vie de ta mère?

— Sur la vie de ma mère, madame.

— Je te retrouve, mon loyal écuyer, dit Rita.

Et ils se séparèrent.

(1) L'*Upas tinti*, appelé à Java le tshetik, se trouve dans l'archipel Indien. Ce poison a la consistance d'extrait gommeux; ainsi que l'acide hydrocyanique, il occasionne dans le système animal les phénomènes que nous venons de décrire. (Voir le *Dictionnaire des Sciences médicales* et le *Traité des Poisons*, traduit de l'arabe par José Ortès.)

CHAPITRE XXIX.

JEAN THOMAS.

> Je retrouvais là cette fatalité de l'ordre social qui me poursuit partout.
>
> Madame la duchesse DE DURAS. — *Edouard.*

Le coche de Lambesclcq allait partir de Brest, lorsqu'un grand homme, enveloppé dans un long caban de marin, et accompagné de Jean Thomas, mit la main sur la portière en s'écriant : — Un moment donc ! tu es bien pressé de pousser au large, cocher du diable !

— Ah ! foi de Dieu, on allait partir, car on ne comptait plus sur vous, monsieur le capitaine, dit l'automédon en soulevant son bonnet de poil de renard.

— Eh bien ! me voici ; attends donc un peu, reprit le capitaine. Puis, se tournant vers Thomas : Ainsi, Thomas, c'est convenu, fais bien attention à mon épouse et veille au grain.

— Je ne te promets pas de rien empêcher, car je ne suis pas de force à faire assaut de ruse et de fausseté avec une femme ; mais ce que je saurai, tu le sauras : ce que j'aurai vu, tu le sauras : en mal comme en bien, foi de Thomas, je ne te cacherai rien.

— C'est convenu, Thomas. Si c'est en bien, je serai bon prince pour elle ; si c'est en mal... je m'appelle Jacques Lerouge, c'est tout dire : ainsi donc, adieu, Thomas, reprit le capitaine en se jetant dans le coche, qui s'éloigna lourdement.

Jean Thomas, après avoir vu partir cette pesante voiture, se dirigea vers les remparts.

Comme il passait sur le Cours, il rencontra le docteur Gédéon.

— Ah ! parbleu, Thomas, je te cherchais, dit le docteur.

— Et pourquoi ?

— Pour te prier de me rendre un service.

— Parle.

— Oh ! c'est une misère, Thomas ; le *monstre*.. m'avait ordonné....

— Quoi ?... quel monstre ?

— Mais... le commandant !

— Continue.

— Eh bien donc, le monstre m'avait ordonné de faire chaque jour une visite à bord pour constater l'état sanitaire de l'équipage, ce qui est une bêtise de la part de ce vil courtisan ; aussi je n'ai pas...

— C'est son ordre, il faut l'exécuter ; il est commandant, tu dois obéir, dit sévèrement Thomas en interrompant le docteur.

— Sans doute ; aussi j'obéis. Mais par hasard hier... figure-toi que... mais je ne sais trop comment te dire cela, à toi qui es si bégueule pour l'amour.

— Voyons, parle.

— Eh bien ! hier j'avais rendez-vous avec une petite *mouthe* de Recouvrance qui m'adore...

— Toi, vieux, sot et laid, elle t'adore ! tu déraisonnes ou tu la payes bien cher. Continue.

— Gouailleur de Thomas ! dit le docteur en cachant son dépit sous une apparence de raillerie, toujours le mot pour rire ; mais ce n'est pas ça... Pour ne pas manquer mon rendez-vous d'hier, j'ai négligé mes deux visites à bord. Or, le monstre est si sévère pour la discipline, qu'il va peut-être me mettre aux arrêts, et me faire manquer ainsi mon autre rendez-vous demain ; tandis que si tu voulais seulement dire au commandant... que tu m'as ordonné d'aller à trois lieues d'ici, à l'hospice Kerlo, visiter les marins qu'on devait nous envoyer pour renforcer l'équipage, je ne serais pas puni, et alors...

— C'est un mensonge que tu me demandes là, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas mentir, Thomas, c'est pour obliger un ami.

— Un mensonge, n'est-ce pas, qui fasse excuser une turpitude et te donne le moyen d'en faire d'autres ? Jamais.

— Pourtant, Thomas...

— Jamais... Tu as mérité ta punition, tu la subiras.

— Mais l'amitié...

— Je ne sais pas ce que c'est que l'amitié dans le service.

— Mais...

— Adieu.

Et Jean Thomas laissa le docteur désappointé, mais peu étonné : car il connaissait depuis longtemps le caractère intraitable et inflexible du lieutenant.

En effet, Jean Thomas était un homme d'une vertu sévère, d'une austérité de mœurs fabuleuse, d'une probité irréprochable, d'une valeur à toute épreuve ; mais si son âme était pure comme l'acier, elle en avait aussi la froideur et la dureté.

Incapable d'aucune faiblesse, il dévoilait, il attaquait sans pitié les faiblesses des autres ; aucune considération humaine n'était capable de l'empêcher de faire son *devoir*, comme il disait, et de remplir la mission qu'il s'était donnée de poursuivre le mal et le vice en tout et partout.

Ne devant qu'à son mérite un grade assez éminent pour un homme de sa classe, le seul défaut de Jean Thomas était une envie enracinée, une haine détestable contre tout ce qui lui était supérieur par la naissance. Et pourtant Jean Thomas, noble, eût été d'une hauteur aristocratique impitoyable. Il le prouvait d'ailleurs par la brutalité avec laquelle il commandait à ses subordonnés.

Mais, après tout, ce défaut ne nuisait pour ainsi dire qu'à lui-même ; c'était son ver rongeur : cette envie concentrée le dévorait. Mais jamais elle ne se trahissait dans ses relations de service ; car, quoique grossier avec les matelots et les officiers qui se trouvaient sous ses ordres, il était incapable de commettre envers eux la plus légère injustice ; mais aussi ils ne devaient point attendre de lui la moindre grâce quand ils avaient failli.

Hors le service, sa vertu rigide et impérieuse ne savait non plus se plier à rien. Ni les convenances, ni les usages reçus, ni les exigences d'une société vieillie, ne pouvaient passer à ses yeux pour des excuses.

Irréprochable dans ses mœurs, il voulait les autres ainsi. Traitant l'indulgence de lâcheté, il regardait les gens tolérants comme les complices du crime qu'ils palliaient, et ne faisait aucune différence entre le meurtrier et celui qui ne livrait pas le meurtrier au bourreau.

Somme toute, Jean Thomas était le prototype de l'homme rigoureusement vertueux, vertueux sans concession, vertueux sans pitié, vertueux au pied de la lettre, si l'on veut me permettre cette vulgarité, qui, seule, peut peindre l'exactitude algébrique de l'intraitable vertu du lieutenant.

Jean Thomas n'avait non plus aucune foi, aucune croyance religieuse. « La religion, disait-il, est un moyen bon pour tenir en bride ceux qui, sans cet attirail de peines et de récompenses éternelles, seraient de misérables gueux. Moi, j'ai la conscience assez pure, l'âme assez fortement trempée pour faire le bien pour le bien, sans frayeur comme sans espoir de l'avenir.

« La religion, disait-il encore, est bonne pour les faibles qui, dans le chagrin de quitter ce monde, ou dans l'espérance d'en trouver un meilleur, ont inventé cette seconde vie éternelle. Quant à moi, disait-il enfin, je ne suis ici-bas ni assez heureux ni assez malheureux pour regretter l'existence ou craindre la mort ; et je retournerai au néant, d'où je suis sorti, ayant eu sur la terre ma conscience pour religion, et la vertu pour dieu. »

Inutile de dire que les rêveries philosophiques de l'Encyclopédie, que les théories d'égalité et de régénération sociale, paraissant à Jean Thomas les plus sublimes des systèmes, il se montrait un des plus fervents séides des idées nouvelles. Or, avec ses principes arrêtés, sa fermeté inébranlable et sa vertu farouche, Thomas ne comptait nécessairement pas un ami, si l'on excepte le capitaine Jacques Lerouge : car une sorte de conformité de caractère les avait rapprochés.

Jacques Lerouge, capitaine de corsaire, avait commencé sa carrière maritime en naviguant au commerce ; c'est là qu'il s'était lié avec Jean Thomas depuis longues années : or, sans égaler le lieutenant en rigorisme, le capitaine Lerouge était ce qu'on appelle un loyal marin, faisant son métier de corsaire en temps de guerre et d'officier marchand en temps de paix avec la même probité scrupuleuse.

En voici un trait. Dans la dernière guerre, Lerouge commandait un beau brick corsaire de vingt canons ; il donne chasse à un superbe trois-mâts anglais chargé d'épiceries, venant des Indes, et le joint. Se voyant pris, ce bâtiment hisse un pavillon parlementaire et envoie à bord du brick un officier pour annoncer au capitaine Lerouge qu'un navire neutre, venant d'Espagne, lui avait annoncé que la paix venait d'être signée. Pour toute preuve de la vérité de cette assertion, le capitaine Lerouge se contente de la parole d'honneur de l'officier, et permet au trois-mâts de continuer sa route. Le trois-mâts ainsi chargé valait plus d'un million, et fut pris par un confrère moins scrupuleux que Jacques Lerouge.

Tel était le seul ami que possédât Jean Thomas, car dans la marine militaire il n'en comptait pas. Ses mœurs étaient si austères, son esprit si taciturne, son caractère si ombrageux, son langage si rude, qu'au bout de huit jours il était, selon l'expression consacrée, en quarantaine : c'est-à-dire que personne ne lui adressait la parole.

Ses rapports avec les matelots étaient plus pénibles encore ; d'une sévérité excessive, ne leur passant rien, les traitant avec hauteur et brutalité, il en était souverainement exécré ; mais l'influence de sa bravoure et sa fermeté étaient telles, qu'elles lui suffisaient pour les contenir dans les bornes du respect et de la soumission la plus entière.

C'est donc à ce Jean Thomas que le capitaine Lerouge avait confié la surveillance de sa femme.

CHAPITRE XXX

QUE LE COMMERCE EST LE LIEN DES HOMMES.

> VALÉRIE. — Oh ! sur ma parole, il est en tout le fils de son père ; je jure que c'est un joli enfant.
>
> SHAKSPEARE. — *Coriolan*, acte I, sc. III.

C'était peu de temps après l'arrivée du comte à Brest. Il habitait, comme on sait, sa maison de la place d'Armes. Ce jour-là, Henri s'en-

tretenait avec le tapissier chargé de décorer la galerie de *la Sylphide*.

Cet *artiste*, maître juré de sa corporation, était M. Doquin; tout respirait en lui la bonhomie, l'intelligence et la probité : seulement ses yeux semblaient rougis de larmes récentes. Il pouvait avoir environ cinquante ans, et se tenait respectueusement debout devant le comte en recevant ses dernières instructions.

— Quant aux stores chinois, disait Henri, vous devez les recevoir de Paris demain au plus tard, ainsi que les étoffes des Indes pour les rideaux de fenêtres... je vous recommande encore la plus grande promptitude, car nous pouvons appareiller d'un moment à l'autre...

— Monsieur le comte peut compter sur mon zèle.

— A propos... Il faudra aussi une chaîne à roulis pour suspendre une cassolette à parfums dans la petite salle de bains que j'ai à bord, et ne pas oublier non plus de poser les caisses à fleurs entre les croisées.

— J'aurai l'honneur d'*observer* à monsieur le comte que les caisses sont posées depuis ce matin

— C'est parfait, monsieur Doquin; mais avez-vous là ce mémoire que je vous ai si souvent demandé?

— Puisque monsieur le comte est assez bon pour daigner m'en parler, le voici : il se monte à trois mille deux cents livres; mais, si j'osais me le permettre, je ferais une supplication à monsieur le comte...

— Faites, monsieur Doquin.

— Je suis à la veille d'être ruiné, monsieur le comte; je suis victime d'une affreuse banqueroute; et si je ne trouve, d'ici à demain, dix mille livres, je suis déshonoré, et qui pis est, monsieur le comte... je mets vingt ouvriers sur le pavé; et par la misère et le froid qu'il fait... monsieur le comte, c'est bien affreux à penser.

Il y avait dans l'accent de ce pauvre homme une si poignante expression d'amertume, que le comte en fut touché : car on sentait que c'était là une infortune vraie, une infortune d'honnête homme qui ne crie pitié qu'au moment de périr.

Henri écrivit quelques mots sur un papier, le plia et le remit à M. Doquin en lui disant : — Voilà un bon de cinq cents louis sur M. Gérard, mon banquier à Brest, vous les tiendrez en compte sur les fournitures à venir. Je suis trop heureux d'obliger un galant homme tel que vous, monsieur Doquin.

— On ne m'avait pas trompé en me parlant de votre générosité, monsieur le comte; mon pauvre petit enfant vous devra plus que la vie, il vous devra l'honneur, et mes ouvriers du pain, monsieur le comte! dit le tapissier les larmes aux yeux, d'un air pénétré... en se jetant aux genoux de Henri, qui réprimait à peine une forte envie de rire.

Le tapissier à peine sorti, le comte n'y tint plus...

— Ah! c'est à en mourir, disait Henri en éclatant. Son enfant qui me doit la vie!... Il ne croit pas dire si vrai... Mais après tout, ajouta le comte d'un air plus sérieux... ce drôle sait peut-être ce qui en est... Sa ruine, sa banqueroute... tout cela est peut-être une ruse pour me soutirer cinq cents louis... Diable! c'est qu'en définitive madame Doquin me coûterait fort cher;... et en vérité, la femme de ce polisson-là lui rapporterait plus qu'une ferme en Beauce; car pour le prix de madame Doquin j'aurais deux filles d'Opéra ou une demoiselle des Italiens... Après ça je sais bien que madame Doquin est une femme honnête... et que son mari ne manque pas de goût; tout bien considéré, ça n'est pas trop cher... car après tout ma galerie sera charmante, et ce drôle a eu une fort bonne idée d'en faire doubler les volets en glaces, de façon que fermés ils refléteront toute la pièce... Car, enfin, il faut au moins tâcher de rendre sa prison le plus agréable possible... Ce n'est pas que je m'ennuie à bord pendant un grain ou un combat... mais s'il fait calme, ça devient diabolique... c'est à périr de monotonie... Heureusement que j'aurai quelque ressource, je crois, dans mon état-major... Ces jeunes gens me paraissent bien... Il y a encore cet abbé qui a fort bon air, pardieu... très-bon air; les façons de la meilleure compagnie, seulement il me semble assez dédaigneux : c'est à peine s'il a répondu à mes avances; et puis il a encore en lui quelque chose qui m'intrigue beaucoup, c'est une blessure d'arme à feu au poignet gauche, c'est bien une blessure d'arme à feu, je m'y connais... j'ai pour moi l'expérience... Mais pourquoi diable un abbé a-t-il une blessure d'arme à feu au poignet gauche? Peut-être aussi n'a-t-il pas toujours été abbé; je le croirais assez à ses manières, à sa démarche : d'un autre côté, c'est à peine s'il paraît avoir trente ans, et à cet âge une telle vocation, si elle est sincère, paraît bizarre... Car il est fort bien cet abbé; par exemple, je ne sais pas pourquoi il ne porte pas de poudre : cela lui donne un air singulier... Mais de quoi vais-je m'occuper! j'aurai, pardieu, bien le temps de chercher le mot de ce logogriphe vivant une fois que je serai à bord...

A ce moment le fidèle Germeau parut à une petite porte masquée dans l'alcôve de la chambre à coucher, et dit mystérieusement à Henri : — Monsieur le comte, peut-on entrer?

— Ah! vive Dieu! s'écria Henri, elle ne pouvait mieux arriver, certainement... qu'elle entre...

A peine le comte avait-il parlé, que la petite porte se referma, et que Germeau disparut, laissant à sa place une femme bien enveloppée dans ses coiffes et dont on ne voyait que les deux grands yeux noirs, vifs et brillants.

— Ote donc tout cela, Georgette, dit le comte en écartant la mante de cette femme; tiens, justement ton mari sort d'ici.

Et, attirant Georgette sur ses genoux, il la débarrassa de tout ce qui cachait sa jolie figure ronde, fraîche, mais trop pleine et trop colorée.

— Comment, il sort d'ici! dit madame Doquin. Ah! monsieur Henri! il ne vous a pas dit le malheur qui...

— Si, il m'a tout dit, je sais tout! j'y ai remédié aussi; ne parlons plus de cela, c'est fini, dit le comte en réchauffant dans les siennes les deux mains de Georgette... soignées, grasses, mais trop roses, irrécusable preuve de manque de race.

— Oh! quant à cela, je sais bien que Doquin n'est pas contrariant, monsieur Henri;... et c'est un bonheur, car tous les hommes ne sont pas aussi doux que lui. Ah! tenez... si vous saviez ce qui vient d'arriver à Recouvrance! c'est à se tourner le sang... quand on pense qu'il y a des êtres aussi méchants...

— Eh! bon Dieu!... explique-moi ça, ma chère, dit Henri en entourant, hélas! avec trop de familiarité, la taille rebondie de madame Doquin.

— Voilà ce qui en est, monsieur Henri :... vous ne connaissez peut-être pas Jacques Lerouge? Mais écoutez donc, Henri!

— Mais j'écoute, ma chère amie.

— Eh bien donc, Jacques Lerouge est un capitaine-corsaire qui a gagné à la course beaucoup d'argent dans l'autre guerre; il s'est marié depuis deux ans à la fille de madame Binan, la modiste... une charmante petite femme que je connais, blonde et jolie comme un cœur... Mais, hélas! aujourd'hui...

— Eh bien! dit Henri en l'interrompant, est-ce que Jacques Lerouge s'appellerait Jacques Lejaune, Jacques le Doquin, Jacques le...

— Taisez-vous donc, monsieur Henri; comme c'est mal, ce que vous dites là pour ce pauvre Doquin, qui vous aime tant...

— Et moi donc! dit le comte en éclatant de rire. Mais, voyons... ta jolie blonde... ton Jacques Lerouge... qu'ont-ils fait?

— Eh bien donc, madame Lerouge, qui avait été mille fois trop bonne de se marier à un monstre comme ce capitaine, un vrai brutal, quarante ans, laid, avare et des manières... Ah!...

— Voyons... au fait...

— Eh bien, monsieur Henri, ce vilain Jacques Lerouge a tant tourmenté sa pauvre petite femme, que la malheureuse...

— En est morte? dit Henri.

— Non, monsieur Henri, elle n'en est pas morte, mais elle a été assez infortunée pour se voir contrainte, par les atroces procédés de ce tigre... contrainte, dis-je, à prendre un amant... Hein!... Est-ce ça un homme affreux!

— Un monstre à expulser de la société, dit Henri avec un admirable sérieux. Ah çà, et l'infortunée madame Lerouge... a-t-elle au moins trouvé les consolations qu'elle cherchait?...

— Pendant deux mois ça a été très-bien, monsieur Henri; mais hier, à ce qu'il paraît, tout a été découvert... L'amant est clerc de procureur, un très-joli garçon... toujours si bien attifé qu'on le prendrait pour un commis; avec ça il s'appelle Boniface Joblot, et son père est fermier de la gabelle!

— Diable, madame Doquin!... voilà bien des circonstances... bien des détails sur M. Boniface... Jalot... Cabiot!... Comment dis-tu ça?

— Oh! monsieur Henri, je vous jure... oh! plutôt cent fois mourir que de vous être infidèle... Ne vous faites pas ce chagrin-là...

— Ah çà, ma chère, dit Henri d'un air dédaigneux et presque piqué, j'espère bien que vous n'avez pas la prétention de me croire jaloux de vous! Enlevez M. Cablot à madame Lerouge, si bon vous semble, je vous permets de ces petites bonnes gens-là... tant que vous en voudrez. Aimez-moi seulement lorsque nous sommes tête à tête... c'est tout ce que j'exige. Puis, voyant des larmes, il reprit : Allons, Georgette, ne pleure pas; mais pourquoi viens-tu me dire que tu me seras fidèle?... Qui diable te parle de ces billevesées?... Voyons, continue ton histoire... Jacques Lerouge a donc tout découvert?

— Oui, monsieur Henri, dit Georgette en essuyant ses yeux. C'est-à-dire pas lui; mais un de ses amis... quelqu'un que vous connaissez bien, M. Jean Thomas.

— Mon digne lieutenant?

— Oui, monsieur Henri. Et comme il est très-ami avec le capitaine, on tremble qu'il ne lui dise à son retour...

— Le capitaine n'est donc pas ici?

— Non, monsieur Henri, il est allé passer cinq jours à Lambezelecq, et c'est pendant ce temps-là que sa pauvre femme et son amant ont été vus hors de la ville. C'est votre M. Jean Thomas qui a fait ce beau coup-là... Aussi il crie comme un sourd, dans tout Recouvrance, qu'il le dira au capitaine Lerouge, qu'on attend d'un moment à l'autre; et vous jugez comme c'est agréable... Mariez-vous donc, après cela, pauvres femmes!

A ce moment on entendit légèrement gratter à la porte de l'alcôve.

— Qu'est-ce? cria Henri.

— Une lettre très-pressée pour monsieur le comte, dit la voix de Germeau.

— Pousse-la sous la porte...

Et une lettre glissa sur le tapis; Henri l'ouvrit et lut ce qui suit :

« Monsieur le comte,

« C'est une ancienne domestique d'un ami de feu M. le comte votre

père qui vous supplie, au nom de ce que vous avez de sacré, de vous rendre chez elle pour prévenir un affreux malheur. Il s'agit de vie ou de mort. Monsieur le comte, la personne qui se permet de vous faire cette prière est en outre la mère de votre lieutenant, la veuve Thomas. Au nom du ciel, venez, monsieur le comte... venez... Chaque minute de retard peut amener un épouvantable événement.

« Veuve Thomas,

« Rue des Poutres, n. 7. Recouvrance. »

— Que diable veut dire cela? s'écria Henri. Certainement j'irai, et à l'instant... Adieu, Georgette... Reviens ce soir... Vite ta mante, et passe par le petit escalier.

— Ah! mon Dieu... c'est peut-être pour cette pauvre madame Lerouge, dit Georgette effrayée en s'enveloppant à la hâte dans ses coiffes.

— C'est pour cela, mon enfant, qu'il faut me laisser .. Adieu.

Puis sonnant Germeau, qui parut : — Reconduis madame, fais préparer une chaise, et donne-moi ma toilette. Il faut que je sorte à l'instant.

CHAPITRE XXXI.

VEUVE.

La vérité ne change point : qui a changé, de vous ou de nous?..

L'abbé DE LAMENNAIS. — *Mélanges.* — *De l'Opposition.*

Le lecteur n'a sans doute pas oublié la description du modeste logement de la veuve Thomas; c'est dans cet appartement que la scène que nous allons décrire se passait.

La figure de la veuve, ordinairement si douce et si calme, trahissait un état d'agitation extraordinaire; des larmes séchées sillonnaient les rides de ses joues, ses mains tremblaient, et à ses côtés son rouet renversé témoignait de la violence de l'explication qui venait d'avoir lieu.

A genoux devant elle, l'embrassant de ses deux bras et cachant sa tête dans le sein de la veuve, se courbait une jeune femme échevelée qui poussait des sanglots inarticulés.

C'était Pauline, la femme du capitaine Lerouge.

A l'autre bout de la chambre, assis sur une chaise, Jean Thomas, les bras croisés, affectait un grand sang-froid que démentait sa pâleur.

— Calmez-vous, disait la veuve à la femme éplorée, calmez-vous, ma chère enfant; mon fils ne sera pas assez cruel pour cela, croyez-moi... et puis d'ailleurs, ajouta-t-elle tout bas, j'ai écrit à son commandant, il va venir, et il l'empêchera bien de commettre cette atrocité, lui!

— Oh! madame, dit la malheureuse femme en relevant son beau visage inondé de larmes, oh! madame, c'est que mon mari me tuerait.. Vous ne connaissez pas sa violence; il me tuerait, bien sûr...

— L'adultère serait donc puni comme il doit l'être, dit Thomas d'une voix creuse.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... monsieur Thomas, pourquoi m'en voulez-vous donc autant?... Je ne vous ai jamais rien fait de mal, moi! dit Pauline suppliante.

— Je ne vous en veux pas. Je sais que vous avez commis un crime, je dois le dire à mon ami; c'est mon devoir, et je le ferai.

La pauvre femme retomba sur les genoux de la veuve, et éclata de nouveau en murmures déchirants.

— Mais vous êtes donc impitoyable, Thomas? s'écria la veuve. Vous n'avez donc pas d'entrailles, puisque la vue de tant de douleur ne vous touche pas, puisque vous êtes assez cruel pour vouloir livrer cette pauvre victime à son bourreau!...

— Courage, ma mère, courage... cela est beau, dit Jean Thomas; allons, vous qui avez toujours le nom du bon Dieu à la bouche, défendez l'adultère, et attaquez un homme vertueux qui fait son devoir...

— Votre devoir, Thomas... votre devoir!... mais... n'y a-t-il donc pas un milieu entre l'intolérance farouche que vous affichez et une complicité criminelle? Qui vous conteste le droit de tâcher de ramener la femme de votre ami à de meilleurs sentiments? essayez-le, monsieur; mais ne faites pas assassiner cette malheureuse enfant sans lui donner au moins le temps de se repentir... Si vous aviez un cœur dans la poitrine, monsieur, cette considération vous toucherait.

— Je ne transige jamais avec mon devoir, ma mère.

— Votre mère!... oui, votre mère : mais qui rougit en pensant qu'elle a donné le jour à un être aussi dénaturé que vous...

— Rougissez donc de ce que votre fils est honnête homme, rougissez de ce qu'il est d'une vertu sévère et inébranlable. Je suis petit-fils d'un vendeur de poisson sur le port, n'est-ce pas, ma mère!... dit Thomas avec un rire plein de rage et d'amertume. Eh bien! pour un vilain, pour un indigne roturier, vertu est noblesse... et, par le ciel, je puis me dire, de cette façon, aussi noble qu'un Montmorency... Si on ne dit pas Thomas le gentilhomme, Thomas le seigneur, Thomas le roué, Thomas l'impudent, on dit Thomas l'honnête homme. C'est un malheur pour vous, ma mère, mais c'est comme cela.

— Et je vous dis, moi, que ce n'est pas l'amour de la vertu qui vous fait agir, mais une épouvantable haine que vous nourrissez contre tout, parce que vous enviez tout. Oui, il faut une victime à votre rage : parce que l'orgueil vous torture, il faut que quelqu'un supporte la réaction de ce que vous souffrez, et la vertu vous sert de prétexte. Oui, je vous dis, moi, que vous profanez ce mot, et que, si vous aviez le moindre principe religieux, que si vous aviez ouvert ce divin livre, ajouta-t-elle en montrant l'*Imitation de Jésus-Christ*, vous y auriez, au contraire, puisé des sentiments de commisération et de tolérance... Tenez, monsieur, lisez ce que prescrit celui qui mourut pour notre salut... lisez : « Vous n'avez pas à répondre des autres, mais vous répondrez « pour vous-même... De quoi donc vous inquiétez-vous (1)? »

— C'est ma conscience qui me dicte mon devoir, ma mère, et non ces rébus écrits par je ne sais qui, répondit Thomas avec dédain; une faute a été commise, le coupable sera dévoilé : c'est justice... L'honneur et le bonheur de mon ami avant tout, ma mère.

— Mais, malheureux, s'écria la veuve, vous ne pensez pas au bonheur de votre ami en agissant ainsi; car, s'il ignore tout, s'il a confiance en sa femme... pourquoi lui révéler cet affreux secret? Allez, monsieur, croyez que, suffisamment punie par cette effroyable leçon, la pauvre enfant reviendra à ses devoirs, à son intérieur; je vous le promets, moi .. ainsi, ne dites rien, et la paix de ce ménage ne sera pas troublée. Thomas... mon fils... votre mère vous en prie : épargnez à cette malheureuse la mort, à son mari un crime, et à vous d'affreux remords.

— Vous plaisantez, ma mère, des remords!... quand je défie qui que ce soit de me prouver que ma conduite n'est pas, en tout point, celle d'un homme rigide, mais droit...

— O monsieur Thomas! dit Pauline en se traînant encore aux genoux du marin, monsieur Thomas, j'ai eu tort, je le sais... bien tort... ma faute est inexcusable : oui, je suis une misérable, je mérite le mépris... mais pas la mort! Un peu de pitié... monsieur Thomas... ne le dites pas... je vous jure sur Dieu, sur votre mère... que je passerai ma vie... toute ma vie... à me repentir, à rendre mon mari le plus heureux que je pourrai... je supporterai tout de lui sans me plaindre... O monsieur Thomas! pitié!

— Pas de pitié pour le crime!... il fallait rester pure... vous n'auriez pas ces transes... Il est trop tard, dit rudement Thomas.

— Mais, monsieur Thomas, il n'est jamais trop tard pour arracher une pauvre femme à la mort! s'écria Pauline avec un accent déchirant en joignant ses deux mains; car, enfin, vous savez bien qu'il me tuera, s'il le sait..

— Vous avez été adultère, mon ami en sera instruit. Le reste ne me regarde pas... ainsi, plus de prières... Encore une fois, je ferai mon devoir.

— O mon Dieu! je n'ai donc plus qu'à mourir! dit la femme du capitaine en tombant roide sur le plancher.

Alors la veuve, se dressant malgré son grand âge pour aller secourir cette infortunée, s'écria en levant les mains et les yeux au ciel : — O mon Dieu, pardonnez à cet insensé tout le mal qu'il fait!

— Insensé l'homme vertueux, c'est vrai... Ainsi pense le monde. Mais je ne suis pas du monde, moi! dit amèrement Thomas.

— Sortez, sortez d'ici, entendez-vous!... sortez de chez moi, monsieur, s'écria la veuve en montrant du geste la porte à Thomas.

— Je suis ici dans la maison de mon père, dit le lieutenant...

— Si vous ne sortez pas à l'instant, j'appelle au secours, fils indigne.

— Indigne, fils indigne pour avoir dit au crime : Tu es le crime! Indigne pour avoir fait mon devoir d'honnête homme... Mais, en vérité, ma mère, le grand âge vous fait...

— Le grand âge me fait déraisonner? le grand âge me rend folle, n'est-ce pas? s'écria la veuve en l'interrompant. Ah! tu injuries ta mère. Eh bien! sois maudit, malheureux!... sois maudit!

Mais à ce moment la porte s'ouvrit, et le comte parut.

CHAPITRE XXXII.

SACRILÉGE.

Mais c'est un sacrilége. .

Musique de Meyerbeer.

Le bruit que fit la porte en s'ouvrant lorsque le comte parut rappela Pauline à elle-même; car la malheureuse femme, croyant entendre son mari, s'était jetée aux genoux de la veuve en s'écriant : — Il va me tuer, madame... défendez-moi!

Mais s'apercevant bientôt de son erreur, toujours agenouillée, elle écarta ses cheveux de son front, regarda fixement l'étranger qui entrait, et, comme par instinct, devina que c'était le comte.

Alors, lui prenant les mains qu'elle baisait en pleurant, elle lui dit : — Sauvez-moi, monsieur le comte! au nom du ciel, sauvez-moi! je n'ai plus d'espoir qu'en vous...

(1) *Imitation*, liv. III, chap. XXIV.

Et puis elle retomba dans une espèce de spasme convulsif qui agitait ses pauvres membres.

Jean Thomas, au comble de l'étonnement, regardait son supérieur avec stupéfaction.

— Monsieur le comte n'a donc pas dédaigné la prière d'une pauvre veuve ? dit la mère de Thomas en saluant respectueusement Henri.

— Non, madame... et je serais trop heureux de vous être utile. Mais veuillez m'expliquer ce que cela signifie et en quoi je puis sauver madame...

— En empêchant mon fils de trahir le secret de cette malheureuse enfant, qui est bien coupable, car elle a oublié un moment ses devoirs, monsieur le comte ; mais elle se repent ; voyez ses pleurs... c'est à fendre l'âme... Eh bien ! croiriez-vous que mon fils veut tout dire à son mari? Et, s'il le dit, c'en est fait d'elle. Ainsi, monsieur le comte, je vous en supplie, ordonnez à mon fils de n'en rien faire, vous qui êtes son chef, monsieur le comte, et nous vous bénirons toutes deux.

— Oh ! oui, monsieur le comte, ma vie ne sera pas assez longue pour vous prouver ma reconnaissance, dit Pauline.

— C'est qu'elle est faite à ravir, pensait le comte en contemplant la taille de madame Lerouge agenouillée à ses pieds. Puis s'adressant à Jean Thomas : — J'espère, monsieur, que...

— J'espère, monsieur, dit Thomas en interrompant le comte, j'espère que vous vous respecterez assez pour ne pas vous mêler d'une chose qui n'intéresse en rien le service...

— Je suis ici chez madame Thomas, monsieur, dit Henri en saluant la veuve, et je ne dois compte de mes intentions à personne.

— Eh bien ! moi, monsieur, dit arrogamment Thomas, moi qui suis ici chez moi, je vous dirai les miennes... Mon intention est de tout dévoiler à mon ami, M. le capitaine Lerouge, et cela je le ferai tout à l'heure. Je sais, monsieur, qu'à ma place un homme de cour serait plus tolérant, ou plus lâche... mais je ne suis pas homme de cour, moi, monsieur, je suis d'une autre classe... je suis du peuple... je suis honnête homme...

— Tu es un misérable d'oser parler de la sorte à un gentilhomme, à un seigneur qui honore la maison de ton père en daignant y venir !... s'écria la veuve, qui ainsi redoublait imprudemment la colère de Thomas. Demande-lui excuse à l'instant même ! ajouta-t-elle.

— Ma mère ! s'écria Thomas avec emportement.

— Je vous en supplie, madame, dit le comte avec son calme habituel ; oubliez comme moi tout ce que monsieur vient de dire. Et, se tournant vers Thomas : — Vous traitez bien sévèrement les gens de ma classe, monsieur ; moi, j'ai meilleure opinion de ceux de la vôtre... puisque vous-même avez établi cette distinction, que je n'ai jamais songé à faire ; c'est parce que je vous sais loyal et honnête homme que je me permettrai de me joindre à madame votre mère pour obtenir de vous de garder le silence sur cette fâcheuse aventure. Vous sentez bien, monsieur, qu'il y aurait sottise de ma part à penser que mon influence de commandant pût vous déterminer en quoi que ce soit : aussi vous prié-je d'oublier nos grades, et de ne me considérer que comme un galant homme... Je vous en supplie, monsieur Thomas, ne donnez pas suite à votre projet ; en vérité, il dépasserait le but que vous vous proposez, j'en suis sûr...

Thomas ne répondit pas un mot, regarda le comte d'un air sardonique ; puis, tirant sa montre, il dit : — Voilà midi, c'est l'heure à laquelle arrive le coche de Lambezelcq. Mon ami doit y être, et je vais à sa rencontre.

Et il disparut.

— Mon fils ! mon fils ! dit la veuve suppliante.

— Oh ! monsieur, s'écria Pauline, c'est mon bourreau que vous allez chercher !

— Par le ciel ! monsieur Thomas, vous ne ferez pas cela ! dit Henri en courant après son lieutenant.

Il était trop tard.

Les trois acteurs de cette scène étrange se regardèrent stupéfaits.

— O mon Dieu ! c'est donc fini de moi ! s'écria Pauline, je vais mourir... mourir !

— Que faire, monsieur le comte? dit la veuve dans un état d'affreuse anxiété.

Henri réfléchit un moment, ne put cacher un sourire, et dit résolûment à madame Lerouge : — Hormis ce qui s'est passé dans la journée d'hier, mon diable de lieutenant n'a aucune autre preuve contre vous?

— Non, monsieur le comte, je vous le jure.

— Eh bien ! donc, si votre mari vient, niez tout avec assurance ; et vous, madame Thomas, puisque votre fils ne peut parler que d'une chose qui s'est passée dans la journée d'hier, soutenez qu'hier, depuis le point du jour jusqu'au soir, madame ne vous a point quittée un seul instant ; tenez bon, pas de faiblesse. Dans ce cas, voyez-vous, ma chère dame, dit le comte en souriant encore, dans ce cas assez fréquent, le mari croit plutôt le bien que le mal ; et, j'en suis sûr, votre témoignage détruira l'effet de celui du lieutenant.

— Mais c'est mentir, monsieur le comte, dit gravement la veuve.

— Mais c'est aussi sauver la vie de votre prochain, madame, dit le comte.

— Mentir ! répéta la veuve avec une expression de douleur et d'incertitude. Puis ses yeux baignés de larmes tombant sur l'*Imitation* restée ouverte sur sa table, elle lut :

« Tout n'est pas perdu, quoique vous soyez dans le trouble et violemment tenté.

« Vous êtes un homme et non pas un dieu ; vous êtes de chair et non pas un ange.

« Comment pourrez-vous toujours vous maintenir dans un égal degré de vertu, lorsque cette persévérance a manqué à l'ange dans le ciel et au premier homme dans le paradis?

« C'est moi, le Christ, qui soutiens et qui délivre ceux qui gémissent, et j'élève jusqu'à moi ceux qui reconnaissent leur infirmité.

« Le témoignage des hommes trompe souvent, mais mon jugement est seul vrai ; il ne sera pas ébranlé, et la miséricorde de Dieu est infinie (1). »

— Que la volonté de Dieu soit donc faite, dit la veuve en fermant le livre. Ses vues sont impénétrables, et lui seul voit le fond des cœurs.

A ce moment, on entendit parler derrière la porte ; on distingua la voix du lieutenant et une autre voix encore.

— C'est mon mari ! murmura Pauline. Je me sens mourir... je suis perdue...

— Diable ! ah çà ! pas de faiblesse, dit Henri, dont le cœur battait très-fort.

La porte s'ouvrit.

C'était en effet le capitaine et Thomas.

Le capitaine avait quarante ans, paraissait d'une constitution athlétique : son visage brun, vigoureusement dessiné, était blême et contracté ; il avait les lèvres blanches et serrées, l'œil vitreux et l'apparence d'un calme plus effrayant que les transports de la colère.

Il s'avança d'un pas ferme vers Pauline, qui s'était réfugiée dans les bras de la veuve.

Et, touchant l'épaule de sa femme, Jacques Lerouge lui dit tranquillement : — Que faites-vous ici, madame?

— Monsieur le capitaine, dit Henri qui possédait seul son sang-froid, je suis le comte de Vaudroy, et madame Thomas m'a chargé de vous expliquer pourquoi madame (il montrait Pauline) est ici. M. Jean Thomas, abusé par de faux rapports qui ont surpris sa religion, vous a peut-être dit qu'hier, sur les deux heures, votre femme avait été vue hors de la ville, en tête-à-tête.

— Oui, je l'ai dit, et cela est vrai ; qui oserait me démentir? s'écria Thomas.

— Moi, mon fils, articula la veuve avec un soupir, car madame a passé la journée d'hier chez moi, depuis huit heures du matin jusqu'à neuf heures du soir.

— Par le ciel ! voilà qui est bien infâme, s'écria Thomas hors de lui.

Le capitaine regarda fixement Thomas sans mot dire, puis : — Thomas, est-ce bien possible? Toi, mon ami, toi, du moins, que je croyais tel, tu m'aurais trompé? Et, frappant violemment du pied, il ajouta : — Oui, misérable, tu calomnies ma femme ; car jamais, jamais ta mère ne mentirait...

Et cette figure sauvage semblait combattue tour à tour par le doute, la colère et l'espérance...

— Mais c'est l'enfer que cela ! s'écria Jean Thomas exaspéré...

— Je n'ai pas bougé d'ici hier... et je ne sais pourquoi M. Thomas a cru aux accusations dirigées contre moi, dit Pauline, qui, sentant une lueur d'espoir renaître en son cœur, reprenait un peu de courage.

— Oh ! les femmes !... les femmes !... pensait Henri en souriant intérieurement.

Il y eut alors un moment de silence impossible à décrire.

Puis enfin le capitaine dit d'une voix brève, en contenant avec peine son effroyable agitation :

— Ecoute, Thomas... moi, je t'ai toujours connu loyal et rigide ; je ne puis donc pas en une minute changer comme cela envers toi... et te regarder comme un infâme, comme un menteur ; non, cela est impossible : encore une fois, cela est impossible... Dis-moi... la vérité, Thomas. On t'a fait ce rapport... n'est-ce pas?... alors toi, en fidèle ami, tu m'as raconté cela ; mais tu n'as rien vu par toi-même, n'est-ce pas, Thomas, rien vu?... Tu as cru me rendre service en me rapportant cet on dit ; mais, enfin, tu n'as rien vu par toi-même?

— Hier, à deux heures de l'après-midi... moi, Thomas, j'ai vu ta femme sur le rempart, donnant le bras à un jeune homme vêtu de bleu... J'ai vu qu'ils se tenaient tous deux les mains... tout en se donnant le bras... J'ai vu qu'à un détour du rempart, ne se croyant pas surveillés, ils se sont embrassés.

— Thomas ! dit le capitaine en rugissant.

— Je les ai vus ! reprit impitoyablement Thomas. Je les ai vus ; et c'est ma mère qui ment ! oui, par le ciel, elle ment !

— Tu les as vus... bien vus, dit encore Lerouge en balbutiant...

— Je les ai vus...

— Ah ! dit le capitaine en passant sa main sur ses yeux ; puis, faisant comme un dernier effort, car on l'entendait à peine parler : — Écoute, Thomas, murmura-t-il ; jure-moi, mais jure-moi par ton honneur de marin, par ta foi d'honnête homme, par la mémoire de ton père, que tu les as vus... jure-le-moi, et je te croirai...

(1) *Imitation de J.-C.*, liv. III, ch. XVIII.

Puis, au moment où Thomas allait parler, le capitaine lui prit la main avec force, en lui disant d'un air imposant : — Tu me connais, Thomas... ainsi, c'est un arrêt... que tu vas prononcer... songes-y bien, un arrêt de mort... De mort, entends-tu bien... répéta de nouveau le capitaine avec un tremblement convulsif dans la voix, en serrant encore les bras du lieutenant.

— Monsieur !!! s'écrièrent à la fois Henri, la veuve et Pauline, en tendant les bras vers Jean Thomas, qui dit à voix haute :

— Je jure donc par ma foi d'honnête homme, par la mémoire de mon père, par mon honneur de marin, je jure que je les ai vus.



Gédéon.

— C'est fini! malheureuse, dit sourdement le capitaine en tirant un large poignard qu'il avait tenu caché sous son caban, et, avant que le comte eût pu s'opposer à sa rage, il s'élança comme un tigre sur sa femme, et la prit par les cheveux.

La lame effleurait le sein de Pauline, aucune puissance humaine ne pouvait l'arracher à une épouvantable mort...

— Arrêtez! monsieur, s'écria la veuve avec un tel accent d'autorité... que le bras du capitaine, déjà levé sur sa femme, retomba aussitôt.

Puis, se levant droite, calme, imposante, la veuve étendit sa main sur un crucifix qu'elle portait à son cou, et dit d'une voix haute et ferme : — Je vous jure, moi... par l'image du Rédempteur des hommes, que votre femme est innocente, et qu'elle ne m'a pas quittée un instant dans la journée d'hier... Que je sois à jamais vouée aux peines éternelles, si je mens!...

— O ma mère!... ô ma mère!... s'écria Thomas en levant les mains au ciel...

— Misérable! dit Lerouge en menaçant Thomas de son poignard... Car le capitaine croyait la veuve; la piété profonde de cette sainte femme était tellement connue dans Recouvrance, que personne au monde ne pouvait penser qu'elle commît un aussi épouvantable sacrilége...

— Pauvre dupe!... répondit froidement Thomas en regardant, sans pâlir, le poignard levé sur lui...

Mais Lerouge, jetant cette arme par terre, dit à Thomas : — Le sang d'une aussi vile canaille que toi souillerait ce poignard... va... je te méprise, menteur.

Puis, se précipitant aux pieds de sa femme : — Pauline!... pardon, oh! pardon!... mon Dieu! moi, je t'aimais tant, que... et puis... Mais non, je suis hors de moi, c'est un rêve... un affreux rêve; mais tu es innocente... cet infâme a menti... pardon...

Et la sauvage figure de ce rude corsaire avait une admirable expression de douleur et de bonté. Il pleurait comme un enfant... il embrassait sa femme, baisait les mains de la veuve, riait, sautait, remerciait le comte. C'étaient des mots sans suite, des soupirs, des éclats de joie. Puis, enfin, comme si les paroles lui eussent manqué pour exprimer ce qu'il ressentait, avant que les acteurs de cette scène étrange eussent pu dire un seul mot, il prit sa femme dans ses bras, et se sauva en l'emportant, comme s'il n'eût tenu qu'un enfant.

Thomas était resté pétrifié : il ne voyait rien, n'entendait rien; la conduite inouie de sa mère paralysait toutes ses facultés; pour lui, tout cela était un songe.



La lame effleurait le sein de Pauline. — PAGE 48.

Enfin, passant ses mains sur son front et le serrant avec force, il ne put crier que : — Oh! mais je deviendrai fou!

Et il sortit précipitamment sans chapeau et sans épée...

La veuve, ne pouvant résister à une aussi violente secousse, ferma les yeux et s'évanouit.

Le comte appela du secours, laissa la veuve Thomas aux mains des voisines, et sortit en disant : — Foi de gentilhomme, tout ceci est fort curieux : voilà une dévote qui commet un sacrilége, un honnête homme traité d'infâme, un autre honnête homme berné comme un sot, et tout cela pour sauver la vie d'une catin, toute prête à recommencer. Mon Dieu! que l'existence humaine est donc une drôle de chose!... Il faudra

Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.

que je m'informe si on peut m'avoir cette Pauline... elle a une délicieuse taille... Ah! l'excellent M. Lerouge! . . . .

. . . .

Huit jours après cette scène, la veuve Thomas n'était plus!

Le surlendemain de la mort de sa mère, Jean Thomas reçut les mots suivants du capitaine Lerouge :

« J'ai appris que votre mère était morte ; ce nouveau malheur vous rend digne de quelque pitié. Je vous ai dit MENTEUR ; je veux bien regarder ce mot comme une insulte de ma part, et je consens à vous en rendre raison. Choisissez le lieu, les armes et le jour. LEROUGE. »

Jean Thomas répondit ce qui suit : — « Je ne suis pas un *menteur*, mais je refuse la satisfaction que vous m'offrez, parce que j'ai juré à ma mère de ne jamais *mettre l'épée à la main dans un duel*... Enfin je l'ai juré, et ce serment, je le lui ai encore répété avant sa mort. Vous me connaissez ; vous savez si c'est par peur que je refuse, et si j'ai jamais manqué de ma vie à une parole jurée. THOMAS. »

— Non, mille dieux ! ce n'est pas par peur qu'il refuse, s'écria le capitaine Lerouge en lisant ces mots. Ce n'est pas par peur, je l'ai vu au *feu*; mais il a décidément du malheur.

Madame Lerouge, pour fuir la *médisance*, obtint de son excellent capitaine de mari d'aller habiter Rennes, au lieu de Brest. Le capitaine y consentit, et s'y établit avec sa *vertueuse épouse*, comme il disait.

Par une espèce de convention tacite, le comte et le lieutenant ne se dirent, par la suite, pas un mot de cette scène bizarre. Seulement, Henri, pour mettre Jean Thomas plus à son aise, lui proposa un autre embarquement. Le lieutenant lui demanda s'il avait *démérité* de ses supérieurs.

Jean Thomas resta donc à bord, ainsi que par le passé.

A peu près à la même époque, Perez s'embarqua à bord de *la Sylphide* comme délégué du munitionnaire général.

Rita, vêtue en homme, le suivit, et passa pour son commis.

Mais peu de matelots s'aperçurent de sa présence à bord, car elle s'était embarquée un soir...

Un soir, au moment où le comte rentrait aussi à bord, mais un peu bruyamment, car il sortait de je ne sais quel joyeux souper, de sorte que Henri, en voyant dans l'ombre des passavants Rita avec Perez, demanda ce que c'était que ça ?

On lui dit : — Commandant, c'est le commis du munitionnaire et son aide.

Et le comte, faisant un geste de dédaigneuse insouciance, descendit nonchalamment dans sa somptueuse galerie dorée.

Perez et Rita gagnèrent, dans la cale, le sombre et humide réduit qui leur était destiné.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE XXXIII.

MARINE.

> Non... ce n'est qu'à l'homme dont le cœur a palpité de joie sur les flots bondissants qu'il appartient de décrire les ravissements de ceux qui errent sur ces immenses plaines sans sentiers.
>
> Lord BYRON. — *Le Corsaire*, chap. 1, v.

(1781.)

A toi les femmes, à toi les chiens et les chevaux, à toi l'épée de guerre, étincelante et verte jeunesse! bel âge, tout d'insouciance, de force et d'audace! heureux temps, où la vie paraît si longue qu'on la jette à qui veut, et qu'il en reste assez pour mettre l'orgie sous la table et la débauche sur les dents!



Mes enfants, dépêchons-nous d'amariner ces quatre anglais, car on nous attend en Amérique. — PAGE 67.

L'amour! la chasse! la guerre! nobles jeux sans merci : fille éplorée, daim qu'on égorge, ennemi mort. L'hallali sonne; un œil de poudre, un cheval frais, une épée neuve; et recommence, mon gentilhomme!

Heureux Henri, c'était là ta vie! oublie Versailles et ses femmes, tes bois, ta meute et tes piqueurs. Maintenant c'est la guerre. Henri, c'est la guerre! L'étoile américaine se lève! les deux mondes sont en feu; du nord au sud la mer mugit, le canon tonne; écoute... C'est encore ce vieux pavillon de France qui passe sur les océans, avec son panache de flammes et ses fanfares d'artillerie.

Et ceux qui le tiennent, ce pavillon blanc, ont la main rude et ferme. C'est d'Estaing, c'est la Mothe-Piquet, c'est de Grasse, c'est Suffren, c'est Destouches, c'est Descars; haut flottant ou coulé bas, c'est comme cela qu'ils le veulent. Tu les connais d'ailleurs, Henri; ce sont tes maîtres.

Nobles maîtres dont tu vas te montrer le digne élève, car au bout d'un certain temps la terre ennuie, n'est-ce pas..... alors qu'elle s'est usée par ses excès, cette activité dévorante, fébrile, qui te faisait entasser fêtes sur fêtes, amours sur amours, et te permettait de tout savourer, de tout étreindre?

Oh! n'est-ce pas que cette vie dorée, libertine et sensuelle, qui se passe aux bougies, sur la soie et dans les parfums, devient étouffante à la longue? N'est-ce pas qu'on sent l'impérieux besoin de venir aspirer ce bon air marin, âpre et vif, qui dilate les veines et fait circuler le

sang? N'est-ce pas qu'il est doux d'offrir son front brûlé par les excès aux fraîches brises de l'Océan?...

N'est-ce pas qu'on peut venir, en toute sûreté d'émotions, se retremper un peu aux poignants spectacles d'un combat ou d'une tempête?

N'est-ce pas que le cœur se hausse lorsque, mettant le pied sur sa frégate, on se dit : Ici ma loi, ici ma volonté libre et souveraine ; ici d'un mot, ici d'un signe, je fais obéir trois cents hommes comme un seul homme; car, sûrs de moi, ils m'ont tacitement abandonné leur vie, et m'ont dit : — Prends-la, et sers-t'en pour la gloire du roi de France!

N'est-ce pas que cela te paraît bien beau, de songer que toi aussi tu réponds de la gloire du roi et de la France? N'est-ce pas que cette imposante tâche t'inquiète peu, Henri, puisque tu as des voiles, de la poudre et du fer ; puisque, si le nombre t'écrase, tu sais que ce loyal Océan ne refuse jamais une glorieuse retraite dans les profondeurs de ses abîmes à ceux qui n'aiment pas que leur pavillon serve de trophée à l'ennemi vainqueur?

N'est-ce pas, enfin, que tu éprouvas une bien vive émotion de vague inquiétude, d'ardente curiosité, lorsque arrivant à Brest, impatient, tu courus au port pour voir ta frégate, ta SYLPHIDE!...

Et la voir de cette façon... encore qu'était-ce? Je sais que de ton coup d'œil rapide, pénétrant et exercé, tu pouvais pénétrer ses qualités et ses défauts. Mais, hélas! hélas! voir une frégate dans le port, c'est voir un cheval de chasse dans sa box.

Voyez-y ce noble cheval; qui reconnaîtrait en lui le digne fils d'Old-Port, de Champagne ou de Cadlan? Voyez... comme il est triste, et morne et sombre; ses oreilles penchent, son œil est terne, ses jarrets ploient, sa croupe s'affaisse, car l'air, la lumière, l'espace lui manquent... l'espace surtout! car l'espace, c'est son courage, sa force, son ardeur; l'espace, c'est sa beauté, sa grâce et sa puissance.

Mais sortez-le de cette box obscure, que la lumière l'inonde, qu'il voie le ciel, des bois, des ruisseaux, des barrières, des plaines sans fin; qu'il sente l'air soulever sa crinière luisante et dérouler l'ondoyant panache de sa queue... voyez alors... voyez... comme son poil brille des reflets dorés d'un sang pur et généreux! Voyez... son col s'arrondit, ses veines se gonflent, son œil s'allume, ses naseaux s'enflent, son oreille pointe, sa croupe se hausse, ses jarrets se détendent : impatient, il hennit, il se cabre, fouille le sol, mâche son mors, et le blanchit d'une écume argentée...

Et puis, donnez carrière à cette action dévorante qui le soulève... Il court... il court... c'est avec une ardeur croissante, furieuse, qu'il poursuit l'horizon insaisissable, qui semble fuir devant chaque effort du vaillant coursier. Il vole, il nage dans l'espace... Mais qu'il entende la voix de son maître, il s'arrête, il se calme, il se rassemble. Alors ce n'est plus cette allure impétueuse, enivrante, rapide comme l'élan d'une flèche lancée par un bras vigoureux... c'est le doux mouvement du berceau canadien qui se balance aux branches fleuries de l'Apios...

Ainsi, de même, lorsque Henri vit sa frégate dans le port, sa frégate à moitié cachée par les grands murs de l'Arsenal, seule dans l'ombre, touchant de tous côtés au bois ou à la pierre, à demi couverte de lourdes tentes qui voilaient ses riches peintures, immobile sur une eau sale et dormante, sans un souffle d'air pour dérouler le noble pavillon qui pendait à son mât, Henri ne put juger combien elle, aussi, était belle, et vive, et fière, *la Sylphide*.

Mais lorsque plus tard, par un beau jour de janvier, par une brise fraîche et sifflante, il l'eut conduite au milieu de l'immense rade de Brest, comme tout changea! Comme l'espace lui allait bien aussi à la frégate! comme son gréement noir se dessinait, gracieux et léger, sur ce ciel d'un gris d'argent! comme elle paraissait libre, alerte, impatiente, au milieu de cette nappe d'eau verte qui jetait sur le cuivre de sa carène des reflets marbrés, couleur d'émeraude!

Et quand, déployant ses belles voiles blanches, lui donnant carrière dans cette grande rade de Brest, le comte, en marin consommé, essaya les allures de sa frégate, comme on essaye avant le combat les allures de son cheval de guerre, combien il était sérieux, pensif, inquiet, en les étudiant, en calculant leur vitesse et leur précision; et puis, comme il bondit de joie, comme il fut fier des soins minutieux qu'il avait mis à l'arrimage de *la Sylphide*, quand il la trouva souple et liante dans sa membrure, bien battante, portant intrépidement la voile, vite, leste et ardente.... ardente surtout... s'élançant dans le vent comme un coursier qui se cabre!... C'est presque un défaut, suivant les uns, je le sais; mais Henri aimait les défauts de ce genre.

Et comme il la fit louvoyer, virer, loffer, sous tous ses jeux de voiles; comme il observait leur effet sur sa marche et sa tenue, afin de deviner quelle serait sa meilleure allure pour le combat, la chasse ou la retraite!

Tantôt accélérant la vitesse de sa frégate par tous les moyens connus, regardant avec fierté son rapide sillage, il courait sur la terre; et là, faisant presque pâlir les plus vieux matelots, au moment où son beaupré allait toucher les roches, grâce à l'ardeur de cet excellent navire et à l'étonnante précision de manœuvre de son équipage, il virait fièrement de bord, et la frégate se relevait majestueusement de la côte, comme en se jouant de l'effrayant péril qu'elle avait bravé...

Alors, carguant ses basses voiles et neutralisant l'effet de ses huniers en les masquant, Henri arrêtait l'essor de *la Sylphide*, et la laissait voluptueusement se bercer aux caprices des vagues caressantes, comme pour la reposer de cette course rapide.

Ainsi, quelquefois l'Arabe du désert lance audacieusement son cheval vers le bord d'un précipice; en le voyant arriver à toute bride au milieu d'un nuage de poussière... on frémit... lui, se jouant, arrête son coursier tout au bord de l'affreux abîme, fait une volte légère et regagne doucement la plaine en piaffant avec grâce.

Telle était *la Sylphide*.

Aussi, lorsque le soir Henri, ramenant sa frégate au mouillage, eut apprécié tout ce que valaient cet excellent navire et son équipage, il sentit je ne sais quelle prévision instinctive d'un glorieux avenir, de nobles combats, qui lui fit désirer, avec une terrible impatience, le moment de sortir du port et de tenter une fortune qu'il rêvait si favorable à ses armes...

En attendant ce jour si désiré, il passait tous ses instants à exercer son équipage par des simulacres de combat, à terminer l'armement de son navire avec une attention minutieuse, et aussi, selon la mode du temps, à le couvrir des plus riches ornements.

Car ce qui donnait à cette frégate son cachet particulier, le cachet de l'époque, c'était sa mise, si cela peut se dire; car *la Sylphide* ne ressemblait pas plus à une frégate d'aujourd'hui que le costume des femmes de nos jours ne ressemble à celui de nos grand'mères.

La Sylphide, au lieu d'être bourgeoisement peinte en noir, avec sa batterie blanche, et sa poupe ronde et épaisse, sans ornement ni dorure, ainsi que l'est et doit l'être toute brave et modeste frégate nationale de notre époque constitutionnelle et économique, *la Sylphide*, dis-je, sentait fort son gentilhomme et son royal patronage; rococo en diable, elle avait enfin un certain air Louis XV, qui, à mon avis, lui seyait à merveille.

Il fallait la voir avec les magnifiques ornements de sa poupe éblouissante, toute dorée sur un fond blanc, qui, se reflétant dans une eau limpide et azurée, semblait se dérouler au loin, comme un manteau d'or sur un tapis bleu. C'était encore son couronnement sculpté avec une délicatesse exquise; il représentait deux naïades en corset, couchées sur des chevaux marins; ces divinités tenaient d'une main un trident, et de l'autre soutenaient le royal écusson de France : tout cela en ronde-bosse, tout cela doré et encadré par une frise élégamment enroulée de feuilles d'acanthe.

Puis c'étaient cinq sirènes d'or aussi, grandes et sveltes cariatides, qui, se donnant la main en élevant les bras, formaient ainsi les voûtes et les supports des quatre fenêtres de la galerie de la frégate, galerie supportée par un soubassement toujours doré et sculpté, où l'on voyait bon nombre de tritons en hauts-de-chausses lutiner des naïades en paniers, au milieu d'une foule de dauphins et d'autres monstres qui bondissaient parmi l'écume.

Que dire encore de ces splendides bouteilles, avec leurs culs-de-lampe, appuyées sur des aigles aux ailes ouvertes, tenant la foudre, et couronnées par deux renommées aux longues trompettes!

Et cette éblouissante lisse d'appui, si merveilleusement ciselée, qui ceignait le navire comme d'une écharpe d'or, dont les extrémités, se courbant avec grâce, se rejoignaient à l'avant pour supporter une élégante sylphide, aussi dorée, qu'on eût dit échappée au ciseau de Lemoine.

Je sais bien que tout ce luxe, que toutes ces sculptures n'avaient pas un air sévère et guerrier, comme on dit; mais c'était pourtant quelque chose de bien ravissant à voir, que cette splendide frégate ainsi faite blanche et or, fière et superbe comme une duchesse, avec son fanal étincelant pour diadème.

Je sais bien encore qu'il n'y avait rien de bien effrayant dans son aspect; je sais bien qu'on l'aurait plutôt prise pour une coquette et voluptueuse gondole, qui aime à se mirer dans un lac aux rives fleuries, que pour une rude machine de guerre destinée à braver la tempête.

Car en vérité, au milieu de ces ornements, de ces nymphes, de ces sirènes d'or qui se croisent, jouent et s'enlacent, comment seulement penser à la gueule d'un canon!

Et il y en avait cependant, des canons, à bord de *la Sylphide*, et beaucoup; mais comment croire que de leurs astragales de bronze, ouvragés avec tant de goût et de richesse, que de leurs bouches de gorgones, si grotesquement ouvertes, il va sortir du fer et de la flamme!... du fer qui tue, de la flamme qui incendie!

Et cela était pourtant! *La Sylphide* faisait feu quand il le fallait, et quelquefois même plus qu'il ne fallait; elle faisait un feu d'enfer, aussi bien que le ferait la plus sombre et la plus grave frégate d'aujourd'hui.

Et ses officiers donc! eux si délicats, si voluptueux, si pailletés, combien de fois, du bout de leurs mains blanches à moitié cachées par les diamants et la dentelle, n'avaient-ils pas donné le signal d'un combat acharné, d'un combat à mort, et n'avaient eu peur que d'une chose : de déranger leur coiffure! car ces gentilshommes allaient au feu comme ils seraient allés au bal, ils faisaient toilette pour cela; ils mitraillaient l'ennemi avec tout plein de coquetterie, et l'abordaient, l'épée à la main, avec un savoir-vivre rempli d'élégance et de bon goût.

Et au fait, quand ils tiraient leur lame bleue et or de son brillant étui de velours brodé, l'Anglais sentait pardieu bien qu'elle était d'aussi bonne trempe que si elle fût sortie toute rouillée d'un vilain fourreau de fer. Allez, croyez-moi, dans un jour de bataille ou dans une nuit de

tempête, les talons rouges se tenaient aussi fermes sur le couronnement splendide du *Sceptre* ou du *Royal-Louis*, que se tinrent plus tard les sabots sur la dunette fangeuse du *Ça-ira* ou du *Sans-Culotte* (1).

Ainsi était *la Sylphide* au physique; quant à son moral, on connaît son état-major.

Ses matelots, eux, étaient à peu près les mêmes que les matelots d'aujourd'hui: car là comme ailleurs, plus l'échelle sociale s'élève, plus les formes saillantes s'effacent. Les officiers de marine du dix-huitième siècle, vivant en partie à terre, apportaient à leur bord les habitudes, les mœurs, le caractère de leur époque; il en est de même des officiers de nos jours.

Mais quant au marin peuple, au matelot type, qui connaît à peine la terre, il est resté à peu près le même, au dix-huitième siècle comme au seizième, au dix-neuvième comme au dix-huitième; car les profondes secousses qui ont bouleversé la forme des nations et des sociétés sont toujours venues mourir au bord de l'Océan...

Oh! c'est que sur la terre l'oisiveté, l'envie, la richesse, la misère et le savoir abâtardissent si vite une espèce; c'est que les traditions se perdent, les temples s'écroulent, le sol prend tour à tour mille aspects; c'est que la civilisation est là, qui jette sans cesse au vent les croyances et les débris de chaque vieux siècle, pour poser à leur place le germe vivace d'une société nouvelle, qui grandit pour mourir à son tour: la civilisation, cette ardente et implacable ennemie de la nationalité et de la poésie, de l'avenir et du passé.

Ainsi les siècles ont dû façonner les hommes à leur allure, et imprimer un nouveau cachet au front de chaque génération; mais cette fraction d'hommes qui vit sur l'Océan, elle restera bien longtemps encore libre et indépendante de ce stigmate de chaque âge. Les lueurs de cette dévorante civilisation se refléteront bien quelque peu sur l'écorce épaisse et rude de ces hommes naïfs, mais ne pourront jamais la pénétrer.

C'est qu'aussi l'Océan est resté l'Océan de la création.

C'est toujours lui avec son horizon sans bornes, ses vagues solitaires et son religieux silence qui fait rêver.

Aussi les hommes de cet élément conserveront-ils toujours leur physionomie typique, les parties saillantes de leur caractère, effets de la contemplation continue de cette nature primitive et des luttes effrayantes qu'ils soutiennent chaque jour avec elle.

CHAPITRE XXXIV.

LA RADE.

> ALPHONSE. — Sois le bienvenu, toi qui nous apportes à la fois ta présence et une bonne nouvelle.
>
> SCHILLER. — *Le Tasse*, acte I, sc. V.

C'était un spectacle imposant que celui de la rade de Brest pendant les premiers jours du mois de janvier 1781, car on comptait au mouillage vingt vaisseaux de ligne, neuf frégates et un grand nombre de bâtiments légers.

Non! il n'y avait en vérité rien de plus magnifique que ces bâtiments de haut bord, que ces lourdes masses de bois et de fer, si pesamment assises sur l'eau avec leur épaisse et large poupe, leur mâture énorme et leurs trois rangs de grosse artillerie.

Et le matin, quand ces grands navires mettaient leurs voiles au sec, il fallait les voir dérouler majestueusement ces toiles immenses, et les déployer comme un goëland qui étend ses ailes humides de rosée aux premiers rayons du soleil.

Et puis, quel contraste entre ces vaisseaux gigantesques et ces frégates si alertes, ces corvettes si élancées, ces bricks si fins, ces lougres, ces cutters, ces dogres qui se berçaient doucement à l'ombre de ces citadelles flottantes, ainsi que de jeunes alcyons se jouent autour du nid paternel.

Et puis, quelle innombrable quantité d'embarcations de toutes sortes, qui vont, viennent, s'accostent ou se croisent.

Voici venir une yole merveilleusement dorée, avec le pavillon royal à sa poupe, et ses riches tapis brodés de fleurs de lis. Elle vole sur les eaux, conduite par douze rameurs à larges ceintures écarlates; le patron est décoré d'une brillante chaîne d'argent: c'est la yole d'un amiral.

Là, s'avance lentement une longue chaloupe si encombrée de fruits et de verdure qu'on dirait une de ces îles flottantes des rivières de l'Amérique, qui voguent couvertes de lianes et de fleurs. Cette chaloupe, précieuse ménagère, retourne à son bord avec les provisions du jour et son équipage culinaire de maîtres d'hôtel et de cuisiniers.

Tantôt c'est un bateau de Plougastel à grand'voile carrément étarquée, manœuvrée par ses marins à longs cheveux, dont le costume pittoresque rappelle celui des Grecs de l'Archipel. Cette barque contient une vingtaine de femmes de Chateaulin ou de Plouinck, qui reviennent de la ville; fraîches et riantes figures, encore avivées par un froid piquant, qui, bien encapuchonnées dans leurs mantes brunes, échangent dans leur patois quelques mots joyeux avec les marins des vaisseaux de guerre que leur bateau prolonge.

Plus loin le cliquetis des chaînes, se mêlant au battement cadencé des rames, annonce une chiourme et ses galériens vêtus de rouge; ils remorquent à grand'peine un navire sortant du port; les uns chantent d'ignobles chansons, les autres blasphèment ou se tordent sous le bâton des argousins. A voir ces figures infâmes, hâlées, sordides, à entendre ces cris de rage ou de joie féroce, on frémit, comme à l'aspect d'une barque de damnés de l'Enfer du Dante...

Enfin, pour compléter ce spectacle si varié, il y a encore une myriade de canots qui se croisent en tout sens, les uns chargés de nobles officiers du roi, les autres de femmes élégamment parées: il y a encore le roulement des tambours, les éclats de la fusillade, le cri des sifflets, le grincement des manœuvres, l'harmonie vibrante des fanfares de guerre: il y a l'émail de ces mille pavillons blancs, verts, jaunes, rouges, qui se découpent sur le bleu du ciel, comme autant de prismes aériens.

Il y a enfin le murmure imposant et grandiose de la mer, qui mugit derrière la côte, et dont le retentissement sonore et prolongé domine ces bruits divers et les fond en un seul, grand comme elle, imposant comme elle...

C'est donc au milieu de cette forêt de mâts, de ces nuées de voiles, qu'il faut chercher *la Sylphide*.

Mais la voici toujours gracieuse, étincelante; la voici qui se balance auprès de deux grands vaisseaux de 74, tout noirs, à batterie blanche. La voici qui se balance... comme une petite dorade écaillée d'or et d'azur, entre deux immenses baleines au dos brun.

Ce jour-là, le 6 janvier 1781, le comte de Vaudrey s'était rendu à terre pour prendre les ordres de M. le maréchal de Castries, qui venait d'arriver tout récemment à Brest.

Le lieutenant Jean Thomas commandait la frégate en l'absence de Henri, et se promenait à l'arrière avec son intime ami, le docteur Gédéon, en fulminant comme d'habitude contre tout ce qui était noble, prêtre ou privilégié. Le baron de Saint-Sauveur avait accompagné Henri à terre, Monval était de quart, et de Miran dormait dans sa chambre.

Sur l'avant du navire quelques maîtres et matelots causaient à voix basse, mais d'un air animé, car on s'attendait à appareiller d'un jour à l'autre.

Maître Kergouët (le canonnier bourgeois qu'on n'a peut-être pas oublié), assis sur la drôme, s'entretenait avec le maître d'équipage, nommé Frank, petit homme vif, trapu, coloré, vêtu d'une veste bleue à collet galonné d'or, poudré légèrement, et portant d'énormes boucles d'oreilles.

Devant maître Frank se tenait debout, immobile, l'air contrit et les yeux timidement baissés un grand garçon de dix-huit ans, carré, robuste, mais blond et frais comme une fille. Malgré le froid, ce matelot était seulement couvert d'un pantalon et d'une chemise de laine à larges raies bleues, qui dessinaient ses formes athlétiques; il tenait son bonnet dans ses mains, et le chiffonnait avec un mouvement de rotation continu qui annonçait le trouble et l'embarras; ce marin était Daniel, un neveu de maître Frank, vrai Breton s'il en fut; pour tout dire un gars de l'Abrevrak.

— Mais réponds donc! parle donc! démarre donc! tu restes là coi et bête comme une manœuvre en bande!... disait maître Frank avec sa vivacité ordinaire, en secouant son neveu par une des manches de sa chemise.

— Mais vous l'abrutissez par votre vivacité, maître Frank, objectait le canonnier bourgeois; laissez-lui donc son calme.

— Pourquoi donc encore cette nouvelle querelle? disait l'oncle à son neveu, dont l'air doux, placide et craintif, semblait pourtant protester contre cette accusation.

— Voyons, épanche-toi, mon enfant, dit le canonnier. Le fait est que tu as chagriné le Losophe d'une multiplicité de coups de poing; pourquoi cela, Daniel? pourquoi cela?

— Maître Kerg...

— Je ne suis pas maître... je vous l'ai déjà réitéré, Daniel; je suis bourgeoisement M. Kergouët, dit le canonnier, qui prétendait plus que jamais à une position civile.

— Eh bien! monsieur Kergouët, répondit le marin d'une voix basse et tremblante, c'est que le Losophe m'avait pris mon rosaire et l'avait souqué à la queue de son chien, que, sauf votre respect, il a eu l'horreur de baptiser Saint-Médard.

Et Daniel se signa au seul souvenir de cette profanation.

— Baptiser un chien Saint-Médard!... en effet, ça n'est guère propre, dit M. Kergouët d'un ton improbatif.

— Si c'est comme cela, ajouta maître Frank, il y a du largue... car ce Losophe est une carogne qui fait la misère à tous ceux qu'il peut. Or, comme d'après Notre-Seigneur, il faut faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fasse, t'as bien fait de l'éreinter, Daniel!... car, dès qu'il y a une religion, faut l'exécuter, mon enfant.

— Mais vous n'y êtes pas, vous transvasez l'Écriture, mon cher Frank, dit le canonnier en souriant d'un air de suffisance; mais enfin, si cela

(1) *Le Royal-Louis*, *le Sceptre*, *le Ça-ira* et *le Sans-Culotte*, noms de vaisseaux de guerre d'avant et pendant la révolution de 89.

s'est passé comme je te le dis, Daniel, les coups de poing sont supportables, mon garçon.

— Quant à cela, vous savez que je ne mens jamais, monsieur Kergouet, dit Daniel. Par Notre-Dame-de-Recouvrance... ce rosaire-là était celui de défunte ma pauvre mère ; et il était si fameusement bénit, qu'il m'a paré de dessus la poitrine la moitié d'un coup de hache, quand nous avons été à l'abordage du cutter noir, vous savez bien, mon oncle !... Pour lors, quand j'ai vu mon rosaire bénit amarré de la sorte à la queue d'un animal de chien, j'ai dit au Losophe, que je tenais coincé sous mes genoux : Vois-tu, Losophe, il y aura autant de calottes pour toi qu'il y a de grains à mon rosaire ; et voilà comment j'ai dit mes *Pater* et mes *Ave* à grands coups de poing sur le Losophe ; mais voilà tout, mon oncle, ajouta modestement Daniel en devenant rouge comme une belle cerise.

— A la bonne heure, dit Frank ; dès que c'est pour l'effet de la religion et du rosaire de ma sœur (et Frank ôta son chapeau ciré), c'est le droit ; mais ne recommence pas ; ou, si tu recommences, que ce soit peu et souvent, car tu as manqué le déralinguer.

— Le fait est, dit M. Kergouet, que le Losophe peut se vanter d'être, pour le quart d'heure, dans la peau de quelqu'un qui a reçu une fameuse danse : et c'est trop, car...

Mais un air de violon horriblement raclé, qui sans doute prétendait exécuter

Dans les gardes françaises
J'avais un amoureux...

interrompit le canonnier bourgeois, qui s'écria : — Etais-je abusif de le plaindre, cet animal de Losophe !... tenez, le voilà qui se permet encore des inconséquences sur son violon, malgré votre défense, mon cher Frank...

— Te tairas-tu ! ou je descends ; et... gare à ton échine si tu recommences, sauvage de Losophe ! cria maître Frank en se penchant à l'entrée du petit panneau percé au pied du mât de misaine.

Mais le damné violon, comme pour ne pas céder sans avoir au moins opposé une résistance honorable à cet ordre brutal, le violon, dis-je, rejoua, en sourdine il est vrai, à peu près la moitié de l'air, puis il se tut heureusement, car un jurement énergique annonçait que maître Frank, pour cette fois, allait descendre.

Mais alors ce fut l'aboiement d'un chien qui, se faisant entendre du même côté que le violon, sembla protester, d'une autre façon, contre la tyrannie de ce nouvel ordre.

— Ils ne céderont pas, les scélérats, ni lui ni son caniche, s'écria Frank ; on les couperait par quartiers, qu'ils ne l'*auraient pas les derniers*, les vermines qu'ils sont, ajouta le maître en paraissant s'adresser indistinctement au bipède et au quadrupède, au philosophe et au caniche.

Or, ce philosophe, par abréviation maritime ou plutôt marinière, ce Losophe qui taquinait si bien sur le violon, et dont le chien protestait si énergiquement contre les ordres despotiques du maître, ce Losophe était né à Paris et se nommait Pierre Landry ; il avait été perruquier, laquais, imprimeur, soldat, cordonnier et tisserand ; et comme, entre autres talents, son habileté à manier l'aiguille dans le cuir, la toile ou le drap, était fort remarquable, on l'employait à bord, depuis deux ans qu'il s'y était engagé, comme matelot aide-voilier.

Dans ses moments perdus, le Losophe coiffait, rasait, pommadait et donnait des leçons de danse, de chant, de belles manières, de philosophie, de magie ou d'athéisme, au goût des personnes.

L'indépendance effrénée de ses opinions politiques et religieuses était les titres auxquels il devait la dénomination si grotesquement abrégée qu'on lui donnait à bord de *la Sylphide*, où il était assez aimé des matelots pour ses talents, son babil, ses mensonges et ses histoires bouffonnes. Mais, par compensation, le Losophe était généralement exécré de la maistrance (des maîtres), à cause de son insolence, de son insubordination, de son violon et de son caniche.

Ce chien et ce violon paraîtront d'abord assez incompréhensibles sur un bâtiment aussi bien tenu que l'était alors une frégate du roi ; mais, quant au caniche, voici le fait. Comme ces gens qui achètent pour l'avenir l'impunité d'une foule de méfaits par une bonne action souvent due au hasard, le chien avait une fois repêché un enfant qui était tombé d'un canot dans la mer. De ce jour, Saint-Médard avait eu droit de cité à bord de *la Sylphide*, et, malgré son excessive sévérité, Jean Thomas lui-même avait cédé aux supplications de l'équipage, qui demandait l'admission du chien philanthrope et canonisé.

Quant à l'existence du violon, voici comment nous l'expliquerons : le Losophe, nous l'avons dit, quoique magicien, athée, philosophe et perruquier, était encore maître de danse. Aussi la pochette, instrument de cette dernière profession, ne pouvait lui être retirée ; car, alors comme aujourd'hui, on encourageait toutes les distractions qui pouvaient égayer les matelots dans de longues et périlleuses croisières. Mais, excepté pendant l'heure qu'on lui avait désignée pour son école, l'harmonie était sévèrement défendue au professeur.

Voici donc l'historique du chien et du violon du Losophe.

Quant au Losophe lui-même, s'il est permis de l'abstraire de son violon et de son chien, il entrait dans son vingt-cinquième printemps, avait une figure de fouine et de petits yeux fauves pétillants de ruse et de malice ; il était mince, frêle et nerveux, mais leste et souple, moqueur, impertinent et assez courageux ; somme toute, il contrastait singulièrement, par son agilité, avec ces bons et naïfs matelots bretons, bien carrés, bien vigoureux, bien plantés, bien assis : on eût dit un renard au milieu des bouledogues.

Cette digression nous a fait un peu oublier les autres personnages qui se promenaient sur l'arrière de la frégate, c'est-à-dire le lieutenant et le docteur. Las de s'élever aux plus hautes spéculations morales et politiques, nos deux amis considéraient avec attention une correspondance par signaux qui avait lieu depuis quelque temps entre le télégraphe maritime de la tour de Brest et une vigie placée sur la côte qui forme la partie N.-O. de Bertheaume.

— C'est quelque bâtiment de guerre que l'on signale au large, dit le lieutenant ; mais écoutez, écoutez, docteur... le canon... c'est le canon !

En effet, un roulement sourd et lointain fut répété successivement par les échos de la rade.

— Je parie que c'est *la Minerve* qui revient de sa croisière ! s'écria Jean Thomas en prêtant une oreille attentive.

— *La Minerve*... cette frégate commandée par le chevalier de Grimouard ? demanda le docteur.

— Oui... oui... mais écoutez... Silence à l'avant ! cria Thomas d'une voix retentissante.

Et l'on fit un silence profond à l'avant.

Quoique ces incidents fussent assez fréquents depuis le commencement de la guerre, et que bon nombre de combats eussent eu lieu presque à la vue du port, tout l'équipage de *la Sylphide* partagea bien vite l'attention de ses officiers, et ce ne fut plus qu'à voix basse que les matelots se communiquèrent leurs observations, leurs craintes ou leurs espérances.

Maître Kergouët et maître Frank, profitant de la prérogative de leur rang, s'approchèrent le plus près possible de l'arrière, où se tenaient le lieutenant Monval et le docteur.

La canonnade continuait toujours, et paraissait devenir plus vive et plus nourrie en se rapprochant de la côte.

— Si nous avions appareillé aujourd'hui comme nous le pouvions, dit Monval, nous aurions eu pourtant cette bonne fortune, nous aurions trouvé un combat tout de suite au sortir du port sans nous déranger ; voilà qui est commode.

— S'il est commode d'avoir à combattre un ennemi trop supérieur, dit le lieutenant d'un air grave ; car, selon toute apparence, c'est *la Minerve* qui se bat maintenant contre des forces imposantes.

— C'est différent, répondit Monval d'un air méprisant ; si ce n'est pas commode, alors c'est glorieux... et je m'en arrangerais fort, moi...

Jean Thomas réprima un mouvement de colère, et répondit avec ironie : — Cette ambition est de votre âge, monsieur, et elle vous honore ; mais cette belle ardeur ne sert ordinairement qu'à se faire prendre et à sacrifier inutilement des hommes et des vaisseaux. Or, à mon avis, c'est mal servir son pays, c'est agir en enfant ou en insensé, et non en homme. Excusez-moi, monsieur, si je vous parle aussi franc, mais c'est mon habitude. Je suis brutal, comme on dit.

Monval avait une repartie piquante sur les lèvres, lorsque le lieutenant l'interrompit en s'écriant :

— Ecoutez... écoutez... le bâtiment chassé se rapproche de la côte, et, si je ne me trompe, le combat se livre au vent d'Ouessant.

— C'est probable, dit Monval, oubliant l'aigreur de la discussion qu'il venait d'avoir avec le lieutenant pour consulter les girouettes, qui désignaient une assez forte brise du N.-O. La canonnade nous arrive comme si nous y étions, ajouta-t-il.

En effet, on entendait alors fort distinctement le bruit de l'artillerie.

— Que dites-vous de cela, maître Kergouët ? demanda Monval au canonnier bourgeois, qui, ne pouvant exiger de ses supérieurs la dénomination civile qu'il exigeait impitoyablement de ses inférieurs, répondit d'un air contrarié en ôtant son chapeau :

— Mais je pense, monsieur, que c'est une pauvre frégate qui fait de fameuses forces : car tenez... tenez... voilà sa bordée à elle, l'entendez-vous ?... et puis tenez... une... deux autres bordées plus éloignées, mais plus prolongées ; ce sont celles de l'ennemi, qui a le vent : c'est ce qui fait que le bruit nous arrive si bien. Oh ! si je ne me trompe, la frégate se bat contre deux navires.

— Pauvre frégate ! s'écria maître Frank ; si elle pouvait seulement pincer le vent et courir dans le nord-est d'Ouessant, doubler la pointe aux Corbeaux et donner dans le passage du Four pour y louvoyer sous ses huniers, elle serait sauvée ; car si c'est *la Minerve*, elle a pour pilote le vieux Karadek, et celui-là naviguerait les yeux fermés sur les Glénans ou dans la baie des Trépassés.

— Vous avez raison, maître Frank, reprit Monval : mais c'est incommode au diable de sonder des brisants en faisant feu de sa batterie... et j'aime mieux, moi, avoir affaire à quatre-vingts canons bien élongés hors de l'eau qu'à ces lâches têtes noires de rochers qui se cachent traîtreusement sous les vagues pour attendre leur proie comme des requins : aussi ce n'est toujours qu'à la dernière extrémité que je tenterais un si dangereux passage...

— Pourtant, monsieur, dit maître Kergouët, si vous me le facilitiez, je fortifierais l'avis de mon collègue maître Frank.

— Fortifiez, maître Kergouët, fortifiez, dit Monval en souriant.

— Eh bien! donc, monsieur, quoique je ne sois pas pilote juré (ici le maître ôta son chapeau), j'ai, dans la guerre de 71, mouillé le brick *le Rubis* sous Belle-Ile, en passant dans le chenal des îles d'Houat et d'Hedic; nous pouvions nous glorifier d'avoir les reins extrêmement accélérés de vitesse par le vaisseau de 74 *le Charlestown*, qui faisait sur nous un feu d'enfer; mais, quand il nous vit donner dans cette passe couverte de brisants, il s'arrêta... mais bête... mais bête comme un chat qui voit plonger un halbran : alors il revira de bord, après nous avoir envoyé sa volée par manière d'adieu, une mollasserie de volée qui ricocha à peine dans notre sillage, et voilà tout... Aussi, monsieur, depuis ce temps-là, je ne me suis jamais permis un propos désobligeant sur les rochers à fleur d'eau.

— Mais voyez donc le télégraphe qui va toujours, dit le docteur en interrompant l'apologie de maître Kergouët; probablement que de là on voit au loin dans la mer, et qu'on signale au port les chances du combat.

A ce moment le factionnaire s'écria : — Le canot du commandant.

En effet, occupé qu'on était du télégraphe et des signaux, on n'aperçut l'embarcation qu'alors qu'elle ne se trouvait plus qu'à deux encâblures du bâtiment.

— Diable! il y a du nouveau, dit Monval; le commandant est pressé, car jamais ses canotiers n'ont nagé de cette sorte : eux qui à chaque coup de rame restaient toujours gracieusement sur leur air..., les avirons levés, ils nagent main sur main comme des matelots marchands.

— Et nous sommes au complet, dit le docteur, car le commandant ramène avec lui M. de Saint-Sauveur, l'abbé, l'astronome et son ombre, autrement dit, son frère.

Le canot du commandant accosta à tribord... et, avant qu'on eût eu le temps de lui jeter les tire-veilles, Henri monta lestement le long du bord du bâtiment, en s'écriant :

— Dehors, messieurs, dehors!... on signale une frégate française combattant deux frégates anglaises; dehors, messieurs! M. le maréchal vient aussi de donner l'ordre d'appareiller au *Vengeur* et au *Tonnant*. Vive Dieu! dépêchons-nous, ou nous n'arriverons plus à temps; tenez... tenez, voilà déjà le commandant du *Tonnant* qui rallie son bord!

Ceci fut dit en montant l'échelle, avec énergie et exaltation; mais, en mettant le pied sur sa frégate, Henri retrouva tout le sang-froid qui convenait à cette position.

— Mon porte-voix, dit-il à un timonier, qui descendit le chercher.

Puis s'adressant au lieutenant :

— La brise est bonne et nous avons jusant, monsieur; vous allez faire faire une embossure sur le câble, en passant une haussière par l'avant-dernier sabord de tribord... et nous couperons nos câbles, le temps presse...

— Couper nos câbles? dit le lieutenant, et où en trouverons-nous de rechange, commandant?

— Les Anglais en ont toujours en profusion, dit gaîment Henri, sinon leur première frégate nous servira de corps-mort.

Jean Thomas alla faire exécuter ces ordres.

Henri, ayant reçu son porte-voix, monta sur le banc de quart. M. de Miran était son officier de manœuvre.

Au sifflet du maître d'équipage, chacun prit son poste, et on n'entendit pas un mot.

— Commandant, le grelin est passé et roidi au cabestan, vint dire Saint-Sauveur à Henri.

— Range à hisser les focs, à déferler et border le petit hunier! cria Henri d'une voix forte, et virez ferme et fort sur l'embossure.

Puis, voyant la frégate assez abattue.

— Range à hisser le perroquet de fougue, et coupe le câble, coupe!

Un coup de hache retentit sourdement.

— Coupe le grelin, coupe! cria enfin Henri d'une voix sonore et vibrante qui disait assez avec quelle joie il donnait cet ordre.

Un second coup de hache résonna.

Alors *la Sylphide*, ne tenant plus à rien, s'inclina légèrement sous la brise, serra le vent, et courut une bordée jusqu'à la roche Mingan pour sortir de la rade.

Cette manœuvre avait été si bien et si vite exécutée, que *le Tonnant* virait encore sur ses ancres lorsque *la Sylphide* approchait de la passe.

Aussi le vaisseau, comme piqué de la promptitude avec laquelle la frégate avait exécuté les ordres du maréchal, lui fit-il signal de mettre en panne et de l'attendre, car le commandant de ce vaisseau, étant le plus ancien capitaine des trois navires, avait cette petite division sous ses ordres et portait la cornette.

— *Le Tonnant* signale de mettre en panne, dit Miran à Henri, qui, le dos tourné, semblait ne pas vouloir apercevoir ce signal.

Il fallut pourtant bien le voir et s'y soumettre en murmurant.

— Est-il donc besoin de l'aide de ces deux pesants navires? disait le comte. En vérité, deux vaisseaux de ligne et une frégate pour égaliser la partie, comme dit le maréchal, c'est un peu fort.

Pendant le temps que sa frégate resta stationnaire, Henri jeta un coup d'œil rapide sur la physionomie de son équipage, que ce brusque départ devait un peu étonner.

Il trouva ses matelots calmes et impassibles comme d'habitude. Seulement une nuance de curiosité se lisait sur leurs figures insouciantes.

Henri augura bien de cette abnégation; aussi cria-t-il avec une joie profonde, en voyant *le Tonnant*, qui avait appareillé, lui faire signal de chasser en avant :

— Enfin... enfin, voilà l'ordre d'éclairer la marche de ces lourds vaisseaux; c'est heureux!

Puis, faisant hisser le grand foc et brasser le grand hunier, il remit *la Sylphide* en route.

— Tout le monde à son poste de combat! s'écria le comte; et s'adressant à l'équipage : Allons, mes enfants, adieu à la France, courons sur l'Anglais, et vive le roi!

— Vive le roi! cria l'équipage avec force.

— Sortez la frégate de la passe, monsieur, dit Henri en remettant son porte-voix au lieutenant, je vais faire mon inspection dans la batterie et sur les galliards...

— Couper ses câbles!... tête folle... fanfaron! dit le lieutenant en voyant le comte s'éloigner.

Puis il ajouta avec un dépit concentré en se parlant à lui-même : — Et pourtant, il faut l'avouer, cet appareillage est bien fait; l'accent de commandement de ce fat annonce une grande habitude pratique... Enfer! malédiction! il a donc tout, lui!...

Et pourtant j'ai autant de bravoure et de science que lui... moi... et je reste obscur! Mais aussi, lui, il est M. le comte de Vaudrey... M. le comte... répétait le lieutenant avec une ironie amère, M. le comte! tandis que moi je suis Jean Thomas... l'officier bleu... Jean Thomas, le petit-fils du vendeur de poisson sur le port... on me méprise... mordieu, si on me méprisait!... mais on est poli avec moi; mais aussi quelle politesse... j'aimerais mieux l'insolence; pour l'insolence l'on tue ou on est tué... mort et furie! je deviendrai fou à bord de ce damné navire... Oh! ce comte!... ce comte!... Enfin, je le verrai au feu... je n'espère plus qu'en cela...

Mais à quoi pensé-je?... il faudrait avoir du bonheur pour cela..... et est-ce que Jean Thomas a jamais eu du bonheur!... Si je fais une bonne action, elle tourne contre moi : si je dénonce un crime à un ami, si je lui dis : Ta femme te trompe, je l'ai vu; voilà ma mère qui fait pour me démentir le premier mensonge de sa vie peut-être, et moi je passe pour un parjure ou pour un fou, et moi je suis maudit par ma mère, qui meurt ensuite... et moi j'aimerais le monde... et moi je sourirais aux gentilshommes, et moi je fermerais les yeux sur les faiblesses des autres!... Non, non, chacun son droit, advienne que pourra; en agissant ainsi j'ai d'ailleurs ma conscience pour moi, et, par le ciel, à quoi donc servirait la conscience, si ce n'est à pouvoir être implacable envers ceux qui faillissent!... aussi... que je donnerais de choses pour que ce commandant gentilhomme perdît la tête au feu!... Souvent ces officiers de manœuvres, calmes et tranquilles, pâlissent au bruit du canon; mais non, ce comte est brave peut-être... Eh bien! après tout, quand il serait brave, qu'est-ce que cela prouverait!... il ne ferait que son devoir. Oui, mais je n'aurais pas le droit de le mépriser... et j'aimerais tant à le mépriser... à lui rendre ce qu'il me fait; car je suis sûr qu'intérieurement il me méprise, non pas moi, mais ma naissance... me mépriser! le fat! comme si tous les hommes ne se valaient pas, nobles ou roturiers!... comme si un homme avait le droit d'en mépriser un autre, parce qu'il a un écusson ou un grade de plus que lui, disait Jean Thomas avec colère... Puis s'apercevant que les voiles fasaient un peu... — Lofe, lofe donc, butor, canaille, gredin, dit-il au timonier en le poussant avec sa brutalité ordinaire.

Le timonier exécuta vivement l'ordre qu'on lui donnait, en disant tout bas : — Bon, en voilà encore un de lieutenant qu'est éduqué dans le genre de défunt notre porc.

CHAPITRE XXXV.

L'INSPECTION.

Voici l'heure décisive.

SCHILLER. — *Marie Stuart*.

On sait que les deux vaisseaux qui sortaient du port de Brest pour aller au secours de *la Minerve* étaient *le Vengeur*, de 74 canons, et *le Tonnant*, de 64, qui portait la cornette, comme ayant à son bord le plus ancien des deux capitaines de vaisseau.

La Sylphide avait reçu l'ordre de chasser en avant et d'éclairer la marche de cette petite division; car la canonnade était toujours aussi vive sous la côte.

Pendant que Henri inspectait l'artillerie et les manœuvres des passavants, on s'attendait à le recevoir dans la batterie commandée par M. de Monval.

Le maître des canonniers bourgeois haranguait alors ses canonniers avec sa prétention habituelle.

— Ah çà, *messieurs*, leur disait-il, fidèle à ses prétentions civiles, il paraît que nous allons avoir de l'occupation dans notre boutique; car

notre batterie c'est notre boutique à nous, comme la boutique d'un drapier est sa boutique; c'est la même chose. Conduisons-nous donc en bons garçons que nous sommes. Vous, monsieur Rapin, dit-il à son second, qui, ne partageant pas l'ambition bourgeoise de son supérieur, se croyait aussi militaire, aussi marin que qui que ce fût, vous, monsieur Rapin, vous veillerez au passage des poudres, et vous visiterez soigneusement les gargoussiers, pour qu'il n'y reste pas de flammèche.

Quant à vous autres, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à la masse de ses canonniers, je vous engage, dans l'intérêt de votre substance individuelle à chacun, de rafraîchir de temps à autre, avec un faubert mouillé, l'intérieur de vos canons; car le gosier du canon s'exaspère à la longue comme le gosier de l'homme; il se sèche à force de parler, mais ce qu'il y a d'inconsidéré dans le canon, c'est que, quand il a le gosier échauffé, il parle avant l'ordre; ce qui devient alors très-indécent pour les bras de ceux qui tiennent le refouloir. Je n'ai pas besoin de vous dire que si le chef de pièce est tué, le premier servant de droite le remplace, et que lui-même est remplacé par le premier servant de gauche, ainsi de suite... Mais tout cela bourgeoisement, tranquillement, comme cela se passerait dans une autre boutique, dans une boutique d'épicier, par exemple : car c'est tout de même; si le premier garçon sort du comptoir, je suppose, eh bien! le deuxième garçon prend sa place, et ainsi de suite; car, je vous le répète, c'est diamétralement la même chose. Par exemple, si, comme dans le combat du *Redoutable*, un farceur de coup de mitraille démolissait une pièce de tous ses servants, alors on prendrait un homme à chacune des pièces qui ne feraient pas feu, si on ne se battait que d'un bord, et on referait ainsi une garniture à la pièce démontée; mais tout cela tranquillement... Car avant tout nous sommes bourgeois; vous ne sauriez trop vous infuser ce principe.

— Si bourgeois, hasarda le contre-maître Rapin, si bourgeois que nous avons les pattes emportées par des boulets de canon, et les têtes cassées à coups de hache d'armes; oe, m'est avis que c'est des délassements b... pas bourgeois...

— Mon cher ami, reprit maître Kergouët, je vous dirai, moi, mais avec toute la politesse qu'on se doit entre canonniers bourgeois, que vous êtes un âne et une brute. Qu'est-ce que cela prouve, les pattes cassées et la tête brisée? Est-ce qu'un trafiquant, un membre de la corporation des tanneurs de Romorantin, je suppose, ne peut avoir une jambe fracturée par une chute? la tête fendue par une tuile? Sera-t-il donc militaire pour cela? Encore une fois, cessera-t-il donc d'être bourgeois, parce qu'il aura une jambe ou une tête de moins?

— Mais, dit Rapin, mais, monsieur Kergouët, vous battez la breloque. Ce n'est sacredieu pas la même chose, car...

— Ah çà, vous allez m'obtempérer à l'instant la félicité de vous taire et d'aller veiller au passage des poudres, sans me répondre un mot, comme le fait un ouvrier quand son syndic lui donne un ordre, reprit sévèrement maître Kergouët.

A ce moment, un timonier vint annoncer que le commandant faisait son inspection de combat, et qu'il allait descendre dans la batterie.

En effet, Monval, qui commandait l'artillerie, parut aussitôt, et bientôt après Henri, suivi de Saint-Sauveur, de Miran et de l'écrivain.

Les hommes restèrent immobiles et silencieux à leurs pièces; Monval s'approcha de Henri, le chapeau à la main, et parut attendre ses ordres.

La figure du comte était calme, mais ses yeux brillaient et une légère rougeur animait ses joues ordinairement assez pâles; on remarquait enfin, dans toute sa personne, cette joie profonde, cette exaltation contrainte, qui se décèle malgré tout l'empire qu'on a sur soi-même.

Le comte s'avança, splendidement vêtu de son grand uniforme brodé, couvert de magnifiques dentelles, chaussé avec la plus élégante recherche de bas de soie blancs et de luisants souliers noirs à talons rouges et à boucles d'or, bien poudré de poudre odorante, son chapeau bordé sous le bras gauche, et la main droite dans la poche de sa veste écarlate et or, qui recouvrait en partie la riche dragonne de son épée à fourreau de velours bleu.

Il fit le tour de la batterie sans dire un mot, mais son coup d'œil pénétrant, après s'être arrêté sur chaque canon et l'avoir examiné en détail, se reportait sur la figure des canonniers, qu'il regardait avec la même attention fixe et pénétrante.

— Sarpejeu! dit tout bas maître Rapin en ouvrant ses larges narines et aspirant les parfums que Henri laissait après lui, sarpejeu! quelle crâne odeur! Si le commandant était assez bon enfant pour venir se mettre tous les jours seulement une heure dans la poulaine, ça y deviendrait un baume.

Henri continuait son inspection :

— Pourquoi es-tu si pâle? demanda-t-il brusquement au second chargeur de gauche de la troisième pièce de babord, qui s'appuyait un peu sur son canon.

— Mon commandant, dit l'homme sans se déconcerter, je *viens* de maladie.

— De quelle maladie?

— De ça, mon commandant.

Et, ouvrant sa veste et sa chemise, il fit voir à Henri une large et profonde cicatrice à peine fermée.

— Pourquoi n'es-tu pas resté à l'hôpital?

— Parce que le major m'a dit qu'il n'y avait que l'exercice pour me guérir, mon commandant; pour lors j'ai choisi *celle* du canon, parce que je *la* sais, et qu'elle procure la chose de se cogner avec l'Anglais.

— Tu n'en aurais pas la force.

— Oh! que si, mon commandant, puisque le major m'a dit qu'il n'y avait que ça pour me guérir.

— Ton nom?

— Lucas, mon commandant.

Et Henri, après avoir longtemps examiné le canonnier, lui frappa légèrement sur l'épaule d'un air d'approbation, continua sa ronde, et, ayant terminé le tour de la batterie, il dit d'une voix haute et ferme :

— Votre batterie est bien belle comme cela, mes enfants; mais, en faisant feu sur l'Anglais, elle sera superbe, et j'espère bien que vous allez vous donner ce coup d'œil-là tout à l'heure.

Puis, s'adressant à Monval :

— Surtout, monsieur, ne faites pas faire feu avant l'ordre; faites viser à couler bas ou à la roue du gouvernail, et si, comme je l'espère, j'engage le combat à portée de pistolet, faites saigner les gargousses, car alors le boulet porte plus lourd et fait plus d'éclat dans le plein bois.

S'adressant ensuite à maître Kergouët :

— J'espère, maître, que tu n'as pas embarqué de cette indigne mitraille de clous et de morceaux de fer brisés, qui rend les plaies qu'elle fait incurables?

— Si, mon commandant, un quart de celle-là, dit le maître.

— Eh bien! monsieur, dit Henri à Monval, je veux qu'à mon bord jamais on ne s'en serve qu'à la dernière extrémité; cette mitraille n'est pas meilleure que l'autre pour le combat, et elle laisse après d'horribles blessures; or, ce qu'il faut, c'est tuer le plus de monde possible pendant l'action, c'est très-juste; mais calculer sur les suites des blessures qu'on fait et les rendre incurables à dessein, c'est une prévoyance ou une lâcheté que je n'ai jamais comprise : vous m'entendez, monsieur de Monval?

— Vos ordres seront suivis, commandant.

A peine Henri avait-il dit ces mots, qu'on entendit un grand bruit dans le faux-pont. Le comte, qui devait finir son inspection par cette partie du navire, s'y rendit à la hâte; et, comme il s'approchait du grand panneau pour y descendre, il fut presque renversé par un homme qui fuyait en grimpant à l'échelle avec précipitation : c'était Rumphius.

— Que diable faites-vous là, mon gouverneur? dit Henri d'un air moitié sévère, moitié riant. Où courez-vous, au lieu de rester tranquillement blotti à fond de cale, ainsi que je l'avais recommandé à votre frère? Ce n'est pas votre place ici, mon digne savant, car il vous serait difficile de mesurer la courbe des planètes de fer qui vont pleuvoir dans cette batterie.

Rumphius avait le corps à moitié sorti du panneau, et derrière lui on voyait la figure du pauvre Sulpice, qui faisait tous ses efforts pour retenir l'astronome par le pan de sa houppelande.

— Je vais vous dire ce qu'il en est, monsieur le comte, dit le savant avec son sang-froid ordinaire; nous allons, à ce qu'il paraît, nous trouver à une bataille pendant laquelle les hommes vont tomber dru comme les graines du maïs secoué par l'esprit de Naraca, ainsi que le dit Patala. Or, j'ai depuis longtemps l'idée de chercher les moyens de mesurer la vitesse du déplacement de l'air occasionné par la détonation de l'artillerie. Voici donc ce que je compte faire : je vais me placer bien tranquillement dans la grande hune, bien au milieu du feu, et là m'occuper sérieusement de mon observation.

Il fallut voir la figure de Sulpice pendant ce naïf aveu!

— Mais vous êtes fou, mon gouverneur, dit Henri ne pouvant retenir un éclat de rire, et les boulets?

— Les boulets, les boulets, les boulets! répéta l'astronome sur trois tons différents, avec l'air du plus profond étonnement.

— Oui, dit Henri, les boulets se détourneront-ils de leur chemin pour vous laisser observer à votre aise?

— Il est vrai que je n'avais pas du tout pensé aux boulets, dit Rumphius avec son flegme; puis il ajouta en tentant un nouvel effort pour gravir l'escalier : — Bah! bah! Yama, l'esprit de la guerre, respectera un admirateur de Wishnou, et...

— Pas du tout, mon cher savant, celui que vous appelez Yama a, je crois, peu d'influence sur la direction des boulets de l'escadre de Sa Majesté britannique. Ainsi, veuillez aller regagner là-bas votre poste.

Et, le poussant doucement, Henri fit descendre le savant à reculons jusque dans la cale, malgré les supplications que l'astronome renouvelait à chaque marche qu'il était obligé d'abandonner.

Le recommandant de nouveau à la surveillance de Sulpice, Henri s'avança du côté du poste du chirurgien pour s'assurer que tous les secours étaient préparés.

En effet, le docteur Gédéon, les manches retroussées jusqu'aux coudes, disposait ses effroyables outils avec le plus grand sang-froid du monde, et gourmandait ses aides qui ne se dépêchaient pas assez vite.

— Eh bien! docteur, dit le comte à Gédéon, tout est-il en état? ne vous manque-t-il rien?

— Absolument rien, monsieur le commandant.

— Je n'ai pas besoin de vous recommander les plus grands soins pour les blessés; quant à ceux qui descendraient sans l'être, si le cas arrivait, ce que je ne crois pas, faites prévenir le capitaine d'armes, ils seront fusillés sur-le-champ.

— Tous les hommes étant égaux, monsieur le commandant, ont les mêmes droits à mes soins, et je couperai également les bras de...

— Monsieur, dit Henri avec impatience, une fois pour toutes, je vous fais grâce de vos réflexions; je donne des ordres, on les exécute et on se tait.

Puis, se retournant vers l'aumônier, qui, debout, appuyé sur la muraille du navire, examinait ces effrayants apprêts avec un air de dédain mélancolique : — Mille pardons... je n'avais pas eu l'honneur de vous apercevoir, monsieur l'aumônier, dit le comte à l'abbé de Cilly, dont la figure pâle, encadrée par son costume noir, se détachait à peine des ténèbres de la cale.

L'abbé s'inclina légèrement, et ne répondit rien : Henri voulut parler, mais lui, toujours si à son aise, si bien disant, ne trouva pas un mot, et, malgré lui, resta muet.

C'est qu'en effet, même pour Henri qui était au-dessus de toute crainte, il y avait quelque chose de bizarre dans l'aspect de ce prêtre silencieux et sombre, dont la seule présence dans cet endroit était si éloquente : car, en le voyant si près de l'horrible attirail du docteur, ne pensait-on pas qu'il était là pour attendre ceux que les soins matériels ne pouvaient plus sauver?

Toujours est-il que Henri, presque piqué contre lui-même de n'avoir rien eu à dire à l'abbé, le salua sèchement, et remonta en recommandant encore à Sulpice de veiller sur Rumphius, qui s'écria lorsque le comte passa :

— Monsieur le comte, laissez-moi seulement sur le pont un quart d'heure, mais au plus fort de la détonation et de la vibration de l'air.

Mais Henri n'entendait pas, et était déjà remonté dans la batterie.

En arrivant dans la batterie, Henri donna ses dernières instructions à de Monval, et regagna le pont.

Au moment où il parut, *la Sylphide* doublait la pointe Saint-Mathieu; les deux vaisseaux louvoyaient encore dans l'Iroise.

— Eh bien! monsieur, dit-il à Thomas, que devient cette canonnade?

— On l'entend moins, commandant, et l'on ne signale rien : probablement que le combat continue au vent d'Ouessant, et que cette terre nous le cache.

— Faites courir cette bordée, monsieur, et puisque nous ne pouvons pas porter plus de toile, qu'on mouille nos voiles, cela nous donnera peut-être un ou deux nœuds de plus.

— La pompe à incendie n'est pas gréée, commandant.

— Pourquoi cela, monsieur? j'entends qu'à mon bord elle le soit toujours.

— Elle le sera, commandant.

Le lieutenant, réprimant un geste d'impatience, alla exécuter les ordres du commandant.

L'horizon commençait à se découvrir; à droite de la *Sylphide*, on voyait les hautes terres d'Ouessant et les côtes de l'Abrevrak hérissées de brisants; à gauche l'Océan se développait au loin dans toute son immensité.

La Sylphide marchait à ravir, et derrière elle les deux vaisseaux, d'une allure moins rapide, étendaient leur masse de toile et de bois.

— La pompe est parée, commandant.

— Faites-la jouer, dit Henri.

Et au même instant on dirigea trois jets d'eau sur la surface que les voiles présentaient au vent, afin de resserrer les mailles de la toile et d'empêcher ainsi l'air de s'en échapper.

— Faites descendre les gabiers des hunes, monsieur, dit le commandant; il fait froid, et il est inutile d'exposer pour rien la santé des hommes.

— Il les mettra bientôt dans du coton, murmura le lieutenant en faisant exécuter cet ordre.

— A bas le monde! dit le maître d'équipage.

A peine cet ordre fut-il donné, que les matelots descendirent des hunes par les haubans.

— Il y a encore quelqu'un dans la hune de misaine, dit Henri à qui rien n'échappait.

— Maître Franck! cria impatiemment le lieutenant, quel est donc le gredin qui est resté dans la hune de misaine?...

— Je parie, dit le maître, que c'est ce damné Losophe! Puis, sifflant légèrement, il s'écria : — Ho hé! de la hune de misaine?...

Au bruit du sifflet du maître, deux têtes s'avancèrent au-dessus des bastingoles de la hune en s'y appuyant.

Ces deux têtes étaient : 1° celle du Losophe; 2° celle de son chien Saint-Médard.

— Pourquoi, dit le maître, restez-vous là tous les deux, quand j'ai dit : A bas le monde?

— Maître Frank, c'est que nous faisons un point à la ralingue d'une bonnette, dit le Losophe; et, comme pour certifier cette assertion, le chien fit entendre un jappement...

— Qu'est-ce que cela? dit Henri. Il y a un chien ici?

— Commandant, c'est le chien dont je vous ai parlé; l'équipage y tient tant, dit Thomas, que j'ai cru...

— Allons... soit... mais ces pompes, monsieur, ces pompes...

— Faites jouer les pompes, cria le lieutenant, et les pompes jouèrent, principalement dans la direction du mât de misaine, car les matelots étaient enchantés de faire cette niche au Losophe. A la tête des plus forcenés pompiers se trouvait Daniel.

Le Losophe reçut stoïquement cette aspersion, en disant à son chien qui la partageait : — Il ne te manquait plus que le baptême, Saint-Médard. Te voilà chrétien fini... maintenant tu peux mordre des prêtres.

Ce à quoi Saint-Médard répondit en frétillant sa queue d'un air d'intelligence.

A peine les pompes avaient-elles cessé de jouer, que *la Sylphide* prit une nouvelle vitesse, s'éleva au vent, et vira de bord assez juste pour doubler l'île.

Mais le théâtre du combat restait toujours caché à *la Sylphide* et aux deux vaisseaux qui la suivaient.

CHAPITRE XXXVI.

RUSE DE GUERRE.

> JEANNE. Oui, tu as raison, cette blanche bannière est propice aux amis de la France et porte le trouble à ses ennemis.
>
> SCHILLER — *La Pucelle*, acte IV, sc. 3.

Oh! si par un beau soir d'été, sous le ciel enchanteur de Zante ou de Céphalonie, alors qu'une folle brise ride à peine la surface de la mer en apportant le parfum des orangers du rivage, alors que l'ardent soleil jette, comme à regret, ses derniers rayons d'or, oh! si vous avez cherché une fraîcheur délicieuse dans les eaux calmes et limpides du Levant, n'y avez-vous pas vu étinceler, comme un rubis, un tout petit et tout gracieux poisson, empourpré d'un rouge violet dont le sombre éclat était rehaussé par de brillantes écailles d'argent et des nageoires frangées de nacre?

Admirant sa grâce et sa beauté, ne l'avez-vous pas pris pour quelque bon génie des eaux, pour quelque gentil Ariel qui a revêtu cette enveloppe afin de parcourir, inconnu, les profondeurs transparentes de la mer, et de se jouer parmi ces belles algues vertes qui s'enlacent en guirlandes d'émeraudes aux branches pétrifiées du corail rouge?

Alors, épris de ce bijou des océans, vous avez nagé vers lui pour le saisir. Mais lui, n'est-ce pas? joyeux et folâtre, tantôt, se tenant immobile, se laissait approcher : tantôt plongeait en fuyant, puis il revenait, fuyait encore en traçant dans l'eau bleue mille cercles argentés, et vous entraînait ainsi à sa poursuite.

Mais lorsque, ravi, vous croyiez enfin vous en rendre maître, n'avez-vous pas vu tout à coup dans le sillage de ce charmant pilote, n'avez-vous pas vu luire les deux yeux jaunes et ronds d'un requin gigantesque, à peau rugueuse et noire, qui, battant l'eau de son énorme queue, ouvrant une gueule effroyable, s'avançait rapidement vers vous, guidé par cet attrayant pilote qui le précède toujours et lui amène ainsi charitablement sa proie?

Alors, n'est-ce pas? rassemblant vos forces pour fuir les dents aiguës de votre ennemi, vous avez gagné la côte hospitalière, si vous l'avez pu...

Eh bien! ainsi que ce dangereux et séduisant pilote, *la Sylphide*, aussi vive, aussi gracieuse, aussi dorée, aussi perfide, guidait et précédait les lourds et redoutables vaisseaux de guerre qui, cachés par les hautes terres du sud d'Ouessant, voguaient dans les eaux de la frégate.

A ce moment la canonnade, qu'on entendait toujours, diminua peu à peu, et bientôt cessa entièrement : d'après cela on pouvait penser que le bâtiment attaqué avait été pris, ou qu'ayant intrépidement tenté le passage du Four, il avait ainsi échappé à l'ennemi.

Henri ne douta plus de cette dernière supposition quand il aperçut la vigie d'Ouessant signaler au vaisseau *le Tonnant*, qu'on voyait au vent de l'île, les deux frégates ennemies qui venaient de poursuivre et de combattre une frégate française maintenant réfugiée dans le passage du Four, où elles n'avaient pas osé la suivre.

Aussitôt le vaisseau fit signe à *la Sylphide* de doubler la pointe de Porelas, qui cachait les bâtiments français, de s'approcher seule de l'ennemi, en feignant de vouloir le reconnaître, puis de prendre chasse en manœuvrant de façon à attirer les frégates anglaises près de la pointe, et presque dans les eaux des deux vaisseaux, qui, paraissant alors, s'empareraient facilement de l'ennemi.

— Lâche besogne que celle-là! dit Henri avec humeur : servir d'appât à ces pauvres frégates, les conduire traîtreusement dans le piége, et les faire prendre sans tirer peut-être un coup de canon : vive Dieu! c'est l'affaire d'un ignoble vaisseau marchand, et non d'une noble frégate de guerre. Le marin qui commande ce vaisseau, ajouta-t-il en désignant *le Tonnant*, ne le sait-il pas? J'aimerais mieux cent fois prêter le travers moi seul à ces deux bâtiments que d'agir ainsi.

Mais, comme avant tout Henri se soumettait aux ordres de ses supérieurs avec une obéissance passive, il fit force de voiles et exécuta la manœuvre qu'on lui avait commandée, pendant que les deux vaisseaux, cachés par la terre, attendaient la facile proie que le comte devait leur amener.

Alors *la Sylphide*, belle et parée, doublant la pointe de Porclas, s'avança seule dans l'Océan, avec l'air honteux et timide d'une jeune mariée qui s'aventure en tremblant dans un salon, et cherche de tous côtés une figure amie.

Bientôt les bâtiments anglais aperçurent la française, et, confiants dans leur force, ils laissèrent arriver sur elle.

Et *la Sylphide*, serrant toujours le vent, s'approchait aussi de l'ennemi, et s'en trouva bientôt à un quart de mille.

Alors, comme indécise, elle diminua peu à peu de voiles.

Les Anglais, eux, en forcèrent, vinrent à portée, et, hissant le pavillon britannique, ils l'assurèrent de deux coups de canon dont les boulets tombèrent à quelques toises de la frégate.

Alors, comme si elle venait seulement de s'apercevoir du danger qu'elle courait, *la Sylphide* vira tout à coup de bord, se couvrit de voiles, et prit chasse, en se dirigeant vers cette fatale pointe à l'abri de laquelle étaient embusqués les deux vaisseaux *requins*.

Les frégates anglaises, imitant la manœuvre de *la Sylphide*, la poursuivirent de près, afin de la mettre entre deux feux, et l'empêcher de regagner le port.

Mais, hélas ! hélas ! à peine avaient-elles doublé cette maudite pointe de Porclas, les pauvres anglaises, que *la Sylphide*, virant de bord, leur passe au vent, hisse le royal pavillon de France en l'appuyant d'une volée tirée en plein bois, et que les deux vaisseaux paraissent sous toutes voiles; de façon que, se trouvant enveloppées de la sorte, sans espoir de salut, force fut aux deux anglaises d'amener leur pavillon et de se rendre après une légère résistance, qu'elles ne firent que pour la forme.

Ce fut alors qu'on apprit que le bâtiment français que les Anglais avaient combattu était en effet la frégate *la Minerve*.

Cette expédition imprévue si heureusement terminée, le capitaine du *Tonnant* fit signal à Henri de passer à son bord, afin de recevoir les ordres qu'il avait à lui communiquer de la part de M. le maréchal de Castries.

La Sylphide mit en panne, et un quart d'heure après Henri était à bord du *Tonnant*.

— Bravo, monsieur de Vaudrey ! lui dit le commandant du vaisseau, vous avez on ne peut mieux joué votre rôle.

— Pourtant, monsieur le marquis, dit Henri d'un air chagrin, c'est une gloire que je laisserais à qui la voudrait ; je ne suis pas scrupuleux, mais, en vérité, je me reprocherai cela toute ma vie.

— Allons donc, vous êtes fou, lui dit le marquis, c'est de bonne guerre ; les Anglais combattaient bien *la Minerve*, de vingt-quatre canons, avec deux frégates de trente-six ; ma foi, moi, je suis moins scrupuleux que vous, et j'en suis ravi, mon cher comte. En disant, il prit Henri par le bras et le conduisit dans la galerie de son vaisseau. M. le maréchal de Castries m'a remis des dépêches pour vous, monsieur le comte, lui dit-il, les voici ; en outre, voilà un ordre cacheté que vous n'ouvrirez qu'à la hauteur des Açores, et dans cet ordre vous trouverez des instructions ultérieures. M. le maréchal, qui vous connaît parfaitement, m'a encore prié de bien vous recommander d'éviter tout combat par trop inégal, car les dépêches que vous portez à la Nouvelle-Angleterre sont de la plus haute importance, et impatiemment attendues par M. le chevalier des Touches. Adieu, monsieur de Vaudrey, bonne et glorieuse chance je vous souhaite ; vous êtes plus heureux que nous, car nous allons retourner à Brest. Puis il ajouta d'un air confidentiel à l'oreille de Henri : — Mais peut-être nous reverrons-nous bientôt.

— Comment cela, monsieur le marquis ? dit Henri.

— Oh ! je ne puis vous en dire plus, ajouta le commandant du vaisseau d'un air mystérieux.

Enfin, reconduisant Henri sur le pont, il lui serra cordialement la main, et le comte regagna son canot au milieu des félicitations des officiers du *Tonnant*, qui ne pouvaient se lasser d'admirer la légèreté, l'élégance et la marche de sa frégate.

— Encore adieu, messieurs, dit Henri aux officiers sur le couronnement du vaisseau, mille souvenirs à mes amis de France.

Et, se dirigeant vers sa frégate, il eut bientôt atteint son bord, non sans avoir jeté un regard de fierté sur sa *Sylphide*, qui se balançait gracieusement sous ses huniers.

Une fois le comte à son bord, il donna ordre de mettre en route, et, profitant de la brise qui du N.-O. venait de sauter au N.-E., il commença de courir grand largue dans l'O.-S.-O., après avoir ordonné de fermer les soutes aux poudres et de suspendre les préparatifs de combat jusqu'à nouvel ordre.

— Eh bien ! maître Frank, dit M. Kergouët en remontant tout chagrin de sa batterie, qu'est-ce que vous dites de ça ? était-ce la peine de larguer nos pièces de leurs palans, et de mettre le feu à la bouche de ces pauvres canons, pour les laisser sur leur appétit, pour ne leur permettre qu'une mauvaise volée de raccroc, et qui avait encore plutôt l'air d'un salut bon enfant que d'une enfilade à boulets ? Encore une fois, qu'est-ce que vous dites de ça, père Frank ? Dans une *boutique* bien organisée ça n'irait pas ainsi ; si le maître dit à ses commis : C'est aujourd'hui fête, eh bien ! c'est fête ; mais ici... ici... Enfin qu'en dites-vous, maître Frank ?

— Je dis, maître Kergouët, je dis que ce n'est pas dans mon genre de me plaire à voir le navire que je monte servir à amorcer l'ennemi pour le faire prendre par d'autres... Je dis que je n'ai pas de goût à faire l'effet de la charogne ou de l'asticot qu'on met au bout d'une ligne pour attraper un merlan.

— Ne parlez pas d'asticot... ça m'insurge, maître Frank, s'écria maître Kergouët d'un air dégoûté ; c'est une corruption par trop ignoble, ne m'en parlez pas ; mais j'accepte la *comparution* de la charogne, elle est plus délicate.

— Délicate ou non, si je ne me trompe, le commandant n'est pas plus content que nous du métier qu'on nous a fait faire pour le début d'une campagne, car, lui, il me fait l'effet d'un léopard qui a autant de dents que de poils, comme on dit. J'ai connu feu Giroux, qui était maître à bord du *Robuste*, où servait le commandant, qui, m'a-t-il dit, était un lapin qui...

— Ce n'était donc pas un léopard, puisque c'est un lapin, dit maître Kergouët d'un air ironique.

— Ah ! tenez donc, le goualleur, parce qu'il parle comme un livre, dit maître Frank d'un air méprisant ; lapin ou non, c'est un marin... et comme marin ça le vexe de faire l'asticot.

— Encore l'asticot, maître Frank, c'est révoltant : mais tenez, asticot à part, et sans me croire inculpé de superstitieux, c'est ennuyeux pour les gens raisonnables qui croient aux présages de...

— Ah ! vous allez recommencer vos bêtises, dit Frank en l'interrompant : tenez, maître Kergouët, c'est déjà vous qui avez abruti mon neveu Daniel par vos palabres de bons et de mauvais présages, par vos sottises de feu Saint-Elme, de sorts, de tremblement enfin ; mais, voyez-vous, sur moi ça ne mord pas ; j'ai la peau trop dure, mon vieux caïman.

Et, frappant familièrement sur l'épaule du maître, il descendit dans le faux pont.

— Ça ne mord pas, ça ne mord pas, répétait maître Kergouët d'un air désappointé, et c'est un tort de la part de ta peau, imbécile. C'est ta peau qui a tort, sauvage ; car les présages, c'est comme le baromètre... ça annonce le bien et le mal, ainsi que je le disais à notre commis aux vivres, cet Espagnol qui est toujours triste comme un mort, et qu'on ne voit jamais ; toujours seul dans sa cambuse. Ah ! c'est un gaillard, celui-là, qui n'aurait pas la postérité d'Adam, si les paroles étaient des enfants, ajouta le canonnier bourgeois en retournant donner un dernier coup d'œil à sa batterie, qu'il appelait si ingénieusement sa *boutique*.

Il était alors quatre heures de l'après-midi. Le soleil de janvier brillait dans un ciel pur et s'abaissait lentement à l'horizon, qu'il colorait d'un rouge vif et ardent.

La Sylphide voguait avec grâce sur une mer magnifique, et laissait à sa gauche et derrière elle les hautes terres de Bretagne, que les derniers rayons du soleil couvraient d'une teinte dorée.

Tous les yeux étaient tournés vers les côtes, où chacun laissait un souvenir ou un regret.

Car c'est toujours un moment solennel qu'un tel départ, en temps de guerre surtout, quand on quitte son pays, ses affections, ses habitudes, pour un avenir aussi incertain, aussi voilé que l'Océan caché par la brume...

Cette sensation grave et profonde n'attiédit pas le courage, mais elle plonge l'homme le plus insensible dans une espèce de rêverie sérieuse et mélancolique.

Aussi, le premier jour d'un départ est-il ordinairement triste à bord, surtout tant qu'on aperçoit la terre, qui paraît souriante comme un ami qui vous dit adieu ;

Ou colère comme un créancier cloué au rivage, qui voit partir son débiteur ;

Ou gaie comme le débiteur qui voit partir son créancier ;

Ou en larmes comme une jeune fille qui n'a plus que le souvenir d'une faute douce et cruelle comme... toutes les fautes de jeune fille.

Ou... mais ce serait l'histoire du cœur humain, que l'histoire de ce prisme merveilleux qui colore si diversement la même terre.

Mais une fois en mer, bien en mer, dès qu'on ne voit plus que le ciel et l'Océan, alors on se livre tout entier à cette nouvelle vie, à ses hasards, à ses périls ; et ces émotions sans cesse renaissantes, vous absorbant tout entier, vous laissent à peine le temps d'évoquer vos souvenirs.

Malgré son caractère frivole, le comte n'avait pas échappé à ces impressions ; aussi, après avoir donné ses ordres au lieutenant pour la route, il descendit dans sa galerie, et là, appuyé sur le coussin de velours bleu qui bordait sa fenêtre dorée, il jetait un long regard sur les côtes de cette France où il avait passé tant de joyeux moments, lorsque Monval entra, après s'être fait annoncer par le valet de chambre de Henri, et lui dit :

— Commandant, la vigie de la côte nous demande notre numéro d'ordre...

— Eh bien ! donnez-le, monsieur, dit Henri contrarié d'être dérangé dans ce moment ; quelle est donc cette vigie si curieuse ?...

— C'est celle qu'on a établie récemment sur la tour de Koat-Vën, commandant ; tenez, on la voit d'ici.

Il serait difficile de dépeindre l'effet que ce nom, prononcé dans ce moment, à cette heure, dans cette disposition, fit sur Henri : il plissa ses sourcils, salua l'officier du geste comme pour l'inviter à sortir, et se mit à se promener à grands pas dans sa galerie.

Cette galerie, qui prouvait le goût de M. Doquin, formait un carré long, dont les parois étaient cachées par une épaisse étoffe de satin bleu damassé, encadrée dans de larges baguettes d'or ; un magnifique

tapis de Turquie couvrait le plancher, et deux larges et profonds canapés à bois dorés s'étendaient de chaque côté de la porte du milieu, porte voilée par une portière de même étoffe que la tenture.

En face de ces canapés, et dans la longueur de la pièce, s'ouvraient les quatre fenêtres de poupe, avec leurs coussins de velours et leurs draperies gracieusement jetées sur des flèches et retenues par de brillantes tresses à glands et à crépines d'or.

A chaque bout de cette galerie on voyait une porte de glace : l'une communiquant à un cabinet de toilette, l'autre à une salle de bains.

La porte d'entrée principale, que nous avons dû être voilée par une portière, s'ouvrait sur la salle à manger ; à droite de cette salle à manger était l'office : à gauche la chambre à coucher de Henri, qui ne le cédait en rien au boudoir le plus recherché.

Enfin une première pièce, où se tenaient ses valets de chambre, précédait cette salle à manger.

A la porte de cette pièce, dans la batterie, deux marins montaient la garde, armés de piques, et des pilotins assis sur des banquettes attendaient les ordres que le commandant pouvait avoir à transmettre.

Dans la galerie, au-dessus de chaque canapé, était un compas transparent suspendu au plafond, afin qu'assis ou couché, le commandant pût toujours suivre la route ou la direction que tenait le navire.

Et puis, sur des étagères placées entre les fenêtres et curieusement incrustées de nacre, d'ivoire et d'argent, étaient la riche panoplie de Henri, ses cartes, ses instruments nautiques, une petite collection de livres licencieux ou de romans à la mode, et tous les ouvrages connus de stratégie et de tactique navale, français, anglais ou espagnols ; car Henri possédait aussi la connaissance pratique de ces deux dernières langues, étant resté longtemps dans les diverses possessions de ces différents pays.

Enfin, au dedans de chaque fenêtre, il y avait une petite caisse de bronze doré et ciselé, renfermant les fleurs les plus précieuses, que le fidèle Germeau entretenait avec grand soin ; puis, sur des tables à roulis attachées au plafond par des chaînes dorées, brillait un délicieux choix de porcelaines de Sèvres et de cristaux de Bohême, avec leurs pinces et leurs cuillers de vermeil.

J'oubliais de légers stores chinois, couverts de cardinaux à l'éblouissant plumage écarlate, argent et bleu ; ces oiseaux paraissaient vivants et suspendus aux pétales embaumées des fleurs dont chaque fenêtre était émaillée.

Les appartements de tous les vaisseaux de guerre, quoique assez ornés, étaient bien loin d'approcher de cette élégante somptuosité. Mais Henri, grâce à sa fortune, avait pu déployer, dans ce petit espace, un luxe plein de goût et de recherche.

C'est donc appuyé sur une des fenêtres de cette splendide galerie que M. de Vaudrey, las de se promener avec agitation, se mit à contempler la tour de Koat-Vên, qui se voyait encore sur la côte, malgré les ombres croissantes de la nuit.

Car, il est vrai de le dire, à la vue de cette tour qui venait lui rappeler si brusquement l'aventure de la duchesse, Henri n'avait pu échapper à des idées, sinon amères, au moins tristes ; mais d'une tristesse douce et pleine de charme, qui le désolait délicieusement.

Car, ainsi que nous l'avons dit, on n'est jamais bien cruellement torturé à cette pensée que, par son inconstance ou ses mépris, on a fait mourir une femme de chagrin.

Ces tortures cruelles poigneraient plutôt celui qui croirait que la délaissée se console de l'inconstance ou du dédain en menant heureuse, et longue, et joyeuse vie.

Mais ce que je dis là des hommes s'applique aux femmes *à fortiori* ; car, après un amant fidèle, ce qu'elles exècrent le plus au monde, c'est un amant consolé.

Toujours est-il que le soleil avait depuis longtemps disparu de l'horizon, que le comte regardait encore dans la direction des côtes de France.

Mais Henri n'avait pas été le seul à qui la tour de Koat-Vên eût donné à penser et à se souvenir.

Il y avait encore Rumphius, qui avait passé bien des nuits sur la plate-forme à observer les astres.

Il y avait encore Sulpice, le bon Sulpice, qui avait, lui, passé bien des nuits à veiller son frère.

Il y avait encore Rita et son écuyer.

CHAPITRE XXXVII.

LA CAMBUSE.

> Ces surprises faites à la tristesse, ces courtes débauches d'illusions, m'aident en quelque sorte à changer d'épaule le malheur, et en rendent le fardeau moins pesant.
>
> M. le baron D'HAUSSEZ. — *Philosophie de l'exil.*

On appelle cambuse cette portion de faux-pont fermée au-dessus du premier plan de la cale, sous l'écoutille de l'avant.

C'est de cet endroit que se distribuent les vivres de l'équipage. C'est aussi là que loge ordinairement le commis du munitionnaire.

La cambuse ; lieu sombre, sordide, rendu infect par les exhalaisons des vivres qui y sont renfermés ; espace étouffant, où l'air et la lumière du jour ne parviennent jamais ; prison étroite et humide, dont les murailles sont toujours battues par les vagues qui se brisent sur la proue.

C'est là que Rita et Perez habitaient depuis six jours, dans une petite chambre basse à peine longue de huit pieds.

Couchée sur un cadre était la duchesse habillée en homme ; Perez, assis à son chevet, paraissait lui donner des soins ; car, à travers le soupirail de cette espèce de cave, la malheureuse duchesse avait aussi vu, comme Henri, au même moment que Henri, la tour de Koat-Vên qui, se dressant blanche sur le ciel obscurci par les approches de la nuit, lui était apparue comme un spectre dans son linceul.

— Je me sens mieux, Perez, dit la duchesse... mieux... mais je n'ai pu résister à l'affreuse émotion que m'a causée la vue de cette tour maudite... Oh !... Perez... Perez, qui m'eût dit, il y a six mois, lorsque je venais là, si heureuse, avec tant de joie dans l'âme, consoler un être que je croyais souffrant et isolé ; lorsque je rêvais un avenir si beau lorsque je me sentais vivre pour la première fois... oh ! Perez, qui m'eût dit qu'aujourd'hui je reverrais ces mêmes lieux, mais oubliée, flétrie, hideuse ; mais voguant ignorée sur cette mer où, lui et moi, nous jetions si souvent nos yeux en parlant d'amour ; sur cette mer que nous trouvions si belle et si grande, et dont nous écoutions le murmure avec tant de douce mélancolie ? Oh ! que cela est affreux à penser, Perez... Comment ne deviens-je pas folle ?... Si je devenais folle...

Puis la duchesse se tut et reprit bientôt avec un accent convulsif :

— Oh ! je souffre... j'étouffe... Mon Dieu ! que l'air que l'on respire ici est infect et pesant ! Et elle ajouta avec un accent de regret déchirant Oh ! mon château de Kervan, mes prairies vertes, mes beaux ombrages Oh ! Madrid ! son Prado ! ses belles nuits d'été ! oh ! mon existence presque royale !.... mes terres.... mes palais... où êtes-vous ! Mais que dis je ?... Pourquoi ces regrets ?... Enfin, tout cela n'est-il pas encore à moi après tout ?... Ne suis-je pas toujours la duchesse d'Alméda, et que me fait une stérile vengeance ?... Je ferai tuer cet homme par un de mes laquais, et puis ce sera fini ; je retrouverai mon rang, mes titres ; je n'irai plus en prison avec des filles, je ne serai plus battue ni traînée dans la boue par des soldats : je ne serai plus enfermée dans un vaisseau avec des matelots ; je verrai le soleil, des arbres ; j'aurai ma maison comme autrefois, mes gentilshommes et mes femmes, puisque, enfin, je suis toujours la duchesse d'Alméda, moi ! s'écria Rita dans une exaltation délirante...

Car les nouvelles émotions qui venaient de l'accabler, les regrets, la haine, les souffrances, avaient un instant comme altéré sa raison.

— Madame la duchesse d'Alméda est morte, madame... morte... entendez-vous ? dit Perez de sa voix sourde et creuse, avec l'inflexible sang-froid qui le caractérisait.

Cet accent bien connu rappela Rita à elle-même, et, serrant ses mains amaigries sur son front : — Oh ! pardon, Perez, je m'égarais, je regrettais : mais enfin, après tout ce que j'ai souffert, c'est bien permis à une pauvre femme, n'est-ce pas ?... Mais vois donc, à juger d'après mes regrets, ajouta-t-elle avec un rire amer et concentré, vois donc que j'ai bien été inspirée de Dieu de me faire morte et défigurée... Duchesse et belle, tu le vois, je n'aurais pas supporté ces tortures affreuses que j'ai subies... A la première épreuve j'aurais lâchement abandonné ma vengeance, je ne l'aurais que tué ; tandis que plus je souffre, plus j'endure, moins je puis me décider à le tuer. Le tuer ! le tuer !... Mais que serait cela auprès de ce que j'ai supporté, moi ?... Et puis, d'ailleurs, il est toujours temps. Non, non, il faut qu'avant il soit déshonoré, trahi, torturé, et ce poison que nous mêlerons dans les vivres de son équipage amènera ce résultat... Oh ! j'en suis sûre... tiens, Perez, lis encore, dit la duchesse en ouvrant le livre de José Ortez, et montrant ces lignes à Perez :

« Et leurs visages devenaient livides, et leur sommeil était agité d'horribles songes, et ils perdaient leurs forces et la gaieté, et de braves ils devenaient lâches, et leurs mains de jeunes gens tremblaient comme des mains de vieillards, et ils maigrissaient et devenaient comme des spectres, et leurs yeux égarés roulaient dans leurs orbites, et ils mouraient au milieu d'un horrible délire. »

Puis, fermant le livre avec violence : — Dis, Perez, quand ces malheureux se verront atteints de la sorte et que lui seul sera à l'abri, quelle vengeance n'en tireront-ils pas ?... quelles effrayantes idées la superstition ne fera-t-elle pas éclore dans ces grossiers cerveaux ? Et puis, vois-tu, Perez, ce n'est plus seulement maintenant mon amour dédaigné que j'ai à venger, ce n'est plus cet homme que je regrette... c'est encore mon nom, ma fortune, ma vie somptueuse, mon bien-être enfin, mon bien-être dont je connais tout le prix, maintenant que je vis de misère et d'ignominie. C'est horrible, c'est lâche à avouer ; mais cela est : j'ai trop présumé de mes forces, je n'étais pas assez pure pour une telle vengeance, ou plutôt il n'en est pas digne, lui. Tant de regrets pour lui seul, cela l'honorerait trop... Ne regretter que lui, et compter pour rien cette vie de boue et de fange où je me suis traînée ! non, non, tout cela, Perez, tout cela maintenant est pour autant et pour plus peut-être dans ma rage que sa trahison infâme. Le ruisseau est devenu torrent, Perez, torrent qui entraînera tout dans sa course... car peu m'importe les

moyens, je veux ma vengeance terrible... Terrible, parce que j'ai tout senti et tout enduré; tout enduré, Perez, la pression des fers, la boue qu'on me jetait au visage, les coups que l'on m'a donnés, à moi, Perez... à ta maîtresse... des coups !... à moi !...

Et Rita, se levant à demi, roidissant ses bras, était affreuse à voir... Ses yeux égarés roulaient dans leurs orbites, et de douloureux tiraillements agitaient ses membres.

A ce moment on entendit une cloche tinter : c'était la cloche de la prière du soir.

— Qu'est-ce que cela, Perez? dit Rita, que le bruit rappela à elle-même.

— C'est l'heure de la prière, madame : car ces gens-là prient...

— Eh bien! moi aussi je prierai, s'écria la duchesse; mais je prierai Satan, le dieu du mal; Satan, toi le seul et vrai dieu de ce monde infâme, car l'autre est un cruel sarcasme, je t'implore.... Satan, je suis vouée à toi... ne m'abandonne pas, Satan!

Et Rita ne se connaissait plus.

— Calmez-vous, madame, calmez-vous, disait Perez, j'entends quelqu'un.

Et Perez, saisissant un fanal, se précipita à la porte, l'ouvrit... mais il ne vit rien.

Les ténèbres du faux-pont restèrent muettes.

Quand il revint auprès de Rita, il la trouva comme anéantie par un profond accablement qui, succédant à son irritation, apporta un peu de calme dans les sens de cette malheureuse femme.

CHAPITRE XXXVIII.

LE CHARME.

> Prenez une patte de crapaud et trois yeux d'hyrondelle
>
> *Le Petit Albert.*

Au moment où la duchesse avait invoqué Satan, un léger bruit s'était fait entendre, comme on sait.

Quoique Perez n'eût rien distingué dans l'obscurité du faux-pont, deux personnes s'y étaient cependant cachées, et avaient tout entendu sans rien comprendre, il est vrai, car Rita et son écuyer ne parlaient jamais qu'espagnol; un mot unique avait pourtant été saisi par les deux curieux; ce mot était Satan.

Ces deux curieux étaient Daniel et le Losophe.

On se souvient peut-être qu'à la suite de je ne sais quelle soustraction de rosaire, Daniel avait jugé à propos de « chagriner le Losophe d'une multiplicité de coups de poing, » ainsi que disait maître Kergouët.

Or, le Losophe, rancuneux comme un poëte, s'était promis de se venger de Daniel; et, pour y parvenir, il avait commencé par oublier ces coups de poing, si royalement prodigués par le Breton, et était parvenu, à force de ruse et d'hypocrisie, à se mettre fort avant dans sa confiance.

On sait encore que Daniel se montrait un des plus aveugles et des plus intrépides auditeurs de maître Kergouët lorsque cet estimable canonnier bourgeois racontait les terribles histoires dont le voltigeur hollandais, le feu du diable, ou le pilote damné étaient toujours les héros.

Or, grâce à une alliance d'idées assez commune chez les esprits ardents et étroits, malgré ses croyances religieuses, Daniel ne rêvait plus que sort, magie, démons et gens voués aux bons ou aux fatals génies.

Pas une de ses dispositions n'échappait au Losophe, qui, sans avoir de but arrêté, les encourageait toujours, pensant peut-être à les faire tourner à son profit, ou à celui de sa vengeance, lorsqu'un incident assez commun lui donna l'espoir de satisfaire l'une et l'autre.

L'air sombre de Perez, l'entière solitude dans laquelle il vivait depuis qu'il était à bord, son accent étranger, son costume lugubre, avaient assez vivement frappé l'esprit des matelots, qui, dans leurs moments de désœuvrement, s'occupent toujours des moindres choses, des moindres faits, et en outrent l'importance avec leur exagération habituelle; de plus, ses manières brusques avec l'équipage n'avaient pas contribué à lui concilier la bienveillance générale des marins, qui, selon leur coutume de surnommer les gens, l'avaient, sur la proposition du Losophe, l'avaient, dis-je, baptisé Grand-Gibet, à cause de sa figure triste et austère.

Le Losophe n'avait d'autre motif de haine contre Perez Grand-Gibet que le dépit d'avoir été surpris par cet Espagnol, une fois qu'il tentait de s'introduire dans la cambuse pour y dérober des vivres.

Il y avait d'ailleurs plus de moquerie que d'intention malveillante dans la conduite du Losophe à l'égard de Perez; mais je ne sais par quelle fatalité Daniel fit un jour remarquer au Losophe que Grand-Gibet n'assistait jamais à la prière du soir et du matin, que tout l'équipage disait en commun.

Cette question fut un trait de lumière pour le Losophe, qui, spéculant sur la crédulité et la bonne foi du malheureux Breton, se mit à lui faire les histoires les plus saugrenues et les plus effrayantes sur Perez; à lui prouver, par une multitude de rapprochements plus bêtes les uns que les autres, que Grand-Gibet était un être surnaturel, qui devait avoir des relations avec le diable, puisqu'il n'assistait jamais aux prières, et qu'il pouvait, à son gré, vous enrichir ou vous nuire, vous faire devenir grand amiral, empereur... que sais-je?... Enfin, étourdissant le pauvre Daniel par tous les contes imaginables, il finit par lui avouer qu'au moyen d'un charme que lui, Losophe, possédait, comme initié dans les secrets de la magie, il rendrait le Breton témoin des entretiens de Grand-Gibet avec le diable, et le ferait peut-être même participer à sa puissance.

Voici quel était le plan du Losophe, et ce qui paraissait devoir en faciliter l'exécution.

Rita s'était embarquée un soir, et presque personne, excepté le lieutenant et l'écrivain qui avait constaté sa présence à bord comme aide du commis, personne, dis-je, ne se doutait que Perez eût un compagnon.

Pourtant le Losophe, qui rôdait partout et surtout autour de la cambuse, dans le but d'y voler du vin ou de l'eau-de-vie, selon son habitude, avait plusieurs fois entendu les imprécations ou les pleurs de la duchesse; aussi résolut-il de faire passer le mystérieux compagnon de Perez pour l'esprit familier de Grand-Gibet, et de s'amuser ainsi du confiant Breton, tout en lui faisant payer fort cher le charme qu'il lui promettait.

En effet, le Losophe amena trois ou quatre fois Daniel à la porte de Perez, et le novice entendant cette voix qui répondait à l'Espagnol, dans une langue inconnue, tantôt avec colère, tantôt avec résignation, il crut fermement que Grand-Gibet avait un démon familier, et donna tête baissée dans tous les panneaux que le Losophe voulut bien lui tendre.

Ce fut bien pis cette fois, que Daniel venait d'entendre distinctement répéter le nom de Satan!...

— Eh bien! lui dit le Losophe, tu vois si je t'ai menti; ils parlent en langue du sabbat, que toi ni moi ne comprenons pas; mais Grand-Gibet l'a appelé Satan d'une fière force; j'espère que c'est clair, il l'a répété assez de fois, Satan, Satan, Satan. Si ce n'est pas là un sorcier, tu en es un, toi, Daniel.

— Le fait est qu'il a dit Satan, reprit le naïf Breton se signant avec un sentiment de terreur, il l'a dit; mais qu'est-ce donc qu'il peut vouloir faire à bord avec le diable, ce gueux de Grand-Gibet?

— Tu sens bien, mon cher, répondit le Losophe, que c'est son secret; et moi, qui ne suis encore que comme qui dirait lieutenant dans la magie, je ne ferai pas le genre de te dire que je sais, pendant que je ne sais pas; car, avant tout, faut jamais tromper un ami, un vrai ami comme toi, Daniel.

— Il y a donc aussi des lieutenants dans la magie comme dans la marine, Losophe? demanda Daniel avec le plus grand intérêt.

— C'est tous les mêmes grades, mon cher; mais, par exemple, jamais d'injustice dans la magie, jamais. Si vous êtes bon magicien, eh bien! vous passez de droit meilleur magicien, qu'est, comme qui dirait, les lieutenants de la chose. Si vous êtes meilleur magicien, vous passez très-bon magicien, qu'est comme les capitaines de corvette de la chose. Si vous êtes très-bon magicien, vous passez fameux magicien, et ainsi de suite.

— Tu es donc meilleur magicien, toi, Losophe?

— Depuis sept ans trois mois et un jour. Mais M. le comte de Saint-Germain, qu'est l'excellentissime magicien, comme qui dirait l'amiral de la chose, m'a promis de me faire passer très-bon à la première vacance.

— Et à quoi que ça se voit, quand on est meilleur magicien? demanda curieusement Daniel.

— Mais, mon cher, c'est tout simple : ça se voit à ce qu'on est meilleur magicien. A quoi que ça se voit que t'es Daniel, toi? à ce que t'es Daniel, n'est-ce pas? Eh bien! c'est tout de même.

— C'est juste, dit le Breton, fort éclairé par cette définition lucide. Mais, dis-moi, Losophe, à quoi que ça servira le charme que tu m'as dit que tu me ferais moyennant quelque chose?

— Ça te servira d'abord à voir le diable; et, quand il n'y aurait que ça, c'est déjà flatteur à pouvoir dire dans les salons, ou dans la société des petites femmes que t'es appelé, par ton physique charmant, à fréquenter; voilà pour l'agréable, car, comme le dit le sage, *Deflé duret*. Pour l'utile, une fois que tu sauras que c'est le diable, tu t'en défieras.

— Faudra me défier aussi de Grand-Gibet, Losophe?

— Je le crois bien; ce Grand-Gibet, vois-tu, est peut-être encore pire que le diable, lui, parce que, après tout, au diable, c'est son état d'être diable, il ne peut pas faire autrement, vu qu'il a été embêté de ça par l'Éternel, au lieu que Grand-Gibet, c'est de la pure méchanceté, vois-tu, c'est de la vraie polissonnerie. Aussi, avec mon charme, si Grand-Gibet était un homme à sort, ou un cousin du voltigeur hollandais, tu le saurais tout de suite. Et, le *savant*, tu ne le regarderais jamais sans être sûr que tu as bien ton rosaire dans ta poche; alors, comme ça, il ne pourrait jamais te mordre.

Le mot de rosaire rappela les anciens griefs du novice, qui s'écria : — Alors pourquoi donc que tu m'avais pris le mien pour le mettre à la queue de ton chien, carogne?

— C'était pour le charme, dit gravement le Losophe, pour le charme

que j'avais deviné que tu me demanderais. En lieutenant-magicien, je devine les charmes qu'on doit me demander.

— Qu'est-ce qu'il te faut pour faire ton charme, Losophe?

— Pour faire mon charme, Daniel, dit le Losophe d'un air recueilli, en énumérant sur ses doigts les ingrédients nécessaires pour parfaire cette merveilleuse opération, pour faire mon charme, il me faut d'abord une poule noire, mais noire comme l'encre, c'est essentiel; après ça, cinq pages d'un livre de messe, un fromage de Hollande, un écu de six livres, trois bouts de filin, une pièce de vingt-quatre sous, sept... entends-tu bien, sept boujarons d'eau-de-vie, encore un écu de six livres, mais à la vache, une paire de bas de laine, et un morceau de bœuf pour Saint-Médard, mais surtout pas trop maigre, et où il n'y ait pas d'os.

— Saint-Médard en est donc aussi, du charme?

— Tiens! pardieu, s'il s'en met! puisque je l'ai baptisé exprès, que je te dis, et que même c'est pour ça que je t'ai pris ton rosaire dans les temps où que t'as été si injuste à mon égard, à grands coups de poing dans le dos... C'est pas que je te les reproche, tes coups de poing, au moins, Daniel! au contraire, ils m'ont flatté extrêmement, parce que, moi qui devinais que tu serais mon ami, ils me prouvaient que j'aurais un ami très-fort.

— Ça s'est bien trouvé tout de même, Losophe; mais dis-moi donc, Losophe, faut absolument une poule pour le charme?

— Faut une poule, et une poule noire encore, Daniel.

— Pour une poule, dit Daniel en se grattant l'oreille, c'est difficile à genopper; pourtant dans les cages du commandant il y a une grêle de poules; mais c'est mal de voler, Losophe, oh! c'est mal.

— Mais c'est pas voler, puisque c'est pour un charme, mon cher; et quand c'est pour un charme, la religion vous le permet; la religion même a le droit de vous y forcer.

— Tu crois, Losophe? mais c'est que dans les cages, je n'en ai vu que des blanches... de poules, et c'est une noire qu'il te faut, une noire comme de l'encre, que tu dis.

— Ah! gueux de Breton, as-tu la tête dure! dit vivement le Losophe; il m'en faudrait une noire, sans doute; mais dans le cas où il n'y en aurait que des noires, il n'y en aurait pas de blanches; car alors une noire deviendrait indispensable aussi bien qu'une blanche s'il n'y en avait que des blanches; alors tu vois donc bien qu'au contraire une noire ne vaudrait rien du tout, une noire serait affreuse, et ferait manquer le charme, puisqu'il faut absolument qu'elle soit blanche. Dieu de Dieu, que tu as la tête dure! C'est une blanche que je te dis, une blanche, et tant plus elle sera blanche, tant plus le charme sera meilleur.

— Eh bien! j'en tordrai une blanche, tant pire...

— C'est ça: mais surtout il faut que tu mettes la tête et les pattes dans ton hamac.

— Dans mon hamac! c'est encore pour le charme, Losophe?

— Toujours pour le charme; mais, comme t'es bon enfant, je vais t'expliquer cela : les pattes de la poule, vois-tu, Daniel, c'est censé pour faire marcher le diable devant toi; et la tête, c'est pour te le faire voir; c'est comme le fromage, c'est pour l'allécher par la bonne odeur; l'eau-de-vie, c'est pour l'entourer de flammes; les bas de laine, c'est pour moi marcher dans ces flammes sans me griller les jambes; les bouts de filin, c'est pour l'attacher; et les pages du livre de messe, c'est pour le faire parler; mais je te dis ça, à toi, Daniel, parce que tu es un ami : ne va pas dire ça à d'autres.

— Et les deux écus de six livres et la pièce de vingt-quatre sous, demanda Daniel, quoi que ça fait au diable, Losophe?

— C'est pour le corrompre, mon cher... pour le corrompre à force d'or!...

— Mais Saint-Médard, Losophe, quoi qu'il fait au diable, avec son morceau de bœuf pas trop maigre, et où il n'y ait pas d'os?

— Tiens! es-tu délicieux et égoïste, toi, Daniel!... est-ce qu'il ne faut pas que la pauvre bête prenne des forces avant la chose, pour pouvoir me défendre si le diable rugissait? car on l'a vu rugir...

— Saint-Médard ferait donc quelque chose au diable, Losophe?

— S'il lui ferait quelque chose... ah! bigre! oui... depuis qu'il a eu ton rosaire à la queue... il a presque le rang d'enfant de chœur, et il peut d'autant plus embêter le diable, que le diable ne va pas se défier d'un caniche.

Il était impossible de répondre avec plus d'ordre, de précision et de clarté aux subtiles et embarrassantes interrogations de Daniel, qui, bien sûr de faire un excellent marché, tira, d'une longue bourse de cuir qu'il portait sur la peau, deux écus de six livres, plus une pièce de trois livres, qu'il donna au Losophe, en lui demandant la monnaie qui lui revenait sur ses trois livres.

— Ne parlons pas de ça, dit le Losophe de l'air du plus profond désintéressement, en serrant la main de Daniel, et mettant les quinze livres dans sa poche, ne parlons pas de ça, Daniel; si le charme réussit, c'est différent, car tu sais bien que je ne serais pas assez chiche pour t'en dire un mot; encore une fois, Daniel, ne parlons pas de monnaie, ou tu me ferais de la peine.

Le novice, convaincu de la générosité de Losophe, ne s'occupa plus que des moyens de rassembler les matériaux nécessaires pour confectionner le charme.

— Pour le fromage et l'eau-de-vie, dit-il, j'amasserai mes rations : on trouve des bouts de filin partout, et j'ai un livre de messe, de défunte ma mère, où je ne sais pas lire. Pour des bas de laine, j'en ai que ma cousine Ivone m'a achetés au pardon de Plougastel; pour le bœuf, Saint-Médard aura ma ration de viande ce soir. Mais tu m'assures qu'avec ça?...

— Avec ça, dit le Losophe, quand tu m'auras donné tout ça, et que j'aurai fini le charme, je te ferai voir le diable; et une fois que tu l'auras vu, que je te dis, tu te délieras; et, comme tu te délieras, il ne pourra rien sur toi; ou, s'il peut quelque chose, ça sera de te couvrir d'émoluments, de grades, de très-grands honneurs, peut-être de royaumes... ou même te faire empereur romain; mais faut mieux ne pas compter sur être empereur romain, parce que c'est rare.

— Mais si je ne le voyais pas, le diable, Losophe?

— Si tu ne le voyais pas, c'est que le charme aurait manqué, parce que la poule n'aurait pas été assez blanche pour l'éblouir : alors il faudrait le refaire, toujours le refaire jusqu'à ce qu'il aille.

— Oh! oui, Losophe; et puis, de mon côté, je t'allongerai des peignées solides jusqu'à ce qu'il aille, ajouta Daniel d'un air doux, en montrant ses poings vigoureux.

— Eh bien! ça va, je t'y autorise, Daniel, dit le Losophe d'un air calme, et même je t'y forcerai, si le charme ne va pas... Oui, Daniel... même je veux te faire signer un papier par lequel tu t'obligeras à m'éreinter, à me rouer de coups, si le charme n'allait pas... Ainsi, vois si je pense à te tromper.

Que répondre à de telles preuves de franchise? Aussi Daniel, convaincu et rassuré, ne fit plus qu'une question.

— Est-ce que je te verrai faire le charme, moi, Losophe?

— Mais du tout, mon cher, tu ne peux pas le voir; car je le ferais devant toi que tu ne le verrais pas;... faut être magicien pour pouvoir voir... qu'on soit dans les bas grades, c'est égal; mais faut en être.

— Et quel est le plus bas grade?

— Le grade de matelot dans la magie, Daniel?

— Oui, Losophe.

— Mais c'est tout simple, ça, mon cher; puisque le plus haut grade de la chose est *excellentissime magicien*, eh bien! le plus bas grade de la chose, c'est *f.... magicien*, dit le Losophe avec un admirable sang-froid...

— Est-ce que je ne pourrais pas être *f.... magicien*, moi? demanda l'ambitieux Daniel.

— Très-bien : maintenant que t'as fait faire un charme, tu le peux, et même tu te dois ça, à toi et à ta respectable famille, Daniel; mais ça coûte les yeux de la tête.

A ce moment le dialogue fut interrompu : on sonna le second coup de la prière.

— Oh! la prière, dit Daniel en s'élançant à l'échelle.

— Attends-moi donc, dit le Losophe.

Puis voyant Daniel monter :

— Oh! damné Breton, je me vengerai de tes coups de poing, dit le Losophe; et puis ça me fait toujours quinze livres, et de quoi me donner une bosse avec Saint-Médard... Ah! gueux de Breton, va! ajoute Losophe en allant se joindre à l'équipage pour la prière du soir, ah! gueux de Breton! Tu peux bien être sûr de crever dans la peau d'une sacrée bête, si on ne te dépiote pas tout vivant.

CHAPITRE XXXIX.

LE CONSEIL.

> Vous êtes un être rempli d'artifices. . . .
>
> . . . .
>
> Mon Dieu! mon Dieu! que faire, seigneur Burin?
>
> Bonax. — *La Femme folle.*

Depuis huit jours *la Sylphide* était partie de Brest et faisait bonne route, car la brise du N.-O. ne cessait de favoriser sa marche.

Quoiqu'elle se trouvât assez proche des parages qui servent de point de ralliement aux croiseurs anglais, elle n'avait pas encore vu de bâtiment ennemi.

Mais, hélas! mieux eût valu pour la frégate rencontrer dix vaisseaux de ligne, se voir environnée de fer et de flammes, et s'abîmer dans la mer, que de jouir de ce calme funèbre et glacial qui la faisait ressembler à un immense sépulcre.

Car Perez avait exécuté le projet de Rita.

Une assez forte dose de tshettik ayant été mêlée à la farine dont on faisait le pain de l'équipage, et au vin ou à l'eau-de-vie qu'il buvait, d'effrayants symptômes n'avaient pas tardé à se manifester...

Aussi, le matin de ce huitième jour, Henri rassembla-t-il un conseil composé du lieutenant, du docteur et de l'abbé...

La physionomie de Henri, ordinairement si vive et si enjouée, trahissait un sentiment de chagrin et de découragement profond.

Le lieutenant et le docteur paraissaient fort absorbés; l'abbé seul conservait son calme et son sang-froid habituels.

Lorsque chacun eut pris place : — Messieurs, dit Henri, depuis trois jours surtout une inconcevable maladie affecte l'équipage; que pensez-vous de cela, monsieur le docteur, et quelles nouvelles observations avez-vous faites sur cette étrange épidémie?

— Je pense, monsieur le commandant, dit le docteur Gédéon, qui, dans cette grave circonstance, paraissait oublier tout à fait la politique et la philosophie, je pense que c'est une maladie inexplicable, dont je vois les effets, mais dont je ne puis comprendre les causes; d'ailleurs, voici ce que j'ai remarqué dans les malades : cela a commencé par une grande langueur, par des maux de tête et des vertiges; puis le lendemain ç'a été une courbature générale, la perte de l'appétit, et une soif ardente; le jour d'ensuite, c'était une faiblesse extrême, et un sommeil agité par des rêves horribles... Aujourd'hui les mêmes accidents continuent, mais avec plus d'intensité : voilà où nous en sommes, monsieur le comte;... mais ce que je crains, c'est que la maladie empire, car il règne chez nos hommes une grande atonie; c'est à peine si je puis parvenir à leur faire prendre un peu de nourriture. Ce qu'il y a encore de particulier, c'est que tous les matelots bien portants soient atteints de cette maladie, et que cinq ou six malades que j'ai sur les cadres, et que je tiens à une diète rigoureuse, en soient exempts.



Maître Kergouët.

— Ce ne peut être la corruption de l'eau qui occasionne cela? demanda le commandant; car, à peine embarquée depuis huit jours, elle doit être aussi saine que possible.

— Sans aucun doute, reprit le docteur, l'eau est parfaite et limpide; vous avez d'ailleurs vu comme nous, commandant, lors de notre visite à la cambuse, que les vivres étaient excellents, et que le commis, cet Espagnol, ne négligeait rien pour aérer le faux-pont, et qu'il se donnait toutes les peines imaginables afin que les provisions ne s'altérassent pas : encore une fois, commandant, je m'y perds...

— Et vous, lieutenant, qu'avez-vous remarqué? dit Henri; quelle est la position morale de l'équipage?...

— Monsieur le commandant, c'est à peine si nous avons suffisamment d'hommes pour manœuvrer la frégate sous la petite voilure que vous lui faites tenir. Ils sont comme énervés, sans courage et sans force; les liens de la discipline semblent même se relâcher.

— Je suis en outre instruit, par la police du bord, qu'il règne je ne sais quelle irritation sourde dont j'ignore l'objet, mais cela surtout parmi un certain nombre de matelots qui forment des réunions nocturnes dont je n'ai pu encore découvrir ni le lien ni le but. Comme on a entendu souvent des menaces, des imprécations, j'ai dû donner l'ordre à quelques gabiers choisis de se tenir prêts, malgré leur état maladif, dans le cas où des rebelles tenteraient quelque chose contre l'état-major.

— Et vous, monsieur l'aumônier, pourriez-vous nous donner quelques nouveaux détails, ou quelque avis salutaire?

— Ce que je pourrais savoir m'aurait été confié sous le sceau de la confession, monsieur le comte, et il ne m'est pas permis de le dévoiler, dit l'abbé.

— Mort-Dieu! monsieur, s'écria le lieutenant, il ne s'agit pas ici de cagoterie et de momeries! il s'agit du salut commun, il s'agit...

— Quant aux avis, continua l'abbé sans paraître s'apercevoir de l'interruption du lieutenant, quant aux avis, monsieur le comte, si la malheureuse position dans laquelle se trouve votre équipage tient à une cause physique, cela regarde le médecin; si cette cause est morale, c'est à vous à la combattre par l'influence que vous devez posséder sur l'esprit de vos marins. Je m'empresserai d'ailleurs, monsieur le commandant, d'intervenir dans les fâcheuses circonstances où se trouve l'équipage, et de le rassurer par le texte d'une religion toute d'espérance et de résignation.

— Et moi, monsieur le commandant, s'écria le docteur Gédéon, enchanté de trouver l'occasion de mortifier, d'écraser l'abbé, qui ne lui parlait jamais, je vous déclare que je ne me mêle plus de mes malades, si M. l'abbé se donne les airs de venir les effrayer par ses balivernes et ses bêtises de religion : tant qu'ils sont en vie, ils m'appartiennent; une fois morts, qu'il en fasse ce qu'il voudra; car comme après la mort ce n'est plus que matière, comme la religion n'est...

— Taisez-vous, monsieur, dit Henri d'un air sévère, en interrompant le docteur, dont le furibond discours n'avait pas non plus la puissance d'émouvoir l'abbé, taisez-vous, reprit le comte; ce que vous dites est d'une haute inconvenance. M. l'abbé n'impose ses conseils à personne; ceux qui ont recours à lui sont trop heureux de le trouver; vous soignerez mes matelots, parce que vous êtes ici pour cela. Vous m'entendez, monsieur, et si vous vous permettiez encore d'attaquer devant moi, et avec autant d'indécence, un caractère aussi grave et aussi élevé que celui de M. l'aumônier, je serais forcé de vous punir, monsieur, et de vous punir sévèrement...

— Il me semble, monsieur le commandant, dit Jean Thomas, qu'une telle discussion sort des limites de la discipline, et que si l'aumônier n'est pas satisfait... il peut...

— Il vous semble fort mal, monsieur, dit Henri en interrompant Thomas, et, une fois pour toutes, sachez que je ne souffre jamais qu'à mon bord personne ose se permettre la moindre remarque sur ce que je dis ou ce que je fais. Je me suis déjà aperçu, monsieur Thomas, de signes de mécontentement et d'humeur de votre part, qui alors n'étaient que puérils; mais, dans la fâcheuse position où nous nous trouvons, la moindre marque d'insubordination deviendrait d'un fort dangereux exemple : aussi j'entends être obéi passivement, obéi en tout et pour tout, obéi sans un mot, sans une hésitation : ou sans cela, monsieur, vous me trouverez rude et sévère.

— Je sais que M. le commandant a le droit de me mettre aux arrêts, dit Thomas d'un air ironique, aux arrêts, quoique j'aie quarante ans; malheureusement, à quarante ans, les punitions ne changent guère un enfant de cet âge!

Henri répondit froidement :

— Quand un enfant de quarante ans ne change pas, savez-vous ce qu'il reste à faire à un commandant qui n'est pas obéi, monsieur Thomas, obéi à la minute, à la seconde, le savez-vous?

— Cela dépend, dit Thomas d'un air insolent.

— Cela dépend en effet du caractère; or, d'après le mien, monsieur, au moindre signe d'indiscipline de votre part, je vous ferais sauter la cervelle.

— Mort-Dieu, commandant! il faudrait voir cela, cria Jean Thomas en se levant furieux, emporté malgré lui hors des limites du respect et de l'obéissance qu'il témoignait toujours à un supérieur quel qu'il fût; mais il partageait alors l'état de souffrance et de malaise général dont le comte seul paraissait exempt.

— Asseyez-vous, monsieur, dit Henri avec le plus grand flegme du monde, le conseil n'est pas levé.

Puis, en s'adressant au docteur et à l'aumônier qui était resté impassible pendant cette scène, aussi impassible que s'il n'y eût été pour rien, le comte reprit :

— Continuez, messieurs, d'entourer l'équipage de soins et de surveillance, rendez-moi compte des moindres incidents, et surtout, messieurs, tâchez, je vous prie, de remonter le moral de nos matelots. Monsieur le docteur, j'ai donné ordre à mon maître d'hôtel de mettre ma cave et mon office à votre disposition pour les malades; ne négligez rien, je vous le recommande encore, tâchez de nous retirer de cette fatale position. Messieurs, le conseil est levé.

On se leva.

— Mille pardons de cette sortie inconvenante du docteur, dit le comte à l'abbé qui s'avançait pour le saluer.

— M. le comte est trop bon, dit l'abbé, mais je n'y ai rien compris, je ne parle pas cette langue.

Et il sortit suivi du docteur, qui disait :

— Ah çà ! il parle turc, peut-être.

Le lieutenant allait se retirer, lorsque le comte lui dit :

— Vous garderez les arrêts quinze jours, monsieur.

Thomas fit un geste qu'il réprima aussitôt, contenu par son respect involontaire pour la discipline.



La Losophe. — PAGE 52.

Henri s'en aperçut, et dit à Jean Thomas en le reconduisant à la porte de la galerie :

— Lorsqu'un de mes officiers, monsieur Thomas, se croit puni injustement, je n'admets, il est vrai, aucune réclamation tant qu'il est embarqué à mon bord ; mais, une fois la campagne finie, j'ai toujours l'habitude de mettre mes épaulettes dans ma poche, afin de pouvoir donner satisfaction des torts que j'aurais involontairement commis.

— Je vous remercie de cette offre, commandant ; mais j'ai fait le serment à ma mère de ne jamais tirer l'épée pour une vengeance ou une satisfaction personnelle. Vous m'infligez les arrêts, vous le pouvez ; je les garderai, parce que je le dois.

Et il salua le commandant et sortit.

CHAPITRE XL.

LE [illegible].

Belle science, sur ma parole !
SCHILLER.

On l'a dit, depuis que Perez avait aveuglément suivi les ordres de la duchesse, on ne reconnaissait plus le malheureux équipage de *la Sylphide*.

Ce n'étaient plus ces chants joyeux, ces cris, ces blasphèmes que la présence des officiers contenait à peine ; ce n'étaient plus ces longues causeries sur l'avant, ces histoires bouffonnes dont le Losophe était l'Homère. Les conteurs s'étaient tus, comme les oiseaux cessent leurs chants à l'approche de l'orage.

Ces figures naguère si fleuries, si pleines, étaient hâves et amaigries ; ces membres si dispos et si vigoureux étaient inertes et comme brisés. Plus de confiance, plus de gaieté ; on voyait ces malheureux matelots s'isoler dans cet espace resserré et se jeter des regards farouches et défiants.

C'est à peine si toute l'énergie, les menaces, les promesses du commandant et des officiers pouvaient forcer les marins à faire des manœuvres qu'on avait simplifiées autant que possible.

Les maîtres eux-mêmes perdaient chaque jour de leur autorité et s'en montraient presque insouciants, tant l'atonie physique influait sur le moral. Maître Frank, toujours vif et bouillant, paraissait comme engourdi. Maître Kergouët se laissait impunément traiter de militaire et parlait comme tout le monde.

Le Losophe et son chien partageaient l'état de faiblesse générale, et ni le violon du maître à danser, ni les jappements de Saint-Médard ne venaient plus irriter les nerfs délicats du canonnier bourgeois.

Rumphius et Sulpice, mangeant à la table du commandant, avaient échappé à l'affection générale, dont l'astronome ne se doutait pas, absorbé qu'il était dans ses calculs et ses méditations.



Perez, le visage baigné de larmes, se tenait à genoux devant la duchesse. — PAGE 63.

Sulpice, lui, dès qu'il se croyait inutile à son frère, courait se mettre à la disposition du docteur, le suppliant en grâce de lui permettre de soigner les plus malades, et s'acquittant de cette tâche avec l'angélique douceur qu'on lui connaît.

Allant de l'un à l'autre, encourageant, exhortant, tâchant de rassurer les plus timides et y parvenant quelquefois, Sulpice avait fini par se faire adorer de l'équipage, qui, selon son habitude, l'avait surnommé Bon-Jésus, de même qu'il avait surnommé Perez Grand-Gibet.

Ce qu'il y avait seulement de singulier, c'était le contraste qui existait entre cette appellation toute chrétienne et toute pieuse, et les jurons,

les blasphèmes qui l'accompagnaient, comme témoignages énergiques d'admiration et de reconnaissance de la part des matelots.

C'était tantôt : Voilà un bon b..... que ce Bon-Jésus, ou bien : C'est f....., Bon-Jésus mérite sacré Dieu bien d'être solidement vénéré.

Mais, hélas ! malgré tant de soins et tant de dévouement, la santé de l'équipage s'affaiblissait chaque jour, et la duchesse touchait de bien près à la vengeance.

Environ deux heures après que le conseil eut été dissous, le vent, qui jusque-là avait assez vigoureusement soufflé du nord-est, commença de diminuer de force, faiblit peu à peu, et, au bout d'une heure, il faisait calme.

L'horizon, assez pur, se chargeait pourtant dans l'ouest ; et, quand le soleil se coucha, il disparut derrière une large zone d'épais nuages d'un bleu noir qu'il teignait çà et là d'un reflet d'un rouge ardent : du reste, le calme était plein, et pas le moindre souffle d'air n'emplissait les voiles : il y avait peu de houle, et la frégate roulait à peine.

On battit la retraite, et l'aumônier monta sur le pont pour dire la prière du soir.

Le commandant, les officiers, parurent sur le château d'arrière en uniforme, et le maître d'équipage fit entendre le bruit de sifflet accoutumé, qui indiquait le moment de ce pieux exercice.

Les matelots montèrent : les uns se soutenaient à peine ; les autres, plus forts, prêtaient leur appui aux plus faibles.

La prière fut écoutée avec la plus grave attention, car la bizarrerie des maux qui frappaient l'équipage depuis quelques jours avait tourné tous ces esprits, sinon religieux, au moins superstitieux, vers des pensées sérieuses et tristes.

Parmi les plus fervents prieurs, on remarquait Daniel et cinq ou six de ses *pays*, natifs, comme lui de l'Abrevrack, et qui, depuis le commencement de l'épidémie, ne se quittaient pas, formant ainsi une petite société bien unie au milieu de l'état de méfiance générale qui semblait être un des caractères de cette étrange maladie.

Maître Kergouët se mêlait souvent à cette espèce de club, qui tenait ses réunions de nuit dans le faux-pont, et c'est à l'affiliation de ce maître que Daniel et ses amis devaient une sorte de protection tacite qui les mettait à même de se réunir impunément, car le maître leur donnait l'éveil sur l'espionnage du lieutenant.

La raison de cette partialité du canonnier bourgeois envers Daniel et ses amis était assez simple : maître Kergouët professait la croyance la plus complète pour toutes les superstitions passées, présentes et futures, trouvait un bonheur inouï à rencontrer dans Daniel et ses amis l'auditoire le mieux disposé à l'écouter et à se laisser convaincre. Aussi le canonnier bourgeois, se joignant quelquefois à ses prosélytes, concourait-il, par ses effrayantes narrations, à enflammer encore ces esprits étroits et crédules.

Après la prière, les matelots descendirent sombres et mornes dans la batterie pour y suspendre leurs hamacs.

La demi-bordée de service resta sur le pont, où Henri avait fait tendre des prélarts et des tentes, afin de rendre le quart moins fatigant, quoiqu'on l'eût abrégé de moitié.

Le lieutenant était sur le pont avec Saint-Sauveur.

Henri, cruellement désespéré de la faiblesse de son équipage, se retira dans sa galerie, et, appuyé sur ses fenêtres, il examinait le couchant, qui paraissait lui donner des inquiétudes pour la nuit.

En effet, le soleil, tout à fait à son déclin, ne jetait plus qu'une lueur rougeâtre, et ses derniers rayons coloraient à peine les contours de grands nuages sombres, qui à chaque minute augmentaient de hauteur et se déroulaient peu à peu sur la courbe profonde de l'horizon.

Le calme était toujours parfait.

Henri prévit que le vent allait souffler de l'ouest, mais qu'il se passerait assez de temps avant que la brise ou que le grain ne fussent formés. Il resta donc ainsi, regardant le ciel sans le voir, pensant à la fatalité qui semblait s'appesantir sur son équipage, et redoutant surtout de rencontrer des bâtiments de guerre, qui l'eussent obligé à une fuite honteuse ou à faire sauter sa frégate ; car Henri n'eût pas hésité un instant, bien résolu d'éviter la moindre humiliation au pavillon du roi.

L'abbé se promenait à bâbord, et le lieutenant, monté sur le banc de quart, observait aussi le temps avec une attention inquiète.

Mais il se passait alors une scène assez curieuse près de la cambuse.

Autrefois comme aujourd'hui, il existait dans le faux-pont des vaisseaux une galerie circulaire, une espèce de corridor qui, contournant l'intérieur du navire, laissait ainsi un espace vide entre les murailles du bâtiment et une sorte de bastingage grillé renfermant les sacs et les effets de l'équipage.

Cette galerie était destinée à faciliter le service des calfats et des charpentiers pendant le combat, afin qu'ils pussent aisément boucher les voies d'eau qui se seraient déclarées dans les œuvres vives du bâtiment.

C'est dans cette retraite obscure que Daniel et ses pays tenaient leurs séances nocturnes.

Ce soir-là, aucun des pays de Daniel ne se trouvant de quart, ils s'étaient réunis au nombre de six après la prière.

Comme on ne pouvait se placer deux de front dans l'étroite galerie où ils se rassemblaient, ils s'étaient assis à la file les uns des autres, et Daniel seul, en sa qualité d'orateur, se tenait placé en sens inverse à son auditoire, afin de bien l'envisager.

Cet obscur corridor n'était éclairé que par le reflet rougeâtre d'une lampe qui brûlait près de la fosse aux lions.

La figure de Daniel, ordinairement ouverte et joyeuse, avait une sombre et douloureuse expression ; il paraissait fortement préoccupé ; ses joues s'étaient creusées, tant par l'effet de la maladie que par suite des folles révélations du Losophe, qui avaient vivement impressionné cette imagination ardente et superstitieuse.

Ayant foi, mais profondément foi en ces visions et ces rapports surnaturels, Daniel se trouvait dans un état d'hallucination complet, que les événements singuliers qui se passaient à bord avaient encore augmenté. Aussi sa parole brusque et brève, son regard distrait et parfois étincelant, son recueillement religieux, en faisaient une espèce de prophète de bas étage dont l'influence était néanmoins directe et puissante sur les six matelots ses compatriotes, qui, s'étant joints à lui depuis l'épidémie, partageaient presque machinalement ses terreurs, ses superstitions, ses doutes et ses projets, et n'attendaient qu'un mot, qu'un signe de lui pour exécuter aveuglement ses ordres ; car, dans les circonstances difficiles, l'homme stupide ou raisonnable qui veut se charger de concevoir trouvera toujours des bras pour agir.

Ce fut donc en patois bas-breton que Daniel prononça le discours suivant :

— Mes matelots, mes bon gars, mes pays, prions d'abord notre sainte Dame de Recouvrance d'intercéder pour nous, s'il lui plait, et de nous éclairer... s'il lui plait.

Et chaque matelot, imitant Daniel, qui baisait son rosaire, dit à voix basse :

— Notre sainte Dame de Recouvrance, intercédez pour nous, et priez pour nous, s'il vous plait !

Et puis on fit silence et Daniel continua :

— Mes matelots, mes bons gars, mes pays, pendant le premier mois que nous avons mis nos sacs à bord, n'étions-nous pas gais comme un lougre en calme qui sent venir la brise ?

— C'est vrai, répondit l'auditoire à voix basse.

— N'étions-nous pas forts et solides, mais solides à orner notre navire d'une guirlande d'Anglais, que nous aurions faite en les nouant les uns aux autres par leurs bras, qui nous auraient servi de ficelles ?

— C'est vrai, dit l'auditoire.

— N'étions-nous pas des dévorants qui aurions mis le *kok* (cuisinier) dans sa chaudière pour épaissir la soupe ?

— C'est vrai, répondit-on.

— Et maintenant, que sommes-nous, mes matelots ?... des *sans-faim*, des mollasses qui empoisonnons le *requiem*.

— C'est vrai, c'est vrai, Daniel, dit l'auditoire.

— Eh bien ! mes matelots, savez-vous pourquoi nous sommes coincés comme ça ? C'est que c'est le sort. . Nous sommes sur un navire *à sort*, c'est visible. Pourquoi, sans cela, serions-nous malades comme nous le sommes... tous, pays, tous... Est-ce que c'est raisonnable, est-ce que ça peut être autre chose qu'un sort qui, du jour au lendemain, vous change *lof* pour *lof* un équipage de bon gars en un équipage de faillis-chiens ? Encore une fois c'est un sort... ça ne peut-être qu'un sort.

— Oui, oui, c'est connu ; d'ailleurs maître Kergouët l'a dit, répéta-t-on en chœur.

— Eh bien ! mes pays, faut que ça finisse, il faut faire finir ça tant que nous en avons la force, parce que demain, peut-être, nous serions crevés ; et ce qu'il y a de sciant, c'est que quand on crève sur un navire *à sort*, on est damné, dit Daniel en se signant.

— Damné ! dirent les marins en l'imitant.

— Damné ! reprit Daniel, damné comme des chiens. Maître Kergouët, qui est savant, me l'a dit : or, pour que ça cesse, mes matelots, il n'y a qu'une chose à faire : c'est de genopper celui qui jette le sort. Mais ce n'est pas tout ; comme c'est toujours le diable en personne ou un de ses garçons, comme qui dirait un novice de son équipage, faut pas manquer de lui mettre au cou un rosaire bénit qui l'entraîne sans rémission au fond de la mer, à cause du poids que lui fait une religion qui, vous sentez bien, le dégoûte extrêmement, ainsi que m'en a prévenu le Losophe, qui le sait bien. Sans ça, vous le jetteriez à l'eau que ça ne ferait rien... tant plus vous le jetteriez, tant plus il reviendrait... au lieu qu'avec un rosaire bénit au cou et une couple de boulets ramés aux griffes, il n'y a pas de soin qu'il reparaisse.

— Mais, Daniel, puisqu'il a un rosaire pour le poids, le diable, à quoi que ça sert, les boulets ? demanda un marin.

— Animal ! dit Daniel, puisque la chose du rosaire bénit le rend comme toi et moi, faut bien des boulets, sans quoi il reviendrait sur l'eau comme toi et moi. C'est encore le Losophe qui m'a appris ça.

— C'est juste, dit l'auditoire.

— Enfin, dit Daniel avec une effrayante énergie, voulez-vous continuer, être comme nous sommes ? voulez-vous crever, oui ou non ?... ou bien voulez-vous avoir la chose de dire que c'est nous qui avons sauvé les camarades et notre brave commandant que nous adorons ?

— Oui, oui, nous le voulons ! dirent les six Bretons.

— Eh bien ! voilà ce qu'il faut faire. Le Losophe, qu'est lieutenant dans la chose de la magie, m'avait fait d'abord la farce d'un charme qui n'a pas pris, vu que la poule était pas assez blanche ; mais pour lors,

comme je l'ai tant cogné en douceur que je lui ai gâté un œil, il s'a ravisé et m'en a fait un second, charmé, avec une poule grise, qui a pris de façon que j'ai vu par un trou comme je vous vois, que j'ai vu...

— Eh bien ! quoi ?... quoi, Daniel ? dirent les matelots.

— Le diable...

— Le diable !... où ça, Daniel !... Le diable !

— Chez Grand-Gibet, par un trou fait à la porte de la cambuse.

— Chez Grand-Gibet ! répéta l'auditoire de Daniel avec une profonde terreur, en se tournant involontairement vers la porte de la cambuse, où étaient logés Perez et Rita.

— Chez Grand-Gibet, reprit Daniel ; je l'ai vu... un vrai monstre avec une grande robe noire qui cachait ses griffes, et un bonnet qui cachait ses cornes. Le scélérat causait avec Grand-Gibet comme si de rien n'était, mais dans un patois qui sentait si fort le soufre, que j'ai manqué d'en crever, parce que je me retenais de tousser, même que j'aurais cru que c'était le Losophe qui brûlait des allumettes, si ç'avait pas été le diable. Faut-il que l'odeur du patois ait été forte, hein !...

A ce moment on entendit un léger bruit, et un mousse posté en vedette vint annoncer l'arrivée de maître Kergouët.

— Mes enfants, dit-il aux matelots, il faut filer... Le temps se gâte, et nous pourrions bien tout à l'heure nous voir coiffés d'un joli grain de plein ouest. On va appeler tout le monde en haut, et il faut être parés.

— Nous y allons, monsieur Kergouët, dit Daniel ; mais vous qui êtes si savant, dites-nous donc ce que vous avez vu dans l'Inde, vous savez, à bord du brick *la Belle-Jeanne* ?

— Eh bien ! mes enfants, dit le maître, qui ne pouvait résister au plaisir de raconter une histoire, le brick *la Belle-Jeanne* avait à bord un cipaye qui, probablement dans le but de chagriner madame son épouse, lui avait insinué d'affreux poisons dont elle avait été si abominablement fait mourir, qu'elle lui avait dit simplement : T'est un gueux, ça te portera malheur. Pour lors, mes garçons, ce cipaye, que je vous dis, vint matelot à bord de *la Belle-Jeanne*, et depuis ce temps-là il ne se passait pas de jour que *la Belle-Jeanne* n'eût l'avantage d'un grain blanc ou d'une bourrasque, tant qu'un jour le cipaye, qu'était, malgré ça, pas mauvais marin, fut enlevé de l'empointure de la grande vergue par une rafale. Eh bien ! depuis ce temps, *la Belle-Jeanne* a toujours eu des traversées superbes ; parce que le cipaye, c'était un mauvais sort ; un mauvais sort qu'il jetait sur le navire par la chose de sa présence. Aussi une fois le sort parti, il n'y en a plus eu. C'est tout simple, ça, mes enfants. Mais, par exemple, ajouta maître Kergouët d'un air sérieux, surtout, mes garçons, faut jamais caincer les hommes à sort sans être sûr que c'est des hommes à sort : parce que si on se trompait, celui qui se trouverait dans le garde-manger aux requins, sans le mériter, aurait droit de le trouver mauvais... d'autant plus mauvais qu'il serait forcé d'y rester.

— Mais, dit Daniel en imposant silence d'un coup d'œil à son auditoire, à quoi que ça se reconnaît, l'homme à sort, maître Kergouët ?

— Ça se reconnaît, dit le maître d'un air gravement sentencieux, ça se reconnaît parce qu'il a jeté un sort ; or, quand un homme jette un sort, c'est un homme à sort.

En matière de raisonnement, maître Kergouët était de l'école du Losophe, comme on voit, école conséquente, s'il en fut, dans sa logique. Aussi la clarté de ce dilemme frappa fortement Daniel et son auditoire.

— Mais ici, reprit le Breton, ici, monsieur Kergouët, qui croyez-vous qui jette le sort ? car il y a un sort, n'est-ce pas, maître ?

— Pour un sort, il y en a un, c'est insurmontable, dit le canonnier ; car tout le monde en jouit, et je me sens moi-même comme si je n'avais plus d'os sous ma peau : mais, quant à l'homme à sort, je ne suis pas encore fixé ; car c'est un procédé très-délicat. Pour ce qui est d'envoyer quelqu'un par-dessus le bord, afin de le délayer dans la grande tasse... il y a pourtant ici quelqu'un...

Mais s'interrompant à un fort coup de roulis qui ébranla le navire :

— Tenez, enfants, dit le maître, c'est un mauvais jour pour causer de ça, aujourd'hui... Tenez, sentez-vous... le navire commence à donner la bande à bâbord ; voilà le grain qui se fait. En haut, garçons, en haut ! je remonte à ma boutique.

Et maître Kergouët remonta précipitamment dans la batterie.

— Eh bien ! mes garçons, s'écria Daniel, vous l'avez entendu, le maître l'a bien dit, qu'il y avait un sort, et qu'on reconnaissait l'homme à sort quand il y avait un sort. Eh bien ! il y a un sort ici, j'espère ; et, qui est l'homme à sort, si ce n'est pas ce Grand-Gibet ? Puisqu'il est ami avec le diable... puisqu'il est matelot avec lui... Voilà encore un ouragan, pour nous achever ; c'est son dernier coup qu'il tape, le monstre ! c'est peut-être notre dernière heure, si nous n'en finissons pas avec ce gueux-là. Allons, allons, faut en finir, garçons, s'écria Daniel presque en délire, en se levant, et prenant d'une main son rosaire et de l'autre un paquet de cordes qu'il avait tenu caché sous sa veste : — A l'eau Grand-Gibet ! s'écria-t-il. Levez-vous, garçons, levez-vous... voici l'heure... Et tous se levèrent.

Et Daniel, exaspéré par la superstition, par la maladie, par la peur, par l'écho de la tempête qui commençait à rugir, Daniel montra du poing la porte de la cambuse, qui se voyait au bout de cette galerie.

Rien n'est électrique comme la peur, la colère et la superstition. Ces malheureux matelots, habitués à chercher une cause surnaturelle à tout, irrités d'ailleurs par un sentiment de douleur et de maladie inconnu, inexplicable, fermement convaincus que cette espèce de sacrifice du bouc émissaire mettrait fin à leurs angoisses et à leurs souffrances, n'hésitèrent pas à exécuter tout ce que le fanatique Daniel leur prescrivait.

— Oui, oui, reprirent-ils tous avec une rage concentrée, à l'eau Grand-Gibet, à l'eau...

— Silence, mes garçons, silence ! s'écria Daniel en levant la main d'un air imposant. Silence... voilà l'ouragan... c'est la voix du bon Dieu. Mais c'est peut-être mal, ce que nous allons faire, ajouta-t-il en s'agenouillant avec un sentiment de terreur indéfinissable qui luttait dans son cœur avec sa rage contre le Grand-Gibet.

Et tous les matelots, qui semblaient ne penser, n'agir, ne vouloir que par Daniel, se turent, épouvantés comme lui, et s'agenouillèrent aussi en se regardant avec effroi.

En effet, *la Sylphide* craquait dans sa membrure ; et le sifflement de l'orage, qui mugissait à travers les manœuvres, venait retentir jusque dans le faux pont. Mais ce bruit lugubre, en se prolongeant, sembla redoubler la crainte ou la colère de Daniel, qui s'écria avec une exaltation inconcevable et d'un air exaspéré : — Non, non, au contraire, le bon Dieu le veut ; le bon Dieu l'ordonne... Voilà ce qu'il faut faire... Nous allons entrer chez Grand-Gibet, le prendre, le bien ficeler ; je lui mettrai mon rosaire au cou, et à la mer...

— A la mer ! à la mer !... dirent des voix.

— Suivez-moi donc ! s'écria Daniel.

Et, se glissant à tâtons dans l'ombre, s'appuyant sur la muraille du navire, ces six malheureux, se guidant les uns les autres en se tenant par la main, se dirigèrent silencieusement vers la partie du navire occupée par Perez.

Arrivés près de la porte de la cambuse, Daniel appliqua encore une fois son œil au trou qu'il y avait pratiqué.

Or, ce qu'il vit là, ce qu'il montra aux autres matelots, dut redoubler la superstitieuse terreur de ces malheureux.

La lueur affaiblie d'une lampe renfermée dans un globe de verre éclairait seule la scène qui se passait dans la cambuse.

Perez, le visage baigné de larmes, se tenait à genoux devant la duchesse, vêtue d'une sorte de peignoir ou de robe de chambre de laine noire.

Debout, sa figure pâle et cicatrisée presque cachée par un large bonnet noir, Rita avait la main droite sur le livre de José Ortez, ouvert sur une table.

C'était vraiment quelque chose d'effrayant à voir, quelque chose de ressemblant à une apparition fantastique, que cette figure blême de Rita, qui, se dressant là immobile sous sa longue robe noire, paraissait jeter un sortilége sur Perez, couché à ses pieds.

La duchesse parla, mais en espagnol :

— Eh bien ! tu le vois, Perez, tout nous réussit ; nous touchons à la vengeance : il ne s'agit plus maintenant que de porter le dernier coup, que de le dénoncer à l'équipage comme la cause de ces affreux malheurs... l'occasion est belle... Jusqu'à présent j'ai partagé tes scrupules... l'état de ces hommes n'était pas assez grave : mais aujourd'hui, à cette heure, tu refuses encore... tu refuses au milieu de cet orage qui va mugir : ce serait pourtant bien horrible... Perez, par Satan...

— Par Satan !... vous entendez ?... un signe de croix et en avant ! dit Daniel exaspéré jusqu'au délire par cette scène étrange.

Et d'un coup de sa puissante épaule, il jeta la porte de la cambuse en dedans.

Jusque-là, le bruit que faisait la membrure de la frégate, en se courbant sous les efforts de la bourrasque, avait empêché Perez de se douter de la présence de Daniel et de ses compagnons ; mais, en voyant la porte tomber et les sinistres figures qui s'y présentèrent en tumulte, il se jeta à leur rencontre en s'écriant : — Misérables !... que voulez-vous ?...

— Genoppez Grand-Gibet, cria Daniel à ses pays, moi et deux autres nous crocherons celui-ci ! s'écria le Breton en se précipitant sur Rita. Ah ! tison d'enfer !... Belzébuth, tu ne m'échapperas pas... par Notre-Dame ! hurlait Daniel en passant avec frénésie son chapelet au cou de Rita. Pendant que deux de ses pays la garrottaient et la bâillonnaient, les quatre autres garrottaient et bâillonnaient aussi Perez, qui ne pouvait opposer aucune résistance.

Tout cela fut fait avec la rapidité de la pensée. Ces deux victimes étaient là, par terre, liées, enchevêtrées à ne pouvoir faire un mouvement, à ne pouvoir pousser le plus faible cri.

La tempête devenait horrible, et, au milieu du danger, on ne s'apercevait pas sans doute sur le pont de l'absence des six matelots.

— Attendez-moi, dit Daniel, et il sortit précipitamment.

Les visages des six matelots semblaient alors d'une pâleur cadavéreuse... La sueur ruisselait de leurs fronts, les cheveux leur dressaient à la tête.

C'est avec un sentiment de frayeur indéfinissable, et en faisant d'une main d'innombrables signes de croix, qu'ils se montraient Perez et Rita, qui, couchés à terre, inspiraient encore à ces forcenés la terreur qu'inspire le tigre enlacé dans les rets.

Au bout d'un instant, Daniel revint avec un prélart (ou grande toile goudronnée) et deux boulets ramés qu'il avait pris dans la batterie...

— Le grain est sec, mes matelots, dit-il; à la mer... à la mer le sorcier... il en est temps encore.

En entendant ces mots, Perez et Rita ouvrirent affreusement les yeux; aucun mot, aucun geste ne leur était possible.

— Ah! démons infâmes!... sorciers de malheur! disait Daniel avec un délire furieux, en enveloppant Perez et Rita dans cette immense toile comme dans un vaste linceul... Ah! tisons du diable! vous jetez un sort sur de pauvres marins; mais vous n'aviez pas compté sur mon rosaire, le Losophe me l'avait bien dit!

— Maintenant, mes matelots, ajouta-t-il, liez cela, cachez-leur ferme la tête dessous, mettez les boulets aux pieds, et montez le tout par le petit panneau.

Cela fut fait.

On arriva dans la batterie, qui était déserte, tous les matelots étant sur le pont pour la manœuvre.

Daniel ouvrit un sabord du vent, malgré le danger.

Les quatre hommes qui portaient l'effrayant fardeau, que de brusques tressaillements agitaient, le posèrent sur le sabord, la moitié en dehors du navire, la moitié en dedans.

— A genoux, dit Daniel en ôtant son bonnet, et remercions Notre-Dame de Recouvrance...

Les quatre matelots tenaient toujours le fardeau, qui se tordait convulsivement.

Les deux autres marins imitèrent Daniel, et dirent :

— Nous vous rendons grâces, Notre-Dame de Recouvrance, vous qui nous délivrez du sort et des sorciers...

Puis ils se signèrent et se relevèrent.

— Maintenant, cria Daniel, à l'eau!... à l'eau!...

Et ces furieux poussèrent le fardeau tout à fait en dehors.

Et il disparut au milieu du fracas des vagues.

Et ce fut fait de Perez et de Rita... de la duchesse d'Alméda et de son fidèle écuyer. . . . .

A ce moment, une lame monstrueuse déferla dans la batterie par ce sabord ouvert, et l'inonda en partie.

— C'est Satan qui nous dit adieu, s'écria Daniel en fermant le mantelet; maintenant, en haut, et silence... le navire est sauvé.

Quand ils montèrent sur le pont, ils trouvèrent l'équipage morne, triste, et toutes les voiles serrées; car, quoiqu'il fît un temps à porter des huniers au bas-ris, l'équipage était si faible, que Henri avait ordonné de fuir à sec devant le temps.

Le comte, debout sur le banc de quart, son porte-voix à la main, donnait ses ordres avec calme, et sa figure, éclairée en reflet par la lumière des habitacles, ne trahissait pas la moindre émotion.

Passager et variable comme les vents de ces parages, bientôt le grain diminua de violence et s'apaisa. De cette tourmente il ne resta qu'une assez forte houle, et, deux heures après, le vent sautant au nord, *la Sylphide* était en route.

— Je ne sais, disait Henri à Monval, en quittant le pont dès qu'il vit le grain calmé, je ne sais pourquoi ce coup de vent, si promptement apaisé, me semble d'un heureux présage; c'est une sottise, si l'on veut, mais je sens là quelque chose qui me dit que nos maux touchent à leur fin, et que, nous trouvant bientôt dans les vents alizés, leur influence sera salutaire à nos marins; enfin, je me sens bien moins triste que d'habitude.

— Je partage bien sincèrement vos vœux, dit l'officier.

— Pardieu! dit Henri en voyant paraître son maître d'hôtel, faites mieux, venez partager mon souper;... car je me sens de l'appétit en diable, moi qui, je ne sais pourquoi, échappe à cette damnée épidémie; vous jugerez des talents de mon nouveau cuisinier, qui était à M. de Gevres.

Et Monval, acceptant l'invitation du comte, descendit avec lui.

De Miran tenait le quart.

Le lendemain, à huit heures, au moment de la distribution des vivres de l'équipage, les matelots de ration allèrent à la cambuse

On attendit vainement Grand-Gibet.

Comme il ne se présenta pas, on fit à bord les plus minutieuses recherches pour le retrouver; ce qui fut impossible.

Alors on pensa avec beaucoup de vraisemblance, que, par accident, il était sans doute tombé à la mer pendant la tourmente; mais que la nuit et le fracas de l'ouragan avaient empêché de le voir et d'entendre ses cris.

Il fut peu regretté à bord de *la Sylphide*, et on ne parla pas même de son commis, que presque personne ne connaissait : ceux qui l'avaient vu avant le départ de Brest crurent qu'il était resté à terre, l'appareillage ayant été fait très-brusquement.

Daniel et ses pays associés gardèrent le plus profond silence sur cette aventure, et ne furent pas même tentés de la révéler lorsqu'ils virent l'équipage reprendre ses forces et sa santé; car, après la disparition de Perez et de la duchesse, les vivres des matelots n'étant plus empoisonnés, les effrayants symptômes qui s'étaient déclarés cessèrent aussitôt.

Cette révolution salutaire dans le physique et dans le moral de son équipage remplit Henri de joie, et lui fit désirer ardemment de rencontrer l'ennemi.

On nomma un quartier-maître timonier à l'emploi de Perez, dont la mort fut constatée de la manière suivante sur le journal du bord:

«... 15 février 1781. Le nommé Charles Dalès, Espagnol, et préposé à bord par M. le munitionnaire général à la distribution des vivres, ne s'étant pas trouvé à la cambuse, ni dans aucun endroit du navire, on a supposé que ledit Charles Dalès avait été emporté par un coup de mer, lors d'un grain qui était tombé à bord pendant la nuit, sans qu'on ait pu se douter de ce malheureux accident. En foi de quoi ont signé avec l'écrivain, M. le commandant, le lieutenant, » etc.

Ainsi mourut Perez de Sibeyra, ainsi mourut la duchesse d'Alméda.

Pauvre duchesse!... partie de si haut, et tombée si bas!...

Pauvre Rita! dont l'existence avait été si splendide, si somptueuse! pauvre femme, qui, avant de connaître le comte, rivalisait, par son rang et ses richesses, avec les plus grandes maisons de France!... finir ainsi! après des mois d'une vie amère, infâme et misérable; finir ainsi! étouffée, noyée, sans pouvoir prononcer un mot, sans pouvoir seulement crier à ses meurtriers:

« Dites-*lui* que j'étais là;... qu'il tremble au moins en sachant que, tapie sous ses pieds, tout près de lui, dans son vaisseau, il avait une implacable ennemie, qui aurait pu le tuer, et qui ne l'a pas tué, parce que ce n'eût été qu'une mort, et qu'elle voulait le faire mourir de mille tortures, de mille morts.

« S'il a échappé à cet horrible danger, qu'il sache au moins qu'il l'a couru, car on meurt quelquefois de saisissement à la vue de l'épouvantable péril qu'on a évité;... qu'il sache bien surtout que ce qui soutenait ma vie, c'était la haine la plus incurable et la plus profonde;... que ce n'était plus son méprisable amour que je regrettais avec des larmes de sang, mais que c'était mon titre, mon nom, ma fortune;... qu'il sache cela, au moins... qu'il le sache... »

Non, madame la duchesse, non, le comte de Vaudrey ne sait rien de cela, il n'en saura jamais rien... Si, par désœuvrement, il pense à vous, ses idées seront douces et flatteuses, car elles lui rappelleront un ange d'amour et de dévouement qui *est* mort avec le nom de Henri sur les lèvres, une femme adorable qui a mieux aimé renoncer à l'existence que de vivre sans l'amour de celui qui l'avait pourtant si outrageusement trompée.

S'il pense à vous, ce sera pour ressasser le souvenir des jouissances qui vous lui donnâtes autrefois; pour se rappeler et dire à ses compagnons de débauche que parmi ses maîtresses il a possédé une duchesse espagnole dont les dents étaient magnifiques, la taille divine, les cheveux superbes;... mais que cette femme incomparable est morte de désespoir, parce qu'il la *négligeait*...

En un mot, votre image ne se représentera jamais à son imagination que riante, voluptueuse, dorée, avec un cadre noir de draperies funèbres pour faire contraste.

Non, madame, non, le comte ne saura jamais à quel point vous l'avez haï; il ne mourra pas de ces mille morts que vous lui vouliez.

C'est vous qui mourrez de ces mille morts; c'est vous qui renoncerez à la beauté, au rang, à la fortune; c'est vous qu'un homme de police accouplera avec des filles et des voleurs; c'est vous qu'un geôlier battra; vous, madame la duchesse, vous, chaste et pure; vous qui n'avez commis qu'une seule faute... faute sublime : car il est religieux et noble, l'amour qu'une femme, au faîte des prospérités humaines, éprouve pour un être qu'elle croit obscur, pieux, souffrant et résigné; votre amour pour le pauvre Henri de la tour de Koat-Vén, mais c'était presque celui de la mère pour son enfant, celui de Dieu pour sa créature.

Enfin, cet amour, vous le vouliez voir consacrer par les lois; vous vouliez rendre votre union sainte, inviolable, éternelle, pour assurer les trésors du monde et de votre cœur à celui qui, pensiez-vous, n'avait rien qu'une belle âme.

Eh bien! malgré cela, à cause de cela, vous mourrez, vous dis-je, et d'une mort affreuse; ce que vous aurez ressenti de désespoir amer, de haine poignante, de tortures morales et physiques, dépassera les limites du possible. Vous éprouverez les déceptions les plus atroces, déception d'amour, déception de vengeance; car vous aurez eu foi en votre vengeance, comme vous aurez eu foi en votre amant; une de ces fois profondes qui sont presque des révélations. Eh bien! cette foi vous trompera encore et toujours; vos plans éclos dans le délire de la haine, vous les verrez échouer par les hasards les plus vulgaires, l'oubli d'un passeport, la crédulité stupide d'un matelot.

Vous mourrez d'une mort affreuse et ignorée, et personne ne vous plaindra, car personne ne saura ce qu'a souffert la duchesse d'Alméda avant et depuis sa mort.

Quant à votre mort pour le monde, à votre mort de grande dame, elle a été moquée, insultée, calomniée, et depuis longtemps on n'en parle plus.

Votre mort! mais elle a satisfait les amours-propres de ceux qui vous haïssaient ou qui vous enviaient.

Votre mort! mais elle a servi d'entremetteuse à Henri pour ses nouvelles amours avec madame de Cernan : elle lui a valu l'amitié de St-Georges, et ce beau duel où il a si honorablement tué M. de Cernan et blessé M. de Saint-Cyr.

Votre mort! mais elle a rendu le comte l'homme le plus à la mode de son temps, sans compter qu'elle lui sert à faire de la mélancolie lorsqu'il s'ennuie ou que le temps est sombre : de sorte que M. de Vaudrey vous doit un charme et une distraction de plus.

Et ce qu'il y a encore d'affreux à penser, c'est que vous avez tant

souffert, c'est que vous êtes morte pour un fat, et rien de plus ; pour un joli homme assez spirituel, bien né, brave et riche, il est vrai, mais sans génie, sans grandiose ; en un mot, pour un de ces hommes charmants, pour un de ces fruits dorés, mais insipides, qui naissent en foule au pâle soleil des cours.

Oh ! cela est horrible ! horrible pour vous surtout, Rita, je le conçois ; mais cela arrivera presque toujours dès que la passion sera aux prises avec l'égoïsme, ou qu'elle ne cherchera pas l'oubli de ses maux dans une religion d'espérance et de résignation.

Cela arrive aussi, parce que l'impénétrable Providence protége généralement les gens de l'espèce du comte. Oui, ils ont toujours ce qui s'appelle du bonheur ; et puis, dans ce grand tripot de l'humanité, ils se font beau jeu. Ils trichent, mais ils gagnent ; c'est odieux, mais ils jouissent ; ce n'est pas un droit, mais c'est un fait. Niez-le, et je vous citerai : Lucullus, Alcibiade, Falkland, Rochester, Buckingham, Gramont, Lauzun, Richelieu... et mille autres encore.

Certes ces honorables ont dû, pendant leur longue carrière de débauches, de plaisirs et d'orgies, soulever bien des haines, aviver bien des jalousies... Qu'en est-il advenu ? Rien. Ils ont longtemps et placidement vécu de voluptés, et passé...

Mais aussi quel sera leur réveil !!!

Encore une fois, Rita est bien morte, morte à terme, morte à point ; ses joies ou ses douleurs avaient profité au comte autant que possible : à quoi bon sa vie désormais ?

Et quand je dis le comte et Rita, je parle de l'égoïsme et de l'abnégation, du fort et du faible, du bon et du méchant.

Car, aux yeux de quelques êtres admirablement doués ou prédestinés, que représente la masse des hommes, sinon cette orange que Frédéric écrasait si bien, après en avoir exprimé tout le suc ?... sinon cette proie complaisante et facile dévolue de tout temps à l'égoïsme habile ?

A l'égoïsme ! ce centre étincelant, froid et dur comme le diamant ; ce pôle magnétique vers lequel tous les êtres dévoués gravitent... peut-être par l'irrésistible puissance de la loi des contraires.

Car, en vérité, cela est bizarre à penser : qu'il y a dans tout être organisé un instinct qui le pousse au mal comme agent ou comme patient ; et qui lui dit : Si tu n'es pas bourreau, sois victime.

Tenez... voyez au milieu d'une belle nuit d'été, alors que la brise est douce, et que les vieux chênes frissonnent amoureusement sous son haleine ; alors que chaque fleur, répandant ses parfums, ouvre son calice humide de rosée ; alors que chaque feuille, chaque touffe d'herbe, offre un asile frais et embaumé à ces myriades de papillons ou d'insectes dont le léger murmure, se mêlant au bruissement des arbres, fait la voix silencieuse des nuits.

Alors, n'est-ce pas ? tout est bonheur et joie dans ces retraites fermées par les pétales d'une rose ou la corolle d'un dahlia. Alors ce sont des jeux sans fin sur le disque d'une marguerite, des luttes amoureuses au fond d'un lis vermeil...

Eh bien ! apportez une lampe d'or au milieu de cette scène de délices, et faites jaillir tout à coup sa flamme éblouissante...

Pourquoi chaque papillon, chaque insecte quittera-t-il à l'instant sa fleur, son miel et ses parfums, pour le faux éclat de cette lumière fétide et mortelle ?

Voyez : l'un s'en approche, il fuit, il revient, il fuit encore ; mais cette flamme est si calme, si belle, si éblouissante, qu'il ne résiste plus : il s'y jette... et disparaît, mutilé, brûlé ; il meurt dans d'affreuses tortures. Des milliers mourront comme lui, souffriront comme lui, disparaîtront comme lui...

Et la flamme n'en sera ni moins pure, ni moins vive ; elle sera toujours là, attrayante et fatale...

Ainsi est-il du faux et séduisant éclat de l'égoïste, du fat, du roué ; ainsi est-il des êtres dévoués qui souffrent et meurent fascinés par des dehors menteurs et brillants !

Pourquoi cela ? Pourquoi l'âme pure et sensible se sent-elle toujours irrésistiblement attirée vers l'âme mauvaise ?

Pourquoi l'oiseau se jettera-t-il toujours dans la gueule du basilic ?

Enfin, pourquoi ce sombre symbole du Serpent tentateur et du Fruit défendu sera-t-il vrai... vrai jusqu'à la fin des mondes ?

Car il y a, comme cela, trois ou quatre vérités épouvantables, qui résument l'histoire morale de l'espèce humaine, et servent d'axes éternels à ses tristes passions.

Encore une fois, pourquoi les irrécusables succès de l'égoïste, du fat, du roué, toutes variétés monstrueuses d'une même espèce ?...

Êtres faux et vils, stupides et vulgaires, qui sont à l'homme de cœur et de génie ce que peut être la lueur d'une lampe à la splendeur du soleil... ce que peut être une lumière factice, qui brûle et ne féconde pas, aux rayons éblouissants de l'astre qui vivifie des mondes.

Cela est vrai, cent fois vrai ! qui le nie ? Le fat est misérable, comparé à l'homme de génie ; la lueur d'une lampe est sordide, comparée à la magnificence du soleil.

Mais aussi combien en est-il qui se contentent de la lumière du soleil ? Combien en est-il qui aiment à se recueillir dans l'ombre, et qui, comprenant les mystères de la nuit, entendent avec délices la voix de la solitude ?

Combien en est-il qui se contentent de l'amour d'une âme pure et élevée, qui se plaisent à traduire ses rêveries, et trouvent une joie ineffable à écouter en silence les battements d'un noble cœur ?

Oh ! le nombre de ceux-là est bien petit, et, pour presque tous, mieux vaut la clarté factice des bougies que les ténèbres d'une belle nuit ; mieux vaut l'étourdissant caquetage d'un sot que la méditation profonde et muette du génie.

Cela explique suffisamment, je crois, la valeur exorbitante de la bougie et des hommes à bonnes fortunes.

Eh bien ! le comte était un de ces derniers : il était impudent, égoïste et fat ; et, comme tel, il pouvait prétendre au bonheur le plus révoltant.

Rita, aimante et dévouée ; Rita, dont le cœur était noble et grand, pouvait, devait presque... mourir comme elle est morte, si l'on en croit les lois de l'expérience et de ce qu'on pourrait appeler la logique sociale.

Mourir après d'horribles angoisses... pendant que, sur le plancher qui la séparait de lui, le comte, railleur, gai, insouciant et vain, ne pensant pas plus à elle que si elle n'eût jamais existé, le comte promenait ses talons rouges en rêvant je ne sais quel avenir confus où se dessinaient çà et là de gracieuses figures de femmes accoudées sur de nobles trophées militaires.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE XLI.

BRANLE-BAS DE COMBAT.

Allons ! mon habit rose et ma culotte bleue ..
A. de Musset. — *A quoi rêvent les jeunes filles.*

Huit jours après la mort de Rita, *la Sylphide* se trouvait au vent des Açores : son équipage avait repris ses forces, la santé de ces braves marins redevenait florissante, et s'ils parlaient, par hasard, de l'étrange maladie à laquelle ils avaient si heureusement échappé, c'était pour plaisanter de leurs souffrances passées, ou pour rendre grâces à Sulpice-Bon-Jésus, dont ils avaient fait leur ange gardien sans trop savoir pourquoi.

Car, aux yeux des matelots, il y a toujours une cause surnaturelle au bien comme au mal, un symbole visible et palpable qui résume l'heur et le malheur. Ainsi, d'après eux, Bon-Jésus avait sauvé le navire, de même que Grand-Gibet avait failli le perdre.

Nous l'avons dit, *la Sylphide* naviguait au vent des Açores, et, en temps de guerre, ces parages sont merveilleusement situés pour faire de ces heureuses rencontres qui se terminent ordinairement par la perte ou la capture d'un des acteurs de l'entrevue ; car cet endroit est, en un mot, le pré aux clercs d'une foule de duels maritimes, combats solitaires et acharnés dont le ciel et l'Océan sont les seuls témoins.

Il était environ huit heures du matin, une fraîche et jolie brise soufflait du nord-est : le ciel, d'une admirable pureté, reflétait son azur dans une mer magnifique, et la légère brume qui l'avait d'abord voilé venait de se dissiper aux rayons du soleil. L'Océan représentait alors une immense nappe d'eau circulaire, dont *la Sylphide* occupait le point central, de façon qu'à bord de la frégate, de quelque côté que l'œil se tournât, il rencontrait toujours à l'horizon la ligne onduleuse des vagues, dont la teinte verte tranchait vigoureusement sur le bleu du ciel

Depuis près de deux jours que le comte se trouvait aux environs de ce rendez-vous de croiseurs (les Açores formant le point d'intersection de différentes routes de navigation), le comte, dis-je, avait redoublé de surveillance et d'activité ; son équipage, en branle-bas de combat, se tenait préparé à tout événement ; les mèches fumaient dans les bailles, les filets et grappins d'abordage étaient hauts ; les hunes regorgeaient d'armes, et les faisceaux de haches et de piques brillaient de loin en loin sur le pont et dans la batterie.

Depuis le lever du soleil, Jean Thomas, armé d'une excellente longue-vue, se promenait sur le pont en interrogeant à chaque minute tous les points de l'horizon.

Un pilotin vint lui annoncer que le commandant l'attendait dans sa chambre à coucher.

Fermant impatiemment sa lunette, le lieutenant quitta le pont après avoir bien recommandé à de Miran d'observer le lit du vent et de surveiller les vigies.

En arrivant dans la chambre de son supérieur, Jean Thomas le trouva nonchalamment étendu dans un fauteuil, et vêtu d'une magnifique robe de chambre de soie bleue à fleurs d'argent. Le fidèle Germeau, qui terminait la toilette du comte, tenait à la main la houppe de peau de cygne toute blanchie de poudre à la maréchale, pendant que deux autres valets

de chambre attendaient qu'il leur demandât les objets nécessaires à ses importantes fonctions.

— Que diable ! Germeau, disait Henri de fort mauvaise humeur, Germeau, tu te négliges... Vois un peu comme je suis coiffé .. voilà une boucle qui me couvre l'oreille gauche, tandis que celle-là descend à peine sur la tempe. A quoi penses-tu donc ? Et si, comme je m'y attends d'un moment à l'autre, nous rencontrons l'ennemi, drôle que tu es, de quoi aurai-je l'air ? et quelle triste opinion donneras-tu à ces Anglais du mérite d'un valet de chambre français ? En vérité, Germeau, tu n'as pas l'ombre d'esprit national, et tu ne t'intéresses guère aux succès de ton maître. Mais apercevant Jean Thomas :

— Ah ! c'est vous, monsieur, dit le comte ; mille pardons, je n'avais pas l'honneur de vous voir.

— Je me rends à vos ordres, commandant.

— C'est fort bien ; je suis à vous, monsieur. Excusez-moi un moment, car ce faquin de Germeau me coiffe à mourir ; tenez, jugez-en, est-ce que je ne vous semble pas hideux comme ça, lieutenant ? dit Henri en se tournant vers Jean Thomas.

— Je ne me connais pas à ces sortes de choses, répondit froidement Thomas. Je ne crois pas que cette science fasse partie du manœuvrier.

— Oh ! c'est juste, reprit Henri en se retournant, vous n'approuvez pas ces futilités, monsieur. Chacun a son goût : M. de Buffon ne peut pas écrire sans manchettes de dentelle ; moi je ne peux pas me battre sans être habillé comme je le serais pour aller au jeu du roi. Allons ! allons donc, Germeau !

— Je prendrai la liberté de faire observer à M. le comte, dit respectueusement le valet de chambre, qu'il fait tant de mouvements pour regarder par la croisée, qu'il ne dépend pas de moi de le coiffer comme je voudrais.

— Allons, je me tiendrai tranquille, mon vieux serviteur. Eh bien ! monsieur Thomas, qu'avons-nous de nouveau ce matin ? serons-nous plus heureux qu'hier ? car, vive Dieu ! nous jouons de malheur ! depuis deux jours dans ces parages sans rencontrer une voile de guerre, c'est désespérant !

— Les vigies n'ont rien signalé jusqu'à cette heure, monsieur le commandant : mais, selon vos ordres, tout est préparé en cas d'affaire.

— C'est bien, monsieur, conservez les mêmes dispositions ; que les fanaux, les bailles de combat, les palans de retraite, les platines, l'armement des pièces, continuent à être prêts au moindre signal ; que les soutes restent ouvertes.

Puis, s'interrompant, le comte dit à Germeau avec impatience :

— Mais plus basse donc, cette boucle, plus basse ! tu m'assassines, misérable Germeau !

— Nous continuerons de porter les voiles de perroquet, commandant ? demanda Jean Thomas, qui contenait à peine sa colère.

— Non, monsieur, non, serrez-les ; mais qu'elles soient sur les fils de caret, ainsi que les kakatoès ; je n'aime pas les voiles hautes, on est vu de trop loin, et il n'en faut pas davantage pour effaroucher l'ennemi ou éveiller quelquefois en lui une curiosité fort incommode pour ceux qui en deviennent l'objet. Mais, par le diable ! ma bourse est trop relevée, Germeau.

— Commandant, commandant, deux voiles ! s'écria Saint-Sauveur en entrant avec précipitation dans la chambre du comte, car ce jeune homme ne pouvait contenir l'exaltation joyeuse que lui causait la certitude d'un combat prochain.

— Eh ! bon Dieu, monsieur, dit Henri avec calme, est-il donc besoin de crier si fort et de faire ce tapage pour m'annoncer cela ? Et quelles sont ces voiles ?

— Commandant, dit Saint-Sauveur un peu confus, la vigie de misaine vient de les signaler à l'instant... on croit que c'est un schooner et un cutter.

— Un schooner et un cutter... c'est bien mesquin, dit le comte d'un air dédaigneux. A moins pourtant que ce ne soient les mouches de quelque autre navire plus fort, car dans ces parages d'aussi petits bâtiments se hasardent rarement seuls... Mais enfin voilà cette diable de boucle à sa place, s'écria Henri avec complaisance en finissant d'arranger ses cheveux, crêpés sur son front, au moyen d'un petit couteau à lame d'or et à manche de nacre qui servait à enlever la poudre.

Puis il donna l'ordre à Jean Thomas d'aller examiner les navires et de venir lui en rendre compte.

Le lieutenant salua et monta sur le pont, suivi du garde-marine.

— Germeau, dit Henri en se levant et se mirant dans une glace magnifique, Germeau, donne-moi mon grand uniforme brodé, mes aiguillettes de satin et mes croix de diamants ; car, vive Dieu ! c'est l'occasion ou jamais de faire toilette, et de montrer aux Anglais que nous avons quelque peu de goût à Versailles.

Au moment où le comte endossait son vêtement splendide, Saint-Sauveur entra, plus calme cette fois.

— Commandant, le lieutenant vous fait dire qu'en outre du cutter et du schooner on vient de signaler aussi un senau et une frégate.

— Voilà qui est à merveille... Je l'avais deviné, cette frégate me plaît fort, et signifie quelque chose ; car, s'il est glorieux de harponner un requin, c'est pitié que de jeter la foène sur des poissons volants. Et ces navires sont au vent à nous, monsieur ? demanda le comte qui ajustait sa croix de Saint-Louis enrichie de pierres précieuses, et veillait avec un soin particulier à ce que son habit bleu ne cachât pas trop la riche broderie d'or de sa veste écarlate.

— Oui, commandant, les voiles sont au vent à nous, dit Saint-Sauveur.

— Encore à merveille : quoi qu'on dise, j'aime mieux combattre sous le vent ; le service de l'artillerie est ainsi plus commode, et dans une risée l'inclinaison du vaisseau n'interdit pas l'usage de la batterie.

Puis s'adressant à Germeau :

— Donne-moi mes montres à chaînes de perles, mon solitaire et ma boîte d'émeraudes, mais remplis la de tabac d'Espagne, car les Anglais n'usent que de celui-là ; et si j'ai l'avantage d'aborder un de ces gentlemen, il faut au moins qu'après l'action je puisse lui offrir quelque chose à son goût : car nous les aborderons, monsieur de Saint-Sauveur, dit le comte en se retournant avec vivacité vers le garde-marine ; nous les aborderons le sabre à la main et le pistolet au poing, j'en ai le pressentiment, et, pour voir s'il ne me trompe pas, veuillez dire au lieutenant de faire mettre les hommes aux pièces, de gréer les perroquets et les kakatoès, et de virer sur l'ennemi. Je vais monter à l'instant.

Saint-Sauveur salua et sortit, presque interdit du calme singulier que son supérieur conservait dans une circonstance pareille.

— Est-ce que tu ne trouves pas, Germeau, demanda le comte, que les basques de cet habit tombent bien peu carrément ?

Le valet de chambre examina sérieusement, et dit après quelques moments de silence :

— Monsieur le comte a raison. Monsieur le comte ne peut pas garder cet habit. Heureusement que je me suis précautionné, et que Lenormand nous a fait trois nouveaux grands uniformes, monsieur le comte.

— Allons, dépêche-toi, et reviens dans la galerie, car je vais y prendre quelques armes, afin d'être convenablement muni pour l'abordage.

Le comte, après avoir jeté un long coup d'œil sur la riche panoplie qui ornait sa galerie, mit d'abord de côté une excellente paire de pistolets anglais à deux coups, dont il fit jouer les batteries après les avoir soigneusement examinés et chargés. Il prit encore un sabre un peu recourbé, assez court, mais fort large, dont la coquille épaisse et la garde merveilleusement ciselée défendaient le poignet et presque l'avant-bras. Il fit ployer cette lame de damas d'une couleur grise et mate, en essaya la pointe et le tranchant, et fit subir les mêmes épreuves à un superbe poignard turc à lame cannique, qu'il ajouta aux autres armes.

Bientôt Germeau parut avec le nouvel habit, qui avait une merveilleuse façon.

— A la bonne heure ! dit le comte en se mirant, voilà qui est présentable ! Maintenant, Germeau, mon chapeau à plumes blanches et mon porte-voix. Ah ! tu donneras ce tas effroyable d'armes à un pilotin, et tu lui diras de mettre tout ça sur mon banc de quart, ajouta-t-il en soulevant avec peine le lourd ceinturon de cuir qui contenait le sabre, les pistolets et le poignard.

Puis Henri suspendit négligemment à son côté un fourreau de soie blanc à gardes d'or. Il n'y avait qu'une lame de baleine à ces semblants d'épée, qu'on appelait alors des plumes, sans doute à cause de leur excessive légèreté.

— Ah ! dit encore le comte, j'oubliais... donne-moi plutôt cette boîte que l'amiral Byron m'a envoyée : ce sera de meilleur goût dans le cas où j'offrirais du tabac à un Anglais.

Et, jetant un dernier et complaisant regard sur l'ensemble de sa toilette, cueillant dans la caisse de fleurs une fort belle rose qu'il mit à sa bouche (cela remplaçait pour lui la pelote de laine de Maurice de Saxe et le cure-dents de Coligny), il monta sur le pont.

Au moment où il parut, les canonniers étaient sur les gaillards, les gabiers dans les hunes, les matelots au pied de chaque échelle de haubans, et le lieutenant au banc de quart.

A la vue du comte, de ce jeune et fringant capitaine, si beau, si élégamment couvert d'or et de diamants, d'azur et d'écarlate ; à la vue de ce grand seigneur, qui se présentait sur le pont avec sa grâce et son aisance habituelles, les marins ne purent échapper à un sentiment qui approchait de l'admiration.

Car on se tromperait en pensant que de tels avantages physiques, encore rehaussés par tout l'éclat d'une magnificence de bon goût, ne devaient pas produire un grand effet sur l'imagination vive et grossière des marins.

Vivant eux-mêmes d'oppositions, ils étaient surtout sensibles, par instinct, à la poésie des contrastes. Or, cette excessive parure à bord d'un vaisseau, cette toilette de salon au milieu de l'Océan, devait les frapper beaucoup. Et puis, ces hommes habillés simplement et sans recherche sentaient presque un sentiment d'orgueil en voyant celui qui leur commandait si splendidement vêtu. Car, après tout, c'était pour aller au feu que leur capitaine se faisait si brave. Et puis enfin, s'ils étaient soumis au commandant, lui aussi dépendait de leur courage. Son sang-froid dépendait de leur sang-froid ; sa renommée de leur obéissance aveugle ; en un mot, ils étaient à lui comme il était à eux. Aussi se montraient-ils fiers de lui, fiers de son luxe, fiers de sa grâce, comme ils étaient fiers de *la Sylphide*, de sa beauté et de ses splendides ornements.

Enfin, je le répète, c'était un sentiment d'orgueil et d'admiration qui fit épanouir toutes ces bonnes et rudes figures à la vue du comte.

C'est que vraiment il y avait sur le joli visage de Henri tant de calme

et tant d'assurance, il y avait une expression de fermeté si précise dans les contours de sa bouche qui jouait avec une fleur, tant d'insouciante intrépidité dans ses brillants yeux noirs, que l'engouement de ces braves marins était concevable, surtout s'ils comparaient l'extérieur de leur lieutenant à celui du comte.

En effet, Jean Thomas contrastait en tout avec cette brillante personnification de l'aristocratie d'alors. Sa taille courte et épaisse, ses traits communs, sa chevelure négligée, son vêtement que, par une espèce de fatuité cynique, il portait vieux et sordide, complétaient un aspect vulgaire et presque repoussant, et complétaient aussi la somme de motifs pour lesquels Jean Thomas était exécré de l'équipage, qui trouvait un accord parfait entre le physique et le moral de cet homme austère, et la connexité la plus intime entre ses habits malpropres et son ton brutal.

Quant aux jeunes officiers, quoique fort soignés dans leur tenue, ils n'approchaient pas de l'élégance et du bon goût de leur commandant.

En arrivant sur le pont, le comte sauta lestement sur son banc de quart, et de là, muni de sa longue-vue, il examina quelque temps en silence la manœuvre et la position de l'ennemi, dont on approchait à vue d'œil.

— Mille doubles dieux ! dit maître Frank en regardant, ébahi, la toilette du comte. Ah ! mais, voilà un commandant ce qui s'appelle ficelé et reficelé. Foi d'homme ! y me creve la vue, tout y a d'or et de bijous sur l'estomac. C'est tout de même flatteur d'être commandé par un pareil capitaine, un capitaine que ses puces ne pourraient pas sauter, ou seulement faire la cabicelle, sans se mêler les pattes dans des mille tonnerres de broderies de fin or et des tremblements de diamants qui vous aveuglent comme des rayons de soleil.

— D'abord, mon cher, dit le canonnier bourgeois qui inspectait les passants, mon cher Frank, si vous aviez *la* moindre usage de la grande société, vous sauriez qu'un commandant n'a jamais de puces... Ainsi votre comparaison *insectu-use* est défectueuse, maître Frank, ajouta le canonnier en souriant vaniteusement à cette plaisanterie.

— Oh ! maître Kergouët, reprit naïvement Frank, voyez-vous, moi, j'ai dit des puces parce que j'en ai, voilà tout.

— Pardieu ! je le sais bien, s'écria le canonnier bourgeois avec un air de douloureuse récrimination ; mais oubliez ces ridicules insectes, ami Frank, continua le canonnier plus calme. Tenez, voyez donc comme nous approchons de l'ennemi... Ah ! ah ! maître, il paraît que je vais avoir de la besogne dans ma boutique, car voilà des chalands qui nous arrivent.

— Oh ! alors, si vous prenez ça pour des *chalans* (1), maître Kergouët, s'écria Frank en éclatant de rire, alors, mon brave homme, c'est que vous avez les yeux *ousque* j'ai les reins, et que le fond de vos culottes vous sert de lunettes.

— J'appelle cette frégate, ce cutter, ce schooner et ce senau des *chalands*, maître Frank, dit Kergouët en faisant cette énumération avec une sorte d'emphase et d'aigreur, je les appelle des chalands parce qu'ils viennent chercher à ma boutique une provision de boulets et de biscaiens que je vais leur servir, et à la grande mesure encore, le treizième au demi-quarteron.

Et le canonnier bourgeois descendit dans sa batterie d'un air presque courroucé contre Frank, qui avait paru douter de ses connaissances nautiques ou de la sûreté de sa vue.

Mais Frank, le rattrapant par la basque de son large habit marron au moment où il allait disparaître par le petit panneau, s'écria :

— Allons donc, Kergouët, est-ce qu'on quitte comme ça un vieux matelot? est-ce que vous ne voyez pas que c'était l'histoire de s'égayer, car je sais que vous en remontreriez à un cormoran pour le *loin* de la vue. Sarpejeu ! Kergouët, on ne doit pas se quitter comme ça au moment ousqu'on peut faire la ratapiole dans le trou aux morts ! Une poignée de main donc, une poignée de main, double dieu !...

— Vous avez raison, Frank, mon cher Frank, dit le canonnier en remontant pour presser amicalement dans les siennes la main calleuse du maître d'équipage. Morte la bête, mort le venin, comme on dit. Sans rancune, vieux Frank.

Après quoi le canonnier descendit à sa boutique, ainsi qu'il appelait toujours sa batterie.

A ce moment on voyait distinctement les quatre navires de guerre à l'œil nu.

Henri ferma sa lunette, ôta la rose de sa bouche, et dit d'une voix haute à l'équipage, en montrant l'ennemi du bout de son chapeau bordé de plumes blanches :

— Mes enfants, dépêchons-nous d'amariner (2) ces quatre anglais, car on nous attend en Amérique, et une fois là, outre vos parts de prise, je vous promets cent louis pour boire à la santé du roi. Vive le roi ! mes amis, vive le roi !

— Vive le roi ! cria l'équipage avec exaltation, car ce peu de mots avaient produit le meilleur effet. L'assurance avec laquelle le comte regardait les bâtiments qu'on allait combattre comme déjà pris prouvait la confiance qu'il mettait dans son équipage. Et cette présomption mettait en jeu le plus puissant mobile de l'homme, et surtout du marin : l'amour-propre.

Puis, s'adressant au lieutenant :

— Passez à l'avant, monsieur, et, je vous en prie, écoutez attentivement mes moindres ordres, dit Henri.

Jean Thomas salua et se rendit à son poste.

— Monsieur de Miran, vous serez mon officier de manœuvre. Vous, monsieur de Saint-Sauveur, veuillez bien demander à M. de Monval si tout est bien préparé dans la batterie dont vous serez second.

— Les hommes sont à leurs pièces, commandant, revint dire Saint-Sauveur.

Redressant alors sa noble taille, Henri, l'œil brillant, le teint coloré, s'écria en s'adressant à ses officiers :

— Allons, messieurs, pensons à la gloire de la France, conduisons-nous en gentilshommes, et vive le roi !

— Vive le roi ! crièrent les officiers.

— Maintenant, monsieur de Miran, faites hisser et appuyer d'un coup de canon le grand pavillon blanc. Qu'il dise haut et loin : *France*. Nous verrons ce que ces inconnus vont lui répondre.

Et au même instant un immense drapeau blanc s'éleva majestueusement le long de la drisse du pic.

— Chapeau bas, messieurs, dit gravement Henri en se découvrant ; et vous, tambours, battez aux champs !

Les tambours roulèrent, officiers et matelots se découvrirent avec un saint respect devant cet emblème royal, qui s'élevait lentement le long de la drisse. Au moment où le pavillon se fixa, un coup de canon retentit sur la surface de l'Océan.

A peine ce bruit eut-il résonné que les quatre navires hissèrent le pavillon anglais en l'appuyant aussi.

— Ah ! ces messieurs savent vivre, dit Henri en voyant la manœuvre de l'ennemi, ils nous rendent notre politesse ; voici qu'ils se nomment et répondent : *Angleterre*. Monsieur de Miran, faites porter sur eux.

CHAPITRE XLII.

COMBAT.

Doria a vaincu Fiesque.
SCHILLER.

N° 1. — LA BATTERIE.

J'ai observé à bord de nos vaisseaux que les derniers moments qui précèdent un combat sur mer sont toujours remarquables par le profond silence que garde l'équipage et par l'expression singulière de curiosité inquiète ou de réflexion qui empreint toutes les physionomies.

En effet, plus on approche de cet instant décisif, plus les pensées des hommes deviennent graves.

L'exaltation généreuse que fait éprouver la certitude d'une action s'épanche et déborde en cris de joie une heure avant l'affaire. Mais quand dix minutes seulement vous séparent de l'engagement, dans presque toutes les organisations, l'instinct vital reprend le dessus. On ne tremble pas : au contraire, on réfléchit, on envisage avec calme la portée de toutes les chances qu'on va courir, et, à une pareille heure, on permettra, je l'espère, aux braves de s'apercevoir que c'est pour eux une question de vie ou de mort que le canon va décider.

Or, à mon avis, cette lutte froide du courage raisonné contre le vœu conservatif de la nature est le plus beau des courages, et il distingue éminemment notre nation. La preuve certaine de ceci, c'est que jamais on ne grise nos marins avant le combat ; ils se battent avec toute leur raison, et voient d'un œil ferme tous les dangers qu'ils vont braver.

Chez d'autres nations, au contraire, on les enivre à moitié, comme pour leur voiler le péril ; on parvient peut-être, en traitant les équipages de cette façon, à leur inspirer une témérité plus fougueuse et plus aveugle, mais on leur fait perdre ce qui est bien plus précieux, surtout dans une action navale : le jugement et le sang-froid, qualités indispensables quand il s'agit de combattre, non-seulement des hommes, mais encore le feu, l'eau, les vents et les rochers.

Que dans une bataille sur terre des régiments soient ivres, le danger est moindre ; c'est une trouée qu'il faut faire dans les masses. On s'y précipite tête baissée. On passe ou l'on reste. On marche droit ou l'on bronche ; au moins le sol ne vous manque pas. A bord, au contraire, une écoute, un seul cordage imprudemment largué, une fausse impulsion donnée au gouvernail, peuvent compromettre la sûreté du navire et de l'équipage ; on concevra donc l'indispensable nécessité de la tempérance.

Ce silence solennel, cet imposant avant-coureur d'un combat, régnait donc à bord de *la Syphide* pendant qu'elle franchissait la petite distance qui la séparait encore de l'ennemi. Les Anglais tenaient toujours le vent. Le cutter servait d'avant-garde et de mouche à cette petite divi-

(1) Pour comprendre ce bêta de jeu de mots, il faut savoir qu'on appelle aussi chalan (et non chaland) une espèce d'allége ou de bateau porteur, à fond plat, dont on se sert dans les ports.
(2) On appelle *amariner* prendre possession d'une prise qu'on a faite.

sion. La frégate et le senau formaient le centre, et le schooner venait ensuite, comme corps de réserve.

La batterie de *la Sylphide* offrait un magnifique coup d'œil. Tous les chefs de pièces et chargeurs se tenaient droits, silencieux et immobiles auprès de leurs canons. Des mèches fumaient de loin en loin dans des bailles pleines d'eau. Les mousses chargés de l'approvisionnement des pièces étaient à l'entrée de la soute aux poudres avec leurs gargoussiers. Tous les panneaux du plafond ou du plancher de la batterie avaient été fermés, à l'exception de ceux du milieu, qui servaient de communication entre la cale, la batterie et le pont : car cette espèce de large puits carré, qui traversait perpendiculairement les différents étages du navire, s'ouvrait sur le pont et finissait à la cale. C'est dans cet espace vide qu'une chaise à fond de sangle s'élevait et s'abaissait au moyen de poulies, soit qu'elle allât prendre les blessés, soit qu'elle les descendît au fond de la frégate, où, plus en sûreté, ils étaient confiés aux soins temporels du docteur Gédéon, et aux soins spirituels de l'aumônier.

Monval, chargé de la batterie, était debout au pied du cabestan, appuyé sur son épée nue qui devait lui servir à commander le feu : car une fois le combat engagé, il devenait impossible de se faire entendre autrement que par signes.

Kergouët se tenait auprès de Monval ; comme le comte, le canonnier bourgeois ne pouvait non plus se battre sans être en toilette ; aussi, après s'être fait raser, poudrer et pommader par le Losophe, le digne maître avait revêtu un élégant habit marron à boutons d'acier, qui tranchait délicieusement sur la blancheur de sa veste de baisin, brodée d'une guirlande de feuilles de vigne ; joignez à cela des culottes chamois, des bas de soie gris chinés, un col et un jabot de batiste, de longues manchettes qu'il avait retroussées pour être plus à son aise. Ajoutez encore un vaste chapeau à cornes, et vous aurez le signalement complet du canonnier bourgeois.

On aurait, en un mot, pris ce galant homme pour le plus inoffensif et le plus modeste des citadins de la rue Saint-Denis, n'eussent été une paire de pistolets à deux coups, et un large et luisant sabre d'abordage sans fourreau, qu'il portait à une ceinture de cuir.

Je ne parle pas d'une hache d'armes qu'il avait prise à la main, seulement par contenance, ainsi qu'il aurait pris, disait-il, sa canne ou son parapluie.

S'approchant plus près de l'enseigne, et le saluant respectueusement, maître Kergouët lui dit :

— Me permettriez-vous, monsieur de Monval, d'insinuer deux mots à ces enfants ? Ça me connaît, et avant la *chose* ça ne ferait peut-être pas mal.

— Faites, dit Monval.

— Messieurs, dit le maître, avec la permission de notre officier, je vais vous faire une question : Nous avons un *compte à régler* avec quatre navires, n'est-ce pas ? Mais il ne faudrait pas participer de là qu'ils sont quatre contre un ; voici pourquoi : un canonnier bourgeois vaut quatre soldats terriens, n'est-ce pas, messieurs ?

— Oui, oui, maître, dirent bruyamment les canonniers enchantés d'être arrachés au silence qui leur pesait, surtout en ce moment.

Le maître continua : — Quatre écus de six livres ne valent pas plus qu'un louis ?

— Non, non, maître, dirent les marins.

— Eh bien ! messieurs, mes chers enfants, regardez par le sabord, et vous verrez un schooner, un senau, un cutter et une frégate anglaise... ce qui fait juste la monnaie d'une frégate française... comme *la Sylphide*. Or, nous autres négociants, nous savons bien que les grosses pièces valent toujours mieux que la monnaie...

— Négociants... négociants... murmurait le contre-maître Rapin, oui, négociants en coups de hache, négociants en mitraille, négociants en boulets rouges...

— Et puis, mes enfants, dit maître Kergouët, le sort est pour nous ; les présages...

— Assez, assez, maître, reprit Monval en interrompant le canonnier ; en fait de présages, mes enfants, celui qui annonce le mieux la prise d'un navire, c'est une bonne volée qu'on lui envoie en plein bois ou dans sa mâture... alors, viser juste c'est deviner. Maintenant, silence partout.

— L'officier a raison, disait tout bas Lucas à Yvon, son matelot ; on se fait son présage à soi-même... Vois-tu, Yvon, c'est plus sûr ; c'est comme quand le Losophe a demandé à Gibard pour le vexer : — Qu'est-ce qui vous a fait ta queue, Gibard ? et que ce s.... Gibard, qui a beaucoup de moyens, lui a crânement rivé son clou en lui répondant : — Qu'est-ce qui m'a *faite* ma queue ? je me la suis faite soi-même, Losophe...

Malheureusement, Lucas fut arraché au souvenir de ces reparties si pleines de finesse, d'atticisme et de mordant, car le porte-voix qui communiquait du pont à la batterie fit entendre cet ordre du comte :

— « Canonniers, ventre à terre ! que chaque homme soit couché dans la direction du pointage... et surtout qu'on ne fasse pas feu avant l'ordre !... »

Monval répéta ce commandement, et aussitôt tous les canonniers s'allongèrent au pied de leurs pièces.

Maître Kergouët et Monval, restant seuls debout, s'abritèrent aussi derrière le cabestan.

La position qu'on faisait tenir aux canonniers prouvait clairement que d'une seconde à l'autre la volée de l'ennemi allait pleuvoir à travers la batterie, mais que le commandant, ne désirant point encore engager le feu, ne voulait pas exposer inutilement la vie de son équipage.

Et, à ce propos, c'est un singulier poste que celui des hommes des batteries ; ignorant presque toutes les manœuvres que fait le bâtiment ; ne sachant pas s'il fuit ou s'il chasse ; pouvant à peine juger l'effet des coups qu'ils envoient ; impassibles comme leurs canons, ils décident du sort d'une action, et y sont pourtant tellement étrangers, qu'après le combat souvent ils n'en connaissent pas les moindres détails.

Nous l'avons dit, l'ordre de se tenir couchés annonçait aux canonniers de *la Sylphide* qu'ils devaient s'attendre à recevoir une bordée de l'ennemi ; or, toutes les respirations étaient suspendues, et chaque marin éprouvait cette singulière émotion d'attente et d'impatience qui m'a paru avoir assez d'analogie avec celle qu'on ressent au théâtre quand on prévoit qu'un coup de fusil va être tiré, sans savoir au juste à quel moment ni dans quelle direction.

— Ah çà, messieurs, dit plaisamment maître Kergouët, maintenant que vous voilà couchés, n'allez pas vous endormir, au moins, et ronfler plus haut que vos canons.

— Ah ! dame... maître Kergouët ! dit le quartier-maître Rapin, on ne peut pas répondre de ça ; et, une fois la volée reçue, je parie qu'il y a des flâneurs *qu'est* assez cagnes pour ne plus se relever du tout.

Maître Kergouët, au lieu de répondre, saisit Monval par le bras, et le tira derrière le cabestan en s'écriant :

— Défiez-vous, monsieur !

A ce moment, la ligne d'eau et d'horizon qu'on voyait au loin à travers les sabords se trouva cachée par la frégate anglaise, qui prolongeait alors *la Sylphide*. Un large reflet de feu brilla sur les vagues, on entendit une effroyable détonation, et en même temps quelques boulets entrèrent en ricochant dans la batterie avec un sifflement aigu, tandis que d'autres, s'amortissant ou se logeant en dehors, faisaient sourdre et trembler la muraille du navire.

Puis, à la place de la frégate anglaise, qui disparut, on vit un épais nuage de fumée que le vent chassa du côté de *la Sylphide*.

— Que les canonniers restent toujours ventre à terre ! répéta le grand porte-voix.

Le premier mouvement de stupeur passé, les canonniers, sans se relever, tournèrent la tête de côté et d'autre pour voir l'effet de cette bordée ; et maître Kergouët, allongeant le cou, dit à Monval :

— Il n'y a pas grand mal, je crois : des éclats... et... mais si ! monsieur... si... voilà un pauvre diable qui abandonne son poste... et un autre qui se roule et gigotte comme un possédé... Allons... allons, vous autres, dit-il en s'adressant à ses canonniers, tenez-le donc ; n'avez-vous pas peur qu'il vous morde !..

— C'est un des endormis que je vous disais tout à l'heure, maître Kergouët, reprit Rapin. Il fait un mauvais rêve ; mais non... le voilà calmé... Encore un saut de carpe, et puis t'es cuit ; bonsoir, vieux... C'est ça, mort comme un chien, mort sans se faire seulement graisser ses bottes par le prêtre.

Or, celui qui se débattait ne se débattait plus, en effet, car un boulet lui avait labouré les reins et enlevé la partie postérieure du crâne.

— Ho hé ! la chaise ! cria maître Kergouët en s'approchant du grand panneau qui communiquait de la batterie sur le pont.

— Il y a du monde ! répondit une voix grêle et un peu altérée, mais toujours moqueuse. Et au même instant la chaise descendit en emportant le Losophe blessé, qui tenait Saint-Médard entre ses bras.

— Arrête donc... arrête donc, Losophe ! dit maître Kergouët en saisissant la chaise au passage et l'attirant sur le plancher de la batterie. Puis, montrant au lieutenant-magicien le corps du matelot mort... Sois donc assez délicat pour emmener ce pauvre Pierre avec toi... Ça évitera un voyage, Losophe, et ça te fera une compagnie...

— Ma vinaigrette est à votre service, maître Kergouët ; allons, range-toi, Saint-Médard ; fais place à monsieur, dit le Losophe en montrant le mort qu'il emportait ; puis il disparut en criant : Ho hé !... ho !... gare !... Place à mon équipage !... Gare dessous !...

Et le mort, le chien et le vivant descendirent dans les profondeurs de la cale.

Quelques minutes après, la chaise, encore humide et tachée de sang, remonta et s'arrêta au niveau de la batterie... Deux canonniers se levèrent et y placèrent à la hâte leur camarade blessé.

Puis la chaise disparut de nouveau, et les marins se replacèrent au pied de leurs canons.

— Maître, dit Monval en indiquant à Kergouët l'endroit où Pierre avait été tué, maître, faites donc lauberder ce sang... Il est inutile de laisser de pareilles traces sous les yeux de l'équipage.

— Mousse ! cria le maître à un pourvoyeur de gargousses, laisse là ton gargoussier et viens ici faire la propreté avec un lauhert mouillé... Allons, pas debout, mais à quatre pattes, imbécile.

Puis, s'adressant à ses canonniers en leur montrant les traces sanglantes :

— Dame !.. que voulez-vous, mes enfants... ça arrive dans toutes les boutiques du monde... on ne peut pas non plus faire son commerce sans qu'il y ait de la marchandise de cassée ou de répandue... Nous n'en sommes pas plus militaires pour ça ; c'est le déchet de l'état, voilà tout.

Le mousse vint, étancha le sang qui coulait en larges rigoles suivant l'inclinaison du navire, et regagna son poste...

Le même silence régnait toujours; mais au bout de quelques minutes il fut interrompu par un piétinement sous lequel trembla le pont de la batterie, et la voix sonore de Henri qui dominait ce tumulte fit entendre ces mots : — Pare à virer...

— Pare à virer! répéta la voix forte de Jean Thomas.

— Enfin nous y voilà, dit Monval, qui devinait à cette manœuvre que le comte se croyait assez près de l'ennemi pour commencer son feu.

En effet, *la Sylphide* resta un moment indécise jusqu'à ce qu'elle eût obéi à l'impulsion de sa barre... Alors l'inclinaison, qui avait été de gauche à droite, se manifesta dans le sens contraire; et à peine cette manœuvre était-elle exécutée, que l'orifice du grand porte-voix vibra sous ces mots :

— Feu... feu... tribord.

— A vos pièces, enfants; visez en plein bois, et feu sur l'Anglais. Feu!... répéta Monval.

A cet ordre, les canonniers se relèvent avec frénésie... La volée part, et *la Sylphide* trembla dans sa membrure.

De ce moment, les volées se succèdent avec une étonnante rapidité. Un épais nuage de fumée se répand dans la batterie; car *la Sylphide*, se battant sous le vent, avait ce désavantage. Monval et maître Kergouët courent d'une pièce à l'autre pour exciter les combattants; à chaque bordée les cris de Vive le roi ébranlent la frégate jusque dans la cale. A ces cris exaltés, au canon qui tonne, se joignent les plaintes des blessés, le retentissement sonore des pièces sur leurs palans, les glapissements aigres des mousses qui, penchés à l'entrée des soutes, demandent des gargousses à grands cris, le roulement du tambour, les encouragements que les matelots se donnent entre eux.

Les lourdes pièces d'artillerie de *la Sylphide* sont maniées avec une promptitude inconcevable, les chargeurs s'avancent la moitié du corps en dehors des sabords pour mieux faire jouer le refouloir. C'est un délire furieux et pourtant mécanique. Toutes les manœuvres sont réglées comme celles d'un exercice à poudre; mais elles sont vives, ardentes; mais elles sont à un semblant de combat ce que serait la réalité à un récit, l'écho au son qui le produit; on dirait que tout s'anime, que les canons rugissent, que les palans se roidissent d'eux-mêmes, et que *la Sylphide* se secoue comme une tigresse en furie. .

Mais, au milieu de l'effrayant tumulte de ce combat acharné, voilà que la chaise des blessés, au lieu de remonter de la cale vide comme d'habitude, reparaît avec Rumphius toujours calme, qui, un thermomètre à la main et un siphon entre les dents, s'accrochait comme il pouvait aux cordages de la chaise. Ce malheureux astronome ayant, au milieu de la bagarre, trouvé le moyen d'échapper à Sulpice, s'était jeté dans la chaise sans que personne pensât à l'en empêcher, afin d'aller faire sur le pont son expérience du déplacement de l'air.

La chaise continua donc de monter. Rumphius finit son ascension, et se trouva sur le pont au plus fort du combat; avisant alors, avec le plus grand sang-froid du monde, le mât de beaupré comme une place parfaitement propre à ses expériences, il s'y réfugia, et disparut abrité par les focs qui étaient bordés.

N° 2. — LE PONT.

Le pont supérieur de *la Sylphide* offrait un coup d'œil beaucoup plus varié que celui de sa batterie, qui, après tout, ressemblait fort à une batterie de terre, couverte et casematée. Tandis qu'en dehors ce qui complétait et animait le tableau, c'était la manœuvre des voiles, l'exercice de la mousqueterie, le feu continu des pierriers, dont la gueule béante s'appuyait sur les batayoles des hunes. C'était encore le jeu des caronades et les préparatifs de l'abordage; et puis enfin, ce qui donnait à ce tableau une couleur particulière, c'était la fumée épaisse et jaunâtre qui le voilait d'une demi-teinte tellement sombre, que le brillant soleil des Açores, ne pouvant pénétrer cette vapeur sulfureuse, n'apparaissait plus que comme un orbe d'un rouge sanglant et dépouillé de rayons.

A l'avant de la frégate la foule des marins était un peu éclaircie. Parmi ceux qui restaient, les uns bouchaient à la hâte quelques trouées faites dans le bastingage par l'artillerie anglaise, les autres resserraient les vis de pointage des pièces.

A l'arrière de la frégate était Henri, ferme sur son banc de quart, se tenant d'une main aux haubans d'artimon, et de l'autre montrant une manœuvre brisée à un groupe de timoniers dont quelques-uns chargeaient des fusils. Le comte paraissait toujours calme, mais l'ardeur du combat colorait ses joues et faisait étinceler son regard.

Alors la frégate anglaise serrait un peu le vent, afin de réparer sans doute de légères avaries. Henri imita sa manœuvre, sans toutefois s'approcher de trop près, acceptant ainsi cette espèce de trêve tacite, pour faire de nouvelles dispositions, ou remédier au brisement de quelques-uns de ses agrès.

Les trois petits bâtiments qui marchaient de conserve avec la frégate anglaise se tenaient toujours à distance, et causaient assez de dommage à *la Sylphide* au moyen de plusieurs couleuvrines à pivot, dont la portée était fort longue; mais, voyant la manœuvre du principal bâtiment de leur division, ils l'imitèrent; et pendant quelques minutes l'artillerie cessa de gronder sur cette scène de carnage.

Presque à ce moment, le maître calfat monta sur le pont. Malgré tout son sang-froid, on devinait à sa pâleur qu'il avait à faire une importante révélation : il s'approcha rapidement du comte, et lui dit deux mots à l'oreille...

La figure de Henri ne s'altéra pas... il plissa légèrement ses sourcils; puis, embouchant son porte-voix, il appela Jean Thomas. Le lieutenant accourut à cet ordre.

Henri lui parla aussi quelques moments à l'oreille : après quoi Thomas, suivant le calfat, disparut avec lui par le petit panneau de l'avant.

Or, ces quelques mots, dits tout bas à Henri par le calfat, signifiaient simplement que *la Sylphide* ayant reçu deux boulets au-dessous de la flottaison, une effrayante voie d'eau venait de se déclarer, et que si la pompe ne la franchissait pas, la frégate était exposée à couler d'un moment à l'autre.

Henri venait donc d'ordonner au lieutenant de surveiller l'importante manœuvre que le calfat allait exécuter pour remédier à ce grave accident.

Mais le comte possédait un tel empire sur lui-même, que sa figure impassible ne trahit aucune émotion.

Alors, se tournant vers de Miran, qui donnait quelques ordres à maître Frank, qui descendait de visiter la grande hune :

— Eh bien! monsieur, lui dit-il en soulevant son chapeau bordé et s'essuyant légèrement le front, voici une belle journée pour nous, vive Dieu!... Depuis mon dernier combat du *Robuste*, je n'avais vu un feu aussi nourri. Ces Anglais se battent bien, monsieur, et j'ai fait quelques remarques sur leur façon de dégager leurs manœuvres qui nous seront utiles... Mais voyez donc comme cette poudre ternit les broderies... C'est désespérant, on a l'air de sortir d'une forge, ajouta le comte en secouant du bout de ses doigts un parement de son habit.

— Sans compter, dit de Miran, que vos bas de soie sont tout pleins de sang; mais, au moins, ce n'est pas du vôtre, commandant?...

— Non, c'est ce diable de timonier qui est là le nez sur le pont, qui m'aura éclaboussé en tombant; car nous perdons du monde, monsieur, beaucoup de monde.

Mais, ne pouvant réprimer l'impatience qui l'agitait, le comte dit en frappant du pied sur le pont :

— Vive Dieu! le lieutenant tarde bien; voici la frégate qui laisse arriver sur nous.

Puis, s'approchant de l'enseigne, Henri lui dit d'une voix très-basse :

— Pas un mot de ce que je vais vous confier, monsieur...

Mais, avant que le comte eût pu achever sa phrase, le lieutenant reparut sur le pont, vint près de Henri et lui dit seulement :

— C'est paré, commandant.

— Fort bien, monsieur! répondit le comte, ne pouvant dissimuler sa joie : retournez à l'avant...

Puis s'adressant au jeune officier :

— Savez-vous ce qu'il vient de nous arriver, monsieur de Miran? une voie d'eau au-dessous de la flottaison... cinq minutes plus tard nous coulions. Maintenant, ajouta le comte en sautant sur son banc de quart, épargnons la moitié du chemin à ce gentilhomme anglais : faites loffer, monsieur. Et toi, timonier, va prévenir le commandant de la batterie de mettre ses hommes aux pièces...

Henri regardait attentivement la frégate qui venait sur lui grand largue, sans doute afin de lui passer de l'avant; mais *la Sylphide* avait une marche si supérieure, elle pinçait le vent tellement près, que l'anglaise ne put la dépasser; et, quoique les deux navires ne fussent qu'à demi-portée de canon, aucun capitaine n'engageait de nouveau le feu, sachant combien une pareille bordée était importante et décisive.

Le plus profond silence régnait donc à bord, lorsque tout à coup la chaise des blessés remonte avec Sulpice, pâle, défait, les cheveux en désordre.

Arrivé sur le pont, l'excellent frère cherche avidement Rumphius, ne le trouve pas; puis, voyant Henri sur son banc de quart, il court à lui en s'écriant :

— Monsieur le comte, où est mon frère?... au nom du ciel, où est mon frère?...

Mais Henri, qui depuis quelques secondes observait la manœuvre de la frégate anglaise avec une attention dévorante, repousse Sulpice sans lui répondre, se précipite sur la barre, écarte d'un coup de poing le timonier qui la tenait, et d'une main habile et assurée fait à l'instant venir *la Sylphide* dans le vent aussi près qu'il était possible, en criant avec force à l'équipage :

— Halez sur les écoutes des basses voiles et des huniers; bordez tout à plat et roidissez les ralingues... Alerte!... alerte!... mes enfants!... f....., il s'agit du sort de la journée!...

A ce commandement énergique, à la vue de l'incroyable résolution avec laquelle le comte avait agi au lieu de parler, l'équipage, un moment stupéfait, obéit avec un merveilleux ensemble, et *la Sylphide* vint presque debout au vent, tant elle était ardente.

Maintenant nous dirons pourquoi le comte s'était lui-même précipité au gouvernail.

A quelques indices imperceptibles dans la manœuvre de la frégate ennemie, ou plutôt par un sentiment instinctif de son art que les ma-

N° 3. — LA CALE.

Après l'ivresse, le mal de tête; après l'étude, l'abattement; après la maîtresse, l'épouse; après le combat, la cale.

On sait que c'est à fond de cale que l'on transporte, pendant et après le combat, les blessés, les morts et les mourants.

Or, la cale, c'est le résumé positif, le chiffre exact de ce que coûte la victoire.

Lors de l'action, dans la batterie, sur le pont, au milieu du feu, au grand jour, au grand air, le point d'honneur vous exalte, la poudre vous grise, la vanité vous monte, et la vue du carnage éveille en vous cet instinct sanguinaire, ce penchant irrésistible au meurtre, dont la nature a sagement doué chaque individu, afin de lui donner les moyens de se défendre contre ses pareils, et aussi de remédier un peu à l'épouvantable exubérance des espèces.

Et puis, pendant l'action, le reflet magique de ce mot, la gloire, colore tout, embellit tout; ce ne sont plus de douloureuses blessures qui saignent, ce sont de nobles sources purpurines qui arrosent et font verdir les lauriers de la patrie; si l'on est tué, on ne meurt pas, au contraire, on vit dans l'histoire! et tant d'autres jolies choses... qui vous changent un paysan stupide en héros, en héros sublime qui tue, non par haine ou par faim, ainsi que le ferait une bête féroce, mais qui tue parce qu'on lui dit : Tue! Admirable désintéressement qui prouve vraiment combien peu l'homme est égoïste.

Mais, hélas! après le combat, Achille sent son talon; le demi-dieu tombe dans la cale.

Or, la cale sombre, fétide, boueuse, avec ses mares gluantes de sang caillé, ses chirurgiens armés de couteaux qui tranchent la chair vive, de scies qui grincent sur les os humides, de fers rouges qui cautérisent les veines, de tenailles qui pincent les nerfs; la cale avec ses cris de rage et de douleur, ses râlements d'agonie, son odeur chaude, sanglante et cadavéreuse, comme celle de la tuerie d'un boucher; la cale, en un mot, est la partie vulgaire, hideuse, prosaïque de la gloire...

De cette belle gloire si poétique, si éthérée, qui plane si radieuse dans l'azur, au bruit éclatant des trompettes de la Renommée, avec son casque d'or, ses ailes blanches et ses palmes vertes et immortelles;

De cette belle gloire aussi incarnée dans la personne d'un général d'armée, qui, après avoir tranquillement joué ses régiments comme les pions d'une partie d'échecs, entouré d'un état-major étincelant de broderies, passe au galop sur le champ de bataille pour aller dîner, et dit aux soldats étendus sur le sol, mourants et mutilés : — Mes amis, vous vous êtes conduits en braves!... Ou bien : — Intrépides soldats, la patrie est satisfaite!... Ou mieux : — Ah! vous êtes de vrais Français!... ou de vrais Anglais!... ou de vrais Allemands! suivant les localités.

Mots consolateurs, baume bienfaisant, récompense flatteuse et capable de faire oublier à ces braves les maux affreux qu'ils endurent, sans trop savoir, à la vérité, pour qui, ni pour quoi.

Et encore, que sont les horreurs d'un champ de bataille auprès du spectacle que présente la cale ou le faux pont d'un vaisseau, cet espace long et étroit encombré de blessés après un combat?

J'ai vu les deux. Quelle différence, mon Dieu!... Sur terre, au moins, on aperçoit le ciel, on a de l'air, on respire; si vos membres sont brisés, le sol ne les soulève pas à chaque seconde, en renouvelant ainsi des douleurs insupportables. Une fois à l'ambulance, vous goûtez une espèce de calme et de repos; vous n'avez pas à courir, comme sur mer, les hasards d'une tempête ou d'un naufrage; vous n'avez pas au-dessus de votre tête des canons qui tonnent et font tressaillir chacune de vos fibres irritées par la fièvre et la douleur...

Mais tenez, descendez dans le faux-pont et dans la cale de *la Sylphide*, dans ce noir empire où le docteur Gédéon règne en souverain.

Des fanaux entourés d'un grillage fort serré sont accrochés aux piliers du faux-pont, à peine élevés de cinq pieds et demi; ces fanaux ne jettent que des lueurs rougeâtres et douteuses qui apparaissent çà et là au milieu des ténèbres comme de pâles lumières voilées par un épais brouillard; à travers cette demi-obscurité, on voit, assis ou debout, des marins blessés, dont la tête ou les membres sont enveloppés de linges déjà tachés de sang; on voit aussi courir les matelots servants ou les aides du docteur.

A bâbord, sur l'avant, est une grande toile goudronnée qui présente une masse informe; pour l'instant ceci est le cimetière; cette toile recouvre les cadavres de ceux en qui le docteur ne trouve plus signe de vie.

Auprès de cette toile, à genoux devant une petite croix, l'aumônier prie pour l'âme des trépassés.

A tribord, tout en face, on voit le principal établissement du docteur; c'est une table longue et étroite sur laquelle on a étendu un matelas couvert d'une toile cirée toute dégouttante de sang; au-dessous de la table il y a un grand baquet à moitié plein de son pour recevoir le sang, et au-dessus un fanal à trois bougies qui répand une vive clarté dans ce seul endroit du faux-pont.

C'est sur cette table qu'on allonge les patients que le docteur opère avec assez de dextérité.

De l'autre côté, et tout proche de la table, quelques lits en fer, quelques cadres, reçoivent les marins qu'on vient d'amputer, ou ceux dont les blessures sont fort dangereuses.

Le docteur Gédéon, la tête entourée d'un mouchoir, les bras nus, ayant devant lui un grand tablier rempli de ses effroyables outils, finissait de désarticuler fort galamment l'épaule gauche d'un second maître voilier, qui avait supporté cette cruelle opération avec un admirable sang-froid.

Seulement, quand la lame du couteau étroite et aiguë plongea dans les derniers ligaments qui retenaient encore le bras à l'épaule, le marin ne put retenir un épouvantable cri de douleur.

— Donnez-lui quelque chose à mordre, dit Gédéon, ça le soulagera.

Le Losophe, déjà blessé, et qui attendait son tour de pansement, offrit aux dents du patient un morceau de toile roulé fort épais.

— Une seconde, et j'ai fini, mon garçon, dit le docteur.

Il finit en effet; et le marin, cette fois, au lieu d'un cri perçant, ne fit entendre qu'un gémissement convulsif; mais il avait serré les dents d'une telle force, que le rouleau de toile était traversé de part en part.

Le bras et l'avant-bras gauches tombèrent, et un aide alla vite porter le tout sous la grande toile.

— En voilà un, dit le Losophe, qui peut être sûr de n'avoir plus de crampes dans le coude quand il se couchera sur le côté gauche.

Le docteur posa l'appareil sur l'énorme plaie du blessé; puis se retournant vers le Losophe :

— Voyons, qu'est-ce que tu as, toi? lui dit-il.

— Major, répondit le Losophe en montrant sa jambe, c'est nous deux, Saint-Médard et moi, qui avons reçu un biscaïen; tenez, que la pauvre bête en a eu la moitié de l'oreille emportée. Je ridais un hauban de hune quand ça nous est arrivé. J'avais la jambe en l'air, et Saint-Médard aboyait comme un furieux après l'ennemi. Mais ça ne sera rien l'oreille à Saint-Médard, n'est-ce pas, major?

— Est-ce que tu crois, animal, que je vais panser ton chien? dit Gédéon. C'est bien assez d'un... Eh bien! eh bien! pourquoi cette frayeur? Où diable vas-tu? Pourquoi se sauve-t-il ainsi tout boitant, avec son chien, avant que d'être pansé? demanda le docteur à un de ses aides.

— Je vas vous l'apprendre, major, dit Daniel en s'approchant, car il avait aussi été blessé d'un éclat de bois à la tête, c'est qu'il craint que je lui f.... du tabac, le gueux qu'il est.

— Comment, du tabac!...

— Oui, major, dit Daniel, en faisant avec son poing vigoureux un geste significatif.

— Ah! j'entends... Voyons, mets-toi là, que je te panse. Et pourquoi veux-tu battre ton camarade.

— Figurez-vous, major, qu'avant le combat, cette carogne de Losophe m'a proposé de me procurer une chose de magie que je lui payerais trois petits écus, et avec quoi je ne risquerais pas d'être blessé, vu que lui, étant lieutenant dans la magie, il pouvait... Oh! mais sacredieu, major! vous me crevez la tête, s'écria Daniel en s'interrompant et portant ses deux mains à son crâne...

— Allons, ôte donc tes mains, butor, tiens-toi tranquille, ou je te fais attacher.

— Oui, major; mais c'est que vous m'avez pincé la cervelle... on dirait... et je suis très-sensible de la cervelle.

— Peut-on dire de pareilles sottises! Mais voyons, dis-moi ton histoire, ça te distraira, reprit le docteur.

— Oui, major; mais tout le mal que j'ai, ça retombera en rosée de calottes sur le dos du Losophe. Voilà la suite de la chose, major; comme le Losophe m'avait fait dans le temps une magie qu'avait été très-bien, je ne m'ai pas méfié, j'ai payé; pour lors, quand j'ai eu payé, il m'a fait avaler quelque chose de noir comme de l'encre, mais quelque chose de si affreux, de si mauvais, que j'en ai eu des tremblements de mal au ventre, et que je n'ai pas pu finir la fiole. C'est très-bon ça, Daniel, que me dit ce gueux de Losophe; tant plus ça te fait mal au ventre, tant plus tu seras à l'abri. Moi, je le crois, je m'en vas tranquillement nu-tête au feu, et bon, la première chose que j'attrape, c'est un éclat de bois en plein dans la tête, quoique le gredin m'ait juré, foi de lieutenant magicien, que quand même je me mettrais à la gueule d'un canon, le canon partirait plutôt par la culasse que de me faire mal, et que ..

— Allons, tu n'es qu'une bête; te voilà pansé, va-t'en, car voici le lieutenant qui paraît avoir besoin de moi, reprit le docteur.

— Merci, major, dit Daniel. Puis, s'adressant à un groupe de matelots : Vous n'avez pas vu le Losophe, vous autres?

— Si, il a remonté par le petit panneau.

— Ah! je te vais coincer, gueusard, dit Daniel en suivant cette direction.

— Eh bien! disait le docteur au lieutenant, qu'est-ce que tu as, Jean, mon pauvre ami?

— Je ne sais, c'est ici au bras, une balle, je crois : et le lieutenant dépouilla son habit, déchira sa chemise ensanglantée, et découvrit sa poitrine et ses bras velus. Gédéon examina, tâta, sonda l'orifice de la blessure, et répondit :

— C'est une balle, en effet; et où as-tu reçu ça?

— A l'avant, au pied du beaupré, deux minutes après que. .

Et Jean Thomas, sans achever, tourna brusquement la tête, en portant la main à son front.

— Eh bien! après que... quoi? demanda le docteur en se préparant à faire l'extraction de la balle.

— Après avoir abattu ce malheureux d'un coup de hache, le frère de ce fou savant.

— Comment, Thomas! dit le docteur stupéfait, en laissant tomber son trousseau d'instruments, comment, tu aurais tué M. Sulpice, ce pauvre diable qui était toujours couché comme un chien à la porte de son frère! Allons, tu veux rire, tu n'as pas fait cela, Thomas?



Et ces furieux poussèrent le fardeau tout à fait en dehors. — PAGE 64.

— Oui, je suis fort gai et j'aime à plaisanter, en effet, dit Thomas avec un rire effrayant d'amertume; mais ne parlons pas de cela. Ma blessure est-elle dangereuse?

— Ah! j'étais bien sûr que c'était une farce. Voyons ce que s'est permis de faire cette petite coquine de balle, cette petite balette, cette petite ballinette? dit gaiement le docteur tout à fait rassuré. Oh! elle n'a pas été trop méchante, la drôlesse, elle s'est arrêtée au biceps... C'est une plaisanterie, je vais t'ôter ça, et tu pourras la faire monter en cachet. Ah çà, et le commandant, le *monstre*, n'est donc pas blessé?

— Pourquoi le serait-il? Par l'enfer, je crois qu'il est aussi *monsieur le comte* pour les boulets. Cet insolent courtisan s'est tenu droit et haut sur son banc de quart, au milieu du feu, au poste le plus périlleux... et rien... rien...

— Eh bien! oui, c'est du courage d'amour-propre, du hasard, dit Gédéon: il n'a pas bougé parce qu'on le regardait; mais voilà tout: parce qu'on reste là comme un Terme, on n'est pas marin, bon marin pour cela.

— Tu te trompes, docteur, il est marin, tonnerre et sang! Il est bon marin; ses manœuvres ont été habiles, il a du sang-froid, de l'intrépidité, du coup d'œil; il faut l'avouer, c'est un très-bon officier, quoique comte et courtisan.

— Eh bien! vois-tu, Thomas, dit Gédéon en finissant de panser son ami, alors c'est qu'il n'est pas plus comte que toi et moi; c'est que sa mère était une gaillarde... tu m'entends. Il y a du sang de peuple dans cet homme-là, Thomas.

Imprimé par H. Dulot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.

— Major, où qu'est le prêtre? demanda un marin à Gédéon; c'est mon matelot Lucas qui râle et qui le demande (1).

— Lucas! mais il n'en a pas pour un quart d'heure, dit le docteur; il a la colonne vertébrale brisée d'un coup de mitraille:... laisse-le donc en paix mourir en philosophe, au lieu de se faire embéguiner par cet oiseau noir. Puisqu'il n'y a ni Dieu ni diable, à quoi bon ces momeries, imbécile!

— Tenez, major, sauf respect, vous raisonnez comme un chameau: quand je vais en mer j'suis bien content que ma femme me dise bon voyage... quoique ça n'empêche pas les ouragans; et pourquoi donc qu'il y aurait du mal à ce que le prêtre dise aussi bon voyage à Lucas? ajouta Ivon en s'éloignant pour chercher l'abbé.

— Eh bien! Thomas, dit le docteur au lieutenant qui, profondément absorbé, n'avait pas entendu ce dialogue, voilà comme on abrutit l'espèce humaine:... voilà un animal qui, au lieu de croire qu'il retourne au néant d'où il est sorti, va se mettre un tas de fariboles d'éternité dans la cervelle, et se figurer qu'il y a autre chose que de la matière dans sa misérable organisation;... c'est atroce!... effrayant!... mais ça ne peut pas durer... Que diable!... les encyclopédistes sont là...

— Par ici, mon abbé, dit Ivon en repassant devant le docteur, et conduisant l'aumônier près de son matelot.

Le prêtre arriva près de ce brave marin, qui, à peine rétabli de ses blessures, venait d'en recevoir une mortelle.

Lucas, couché sur un cadre, tressaillait horriblement à de longs intervalles; son matelot, agenouillé près de lui, tenait un fanal qui éclairait ses traits pâles, mornes et déjà cadavéreux.



Jean Thomas ne balança pas: d'un coup de hache il abattit Sulpice. — PAGE 70.

— Lucas! voilà M. l'abbé, dit Ivon.

Lucas souleva péniblement la tête, tourna ses yeux éteints vers l'aumônier, et lui dit d'une voix basse et voilée:

— Mon abbé, je vais avaler ma gaffe tout à l'heure (mourir); mais je voudrais que ça *soie* en chrétien, je l'ai promis à ma mère... et puis, étant tout petit, on m'avait voué à saint Joseph.

(1) Presque tous les marins ont ce qu'ils appellent leur matelot. Ce compagnon et cette liaison d'amitié forte et éprouvée ressemble un peu à celle que les écoliers caractérisent par *être faisants*.

— Vous êtes bon fils... Dieu vous bénira, mon frère, répondit l'aumônier en s'agenouillant près de Lucas, et pressant les mains déjà froides et humides du moribond.

— Mais, dites-moi, ajouta le prêtre d'une voix douce, n'avez-vous rien à vous reprocher, mon frère?... cet aveu, voyez-vous, dans un moment comme celui-ci, vous absoudrait de toutes vos fautes.

— Oh ! mon abbé, je puis tout dire, répondit Lucas, je n'ai pas grand mal à me reprocher.

— Laissez-nous, dit l'aumônier à Ivon, je vais entendre sa confession...

— Mais, mon abbé, répondit Ivon avec une admirable naïveté, mon abbé, je peux rester, nous sommes matelots !

— Oui, mon abbé, c'est mon matelot, répéta Lucas, comme pour confirmer ce que son ami venait de dire.

— Je vous écoute, dit l'aumônier.

— Dam... mon abbé, dit Lucas en s'affaiblissant peu à peu, j'ai pas fait grand mal;... une fois pourtant... si... j'ai pas assez serré les garcettes en prenant des ris dans la misaine de la frégate *la Sérieuse*, et la voile a été emportée de ses ralingues; et puis une autre fois, à bord du *Tonnant*...

— Mais, mon frère, dit doucement l'aumônier, passez ces fautes dans le service; n'avez-vous rien de plus à vous reprocher?...

— Ah ! oui, j'entends, mon abbé... Eh bien ! je m'ai quelquefois croché avec des camarades... quand j'étais en ribote;..... j'ai agacé des filles;... mais, foi d'homme, mon abbé, avant je leur disais toujours que je ne me mariais guère. Je m'ai aussi moqué des chefs qu'étoient des badernes... Je...

— Si ça te fatigue, matelot, dit Ivon en entendant la voix de Lucas s'altérer, je vais confesser le reste...

— Non, dit Lucas; voilà tout, mon abbé... Ah ! si... une fois dans un coup de vent sous le cap... tu sais, Ivon, j'ai pas largué à temps l'écoute du petit hunier, et j'ai à me reprocher, c'est vrai, d'avoir fait casser un petit mât de hune :... j'ai encore fait quelquefois la misère à un novice :... j'ai aussi b..... juré de fois, mon abbé... ah ! ça, oui... mais c'était plutôt dans des grains que dans le calme, et puis c'est tout. — Non, ce n'est pas tout, mon abbé, dit Ivon; voyez-vous, Lucas donna les trois quarts de sa paye à sa mère.

— Est-ce qu'a ne m'avait pas nourri, elle? dit Lucas d'une voix de plus en plus affaiblie.

— C'est pas tout, mon abbé, il s'a jeté à la mer pour me repêcher dans une rafale...

— Est-ce que j'étais pas ton matelot? dit encore Lucas.

— Enfin, dit Ivon, il n'était pas guéri d'une ancienne blessure, qu'il a voulu sortir de l'hôpital pour faire la campagne avec moi...

— Le major m'avait recommandé l'exercice, dit Lucas en tâchant de sourire à cette plaisanterie, qu'il paraissait affectionner.

— Mon frère, reprit l'abbé, vos fautes sont légères, et vos bonnes actions sont nombreuses; espérez en la miséricorde de Dieu. — J'espère aussi, mon abbé; mais ce qu'il y a de dur, c'est de se dire : V'là ma pauvre mère sans pain.

— Ah ! Lucas, dit Ivon d'un air de reproche douloureux.

— Non, matelot, non; mais enfin, si tu files aussi ton nœud, toi... Et c'est là le dur, mon abbé, de se dire : Plus rien, plus de mère, plus de matelot; il faut quitter tout ça;... tenez, mon abbé, depuis que je pense à ça, ça me serre tant le cœur, que ça m'y fait autant de mal que ma blessure...

— Rassurez-vous, mon frère, vous reverrez ce que vous aimez... et pour ne plus vous en séparer, dit l'abbé d'une voix grave et avec un accent de profonde conviction.

— Ah çà ! mais c'est donc vrai, mon abbé, ce qu'on dit d'un autre monde? ajouta Lucas en se soulevant à demi, et un éclair de joie illuminait ses yeux mourants.



Arthur de Cilly.

— Vrai comme voilà l'image de celui qui est mort pour le salut des hommes.

— C'est donc vrai, reprit Lucas avec un profond soupir de satisfaction, mais en s'éteignant par degrés, c'est vrai... et je vous crois, mon abbé; vous ne voudriez pas vous f...... d'un mourant, et puis c'est si bon à croire, que je ne souffre plus... je me sens calme... Ah ! dis donc, matelot... toujours matelots... plus séparés... eh bien !... je ne te dis pas adieu... alors tu ne diras pas adieu à ma mère non plus;... je vous attendrai... Merci, mon abbé, au lieu de vous dire adieu, je dis au revoir, et...

Et puis ce fut tout; sa voix baissa, devint inintelligible; il remua les lèvres, et ses yeux restèrent fixes, ouverts, mais sans regards.

L'abbé les ferma, et se mit à prier.

— Je peux rester à côté de Lucas jusqu'à ce qu'on le mette sous la toile, n'est-ce pas, mon abbé? dit Ivon les yeux baignés de larmes.

A ce moment, un roulement de tambours résonna dans la batterie; l'échelle qui de la batterie communiquait au faux-pont s'illumina tout à coup; car un matelot se plaça sur chacune des marches en tenant à la main un fanal allumé. C'était le commandant suivi de son état-major qui descendait faire son inspection. Il serait difficile de peindre le contraste qui exista pendant quelques minutes entre cette échelle si éclairée et ce faux-pont si ténébreux.

Mais en vérité cela faisait un magnifique tableau.

Cette échelle inondée de clarté descendait obliquement de la batterie dans cet obscur faux-pont, et le traversait ainsi qu'un de ces rayons de soleil qui, passant par la fente d'un volet, balancent leur axe d'or au milieu des ombres épaisses d'une chambre fermée.

Et puis, au milieu des atomes qui scintillent et gravitent dans ces rayons, vous voyez se mouvoir sur l'échelle resplendissante de lumière les officiers de la frégate, vêtus d'azur et d'écarlate, étincelants de broderies et d'acier, enrubanés, poudrés, musqués, gais et bruyants.

Et rappelez-vous ce qu'il y a dans ce faux-pont qu'ils viennent visiter, ce qu'on y distingue à peine à travers les ténèbres ; ce sont des morts, des mourants, des membres épars ; ce sont enfin de pâles figures couchées sur des draps ensanglantés, ou se tordant au milieu d'affreuses convulsions.

Evoquez ce tableau, et vous ne nierez pas que le contraste ne soit frappant et ne soulève de hautes et graves réflexions.

C'était donc, nous l'avons dit, le comte et son état-major qui venaient visiter les blessés.

Henri, tout plein de cette joie que donne une victoire remportée, causait et riait avec ses officiers, et comme il mettait le pied sur la dernière marche de l'échelle, de Miran lui disait :

— Pardieu, commandant, voilà un combat dont le récit vous vaudra bien de tendres œillades à Versailles, car les jolies femmes...

— Silence, messieurs, on prie pour les morts ici, dit gravement l'abbé en interrompant le jeune homme et montrant le corps de Lucas à moitié recouvert d'un drap plein de sang.

Le comte, un peu piqué de l'observation, dit sèchement :

— C'est à moi, monsieur l'abbé, que M. le marquis de Miran adressait la parole.

— Et c'est à vous comme à lui, monsieur, que je l'adressais aussi, répondit l'abbé.

Henri, réprimant un mouvement d'impatience, dit à ses officiers :

— Je voudrais causer un instant avec M. l'abbé. Je suis à vous, messieurs.

Et, s'approchant de l'aumônier, il l'attira près de la muraille du navire, de façon à ne pas être entendu de son état-major.

— Monsieur l'abbé, dit le comte, personne plus que moi ne respecte votre saint ministère, et n'est plus disposé à vous accorder, à vous surtout, les égards que votre position commande ; mais, une fois pour toutes, je n'aime pas les observations faites haut devant mon équipage. Jusqu'à présent vous voyez qu'il se conduit bien, et quel parti j'en sais tirer ; ne venez donc pas, je vous prie, lui faire croire qu'il est une autorité au-dessus de la mienne, en me disant : Silence...

Pendant le discours de Henri, la belle et hautaine figure du prêtre exprimait une insouciance dédaigneuse, et la fixité de son regard était telle, que deux fois Henri fut obligé de baisser les yeux.

— Il faut pourtant bien, monsieur, dit l'aumônier, vous convaincre de ceci : où finit votre sanglant métier, mon saint ministère commence. Vous brisez l'enveloppe terrestre, moi je guide l'âme vers les régions immortelles. J'ai donc, moi, le droit de dire : Silence, quand vous oubliez le respect qu'on doit à ceux qui ne sont plus.

Et l'abbé, sans attendre la réponse du comte, s'agenouilla auprès du cadavre.

— Je profiterai du sermon, l'abbé, dit Henri en pirouettant sur ses talons et allant rejoindre son état-major, étonné de ce long colloque.

Henri passa la revue des blessés, compatit à leurs souffrances, promit des pensions, des grâces et des faveurs, parla de recommandations aux ministres, d'écrire au roi, laissa ces bonnes gens enchantés et prêts à recommencer, puis il remonta dans sa galerie.

Arrivé là, le comte se jeta sur un canapé en s'écriant :

— Germeau, ouvre toutes les fenêtres, approche une caisse de fleurs, inonde-moi d'eau de Soubise, car cette horrible odeur me suit partout. Ouf ! quelle corvée ! ce faux-pont est infect ; c'est, en vérité, à n'y pas tenir ; j'aimerais mieux me battre pendant dix heures que de respirer pendant dix minutes cette puanteur... Comment font ces gens-là pour y résister ? pour vivre là-dedans ? Mais, bah... ça n'a pas de nerfs...

Puis, regardant la liste des blessés et des morts que le docteur lui avait remise, il lut : — Morts, 15 ; — blessés légèrement, 22 ; — amputés et blessures graves, 11.

— Diable ! dit le comte en froissant le papier, onze amputés... c'est bien gênant... Et comme, Dieu merci, j'espère bien me battre encore avant d'arriver en Amérique, où vais-je fourrer ces inutiles et embarrassants personnages ?... Pourquoi diable ne sont-ils pas tout à fait morts... En vérité, on peut leur souhaiter cela sans cruauté, car, une fois mutilés, à quoi leur sert la vie ? quel plaisir ça peut-il trouver dans cette existence d'invalides ?... A bord ils ne sont bons à rien, et ils gênent tant .. Diable d'amputés !... Ah ! je conçois bien ce que me disait Saint-Ouen, lorsqu'il avait son régiment : qu'il aimait mieux perdre cent cavaliers que dix chevaux, parce que le pays remplaçait les uns, et que sa bourse remplaçait les autres. Mais, enfin, on ne peut pas non plus en vouloir à ces pauvres diables de ce qu'ils sont amputés ; car, après tout, ils se sont fort vaillamment conduits. Que leurs camarades les imitent, et s'ils ne me font pas capitaine de vaisseau avant la fin de la campagne, ils auront bien du malheur... Et certainement, ajouta le comte en souriant, ils sont dignes de cette faveur, car ils rivalisent d'abnégation et d'obéissance passive avec leurs canons et leurs voiles. Mais, par le ciel, navires, canons, voiles et matelots ne sont-ils pas les aveugles leviers que l'homme de tête emploie à son gré ?... Aussi, pour l'homme de tête, rien de plus détestable que les débris d'un levier, car rien n'est plus inutile... Diables d'amputés !

Après ce monologue, le comte prit un bain à l'eau de rose, dîna bien, s'étendit sur son canapé, et s'endormit bercé par les songes les plus agréables.

CHAPITRE XLIII.

QUE LE CŒUR D'UN SAVANT N'EST PAS DE BRONZE.

> O nobles facultés ! ô puissances de l'âme,
> Levez-vous, et versez à ce cœur qui s'en va
> L'huile sainte du fort, et rallumez sa flamme ;
> Qu'il oublie aujourd'hui ce qu'hier il rêva.
>
> SAINTE-BEUVE — *Joseph Delorme.*

Après avoir sommeillé quelques heures, le comte s'éveilla et fit mander le lieutenant pour savoir de lui quelques détails sur la mort de Sulpice ; car on n'a pas oublié la fin horrible de ce malheureux, sacrifié par Jean Thomas à l'impérieuse exigence de l'auloffée de la frégate.

— Je suis à vos ordres, commandant, dit le lieutenant en entrant dans la galerie.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, et me donner quelques explications sur votre conduite à l'égard de feu M. Sulpice Rumphius.

— Vous avez ordonné, commandant, de filer les écoutes de foc ; cet homme, cramponné à ces manœuvres, empêchait d'exécuter l'évolution. Votre ordre était précis, le danger imminent : j'ai agi comme je devais agir.

— Mais, vive Dieu ! c'est un meurtre abominable que vous avez commis là, monsieur ;... et vous en parlez avec bien du sang-froid.

— Je n'ai pas commis de meurtre, commandant ; j'ai dégagé une manœuvre...

— Mais ne pouviez-vous pas, monsieur, avant d'en venir à une aussi terrible extrémité, essayer les moyens de douceur, la persuasion ?

— Dans un danger imminent j'ai foi à la hache et non à la persuasion ; l'une est sûre, l'autre incertaine : car l'une agit et l'autre parle.

— Mais enfin, monsieur, cet homme était inoffensif, faible, désarmé

— Une seconde de plus, commandant, et la frégate n'arrivait pas ; j'ai fait mon devoir ; si vous en doutez, ordonnez-moi de passer devant un conseil ; j'ai des témoins.

— Soit, monsieur ; votre conduite est rigoureusement irréprochable, mais je vous plains !...

— La pitié ou l'admiration me touchent assez peu. Commandant, ce n'est pas des hommes que j'attends l'appréciation de ma conduite, c'est de ma conscience...

— Cela vous regarde, monsieur ; mais le frère de ce pauvre Sulpice est-il instruit de la perte qu'il a faite ?

— Je l'ignore, commandant...

— S'il ne sait rien, il faudrait lui apprendre cet événement avec précaution, et je ne vois guère que l'aumônier qui puisse se charger convenablement de cette triste mission. Mais, à propos, n'avez-vous pas été blessé, lieutenant ?

— Oui, commandant.

— C'est un nouveau titre que vous avez à la reconnaissance du pays, monsieur : car il est fier de posséder des officiers tels que vous.

— Je ne compte pas plus sur la reconnaissance du pays, commandant, que sur celle des hommes ; ma conduite est simple et ne mérite pas de louanges. J'ai fait mon devoir, voilà tout. N'avez-vous rien de plus à me demander ou à m'ordonner, commandant ?...

— Non, monsieur... Veuillez seulement être assez bon pour prier l'aumônier de se rendre auprès de moi.

— J'ai vu des laquais dans votre antichambre, monsieur, répondit Thomas en se retirant après avoir salué.

— Va, rigoriste grossier... soldat brutal... dit le comte en voyant Thomas s'éloigner. Quel odieux caractère que celui de cet animal ! ajouta-t-il, on ne sait en vérité comment le prendre ; pourtant il est brave et bon marin, mais sa rage de n'être pas noble gâte tout .. Ce drôle prend avec moi ce ton de goujat, parce qu'il est furieux de n'être pas gentilhomme ; et que diable puis-je faire à cela, moi ?.. Si j'avais connu sa mère avant qu'il fût au monde... c'est différent... Mais je suis mille fois trop bon de m'occuper de cette espèce. Voyons, il faut que je fasse venir l'abbé, afin de finir avec cette diable d'histoire de Sulpice ; j'avais bien affaire vraiment de m'embâter de lui et de son frère ; mais je suis trop bon : mon Dieu ! que les égoïstes sont heureux ! ils s'épargnent tous ces tracas.

Puis sonnant Germeau : — Qu'on me fasse venir l'aumônier, dit-il... Germeau sortit.

— Autre original que ce prêtre, reprit le comte, mais au moins il sait vivre. Sur ma foi, on n'a pas de meilleures façons, et tout en lui révèle un homme de naissance ; mais comment diable tout cela vient-il aboutir à une pauvre place d'aumônier à bord ? D'un autre côté, il est sévère et parle haut et ferme... Il m'a, par Dieu, tancé fort rudement dans le faux-pont ; mais sa position lui donne des licences que je ne laisserais jamais prendre à personne... Et puis encore une fois il sait vivre... Seulement, j'ai honte de l'avouer, sa politesse dédaigneuse me glace, son regard fixe m'interdit parfois, car on dirait qu'il devine souvent vos plus secrètes pensées.

A ce moment le prêtre entra. Après lui avoir rendu son salut, Henri le pria de s'asseoir. — Je vous ai demandé, monsieur l'abbé, pour vous charger d'une commission assez pénible ; il s'agit d'annoncer à mon ancien gouverneur, M. Rumphius, que son frère est mort ; il serait peut-être à propos de lui cacher son genre de mort, et de lui dire simplement qu'il est tombé à la mer ; je laisse d'ailleurs cela à votre discrétion, l'abbé.

— Je me chargerai de cette mission, monsieur, dit l'aumônier en se levant.

— Vous me quittez déjà, l'abbé?

— Je ne vois pas, monsieur, à quoi je puis vous être utile, et j'ai quelques mourants à assister dans la batterie.

— Est-ce que ce sont des amputés, l'abbé? dit vivement Henri : puis il reprit, sans attendre la réponse du prêtre : — Ah çà ! et comment vont les autres aujourd'hui, l'abbé?

— Mais, monsieur, l'atmosphère du faux-pont et de la cale devient de plus en plus infecte ; les plaies se gangrènent, les douleurs s'irritent, la fièvre s'allume, et les maux empirent. .

— Vous n'êtes pas consolant, l'abbé !...

— Consolant... reprit le prêtre... Vous raillez, je crois, monsieur ; qu'avez-vous besoin de consolations, je vous prie, vous, grand seigneur, rêvant à de nouveaux triomphes au milieu de ces dorures, de ces glaces et de ces fleurs?... Non, monsieur, non, ceux-là qui meurent ignorés dans des ténèbres fétides, en aspirant un air corrompu, ceux-là enfin, fous sublimes qui se font mutiler pour ajouter un fleuron à votre couronne de comte ou une étoile à vos épaulettes, ceux-là ont besoin de consolations, et non pas vous, monsieur...

— Mais, en vérité, l'abbé, ne dirait-on pas que je suis insensible comme un roc, et que les maux de mes marins ne me touchent pas? Croyez-vous donc que je ne donnerais pardieu pas mille louis tout à l'heure pour que mon équipage fût aussi sain, aussi entier qu'en sortant de rade? pour n'avoir pas un amputé à mon bord?

— Cela est vrai, monsieur, tout cavalier préfère aussi un cheval frais et vigoureux au pauvre cheval qu'il a fourbu, ce qui prouve, en vérité, une pitié bien sincère pour le cheval fourbu, monsieur...

— C'est possible, l'abbé, dit sèchement Henri : mais le cavalier est né pour monter le cheval, comme le cheval est fait pour être monté : l'important est que le cavalier arrive au but... dût-il crever vingt chevaux pour cela.

— Je préfère cet égoïsme cynique, monsieur ; il est plus odieux, mais moins misérable que votre hypocrite pitié de tout à l'heure.

— Savez-vous bien, l'abbé, s'écria Henri avec violence, que vous abusez étrangement de la licence que vous donne votre caractère sacré !

— Monsieur, ma position veut que je parle haut un langage austère et vrai ; tant pis pour ceux qu'il blesse ..

Henri, plus calme, reprit : — Rassurez-vous, l'abbé, un homme de mon rang ne se blesse que lorsque celui qui l'offense est son égal, sinon l'injure glisse sur lui comme sur du marbre...

— Eh bien ! monsieur, s'il est nécessaire de vous prouver qu'au-dessus de votre rang, pour que la vérité vous pénètre plus aiguë, plus poignante... sachez donc...

— Quoi, l'abbé?... s'écria le comte intéressé au dernier point...

Mais l'abbé, comme honteux des mots qui venaient de lui échapper, rompit sa phrase et ajouta froidement : — Je fais d'ailleurs peu de cas, monsieur, du rang, du mépris ou des ressentiments ; encore une fois, je dois parler vrai... et je parle vrai.

— Soit, l'abbé, dit Henri désappointé, mais vous savez être à l'abri de tout ressentiment, et, puisque nous parlons vrai, c'est lâche à vous de froisser les gens qui ne peuvent vous en demander raison... Car c'est abuser de l'inégalité de nos positions.

— Voici qui n'est pas juste, monsieur, et, une fois pour toutes, rappelez-vous bien ceci : vous êtes autant à l'abri de mon ressentiment que je le suis du vôtre. Car si vous m'insultiez, moi, prêtre, je ne pourrais pas plus vous demander satisfaction l'épée à la main que vous, laïque, ne pourriez me la demander si je vous outrageais : notre position est donc égale ; seulement toute lutte physique et brutale nous est interdite... mais pour faire triompher la vérité, il nous reste les armes de l'intelligence... et c'est pour cela, monsieur, que je n'admets pas la supériorité que vous voulez bien m'attribuer.

Cette réponse sensée, calme et polie, rappela le comte à lui-même. A ce moment on annonça Rumphius. — Ah ! pardieu, s'écria le comte ; l'abbé, justement voici le pauvre diable, ménagez-le... dites-lui cela avec précaution, car, au fond, c'est un excellent homme.

En effet, Rumphius entra, pâle, égaré, les cheveux en désordre... l'absence du bon et dévoué Sulpice se sentait déjà. — Justice et vengeance, monsieur le comte ! dit l'astronome en s'agenouillant devant Henri, les mains jointes et la figure empreinte du plus profond et du plus douloureux désespoir ; ah ! monsieur, si vous avez quelque pitié, quelque attachement pour votre vieux maître, vous lui accorderez la justice qu'il vous réclame à genoux.

— Nous y voilà, dit Henri en regardant l'abbé qui examinait l'astronome d'un air impassible.

— Ah ! monsieur le comte, c'est une horreur ! continua Rumphius d'une voix palpitante d'émotion, cela est épouvantable ! il faut que celui qui a commis ce crime ait une âme digne d'être échappée du Sourga, l'âme d'un paria, l'âme d'un monstre. Ah ! monsieur le comte, j'en mourrai... j'en mourrai ..

— Je conçois vos douleurs, mon bon Rumphius, dit Henri, elles sont légitimes et dignes de pitié... mais, que voulez-vous? dans un tel moment... la discipline... le salut du navire...

— Le salut du navire ! s'écria Rumphius en se relevant l'œil allumé de colère ; mais périssent plutôt cent navires ! mais que ceux qui les montent soient, comme les âmes du Naraca, affligés de la lèpre pendant dix mille ans plutôt que de voir un tel crime impuni ! Monsieur le comte, si vous ne me faites pas justice, il y a peut-être un Dieu au ciel, un Dieu juste et vengeur qui ne souffrira pas qu'un pauvre vieillard soit aussi cruellement frappé dans ce qu'il a de plus cher au monde... qu'on lui ravisse ce qui faisait la consolation et l'espoir de ses jours... Aussi maintenant que devenir?... comment faire? pourquoi vivre? A mon âge, cette perte me rejette tout seul dans un monde auquel je suis devenu étranger ; car aujourd'hui qui voudrait s'intéresser au pauvre vieux savant?... O mon Dieu !... mon Dieu ! je suis bien malheureux, et, je le sens, je ne survivrai pas à cette perte irréparable ; et dire que j'avais concentré là tout mon avenir, toutes mes affections, toute ma vie, enfin ; ô mon Dieu ! non, je ne pourrai y survivre : c'est fini, murmura Rumphius ; et de grosses larmes tombaient des yeux éraillés de l'astronome, qui, couvrant sa figure de ses mains, se mit à pousser de longs gémissements.

Henri était ému, car la douleur de Rumphius paraissait si vraie, si amère et si poignante, elle contrastait tellement avec le caractère égoïste et insouciant qu'on lui avait cru jusque-là, qu'il était impossible de ne pas partager la déchirante émotion de ce malheureux. — Allons, consolez-vous, dit Henri, calmez vous, mon cher Rumphius, vous n'avez pas tout perdu ; il vous reste encore un ami qui veillera sur vous, qui compatira à vos peines, qui les allégera, car celui-là vous aime, vous le savez... comptez sur ma...

— Mais Rumphius ne laissa pas le comte achever sa phrase, et, essuyant ses yeux étincelants de colère, il s'écria violemment : — Ne me parlez pas de lui, monsieur le comte, ne me parlez pas de ce misérable, de ce faux frère, de cet indigne Sulpice ; je ne veux plus le revoir de ma vie.

— Comment?... que dites vous?... balbutia le comte stupéfait, Sulpice?...

— Ne m'en parlez pas, monsieur le comte, ajouta le savant avec une nouvelle fureur, c'est fini entre cet infâme et moi, car c'est lui qui cause mon désespoir, c'est lui qui causera ma mort... Pourquoi ce misérable a-t-il quitté ma chambre, au lieu d'y rester, au lieu de veiller à ce que personne n'y pût entrer? où était-il cet indigne frère... à dormir je ne sais où, et pendant ce temps-là un infernal scélérat s'introduisait chez moi, et m'assassinait en me volant un manuscrit... un inappréciable manuscrit sur l'astronomie et la religion hindoue... un manuscrit qui renfermait le suc, l'essence de mes travaux pendant trente années, un manuscrit couvert de calculs et de supputations de géométrie, dont maintenant il ne me reste pas vestige... un ouvrage où j'avais entassé les trésors prodigieux de mon érudition et de mes recherches ! et malheur ! malheur ! telle est l'aridité, l'immensité de ces travaux et de cette science, que maintenant ma mémoire ne pourrait m'en retracer la millième partie. J'avais fait comme l'avare, moi, chaque jour j'avais enfoui dans cet ouvrage tout ce que j'acquérais de science, ne voulant pas charger ma tête de souvenirs, afin qu'elle restât libre et vaste pour recevoir le fruit de nouvelles études : eh bien ! monsieur le comte, il ne me reste rien... rien de tout cela ; vous comprenez, n'est-ce pas?... rien... c'est-à-dire que j'ai pâli trente années sur ce travail, que j'ai consumé mes jours et mes nuits pour... le néant : le néant !... et il n'a fallu pour cela qu'une minute, que l'absence d'une misérable brute .. qui n'a pas même l'instinct du chien auquel on confie une porte à garder ; mais, au nom du ciel, justice, monsieur le comte, justice... faites-moi rendre mon manuscrit, ou j'en mourrai, mais en maudissant l'infâme qui est cause de ma ruine, de ce tort irréparable fait à la science... Ah ! maudit ! mille fois maudit Sulpice ! mais enfin où est-il... où est-il? s'écria l'astronome dans un état d'horrible exaspération, qu'on le trouve, qu'on lui inflige une punition digne de ses forfaits...

Et Rumphius, l'œil brillant de colère, ses cheveux gris en désordre, le teint brûlant, parcourait la galerie à grands pas : il était admirable ainsi. La conscience et le désespoir du génie éclataient sur son large front : sa parole était sonore, éloquente, et sa démarche humble et oblique avait fait place à une attitude fière et imposante. Henri, tout roué, tout insensible, tout égoïste, tout vain qu'il était, pâlit affreusement, et ne put répondre un mot. On eût dit, au contraire, que l'abbé avait deviné tout d'abord la vraie cause du désespoir de Rumphius, car la pâle figure du prêtre ne changea pas d'expression, et il répondit froidement à Rumphius, qui demandait toujours où était Sulpice : — Sulpice est mort, monsieur, il est mort en vous appelant, mort en allant vous arracher aux périls qu'il redoutait pour vous, il est mort sur le pont, tué d'un coup de hache,... il est mort sans sépulture.

— Il est mort,... s'écria Rumphius avec une colère croissante, il est mort... et c'est sans doute en montant sur le pont pour venir m'interrompre dans mes travaux qu'il se sera fait tuer : or, c'est pendant ce temps-là qu'on m'aura dérobé... Oh ! le misérable !... qui, au lieu de

rester dans ma chambre à garder mon manuscrit, va se faire stupidement tuer : oh ! vit-on jamais mort plus imbécile, mort plus digne d'exécration que celle-là !...

— Mais c'est horrible ce que vous dites, s'écria le comte, ne pouvant se contenir d'avantage, songez donc que c'est pour vous qu'il est mort, infâme égoïste...

— Mort pour moi, s'écria Rumphius avec un sourire de désespoir et d'amertume, mort pour moi : vous raillez, je pense ! et à quoi me sert sa mort, si ce n'est à me faire perdre à jamais le fruit de trente années de méditations. Il est mort ! eh ! qu'importe sa mort ? et que pèse une intelligence aussi bornée dans la balance du savoir ?... Il est mort !... Erostrate aussi est mort, et qui ne maudit Erostrate ?... Il est mort !... bel holocauste à offrir à la science outragée qu'un tel idiot !... Il est mort, stupidement mort, en me sacrifiant à son niais et aveugle dévouement ; car maintenant qui me soignera ? qui s'occupera pour moi de ces détails de la vie matérielle auxquels je ne puis songer ?... Mais c'est à devenir fou de rage, de voir qu'une conduite aussi stupide trouvera des défenseurs !... car enfin, monsieur, un sacrifice n'est louable que s'il sert à celui qui en est l'objet et que me fait sa mort, puisque c'est sa vie, au contraire, qui m'était utile ?... mais aussi voilà comme ces brutes entendent le dévouement...

— Mais, encore une fois, détestable égoïste que vous êtes, il est mort parce qu'il voulait vous arracher à la mort, dit Henri ; s'il est mort, c'est à cause de vous !...

— Mais ce que vous dites là fait pitié, monsieur, s'écria Rumphius en frappant du pied avec violence et ne se contenant plus : il est mort parce qu'il voulait m'arracher à la mort ; mais pouvait-il m'y arracher ? Non, car il savait ma volonté inébranlable, il ne pouvait donc que partager mon sort, et alors à quoi bon ?... Ne valait-il pas mieux que, fidèle gardien du trésor que je lui avais confié, ce misérable eût défendu mon manuscrit ? Alors, monsieur, ce manuscrit sauvé, je pouvais mourir, moi, car je renaissais dans mon œuvre : eh bien !... dites, monsieur, dites, de quel droit cet idiot est-il venu changer ma destinée ?... qu'est-ce que cela faisait à cette brute que mon corps fût rongé par les vers, si ma pensée devait vivre éternellement ?... car si l'homme a en lui une partie éthérée qui lui survit, n'est-ce pas l'œuvre qu'il laisse après sa mort ?... Pour le sage, entendez-vous, monsieur, l'immortalité de l'âme c'est l'immortalité de l'intelligence, l'immortalité de l'œuvre dans laquelle il a concentré toute la puissance de ses facultés morales, de l'œuvre qui devient alors impérissable, de l'œuvre qui vit des siècles, quand l'enveloppe matérielle est dissoute en un jour... Eh bien !... cet infâme, cet odieux Sulpice, par son stupide dévouement, a tué ma partie immortelle ; monsieur, il l'a étouffée : maintenant mon nom, qui eût brillé dans l'avenir, sera aussi profondément obscur que le sien... Il n'y a pas une puissance humaine ou divine qui puisse me sauver de l'oubli des âges, moi !... moi qui étais sur le point de vivre à jamais dans les siècles ! moi qui pour cette gloire avais sacrifié les joies du monde et de la famille ; moi qui m'étais retiré d'entre les hommes depuis trente ans ; oh ! cela est horrible !... horrible !... mais j'y pense, c'est peut-être aussi une épouvantable jalousie qui a fait agir ce misérable : il aura détruit mon ouvrage et se sera fait tuer après... Mais ma tête, ma tête s'égare ;... mon manuscrit !... mon manuscrit ! criait Rumphius, et, presque en délire, il sortit de la galerie.

Henri ne pouvait dire un mot, sa respiration était comme suspendue ; il croyait rêver. — Oh ! l'abbé... un égoïsme aussi impitoyable peut-il donc exister dans le cœur d'un homme ?... dit enfin le comte en joignant les mains avec horreur.

L'abbé, dont les traits n'avaient pas subi la plus légère altération pendant cette scène, dit simplement au comte : — Vous avez, je crois, peu analysé votre propre cœur ou celui des autres, monsieur ; vous avez beaucoup vu, rarement observé, et jamais réfléchi ; en un mot, vous êtes bien jeune, monsieur, aussi je conçois votre étonnement.

Ce calme dédaigneux, ce sang-froid après une scène aussi violente, annonçait une si cruelle insensibilité ou une si triste expérience des hommes, que le comte restait comme fasciné, car, on l'a dit, l'abbé paraissait n'avoir guère plus de trente ans ; aussi Henri ne put-il que dire à l'aumônier :

— Comment, monsieur, l'épouvantable égoïsme de Rumphius ne vous étonne pas ?

— Si vous aviez creusé la science jusqu'à ses racines les plus profondes, monsieur, si vous aviez ressenti les terribles vertiges de son enivrement, vous sauriez que celui qui se voue corps et âme à cette divinité fatale fond toutes ses facultés intelligentes, tous ses instincts, tous ses besoins, tous ses vœux, tous ses désirs, tous ses sens, en une seule passion, fixe et ardente, en une monomanie sauvage, exclusive, implacable, dont le caractère saillant est un égoïsme féroce et un orgueil démesuré.

— Mais tous les savants ne sont pas des Rumphius, peut-être, l'abbé ?...

— Tous les savants, sans aucune exception, seraient des Rumphius, monsieur, tous, s'ils voyaient comme lui le fruit des immenses travaux de leur vie entière perdu, anéanti à jamais par le naïf et sublime dévouement d'un Sulpice.

— Cela est épouvantable à penser, l'abbé, que l'amour aveugle de la science puisse rendre un homme aussi barbare ; cela est odieux,... en vérité, l'abbé, cela est bien odieux ;... on rougit presque d'être homme en voyant de telles monstruosités...

— On rougit d'être homme !... répéta l'abbé avec une ironie amère. Et de quel droit rougissez-vous, monsieur ; et de quel droit flétrissez-vous ce savant égoïste et féroce, qui pleure la mort de son frère comme vous pleurez la mort ou les mutilations de vos matelots... Cette passion aveugle de la science vous épouvante : je vous ai vu moins timide, monsieur, lorsqu'après le combat, insouciant et léger, parlant d'amour et de femmes, vous descendiez dans le faux-pont de votre frégate ; il y avait pourtant là, monsieur, de quoi faire tressaillir vos nerfs, et exciter cette sensibilité tardive... La passion aveugle de la science vous épouvante ! oubliez-vous donc, monsieur, ces malheureux qui ont souffert et sont morts inconnus pour vous léguer un nom glorieux et retentissant ; ces gens qui, de leurs mains saignantes, ont tressé votre couronne et expirent sans se plaindre, contents de la voir rayonner à votre front ; quand vous savez, monsieur, de quelle reconnaissance vous payez l'admirable abnégation de ces hommes... Ah ! le féroce égoïsme de Rumphius vous épouvante, monsieur, eh bien ! venez, descendez avec moi dans ce faux-pont obscur et putride ; venez voir ces membres arrachés du tronc, ces corps pantelants, ces cadavres mutilés ; et peut-être alors ce résultat de la passion aveugle de la gloire vous rendra-t-il plus indulgent pour la passion aveugle de la science ; car au moins, monsieur, le savant laisse après lui l'enseignement et le savoir ; car, au moins, le savant est le seul artisan de sa gloire : tandis que vous, monsieur, ne laissez après vous que meurtre et désolation ! et votre déplorable renommée n'est même pas toute à vous, car le plus grossier, le plus brutal de vos matelots peut, à juste titre, en revendiquer sa part... Mais je vous quitte, monsieur ; voici que j'entends la cloche, et l'heure de la prière m'appelle sur le pont.

Et l'abbé salua brusquement le comte et sortit. Le comte resta longtemps rêveur ; la conversation du prêtre, la scène de Rumphius, l'avaient fortement remué. — Après tout, dit-il en sortant de sa rêverie, que peut-il penser de moi, cet abbé ? Que je suis égoïste, et que je sacrifie mon équipage à mes désirs de renommée et de gloire... Eh bien ! après, c'est tout simple, car n'est-ce pas l'histoire de tous les chefs militaires ?... Il met mon état au-dessous de celui de savant... que m'importe à moi ? mon état me plaît... Oui, mais je trouve désagréable d'avoir auprès de moi, ou loin de moi, la distance n'y fait rien, d'avoir quelqu'un qui ait une aussi mince opinion de mon mérite, et je ne sais pourquoi je tiendrais aux suffrages de ce prêtre, moi qui pourtant suis fort dédaigneux du qu'en dira-t-on. Il faudra, par Dieu, que je le mette sur le chapitre des femmes, et que je regagne ainsi quelque chose à ses yeux ; si ce n'est en bien, que ce soit en mal. Jusqu'ici il n'a vu en moi que le marin, je veux lui montrer l'homme du monde ; et, vive Dieu ! les chastes oreilles du digne abbé rougiront aux damnés aveux que je tiens à lui faire... Quand cela ne serait que pour lui prouver que l'homme qui a eu, comme moi, quantité d'aventures graves, joyeuses ou tragiques, n'est pas, après tout, un homme vulgaire...

Puis, regardant la boussole, le comte ajouta : — *La Sylphide* est en route ; écrivons mon rapport au ministre.

CHAPITRE XLIV.

RENCONTRE.

. . . . . Qui aurait cru cela?
Fragment inédit du discours d'un académicien.

On se rappelle que le matin de ce jour, à la suite du combat où le comte avait coulé le schooner et presque démâté la frégate anglaise, *la Sylphide* prit chasse à la vue de deux vaisseaux de soixante-quatorze. Il était nuit, et le comte, après avoir longtemps réfléchi à son entretien avec l'abbé, s'était couché en recommandant bien à son valet de chambre de l'éveiller s'il arrivait quelque chose de nouveau à bord. *La Sylphide* marchait si bien que, selon toute probabilité, les deux vaisseaux l'avaient ou abandonnée ou perdue ; car, d'après les ordres de Henri, tous les feux étaient éteints. Les habitacles cachaient la lumière des boussoles, aucune lueur ne pouvait donc trahir la présence de la frégate française dans ces dangereux parages. Quoique s'étant battue de fort près, *la Sylphide* n'avait pas d'avarie majeure à regretter. On avait envergué de nouvelles voiles : son mât de misaine, percé dans sa mèche, était jumellé ; les manœuvres coupées avaient été changées. Somme toute, la frégate pouvait sans crainte prêter le travers à tout bâtiment de sa force.

La mer était belle, la brise fraîche, et les matelots, couchés dans la batterie toujours préparée pour le combat, en cas d'alerte, cherchaient de nouvelles forces dans un sommeil réparateur. Excepté les hommes rigoureusement nécessaires pour la manœuvre, la bordée de quart sommeillait aussi sur le pont. Parmi les blessés étendus dans le faux-pont, deux matelots semblaient pourtant oublier leurs souffrances et le sommeil. C'étaient Daniel et le Losophe. Depuis plus d'une heure, le Breton

traquait le Parisien et Saint-Médard, qui, serpentant avec une adresse merveilleuse au milieu des lits et des cadres, échappaient ainsi à la poursuite opiniâtre du trop naïf et trop confiant adepte en sorcellerie.

Mais enfin le Losophe trouva fermée une des issues, qu'il croyait ouverte. Daniel doubla le pas et le saisit de sa forte main, en disant :

— Ah! cagne que tu es, je te tiens!

— C'est-à-dire, c'est moi qui vous tiens, Daniel, dit le Losophe en prenant sa dupe au collet; voilà une heure que je vous cherchais.

— Tu me cherchais, dit Daniel stupéfait de cette impudence, mais serrant toujours le bras du Losophe comme dans un étau.

— Oui, je vous cherchais, Daniel, pour vous dire que vous êtes un fier animal... et que c'est de votre faute si je suis blessé.

— C'est un peu fort, dit Daniel stupéfait. Je suis un fier animal... et c'est toi qui oses me dire ça.. gueux que tu es!... Quand tu as le front de me vendre trois écus une mauvaise fiole pour ne pas être blessé, et que la première chose que je fais, c'est de l'être.

— Daniel, Daniel, vous êtes un grand misérable! dit le Losophe d'un air épouvanté .. Daniel, vous finirez mal, mais répondez un peu. Avez-vous bu tout ce qu'il y avait dans cette fiole? ajouta le Losophe en se croisant les bras d'un air d'autorité menaçante.

— Non, je n'ai pas tout bu, non, par saint Pierre; on m'aurait coupé par morceaux, que je n'en aurais pas bu une gorgée de plus, s'écria Daniel en sentant encore ses entrailles se contracter à la seule pensée de ce détestable breuvage.

— Ah! vous n'avez pas tout bu. Et vous voulez alors que le charme opère, misérable!... et vous allez m'exposer à ce que M. le comte de Saint-Germain, notre excellentissime magicien, qui sait tout, me punisse pour avoir eu l'air de faire un faux sort et trompé un ami... Et vous croyez que j'aurai été blessé par votre faute, et qu'il n'en sera rien, Daniel! Non, non, il faut un exemple, car, en vérité, ça devient par trop fort!...

Daniel était confondu : le Losophe lui adressait justement les reproches sous lesquels il se proposait de l'écraser. L'air grave et magistral du Losophe lui imposait; aussi reprit-il d'un ton plus modéré : — Mais enfin, Losophe, j'ai toujours bu une gorgée de la fiole,.. qu'était si mauvaise, que j'en ai eu des affreux mal au ventre; c'est vrai... et malgré ça, j'ai été blessé tout de même!

— Mais, animal, car décidément c'est le seul nom que je crois devoir adopter à votre égard, Daniel; mais, animal, qu'est-ce que c'est que votre blessure aussi?... une égratignure... et j'ai vu du haut de la hune ce qui vous a blessé, ça devait vous broyer comme verre. C'étaient six boulets rouges enchaînés ensemble!... et puisque six boulets enchaînés ensemble ne vous ont fait qu'une égratignure, qu'est-ce que ça aurait été si vous aviez bu toute la fiole?... c'est-à-dire qu'au lieu de vous faire du mal, les six boulets vous auraient au contraire gratté la tête tout doucement, comme on la gratte aux perroquets, ou ils se seraient changés en couronnes de roses pour vous couronner très-bien... Mais non, au lieu de ça, au lieu de se faire gratter la tête ou de se voir couronner de roses, monsieur aime mieux se faire égratigner... Chacun son goût, mais vous avez des goûts joliment atroces, Daniel.

— Mais j'aurais mieux aimé être couronné de fleurs, Losophe... ma parole d'honneur la plus sacrée, j'aurais préféré ça!

— Encore une fois chacun son goût, Daniel... mais où je vois la méchanceté du vôtre, c'est de me faire punir par l'excellentissime magicien qu'est très-roide pour la justice... Car moi, simple comme un enfant, je lui avais annoncé tout bonnement, par la voie des airs, que je vous avais fait un sort pour n'être pas blessé : C'est bon, qui dit, Daniel ne sera pas blessé. Mais au lieu de ça, qu'est-ce qu'il voit? il voit que vous êtes blessé, malgré le sort. Il croit que c'est ma faute, et v'lan... Il m'envoie, sous la forme d'un biscaïen, un dragon vert, avec une langue rouge et des ailes de feu, afin de me punir et de me blesser... Tu vois donc que c'est par ta faute, butor, brute, bête à foin!

Et le Losophe paraissait exaspéré. Daniel, lui, commençait à trembler et à se trouver des torts réels. — Dame... Losophe, moi je croyais que je pouvais trouver mauvais d'avoir été blessé, dit le Breton d'une voix soumise.

— Ah! tu croyais ça, misérable! eh bien! sais-tu lire?...

— Tu sais bien que non, Losophe.

— Eh bien! alors... lis ceci.

Et l'impudent personnage, amenant Daniel sous un fanal, tira de sa veste un assez volumineux manuscrit tout rempli d'une écriture fine et serrée, et d'une foule de signes bizarres qui parurent au Breton les caractères les plus cabalistiques du monde.

Hélas! hélas! c'était le précieux manuscrit de Rumphius, que le damné Losophe avait volé pendant l'absence des deux frères, comptant sur ce papier jauni, couvert de figures symboliques, algébriques et mathématiques, pour donner à ses dupes une haute idée de son pouvoir...

— Eh bien! qu'y lis-tu? demanda de nouveau le Losophe d'une voix retentissante, et montrant du doigt ces pages effrayantes au Breton.

— Mais je n'y lis rien du tout, dit Daniel, puisque je ne sais pas lire.

— Eh bien! je veux bien y lire pour toi... c'est notre règlement à nous, magiciens. Écoute bien : « Tout guenard qui ayant pas fait qu'à moitié le sort qu'un magicien lui a donné... fera punir ce magicien par l'excellentissime... sera puni, soit en devenant un ours marin qui aura des mille tonnerres de mal au ventre... pendant sept cent mille et neuf ans! »

Daniel frémit et se signa; car il connaissait ce dernier supplice, grâce à la fiole. — « Soit, continua le Losophe d'un air imposant et paraissant toujours lire dans le manuscrit, soit en donnant deux écus de six livres pour acheter de quoi rafraîchir et renvoyer à son poste le dragon vert à langue rouge qu'aura mordu le magicien. »

Et le Losophe, fermant gravement son livre, le mit dans sa poche et regarda Daniel avec l'assurance d'un juge qui interroge un coupable. Le Breton était fort ému et fort pâle; il balbutiait... puis tout à coup, redressant la tête, il s'écria résolûment : — Bah! bah! ça m'est égal : si je suis puni, on me payera tout ensemble, et je m'en vais commencer par t'éreinter, Losophe.

Et il leva le poing sur le Losophe, qui répondit intrépidement : — Je pourrais te pulvériser d'un souffle; mais j'aime mieux que tu me cognes; j'en suis aux anges, parce que chaque coup de poing ça sera dix millions de centaines de milliards de siècles de mal de ventre de plus à souffrir pour toi.

Cette menace fit effet, et Daniel resta un moment le poing suspendu, et le Losophe rassuré continua : — Mais non, éreinte-moi, échine-moi... que je te dis : tu as vu si c'était vrai ou non ce que je t'ai prédit de Grand-Gibet, et si, quand lui et le diable ont été jetés à l'eau, tout le monde n'est pas redevenu bien portant, au lieu d'être à moitié crevé comme avant; si...

Mais le Losophe s'arrêta; car tout à coup une forte odeur de brûlé se répandit dans le faux-pont. Le Losophe, avec assez de présence d'esprit, profita de cet incident pour porter au comble la terreur de Daniel, en lui disant : — Ah! tu oses lever le poing sur moi, lieutenant magicien? Eh bien! sens-tu le soufre, gredin?... Voilà le diable qui vient pour me défendre et t'emporter...

— Grâce!... grâce!... Losophe, dit Daniel éperdu en se jetant à genoux.

Mais cette scène fut bientôt interrompue par les cris effrayants des blessés, qui, voyant une fumée noire et épaisse sortir par une des portes du carré et remplir le faux-pont, faisaient tous leurs efforts pour se sauver de leurs lits. Puis enfin ces épouvantables mots : Au feu! retentirent du faux-pont dans la batterie, et de la batterie sur le pont, comme un long cri de désespoir. L'équipage est sur pied. On bat aussitôt la générale les officiers se lèvent. Henri, éveillé en sursaut, s'habille à la hâte et paraît sur le pont. Mais toujours calme et maître de lui : — Tout le monde à son poste de combat! s'écrie-t-il d'une voix forte en sautant sur son banc de quart. Et vous, monsieur de Miran, faites mettre la frégate en panne et fermer les panneaux pour éviter les courants d'air. Toi, maître Frank, fais gréer et jouer la pompe. Que vingt gabiers choisis descendent au feu, et que le reste de l'équipage reste sur le pont; on transportera les blessés dans la batterie, si le feu oblige d'abandonner le faux-pont.

Tout cela fut dit et exécuté en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Et l'équipage se tint immobile et divisé par groupes sur l'avant de la frégate. Cet incident avait été si imprévu, que ces hommes, encore à moitié endormis, comprenaient à peine l'effroyable danger qui les menaçait; ils se serraient les uns contre les autres, sans que personne sortît de ce lugubre silence, interrompu seulement par le bruit sonore et cadencé des bras de la pompe, qui jouait incessamment. Le comte, ignorant aussi les progrès du feu, se promenait avec agitation sur l'arrière; car, dans ce moment critique, son devoir le forçait à rester sur le pont.

— Le feu gagne, commandant, vint lui dire tout bas le lieutenant qui sortit du panneau de l'arrière.

— Mais où est le foyer de cet incendie? demanda le comte avec anxiété.

— Le feu est à l'arrière, répondit Jean Thomas, dans la dernière chambre à bâbord... dans celle qui est immédiatement placée au-dessus de la soute aux poudres.

— Mais c'est dans la chambre de Rumphius! dit violemment le comte.

— Oui, commandant; j'ai tâché de faire concentrer le feu dans cet endroit en fermant toutes les portes et en y faisant diriger les pompes. Le maître canonnier Kergouet s'est dévoué au salut du navire, en descendant à la sainte-barbe.

— Ordonnez-lui donc, monsieur, dit Henri, de noyer les poudres dès qu'il verra les coutures du plancher se fondre; mais qu'il n'agisse ainsi qu'à la dernière extrémité : vous vous assurerez d'ailleurs par vous-même que ce parti désespéré est le seul qui reste à employer pour sauver le navire.

Comme le lieutenant s'éloignait précipitamment pour donner cet ordre, il fut croisé par Saint-Sauveur, qui accourait en criant : — Le feu gagne, commandant!

— Taisez-vous, malheureux enfant! dit Henri en le saisissant par le bras et lui mettant la main sur la bouche, taisez-vous, par le ciel!

Puis s'adressant aux matelots toujours silencieux : — On devient maître du feu, mes amis, ce n'est en vérité qu'une bougie qui a enflammé quelques paperasses. Ainsi, mes enfants, arrosez le pont, c'est toujours une bonne précaution. Que personne ne descende dans la batterie... Maître, faites mettre des factionnaires armés aux panneaux.

Puis s'adressant à un timonnier de confiance : — Toi, lui dit-il tout

bas, descends dans ma galerie et apporte-moi un sabre et une paire de pistolets chargés que tu trouveras sur une étagère à bâbord.

Et le comte continua sa promenade sur l'arrière, prêtant l'oreille de temps à autre au bruit sourd et confus qui s'élevait des parties inférieures du navire comme un long gémissement. La nuit était profondément obscure; les étoiles, cachées par de légers nuages blancs, scintillaient çà et là, et une fraîche brise du nord sifflait dans les cordages de *la Sylphide* toujours en panne. La fumée commençait à se faire jour à travers les fissures des écoutilles, et l'on entendait un léger craquement de temps à autre : les membrures de la frégate se desséchaient, et une âcre et forte odeur de goudron fondu se répandait partout.

Le lieutenant remonta de nouveau. — Eh bien? lui dit Henri.

— Commandant, le feu gagne; mais je viens de faire entourer les cloisons de cette chambre, où il est le plus vif, de matelas mouillés et de prélarts. Ce n'est pas tout, le faux-pont offre un horrible aspect : ces malheureux blessés, mutilés ou mourants, se traînent avec d'horribles cris au milieu de cette épaisse fumée.

— Enfer, malédiction sur ces blessés! s'écria Henri. Que puis-je y faire, monsieur? dans la batterie ils gêneront le jeu des pompes : le navire avant tout, le salut du navire, monsieur! Deux cents hommes en état de combattre ne doivent pas être sacrifiés à une trentaine de mourants.

De Monval monta au même instant, et dit à Henri d'un air consterné : — Les poudres sont noyées, commandant.

— C'est un malheur, monsieur, un grand malheur en temps de guerre, mais il n'y avait pas à balancer.

Saint-Sauveur parut presque en même temps, et vint dire à voix basse à Henri : — Commandant, le feu est concentré, les trois cloisons de la chambre sont garnies de matelas et de fauberts mouillés, et il n'y a plus à craindre de ce côté, mais maintenant le feu ronge le bordage...

A ce moment une colonne de flamme se fit jour à bâbord, à un pied au-dessus de la flottaison, et cette scène affreuse, jusque-là sombre et obscure, fut tout à coup éclairée d'une vive lueur qui teignit en pourpre tout le dessous des batayoles de hunes, ainsi que les mâts, les vergues et les voiles; les cordages se dessinaient en noir sur ces vifs reflets couleur de feu, et un long et tremblant sillon lumineux se projetant au loin sur la mer... éclaira le sommet des vagues noirâtres de l'Océan.

Les matelots se crurent alors perdus, l'instinct vital l'emporta sur la subordination, et maître Frank accourut dire à Henri que plusieurs marins voulaient mettre les embarcations à la mer. Le comte sauta de son banc de quart, en disant aux officiers de descendre au feu; et, prenant les deux pistolets qu'on lui avait apportés, il s'avança sur l'avant.

— Quel est celui qui parle de mettre une embarcation à l'eau sans mon ordre? demanda-t-il d'une voix ferme, et tenant ses armes cachées derrière son dos.

— On n'en parle pas... on le fait, dit une voix qui sortait d'un groupe à peine éclairé par les reflets de la flamme.

— Et qui fait cela?.. demanda froidement Henri.

— Moi, dit la même voix : et le comte, s'approchant, vit un matelot occupé à larguer les palans qui retenaient le petit canot.

Les autres marins, moins résolus, le regardaient faire, contenus par la présence du comte, attendant peut-être un acte d'indécision de sa part pour se joindre au rebelle. — Ah! c'est toi, dit Henri en armant doucement son arme.

— Oui, c'est moi qui aime mieux être à l'eau que de rôtir ici... dit le marin en continuant de démarrer les palans.

A ces mots le comte, appuyant le bout de son pistolet contre l'oreille de cet insolent, lui fit sauter la cervelle; et s'adressant aux autres matelots qui s'étaient violemment écartés au bruit de l'explosion : — Voilà comme sera traité tout rebelle... qui veut l'imiter.

Mais cet acte d'énergie imposa aux autres marins, qui se réfugièrent sur l'avant avec de sourds murmures. Le lieutenant remontait alors, le visage tout noirci et les cheveux brûlés; le commandant l'entraîna vers le bastingage, en lui criant d'une voix sourde : — Voyez, monsieur, voyez ce hublot ouvert : comment n'avez-vous pas songé à le faire fermer?... vous perdez le navire par cette faute, monsieur.

— Tonnerre et sang... j'ai tort, commandant, je l'avoue, dit Thomas en s'entourant d'une corde que maître Frank tint solidement; il s'affala en dehors de la frégate pour boucher cette ouverture qui ne cessait de vomir une flamme rouge et ardente avec une nuée d'étincelles.

— Navire... sous le vent à nous... et tout proche... cria tout à coup la vigie de misaine. A ces mots, le comte tourna brusquement la tête et vit, à une portée de fusil de la frégate, la masse blanche et confuse que présente un vaisseau de guerre à travers les ombres transparentes de la nuit.

— Le hublot est fermé, s'écria le lieutenant en sautant sur le pont; mais le comte lui dit avec une expression de douloureux désespoir :

— Voyez-vous ce navire, monsieur? c'est peut-être un anglais, et nous venons de noyer nos poudres... malédiction! la lueur de l'incendie nous aura trahis...

— *Ship a hoy... Whether friend or enemy. Your vessel is on fire, do you want boats, or any other assistance* (1)... dit une voix partant de ce bâtiment inconnu qui venait de se mettre aussi en panne, parallèlement à la poupe de *la Sylphide*.

— Enfer!... c'est une frégate anglaise, dit Thomas.

— Elle nous offre loyalement du secours, dit le comte; acceptons-le d'abord, nous verrons après.

Puis, prenant son porte-voix, Henri répondit en anglais : — Nous sommes Français, nous avons le feu à bord, envoyez-nous une pompe gréée dans votre chaloupe, afin de la faire jouer par le dernier hublot de notre arrière, et moi, commandant cette frégate, je vous demande trêve jusqu'à ce que le feu soit éteint à mon bord.

— C'est trop juste, monsieur le commandant, j'allais vous proposer cette trêve, dit une voix qui fit tressaillir Henri.

Et au même instant on entendit, à bord de la frégate anglaise, donner des ordres précipités, les sifflets jouèrent, les palans grincèrent, et, dix minutes après, une chaloupe fut mise à la mer, déborda et vint se placer à la poupe de *la Sylphide*. — Veuillez, monsieur, dit Henri à l'officier qui commandait l'embarcation, veuillez mettre le manche de votre pompe dans ce hublot qu'on va ouvrir, et la faire jouer...

Et maître Frank, descendant cette fois, ouvrit le hublot, qui vomit de nouveau une colonne de flammes; ce qui permit de parfaitement distinguer la coque noire et la batterie blanche de la frégate anglaise, dont l'ombre gigantesque se reflétait sur les flots, colorés d'un rouge ardent. Mais, grâce à la pompe anglaise qui jouait au dehors pendant que la pompe de *la Sylphide* jouait au dedans, en peu d'instants le feu fut éteint : car, une fois le hublot fermé, le courant d'air n'existant plus, l'intensité de l'incendie diminua de beaucoup.

Quand le danger fut passé, la chaloupe anglaise vint se mettre à portée de voix de *la Sylphide*, et Henri, s'adressant à l'officier qui commandait cette embarcation, lui dit : — Pourrais-je savoir, monsieur, à quel généreux commodore je dois ces secours si noblement donnés, et comment s'appelle votre frégate?...

— Notre commodore est l'honorable sir Georges Gordon, et notre frégate s'appelle *le Lively*, répondit l'officier en français.

— Sir Georges... le fils de lord Gordon, gouverneur aux Indes, s'écria Henri, stupéfait de retrouver ce gentilhomme anglais qu'il avait appelé en duel pour savoir son secret, et qu'il avait si délicatement obligé.

— Oui, monsieur le capitaine, reprit l'officier anglais.

— Eh bien donc, monsieur, dit Henri, veuillez prévenir sir Georges que le comte du Vaudrey, un de ses amis les plus dévoués, ira le visiter demain à son bord au point du jour. Veuillez aussi donner à votre commandant ma foi de gentilhomme que je resterai sous le canon de sa frégate, et que je ne la quitterai que par un temps forcé.

— Je vais prévenir notre commandant de vos ordres, dit l'Anglais en s'éloignant au bruit cadencé des rameurs.

— Sir Georges... ici... voilà, pardieu, un bien singulier hasard, disait Henri; mais bientôt la voix connue de sir Georges fit entendre ces mots :

— Bonjour, mon cher comte, je suis enchanté de vous avoir rendu ce léger service, j'accepte toutes vos conditions et vous supplie de venir demain prendre le thé à mon bord, en compagnie de ceux de messieurs vos officiers que vous choisirez. Je gouvernerai toute la nuit dans l'ouest-sud-ouest, sous mes huniers aux bas ris.

— Mille grâces, mon cher Georges, répondit galement Henri, je ne vous quitterai pas, et je me rendrai de grand cœur à votre invitation.

— A demain donc, cher comte, dit sir Georges.

— A demain, mon cher Georges, dit Henri. Et les deux frégates louvoyèrent toute la nuit comme deux bâtiments amis qui naviguent de conserve.

CHAPITRE XLV.

LE LIVELY.

> A vous, messieurs des gardes-françaises, dit un officier anglais en saluant la ligne.
> — Nous n'en ferons rien; tirez vous-mêmes, messieurs, répondit un officier aux gardes. (Bataille de Fontenoy.)

La frégate *le Lively*, commandée par sir Georges Gordon, était un bâtiment à peu près de la même force que *la Sylphide*, tenu avec cette netteté particulière aux vaisseaux anglais, mais beaucoup moins élégant, beaucoup moins doré que la frégate française, car il ressemblait fort, par son aspect sombre et sévère, à un navire de notre époque. Henri n'avait pas oublié l'invitation de son ancien ami, et au point du jour, dès qu'on battit la diane, il demanda sa toilette, s'habilla magnifiquement, et fit prier le lieutenant de descendre chez lui. — Monsieur, dit le comte à Jean Thomas, par le plus grand des hasards je viens de rencontrer un brave et digne gentilhomme anglais; en un mot, un loyal ennemi qui est fort de mes amis : je vais déjeuner à son bord... J'emmène avec moi M. le marquis de Miran; je vous recommande la plus

(1) Ohé du navire! ami ou ennemi, vous avez le feu à bord; voulez-vous des embarcations, du secours?..

grande surveillance sur l'équipage… Vous naviguerez dans les eaux de la frégate anglaise, sous la plus petite voilure possible.

— J'exécuterai vos ordres, commandant, répondit Jean Thomas sans se permettre la moindre observation sur la singulière conduite de son supérieur…

— Faites armer ma yole par mes canotiers, et priez M. de Saint-Sauveur de venir m'avertir quand l'embarcation sera parée, dit encore Henri.

Le lieutenant salua et sortit. — Voilà un hasard étrange, disait le comte en examinant si rien ne manquait à sa toilette; qui m'eût dit, il y a trois mois, à Versailles, que je rencontrerais sir Georges par le travers des Açores! Mais, à propos des Açores… je suis en droit, je pense, de décacheter les dernières instructions du ministre.

Et Henri prit ses dépêches dans un tiroir à secret, rompit les trois cachets officiels, et trouva sous l'enveloppe deux paquets cachetés… Sur l'un des deux paquets étaient écrits ces mots : — Ce paquet doit être ouvert le premier. Henri l'ouvrit et lut ce qui suit :

À MONSIEUR LE COMTE DE VAUDREY, LIEUTENANT DES VAISSEAUX DU ROI, ETC., ETC.

« 1° D'après les ordres de Sa Majesté, au vu de ces dépêches M. le comte de Vaudrey brûlera les papiers destinés à M. le chevalier Destouches.

2° M. le comte de Vaudrey, au lieu d'aller en Amérique, croisera dans le passage des Açores pendant un mois, à dater du jour où il aura pris communication de cet ordre; au bout de ce mois il se rendra à la hauteur des îles du cap Vert : c'est seulement alors qu'il décachètera le paquet n° 2.

« Le ministre secrétaire d'État au département de la marine et des colonies : Maréchal duc de Castries. »

Puis au bas de la dépêche étaient écrits ces mots de l'écriture du maréchal :

« Entre nous, mon cher comte, vous êtes destiné à aller dans l'Inde avec Suffren; c'est aux îles du Cap que vous le rejoindrez; mais silence… D. C. »

— Je m'attendais à quelque chose de ce genre, dit Henri, car en temps de guerre le but apparent d'une mission en cache toujours un autre. Allons… un mois de croisière, c'est assommant;… mais c'est toujours fort aimable au maréchal de m'avoir donné cette bonne nouvelle qui m'aidera à attendre patiemment : dans trente jours j'ouvrirai donc ce second paquet, dont je sais le contenu maintenant.

Puis, demandant une bougie, il brûla dans la cheminée de sa galerie les instructions destinées au chevalier Destouches, et renferma soigneusement les papiers qui lui eussent appris sa dernière destination, sans la bienveillante indiscrétion du ministre. Bientôt de Miran vint annoncer au comte que son embarcation l'attendait. Henri monta sur le pont, trouva l'équipage rangé sur les passavants, et descendit dans sa yole avec le jeune officier.

Le patron de la yole, vêtu à la livrée du comte, portait en sautoir un large baudrier composé de chaînettes d'argent et orné d'une plaque armoriée au blason de Henri. Aussitôt que le comte eut pris place à tribord et de Miran à bâbord de cette élégante embarcation, les canotiers, vêtus de pantalons blancs, de vestes vertes galonnées d'argent (même livrée) et de larges ceintures écarlates, se mirent à nager avec rapidité vers la frégate anglaise. Ces canotiers, ainsi que le patron, ramaient la tête respectueusement découverte. — Mais il manque trois hommes à ton équipage, demanda brusquement Henri à son patron… pourquoi cela? J'entends que mes canotiers soient toujours au complet.

— Commandant, reprit le patron tremblant comme la feuille, et portant le revers de sa main gauche sur son front découvert, c'est que, sauf votre respect, Lucas et Cornicot ont été tués, et Jeaudry est blessé… Pour lors…

— Allons… c'est assez… dit Henri avec impatience; puis il continua d'un air dépité : C'est insupportable… jamais la même *nage*… voilà encore l'équipage de cette yole à refaire, je vais arriver à bord de sir Georges avec neuf canotiers… de quoi aurai-je l'air?

Puis, se tournant vers son compagnon :

— Quel est donc l'officier chargé de l'armement de mon canot?

— M. de Monval, dit Miran.

Henri fit un nouveau geste d'impatience, puis, sa colère se calmant peu à peu, il se remit à causer avec son compagnon. Pendant le peu de temps qu'il fallut pour atteindre la frégate anglaise *le Lively*, les deux officiers examinèrent avec attention le gréement, la tenue et les façons de ce beau navire, et le résultat de leurs observations fut qu'il était impossible de voir un bâtiment plus admirablement marin que cette vaillante frégate. Ils l'accostèrent à tribord, après un quart d'heure de traversée.

Le Lively avait mis en panne, et sir Georges, se présentant à la coupée, jeta lui-même à Henri deux tire-veilles de velours rouge pour l'aider à monter à bord. Avant de quitter sa yole, le comte ordonna à son patron de rallier *la Sylphide*, et de revenir le chercher quand il verrait hisser le pavillon blanc au pic de l'anglais. Et en une seconde, le comte, suivi de Miran, fut sur le pont du *Lively*, et y trouva les officiers de ce navire rangés derrière sir Georges. — Messieurs, leur dit ce dernier en serrant la main de Henri dans les deux siennes, je vous présente M. le comte de Vaudrey; vous savez que c'est à lui que je dois l'honneur de vous commander, aussi ma reconnaissance est-elle doublée maintenant.

Henri salua gracieusement et répondit : — Croyez bien, sir Georges, que je suis doublement heureux du léger service dont vous voulez bien vous souvenir, puisqu'il vous a valu un pareil commandement. Mais c'est moi qui viens maintenant, comme votre obligé, vous remercier, ainsi que ces messieurs, de toute la bonne grâce que vous avez mise à me secourir dans ce malheureux incendie.

Et, ce disant, le comte et de Miran suivirent sir Georges dans sa galerie. Cette galerie ne ressemblait en rien à la galerie de *la Sylphide*; c'était une simple peinture grise et blanche; on n'y voyait ni dorures, ni satin, ni velours : de modestes rideaux de nankin avec un galon vert voilaient les fenêtres; le plancher, soigneusement lavé, était d'une blancheur éblouissante, mais sans tapis; des cartes, des plans et des armes couvraient les cloisons, et quelques meubles de chêne poli de fort bon goût, mais d'une extrême simplicité, complétaient l'aspect sévère de cet appartement.

— Vous voyez, mon cher comte, dit sir Georges à Henri, que notre amirauté n'est pas aussi prodigue que la vôtre : c'est une vieille avare puritaine qui n'accorde à ses frégates que le plus strict nécessaire.

— Oh! mon cher Georges, dit le comte en souriant, à mon avis, votre puritaine agit au contraire avec ses frégates comme une vieille coquette consommée. Sûre de la beauté de ses filles, elle ne les couvre pas de vains ornements, sachant bien qu'une jolie taille vaut mieux qu'une belle ceinture.

— Mais quand on a la jolie taille et la belle ceinture!… dit sir Georges en conduisant Henri à une de ses fenêtres en lui montrant *la Sylphide*, dont la poupe d'or étincelait au soleil, car les chances du combat et l'habileté de Henri avaient protégé cette partie délicate de son navire.

— Allons, allons, sir Georges, votre séjour en France vous a rendu aussi dangereusement flatteur que le plus spirituel de nos courtisans; mais laissez-moi vous présenter M. le marquis de Miran, un de mes officiers les plus distingués, dit Henri.

— Permettez-moi, monsieur le marquis, de me dire heureux et fier de la nouvelle obligation que je contracte envers ce cher comte, répondit sir Georges en saluant de Miran avec la plus exquise politesse.

A ce moment, deux autres officiers anglais entrèrent dans la galerie : et la conversation devint générale jusqu'au moment où le maître d'hôtel de sir Georges vint annoncer que le thé était servi. On passa dans la salle à manger, meublée avec la même simplicité que la galerie, et les convives s'assirent à une table couverte d'une riche vaisselle aux armes de sir Georges. Le thé n'était qu'un prétexte de ce magnifique déjeuner, où les mets les plus délicats, les vins de France les plus recherchés, furent servis avec une profusion remarquable.

— Ah çà, sir Georges, dit Henri, depuis combien de temps croisez-vous dans ces parages?

— Nous arrivons, mon cher comte : et vous?

— Oh! moi, j'arrivais aussi, mais fort vite, car deux vaisseaux de 74 m'avaient obligé de prendre chasse, après un combat que j'ai livré, environ à quatre-vingts milles d'ici.

— Je me doutais bien que vous vous étiez battu, mon cher comte, à voir les éclats qui sillonnent votre préceinte, et certain dérangement dans votre gréement. Et qu'avez-vous combattu… sans indiscrétion?

— Une frégate anglaise, moins forte que la mienne, mon cher Georges, et nous nous sommes séparés à peu près aussi maltraités l'un que l'autre, répondit Henri avec autant de tact que de bon goût, afin de ne pas blesser l'amour-propre de ses hôtes.

— Mais, commandant, vous ne parlez pas… des… trois…

— Des trois avaries majeures que j'ai supportées, reprit vivement Henri en faisant un signe que de Miran comprit aussitôt. Ah! je n'en voulais pas parler par amour-propre, continua le comte en souriant, mais puisque vous me trahissez, monsieur de Miran, il faut bien avouer que j'ai perdu mon grand et mon petit mâts de hune, et que mon étrave a beaucoup souffert.

Quelque adroite qu'eût été l'interruption du comte, sir Georges n'en fut pas dupe; car il sourit légèrement, puis il reprit : — Et à quoi, mon cher comte, attribuez-vous l'incendie qui m'a valu le plaisir de vous recevoir?

— Oh! sir Georges, c'est tout un roman : j'avais embarqué ce savant que vous avez peut-être vu chez moi à Paris…

— Certes, ce distrait astronome qui faisait damner votre valet de chambre. Je me le rappelle parfaitement.

— C'est cela même, dit Henri; et ayant raconté aussi brièvement que possible le dévouement et la mort de Sulpice, l'indifférence et la rage de Rumphius à cause de son manuscrit perdu, le comte continua en ces termes :

— Une fois que ce fou d'astronome se trouva seul, n'ayant plus son pauvre frère pour réparer ses sottises, ses imprudences portèrent leur fruit. Il paraît que, malgré mon ordre d'éteindre les feux, ce diable d'homme garda chez lui une bougie, et que c'est en remuant ses paperasses, afin de retrouver le manuscrit qu'on lui a volé, que le feu prit dans sa chambre. Au lieu d'appeler aussitôt au secours, il a probable-

ment continué ses recherches, abîmé dans ses incurables distractions ; le feu se développa donc avec plus d'intensité ; et voilà comme je courais grand risque de voir ma frégate brûlée, sans votre obligeant secours, mon cher sir Georges.

— Et l'astronome ? demanda un convive.

— Oh ! l'astronome en est quitte pour quelques brûlures, mais je l'ai fait provisoirement renfermer dans la fosse aux lions.

Au bout de quelques minutes, voyant de Mirau et les officiers anglais absorbés dans une conversation sur les diverses chances de cette guerre, le comte dit tout bas à sir Georges : — Je désirerais vous entretenir un instant seul.

— Mille pardons, messieurs, dit Henri en se levant et s'adressant aux convives, mille pardons si je vous enlève sir Georges pour un moment. Et ils se retirèrent tous deux dans la galerie.

— Maintenant que nous sommes sans témoins, dit sir Georges avec expansion, permettez-moi, mon cher Henri, de vous remercier encore, de vous serrer encore la main ; car vous ne sauriez croire avec quel bonheur je vous revois.

— Et moi donc, Georges, dit Henri, vous ne sauriez croire non plus quelle est ma joie ; seulement j'ai un reproche à vous faire, c'est d'avoir mis tant d'empressement à me renvoyer si vite ces quelques mille louis.

— Je vous en prie, ne parlons plus de cela, répondit Georges, comme s'il eût voulu chasser un souvenir pénible ; puis il reprit : — Tenez, mon cher comte, tout en bénissant cette heureuse rencontre qui me procure le vif plaisir que j'éprouve à vous serrer la main, je ne puis m'empêcher parfois de regretter qu'elle ait eu lieu.

— Et pourquoi diable cela, Georges ?

— Pourquoi ? pourquoi ? mais dans une heure, Henri,... dans une heure ne serons-nous pas aux prises ?

— Eh bien ! c'est justement cela qui me ravit, moi ; car, entre nous, mon cher Georges, un combat, tel acharné, tel meurtrier que vous le supposiez, ne sera jamais autre chose qu'une lutte où nous engageons chacun notre frégate, comme on engage son cheval dans une course ; ce n'est ni vous ni moi qui mettrons le feu aux pièces, ni vous ni moi qui tirerons des coups de fusil, n'est-ce pas ? Ainsi, si un boulet ou une balle m'emporte ou vous emporte, nous serons, pardieu ! bien sûrs que vous ou moi n'y sommes pour rien ; encore une fois, ce ne sera pas Georges qui se battra avec Henri, ce sera *la Sylphide* qui se battra avec *le Lively*.

— Mais l'abordage, mon cher comte, l'abordage !

— Eh bien ! si nos boulets respectifs nous épargnent jusque-là, et que nous venions à nous aborder, jurons-nous, foi de gentilshommes, de ne pas lever le sabre l'un sur l'autre ; cela ne peut changer en rien l'issue du combat : car votre équipage doit autant compter sur vous que le mien compte sur moi ; or, en nous réservant tous les deux, nous exerçons la même influence sur nos marins.

— C'est convenu, dit sir Georges en prenant la main de Henri ; mais, excepté cette convention...

— Excepté cette convention, un combat à mort, acharné, sans trêve ni repos ; je veux, mon cher Georges, que vous jugiez de ce que vaut mon équipage. Ah ! malheureusement j'ai mes meilleurs gabiers sur les cadres, amputés ou blessés, comme si ces brutaux ne pouvaient peut-être pas attendre une aussi noble occasion... Mais enfin je ferai de mon mieux, et vous verrez mes marins en action.

— Et moi, mon cher comte, je tiens aussi à ce que vous soyez sûr que mes *john-bull* ont quelque vigueur. Ah çà ! permettez-moi de vous offrir l'avantage du vent.

— Franchement, sir Georges, je n'en use jamais ; dans toute autre circonstance, j'aurais à choisir, que je me mettrais sous le vent.

— Encore de la délicatesse, Henri.

— Sur ma parole, j'aime mieux me battre sous le vent, mon cher Georges... sur ma parole.

— Je vous crois... je garderai donc le vent, cher comte, et voilà une journée que je ne donnerais pas pour tout au monde : cela est si complet, vous serrer la main d'abord, et voir après nos deux frégates aux prises !

— Ah ! malédiction, enfer et damnation ! s'écria tout à coup le comte en frappant violemment du pied, et moi qui oubliais... oh ! les poudres !... les poudres !...

— Que voulez-vous dire ? demanda sir Georges tout ému.

— Je veux dire, reprit le comte en regardant son ami avec une expression de furieux désespoir, je veux dire que je suis le plus malheureux des hommes, que c'est à devenir fou de rage et de honte qu'au lieu de ce beau combat qui nous séduit, il faut que je vous supplie lâchement de me laisser sauver, ou que je saborde ma frégate et que je m'engloutisse avec elle sous vos yeux.

— Mais enfin, expliquez-vous, s'écria sir Georges en pâlissant.

— Eh bien ! sir Georges, dit sourdement Henri, pendant l'incendie j'ai été obligé de faire noyer les poudres : comprenez-vous maintenant ? Il ne m'en reste pas un grain, pas de quoi amorcer un pistolet ! comprenez-vous, sir Georges ?

— Je puis donc enfin reconnaître par quelque chose le service que vous m'avez rendu, mon cher Henri ! s'écria sir Georges avec joie.

Et, se précipitant à la sonnette, il fit venir un laquais et lui ordonna de lui envoyer sur-le-champ son lieutenant. — Vous ne devinez pas ? dit sir Georges à Henri, quand son laquais fut parti.

— Non, sur mon âme. .

— Henri, je veux partager ma poudre avec vous (1) !

— Oh ! sir Georges... sir Georges... cela est bien noble et bien généreux ! s'écria le comte en joignant les mains avec admiration.

Le lieutenant de sir Georges entra. — Monsieur, lui dit ce dernier, vous allez descendre dans la soute, et vous ferez partager les poudres qui s'y trouvent en deux portions égales.

— Oui, commandant, dit l'officier.

— Vous ferez ensuite transporter une de ces portions à bord de la frégate qui navigue dans nos eaux.

— Plaît-il, commandant ? demanda l'officier, qui croyait avoir mal compris les ordres de son supérieur.

— Je vous ordonne, monsieur, de faire porter une des deux portions de poudre à bord de cette frégate, répéta sir Georges d'une voix ferme, en montrant au lieutenant stupéfait *la Sylphide* qui était tout proche.

L'officier interdit salua, et sortit pour exécuter ces ordres, certain que la France avait signé la paix avec l'Angleterre, ou qu'une alliance venait d'être contractée entre les deux nations. A peine le lieutenant fut-il sorti, que le comte se jeta dans les bras de sir Georges. — Eh ! mon ami, dit ce dernier, n'est-ce donc pas la même chose ? Ne fais-je pas là ce que vous avez fait pour moi ; poudre ou argent, qu'importe ?... Vous avez sauvé mon honneur comme je vous sauve le vôtre...

— Ah ! Georges, Georges, dit Henri, c'est maintenant moi qui vous dois une reconnaissance éternelle... Comment pourrai-je jamais m'acquitter ?

— Si vous croyez me devoir quelque chose, Henri,... vous pouvez faire beaucoup... immensément pour moi.

— Oh ! dites... parlez .. Georges.

— Ecoutez-moi donc, Henri... vous êtes digne de me comprendre, car je connais votre âme... Voyez-vous, mon cher comte, nous autres Anglais, nous traitons l'amour plus gravement que vous : c'est un de nos ridicules, je le sais ; mais je l'avoue, ainsi ne vous moquez pas de moi.

— Georges...

— Eh bien donc, Henri, quand vous m'avez vu à Versailles, j'arrivais de l'Inde, j'avais été fait prisonnier dans la traversée, et envoyé sur caution et parole à Paris, en attendant un échange ; dans l'Inde, à Pondichéry, j'ai laissé une jeune personne avec qui je dois m'unir après la guerre... C'est un amour qui date depuis bien longtemps, Henri, un amour aussi pur qu'il est profond et partagé, un amour sérieux qui vous ferait rire, vous, mais qui, pour moi, résume tout l'avenir. Pourtant, mon cher Henri, ajouta Georges en souriant avec tristesse, comme mon avenir pourrait bien être fort abrégé par le combat de tout à l'heure...

— Quelle idée ! Georges...

— Tenez, Henri, je n'ai pas de bonheur depuis quelque temps... depuis... car, sachez que cette fois...

Mais se reprenant aussitôt, comme s'il eût résisté au désir de faire une confidence au comte, Georges reprit d'un air plus froid :

— Rien, rien, des enfantillages, Henri ... mais voici ce qui me reste à vous demander. Je désirerais donc que, dans le cas où je serais tué pendant le combat, vous me promissiez de remettre vous-même des lettres et un portrait entre les mains de cette jeune personne ; car, sans aucun doute, vous irez à Pondichéry, puisque vous venez de me confier que votre frégate était destinée aux mers de l'Inde ; et puis d'ailleurs, maintenant Pondichéry étant en votre pouvoir, la famille de mademoiselle Horn-Praët, qui est hollandaise, y sera restée comme neutre.

— Si je vais à Pondichéry, je vous jure sur l'honneur de remettre vos lettres, Georges. Mais si je n'y vais pas ?

— Alors, remettez-les à quelqu'un d'aussi sûr que vous-même ; car, soit que vous mouilliez à l'île de France, ou sur la côte de Coromandel, vous serez tout proche de Pondichéry.

— Je vous jure donc d'exécuter vos ordres, mon cher Georges ; mais où sont ces lettres ?

— Vous les trouverez là... dans la doublure de ma veste ; car si vous m'abordez, je ne voudrais pas les laisser dans un meuble sujet à être renversé ou brisé.

— C'est dit, Georges... Mais, par le ciel, vous porterez vos lettres vous-même ; et à la paix, j'aurai l'honneur d'aller à Londres faire ma cour à lady Gordon.

— Dieu le veuille, Henri ! dit tristement Georges. Mais, encore une chose, Henri : si mademoiselle Horn-Praët vous demandait ..

— Quoi ?... dites, Georges.

— Non, non... je n'oserais... non, rien, rien, Henri, reprit Georges après une assez longue hésitation, rien... je voulais seulement vous prier d'attester, en loyal ennemi, que je me suis vaillamment défendu, comme je compte bien le faire.

— Ah çà ! mais, Georges, vous êtes d'un égoïsme rare, vous ne parlez que de vous... ne dirait-on pas que vous devez avoir toutes les chances ?

(1) Ce fait est historique. Dans la guerre de 1781, le capitaine commandant la corvette *le King's-George* fit ce trait chevaleresque, et fut cassé de son grade par le conseil d'amirauté.

Et moi donc, n'ai-je pas aussi des dernières volontés à exécuter? oui, Georges; car, si je succombe, je désire que mes armes vous appartiennent : les acceptez-vous?

— Avec reconnaissance, Henri, dit Georges en serrant la main du comte.

Mais les deux amis ennemis furent interrompus par le lieutenant du *Lively*, qui vint prévenir son commandant que les derniers convois de poudre s'effectuaient. Le comte et sir Georges rejoignirent les officiers anglais. Une heure après cet entretien, le pavillon blanc flotta un instant sur la frégate anglaise; à ce signal, la yole de Henri vint le reprendre.

— Allons à bientôt, messieurs, dit Henri aux officiers du *Lively* qui l'accompagnaient jusqu'à la coupée; je vous l'avoue, je regarderais maintenant comme le plus beau fait d'armes de ma vie de remporter un léger avantage sur *le Lively*.

— Et nous, mon cher comte, dit sir Georges, nous regarderions notre défaite presque comme glorieuse, en songeant qu'au moins nous avons combattu *la Sylphide*.

— Monsieur le marquis, dit un des officiers anglais à M. de Miran, j'ai pris la liberté de faire envoyer à votre bord quelques caisses d'oranges pour vos blessés; car un trois-mâts portugais nous a laissé beaucoup de ces rafraîchissements...

— Je vous remercie mille fois en leur nom, monsieur, dit Miran, et j'avoue qu'en leur apprenant le gracieux accueil que j'ai reçu à bord du *Lively*, mes camarades vont bien envier la faveur que m'a accordée M. de Vaudrey en m'ordonnant de l'accompagner.

Après ces compliments réciproques, Henri arriva à bord au moment où la chaloupe du *Lively* venait d'y apporter son troisième convoi de poudre et d'oranges... Henri fit donner cinquante louis pour boire aux vingt chaloupiers anglais, et ordonna à Jean Thomas de courir une bordée, afin de pouvoir faire ses préparatifs de combat.

— Ah çà! dit maître Frank à maître Kergouët, on va donc se cogner à cette heure? en voilà une fameuse, je n'en ai jamais vu de pareille...

— Le fait est, Frank, que c'est incomparablement prodigieux; l'Anglais qui nous envoie de la poudre pour le chauffer et de ces douceurs-là pour nous rafraîchir... ajouta Kergouët en mordant dans une orange comme dans une pomme.

— Ces oranges, c'est pas un manger d'homme, voyez-vous, dit Frank, c'est bon pour des muscadins, et je m'étonne que vous, qui avez du sang-froid, vous en profitiez... Bien... bien... ne répondez pas la bouche pleine. Quant à l'autre cadeau de l'Anglais, je veux dire quant à la poudre, c'est pas mauvais, vieux, car la vôtre est bonne à faire des fusées.

— Pour cela j'ai eu un cruel serrement de cœur en la noyant, Frank; une si belle marchandise ainsi perdue, au lieu de la détailler proprement en gargousses et en cartouches! ajouta le canonnier bourgeois avec un cruel soupir. Mais enfin en voilà de l'anglaise, et je veux voir son effet; car le commandant a ordonné de charger les pièces à deux boulets.

— A deux boulets, maître Kergouët? dit Frank, à deux boulets! tiens, tiens, allez donc... le commandant veut soigner son ami.

— Oh! quant à ça, le commandant n'est pas chiche, et il fait toujours très bien les choses : or, là-dessus je m'en vais à ma boutique, dit Kergouët en disparaissant dans la batterie.

CHAPITRE XLVI.

VOL D'OISEAU.

— C'est la chance de la guerre. —
BEKER. — *Onéida*.

Il est encore une chose qui m'a singulièrement frappé dans un combat (en faisant abstraction du bruit de la canonnade), c'est ce calme morne que présente l'extérieur des deux navires qui se battent pourtant avec rage; c'est l'impassibilité de ces coques de bois noir à voiles blanches qui, renfermant dans leur sein tout un monde dévoré des passions les plus vivaces, tout un monde en proie à l'exaltation fiévreuse d'une lutte acharnée, ne trahissent rien, ne révèlent rien au dehors, et promènent sur l'Océan leur froide immobilité, étrange comme celle du masque inanimé qui couvre une figure contractée par la haine ou le désespoir.

Qu'on excuse cette éternelle comparaison; mais à terre on voit les régiments s'ébranler pesamment avec leur forêt de baïonnettes qui ondoient et luisent au soleil; on voit les canons courir au galop en retentissant sur leurs affûts, la cavalerie s'élancer et faire tourbillonner la poussière; puis ce sont des ordonnances qui se croisent dans tous les sens, des fourgons, des caissons, des voitures, des ambulances qui défilent lentement sur la route; c'est un sol coupé par des haies, des prés, des bois ou rivières; ce sont enfin mille accidents de terrain et de construction qui encadrent ce tableau déjà si plein, si mouvant et si animé.

Mais sur mer!... sur mer!... quelle différence! quel imposant spectacle que ce combat solitaire et acharné de deux navires, de deux atomes pour cette immensité, qui luttent avec furie sur ces abîmes déserts et sans fond! Mais les détails tueraient l'effet d'un pareil tableau... Il faut, pour le juger, qu'il soit vu de haut et de loin;... aussi, tenez, figurez-vous que, placé dans la nacelle d'un aérostat, ou sur le faîte d'une montagne élevée, vous assistiez à cette action meurtrière que vont se livrer les deux frégates commandées par le comte de Vaudrey et par sir Georges.

Voyez,... partout l'horizon est vide, la solitude profonde comme l'Océan. Voyez,... le ciel est pur et serein, la mer magnifique, et le soleil jette une poussière d'argent au sommet écumeux de chaque petite vague verte... La brise est assez fraîche pour arrondir gracieusement les voiles transparentes des frégates, sans faire éprouver aux navires une trop forte inclinaison.

Cette belle carène d'or que vous voyez étinceler là-bas, sous les plis onduleux d'un pavillon blanc, c'est *la Sylphide*. Ce bâtiment tout noir, grave et sombre, qui porte si sérieusement ce large pavillon rouge écartelé de bleu, c'est *le Lively*.

Quoiqu'elles soient à portée de canon, aucune des deux frégates n'a encore envoyé sa volée. Sir Georges tient le vent, ou la droite; le comte le dessous du vent, ou la gauche.

Les deux navires s'approchent en sens inverse l'un de l'autre, comme deux chars qui vont se croiser sur une route; c'est-à-dire que l'avant de *la Sylphide* regarde l'avant du *Lively*. Mais, au moment de se trouver placée parallèlement à l'anglaise, la française baisse avec grâce son pavillon blanc à mi-mât et le relève aussitôt. C'est un salut de courtoisie du comte de Vaudrey qui engage sir Georges à tirer le premier. Le pavillon rouge se baisse et remonte à son tour; c'est sir Georges qui rend le salut et accepte l'offre chevaleresque du comte. Cinq minutes après l'échange de ces généreuses politesses, les deux frégates sont, par le travers l'une de l'autre, à la distance d'une portée de fusil.

Alors une large raie de feu court et illumine le flanc noir du *Lively* : c'est l'action qui s'engage. La même ligne flamboyante éclate au côté droit de *la Sylphide*, qui répond ainsi à la volée ennemie. Puis les deux frégates continuent leur route, l'une vers l'est, l'autre vers l'ouest, laissant au lieu du combat un épais nuage de fumée bleuâtre que le soleil reflète des nuances prismatiques de l'opale. Après avoir parcouru un demi-mille dans sa direction, chaque bâtiment vire de bord, se retourne, revient sur l'ennemi, ainsi que dans un tournoi deux nobles champions font une volte et s'apprêtent à fournir une seconde carrière. Seulement cette fois la largeur qui sépare les deux navires lorsqu'ils se rencontrent à leur point de parallélisme est de beaucoup diminuée, car alors c'est à peine si leurs flancs sont éloignés l'un de l'autre d'une demi-portée de pistolet.

Ce sont encore les deux raies de flamme qui entourent les frégates d'une ceinture de feu lorsqu'elles se croisent; mais ce n'est pas tout, une multitude de petits jets lumineux, pétillant du haut des hunes et des passavants, annoncent que la fusillade se joint à l'artillerie. Cette fois aussi, après que les bâtiments se sont dépassés, on voit un des mâts élevés du *Lively* chanceler un instant, puis tomber en entraînant sa voile avec lui, pauvre voile blanche qui bat sur le flanc noir du navire, empêché dans sa marche comme un goëland qui traîne avec douleur son aile palpitante et brisée par le plomb.

Mais voilà que *la Sylphide* profite habilement du malheur de l'ennemi, vire de bord la première, et revient en déferlant sur *le Lively*, qui, n'ayant pas eu le temps de faire la même évolution, présente sa poupe et sa hanche à l'artillerie de la française. Or, comme la poupe est la partie la plus faible et la plus vulnérable d'un navire, la bordée de *la Sylphide* y pénètre de long en long : elle y joint un feu de mousqueterie éblouissant de vivacité, dépasse l'anglais toujours immobile, vire une seconde fois de bord, de sorte que les deux frégates se retrouvent dans leur première position, s'offrant l'avant à l'avant. *Le Lively*, ayant réparé son avarie, s'avance alors contre *la Sylphide*, mais en déviant fortement sur sa gauche, afin de diminuer encore la distance qui va les séparer au moment de leur rencontre parallèle.

Et *la Sylphide*, devinant à cette manœuvre que l'anglais veut tenter l'abordage, l'accepte généreusement : elle dévie avec grâce sur la droite, les deux frégates se rencontrent de long en long, côte à côte, échangent une dernière volée presque à bout portant, et les grappins ou griffes de fer s'abattent pour lier les deux bâtiments l'un à l'autre.

Alors ils s'étreignent et s'enlacent ainsi que deux vigoureux athlètes au moment de la lutte. Ceci est l'abordage. La mousqueterie éclate et pétille un instant, car l'usage du canon devient impossible, et puis tout s'éteint, tout se tait, et à ce bruit succède le morne silence de l'arme blanche, car voici qu'on se sert du sabre, du poignard, de la hache, de la pique, des ongles et des dents. Mais à vol d'oiseau on ne distingue aucun de ces vils détails : non, mon Dieu. On voit seulement au milieu d'une mer calme et transparente, sous un ciel riant, deux nobles et gracieux navires dorés par le soleil étroitement serrés l'un contre l'autre, comme de jeunes et beaux cygnes qui jouent et se pressent sur l'onde azurée d'un canal.

Quant à l'abordage en lui-même, il est facile de s'en faire une idée. On n'a qu'à se figurer que chaque frégate porte 300 hommes d'équipage, et que ces 600 hommes s'égorgent à l'arme blanche dans un espace de 120 pieds de longueur sur 38 de largeur (longueur et largeur

du pont d'un de ces navires), et que cet espace est encore rétréci d'un tiers par les drômes, les affûts, les embarcations et les cadavres.

Mais, je le répète, à vol d'oiseau ou à vol de gloire (si cela peut se dire), toutes ces mesquines particularités s'effacent, et un combat naval ou un abordage offre à l'œil le plus séduisant tableau qu'on puisse imaginer. Au bout de vingt minutes que dura cette boucherie, le pavillon rouge descendit tout à coup, non pour remonter et saluer fièrement comme avant le combat. Mais il descendit honteux, désespéré, sanglant, pour ne plus reparaître; et à sa place s'éleva majestueusement un large pavillon blanc tout pareil à celui qui flottait à la drisse de *la Sylphide*, si ce n'est que ce dernier était troué et en lambeaux.

Cela signifiait que la frégate française ayant enlevé l'anglaise à l'abordage en prenait possession. Puis les deux frégates se décrochent l'une de l'autre, continuent à rester en panne, mettent leurs embarcations à la mer, et pendant une heure c'est un échange continuel de canots entre les deux navires. Cela signifie que l'on enferme l'équipage du *Lively* dans la cale de *la Sylphide*, parce qu'il est prisonnier de guerre, et que *le Lively* reçoit pour garnison la moitié des marins de *la Sylphide*. Cette opération terminée, les deux frégates réparent leurs avaries et se mettent à naviguer tranquillement de conserve, comme deux vieilles amies qu'elles étaient; car *le Lively* comptait de ce moment parmi les frégates de Sa Majesté le roi de France.

Mais, en descendant de si haut pour considérer de plus près les deux acteurs de cette lutte, rappelez-vous ce que vous avez sans doute éprouvé à la vue d'un fort assiégé, lorsqu'après l'assaut il vous a été permis de l'examiner en détail.

Tant que le siége a duré, ne sortant pas de votre batterie, vous ne pouviez vous faire une idée du dégât que causaient ces pesants boulets de 48. Car à chaque projectile qui arrivait sur les revêtements, vous voyiez un peu de poussière voltiger, et puis c'était tout. La muraille vous paraissait aussi intacte que le premier jour. Mais une fois la brèche faite et enlevée, une fois que vous pouvez approcher des murs, alors vous n'en croyez plus vos yeux; ces remparts qui de loin vous semblaient si entiers ne sont plus que ruines, crevasses, débris, éclats: chaque boulet a porté son fruit, la place est démantelée. De même en vous approchant des deux frégates qui de loin semblaient si intactes, vous apercevez les traces des boulets dans les œuvres vives, les mâts sont percés à jour, les vergues mutilées, les voiles et les gréements hachés, et la magnifique poupe de *la Sylphide*, noircie, fendue par le feu, ressemble à ces vieux lambris dorés qui, vus de loin, ont encore un certain éclat, mais qui de près révèlent leur vétusté, et se montrent écaillés et sordides.

La galerie du comte, cette galerie si élégante et de si bon goût, n'avait pas non plus échappé au désastre; de brutaux et stupides projectiles avaient brisé les cristaux et les porcelaines, déchiré les tentures de soie, troué le tapis, et effondré les caisses de fleurs, dont la terre souillait le plancher: ces stores de satin si diaphanes, couverts de peintures si riches et si fraîches, étaient noircis et brûlés par la poudre; il restait à peine vestige des canapés de bois doré; les étagères de bois de rose et de sandal étaient broyées en miettes, et les portières de damas bleu trempaient en lambeaux dans une mare de sang.

C'est qu'en vérité le combat avait été acharné, c'est que deux fois le flot sombre et meurtrier de l'abordage avait fait irruption sur le pont et dans la batterie de *la Sylphide*, et, comme le flot de la tempête, il avait laissé après lui la mort et le ravage. Car dans cette galerie, qui semblait encore vibrer aux détonations de l'artillerie, on voyait çà et là des cadavres qu'on n'avait pas eu le temps d'enlever, des armes en morceaux, des cordages, des bourres, des éclats de poutre. Et puis, sur un canon amené pendant le combat, comme pièce de retraite, était assis le comte de Vaudrey, sans veste et sans habit, sa chemise ensanglantée; le fidèle Germeau le soutenait dans ses bras, et le docteur Gédéon, fort préoccupé, introduisait une sonde d'acier dans une large ouverture vermeille qui béait un peu au-dessous de la clavicule droite du comte.

Monval, le bras en écharpe, et Saint-Sauveur, la tête enveloppée d'un bandeau, étaient appuyés l'un sur l'autre, et semblaient oublier leurs propres souffrances, tant ils paraissaient attentifs aux moindres gestes, à la moindre expression de physionomie du docteur. Dans le fond, à la porte de la galerie, on voyait un groupe de curieux parmi lesquels on remarquait maître Frank, le patron de Henri; quelques contre-maîtres et matelots qui, attendant là des nouvelles de leur commandant, étaient contenus par les piques que deux factionnaires tenaient croisées, afin de remplacer les ais de la porte brisés pendant l'action.

Le docteur Gédéon, vain et important, comme tout homme qui sait que d'un mot, d'un signe, il peut assombrir ou réjouir les visages qui l'examinent, retira la sonde de la blessure, et appliqua son oreille tout près de cette plaie. Après un moment de silence effrayant... il ôta son oreille... puis la replaça... écouta encore... et dit enfin en essuyant soigneusement sa sonde avec un coin de son tablier: — La plaie n'est pas pénétrante, il n'y a aucun danger, monsieur le comte.

Il serait difficile de décrire l'effet que produisit ce peu de paroles, ce furent des cris de joie, des hurras qui se répandirent dans tout le navire. Henri en fut touché, une larme brilla dans ses yeux. — Vive Dieu! messieurs, dit-il, j'avoue que j'ai plus de plaisir à entendre ces témoignages d'attachement que je n'en ai eu à voir le pavillon rouge s'abaisser pour faire place au nôtre...

Puis il ajouta tristement: — Pauvre sir Georges... Ah! messieurs, la marine anglaise a fait là une grande perte, car la défense et la mort de cet intrépide marin ont été bien glorieuses.

Puis, comme pour chasser ces idées pénibles, le comte ajouta: — Monsieur de Monval, faites prévenir le lieutenant que, pendant que mon valet de chambre tapissier va remettre un peu d'ordre dans cette galerie, j'irai à bord de ma prise; car je pense que la galerie du *Lively* est moins maltraitée que la mienne.

Jean Thomas, comme le second officier du bord, avait pris le commandement de la frégate anglaise.

— Ce changement ne peut faire aucun mal à M. le comte? demanda timidement Germeau au docteur Gédéon.

— Pas le moindre, répondit l'Esculape; j'accompagnerai d'ailleurs M. le comte, s'il le permet, car je voudrais voir mon ami Jean Thomas, qui a été blessé, légèrement il est vrai, par cet enragé animal de commodore anglais.

— Par le ciel! taisez-vous... taisez-vous, monsieur, dit violemment Henri, ne me rappelez pas cette horrible scène.... Pauvre Georges, ajouta le comte en se parlant à lui-même... pauvre et loyal Georges, il n'était plus temps quand je suis arrivé auprès de lui, et qu'il m'a dit si tristement avec sa voix douce: « Je vous disais bien que je n'avais pas de bonheur, mon cher comte... mais vous rendrez témoignage que j'ai bravement défendu mon pauvre *Lively*, n'est-ce pas?... Adieu, mon cher comte... c'est une singulière destinée que la mienne et la vôtre... N'oubliez pas vos promesses; tenez, voici la lettre et le portrait. » Et puis... il m'a enfin dit ces mots que je ne comprends pas: « J'ai mérité mon sort, car j'ai été parjure... » Que voulait-il dire par là? ajouta le comte.

Puis, après un moment de réflexion, il s'écria: — Enfer! malédiction! voir périr ainsi un homme si loyal et si généreux! c'est à en devenir fou.

— Veuillez vous calmer, monsieur le comte, dit le docteur, vous dérangez l'appareil... Mais voici l'embarcation prête, et, si vous le voulez bien, nous allons aller à bord du *Lively*.

Et Henri, appuyé sur le bras de Germeau et du docteur, quitta *la Sylphide*, dont le commandement resta temporairement confié au marquis de Miran. Au moment où le comte mettait le pied sur la coupée, il se retourna vers maître Frank, qui l'avait suivi son bonnet à la main, et lui dit: — Comment va le maître Kergouet?

— Mais tout à la douce, mon commandant, il a la main droite un peu dévastée, tout de même, car il a le pouce et les trois gros doigts de moins par la chose d'un coup de mitraille; et, pour lors, il attend le major pour savoir ce que c'est, et de quoi y retourne...

— Eh bien! docteur, dit Henri, la blessure de ce pauvre diable me paraît plus grave que celle du lieutenant; si vous commenciez par lui?

— J'allais vous le proposer, commandant, car Thomas n'a qu'une égratignure que lui a faite le commodore anglais en tombant, le poignard a glissé sur une fausse côte; car le commodore...

— Cela suffit, monsieur, dit impatiemment Henri en descendant dans son canot.

— Où est le maître-canonnier? dit alors Gédéon à Frank.

— Dans sa chambre, par ici, major.

Et le maître et le docteur se dirigèrent vers l'avant, descendirent par le petit panneau, et arrivèrent dans la chambre étroite que le canonnier bourgeois occupait au-dessus de la fosse aux lions. Le digne maître, quoique assis dans un cadre, était soigneusement poudré selon son habitude, et le Losophe finissait de le raser. Au pied du cadre, était Daniel, qui, tenant une grande bouteille et un verre, s'apprêtait à verser à boire au maître. — Diable... diable... ton rasoir mord joliment... Losophe, disait le canonnier bourgeois en passant la main sur sa joue avec précaution; car l'épiderme était enlevé çà et là, selon les capricieux écarts de l'acier du Losophe.

— Quant à ça, ça se peut bien, qu'il morde, mon rasoir, maître, dit le Losophe, car ce ne sont pas les dents qui lui manquent... Dieu de Dieu... c'est une vraie scie, aussi je l'ai surnommé l'écorcheur.

— Et c'est bien agréable pour tes pratiques, animal que tu es... s'écria le canonnier furieux... mais voyant Gédéon: — Ah! c'est M. le docteur. Monsieur le docteur, j'ai bien l'honneur de vous présenter ma très-humble révérence, ajouta Kergouët en s'inclinant fort poliment sur son cadre...

— Eh bien! dit Gédéon... qu'est-ce que nous avons donc... à cette menotte?...

— Oh mon Dieu! un rien, dit Kergouët en montrant son bras entouré d'une espèce d'emplâtre d'étoupe, c'est à la fin de la chose, quand ça a tant chauffé... tous mes servants de la pièce de chasse étaient démolis, j'ai voulu charger moi-même, et c'est une grappe de raisins (1) qui m'a fouetté... il ne me manque que quatre doigts, et je crois que ça ne sera rien, car j'ai déjà fait une espèce de remède.

— Et que diable avez-vous donc mis là-dessus? s'écria Gédéon avec horreur, en touchant du bout de ses ciseaux ce paquet de filasse goudronnée qui cachait la plaie.

A cette question le Losophe disparut subitement sur la pointe du

(1) On appelle ainsi des paquets de biscaïens attachés ensemble.

pied, en coulant l'*écorcheur* dans sa poche. — Ce que j'ai mis sur ma blessure ? demanda le canonnier.

— Oui, oui, ce tas d'ordures que je vois là, dit le docteur avec impatience...

— Monsieur le docteur... parlant par respect, ce n'est pas de l'ordure, c'est quelque chose d'excellent, c'est un remède très-simple, composé à Lima sous l'influence de Saturne et de la Croix du Sud : il y a tout bonnement là-dedans : de la queue de lionceau, des yeux d'hirondelle de mer, une dent de tigre femelle, et de la graisse d'éléphant ; le reste, c'est tout uniment de l'herbe à chien et du curry arrosé d'urine de rhinocéros.

— Et qui vous a donné cette belle recette ?

— On ne me l'a pas donnée pour rien, monsieur le docteur, c'est le Losophe qui a été assez bon enfant pour me la recéler : il la tenait de la nièce d'un cacique, d'une dame qu'il a connue dans le Sud et il paraît même que le cacique ne donnait de ce remède qu'à ses parents ou amis intimes de leurs connaissances, et qu'excepté ça personne n'en avait.

— Et à votre âge, maître Kergouët, vous donnez dans de pareilles bêtises ?

— Je ne suis pas un enfant, monsieur le docteur, dit le canonnier piqué, je sais distinguer le charlatanisme d'un remède aussi naturel que celui-là...

Puis le bourgeois ajouta mentalement : — C'est jalousie de métier, et pas autre chose.

— Comme vous voudrez, dit Gédéon, à votre aise. Mais, une fois que je vais vous avoir pansé, si je revois ces saloperies, vous vous ferez soigner par qui bon vous semblera...

Et le docteur se mit à poser l'appareil sur la main du maître. A ce moment le contre-maître Rapin entra bruyamment dans la chambre, tenant son bonnet dans ses mains ; sa figure était radieuse. — Eh bien ! maître Kergouët, dit-il en s'approchant du canonnier, et secouant la tête d'un air triomphant, eh bien ! on dit que ça vous va bien ; tant mieux, vos canonniers et moi en battons l'aile comme des pigeonneaux en chaleur... Mais, dites donc, maître, est-ce bourgeois, ça, hein ! d'avoir la main souventée par la mitraille... ça vous fait votre quatrième blessure ? Hein ! est-ce bourgeois, ça ?... Hein ! dites donc que c'est bourgeois ça, maître... hein !

— Ah çà, mais est-il assommant avec ses *hein* celui-là, s'écria maître Kergouët : puis il reprit avec plus de sang-froid en haussant les épaules et regardant Gédéon : — J'espère, monsieur le docteur, qu'il est impossible de rencontrer, dans la plus abrutie des basses-cours, un oison plus oison que celui-là ; mais au fait, tenez, Rapin, entre bourgeois on se doit des égards, et je veux vous répondre et vous convaincre, dans votre propre intérêt, que vous êtes une bête brute, brutissime... Écoutez-moi donc bien, Rapin, mon ami ; j'ai à Brest un ami intime, M. Joliot, épicier et marchand de chocolat ; M. Joliot est bien loin d'être militaire et surtout canonnier, car il a coutume de dire, en parlant de l'imprudence qu'on fait en chargeant des armes à feu, qu'il ne serait pas tranquille dans un bateau, s'il savait qu'il y a au fond de l'eau un fusil même déchargé, parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver : ainsi vous ne direz pas, Rapin, que mon ami Joliot soit militaire et canonnier, n'est-ce pas ?

— Oh ! sacredieu non, maître, pour ça non ! un épicier, c'est toujours un épicier.

— Bien, Rapin, très-bien ; pourtant un jour, en écrasant son cacao, mon ami Joliot s'est pris une main sous sa manivelle, et, comme moi, il y a laissé les quatre doigts et le pouce ! Eh bien ! est-il donc militaire, canonnier, pour cela ? s'écria Kergouët d'un air triomphant. J'espère que c'est sans réplique. Si pourtant vous pouvez répondre à cela, répondez, Rapin, répondez, je vous le permets, je vous y autorise ; entre bourgeois, on peut, on doit tout se dire, on doit s'éclairer avec la plus honnête réciprocité ; je sais d'ailleurs entendre la vérité, et j'adore la raison, de quelque bouche malpropre et dégoûtante qu'elle me vienne illuminer...

— Vous êtes bien honnête, maître Kergouët, dit Rapin en s'essuyant les lèvres. Eh bien ! pour lors vous raisonnez comme un oursin, et voilà.

— Un oursin ! s'écria Kergouët en faisant un tel bond sur son cadre, que le docteur en blasphéma.

— Et encore, un oursin qui n'a pas son bon sens, qui aurait bu, reprit froidement Rapin ; car, voyez-vous, maître, ce n'est pas plus une raison que vous soyez baderne comme un épicier parce que vous avez la main emportée d'un coup de feu militaire, que ce n'est une raison pour l'épicier de se croire canonnier parce qu'il a eu une patte abîmée en faisant son chocolat... civil...

— Ah ! c'est comme ça, dit maître Kergouët, eh bien ! alors, puisque c'est comme ça, faites-moi l'amitié d'aller veiller à faire nettoyer vos pièces et à mettre la batterie en ordre, au lieu de venir bavardasser ici et nous monder de bêtises révoltantes qui soulèvent l'estomac rien qu'à les voir... Sot, animal, imbécile, bête brute que vous êtes !

— Mais, maître... vous m'avez dit...

— Allons, pas de raison, et filez vite, encore, reprit Kergouët, qui, selon son habitude, coupait ainsi court à toute discussion dans laquelle il ne prévoyait pas devoir briller.

Et le docteur ayant terminé son pansement alla demander une embarcation à Monval pour se rendre à bord du *Lively*, et rejoindre son ami Thomas. . . . .

Bientôt les avaries des deux frégates furent réparées, ces deux navires continuèrent à croiser de conserve dans les parages des Açores, sous les ordres du comte de Vandrey, qui mit sa cornette de commandant à bord de *la Sylphide*.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE XLVII.

L'ABBÉ DE CILLY.

> Mais le désespoir lui-même, pour peu qu'il se prolonge, devient une sorte d'asile dans lequel on peut s'asseoir et se reposer.
>
> SAINTE-BEUVE — *Vie de Joseph Delorme.*

Mystérieux et singulier pouvoir du poëte !... divinité bâtarde ! providence au petit pied, pauvre dieu périssable, qui tire pourtant aussi du noir et profond chaos... (de son manuscrit) des hommes et des mondes ; qui, à son gré, peuple des solitudes ou dévaste des cités ; qui d'un souffle de son intelligence soulève des orages, allume la foudre, ou balance la molle clarté de la lune sur les eaux paresseuses d'un lac.

Le poëte ! dieu clément ou tyrannique qui jette sur la terre des victimes ou des bourreaux, des bons et des méchants, des êtres gracieux ou repoussants, forts ou faibles, dont il devient ensuite l'implacable destin, faisant succomber les uns et triompher les autres, accordant à ceux-ci la prospérité, à ceux-là le désespoir, non suivant le mérite de chacun, mais suivant l'influence qui réagit sur lui... dieu mortel ! son souper de la veille... sa maîtresse du lendemain... la santé de son cheval favori... la couleur d'une nuée... un rêve... un souvenir... ou moins encore.

Hélas ! nul... car ces dieux-poëtes sont fragiles en diable, et ressemblent, trait pour trait, aux antiques et bourgeoises divinités mythologiques, à ce Jupiter gras et paillard, à ce Mercure insolent et taquin, et à tant d'autres de ces immortels qui, rebutant sur l'ambroisie, s'ennuyant à crever dans leur éther, s'en échappaient parfois pour venir aimer, rire et banqueter ici-bas, comme de grands seigneurs qui courent en chenille les grisettes et les cabarets, et faisaient ainsi de la providence et de la rémunération entre deux vins... ou entre deux bras.

Et tout cela grâce à cette damnée réaction du physique sur le moral, car là était le vulnérable côté du paganisme, d'avoir donné des sens à ses dieux, sens qui, en raison de leur nature divine, avaient de plus la merveilleuse propriété de toujours renaître et de ne jamais se trouver rassasiés ; de sorte que ce pauvre monde d'ici-bas servait de petite maison aux maîtres du tonnerre.

Or donc, pour en revenir à notre dieu-poëte, si on le blâme de suivre les capricieux écarts de sa pensée, de ses souvenirs ou de son organisation pour résoudre le problème de l'existence des personnages qu'il a créés, sans payer logiquement à chacun selon ses œuvres... ne peut-on pas d'ailleurs répondre que l'être mystérieux qui s'amuse à écrire incessamment cet éternel roman qu'on appelle le genre humain, autorise les plus singuliers dénoûments par l'étrangeté de quelques-unes des pages de cette triste bouffonnerie.

Et, à ce propos, je me souviens qu'un mien grand-oncle (chanoine de Reims) me disait d'habitude : « Mon cher enfant... aux jeux de hasard, jouez toujours au hasard... »

Or, ces paroles renfermaient, à mon sens, une vérité profondément morale, car c'était dire ce qui est, c'était dire qu'il est aussi fou de s'attendre à trouver quelque chose de conséquent et de logiquement lié dans la succession des événements qui composent l'existence humaine, que de vouloir calculer à coup sûr les chances du creps ou du pharaon. C'était dire enfin que ce qu'il y a de plus sage à faire dans cette vie de hasards est donc de la jouer... au hasard.

Quant à ces miraculeuses analogies, à ces coïncidences frappantes, à ces grandes leçons providentielles données au monde, on nous permettra de regarder ces merveilleuses explications du passé comme aussi probantes que celles de ces trois commentateurs dissidents, qui, avec une irrécusable lucidité, trouvaient chacun une intention différente (mais toujours profondément morale et philosophique) dans je ne sais plus quel tableau d'Hogarth. Malheureusement pour les messieurs à commentaires, le bon Hogarth avoua naïvement que ces belles choses n'étaient entrées pour rien dans la composition de son œuvre toute d'imitation, qui, je me le rappelle maintenant, représentait un homme endormi sur le bord d'un chemin.

Après cela, considérés comme jeux d'esprit, ces suppositions et ces rapprochements sont des passe-temps fort agréables, et sinon plus utiles, au moins aussi amusants que la combinaison d'un logogriphe.

Mais revenons à cet ambitieux parallèle du poëte et de Dieu.

Un des priviléges les plus précieux du poëte est aussi de lire au fond du cœur des créatures dont il a peuplé son monde à lui ; car il peut, si bon lui semble, arracher tous les voiles et montrer les âmes qu'il a faites (quelquefois aussi à son image) dans leur charmante ou hideuse nudité. Usurpant ce privilége (car nous sommes, hélas ! bien loin d'être poëte), nous allons, dis-je, tâcher de donner au lecteur une idée assez exacte de cet aumônier, dont l'ironique et sévère langage avait le pouvoir de singulièrement imposer au comte de Vaudrey.

D'une fort ancienne et fort honorable maison, l'abbé de Cilly n'avait embrassé l'état ecclésiastique que depuis environ deux ans, et les événements qui décidèrent cette vocation méritent d'être rapportés. L'abbé passa la plus grande partie de sa jeunesse dans un château situé au milieu des Vosges, une des principales propriétés de son père, M. le baron de Cilly, homme fort spirituel, qui, après avoir eu beaucoup de succès à la cour du régent et de Louis XV, se lassa de cette existence frivole et creuse, quitta Versailles, et se maria, jeune encore, à la fille d'un de ses voisins de terre.



L'immortalité de l'âme, c'est l'immortalité de l'intelligence. — PAGE 76.

Après une année de mariage, la baronne mourut en donnant le jour à Arthur, maintenant abbé de Cilly. M. de Cilly fut médiocrement touché de cette mort, en y réfléchissant bien ; il en fut même presque satisfait, car sa femme eût peut-être contrarié le développement de l'étrange et forte éducation qu'il voulait donner à son fils.

Arthur se trouvant donc soumis désormais à une seule influence, son père songea sérieusement au plan qu'il s'était tracé pour élever son fils, qui absorbait toutes ses idées, tout son avenir. Car, nous l'avons dit, jeune encore et dégoûté du monde, M. de Cilly se promettait un bonheur infini à voir grandir cet enfant sous ses yeux, et à suivre pas à pas le développement de ses facultés.

Mais il poussait la jalousie paternelle à ce point, qu'il eût été un supplice de voir un précepteur donner les moindres leçons à son fils ; il voulait qu'Arthur reçût tout de lui : corps et esprit. Aussi, encouragé par cet espoir et mû par une forte volonté, M. de Cilly, déjà assez éclairé, se livra de nouveau à des études savantes et variées : doué d'une mémoire extraordinaire, et grâce à une bibliothèque nombreuse et choisie, il atteignit en quelques années les limites du vaste champ qu'il avait tracé à son intelligence, sinon très-élevée, au moins infiniment laborieuse et sagace.

Possédant d'ailleurs quelque langues mortes et vivantes, aucune branche des connaissances physiques ou morales ne lui était tout à fait étrangère. Bon musicien, peignant à merveille, d'une habileté peu commune dans les exercices du corps, M. de Cilly était en un mot un homme complet... complet, moins le génie, qui crée et suit la route solitaire qu'il s'est impérieusement ouverte.

Mais, si M. de Cilly était inapte à créer, il n'y avait pas d'homme au monde qui eût mieux profité des créations des autres... qui en eût mieux exprimé tout le suc, et se le fût pour ainsi dire approprié. Enfin, si ce n'était pas l'harmonie mélodieuse et puissante qui fait vibrer les airs, c'était au moins l'écho le plus exact, le plus pur, le plus parfait de cette mélodie.

On avouera que de pareilles facultés, jointes à son profond amour paternel, à son caractère droit et généreux, faisaient de M. de Cilly le plus rare des précepteurs. A la mort de sa femme, il ne voulut pas de nourrice pour Arthur, car M. de Cilly avait à ce sujet des idées peut-être bizarres, mais extrêmement arrêtées. Prétendant qu'un enfant pouvait moralement hériter par cette voie de penchants bas et vulgaires qu'il était difficile d'étouffer plus tard, il voulut faire allaiter son fils par une créature qui ne pût au moins lui transmettre que des instincts purement physiques ; pour cela, M. de Cilly choisit la chèvre, la chèvre vive, alerte, infatigable, pensant que la constitution de son fils ne pourrait, après tout, que gagner à cette espèce d'hérédité animale. Il ne se trompa pas, et les forces et le tempérament d'Arthur se développèrent avec une prodigieuse énergie.

Mais si M. de Cilly souriait orgueilleusement à la grâce et à la vigueur de son fils, on ne saurait croire les angoisses qui le torturèrent jusqu'au moment où il put asseoir des conjectures raisonnables sur la capacité d'esprit de son enfant. Et au fait, pensez donc avec quelle dévorante inquiétude il devait épier chaque impulsion, chaque bégaiement, chaque désir, chaque instinct de ce fils qu'il avait rêvé spirituel et intelligent !

Quelle anxiété douloureuse !... quelle timidité dans ses épreuves !... que d'hésitation dans ses espérances !... que de joies cruellement suspendues, quand ce pauvre père, se défiant de sa partialité, devenait presque injuste pour son fils, tant il craignait de se laisser surprendre par un amour aveugle ! Mais concevez aussi quel fut l'immense bonheur de M. de Cilly, lorsqu'il s'aperçut que son Arthur, joli, leste et vif, semblait prévenir et rassurer la curiosité peureuse de son père par des questions d'une perspicacité peu commune, quoique naïve et enfantine. Car ce qui rendait encore M. de Cilly le plus heureux des hommes, c'était de voir que son fils avait le langage, l'esprit et la gaieté charmante de son âge, et non le maintien niais et sérieux, les idées grotesquement avancées de ces petits prodiges qui ont l'avantage d'étaler à dix ans l'insipidité prétentieuse dont ils auraient peut-être rougi à vingt, et d'être imbéciles un peu plus tôt et pour toujours. Pauvres enfants, pauvres petites têtes fraîches et blondes que de stupides parents ensevelissent sans pitié sous de grandes perruques de vieillards !

Ce fut donc en voyant l'esprit droit et prompt de son fils se révéler, surtout par une curiosité raisonnée, une compréhension vive et une appréciation correcte, que M. de Cilly fut largement payé des travaux immenses qu'il s'était imposés. En effet, Arthur, familiarisé jeune avec les études les plus abstraites, doué d'une imagination ardente, que la solitude avait encore exaltée, trouvant dans les arts les plus aimables délassements, entretenant sa vigueur, et reposant sa contention d'esprit par la chasse, l'escrime ou l'équitation, se développant libre et fort au milieu de cet air vif et pur des montagnes ; Arthur, dis-je, atteignit sa vingtième année, ayant à peu près embrassé le cercle des connaissances humaines que son père lui avait fait parcourir ; mais possédant ce que son père n'avait pas : un génie créateur qui s'était révélé çà et là, pour ainsi dire à son insu, tantôt par des poésies étincelantes de fraîcheur et de jeunesse, tantôt par des mélodies empreintes de grâce et de sérénité, ou bien par de larges ébauches d'une couleur puissante et lumineuse ; car il y avait une affinité étroite entre les vers, la peinture et la musique de ce jeune homme, parce qu'après tout la poésie est une, qu'elle se traduise par un chant, un poëme ou un tableau ; seulement le génie complet parle ces trois langues.

Mais, par une anomalie singulière, Arthur joignait à cette verdeur, à cette richesse de pensées, une forte tendance à un esprit implacablement analytique. Cette dernière et terrible faculté d'analyse avait sans doute été sitôt développée chez lui, par l'habitude des sciences mathématiques et physiques dont son père lui avait donné les premiers éléments, et qu'il avait, lui, approfondies autant que possible.

Or, à cet âge où l'enfance finit à peine pour la plupart des hommes, Arthur, beau, riche et bien né, d'un caractère noble et ferme, pouvait déjà, lui, se montrer grave et érudit avec les savants, artiste avec les artistes, gentilhomme accompli avec les gens du monde.

Aussi, en voyant ce fils admirablement doué, M. de Cilly eut un moment d'extase et d'orgueil indéfinissable. Mais tout à coup il fut saisi d'un sentiment d'affreuse tristesse en se disant : Que je meure demain, que ce cœur ingénu, bon et généreux, se trouve jeté dans un monde

égoïste et insouciant... quel avenir, mon Dieu! Le pauvre enfant, comme l'homme de la fable, échangera ses belles pièces d'or contre des feuilles sèches : et qui sait alors si l'amertume des déceptions ne dépravera pas cette âme jusqu'à présent si pure et si élevée? Non, non, il n'en sera pas ainsi ; avant de voir le monde, mon fils le connaîtra tel qu'il est ; et puis encore, cette étude théorique des hommes servira d'aliment à la dévorante activité de son esprit... qui m'effraye parfois.



Ah! cagne que tu es, je te tiens. — PAGE 77.

M. de Cilly se mit donc à rassembler ses souvenirs, afin de raconter à son fils sa vie tout entière, avec ses joies et ses chagrins, sans affecter une misanthropie ridicule, ou une adulation puérile pour les convenances sociales. Il écrivit ainsi des mémoires, précieux en cela que, disant avec naïveté l'existence d'un seigneur fort à la mode sous le régent et sous Louis XV, ils résumaient toutes les positions, toutes les phases, toutes les chances de la vie d'un homme du monde, et devaient être, aux yeux d'Arthur, le plan exact et précis du pays qu'il aurait un jour à parcourir. Seulement, comme dans ces mémoires il était question de nombreuses bonnes fortunes, M. de Cilly, craignant que de pareils récits ne donnassent une mauvaise direction à l'esprit d'Arthur, sachant aussi l'empire que prend une femme adroite et du monde, lorsque la première elle a éveillé ou satisfait nos désirs, M. de Cilly, dis-je, pour arracher Arthur au danger de ces influences futures, acheta la fille d'un de ses fermiers, une jeune, belle et sotte créature, et la donna pour maîtresse à son fils.

M. de Cilly agissait en cela fort sagement, car il eût manqué son but si ses confidences eussent produit sur l'ardente et jeune organisation de son fils l'effet d'un livre obscène ; il voulait, au contraire, qu'Arthur, ayant d'abord rassasié ses sens, fût capable de ne plus voir qu'une suite de preuves et de déductions morales dans les leçons de l'expérience paternelle, au lieu de s'attacher avidement à tout ce que ces révélations devaient avoir de matériel et de grossier

Ce fut alors que M. de Cilly crut pouvoir présenter à son fils le tableau du monde tel qu'il l'avait vu, sans ménagements et sans scrupules, sans rien outrer et sans rien affaiblir. Il lui montra la société vraie, avec ses amours éphémères et sensuels, ses amitiés hypocrites et son bonheur de surface ; en un mot, il ne lui cacha rien, et par conviction, et par une espèce d'égoïsme dont il ne se rendait pas compte, mais qui lui disait de peindre le monde dans toute sa nudité, afin qu'Arthur aimât davantage encore l'ami fervent et dévoué qu'il trouvait dans son père.

Or, jamais leçons n'eurent un effet plus subit, ne furent plus amèrement comprises. Il en fut de ces notions théoriques du monde comme il en avait été de celles de la science : une fois la lice ouverte, le but indiqué, le génie pénétrant d'Arthur avait franchi l'espace d'un seul bond, en laissant bien loin de lui son père, qui le suivait timidement des yeux.

Car, grâce à une singulière faculté d'intuition donnée aux esprits supérieurs, il suffisait en toutes choses qu'Arthur eût le moindre point de départ pour arriver à une conclusion nette et rigoureusement logique : aussi M. de Cilly fut-il épouvanté des sarcasmes dédaigneux que son fils lança bientôt contre un monde qu'il n'avait jamais vu, et qu'il peignait pourtant des couleurs les plus vraies et les plus désolantes.

Oui, M. de Cilly écoutait Arthur avec ce sentiment de terreur qu'on éprouverait en voyant le gland qu'on a planté grandir,... grandir,... et devenir un chêne, dans l'espace d'une seconde ; car ce malheureux homme avait cru semer sur un sol fertile, mais qui suivrait au moins les lois de la nature pour faire tout arriver à son heure. Non, en un instant chaque fruit était mûr, et tombait en laissant son arbre nu, triste et dépouillé.

Alors M. de Cilly essaya maladroitement de revenir sur ses pas ; car tant que l'incroyable pénétration d'esprit d'Arthur n'avait atteint que les profondeurs du savoir, tant que ce pauvre père ne s'était vu dépasser que dans les exercices de l'intelligence, rempli de son orgueil paternel, il avait été insolemment fier de se sentir inférieur à son fils.



Sir Georges.

Mais quand il vit ce fils posséder, à vingt ans, une connaissance du monde aussi anticipée, qui, lui arrachant violemment ses illusions, sans lui laisser le plaisir de les avoir eues, devait l'empêcher d'être dupe de ses premières croyances et de goûter ainsi le seul bonheur qu'il ait été donné à l'homme d'éprouver, M. de Cilly, devinant l'avenir le plus triste pour son fils, voulut l'arracher à cette fatale destinée.

Hélas! il n'était plus temps : sa parole avait été trop exacte, trop naïve, pour ne pas se stéréotyper dans l'esprit d'Arthur, doué d'une af-

finité si exquise pour toute vérité. Aussi M. de Cilly fut-il réduit à invoquer son expérience personnelle contre l'inexpérience de son fils.

Mais Arthur, soulevant la question dans une sphère plus élevée, appuya ses raisonnements sur l'histoire des révolutions politiques. Ce bideux et étroit égoïsme qui bat au cœur de la société, il le retrouva aussi bideux et aussi étroit dans les combinaisons honteuses de la diplomatie, ou dans les violences brutales des conquérants ; seulement, changeant de nom comme un parvenu, cet égoïsme se faisait vaniteusement appeler machiavélisme ou tyrannie. Arthur prouvait donc que les résultats étaient identiques, et qu'il n'était pas besoin d'être plus infâme pour sacrifier l'alliance d'un peuple dévoué que pour trahir l'affection d'un ami sincère, expliquant ainsi les roueries de l'homme politique par les roueries de l'homme du monde, parce que, disait Arthur, « le pouvoir, en élevant les hommes, n'élevait pas pour cela leur nature, mais leur donnait seulement l'occasion d'envier des objets plus importants ; de sorte que, bien que le but fût plus élevé, les moyens que l'homme employait pour y parvenir étaient toujours aussi honteux et aussi misérables. »

Pour la première fois, Arthur se vit donc en opposition directe avec son père, et M. de Cilly, parlant contre sa propre conviction, trouvant dans son fils un adversaire trop au-dessus de lui, fut dans l'impossibilité de lutter plus longtemps, et se vit réduit à se taire, confondu de la puissance des raisonnements d'Arthur.

Malheureusement, Arthur, égaré par l'ivresse de cette ardente discussion, emporté malgré lui par l'irrésistible ascendant de son génie, s'était élevé dans une sphère si haute, que les signes sacrés du caractère paternel avaient disparu à ses yeux, et qu'il ne voyait plus dans M. de Cilly qu'un antagoniste incapable et avouant misérablement sa défaite.

Aussi, loin de s'arrêter, Arthur le poursuivit sans pitié ; seulement, sa parole, de grave et mesurée qu'elle avait été d'abord, devint caustique et amère ; sa conviction éclata en foudroyants sarcasmes ou en railleries acérées, comme si l'adversaire qu'il combattait n'eût pas mérité d'autres armes. Enfin, il ne mit fin à cette scène cruelle que lorsqu'il eut, pour ainsi dire, fait mesurer pas à pas à son père l'énorme distance qui le séparait de lui.

Mais l'âme d'un père est un trésor si inépuisable d'amour, de pardon et de bonté, que M. de Cilly ne regretta sa défaite que parce qu'il n'avait pu arracher à son fils une conviction désolante, quoique vraie. Quant à l'âcreté de la discussion, il connaissait trop l'amour d'Arthur pour s'en trouver offensé, et quant au sentiment de la supériorité de son fils sur lui, c'était depuis longtemps sa joie, son orgueil et sa gloire.

Mais, hélas ! si le souvenir de cette fatale discussion ne paraissait devoir rien changer aux relations de M. de Cilly envers son fils, quelle perturbation il apporta dans la vie d'Arthur, lorsque, revenant à lui, sortant de cette exaltation passagère, il se souvint de la terrible découverte qu'il venait de faire ! Non, on ne saurait peindre l'épouvantable angoisse qu'il éprouva en pensant qu'il venait d'apprécier à tout jamais la faible portée d'esprit de son père ; et avec quel profond désespoir il vit tomber le prestige qui jusque-là avait grandi la figure paternelle, et la rendait imposante comme celle de Dieu.

Car, du moment où il se fut aperçu de l'infériorité relative de M. de Cilly, Arthur ne put échapper à cette pensée obsédante, impitoyable, qui sans cesse lui disait : « Tu es supérieur à ton père par l'intelligence. »

Et de ce moment cette pensée empoisonna les jours d'Arthur... parce qu'il adorait son père... Tantôt il se promettait de ne plus discuter avec lui et d'adopter sans réplique toutes ses opinions ; mais bientôt il craignit qu'en faisant preuve d'une aussi aveugle soumission M. de Cilly ne vît dans cet assentiment perpétuel que la volontaire abnégation du fort envers le faible qu'il dédaigne. Voulait-il, au contraire, lutter contre lui, comme on lutte avec un égal en intelligence, il tremblait qu'il ne prît cette résistance pour l'arrogante conviction de la supériorité qui veut s'imposer parce qu'elle en a le droit. Aussi, depuis ce jour fatal, Arthur, préoccupé de l'idée constante d'éviter toute discussion, tant il craignait de blesser involontairement son père, devint avec lui sombre, taciturne, réservé ; il le fuyait presque ; et n'osant plus se livrer à cette confiante et douce familiarité qui, jusque-là, avait régné entre eux, il passait des heures, des jours, dans un morne silence, et ne répondait qu'avec crainte et défiance aux questions empressées de son père.

M. de Cilly s'aperçut bientôt de ce changement étrange, et longtemps ce fut en vain qu'il en chercha la cause ; car, nous l'avons dit, il s'avouait si naïvement son infériorité qu'il ne lui était pas encore venu à l'idée que son fils pût rougir de lui... Mais les précautions d'Arthur trahirent malheureusement les craintes de son âme délicate et noble ; M. de Cilly se méprit sur sa pensée, et il crut fermement que son fils lui témoignait son dédain, quand au contraire son fils n'avait qu'un but, un vœu, un désir, celui d'éloigner cette idée de son père.

De l'instant où cette fatale erreur devint aux yeux abusés de M. de Cilly une douloureuse certitude, la défiante réserve d'Arthur ne put, hélas ! que trop facilement s'interpréter dans ce sens. Trop fier pour se plaindre, M. de Cilly se résigna, dévora longtemps les larmes amères que devait faire couler une aussi horrible révélation, et sa santé commença de s'altérer. Ce fut alors qu'Arthur se prit à maudire cette élévation de l'intelligence que l'étude et le savoir avaient encore exaltée en lui... puisque cette puissance morale l'avait rendu à jamais misérable, en flétrissant pour toujours ce bonheur profond, cette adoration filiale qui avait fait la joie de sa jeunesse. Et une incurable mélancolie vint aussi l'accabler, surtout lorsqu'il vit que l'état de son père devenait de plus en plus alarmant.

Car aussi, comment peindre le cruel changement qui s'était opéré dans l'existence de ces deux êtres, autrefois si paisibles et si tendres ? comment peindre leurs regrets poignants... à l'un de posséder le savoir, à l'autre de l'avoir donné ? Comment peindre la défiance horrible de ces deux âmes grandes et pures, qui ne se sentaient si douloureusement déchirées que parce qu'elles étaient d'une noblesse et d'une délicatesse exquises ? Comment peindre, en un mot, la contrainte glaciale qui remplaça leurs doux épanchements ?... car, hélas ! depuis ce jour fatal, plus de ces longs entretiens où Arthur déployait ingénument toutes les merveilleuses beautés d'un génie qu'il ignorait lui-même, parce que, depuis ce jour, avec la conscience de son génie, Arthur en avait pour ainsi dire acquis la pudeur... parce que, depuis ce jour, elle était morte malgré lui, cette admiration naïve et candide, cette sublime et sainte croyance filiale, qui fait voir dans un père un être sacré qu'on adore aveuglément comme Dieu, sans chercher à l'expliquer par une sacrilége analyse.

Que l'on se figure donc maintenant quelle devait être l'épouvantable existence de M. de Cilly, qui haïssait trop le monde pour y chercher des consolations, et qui, avouons-le, n'avait pas la foi nécessaire pour oublier les peines d'ici-bas, en songeant à une meilleure vie ; car il est une question que nous n'avons pas encore abordée jusqu'à présent, nous voulons parler des idées religieuses du père d'Arthur.

M. de Cilly n'avait aucune croyance religieuse, si l'on entend par croyance une foi aveugle à la révélation divine et aux autres mystères incompréhensibles du christianisme.

D'un esprit correct et droit, M. de Cilly disait qu'il ne pouvait croire ce que son intelligence se refusait à comprendre : il reconnaissait un moteur mystérieux dans la nature, mais par cela même que cet agent était un mystère, il ne pensait pas qu'on pût rationnellement s'en faire une idée exacte et lui assigner un nom et des attributions.

Il ne confondait pas pour cela la foi des autres avec l'hypocrisie ; il croyait seulement que la foi était comme un sens à part donné aux élus, une espèce de révélation faite à eux seuls, mais il ne pouvait pas plus se rendre compte des corrélations de ce sens, qu'un aveugle-né ne pourrait se faire une idée de ce que c'est que la vue et la lumière.

Malheureusement, Arthur, élevé par son père dans cet état d'incertitude religieuse, ne possédait pas non plus la foi, mais il s'était fait pour ainsi dire un système de croyance matérielle et politique aux lois morales et écrites du christianisme, selon son idée de regarder les religions comme autant de formules gouvernementales, tendant toutes au même but...

Seulement, parmi ces formules, la religion chrétienne était la seule qui lui parût divine dans l'acception poétique donnée à ce mot pour exprimer le type du parfait. C'était à ses yeux le plus magnifique des codes de l'humanité ; et la toute-puissance spirituelle accordée à cet apôtre en ellipse qui, du haut d'une chaire d'humilité, dominait également le royal esquif et l'océan populaire, citait au tribunal de Dieu le roi despote ou le peuple révolté, paraissait à Arthur la plus généreuse et la plus sublime des combinaisons sociales ; et, s'il ne pouvait la comprendre comme révélation divine, il la considérait du moins comme le chef-d'œuvre du génie législatif. Arthur admirait encore la haute et sagace prévision de l'auteur de cette loi sublime qui, sachant que dans son orgueil tout homme peut nier l'infaillibilité de ce qu'a fait ou dit l'homme, donnait à son œuvre de liberté, d'amour et de charité, une naissance divine, mettant ainsi toute discussion au sujet de son origine parmi les plus graves atteintes portées à cette religion.

Or, comme cette charte magnifiquement résumée par la morale angélique du Nouveau-Testament n'avait qu'un but possible, celui du bonheur des hommes, Arthur voyait dans tout adversaire de cette croyance religieuse, politique ou sociale, pour lui c'était tout un ; Arthur voyait, dis-je, un criminel, sinon de lèse-Divinité, au moins de lèse-société ; aussi avait-il le plus profond mépris pour l'école prétendue philosophique dont Voltaire était le chef et le type, école stupide ou menteuse, bassement fourbe, niaisement méchante, qui attaquait le Christ et sa religion au nom du peuple et de la liberté !... le Christ ! dont l'œuvre tout entière se résumait par ces deux mots... liberté, charité... le Christ qui était mort pour le peuple, dont il défendait les droits contre d'avides oppresseurs... le Christ qui faisait tomber les chaînes des esclaves... le Christ qui donnait à ceux qui avaient foi une éternelle félicité en échange de quelques jours de malheur sur la terre... le Christ qui, partageant le royaume des cieux à ce grand nombre qui ne possède rien ici-bas, leur faisait supporter une vie de misère avec une résignation sublime, de sorte qu'ils regardaient dédaigneusement l'existence somptueuse des riches, et qu'ils les plaignaient au lieu de les envier... le Christ, enfin, qui substituait l'avenir au néant... l'espérance au désespoir... l'amour à la haine... la communion à la personnalité...

Après cela, disait-il, que l'on traite la foi qui croit d'ignorance, de préjugé ou d'abrutissement ; que l'on traite les promesses du Christ de fictions, de mensonges, peu importe cette monstruosité.

Il est une chose que l'on ne pourra jamais nier, c'est le bonheur po-

stil de ceux qui croient sincèrement, c'est la haute et consolante moralité de ce que les philosophes appellent fictions ou mensonges.

Car, dans toute société, disait encore Arthur, il y aura toujours un nombre incommensurable d'hommes à jamais voués, quoi qu'on fasse ou qu'on promette, aux privations et au malheur. Eh bien ! osera-t-on nier que celui qui, par le pouvoir de la foi qu'il leur inspire, donne à ces infortunés (car dès qu'ils croient ils ont), leur donne, dis-je, s'ils sont vertueux et résignés, le bonheur éternel en échange des privations qu'ils subiraient de toutes façons ici-bas : osera-t-on nier que ce Dieu, ce législateur ou cet homme, n'ait pas résolu de la façon la plus morale et la plus consolante la plus importante de toutes les questions sociales, celle qui est la source de toutes les révolutions ; en un mot, celle de rendre heureux et satisfaits ceux qui n'ont pas, en assurant le repos de ceux qui possèdent (1).

Enfin, disait Arthur, le philosophe, l'encyclopédiste le plus acharné niera-t-il qu'en admettant, je le veux, cette seconde vie comme une fiction ou un préjugé, ce ne soit pas au moins une admirable fiction, un mensonge bien consolant, un préjugé bien sublime, que celui-là qui vous fait croire fermement que vous reverrez ceux que vous pleurez, et que votre existence ne finit pas au fossoyeur. . . . .

Telles étaient les pensées religieuses d'Arthur.

Après avoir vécu pendant quelques mois encore de cette vie sombre et décolorée, M. de Cilly mourut en emportant dans la tombe la triste conviction qui avait abrégé ses jours.

Et Arthur se trouva seul au monde. Alors sa douleur fut immense, ce fut une douleur froide, sentie, raisonnée, qui creusa profondément son lit dans la solitude de cette âme puissante, comme ces ruisseaux cachés qui minent sourdement un rocher gigantesque. Car le principal caractère d'une pareille douleur est un calme glacial aussi muet que la pierre du sépulcre ; ce sont les chagrins hypocrites qui cherchent le monde pour s'y écheveler et pousser leurs sanglots menteurs.

Arthur, lui, n'usa pas ainsi sa douleur, il en vécut ; sa vie fut désormais un long remords, une sanglante et continuelle malédiction contre cette vaine science qui lui avait ravi la seule croyance dans laquelle il pouvait avoir foi : mais, au lieu de fuir ces souvenirs qui lui rappelaient la perte de son père, il les évoqua et s'y plongea avec une mélancolie amère, car cette idée fixe qui vous ramène toujours à la mort de ceux qui vous étaient bien chers ne paraît affreuse qu'aux insensibles : ceux-là, ne connaissant pas le charme cruel de cette émotion, se croient obligés de dire qu'elle *fait mal*, parce qu'ils voient pleurer ceux qui l'éprouvent... Malheureux ! qui ignorent la pieuse douceur de certaines larmes. . . . .

Environ un an après la mort de M. de Cilly, Arthur était assis, à la tombée du jour, dans l'immense bibliothèque du château, sa pièce favorite, car c'était là que son père et lui s'étaient autrefois livrés à l'étude avec une si touchante émulation. Cette bibliothèque formait une galerie dont les fenêtres s'ouvraient sur un des sites sauvages et pittoresques des Vosges... C'étaient de hautes montagnes, des pics déchirés, de sombres et noirs sapins dorés par les derniers feux du soleil couchant.

Arthur, rêveur, était accoudé sur une table massive, couverte de papiers et de manuscrits ; autour de cette galerie s'étendaient d'innombrables rayons de livres écrits dans toutes les langues ; près d'une fenêtre on voyait un chevalet et quelques ébauches de peinture, plus loin une harpe et un petit buffet d'orgue... puis çà et là des instruments de physique et d'astronomie, des sphères célestes et des globes ; enfin, dans ce lieu tout semblait retracer, résumer les occupations de la vie la plus intelligente, la plus complète et la plus élevée, et pourtant celui qui maintenant sentait en lui assez de savoir et de génie pour pouvoir se passer de ces livres et les considérer avec l'air de reconnaissance dédaigneuse dont l'homme robuste et fort regarde sa vieille nourrice, celui dont le magique pinceau pouvait fixer sur cette toile les merveilles pompeuses de la création ; celui qui pouvait faire vibrer cette harpe sous les accords d'une ravissante harmonie ; celui qui pouvait deviner la marche des corps célestes, ou dévoiler les travaux de la nature dans ses opérations les plus secrètes : celui qui avait étudié l'âme par la physiologie, et le monde par l'algèbre... celui enfin qui n'était étranger à aucune langue, à aucune science, à aucun art ; celui-là enfin qui, jeune, riche, beau, plein de cœur et de génie, pouvait prétendre à tous les bonheurs... celui-là gémissait torturé par une douleur incurable qui défiait toutes les consolations, et révélait la vanité du savoir et de la richesse pour calmer les plaies de l'âme.

— O vanité de la science, de la fortune et de la jeunesse ! s'écria donc Arthur ; quand, réalisant l'impossible, je concentrerais en moi toutes les intelligences les plus élevées du monde et des siècles... les trésors de la terre... pourrai-je faire que mon père ne soit pas mort ?. . pourrai-je faire que je le revoie un jour ?... pourrai-je donner un aliment à cette dévorante activité d'esprit qui me consume... et un but à ma vie ? Oh ! malédiction sur le savoir ! puisque la brutale ignorance du plus stupide paysan de mes terres lui donne ce que je payerais au prix de mon sang, lui donne la certitude de revoir un jour et pour toujours l'être qu'il regrette ... et lui explique sa vie par l'éternité à laquelle il croit... Malédiction !... Voilà donc que l'ignorance opère un miracle, peuple un monde immortel de sublimes et saintes visions, quand le savoir le plus profond ne me dit à moi que destruction, désespoir et néant... Oh ! si je pouvais croire ! . . . .

Que faire maintenant de cette vaine science ! Que peut-elle pour moi ? Elle a élevé ma pensée dans les plus hautes régions... Mais elle m'a isolé à jamais des autres hommes en me rendant fier de mon savoir et dédaigneux de leur infériorité. Tous les merveilleux secrets de la nature, je les ai touchés au doigt... je sais tout ce qui est... et je ne puis commander ce qui n'est pas... Pourquoi vivre ? pourquoi ? . . . .

Je veux pourtant essayer si la vie agitée, bruyante du monde n'engourdira pas cette irritation de la douleur et de la pensée. Arthur quitta donc les Vosges peu de temps après cette soirée et se rendit à Versailles, où il avait quelques parents.

On conçoit qu'avec sa beauté, son rang, sa fortune, son esprit, Arthur eut ce qui s'appelle de grands succès dans le monde ; mais les leçons de son père, jointes à son singulier pouvoir d'intuition, lui avaient donné une si juste et une si véritable idée du monde : il avait eu sous les yeux, pour ainsi dire, un plan si topographiquement exact de tout ce qui devait lui arriver, qu'il ne trouva pas le moindre piquant à ces triomphes ou à ces déceptions. Pour lui, le monde était une pièce de théâtre qu'il avait lue, qu'il savait par cœur, et qu'il voyait jouer devant lui par d'assez médiocres acteurs ; et puis, au résumé, que sont, après tout, les succès du monde ? et que pouvaient-ils paraître surtout aux yeux d'un homme tel qu'Arthur, pour qui l'analyse était comme un creuset, à l'action duquel il soumettait ce qu'on était convenu d'appeler le bonheur ?... Et ce bonheur, tel brillant, tel doré, tel parfumé qu'il fût... n'y laissait jamais que cendres sèches et amères.

Arthur avait pourtant essayé de quelques liaisons dans le monde... Mais, s'apercevant bientôt que là, comme ailleurs, l'amour n'était qu'un prétexte décent pour arriver à la jouissance matérielle, il préféra d'abréger cette ennuyeuse formalité, en achetant de belles courtisanes qui savaient au moins leur état, de sorte que, n'ayant plus besoin pour cela des relations du monde, il le quitta. Alors il voulut voyager ; il parcourut l'Europe et l'Asie, mais il se trouva froid devant les plus magnifiques spectacles de la nature ; car, décomposant ou expliquant tout par la chimie, la physique ou l'algèbre, au lieu d'impressions douces et vivifiantes il ne lui restait qu'une nomenclature scientifique, sèche et aride. Oh ! c'est que pour être profondément remué à l'aspect d'un site imposant et grandiose, il faut sentir s'éveiller dans son âme l'idée du Dieu qui a créé les mondes, ou frémir en soi le luth mystérieux du poëte.

Mais Arthur ne comprenait pas Dieu et ne se sentait plus poëte : hélas ! la poésie écrite, peinte ou chantée, était morte à jamais en lui, morte comme les feuilles meurent à l'automne ; car, chez un homme aussi complet, cette splendide et triple poésie n'avait pas été ce qu'on appelle des talents, mais l'expression harmonieuse de la joie pure et sereine de l'adolescent qui sourit à l'existence, mais le cri profond de bonheur et d'amour que jette toute créature en voyant le soleil briller et les fleurs s'entr'ouvrir.

Enfin Arthur avait été poëte parce qu'il avait eu seize ans, poëte parce qu'il avait eu un père adoré, poëte parce que son avenir avait été riant et doré ; poëte, enfin, comme l'oiseau du ciel qui chante tant que dure le printemps. Mais, après le printemps, l'hiver ; après la poésie, l'analyse. Et Arthur, nous l'avons dit, surtout depuis la mort de son père, s'étant trouvé réduit à une désespérante analyse, se sentait plus que jamais accablé sous le poids de cette obsédante question : Pourquoi existé-je ? Question affreuse, quand, tout jeune, on est mort aux joies de ce monde, sans croire à une autre vie.

Arthur voulut encore chercher quelques sensations dans les dangers d'une vie aventureuse, et il se fit soldat, sous un nom emprunté, croyant peut-être sentir jaillir en lui quelque étincelle de l'amour de la gloire : il se conduisit vaillamment, fut blessé et nommé officier sur le champ de bataille. Le lendemain il quitta son poste, dégoûté de cette férocité brutale et stupide d'hommes qui en égorgent d'autres sans haine et sans colère, pour gagner des batailles à des généraux qui les font décimer avec le plus dédaigneux égoïsme.

Il essaya aussi d'écrire, non plus de frivoles poésies, mais de sérieux ouvrages moraux et politiques remplis d'une saine et puissante raison, étincelants d'éloquence et de clarté, qu'il jeta dédaigneusement au milieu de l'ardente polémique qui mettait alors en question les plus imposantes vérités sociales ; ces écrits furent prônés, déchirés, admirés, calomniés. Mais, pour cette âme, il devait être de cette éphémère jouissance d'amour-propre d'écrivain comme des autres jouissances... une fois qu'on la soumettait à l'analyse ; car Arthur avait l'esprit trop juste pour croire à l'action positive et salutaire d'un livre sur la conduite des hommes ; il savait trop bien que le livre qui renferme la morale la plus pure et la plus douce, que *l'Imitation* ne vaut peut-être pas un prosélyte à la vertu, n'empêche pas une action honteuse de se commettre, quand le livre le plus stupidement obscène exalte, propage ou multiplie le vice avec une épouvantable fécondité.

Ce fut alors que, ne trouvant plus rien à tenter pour sortir de l'état

(1) Aussi, du jour où les *propagateurs des lumières* ont eu dépossédé le *prolétaire* de son *royaume des cieux*, sans pouvoir lui rien donner en échange (et pour cause), le prolétaire n'a trouvé rien de plus juste que de vouloir s'emparer des *royaumes d'ici-bas* en manière de compensation, tout disposé, d'ailleurs, à faire bon marché de la jouissance de l'*éternité*.

de marasme moral dans lequel il s'éteignait, il regretta plus que jamais de n'avoir pas la foi religieuse, qui, pensait-il, aurait peut-être calmé ses douleurs inexplicables. . . . .

Aussi, après de mûres réflexions, Arthur se décida à entrer dans les ordres, sans crainte de se voir taxer d'hypocrisie : car il trouvait au contraire noble et généreux de donner aux autres cette foi qu'il regrettait si vivement de ne pas avoir, parce qu'il en sentait toute la consolante sublimité.

Arthur entra donc dans les ordres, et s'il choisit les fonctions d'aumônier à bord, ce fut parce que cette existence lui parut plus pénible et plus en rapport avec le vœu primitif du christianisme, vœu de résignation, de souffrance et d'humilité ; pensant aussi que venant devant Dieu avec son immense besoin de croire, son désenchantement des vanités humaines, sa vieillesse anticipée qui lui permettait d'exercer la lettre de toutes les sévères exigences de son caractère sacré : pensant qu'appelé à voir mourir ses semblables, à les assister à cette heure imposante et mystérieuse, il trouverait peut-être, dans la contemplation profonde de ce passage de la vie à la mort, la solution du problème qu'il cherchait ; que, s'il avait en lui le moindre germe de foi, il se développerait peut-être, et que le malaise inconnu qui le torturait aurait alors un terme.

Il confia donc sa fortune à son intendant, homme probe et sûr, régla l'emploi de ses revenus en bonnes œuvres, et s'embarqua à bord de *la Sylphide*, ayant choisi cette frégate parce qu'il savait n'y rencontrer personne qu'il eût autrefois connu dans le monde.

Tel était l'abbé de Cilly, et le peu de mois qu'il avait passés à bord n'avait pas paru apporter un changement remarquable dans sa situation morale. . . . .

CHAPITRE XLVIII.

CONVERSATION.

Je vous entends.
SCHILLER. — *Wallenstein.*

Environ quinze jours après le combat du *Lively* et la mort de sir Georges, Henri se trouvait presque guéri de sa blessure. Suivant les ordres qu'il avait décachetés, il continuait sa croisière dans les parages des Açores, ayant sous ses ordres sa prise, *le Lively*, toujours commandée par Jean Thomas. Malgré sa grâce et son esprit, le comte avait tellement peu de ressources en lui-même, sa tête était si vide, son imagination si stérile, sa pensée si inerte, son instruction si nulle, que la vie solitaire et monotone qu'on mène forcément à bord pendant une croisière lui pesait horriblement. Son état-major lui offrait bien peu de ressources contre ce désœuvrement qui l'engourdissait. Malgré son austère et rude franchise, la seule conversation de l'aumônier eût sans doute aidé le comte à traîner ces longues heures, mais malheureusement l'abbé avait un goût prononcé pour le silence et la solitude.

Et pourtant le comte se sentait attiré vers l'abbé par ce bizarre esprit de contradiction qui fait qu'on ne recherche jamais plus les gens que lorsqu'ils semblent vous fuir et vous dédaigner. Et, de fait, Henri, quoique d'une intelligence fort médiocre, n'avait pas été sans s'apercevoir de la haute supériorité qui distinguait l'aumônier, et c'est à la conscience de cette admiration, dont il ne se rendait pas compte, qu'il faut attribuer le dépit qu'éprouvait Henri en voyant l'indifférence glaciale et polie avec laquelle ce prêtre singulier lui répondait parfois. Or, un jour, se sentant plus ennuyé que de coutume, le comte fit prier à tout hasard l'aumônier de passer chez lui.

Le prêtre se rendit à ses ordres ; et Henri, peu habitué à cacher ses désirs ou à les contraindre, lui dit résolûment : — Tenez, l'abbé, je m'ennuie comme un mort, et j'ai besoin de votre ministère... non positivement pour me confesser, mais pour vous entretenir du singulier état dans lequel je me trouve depuis quelque temps. A parler franchement, j'ai fait, je vous l'avoue, tous les excès imaginables, j'ai eu des aventures folles ou tristes, des duels heureux ou malheureux, des combats, des naufrages, le diable, enfin... Eh bien ! malgré les souvenirs que devrait me laisser une vie aussi pleine, une fois à bord, quand je n'ai pas à lutter contre une tempête ou à tirer du canon contre quelqu'un, je m'ennuie comme un damné... Après cela, voyez-vous, l'abbé, c'est peut-être aussi que j'ai quelque chose comme des remords... car, avant de quitter la France, je me suis bien cruellement conduit envers une femme qui m'était pourtant aussi dévouée qu'on peut l'être. Et, tenez, au fait, l'abbé, votre caractère vous permet d'entendre cette espèce de confession. Écoutez-moi donc.

Et Henri ayant raconté l'aventure de la tour de Koat-Vên et la mort supposée de Rita, il ajouta d'un air mélancolique : — Eh bien ! voyez-vous, l'abbé, je ne serais pas étonné que quelques aventures de ce genre-là, que j'ai à me reprocher, ne fussent pour beaucoup dans l'état d'angoisse que j'éprouve... Hypocrisie à part, je suis quelquefois effrayé de ma conduite ; car, au fait, je me suis joué impunément de toutes les affections que j'ai inspirées. Je méprise les hommes et les femmes, parce que je les connais ; mais je vous assure, l'abbé, que l'espèce de supériorité que donne ce dédain est loin de compenser le vide qu'elle laisse dans le cœur... C'est de cela que je voulais causer avec vous, en me soumettant d'avance à toutes vos remontrances, car si vous êtes sévère, l'abbé, avouez-le, j'écoute admirablement vos sermons.

En racontant cette histoire et en l'assaisonnant de ces réflexions mélancoliques, Henri avait surtout cherché un texte de longue conversation, comptant bien sur les reproches, ou du moins sur les observations que lui ferait l'aumônier à propos de sa conduite désordonnée, qu'il devait sûrement taxer de cruelle, de fatale, de diabolique ; car, ainsi que tous les Lovelaces, notre cher comte avait un amour-propre de scélératesse fort prononcé, et faisait meilleur marché de ses qualités que de ses vices.

Or, en entendant cette confession, la figure impassible de l'abbé n'exprima ni improbation, ni effroi, ni colère ; seulement il regarda le comte bien en face, et lui dit d'un air froid : — Vous désirez causer avec moi, monsieur, je suis à vos ordres ; mais ce sera une bizarre conversation que la nôtre, car vous êtes un grand seigneur, habitué aux joies du monde ; et moi, monsieur, je ne suis qu'un simple prêtre, dont la parole est grave.

— Mais c'est justement ce que je cherche, l'abbé ; cela se trouve à ravir, car j'adore les contrastes ; aussi j'aurais un plaisir inouï à causer sérieusement et puis, je vous le répète, je trouve le temps d'une horrible longueur quand je suis tout seul.

— A votre place, monsieur, ne pouvant peupler ma solitude, moi, j'échapperais à l'ennui par le sommeil...

— Comment diable, l'abbé ?... Mais boire, manger et dormir quand je ne me bats pas... ce serait la vie d'une brute que je mènerais là ; et pardieu, pour un ministre du saint Évangile, vous me donnez un singulier conseil !...

— Vous n'avez, monsieur, pour occuper votre esprit, ni la foi du croyant, ni les visions du poëte, ni les études de l'homme de science. Vous n'êtes, en un mot, ni un saint, ni un penseur, ni un savant ; la solitude vous pèse, je le crois, mais ce n'est pas à moi de vous la rendre légère, monsieur.

— Pourtant, l'abbé, tel élevé que soit votre entretien, je vous jure que j'y prendrais goût et intérêt ; car, entre nous, je ne suis pardieu pas un sot.

— Vous avez de l'esprit, monsieur, et moi je n'en ai *plus* ; nous ne pourrions nous entendre.

— Voilà de l'humilité chrétienne, l'abbé !

— Ce serait plutôt de l'orgueil, monsieur ; aussi, croyez-moi, ne *causons* pas : vous en seriez aux regrets.

— Aux regrets ! l'abbé... Aux regrets !... Ah ! vive Dieu ! voilà qui pique ma curiosité... Et que diable pourriez-vous donc me faire regretter ?...

Arthur (ou l'abbé), intérieurement choqué de cette suffisance d'homme heureux par la médiocrité de son esprit, qui semblait défier le malheur, répondit au comte d'un air froid et presque méprisant : — Puisque vous le voulez, monsieur, *causons* donc, s'il vous plaît. Jusqu'à présent, en vous comparant aux autres hommes, vous vous êtes trouvé, n'est-ce pas, supérieur au plus grand nombre ? car vous aviez, pensiez-vous, ce que la plupart n'avaient pas : vous aviez le rang, la fortune, l'esprit et la bravoure, vous aviez encore un mépris insolent pour les femmes, ce qui vous donnait toutes les femmes ; vous aviez le pouvoir de vous mettre, sinon au-dessus des lois humaines, au moins au-dessus des lois divines ; vous aviez encore quelques morts à vous reprocher vaniteusement ; vous aviez enfin le droit de maudire avec fatuité votre funeste réputation, qui vous faisait craindre et adorer comme un roué plus séduisant et plus corrompu que don Juan ou Lovelace, fatal et beau comme Satan ; ce qui vous rendait, n'est-ce pas, monsieur, le plus heureux des hommes désespérés ? Vos confidences du moins, tendent à me donner cette opinion de vous, n'est-il pas vrai ?

— Vous n'y êtes pas, l'abbé, dit Henri en hésitant : car c'est en vain qu'il s'était efforcé de lire sur la figure de marbre du prêtre l'intention qui avait dicté ces paroles, afin de savoir si elles renfermaient un sarcasme ou un sermon. Vous n'y êtes pas, l'abbé, reprit Henri. J'ai rarement calculé l'effet de mes vices : mais je me suis livré à ceux qui m'amusaient. Je n'ai eu de haine pour personne. Si je changeai de maîtresse, ce fut caprice et non cruauté ; si j'ai mal fait, ça n'a jamais été par méchanceté raisonnée, mais par insouciance ou étourderie. Quelquefois j'ai aimé sincèrement ; mais quand on m'a trompé, j'en ai plutôt ri que pleuré. Enfin j'ai cherché avant tout ma joie et mon plaisir. J'ai rempli mon but ; mais, de par le ciel ! je n'ai pas pour cela la moindre prétention d'être Lovelace ou Satan !

— Ce naïf aveu me rassure, monsieur ; votre confidence sur la mort de cette duchesse espagnole avait seule causé mon erreur... Excusez-moi donc de vous avoir défavorablement apprécié ; car ce que vous venez de me dire décèle une louable candeur, même dans vos défauts. Votre vice est, après tout, bonhomme... et vous pleurez les morts que vous n'avez pas tués. En vérité, monsieur, tout cela prouve un naturel sensible et bon. Excusez encore la témérité de mon premier jugement...

— C'est-à-dire, l'abbé, j'ai bien, entre nous, quelques reproches sévères à me faire ; je sais que j'ai souvent foulé aux pieds ce qu'on appelle à tort des préjugés, mais ce qui est bien véritablement la morale ; je sais

encore que je n'ai pas assez respecté les liens consacrés par la religion et par les lois, et que tout cela est fort mal, l'abbé, que tout cela est odieux.. très-odieux.., et qu'au résumé je suis peut-être plus blâmable que je ne vous le parais, dit Henri, qui, se trouvant presque piqué de ce que l'abbé se permît de le prendre pour un homme sensible, et qui pis est pour un bonhomme, voulait se relever un peu aux yeux de ce prêtre impertinent.

— Sans nul doute, votre conduite a été fort blâmable, monsieur, reprit l'abbé; mais vous agissiez plutôt par faiblesse et par entraînement pour ce que vous aimiez que par dédain profond de ce que les autres respectaient.. Vous faisiez mal, mais vous vous repentiez, mais vous vous repentez encore, parce que vous êtes bon, humain, et que si, par étourderie, vous avez frappé un être faible, le cuisant chagrin que vous en ressentez vous absout presque... Oui, monsieur, car vous n'êtes heureusement pas de ces hommes cruels et impitoyables qui éprouvent une jouissance amère à blesser les autres hommes dans leurs affections les plus chastes et les plus douces... Vous n'êtes pas de ces sombres mortels pour qui le mépris est un instinct et le mal un besoin; mystérieux humains qui passent sur la terre comme d'effrayants météores, en laissant après eux un bruit vague de pleurs et de malédictions. Oh! non, vous n'êtes pas de ceux-là, monsieur; vos sens ont pu vous égarer, mais votre cœur est resté généreux et noble; et un jour, et bientôt, croyez-moi, vous chercherez dans une union bénie par Dieu, dans les liens de la famille, cette félicité durable et sereine dont vous êtes digne, ce bonheur calme pour lequel vous êtes fait, et que vous désirez, j'en suis sûr, sans avoir la conscience de ce vœu de votre belle âme.

Passer pour réunir les estimables et rares conditions qui constituent l'excellent père de famille, c'était bien pis encore que de passer pour sensible et bonhomme. C'était plus que le comte ne pouvait décemment supporter, cela touchait de trop près à l'injure; aussi reprit-il avec une sorte de dédain et de dépit: Vous outrez furieusement les portraits que vous faites, l'abbé, en mal comme en bien.

— Monsieur le comte est trop modeste, il s'ignore lui même; il a pris pour l'instinct du mal et de la corruption ce qui n'était que l'effervescence de son âge; et le sentiment des vertus privées qui dort dans son cœur, en s'éveillant bientôt, lui prouvera ce que j'ai le bonheur de lui prédire.

— Morbleu! monsieur l'aumônier, s'écria le comte avec colère, raillez-vous, s'il vous plaît?...

L'abbé continua d'un air glacial: — Je ne plaisante jamais, monsieur; je m'étonne seulement qu'une appréciation toute à votre avantage puisse vous blesser!...

— Elle ne me blesse pas, l'abbé, dit Henri en reprenant son sang-froid, elle ne me blesse pas, mais elle m'irrite, parce que vous me peignez là un bonheur dont je ne suis malheureusement pas digne; c'est du regret que j'éprouve, voilà tout; car, entre nous, je n'ai, ni n'aurai jamais rien de ce qu'il faut pour rendre une femme ni une famille heureuse: je suis destiné à vivre seul, l'abbé, ajouta le comte avec un profond soupir de désespéré, seul, toujours seul!...

— Vous vous calomniez à plaisir, monsieur.

— Mais non, l'abbé, mais non; que diable, je me connais mieux que vous: je suis sensuel, inconstant, j'aime à faire des noirceurs, j'ai un caractère affreux, et souvent j'éprouve une joie maligne et presque féroce, quand je vois, par exemple, une femme me céder. Oui, je suis peut-être encore moins avide de sa possession que de cette pensée: que c'est moi qui lui ai fait oublier ses devoirs et perdre son avenir.

— Permettez-moi, monsieur, de croire que, par humilité, vous chargez votre noble caractère des couleurs les plus sombres.

— Mais, corbleu! l'abbé, vous me rendez fou... Je ne suis pas un saint, je ne suis pas à confesse, et je pense fort peu à l'humilité dans ce moment-ci. Je dis ce que je suis, ce que je crois être. Je sais bien, moi, les remords qui m'accablent parfois; je sais bien qu'en examinant ma conduite de sang-froid, je vois que j'ai commis une foule de fautes, qui devraient avoir un nom plus sévère, si le monde était moins indulgent pour le mal qu'il partage... Tenez, l'abbé, aucun des deux portraits que vous avez tracés de moi n'est exact; mais si je ressemble à quelque chose, c'est plutôt à ces hommes diaboliques dont vous avez parlé, et qui font le mal par instinct.

— Monsieur le comte veut railler!

— Railler... monsieur... railler! oh non! je ne raille pas; j'ai de cruels moments, croyez-moi... quand ce ne serait que cette tristesse qui me ronge quand je suis seul, l'abbé!...

— Vous vous vantez un peu, monsieur; c'est de l'ennui, mais non pas de la tristesse.

— Si, l'abbé, si, c'est même du désespoir, croyez-moi; car je suis presque un criminel, après tout, et j'ai bien le droit de me désespérer.

— En vérité, monsieur, vous vous exagérez vos fautes, ce qui est, d'ailleurs, le propre de toutes les belles âmes, continua ironiquement l'abbé, qui souriait de mépris en voyant le comte amené par sa fatuité de vice à se couvrir volontairement des couleurs les plus sombres.

— Tudieu... morbleu! vous êtes indulgent, l'abbé, reprit le comte. Corbleu! c'est une belle âme, en effet, que la mienne!... En trois mois une femme meurt en me maudissant; et je tue, en duel, le mari d'une autre, qui est forcée de se retirer dans un couvent... J'ai une belle âme, en effet, quand rien ne me touche, quand rien ne m'arrête, quand je porte le trouble et la désolation dans les familles; belle âme, en effet, bien digne de goûter ce bonheur paisible et ces joies pures de la famille dont vous me parliez!... belle âme que celle de l'homme qui ne cherche, qui ne trouve son plaisir que dans ce qui coûte aux autres des larmes ou du sang!.., belle âme que celle de celui qui se met presque en dehors de l'humanité par ses vices et ses crimes! Vive Dieu! vous êtes indulgent, mon confesseur, s'écria enfin le comte en se promenant avec agitation dans sa galerie.

— Permettez-moi de vous faire observer, monsieur, continua froidement l'abbé, que d'abord j'avais dit *don Juan*, *Lovelace*, et même *Satan*, et que cette comparaison avait paru vous choquer.

— Eh bien! c'est horrible à avouer, l'abbé, dit Henri à voix basse, mais c'est plutôt cela; oui, oui, vous aviez raison, c'est plutôt cela; mais comment diable aussi convenir d'une pareille ressemblance!

— J'avais donc deviné juste, monsieur; vous êtes heureux de vous trouver plus corrompu que don Juan ou Lovelace; plus corrompu que ces hommes inflexibles et dédaigneux, pour qui l'humanité n'est qu'un jouet ou une victime. Vous êtes enfin le comte de Vaudrey... Alors, plus que jamais, je dois vous dire: Ne causons plus, vous en seriez aux regrets, monsieur.

— Comment cela, l'abbé?

— Sans doute, monsieur! Vous savez n'avoir nulle vertu, nulle qualité morale, mais vous pensez que vos vices ne manquent ni de charme ni d'originalité. Pourquoi donc, je vous prie, ne pas garder pure et intacte cette conviction désespérante (mais flatteuse) que vous êtes un homme au moins supérieur aux autres hommes, par l'infernal mépris avec lequel vous bafouez ce qu'ils révèrent?... Pourquoi sacrifier légèrement l'avantage de votre position d'homme affreusement corrompu, et effacer de votre front maudit ce stigmate diabolique, qui donne si bon air et plaît tant aux femmes?...

— Mais vous espérez donc me convertir, l'abbé? s'écria Henri d'un air presque effrayé.

— Oh! rassurez-vous, monsieur: la vertu n'est pas un sentiment, c'est presque un sens dont le germe divin est au fond du cœur de chaque homme. Mais ce germe est étouffé dans votre âme, il y est mort, monsieur, mort à tout jamais.

Henri respira. — Mais alors, puisque je n'y gagnerais rien, que diable pourriez-vous me faire perdre?...

— L'illusion du vice, monsieur.

— L'illusion du vice, l'abbé?

— Oui, monsieur, l'illusion du vice. J'entends par là que je pourrais peut-être vous montrer votre vice à nu, à froid, tel qu'il est, en le dépouillant de ce faux air de supériorité, de puissance et de force qu'il se donne pour cacher ses ridicules, sa faiblesse et sa lâcheté; car ce qui lui manque à ce pauvre vice, monsieur, c'est surtout ce qu'il veut paraître avoir, c'est le dédain, c'est l'énergie, c'est l'originalité: car depuis la régence, il nous pleut des Valmont, on est inondé de Lovelaces. Satan s'est fait bourgeois de Paris.

— Je ne pense pas, monsieur l'abbé, que ce soit une personnalité, dit sévèrement Henri.

— Monsieur, quand je dis Lovelace... je parle de Lovelace.

— Comment donc, l'abbé, Lovelace même, Lovelace ne trouve pas grâce devant vous?

— Si vous entendez par grâce admiration ou terreur, je vous dirai, monsieur, que je n'admire ni ne crains ce qui est lâche, vulgaire et ridicule.

— Ridicule!... l'abbé, Lovelace ridicule! Lovelace vulgaire! Lovelace lâche!

— Ridicule, monsieur, stupidement ridicule, car il est l'esclave aveugle de ce que la société a de plus misérable, de ce que la civilisation a de plus mesquin, de ce que l'humanité a de plus honteux; ridicule, car il tremble à la seule pensée d'être raillé par un sot à la mode, ou méprisé par une femme corrompue.

— Mais c'est tout le contraire de cela, l'abbé... Lovelace méprise le monde.

— Et cela n'est pas, monsieur! Lovelace ne méprise pas le monde; non, Lovelace ne foule pas le monde à ses pieds, car c'est lui qui rampe aux pieds du monde... le superbe!! Il ne fait pas un pas, un geste, un signe, que ce ne soit pour le monde: il ne dit pas un mot que ce ne soit pour le monde. C'est pour le monde qu'il est parjure, fourbe, niais, infâme, lâche, assassin même au besoin; c'est pour le monde qui le regarde, monde d'imbéciles et de femmes perdues, qu'il s'attache à une séduction comme le galérien à sa chaîne; c'est pour mériter les niais et cruels bravos du monde qu'il séduira Clarisse, qu'il ne désire même pas. Allons! Lovelace l'irrésistible, Lovelace le dédaigneux, Lovelace le beau, on a les yeux sur toi... allons! fais tes tours, jongleur... revêts ton habit de paillettes, montre-nous ta souplesse; allons! travaille, on te regarde. Tiens, voilà une pauvre fille, candide, ingénue, qui ne dit rien à tes sens blasés... il faut la séduire!... Tu ne l'aimes pas, dis-tu?... Qu'importe... il s'agit bien de toi, vraiment... L'ours privé qu'on lâche sur le bouledogue ne mange pas sa victime non plus, il l'étouffera pour plaire aux spectateurs. Allons, Lovelace, à l'ouvrage! Mais on te résiste, à toi l'irrésistible!... Allons, ne te rebute pas: on te regarde, te dis-je, emploie tes nuits et tes jours; médite, épuise ton étroit cerveau, calcule, pâlis, allons, des bassesses, des mensonges, des ruses infâmes; allons,

des poisons; allons, le viol... On te regarde, Lovelace, on te regarde !... Ah ! tu as enfin triomphé... C'est généreux, c'est noble, Lovelace ! mais aussi quels applaudissements te sont réservés ! quelles femmes vont te sourire ! Et ne viens pas me dire maintenant que c'est pour ta vanité, à toi seul, que tu as fait cette infamie. Tu mentirais ; c'est le cachet du roué que d'être fanfaron du vice. Non, non, Robert Lovelace, plat histrion, tu laisserais là tes tréteaux, si la populace musquée, dont tu mendies les bravos, ne s'y pressait pas.

— Mais enfin Clarisse a succombé, Clarisse a été séduite, toujours, s'écria le comte.

— Et c'est en vérité un beau triomphe, monsieur, hardi combat en effet, noble lutte ! D'un côté, un grand seigneur, jeune, riche, sans âme, rompu à l'intrigue, opiniâtre comme tous les esprits vulgaires, protégé par le monde qui applaudit à ses efforts, et par les lois, qui sont muettes pour de tels crimes ; et, de l'autre, une pauvre jeune fille, sans appui, sans expérience, isolée, repoussée, calomniée par sa famille, que le monde raille presque si elle résiste, et condamne si elle cède... Victoire inouïe, éclats de rire sataniques ; le démon triomphe : allons, Satan, déploie tes larges ailes, et retourne à l'abîme... Pauvre Satan novice, maladroit démon, qui a laissé son trône et son océan de feu, pour arracher à grand'peine, et par ruse et par force, ce que Clarisse revenue à elle-même lui refuse toujours, ce que Clarisse eût peut-être offert à un enfant ingénu comme elle. En vérité, monsieur, l'exemple d'un pareil vice est par trop niais pour être dangereux.

— Mais, au moins, Lovelace n'était pas lâche dans ses duels ! s'écria le comte poussé à bout.

— Je ne sache pas qu'on soit homme de cœur, monsieur, par cela seul que le sentiment impérieux des convenances vous aura forcé de mettre l'épée à la main dans un duel : on sait vivre, voilà tout : mais on est lâche, bien véritablement lâche, quand on a compté sur l'impunité pour faire le mal ; on est lâche quand on brave des lois qui ne peuvent vous atteindre ; on est lâche quand on entreprend une infamie, étant bien sûr de trouver dans chaque homme un défenseur, un complice ou un indifférent ; en un mot, le vice est lâche, monsieur le comte, le vice est outrageusement lâche, parce qu'il sait être partout triomphant, honoré, soutenu, tandis que, partout, la vertu est proscrite, pauvre et abandonnée.

— Ah ! vous avouez donc que le vice est heureux, l'abbé ?

— Mais c'est une vérité déjà vieille comme le monde, monsieur ; seulement, ce qu'il faut dire au vice, c'est de quelle espèce est le bonheur dont il jouit ; lui dire qu'il ne peut y arriver qu'à force de bassesses et de lâchetés ; lui dire, avant tout, qu'aux yeux d'un homme pensant il est vulgaire et ridicule ; que le mal qu'il fait manque même de force et de grandiose, parce que le vice fait le mal par faiblesse et non par énergie, comme le feraient le crime et la passion ; ce qu'il faut bien dire à Lovelace, c'est qu'il n'est Lovelace que parce qu'il ne saurait être autre chose ; que ce rôle d'homme à bonnes fortunes, que tout homme peut jouer à vingt ans, devient stupidement bouffon s'il se prolonge plus tard, et s'il devient métier. Et puis surtout il faut bien lui dire encore qu'il n'y a pas de hameau qui n'ait son Lovelace, pas de laquais qui ne soit Lovelace, pas de provincial qui ne soit Lovelace, et que tout cela fait d'excellents Lovelaces, aussi bons et peut-être encore meilleurs Lovelaces que vous, monsieur le maréchal, que vous, monsieur le marquis, que vous, monsieur le président, que vous, monsieur le colonel ; car, bien que vous excelliez dans la théorie du vice, je ne sais quel écho lointain d'honneur et de loyauté résonne encore assez dans votre âme pour vous empêcher d'aller aussi loin que bien des misérables. Cela est désolant, d'être ainsi dépassé, je le sais ; mais cela est. Sans compter qu'il y a mille fois plus de courage, de dédain et de puissance dans le brigand qui rompt ouvertement avec la société, que dans le roué honteux et lâche qui s'y traîne en baisant les pieds de ses victimes.

Après un assez long silence que le comte parut employer à méditer, il dit à l'abbé d'un ton fort leste et fort dégagé : — Tout ceci est bel et bon, l'abbé ; si c'est un sermon, je vous en remercie ; si c'est une personnalité, peu m'importe ; car, quoi que vous puissiez dire, ce que vous flétrissez, si éloquemment du reste, m'amuse au possible et m'amusera encore bien longtemps, je l'espère. En un mot, je compte conserver le plus tard possible cette position d'homme à bonnes fortunes que vous trouvez si ridicule ; je ne vois donc pas en quoi vous m'avez fait perdre l'illusion du vice... mon cher abbé.

— Il est un aveu, monsieur, que l'homme corrompu ne se fera jamais.... pas même dans le mystère le plus intime de sa conscience : c'est de reconnaître qu'il est d'un caractère et d'un esprit trop faible, trop vulgaire et trop lâche pour être vertueux. Aussi, pour lui dissimuler cette sanglante et profonde vérité, son incurable orgueil cherche, ainsi que je vous l'ai dit, monsieur, à voiler la lâcheté, la faiblesse et la vulgarité du vice, sous je ne sais quel faux semblant de dédain, de force et d'originalité ; et c'est en cela que l'homme vicieux se fait la dupe d'une bien misérable et bien impudente illusion, monsieur ; car il n'est rien au monde de plus plat, de plus commun et de plus ordinaire que la vie qu'il mène ; il s'en amuse, soit ; mais il s'amuse d'une chose stupide et vulgaire. Ainsi donc, monsieur, il faut que le vice fasse bien sa part ; qu'il sache surtout que tout homme de cœur et d'intelligence essayera bien de cette existence vide, matérielle et facile ; mais que bientôt, dégoûté de tant de ridicules déceptions, il l'abandonnera avec l'insouciant mépris du jeune homme qui laisse là les jouets de son enfance.

En un mot, monsieur, pour en revenir à l'*illusion* que vous devez avoir perdue *de vous à moi*, vous avez cru, par vos confidences, me donner une haute idée de votre mérite : ceci était une illusion, monsieur, car vous êtes resté pour moi ce que vous étiez quand je vous ai vu pour la première fois, un seigneur fort riche, fort aimable, fort recherché à la cour, et rien de plus : vous avez encore cru m'effrayer ou m'étonner par l'aveu de vos roueries diaboliques, moi, simple prêtre ; cela était encore une illusion, monsieur, car je ne sors pas du séminaire ; je sais le monde, et je sais aussi que pour dix louis le premier laquais venu sera encore plus insolent et plus brutal avec sa maîtresse que vous ne l'avez été avec madame la duchesse d'Alméda pour plaire à une fille. Enfin vos remords et votre désespoir, monsieur, seraient chose fort digne de compassion, s'ils étaient vrais ; mais ils ne le sont pas : c'est une prétention, un cadre à vanité, et rien de plus. Or, une fois pour toutes, monsieur, ou religieusement agenouillé à mes pieds, vous me ferez, à moi, prêtre, l'aveu de vos fautes pour en implorer la rémission avec humilité, ou vous trouverez bon, monsieur, que, comme homme du monde, je vous prévienne que, depuis bien longtemps, les roueries et les noirceurs n'ont plus pour moi le moindre piquant.

En disant ces mots, l'abbé salua le comte avec politesse et disparut.

— Diable d'homme ! dit Henri ; moi qui croyais l'épouvanter ou me faire admirer ! c'est un sage revenu des erreurs de ce monde... Grand bien lui fasse... Pardieu ! je voudrais bien savoir quelles maîtresses il a eues. Mais allez donc lui parler de ça... Bah ! bah ! malgré toutes les belles phrases de ce personnage, il n'en est pas moins vrai que je donnerais mille louis tout à l'heure pour être dans mon Versailles. Diable d'homme ! reprit encore le comte après un moment de réflexion, diable d'abbé ! c'est un libertin blasé... oui, et il n'y a que cela qui me contrarie. Oh ! si c'était un séminariste qui eût fait si peu d'état de moi, j'en serais parbleu ravi ou insouciant ; mais le dédain d'un homme qui a vu et beaucoup vu la meilleure compagnie, je n'en doute pas, un pareil dédain, dis-je, est assez désagréable, je l'avoue ; car il ne devait rien manquer à ce diable d'abbé pour être parfait dans le monde : mais ça l'aura ennuyé, d'autant plus qu'il a, je suis sûr, quelque chose comme du génie ; et puis il est fort éloquent, fort éloquent... C'est un mystère que cet homme-là... mais, encore une fois, je voudrais bien, pardieu, connaître les maîtresses qu'il a eues. . . . .

Tel est à peu près le résumé des réflexions que fit naître, dans l'esprit du comte, son entretien avec l'aumônier.

CHAPITRE XLIX.

L'AJAX.

. . . . . C'est notre général...
SCHILLER — *Le Camp de Wallenstein.*

Par une belle nuit de l'Inde, nuit pure, transparente et étoilée, une escadre de huit vaisseaux de guerre et de trois frégates glissait silencieusement sur les eaux de ce canal étroit formé par la côte occidentale de l'île de Ceylan et la côte orientale du Carnate, autrement dite la côte de Coromandel. Avec quelque peu d'habitude nautique, il était facile de s'apercevoir que le plus grand nombre de ces navires venaient de prendre part récemment à une action meurtrière. C'était, en effet, la division française naviguant dans la mer des Indes sous les ordres de M. le bailli de Suffren, qui allait mouiller à Goudelour après le combat de Negapatnam, combat dans lequel l'amiral anglais, sir Hughes, avait été complétement battu.

Trois frégates, *la Bellone*, *la Fine* et *la Sylphide*, chassant à la découverte, éclairaient la marche de cette division. Les vaisseaux *le Sphinx* et *l'Orient* formaient l'avant-garde. *L'Ajax*, portant le pavillon amiral, *le Vengeur* et *l'Artésien* composaient le corps de bataille. Enfin, *le Brillant*, *le Héros* et *l'Annibal*, prise anglaise, restaient à l'arrière-garde.

Cette escadre naviguait de conserve sous petite voilure : et, excepté les bâtiments légers qui chassaient en avant du corps d'armée, les autres vaisseaux marchaient dans les eaux les uns des autres. La lune jetait une nappe de clarté resplendissante sur l'océan Indien et argentait les voiles blanches et arrondies de ces immenses vaisseaux, dont la proue faisait jaillir des flots assoupis une écume lumineuse ; puis, semblable à une large frange de feu, cette lueur phosphorescente serpentait le long des flancs noirs du navire et allait se joindre à un sillage aussi étincelant.

Dans la galerie du vaisseau *l'Ajax*, galerie meublée avec une extrême simplicité et éclairée faiblement par une lampe à roulis, était un homme d'environ quarante-cinq ans, qui, à demi couché sur un large canapé de bambou, fumait un houka. Le fourneau d'or et le globe de cristal de cette pipe magnifique reposaient à terre, et son long tuyau de velours écarlate brodé de soie et terminé par un bout d'ambre orné de pierreries était nonchalamment pressé entre le pouce et l'index de l'habitant de la galerie. Ce personnage paraissait profondément absorbé, quoi-

qu'il fumât par intervalles avec emportement. C'était un homme d'assez haute taille et fort replet; sa figure colorée et un peu grasse, mais pleine de noblesse, respirait l'audace et l'énergie: son nez proéminent, ses grands yeux vifs à fleur de tête, ses sourcils bien arqués, son front large et élevé, complétaient enfin une fière et imposante physionomie.

Cet homme était simplement vêtu d'un pantalon et d'une veste de coton blancs; sa chemise, à moitié ouverte sur sa poitrine, laissait voir un cou musculeux; enfin, un grand chapeau de jonc des Indes, à bords immenses, couvrait ses cheveux poudrés et roulés. Dans cette même galerie, un jeune officier, en uniforme complet de lieutenant des vaisseaux du roi, était assis devant une petite table; il tenait une plume à la main, feuilletait quelques papiers, et semblait attendre les ordres du monsieur au houka, qui continuait à faire voltiger dans la galerie les flots parfumés et bleuâtres d'une fumée odorante.

Or, le monsieur au houka, à la veste blanche et au chapeau de jonc, était M. le bailli de Suffren de Saint-Tropez, contre-amiral, commandant les forces navales de Sa Majesté le roi de France dans les mers des Indes. Le jeune officier était le neveu de l'amiral, M. le chevalier de Pirrevert, capitaine de la frégate la *Bellone*; le bailli l'avait fait venir à bord pour remplir une mission toute confidentielle. Voyant que son oncle continuait à garder le même silence, M. de Pirrevert se mit à relire tout haut et pour la septième fois la dernière phrase d'une lettre qu'il paraissait écrire sous la dictée de l'amiral :

« .... Ainsi, M. le maréchal, je me vois forcé de retirer à M. *** le commandement que vous lui avez confié... »

En entendant de nouveau la voix du chevalier, le bailli de Suffren se leva de son canapé, jeta brusquement l'étincelant tuyau de sa pipe, mit sa main gauche dans le gousset de son pantalon (c'était son geste d'habitude), et agitant son autre main, enveloppée d'un bandage noir, il s'écria avec la violence accoutumée de son caractère :

— Eh bien! oui, oui... écris cela... mille doubles dieux! écris cela! Aucun ménagement pour de pareilles espèces... Encore cet exemple, et mon armée sera débarrassée des bavards, des raisonneurs, et, qui pis est, des... des... Mais tiens, ne parlons plus de cela, n'en parlons plus... car je suis exaspéré... Le misérable! lever la chasse sous le prétexte que je lui en avais fait le signal!... Moi! moi!... donner un pareil ordre, et dans un tel moment!.... Mais de pareilles canailles ne savent donc pas que les Anglais les regardent!!! Mais avec cette pensée-là, moi, que les Anglais me regardent, eh! f..., je tirerais le canon sur Dieu le père!... Tiens... encore une fois, ne parlons plus de cela, ajouta l'amiral en aspirant, pour se calmer, cinq ou six larges bouffées de son houka. Puis il reprit :

— Dis-moi, que me reste-t-il encore à demander au ministre dans cette dépêche?

— Mais, amiral, répondit le chevalier, vous m'avez seulement dit de vous rappeler le souvenir de M. de Vaudrey.

— Ah! pardieu! tu as raison, je l'oubliais... C'est qu'en vérité un M. *** est si peu fait pour vous amener à penser à un officier comme Henri, que mon oubli est excusable... Henri de Vaudrey... mon cher élève, mon intrépide élève... écris donc!...

« Je termine cette dépêche, monsieur le maréchal, en recommandant particulièrement à votre bienveillance un des officiers les plus distingués de mon escadre, M. le comte Henri de Vaudrey, commandant la frégate *la Sylphide*. Après deux mois de croisière, il a, suivant vos instructions, rallié ma division à la hauteur des îles du cap Vert, en m'amenant une de ses prises, la frégate anglaise *le Lively*; M. de Vaudrey avait, en outre, presque désemparé une autre frégate et coulé un senaut quelques jours avant ce beau combat. J'ai disposé du *Lively* pour renvoyer des malades et des prisonniers à l'île de France. — Depuis sa jonction avec moi, et particulièrement au combat de la Praya, M. de Vaudrey, par son zèle et son intrépidité, a gagné de nouveaux titres aux bontés de Sa Majesté. J'ose donc encore, monsieur le maréchal, vous recommander M. le comte de Vaudrey avec les plus vives instances.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

— Est-ce écrit? demanda le bailli de Suffren.

— Oui, amiral, vous n'avez plus qu'à signer.

— Diable de blessure, qui m'ôte l'usage de la main, dit l'amiral en signant, tant bien que mal, sa dépêche de la main gauche.

Puis jetant la plume, et se retournant vers l'officier :

— Ah çà, mon ami, nous allons, selon toute apparence, mouiller cette nuit à Gondelour: je compte fort prochainement y avoir une entrevue officielle avec Hyder-Aly : il est notre allié et fait un mal horrible aux Anglais, plutôt pour sa propre satisfaction que pour la nôtre... mais peu importe, le résultat est le même pour nous. Aussi dois-je l'encourager de toutes mes forces à continuer et l'aider à écraser les Mahrates, que les Anglais ont soulevés contre lui. Je veux donc que l'entrevue que je dois avoir avec Hyder-Aly ait toute la splendeur possible... Tu feras sortir de leurs caisses les présents que je lui destine... L'état-major de la division m'accompagnera... Les Orientaux se prennent par les yeux; aussi je veux que tout soit grand, pompeux, magnifique; ne ménage pas ma bourse: je veux aussi que les équipages soient habillés à neuf. Ah! j'oubliais; si je descends à terre, à Gondelour, je logerai sans doute chez mon vieil ami mynheer Horn-Praët, car il serait furieux si je ne lui accordais pas cette faveur... Eh! pardieu!... cela me fait penser que Vaudrey doit remettre au bonhomme quelques paperasses de feu ce brave gentilhomme anglais, qui, d'après le dire de Henri, a si vaillamment défendu sa frégate. Cet officier avait sans doute connu M. Horn-Praët avant la guerre, alors que le Crésus résidait à Pondichéry; cela se trouve à merveille : j'y conduirai Vaudrey... d'autant plus qu'on dit sa fille fort jolie et fort originale. Or, si mon digne élève n'a pas changé, cette dernière considération l'engagera à ne pas me laisser aller seul chez le vieux nabab (1).

Puis, s'approchant de la fenêtre, l'amiral regarda le temps, et dit d'un air satisfait : — Allons, allons, demain, au lever du soleil, nous serons mouillés à Gondelour, et nos équipages pourront prendre un peu de repos; car j'ai eu l'honneur de reconduire M. l'amiral Hughes et ses vaisseaux si loin, et d'un tel train, que je pense que l'escadre de Sa Majesté Britannique nous laissera quelque peu tranquilles. Allons, mon ami, tu as besoin de repos, descends et envoie-moi mes gens.

Et M. de Pirrevert, ayant serré cordialement la main de son oncle, sortit de la galerie et laissa l'amiral occupé à régler le cérémonial de sa rencontre avec Hyder-Aly : car rien n'échappait à la prodigieuse activité d'esprit de M. le bailli de Suffren, qui, connaissant parfaitement l'Inde et les idées de ses habitants, comprenait toute l'importance politique d'une pareille entrevue.

CHAPITRE L.

MYNHEER HORN-PRAËT.

> Ils me disaient que j'étais tout ce que je voulais être. SHAKSPEARE. — *Le roi Lear*, act. IV.

Les prévisions de l'amiral ne l'avaient pas trompé: le lendemain matin, l'escadre était paisiblement mouillée dans la rade de Gondelour, ville située non loin de Pondichéry, sur la côte de Coromandel, et soumise alors à la domination française. L'aspect de Gondelour était enchanteur; cette jolie ville se déroulait comme un cirque de marbre blanc aux pieds de hautes montagnes brunes, chargées de la végétation la plus verte et la plus vigoureuse. Le port et la rade formaient un large bassin d'une eau tranquille et bleue, encadré dans un môle de briques rouges, tandis que, sur le quai, on voyait de somptueuses demeures, dont les murs, revêtus de stuc d'un éclat éblouissant, étaient peints, çà et là, de feuillages et de fleurs admirablement nuancés. Plus loin, à l'est de Gondelour, au milieu d'un bois épais de cocotiers, on apercevait la cime des cabanes qui formaient la Casa-Bill'ah; et vers le nord s'étendait un délicieux village habité par les brahmes, avec ses deux temples, dédiés à Siva et à Parvati, et son indispensable réservoir d'eau limpide entouré de palmiers, et de ces colonnes pyramidales qui, dans les jours de fêtes, sont couvertes de branches de verdure et de lumières placées dans de petites outres transparentes.

Depuis que Gondelour se trouvait sous la protection de la France, beaucoup de négociants hollandais étaient venus s'y réfugier après la ruine de Pondichéry; car la plupart de ces riches nababs avaient à Gondelour ou dans ses environs de fastueuses maisons de plaisance. Parmi ces négociants, celui qui possédait la plus immense fortune était, sans contredit, mynheer Horn-Praët, dont nous avons déjà parlé. Depuis plusieurs années, M. Horn-Praët faisait passer en Europe millions sur millions, soit pour les placer dans les banques de Londres ou d'Amsterdam, soit pour acheter de magnifiques propriétés en Hollande, se proposant toujours de quitter l'Inde. Mais ceux qui ont longtemps vécu dans les habitudes molles et voluptueuses de l'Orient ne s'étonneront pas si, malgré les irrévocables résolutions de chaque année, M. Horn-Praët remettait encore son départ à l'année suivante.

Avec tous ses millions, M. Horn-Praët possédait encore une des plus délicieuses demeures de Gondelour, située à quelques pas de la ville; nous allons en donner une légère esquisse. Sous une fraîche et épaisse voûte de palmiers, dont les feuilles luisantes étaient déployées en larges éventails, s'étendait une longue allée, sablée de ces petites coquilles aux couleurs étincelantes que l'on pêche dans le Bak-bay. Au bout de cette allée était l'habitation de M. Horn-Praët. Cette maison, formant un carré parfait, était entourée d'une vaste galerie ouverte aux quatre directions du vent, afin qu'on pût toujours jouir des brises variables de la journée. Les galeries sur lesquelles ouvraient toutes les pièces du rez-de-chaussée n'étaient pas fermées par des fenêtres, mais par des stores qui glissaient sur de légers pilastres d'acajou massif cerclés d'ivoire. Ces stores, faits d'un jonc vert très-fin, d'une senteur exquise, étaient sans cesse arrosés, de façon qu'en traversant cette odorante humidité l'air arrivait frais et parfumé dans l'intérieur des appartements.

Ces appartements, couverts de nattes et de tapis du travail le plus précieux, regorgeaient de meubles d'écaille, de nacre et d'ébène incrusté d'or et de pierres précieuses, tels qu'on les faisait venir à grands frais de Canton et de Sangapor. Les murailles disparaissaient sous de lourdes tentures de satin brochées d'or, d'argent ou de soie, et ouvra-

(1) On appelle ainsi les négociants anglais ou hollandais qui ont fait d'immenses fortunes dans l'Inde.

gées avec cette délicatesse et ce fini particulier qu'on ne rencontre que dans les ouvrages patients des Indiens.

Il y avait encore un luxe tout oriental de divans, de coussins, de sofas, de lits de repos en bambous, en édredon, en soie, en crin ou en tissu de fraîches feuilles de palmier, selon la température de la saison ou du jour... car on ne peut se faire une idée de tout ce que la paresse la plus molle et la plus voluptueuse a imaginé dans ces délicieuses contrées, afin de vivre sans se sentir vivre, si l'on peut s'exprimer ainsi. Et, de fait, on ne saurait comment rendre l'espèce de sensation pénible qu'éprouve tout homme habitué à cette vie engourdissante, lorsqu'il s'agit de faire le moindre mouvement pour sortir de l'assoupissement méditatif où il se plonge avec une ivresse si recueillie.

Mais nous donnerons une idée plus exacte de cette adorable nonchalance en laissant assister le lecteur au lever de l'honorable mynheer Horn-Praët. Il est huit heures précises; son *durvan* (ou portier), vêtu de blanc et la tête couverte d'un turban bleu, soulève le grand store de la galerie qui communique à la chambre du maître. Cette galerie se remplit alors de l'innombrable foule de domestiques qui composent une maison hindoue, chacun de ces gens ayant son occupation invariable et distincte, depuis l'*haccabadar* (ou maître d'hôtel) jusqu'au plus modeste des *péons* (ou porteurs de palanquins).

Tous ces gens restent alors silencieux et immobiles jusqu'au moment où le bruit retentissant d'un *gong* appelle les valets de chambre auprès de mynheer Horn-Praët, petit homme maigre et grêle, au teint olivâtre, aux yeux éteints, aux joues creuses, aux cheveux rares et gris, et qui, souriant ou colère, montre toujours de longues dents d'un brun rougeâtre, telles que les a faites la mastication immodérée du bétel et de la noix d'arèque. Sur un signe de son maître, l'*haccabadar* a introduit toute la troupe de domestiques qui attendait dans la galerie; alors chacun se précipite à terre pour faire les trois *salems* d'usage en inclinant le corps et baissant la tête jusqu'au plancher, de sorte que le front ne soit séparé du sol que par l'extérieur de la main. Après avoir savouré ces marques révérencieuses de respect dues à sa personne, M. Horn-Praët, toujours couché, avertit sa maison de l'insigne bonheur qu'il avait de recevoir chez lui M. l'amiral français, et recommanda expressément à chacun de redoubler de soins et de zèle. Puis, toutes les formules de la menace, des promesses et des encouragements étant épuisées, M. Horn-Praët congédia ses gens, qui sortirent à reculons et réitérèrent les trois respectueux *salems*.

Alors les valets de chambre, assistés de leurs aides, se mirent en devoir d'habiller M. Horn-Praët, qui, pendant cette opération, restait toujours couché et ne bougeait pas plus qu'une statue, savourant ainsi le bonheur indolent de se laisser aller à ces soins, et de sentir passer avec une adresse merveilleuse une chemise, des caleçons, des bas, sans qu'il s'y prêtât autrement qu'en abandonnant son corps et ses membres, l'un après l'autre, aux mains exercées de ses valets. Après quoi le valet de chambre barbier entra pour raser le nabab, le peigner et lui limer les ongles des pieds et des mains. Ensuite un autre laquais apporta une magnifique aiguière d'or et lava la figure de son maître, toujours immobile, avec de l'eau à la neige, puis on le transporta dans un bain parfumé d'eau de Ceylan.

Au bout d'un quart d'heure, M. Horn-Praët, bien séché, bien massé, bien frictionné par ses femmes qui le retiraient du bain; M. Horn-Praët, dis-je, revêtu d'une grande robe de satin blanche, fut roulé dans sa salle à manger au moyen d'un immense et moelleux fauteuil à roulettes, à dos renversé et à tabouret. Le nabab fut alors placé devant une table étincelante d'une merveilleuse vaisselle plate, et chargée de mets irritants : tels que du tamiry aux truffes d'Europe, du pilaw au piment rouge, des salaisons, des crudités conservées dans un vinaigre très-épicé, du chou-palmiste au poivre, et du gingembre en confiture; le tout arrosé tantôt de vin de Madère chaud et aromatisé, tantôt de vin de Champagne glacé. Puis, lorsque le faible et capricieux appétit du maître parut satisfait, l'haccabadar saisit adroitement le moment où la main de M. Horn-Praët était ouverte et nonchalante sur la table, pour y glisser le bout d'ambre du houka; le nabab l'approcha machinalement de ses lèvres et se livra à la voluptueuse rêverie du tabac, jusqu'à l'heure où il s'assoupit : alors ses gens l'emportèrent dans leurs bras, en s'y prenant avec tant d'adresse, qu'il fut étendu, sans être réveillé, sur le divan d'un boudoir où il dormit jusqu'au moment de la promenade qui précédait son dîner.

Telle était la vie habituelle de M. Horn-Praët depuis dix ans qu'il avait quitté les affaires en réalisant une fortune d'une vingtaine de millions. Somme toute, le nabab était le meilleur des hommes; et à part son irritabilité, que la plus légère contrariété excitait presque jusqu'à la fureur épileptique; à part son habitude enracinée de ne pas se refuser une fantaisie telle incroyable qu'elle fût; à part sa manie de sacrifier hommes et choses au plus vain et au plus éphémère de ses caprices; encore une fois, à part ces innocentes imperfections, le nabab offrait les relations les plus agréables. Il faut encore dire qu'après son indolence et ses caprices, ce que le digne M. Horn-Praët aimait le plus au monde, c'était sa fille Ina, seul fruit de son mariage avec une Française de fort bonne et fort ancienne maison qu'il avait épousée à Madras. Malheureusement madame Horn-Praët était morte depuis longues années, alors que sa fille n'avait pas cinq ans.

Nous l'avons dit, le nabab aimait sa fille à l'adoration; or, comme le nabab était fort logique avec lui-même, il fit ce raisonnement clair et positif : — Quand on aime les gens, on les rend heureux. Il faut donc rendre ma fille heureuse. Maintenant comment la rendrai-je heureuse?... Ici sans doute le nabab fit une pause, huma une bouffée de tabac dans son houka d'or, et se fit cette autre question de haute philosophie : — Qu'est-ce que le bonheur?... Ce à quoi il répondit nécessairement avec une horrible naïveté d'égoïsme : — Le bonheur... c'est ce qui me rend heureux.

Or, comme ce qui le rendait heureux, lui... c'était l'indépendance la plus absolue, la paresse la plus voluptueuse et la facilité la plus entière de satisfaire ses innombrables caprices, il se fit une loi de ne contrarier sa fille en rien, et de lui laisser la plus complète liberté. Il est vrai qu'en agissant ainsi, le nabab se trouvait délivré du soin de s'occuper de son enfant ou de le diriger; ce qui était beaucoup pour un homme d'une aussi cruelle indolence.

On conçoit alors la singulière éducation que dut recevoir Ina, qui, abandonnée depuis son enfance à tous ses instincts, à tous ses goûts, à tous ses désirs, savait qu'elle hériterait d'une fortune presque royale, et qui s'entendait répéter chaque jour par son père : — Mon enfant, l'important dans la vie, c'est d'avoir une bonne santé, parce qu'avec une bonne santé on jouit de la vie... Après cela, je n'ai qu'une chose à te dire : c'est que j'ai vingt millions de fortune qui s'augmentent tous les jours, et que tu es ma fille unique; ne te gêne donc en rien, arrange-toi pour être heureuse. Suis tes goûts, tes penchants, tes caprices, tes désirs : la nature les donne, c'est pour les satisfaire... Car, sans cela, par le diable, elle ne nous les donnerait pas... Encore une fois, sois heureuse; c'est mon plus vif désir : arrange ton bonheur comme tu l'entends, car il n'est personne qui sache mieux organiser ça que soi-même. Je te pardonne d'avance tout ce que tu peux faire de mal... ou plutôt je ne te pardonne rien du tout : car une chose qui t'aura convenu ne saurait être mal. De cette façon, si tu as à te plaindre de quelqu'un, au moins ce ne sera pas de ton père, qui t'adore, et qui te le prouve, je l'espère.

Tel bizarre, tel fou, tel atroce que paraisse cet effrayant amour paternel, qui se fait quitte d'une surveillance de chaque minute, d'une sainte et grande responsabilité; par cette horrible insouciance, on est obligé de l'admettre rigoureusement, comme une déduction non-seulement possible, mais logique, mais probable, de l'égoïsme stupide et dédaigneux qui naît à la longue d'une existence despotique, somptueuse et énervée; d'une existence toute de luxe, matérielle et animale, dont un des principaux caractères est le plus souverain mépris pour tout ce qui n'est pas légalement condamnable; en un mot, pour les vertus domestiques, les devoirs sociaux, la pudeur, la tempérance, le respect humain, la délicatesse, etc. : toutes choses dont on peut fort bien se passer quand non-seulement on n'a pas besoin des autres, mais encore quand on peut imposer aux autres ses volontés les plus tyranniques et ses habitudes les plus insolemment révoltantes; car cette somptueuse existence vous donne aussi la conviction profonde que l'or peut tout, et qu'une fois riche à millions on peut se livrer impunément à ses instincts, tels mauvais et tels misérables qu'ils soient.

Quoiqu'il y ait du vrai, beaucoup de vrai, prodigieusement de vrai dans cette conviction, nous ne prétendons pas approuver la singulière conclusion que le nabab en tirait relativement à l'éducation de sa fille. Nous répétons seulement que, ne pouvant se former l'idée d'un autre bonheur que celui qu'il goûtait, l'excellent M. Horn-Praët s'endormait calme et paisible en pensant qu'il avait au moins fait tout ce qui dépendait de lui pour que sa fille fût heureuse. Car, encore une fois, le nabab ne pouvait pas plus concevoir la possibilité d'un bonheur différent du sien que je ne sais quel empereur de la Chine ne pouvait comprendre l'appétit du reste de la terre dès qu'il avait dîné. Nous allons sortir de la splendide habitation de M. Horn-Praët, pour nous rendre dans la délicieuse demeure d'Ina : car la jeune fille, fort indépendante, comme on le sait déjà, avait voulu une maison à elle, tout à fait séparée de celle du nabab, quoique renfermée dans le même parc que celle de son père.

CHAPITRE LI.

INA.

> Je me croyais si proche de mon sort...
> Je me confiais avec tant d'assurance à ces gages de bonheur...
>
> SCHILLER. — *La Fiancée de Messine.*

A un mille de distance de la maison de M. Horn-Praët, mais, ainsi que nous l'avons dit, toujours renfermé dans l'enceinte de l'immense parc du nabab, s'élevait un pavillon octogone à un étage, dont les murs étaient revêtus de carreaux de porcelaine du Japon d'une blancheur éblouissante. Ce pavillon semblait caché au milieu d'une touffe de magnolias, tandis qu'une foule d'arbustes odoriférants entouraient la base de cet élégant édifice; c'étaient des groupes de jasmins, d'aloès et de tubéreuses; c'étaient le damboa ou pomme-rose, le mougari jaune tacheté de

cramoisi, et la fleur-lune d'un bleu pâle... c'étaient encore les guirlandes de la vigne pamplemousse, ou les festons vermeils et parfumés du champaka, qui entouraient l'écorce brune et lisse des palmiers.

Puis une foule d'animaux privés animaient cette profonde et charmante solitude : là, des essaims d'oiseaux-mouches azur et or, des colibris émaillés de pourpre, des perruches jaunes à tête noire, des faisans argentés, venaient s'abattre sur un gazon vert qui contournait un lit de gypse rose dans lequel on avait creusé un canal limpide où se jouaient des sarcelles grises à tête écarlate. Tantôt c'était une jolie gazelle blanche à l'œil vif et brillant, ou quelqu'une de ces petites biches de Surate, fauve avec les pieds noirs, qui poussait de légers bêlements en bondissant sur la fraîche pelouse qui s'étendait devant ce délicieux pavillon.

Enfin, il est impossible de peindre l'harmonie ravissante qui existait entre ces couleurs, ces bruits et ces parfums, d'exprimer avec quel charme indéfinissable toutes ces beautés se complétaient l'une par l'autre. Car ce n'était pas, comme dans le Nord, de belles fleurs sous un ciel sombre ; là, tout était d'accord : les fleurs, les oiseaux, le ciel, tout était reflété d'or par les rayons de ce soleil éblouissant ; tout exhalait cette senteur chaude et aromatique de l'Orient, qu'il faut n'avoir aspirée qu'une heure, qu'une minute, pour se la rappeler sans cesse et avec regrets. Et puis enfin, pour couronner ces merveilles, il fallait que, dans ce site enchanteur, s'élevât cet élégant pavillon, cette blanche demeure de jeune fille qui apparaissait là, seule, mystérieuse, isolée au milieu de ces beaux ombrages comme un nid d'oiseaux caché sous les fleurs.

Mais, quoique ce soit l'heure de la sieste, entrons toujours dans le parloir de la fille du nabab... Figurez-vous une assez vaste pièce circulaire, dont les quatre fenêtres ouvertes étaient garnies extérieurement d'une double jalousie de ce jonc vert et odoriférant dont nous avons déjà parlé. Les parois de ce salon étaient tendues de mousseline blanche, sur laquelle on avait tracé une quantité d'arabesques d'un goût exquis, au moyen de grosses ailes de piku (1). Or, ces ailes, aussi chatoyantes que l'opale, formaient une large broderie qui étincelait de mille feux dans les endroits où quelque furtif rayon de soleil venait par hasard s'épanouir. Cette mousseline transparente, ainsi brodée, recouvrait une autre tenture de satin cerise, qui lui donnait les plus gracieux reflets du monde. Enfin, un divan oriental de satin cerise broché de soie et d'argent, qui régnait tout autour de cette pièce, complétait son ameublement.

Parmi les objets précieux que renfermait ce joli salon, on remarquait un clavecin de bois de sandal incrusté d'ivoire et d'écaille ; une kernik, espèce de guitare à deux cordes, de la plus riche magnificence, des livres français, italiens et anglais, reliés avec grand luxe, et placés sur une table chinoise de laque violette semée de grands dessins de nacre et d'or en relief ; puis, sur des chevalets de bois de rose et d'ébène, plusieurs excellents tableaux des premiers maîtres italiens et hollandais ; enfin, le plancher était couvert d'une natte de jonc si habilement tressée et nuancée, qu'on l'eût prise pour le tapis le plus riche et le plus moelleux, sans la fraîcheur et l'odeur enivrante qu'elle répandait.

Parmi les objets animés, j'oubliais, assise sur cette natte, une jeune négresse d'environ quinze ans, vêtue de mousseline blanche, et dont le cou, les bras et les jambes nus étaient ornés de plusieurs rangs de corail rouge passés dans des fils d'argent, qui faisaient encore ressortir le noir foncé de sa peau. Cette esclave avait la tête couverte d'un petit turban blanc orné d'un long collier de corail qui se roulait gracieusement entre les plis nombreux de cette coiffure. Cette jeune négresse jouait avec une de ces imperceptibles macaques à longue queue, d'un gris mêlé de noir, qui viennent de Java. Ce charmant petit animal, pétillant de gentillesse, avait au cou un beau collier d'or garni d'émeraudes ; et, pour le moment, Ganor, c'était son nom, faisait mille folles contorsions, mille bonds joyeux pour arracher des mains de la négresse une de ces belles fleurs d'odiern, qui forment un cône d'un blanc éclatant veiné de pourpre.

Mais la négresse, craignant de réveiller sa maîtresse, abandonna la fleur à Ganor, reprit son éventail de plumes de paon à manche de nacre incrustée d'or, et se mit près du divan à éventer doucement une personne couchée, que l'on distinguait à peine à travers le grand voile de mousseline qui, la cachant entièrement, retombait jusqu'à terre.

Au bout d'un quart d'heure, la négresse, entendant soupirer sa maîtresse Ina, qui sommeillait sous ce voile, dit en français d'une voix soumise : — Ma maîtresse ne dort pas?...

— Non, Badj'y, répondit Ina ; non, je suis triste... J'ai rêvé, et je ne puis expliquer mon rêve...

Et, en prononçant ces mots, de couchée qu'elle était elle s'assit, en s'accoudant avec grâce sur les coussins du divan ; alors le grand voile tomba sur ses genoux, et elle parut sortir de ses plis blancs et diaphanes. Ina avait à peine dix-huit ans ; ses joues, un peu colorées par le demi-sommeil, brillaient alors d'un rose vif ; son teint était de la plus pure et de la plus suave blancheur ; elle avait les yeux bleu foncé avec de longs cils d'ébène, et d'étroits sourcils de Circassienne aussi noirs que ses noirs cheveux.

Par un caprice d'enfant gâté, Ina avait voulu jusqu'alors se vêtir à la mode indienne. Ce costume pittoresque, modifié par le goût parfait et presque instinctif de cette jeune fille, était devenu d'une élégance rare et originale. Ina était vêtue d'une robe de fil de soie blanche et d'un petit justaucorps en satin bleu brodé d'argent et de perles, qui dessinait à ravir sa délicieuse taille de créole, et laissait voir ses bras nus, blancs et polis, couverts hélas ! de bracelets de perles.

Mais ce qui paraîtra d'une mode bizarre, et ce qui était pourtant merveilleux à voir, c'étaient les jambes d'Ina, qu'elle portait nues, selon la mode du pays : c'étaient ses jolies jambes si fines, si rondes, si élégantes, qui faisaient maudire les étroits anneaux d'or et de perles qui les entouraient aussi ; et que dire encore de ses petits pieds si blancs, si roses, si veinés de bleu, avec leurs ongles polis et d'un ovale parfait, qui brillaient légèrement, teints de la pourpre du henna ! petits pieds amoureux doux et parfumés, mais trop chargés de bagues, de pierreries, et qui reposaient sur le velours d'une sandale bleue brodée, dont le lien d'or s'attachait sur un haut et divin cou-de-pied par une agrafe de perles !

Enfin, pour terminer le portrait d'Ina, nous dirons que ses longs cheveux noirs, roulés autour de sa tête, à peu près à la grecque, étaient contenus par une sorte de résille ou de filet de perles du plus bel orient, et que ce filet s'agrafait sur son front noble et élevé au moyen d'un nœud magnifique.

Mais ce que nous ne pouvons exprimer, c'est l'expression candide, ingénue et quelque peu sauvage qui animait cette charmante figure, et lui donnait un caractère à la fois plein de grâces et d'énergie. Car, disons-le maintenant, l'effroyable incurie du nabab avait opéré des prodiges ; et, par une contradiction toute providentielle, l'éducation qui semblait devoir annoncer l'avenir le plus funeste avait produit les meilleurs résultats. C'est qu'avant tout Ina était naturellement douée d'une âme pure, généreuse et presque chevaleresque... C'est que cette noble fille se fût considérée comme lâche, si elle eût profité de la facilité qu'elle avait de faire impunément le mal.

Ainsi, pouvant abuser de tout, Ina, par grand cœur, trouva noble et beau de n'abuser de rien. N'ayant aucune limite à ses désirs, à ses caprices, Ina fut fière de les limiter elle-même. Libre de s'engourdir dans la paresse et l'ignorance, Ina mit une sorte d'orgueil à savoir et à s'occuper. Enfin cet ange était miraculeusement guidé vers le bien par une espèce d'instinct de conservation morale, qui l'éloignait des choses mauvaises, de même que l'instinct physique éloigne l'abeille de la fleur qui lui est mortelle. Et, d'ailleurs, tel rare et tel exceptionnel que paraisse ce caractère, on ne peut nier qu'il ne soit assez conséquent avec les idées de la jeunesse, qui ne se montre si âprement ambitieuse de bien des choses que parce qu'on les lui refuse. Accordez-lui ce qu'elle désire tant, elle s'en lassera, ou tiendra à vanité de prouver qu'elle est au-dessus de pareilles misères.

Tels furent donc les fruits de l'épouvantable égoïsme du nabab ; et Ina n'usa guère de la folle prodigalité de son père que pour faire venir, de Paris et de Londres, d'excellents professeurs, qui, cultivant avec un rare bonheur cet heureux naturel, firent, en quelques années, de la fille de Horn-Praët une des femmes les plus distinguées des colonies indiennes. Maintenant on plaindra peut-être doublement sir Georges, quand on saura que c'était d'Ina qu'il était aimé, mais aimé avec toute la passion naïve et forte que pouvait contenir une âme aussi énergique et aussi pure. Car ce qui, dans sir Georges, avait surtout séduit Ina, c'était sa gravité sévère, et ce langage doux, sérieux et mesuré qui caractérise particulièrement les hommes distingués de l'aristocratie anglaise. Et puis aussi elle était si petite lorsqu'elle connut sir Georges ! Elle avait douze ans à peine, et alors l'élite des officiers anglais se pressait dans les splendides salons du nabab. A cette époque aussi, le père de sir Georges, gouverneur des Indes, avait été à même de rendre quelques services à M. Horn-Praët.

C'était donc un amour presque solennel que l'amour de Georges et d'Ina ; car ce jeune officier avait pris à cette enfant un intérêt profond, en voyant, par la cruelle insouciance du nabab, les trésors de cette âme candide et chaste si imprudemment offerts à qui eût voulu les prendre ou les souiller.

Et puis sir Georges était aussi pour beaucoup dans la résolution si ardemment suivie par Ina de se conduire avec grandeur et noblesse... Une approbation de sir Georges, c'était une grande récompense pour Ina, qu'il grondait souvent... car Georges était le seul qui osât gronder la riche héritière ; une fois même il se fit une querelle et reçut un coup d'épée, parce qu'il soutint à un autre gentilhomme que, dans je ne sais quelle occasion, la conduite de mademoiselle Horn-Praët avait été trop légère à l'égard d'une femme âgée.

Enfin, que dirai-je ! Ina aimait Georges avec cette confiance imperturbable de gens habitués au bonheur, qui n'ont jamais mis un instant ce bonheur en doute. D'accord avec sir Georges, Ina avait fixé sa dix-huitième année pour leur réunion ; je dis Ina et Georges, parce que le nabab eût laissé sa fille se marier à dix ans aussi bien qu'à cinquante. Ina n'éprouvait donc aucune inquiétude sur la vie de sir Georges ; car la mort de son amant était un de ces horribles malheurs qu'elle ne prévoyait pas plus qu'on ne prévoit la mort dans un beau jour de printemps

(1) Espèce de mouches cantharides. Les Indiens leur enlèvent les étuis des ailes et le corselet, les font sécher et s'en servent comme ornement. J'ai encore, tout récemment, vu à Londres de merveilleuses robes de bal aussi garnies de cette parure animale qui brillait comme des pierreries.

et de soleil, quand on est jeune, libre, amoureux, et qu'on tient sa maîtresse dans ses bras.

Non, toute l'inquiétude d'Ina roulait sur l'arrivée plus ou moins prochaine de sir Georges. Elle avait même fait un rêve qui la tourmentait excessivement, et c'est de ce rêve qu'elle parlait à sa négresse Badj'y.

Revenant à cette pensée : — Badj'y, lui dit-elle, je voudrais consulter la vieille Mah'ohé sur mon rêve ; envoie-la chercher.

— J'y vais, maîtresse, dit Badj'y. Et elle disparut.

CHAPITRE LII.

MARIAGE.

LE COMTE DE VAUDREY AU MARQUIS CHARLES DE LA JAILLE, A PARIS.

« Rade de l'île de France, 30 septembre 1782

« Devine en cent, en mille, en cent mille, ce qui m'est arrivé, Charles !... De qui crois-tu recevoir cette lettre ?... Tu ne te troubles pas ; tu ne sens pas un saint respect te parcourir des pieds à la tête ? Allons, préparez-vous tous à bien rire, à bien me railler. J'entends déjà d'ici les jolies voix de mes charmantes ennemies former le plus aimable concert de souhaits maudits pour mon avenir... pendant que vous applaudissez, misérables, en vous préparant à faire mieux que des souhaits... Mais, en vérité, j'hésite encore presque à t'apprendre... que... oui... sur ma foi... j'hésite... C'est qu'aussi je me suis moi-même si souvent moqué, j'ai tant plaisanté des .. des... maris !!! Eh bien ! oui, des maris... Y es-tu, maintenant ?... Allons, bon, c'est parfait... ne te retiens pas... va toujours... des éclats, des rires convulsifs... A merveille ! je m'y attendais ; et si quelque garnement est en visite à l'hôtel de la Jaille, je suis, pardieu ! bien sûr, à l'heure qu'il est, d'être habillé de la belle façon.

« Maintenant que tu es plus calme, je vais t'apprendre chronologiquement de quelle manière s'est fait mon mariage ; car, en vérité, ça m'a l'air d'un rêve... Et puis tu verras d'ailleurs (soit dit sans vanité) que les moyens rehaussent un peu la fin ; et, sur ma parole, je n'ai pas été malhabile. Ecoute donc, et juge.

« Tu te souviens bien, Charles, d'un certain gentilhomme anglais qui était prisonnier de guerre en France avant mon départ pour l'Inde... en un mot, de ce sérieux sir Georges, dont je n'ai pu avoir le secret que moyennant ce coup d'épée qui m'a valu, du reste, cette jolie madame de Cernan (que devient-elle ?) et aussi ce diable de duel dont tu étais témoin (et le platonique Saint-Cyr est-il toujours trappiste ?... Entre nous, le tour était bon...).

« Mais au diable les parenthèses... Charles... c'est un reste de ma vie de garçon qui pointe encore çà et là... Soyons donc grave comme je dois l'être. Or, pour commencer, je vais te faire, foi de gentilhomme, une réflexion profondément morale et philosophique.

« Raillerie à part, vois donc un peu comme les événements s'enchaînent singulièrement dans la vie. Tiens, pour ne pas remonter au déluge, je soupe chez Soubise avec Lélia : et j'ai envie de cette fille, et, à ce propos, je gage de réussir auprès de cette pauvre duchesse que je n'avais vue de ma vie (fais bien attention, Charles, car sérieusement c'est à elle que commence cette série de bonheurs qui m'arrivent). Je réussis donc auprès de la duchesse : je me conduis assez durement envers elle, et cela, le diable m'emporte, beaucoup plus pour vous amuser, vous et ces damnées catins, que pour mon propre plaisir. Mais enfin le mal est fait. La duchesse meurt de chagrin. Me voilà donc plus à la mode que jamais, et tellement à la mode, que madame de Cernan s'occupe de moi et se jette à ma tête. Pour plaire à madame de Cernan, je surprends le secret de sir Georges : il me donne un coup d'épée ; je lui prête quatre mille louis (bienheureux quatre mille louis !), et nous voilà intimes à la vie et à la mort. Eh bien ! pour comble d'étrangeté, c'est encore à sir Georges, partant à madame de Cernan, partant à la duchesse, que je dois une femme jolie comme un ange, et surtout riche à millions, ce qui ne gâte rien ; d'autant plus qu'on dit ici que la philosophaille vous mène grand train là-bas. Maintenant, si tu es curieux de savoir comment tout cela est arrivé, écoute jusqu'au bout.

« Comme tu sais, je suis parti de Brest à la fin de janvier 1781 ; or, il y avait environ un mois que j'étais en mer lorsque mon heureux destin m'envoie une petite division anglaise à combattre : une frégate et trois sloops. Je m'en tire assez bien : je coule un des bateaux, je démâte la frégate, et je prends chasse à la vue de deux vaisseaux. Pendant la nuit qui suit ce combat, ne voilà-t-il pas cet animal d'astronome, dont je m'étais embâté par complaisance, qui met le feu à ma frégate en fouillant dans ses paperasses ! L'incendie devenait grave, le danger pressant, et nous nous trouvions, ma foi, fort empêchés, lorsqu'une frégate anglaise, voyant la lueur du feu, arrive sur nous, nous offre loyalement son secours et nous aide à éteindre l'incendie. Je m'informe alors du nom du commandant anglais auquel je devais ce généreux secours. Devine mon étonnement... c'était sir Georges.

« Avant de savoir qu'il commandait *le Lively* (c'était le nom de sa frégate), j'avais demandé une trêve jusqu'au point du jour. Tu penses bien qu'en reconnaissant mon ami au coup d'épée je maintins la même proposition, et l'excellent gentleman me pria même fort galamment de venir prendre le thé à son bord le lendemain matin avec mes officiers.

« Je m'y rends donc, et je trouve mon sir Georges, comme toujours, Anglais et grave jusqu'à la racine des cheveux. Après le déjeuner, nous passons dans sa galerie pour causer plus intimement. Ah ! j'ai oublié de te dire que dans ce maudit incendie j'avais été obligé de noyer mes poudres. Cette pensée me damnait, parce que tout en étant fort des amis de sir Georges je me promettais néanmoins un plaisir infini à tirer quelques coups de canon contre lui, car, entre nous, j'avais à prendre ma revanche de son coup d'épée. Nous passons donc dans sa galerie, et là il me fait des remercîments à perte de vue sur quelques milliers de louis que je lui avais autrefois prêtés ; puis les larmes lui viennent aux yeux, et il me jure qu'il est presque désolé en pensant que sous peu d'instants nous allons en venir aux coups. C'était, pardieu ! là le moment de penser à mes poudres noyées ; aussi le fais-je, et me voilà à me désespérer, à jurer, à sacrer, et à lui dévoiler enfin toute ma diable de position. Alors lui, avec son flegme britannique, m'offre de partager sa poudre avec moi, voulant s'acquitter par là, dit-il, du service que je lui avais rendu à Paris. Foi de gentilhomme, Charles, il a fait cela, et réellement c'était très-beau et très-chevaleresque, quoiqu'un peu fou ; mais, comme on profite toujours de pareilles folies, j'acceptai l'offre du gentleman avec les transports voulus de la reconnaissance la plus exaltée. Mais, après avoir fait ce chef-d'œuvre de sa poudre, qui n'allait à rien moins qu'à le faire passer à un conseil de guerre (l'amirauté anglaise étant impitoyable pour ces sortes de sublimités), ne voilà-t-il pas que sir Georges m'avoue, en rougissant comme une fille, qu'il avait, lui, un service à me demander ; ce service était, dans le cas où il serait tué pendant l'affaire (et, ma parole d'honneur, j'en avais le pressentiment, sir Georges avait un air à ça) : ce service était, dans ce cas, de remettre à une jeune personne qu'il aimait et qui l'aimait un portrait et des lettres que je devais trouver tendrement cachées dans la doublure de sa veste. (Il n'y a que les Anglais pour avoir de ces idées-là.) Je promis donc à sir Georges que, dans le cas où j'irais à Pondichéry (c'est là où résidait alors la belle), je remettrais moi-même les lettres, sinon que je les confierais à quelqu'un d'aussi sûr que moi-même. Cela dit, nous nous embrassons comme deux écoliers qui vont en vacances. Je rallie mon bord, et après deux heures d'un combat acharné j'enlève *le Lively* à l'abordage ; et le pauvre diable de sir Georges, qui, déjà mortellement blessé, se défendait comme un lion, meurt d'un coup de sabre que lui adresse un mien lieutenant, véritable loup enragé (qui d'ailleurs vient de se faire chasser du corps pour avoir lâchement refusé un duel inévitable ; et pourtant ce misérable a fait vaillamment ses preuves devant l'ennemi : en vérité, on ne conçoit rien à ces espèces).

« Pour en revenir à sir Georges, sur ma foi, Charles, dans le premier moment sa mort m'affecta beaucoup, car c'était, en vérité, un intrépide et loyal gentilhomme, quoiqu'un peu trop grave et trop romanesque. Mais, comme tu le sais, je suis d'un caractère à me résigner facilement au malheur des autres ; aussi oubliai-je bientôt cet Anglais, qui après tout était autant mon obligé que moi le sien.

« Or, après un mois et demi de croisière, je rejoins au cap Vert la division de mon ancien et cher capitaine M. le bailli de Suffren ; nous allons dans l'Inde, et après quelques combats en escadre nous venons mouiller à Goudelour, fort jolie ville de la côte de Coromandel, pour nous ravitailler, et avoir une entrevue avec Hyder-Aly, ennemi furieux des Anglais.

« Voici l'intéressant, mon cher Charles, et c'est ici qu'il faut admirer l'étoile de ton Oreste. Après la ruine de Pondichéry, beaucoup de riches négociants s'étaient retirés à Goudelour, et plusieurs d'entre eux y possédaient de délicieuses maisons de plaisance. Parmi ces nababs, un des plus étonnamment riches était le père de ma femme (ma femme me paraît fort singulier à dire), M. Horn-Praët, qui a plus de vingt millions de fortune bien et dûment placés en Europe.

« Or, la veille du jour où l'entrevue d'Hyder-Aly devait avoir lieu, l'amiral m'ayant désigné pour l'accompagner me dit : — Ah çà, Henri, tu viendras à terre avec moi : nous logerons chez un singulier corps, riche à millions, mynheer Horn-Praët, qui avec cela a la plus jolie de toutes les filles. Ce nom de Horn-Praët me frappe, je retourne à mon bord, je regarde le paquet que m'avait confié sir Georges en mourant ; c'était bien cela : « A monsieur Horn-Praët, pour remettre à mademoiselle Ina Horn-Praët, à Pondichéry. »

« Pardieu ! me dis-je (sans aucun but arrêté), il sera toujours bien temps d'annoncer une mauvaise nouvelle. Voyons d'abord mademoiselle Ina Horn-Praët. Nous allons à terre avec l'amiral, nous passons la nuit chez M. Horn-Praët, qui est un être à peindre. D'Ina, pas l'ombre d'apparence ; nous assistons à cette diable d'entrevue (cela dure cinq mortelles heures), nous revenons chez M. Horn-Praët, nous y couchons, nous y restons la journée du lendemain : d'Ina, pas davantage.

« Je l'avoue, Charles, je commençais à me piquer de l'indifférence certainement affectée de cette petite fille ; car mes gens avaient causé avec ceux du nabab, et entre autres mon coureur Almanzor, qui, déjà fort avant dans la confiance d'une jeune négresse, favorite d'Ina, s'était,

comme d'habitude, répandu en éloges sur les qualités de son maître, ses succès à Versailles, sa position à la cour, etc. Mais rien de tout cela n'avait fait naître l'envie de me connaître. Je n'y tins plus : je possédais un moyen infaillible de voir ma dédaigneuse : c'était de dire au père que j'avais à remettre à sa fille, et en mains propres, une lettre de sir Georges. C'est ce que je fis aussi ; mais le bonhomme me répondit que cela ne regardait que sa fille, et que je n'avais donc qu'à m'arranger pour la voir, car lui ne s'en mêlait en rien. Ceci est exactement vrai, ne crois pas que je plaisante, Charles.

« J'écris donc un petit billet, bien froid, bien respectueusement poli, à la jeune fille, pour lui apprendre que j'ai à lui remettre entre les mains un message de sir Georges. A ce nom, toutes les portes s'ouvrent, et un jeudi matin, sur les une heure de relevée, ton ami est introduit auprès de la charmante Ina.

« Rien n'a plus mauvaise grâce qu'un mari qui vante sa femme. Vous la verrez, je n'en dis donc rien ; seulement, ce que vous ne verrez pas, c'est le plus délicieux costume qu'on puisse imaginer, un costume tout oriental, bras, jambes et pieds nus ; c'était une sultane des Mille et une Nuits, ou le diable m'emporte. Tu n'as surtout pas d'idée combien ses jolies jambes nues étaient gracieuses ; et, sur ma foi, la seule compensation que puisse nous offrir la coquetterie européenne, ce sont les jarretières. Pour en revenir à mon récit, décidé à jouer mon jeu fort serré, j'observais avec toute la sagacité que la nature m'a donnée : car, sitôt que je vis cette jolie fille, je me promis de faire tout au monde pour la posséder d'une façon ou d'une autre. Je devais bien ça à la mémoire de sir Georges. Ina était fort pâle. Je la saluai, et brusquement, sans aucune préparation (j'avais mon projet) ; je lui remets les lettres, en lui annonçant crûment la mort de sir Georges, et tout cela avec cet air impassible et dédaigneusement poli que tu me connais.

« Ne t'alarme pas pour moi, Charles, j'agissais à coup sûr, et c'est l'A B C de notre métier (de votre métier de séducteur, dois-je dire). Vois-tu, Charles, j'ai acquis par une assez longue expérience du monde cette certitude : c'est qu'avant tout il faut violemment frapper l'imagination d'une femme. Or l'imprévu est admirable pour cela ; que cet imprévu soulève tout d'abord la haine ou l'affection, peu importe, l'essentiel étant d'émouvoir fortement une femme et de la forcer à penser à vous ; or, lorsqu'il s'agit d'un message pareil à celui que j'apportais, l'ambassadeur chargé d'annoncer la fatale nouvelle fait d'ordinaire le navré, le sucré, le désolé ; il s'y prend d'une lieue, parle du destin, du sort, du monde meilleur, du diable : moi, rien de tout cela ; quelques mots froidement polis, et, comme je te l'ai dit, je remets les lettres.

« En voyant les cachets noirs, la pauvre fille devint tremblante ; puis, surmontant son émotion, elle rompt l'enveloppe, apprend la vérité, que je lui confirme, et s'évanouit. Tout cela était dans l'ordre. Sur ce, je sonnai ses femmes et me retirai. J'avais pris une maison à terre ; le lendemain et les jours suivants j'envoyai mon coureur savoir des nouvelles de la désolée, et mon valet de chambre m'écrire à sa porte ; mais, rien de plus... Encore une fois, j'avais mes projets ultérieurs, tu verras.

« Almanzor me tenait au courant de tout ce qu'il savait par sa négresse. Admire ton ami, Charles : j'avais calculé juste. L'affreux sang-froid avec lequel j'avais appris cette fatale nouvelle, moi, moi, presque l'auteur de la mort de sir Georges, puisque j'avais pris sa frégate à l'abordage ; cet affreux sang-froid, dis-je, avait presque autant frappé la pauvre enfant que la mort de son amant : aussi, depuis ce jour, ses pensées alternaient sans cesse entre ma cruauté et ses regrets pour sir Georges ; enfin, cela fut si fort, qu'un jour, me voyant dans le parc avec son père, elle se trouva mal de colère et d'effroi. De ce moment, Charles, je considérai mon amour comme en très-bon chemin ; car, tu le vois, je partageais déjà ses pensées avec le défunt...

« Pendant ce temps-là, d'assez étranges idées m'étaient venues ; je voyais en France, d'après tes lettres, le crédit s'éteindre, je ne sais quelle agitation sourde menacer nos priviléges et nos existences ; enfin, que te dirai-je ? fut-ce instinct, folie ou sagesse, je ne me cabrai pas trop à la pensée de me voir marié, d'avoir un jour vingt millions de fortune en cas d'événements ; et puis encore, je trouvais la chose si originale, et je me piquais au jeu... Aussi continuai-je sourdement ma sape, comme dirait Malebranche (où est-il ?).

« Tu penses bien que je redoublai de surveillance. Almanzor continuait à m'instruire de tout ; enfin il vint un jour me dire que la désolée pleurait toujours beaucoup son mort, mais qu'elle avait dit à sa négresse (qui ne lui parlait jamais de moi) que j'avais bien fait de ne pas demander à la voir, parce qu'elle m'aurait fait refuser sa porte. L'enfant trahissait ainsi son désir de me voir ; sûr de cela, je pouvais me présenter ; je fis pourtant le sourd, je ne voulus pas comprendre : aussi, quelques jours après, la négresse dit confidentiellement à mon coureur qu'elle était presque certaine que, si M. le comte demandait à être présenté, on ne me refuserait pas une audience pour avoir le triste plaisir d'entendre parler du cher mort. Point. Je restai insensible ; je voulais une démarche éclatante, officielle. On la fit. Et un matin je reçois deux lignes par lesquelles on me priait de passer chez M. Horn-Praët, mademoiselle Horn-Praët voulant me remercier, etc.

« Je répondis respectueusement que j'irais, et j'y allai.

« Insensiblement je vis tous les jours ma charmante, et tous les jours, à toute heure et à chaque minute, je lui parlai tant et tant de son diable de mort, que je lui en donnai par-dessus les yeux ; car mort ou absent, Charles, c'est la règle, c'est le seul et vrai moyen d'en finir avec ces souvenirs qui sont souvent horriblement tenaces, mais qui encore une fois ne sauraient tenir contre un perpétuel rabâchage aussi louangeur que monotone ; aussi, une fois qu'elle n'eut plus rien à entendre de son mort, je lui parlai d'elle.

« J'avais appris que Georges était sévère : je fus dur, presque brutal dans mes remontrances, et l'enfant, jugeant de l'amour par la rudesse, trouva que je l'adorais ; mais remarque bien, je ne hasardais toujours pas un mot, un seul mot d'amour, et cela parce que je m'apercevais qu'elle tenait toujours beaucoup à son mort, sinon par amour, au moins par respect humain, et par suite d'une excessive noblesse et loyauté d'âme, qui est un des traits saillants de son caractère.

« Il s'agissait donc ou de la détacher tout à fait du souvenir de sir Georges, ou de lui donner au moins un prétexte décent pour l'oublier ; sans avoir encore complétement réussi, j'y tâchais par toutes sortes de moyens ; parmi ceux que j'employai avec assez de fruit, il en est un que je te recommande dans l'occasion, Charles : c'est celui d'inventer et de raconter avec un sérieux incroyable de beaux traits du défunt ou de l'absent ; de fort beaux traits, il est vrai, mais auxquels on donne toujours un côté niais ou ridicule, que l'on fait ressortir avec adresse, tout en paraissant les admirer du fond du cœur. Or, cela est surtout d'un effet sûr et perfide, quand il s'agit de gens comme sir Georges, de ces ennuyeux qu'on appelle en amour des hommes sérieux, des hommes de cœur : comme ils n'ont ni grâces, ni charmes, ni vices, ni piquant pour racheter le ridicule de leurs belles actions supposées, ils meurent à la peine. Car, encore une fois, de toutes les médisances, la médisance en bien est la plus terrible. Souviens-toi bien de cela, Charles, si jamais tu t'occupes de madame de Vaudrey...

« Mais enfin, malgré mes beaux traits, mes affaires n'avançaient pas aussi vite que je l'aurais souhaité, lorsque, par un coup du ciel, dans un beau retour de tendresse pour son mort, Ina se mit à me raconter, avec explosion de sanglots et de larmes, l'histoire d'une promesse faite par Georges, promesse faite par serment, jurée sur son amour et par son amour, sous peine de passer pour infâme et parjure, de renoncer à Ina, etc., etc., s'il y manquait.

« Or, Charles, c'était une promesse solennelle de ne plus jouer, notre défunt Caton ayant, à ce qu'il paraît, cette passion développée au plus grand point. Je demandai avec indifférence, mais avec une horrible angoisse, de quelle date était cette promesse : l'enfant courut à un meuble donné par Georges, en tira un joli papier, sur lequel le beau serment était écrit, signé par sir Georges et scellé de ses armes.

« Juge de l'empire que j'ai sur moi-même, Charles ; je n'ai pas bondi de joie en voyant que ce serment avait été juré avant le jour où, à Paris, j'avais prêté à sir Georges ces bienheureux quatre mille louis pour acquitter une dette de jeu !

« Moi d'admirer beaucoup la force d'âme du défunt et de me récrier surtout sur la valeur de pareils serments, qui engagent irrévocablement un homme d'honneur... d'autant plus qu'il s'y soumet volontairement... *e tutti quanti*. Je laissai donc Ina dans un accès de retour pour son mort : ce fut alors que je compris toute la mélancolie du personnage à Versailles ; il pensait sans doute à son serment trahi, et, avant le combat, quand il me dit : Si j'ai du malheur je le mérite, car j'ai été parjure... c'était encore le damné serment. Ma foi, Charles, tu avoueras que quand on est assez bête pour faire de pareils serments on doit être assez bête pour les tenir, et que, dans ces cas-là, comme dans bien d'autres, sottise est probité.

« Mais revenons à notre affaire ; il fallait faire savoir à Ina que le beau serment avait été parjuré, et que, moi, j'avais prêté quatre mille louis pour payer une dette de jeu. J'ordonnai donc à Almanzor de raconter à la négresse mon histoire avec sir Georges, mais dans quelque temps, et avec assez de ménagement. Le drôle me comprit à merveille ; tout alla comme d'habitude : je ne tarissais pas d'éloges sur le défunt... sans dire un mot d'amour ; lorsqu'environ quinze jours après la scène du serment, je reçois d'abord un billet très-laconique, qui me suppliait de passer à l'instant à l'hôtel Horn-Praët, quoiqu'il ne fût que dix heures du matin.

« Je m'attendais pardieu bien à la scène ; aussi je trouvai la charmante Ina, l'œil étincelant, l'air indigné : — Monsieur de Vaudrey, me dit-elle d'un petit ton, ma foi, fort imposant, est-il vrai que vous avez prêté à sir Georges Gordon quatre mille louis pour acquitter une dette de jeu dans l'année 1780 ?

« Tu me vois étonné, stupéfait, balbutiant, rougissant même, Charles... — Mademoiselle, j'ignore... je ne sais...

« — La vérité, monsieur le comte, au nom du ciel, la vérité...

« Tu me vois toujours... — Mademoiselle... qui a donc pu...

« — Il est inutile de feindre, monsieur ; un de vos gens a parlé, a tout dit, votre duel, tout enfin... Par votre parole de gentilhomme, monsieur de Vaudrey, je vous adjure ici de me dire la vérité...

« Tu me vois alors, mon cher Charles, forcé d'avouer en balbutiant la vérité, mon admirable conduite, mon dévouement, etc., etc., et puis je me mets à défendre sir Georges avec force ; mais la charmante me ferme la bouche en me rapportant mes propres mots de la veille sur les parjures... et je suis obligé, Charles, de penser comme elle... que c'était indigne...

« De ce jour-là ce fut à peu près fini du souvenir de Georges, soit qu'Ina n'eût attendu qu'un prétexte favorable pour se livrer au sentiment que je lui inspirais peut-être, soit que, franche et loyale, elle fût réellement exaspérée par ce manque de foi du Catou Beverley, d'autant plus que ce pauvre diable avait fait la sottise de reparler de la maudite promesse dans sa lettre mortuaire, et de se vanter de l'avoir tenue. C'est cela surtout qui irritait Ina, car une femme aussi confiante devient furieuse quand elle se croit dupe.

« Que te dire de plus, mon ami ? de ce jour data la certitude de mon bonheur. Ce n'est pas que je fus assez maladroit pour parler encore tout à fait d'amour après cette déception qu'Ina venait d'éprouver... Non ! et puis... quoique le manque de serment de sir Georges l'eût déliée... elle hésitait encore; ce fut alors que je frappai le grand moyen médité. Comme nous en étions aux confidences, un jour on me demanda naïvement pourquoi j'avais été si cruel et si dur en apportant la nouvelle de la mort de sir Georges : c'est là que j'attendais venir; après m'être fait bien presser, je laissai supposer que ce pauvre mort avait fait le fat, et m'avait donné à entendre que... De là mes regrets, de là ma froideur, de là ma colère, de là ma rage, disais-je avec ces fameux soupirs en soubresauts que je faisais bien; de là ma rage : car en voyant tant de charmes et tant de beauté dans une femme qui s'était oubliée jusqu'à être la maîtresse de sir Georges, je n'avais pu retenir mon indignation : car je pressentais déjà que je devais l'aimer, etc.



La plaie n'est pas pénétrante, il n'y a aucun danger, monsieur le comte.
— PAGE 82.

« Un homme qui a juré par l'amour d'une jolie femme de ne plus jouer et qui joue, et qui par là-dessus est mort, est capable de tout. Aussi cette dernière horreur détacha tout à fait Ina de Georges, et je crois, le diable m'emporte, qu'elle n'eut ensuite tellement hâte de voir notre mariage terminé que pour me prouver tout à son aise que le pauvre sir Georges avait menti... et il avait menti, Charles, délicieusement menti...

« Mais ce qu'il y a de plus curieux, ce fut la manière dont je lui proposai ma main; et l'effet devait en être infaillible sur une petite tête aussi exaltée par la colère que lui causait la fatuité supposée du gentleman. — Mademoiselle, lui dis-je avec un incroyable sérieux rempli de dignité, mademoiselle, j'ai trop de foi en votre loyauté et votre amour pour exiger un serment ou pour vous abaisser à une justification. Je vous offre mon nom, certain que vous ne l'accepterez que si vous en êtes digne.

« Je n'aurais pardieu pas fait cette belle proposition à toute autre qu'à elle; j'étais sûr d'elle, et cela par les confidences véritables de sir Georges et aussi par le résultat de mes observations sur son caractère pur et délicat.



Horn-Praët.

« Entre nous, je ne me suis pas fait scrupule de supposer sir Georges un peu fat... Qu'est-ce que cela faisait à un mort, après tout ! et ça arrangeait fort les affaires d'un vivant. Une fois tout convenu, nous sommes venus ici, à l'île de France, le mariage aurait paru un peu prompt à Gondelour : et à propos de cela, vois donc comme j'ai bien fait de me faire relever de mes vœux à la mort de mon frère.

« Enfin, depuis six semaines, je suis marié. Du caractère dont tu me connais, je ne te dirai pas que j'aime ma femme comme un céladon : mais je suis convenable, et je l'aime presque autant que j'ai aimé mes maîtresses; je l'aime enfin comme on aime une position. Elle est de fort bonne maison du Languedoc, c'est une Saint-Perry par sa mère : son père tient aux anciens Horn-Praët de Hollande, dont un fut chef d'escadre sous Ruyter. Tout cela est fort bien né, fort bien allié, et, en outre, le père nous assure huit millions en biens-fonds à mon mariage, le reste à la mort du nabab; joins à cela mes cinquante mille écus de rente, et tu vois que la vie se peut supporter : aussi plus j'y réfléchis, plus je crois avoir agi sagement. J'avais, ma foi, assez vécu; cette existence ne changera, d'ailleurs, rien à mes habitudes de plaisir, seulement on est fixé pour son avenir; et puis, encore une fois, s'il arrive quelque chose par la suite, c'est une retraite. Par exemple, à toi, Charles, à toi, à qui je ne cache aucune de mes plus secrètes pensées, je puis te dire une chose : Je sais le monde, et pourtant je serais d'assez mauvais goût pour trouver détestable qu'on me fît... ce que j'ai fait tant d'autres ; c'est folie, c'est faiblesse, c'est tout ce que tu voudras, mais cela est... J'en prendrais par la suite tout aussi bravement mon parti que ce pauvre comte de ***, ou que ce cher président de ***, ou que cet excellent colonel *** ; mais par cela même que je cacherais mon déplaisir, il n'en serait pas moins cuisant.

« Eh bien ! Charles, autant qu'on peut présumer vrai d'une chose

Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.

aussi incertaine, j'ai toutes les chances de croire que je ne partagerai pas le sort commun. Ne ris pas de cette présomption, voici pourquoi : Ma femme a été à elle-même dès qu'elle a pu former deux idées, et exposée à tous les dangers qui entourent dans ce pays une aussi riche héritière. Eh bien! elle s'est conservée pure. Sais-tu pourquoi? à cause même de cette excessive liberté. Car, je te le répète, le trait le plus saillant de son caractère, que j'ai profondément étudié, est une loyauté presque chevaleresque, une noble fierté qui lui ferait, je crois, tout sacrifier à la honte de faire moins encore une mauvaise action qu'une lâcheté; enfin, je ne manque pas, tu le sais, de bonne opinion de moi-même, eh bien! je suis sûr que le manque de foi et de parole de sir Georges a plus fait contre lui et en ma faveur que toutes mes séductions.

« Oui, mon ami, telle est madame de Vaudrey, et, si cette précieuse qualité qui la distingue ne change pas, car cela est, je crois, trop naturel pour changer; en un mot, c'est à lui dire : « Madame, je mets mon honneur sous la sauvegarde de votre loyauté;!» et, si je ne me trompe, cette excessive confiance qui perd tant de maris sera peut-être mon plus sûr garant.

« En voici bien long, Charles, mais c'est en vérité une si singulière phase dans ma destinée, que je n'aurais su trop te la détailler. On parle ici de paix; maintenant je la désire, car mon intention est de quitter la marine et d'user peut-être de mon crédit et de celui de mes amis pour obtenir une ambassade, si à toute force je veux m'occuper.

« Adieu, adieu, Charles : mille souvenirs à mes amis, pour lesquels je serai toujours le chevalier de Vaudrey, car je compte bien renouer çà et là notre joyeuse vie. Ne me réponds pas, car si ces bruits de paix prennent, comme on le dit, de la consistance, j'irai directement en Hollande, vistier nos propriétés, et, ma foi, de là continuer ma maison à l'hôtel de Vaudrey.

« La conta H. ss Vaudasy. »

Gédéon, président du club des jacobins; et Jean Thomas, représentant du peuple. — page 103.

CHAPITRE LIII.

MARIAGE.

LA CONTESSE INA DE VAUDREY A MISS BETTY HANONLEV, A MADRAS.

Ile de France.

« Ma bonne amie, ne méprisez pas Ina, ne l'accusez pas sans l'entendre. Apprenez d'abord, Betty, que M. Georges Gordon m'avait lâchement trompée... odieusement calomniée. Et puis *il n'est plus*... Mon Dieu! mon Dieu! ce qui m'arrive doit bien vous étonner; car moi-même j'y crois à peine. Pour en revenir à sir Georges... qui aurait jamais cru cela de lui? Mais vous allez tout savoir.

« Vous vous souvenez bien qu'un jour à Pondichéry, il y a environ trois ans de cela, je faisais sérieusement la guerre à sir Georges sur son affreuse passion du jeu, qu'il n'éprouvait, disait-il, que par désœuvrement, et quand il était loin de moi. Vous vous souvenez aussi, n'est-ce pas, mon amie, que, cédant à tout ce que je lui disais de raisonnable et de tendre à ce sujet, il voulut écrire de sa main, signer de son nom et sceller de ses armes, le serment solennel et sacré de ne plus jamais jouer de sa vie, sous peine de passer pour infâme, pour parjure, et de se reconnaître indigne de mon amour et de moi?... Eh bien! ce serment, il l'a indignement faussé, trahi, profané... Ainsi, lui, que je croyais si loyal et si profondément homme d'honneur, il a commis une lâcheté... Vous me connaissez, mon amie : maintenant jugez si je pouvais pardonner une trahison aussi basse... Mais ce n'est pas tout encore... non, ce n'est pas tout... lui, que je croyais si au-dessus de ces fats imprudents et vulgaires dont nous nous moquions ensemble, Betty, lui, que je croyais d'une probité si noble et si délicate, il m'a horriblement calomniée aux yeux d'un homme d'honneur, de M. le comte de Vaudrey, de mon mari enfin. Oui... abusant des gages sacrés et presque religieux d'une affection aussi pure qu'elle était vraie, sir Georges s'en est méchamment, bassement servi, pour tramer la plus infâme calomnie..... pour faire croire enfin à M. de Vaudrey... que *j'avais été sa maîtresse*. Moi! moi! Betty... moi! ô mon Dieu! je ne puis encore contenir mes larmes et mon indignation à cette affreuse pensée..... Mais vous allez tout savoir... mon amie...

« Il y a environ cinq mois que M. l'amiral de Suffren vint passer quelques jours chez mon père. Nous habitions alors notre campagne de Goudelour. M. de Suffren avait avec lui son neveu et un autre officier, qui était M. le comte de Vaudrey. Absorbée comme je l'étais par le souvenir de sir Georges, dont j'attendais des lettres avec la plus mortelle impatience, je m'occupais fort peu des hôtes de mon père... malgré les folies de ma négresse, qui était émerveillée de ces étrangers.

« Mais un jour je reçois un billet fort poli de M. le comte de Vaudrey, qui me prie de lui accorder un moment d'entrevue, parce qu'il avait, disait-il, des papiers à me remettre de la part de sir Georges. A l'instant je prie M. de Vaudrey de vouloir bien passer chez moi, et c'est avec une horrible inquiétude que j'attends le moment de recevoir le comte. Je ne sais par quel pressentiment j'étais agitée, mais le cœur faillit me manquer deux fois quand je sus que M. de Vaudrey était dans mon salon : enfin je pris courage et j'entrai. Je vis un jeune homme de taille moyenne, d'une tournure distinguée, vêtu en officier de marine. Mais ce qui me frappa tout de suite, ce fut la froideur de son abord et l'inflexibilité de son regard.

» Il me salua gravement et me dit : — Mademoiselle, voici des papiers que sir Georges m'a supplié de ne remettre qu'à vous-même. — Vous avez vu sir Georges, monsieur? m'écriai-je malgré moi... Par grâce, où est-il maintenant?... Alors lui (je l'entends encore), alors lui, sans changer de visage, sans changer d'expression de voix, me dit ces mots cruels presque avec un air de sombre satisfaction : — J'ai enlevé la frégate de sir Georges à l'abordage, mademoiselle; il s'est défendu avec le plus grand courage, mais il a été tué dans l'action..

» A ce mot *tué*, je tombai sans connaissance. Je ne revins à moi que longtemps après; j'étais au milieu de mes femmes, M. de Vaudrey n'était plus là... Je m'en aperçus bien... car ce fut lui que mon regard furieux chercha d'abord... Oui, Betty, s'il eût été là, et si j'en avais eu la force, il me semble qu'en ce moment je l'aurais tué.

« Mais attendez avant de juger le comte, mon amie : car je conçois que cette atroce indifférence ou plutôt que cette froide cruauté doit vous soulever contre lui, et pourtant...

» Je ne vous dirai pas mes larmes, mes chagrins et l'espèce d'anéantissement pendant lequel je vécus durant un mois, n'ayant personne... vous savez, *personne au monde* avec qui pleurer, que ma pauvre Badj'y! seulement une chose que je suis encore à concevoir, c'est que je ne pouvais isoler le souvenir de M. le comte de Vaudrey de celui de sir Georges. Oui, c'était, pour ainsi dire, la cause et l'effet impitoyablement liés l'un à l'autre. Car, enfin, si le comte m'eût appris cet horrible malheur avec ménagement et précaution, je n'aurais eu, pour ainsi dire, qu'à penser à mon chagrin, à mon désespoir; mais le comte venant, ainsi qu'il l'a fait, m'apporter cette fatale nouvelle avec rudesse et presque avec aigreur... venant enfin lui-même me dire qu'il était presque la cause indirecte de la mort de Georges, ô Betty! je l'avoue, à chaque instant je m'arrêtais de pleurer pour maudire et charger d'imprécations cet inflexible messager, et vous verrez combien j'étais folle...

« Pour en revenir à sir Georges, il me renvoyait mes lettres, et mon portrait que je lui avais donné. Il m'écrivait une dernière fois au moment de se battre, et jamais, Betty, homme n'a osé plus audacieusement mentir à une femme, mentir presque un pied dans la tombe... Comme alors je croyais encore en lui, je ne vous dirai pas non plus les larmes amères et les baisers dont je couvrais ces caractères chéris, qui, à chaque ligne (je le croyais du moins), révélaient cette âme si loyale et si généreuse... Mais ce qui me plongeait surtout dans un désespoir amer, et ce qui redoublait mes regrets déchirants, c'étaient quelques lignes dans lesquelles sir Georges me rappelait avec bonheur son serment écrit de ne plus jouer... en me jurant qu'il l'avait tenu!!! et que cette conviction de mourir digne de moi adoucirait ses derniers moments, s'il devait ne plus me revoir... Me jurer cela, Betty .. presque en face de l'éternité!... infamie!... infamie!... Mais écoutez encore (1).

« Je ne vivais donc que de larmes, je ne sortais pas de mon pavillon, lorsqu'un jour, en regardant machinalement par la croisée, j'aperçois M. de Vaudrey causant avec mon père; c'était la première fois que je le revoyais depuis la fatale nouvelle; ne pouvant surmonter mon émotion... je m'évanouis. . et pourtant, tout en haïssant le comte à la mort, j'avais une irrésistible envie de l'entendre, car lui seul pouvait me parler de sir Georges, et me donner sur ses derniers moments de ces détails si cruels, et pourtant si avidement recherchés par ceux qui aiment comme j'aimais. Hélas! .. mais j'avais alors de M. de Vaudrey une insurmontable frayeur (combien j'avais tort, mon Dieu)! et malgré les instances de ma négresse, je ne pouvais me résoudre à le recevoir, quoiqu'il fût souvent venu s'informer de ma santé. Enfin, je me décidai, et je lui écrivis que, devant aller passer quelque temps à Madras, je désirais le remercier de la peine qu'il s'était si souvent donnée de passer chez moi; il me répondit que le lendemain il serait à mes ordres. Quand il entra, je pouvais à peine me soutenir, j'avais quitté mon costume indien comme peu convenable, et j'étais habillée à l'européenne; je reçus le comte : c'était toujours son ton froid, mais extrêmement poli; il répondit avec une mesure parfaite à toutes mes questions sur sir Georges, mais avec sécheresse et roideur: quand il fut parti, je ne pus m'empêcher de dire à Badj'y qu'avec une figure aussi douce, il était inconcevable que M. de Vaudrey parût aussi insensible à la douleur qu'il devait bien penser que j'éprouvais.

« Que vous dirai-je?... Entraînée par le triste bonheur d'entendre parler de Georges, je vis le comte plusieurs fois, et remis mon voyage à Madras. Je trouvais dans M. de Vaudrey un homme franc, généreux et bon, et surtout, je crois, d'un rare dévouement pour ses amis. Mais ce qui m'étonnait beaucoup dans un grand seigneur français (M. de Vaudrey est d'une des plus riches et des plus anciennes familles de France, et, à vingt-huit ans, il a déjà un grade supérieur dans la marine); ce qui m'étonnait, dis-je, c'était la sévérité de son langage et de ses manières, ayant entendu parler si souvent de l'étourderie et de la légèreté de ses compatriotes. Chez lui, au contraire, jamais un mot de galanterie; une conversation sérieuse, quoique un peu romanesque, car il est impossible d'avoir une âme plus tendre et plus impressionnable que la sienne. Aussi m'a-t-il dit avoir beaucoup souffert à cause de cette excessive délicatesse de cœur qui le caractérise... délicatesse si rarement appréciée, et par cela même si souvent et si cruellement froissée. Peu à peu, le comte prit l'habitude de venir me voir plus souvent; il me demandait quelquefois la permission de me donner des avis, des conseils, et cela comme malgré lui, avec une brusquerie qui contrastait avec la douceur de sa voix.

» Sans diminuer de force, ma douleur était plus calme, et j'entendais avec un plaisir mélancolique M. de Vaudrey me faire l'éloge de sir Georges, et me vanter continuellement sa bravoure et ses qualités, car il l'avait connu en France, quand il y était prisonnier de guerre; c'était notre sujet favori de conversation, et chaque jour, chaque heure, chaque minute, ramenait sur les lèvres du comte l'éloge de sir Georges. Il faut, à ce propos, Betty, que je vous fasse une confidence : je suis encore à comprendre pourquoi ces éloges sans cesse répétés m'irritaient presque, quoique j'en sentisse toute la justesse; je ne sais encore si la douleur s'use à force de parler de ce qui la cause, mais au bout de deux mois de ces éternelles conversations sur sir Georges, je me sentis, je l'avoue en rougissant, je me sentis moins vivement affectée, oui, je me trouvai plus sensible aux objets extérieurs, et je remarquai la figure du comte, que je n'avais pas examinée jusque-là, et qui me parut gracieuse et distinguée. Non, vous ne sauriez croire combien je fus effrayée de ce changement en moi; car, je vous le jure sur ma mère et sur Dieu, je voulais mourir fidèle à Georges... Tel cruel même que m'eût semblé ce sacrifice plus tard, j'aurais tenu à la promesse que je m'étais faite... Pauvre Georges, pensais-je, il n'est plus là pour se rappeler à moi!... Il a tenu fidèlement ses promesses, lui, il les a tenues jusqu'à la mort : ce serait donc une lâcheté que de le sacrifier quand je puis le faire aussi impunément.

» Ce fut alors, Betty, en sentant cette froideur qui me gagnait comme malgré moi, que je voulus me retremper à une source pure et sacrée, et que je cherchai ce que nous appelions mon talisman, cette *promesse* qui me paraissait si belle, parce que je savais tout ce qu'elle avait dû lui coûter à tenir.

» Ce jour-là, Betty, M. de Vaudrey était près de moi, et il venait de me raconter un trait de Georges que j'ignorais et que le comte exaltait selon son habitude, car sir Georges avait en lui un ami profondément dévoué, croyez-moi. Voici ce qui exaltait si fort l'admiration du comte, et ce que sans doute par modestie sir Georges m'avait toujours caché :

» Il paraît qu'une des parentes de sir Georges, fort âgée, fort quinteuse et fort originale, avait la manie, sur la fin de ses jours (quoiqu'elle eût une maison parfaitement montée), de ne vouloir rien manger qui n'eût été pour ainsi dire apprêté sous ses yeux par sir Georges, qu'elle aimait à l'adoration. Or, sir Georges, avec une complaisance angélique, préparait lui-même les repas de sa vieille parente... Sans doute cela est bien beau et bien dévoué, Betty, c'est une chose touchante que de voir un jeune gentilhomme sacrifier les plaisirs du monde pour satisfaire les caprices d'une femme âgée qu'il aime et respecte; oui, cela est bien beau, et l'admiration qu'en témoignait M. de Vaudrey était sans doute très-concevable; mais enfin j'avoue encore à ma honte que, malgré moi, ce qui me frappa le plus dans le récit de ce dévouement, ce fut le côté qui touchait presque au ridicule. Et pourtant il était impossible de mieux faire valoir que M. de Vaudrey tout ce qu'il y avait de touchant dans ce beau trait; ses yeux étaient mouillés de larmes, son émotion profonde... Eh! c'est qu'aussi il est si bon, il est si sensible à tout ce qui révèle une belle âme, lui!...

» Enfin, Betty, pour en revenir à cette promesse, me sentant, vous dis-je, moins désespérée de la mort de sir Georges, et voulant retremper mes souvenirs et rester digne de lui, je courus à mon *talisman*, et, montrant ce papier sacré à M. de Vaudrey, je ne pus m'empêcher de lui dire : — S'il était bon et dévoué, voyez qu'il était aussi noble et fort, voyez quelle puissance il avait sur lui-même; et alors je racontai au comte l'histoire du serment. Comme moi, plus encore que moi peut-être, il admira la résolution de Georges; seulement, je ne remarquai pas alors ce dont je me souviens parfaitement maintenant, c'est que, tout en appuyant sur la sainteté irrévocable de ces serments sacrés pour un homme d'honneur, le comte avait un air embarrassé que je m'explique aisément aujourd'hui; car, apprenez enfin cet horrible secret, Betty, par le plus grand des hasards, je suis instruite, quelque temps après, que, *malgré son serment solennel, sir Georges a joué, a perdu*, et que *c'est M. le comte de Vaudrey lui-même qui a payé cette dette*... Non, non, Betty, je ne pouvais le croire. J'écris à M. le comte de Vaudrey de passer chez moi; il vient, il veut nier, mais je le somme sur l'honneur de dire la vérité. . C'était vrai, Betty, c'était vrai; sir Georges avait joué malgré son serment sacré, j'avais été indignement abusée, trahie...

« De ce moment, je ne saurais vous peindre, mon amie, la froideur qui me glaça pour le souvenir de M. Georges Gordon; car ce serment résumait pour ainsi dire l'espèce grave et sérieuse de son amour, et voir ainsi cette promesse solennelle foulée aux pieds par lui, qui brillait surtout à mes yeux par sa qualité de loyal et honnête homme, c'était me sentir bien près de l'oublier et de me croire libre comme je l'étais réel-

(1) Il est facile de voir, à la teinte d'acrimonie et de colère qui règne dans toute cette lettre, que mademoiselle Horn-Praët cherche peut-être à s'exagérer à elle-même et à son amie les torts vrais ou supposés de sir Georges, pour faire excuser l'amour qu'elle éprouve pour M. de Vaudrey et l'infidélité qu'elle fait au souvenir du pauvre Anglais, bien innocent d'ailleurs de la fatuité qu'on lui prête, car son amour pour elle a toujours été aussi tendre que pur et respectueux. Mais nous retrouvons là un trait saillant du caractère d'Ina, qui, étant physiquement libre de son choix par la mort de sir Georges, veut encore constater la moralité, la loyauté de sa conduite aux yeux de son amie.

lement. On eût dit aussi que, par cet aveu, M. Henri de Vaudrey se trouvait dégagé d'un fardeau qui l'oppressait, et je le conçois : lui si vrai, lui si sincère, devait souffrir de me voir aussi indignement trompée. Depuis même il me l'a avoué. Je continuai de voir le comte, et je le trouvai comme toujours, bon, aimable et sensé, mais ne me disant jamais un mot qui pût me faire soupçonner qu'il m'aimât, et pourtant cette pensée, qui avant la trahison de M. Gordon m'eût épouvantée, je l'accueillais avec plaisir : n'étais-je pas libre de fait et de droit par cette perfidie?

« Peu à peu je retrouvais mon ancienne gaieté, je paraissais plus à mon avantage; mais, à mesure que je redevenais plus calme, que je me montrais plus avenante pour Henri de Vaudrey, lui paraissait de plus en plus sombre; enfin cette froideur de sa part me navrait, car je sentais, et cela sans remords, qu'il me plaisait... Or, franche comme je l'étais, je lui dis naïvement que son chagrin me faisait mal... il ne me répondit rien... j'insistai, même silence... Enfin, je ne reconnaissais plus Henri, il était redevenu triste comme devant, comme dans les premiers temps qu'il m'avait connue. Enfin, le croirez-vous, Betty! j'apprends par son amiral qu'il sollicite une mission fort dangereuse : les pleurs me suffoquent, et je le prie, j'exige même, je crois (je l'aimais tant déjà!), qu'il me confie la cause de son chagrin : c'est alors qu'après mille hésitations il m'apprit, en rougissant, Betty, que, grâce à une infâme calomnie, je passais à ses yeux pour avoir été... la *maîtresse de M. Gordon*.

« Cette calomnie avait seule causé l'espèce de joie funeste avec laquelle Henri m'avait appris la mort de M. Gordon, et le chagrin amer et profond qu'il avait ressenti en s'apercevant qu'il m'aimait, moi qu'il croyait *déshonorée*. Vous concevez ma douleur, ma colère, Betty. A peine M. de Vaudrey eut-il prononcé ces mots affreux, que je me renfermai chez moi... Je fus pendant quinze jours horriblement souffrante, je voulais mourir... Henri finit par vaincre ma répugnance à voir qui que ce fût, et je le reçus. Vous allez le connaître, vous allez apprécier tout ce qu'il y a de généreux et de chevaleresque dans cette âme qu'on peut appeler sublime.

— « Mademoiselle, me dit-il, j'ai trop foi en votre loyauté et en votre amour pour exiger un serment ou vous abaisser à une justification ; je vous offre mon nom, certain que vous ne l'accepterez que si vous en êtes digne. »

« Est-il possible, dites-le? est-il possible de rencontrer plus de grandeur, plus de noblesse, plus de cette haute et délicate confiance qui prouve seule combien on est digne d'en inspirer une pareille?

« Que vous dirai-je de plus, mon amie!... de ce jour data pour moi la vie, le bonheur, l'amour;... tout le reste de mon existence n'est plus qu'un songe : je ne conserve que du mépris pour M. Gordon; car il n'est pas même digne d'inspirer de la haine. L'amour de mon mari me dédommage de ses odieuses calomnies, que je lui pardonne, après tout, car je suis trop heureuse pour avoir la moindre mauvaise pensée dans le cœur. Enfin, il y a quinze jours, Betty, que je suis mariée, quinze jours que je prévois l'avenir le plus heureux. Henri parle de retourner en Europe aussitôt après la paix signée ; car on ne croit plus beaucoup à la continuation de la guerre; avant ce départ je vous écrirai, vous y comptez bien, n'est-ce pas? Mais voyez donc enfin quelle singulière destinée... et qui m'eût dit cela il y a dix-huit mois, quand vous vîntes m'embrasser à Gondelour? Rappelez-moi au souvenir de lord et de lady Hamonley, et pensez quelquefois à l'heureuse Ina de Vaudrey, etc. »

CHAPITRE LIV.

VANITÉ.

SCÈNES DIALOGUÉES.

> Tandis que Saül fut fidèle, il n'eut pas besoin d'aller consulter la pythonisse sur ce qu'il devait faire... La loi de Dieu le lui apprenait assez. Ce ne fut qu'après son crime, que, pour calmer les inquiétudes d'une conscience troublée, et allier ses faiblesses passées avec la loi de Dieu, il s'avisa d'aller chercher dans les réponses d'un oracle trompeur quelque autorité favorable à ses passions.
>
> Aimez la vérité et vous l'aurez bientôt connue. Une conscience droite et simple est le meilleur de tous les docteurs.
>
> MASSILLON. — *Sermon pour le mardi de la Passion, sur le Salut.*
>
> Tempus meum nondùm advenit; tempus autem vestrum semper est paratum.
>
> JOAN., VII, 6.

PERSONNAGES.

L'abbé de CILLY.
LE LIMOPHE ivre.
RUFFINS fou.
Le lieutenant JEAN THOMAS.
CRAZE l'assassin.
M. le comte et madame la comtesse DE VAUDREY dans leur carrosse.

Le bord de la mer à l'île de France; à droite, la grille d'un parc; à gauche, l'entrée d'un bois épais. — Le soleil se couche. — Solitude profonde.

L'ABBÉ DE CILLY. (Il marche pensif, la tête baissée, puis s'arrête parfois avec de brusques tressaillements.) — Rien... rien... toujours l'obscurité... le néant... je ne perçois pas... je vois bien la nature, les astres, les éléments... tout cela me prouve un moteur, un agent, un créateur mystérieux ; mais où est-il?... quel est-il?... nous voit-il?... Nous voir... lui!... Orgueil incurable de l'homme!... te révéleras-tu donc jusqu'au sein des croyances dont l'humilité doit être la base! Dieu, te voir! Dieu s'occuper d'atomes perdus sur la terre, comme la terre est elle-même perdue dans l'immensité! Dieu nous voir!... Infirmité de notre intelligence!... ne pouvoir prêter à Dieu que les relations matérielles de nos sens grossiers!... Dieu voir comme nous, entendre comme nous, parler comme nous : cela est en vérité un insolent blasphème, car cela est faire Dieu à notre image... et pourquoi non?... Ne croyons-nous pas aussi, dans notre misérable et fol orgueil, que les autres merveilles de la création ne sont que les accessoires de notre imperceptible planète! Oui, n'est-ce pas, homme privilégié! le soleil n'a été tiré du chaos que pour mûrir les fruits de ton jardin!... la lune, pour argenter tes nuits amoureuses! et les étoiles ne scintillent sur le bleu du ciel que pour récréer tes yeux ou inspirer tes poëtes! Dérision!!! Toujours le même orgueil, qui rapporte tout à l'homme. Oui, c'est pour toi que les mondes sont sortis du néant ; c'est pour toi... crois-le, demi-dieu, crois-le : et pourquoi non? Alors le mendiant, qui secoue ses haillons aux clartés éblouissantes d'une joyeuse fête, pourra croire aussi que c'est pour lui que flamboyent les mille bougies des lustres d'or ; alors l'hyène errante, qui ronge les os du cheval mort qu'on a jeté à la voirie, pourra croire aussi que c'est pour elle que le noble animal a été égorgé.

(Après un long silence, Arthur reprend avec abattement) : — En vérité, c'est un abîme... un abîme... Je m'épuise en hypothèses, je me concentre tout au fond de ma pensée, je ferme pour ainsi dire les yeux de l'esprit... comme on ferme les yeux du corps afin de se profondément recueillir... et rien... rien que ténèbres... (Une pause.) Étant laïque, j'ai cru que le rideau sacré du tabernacle me cachait, à moi profane, la lumière divine; je me suis fait prêtre, et je m'aperçois que je n'ai fait que passer de l'autre côté du rideau, sans voir pour cela plus de lumière. Eh quoi!... toujours l'obscurité... toujours!... C'est horrible!... Et cela est horrible parce que j'ai souvent fait moi-même goûter aux autres les douceurs ineffables de cette foi, à laquelle j'aspire de toutes les forces de mon être et de mon intelligence... de cette foi que j'ai voulu acheter par tous les sacrifices possibles à l'homme... de cette foi que je veux et que je ne puis imposer à mon esprit désolé ; de cette foi dont je ne puis percevoir les mystérieuses relations ; de cette foi qui, je le sens, et par instinct et par la puissance du raisonnement, saurait seule satisfaire ces désirs ardents qui me torturent. Oh! oui... cela est bien cruel à se dire : Moi, sans croyances décidées, j'ai souvent inspiré, sans pouvoir, hélas! les partager... de ravissantes extases, de sublimes et saintes espérances, de splendides visions de l'éternité... qui faisaient oublier aux malheureux les terreurs de la mort ou les angoisses de la vie!!!... Oui, cela est cruel de se dire : On bénit la douce et religieuse influence de mes paroles, qui éveillent de si consolantes et de si profondes convictions : tandis que moi, qui donne tant, je n'ai rien... rien que néant et désespoir!... tandis que moi je payerais par une vie de souffrances une heure, une seconde de cette félicité radieuse que je prodigue sans la ressentir. Malédiction sur moi!... car cette pensée que les autres me doivent le bonheur ne me console pas dans mes regrets déchirants.

Et pourtant une telle abnégation serait et noble et généreuse, et grande et chrétienne!!! Mais cela n'est pas, non, en vérité, cela n'est pas... et ceci est odieux à avouer... Mais, dévoré par une incurable envie... j'ai même été quelquefois tenté... de flétrir les germes de cette foi que l'influence vivifiante de ma parole venait de faire épanouir chez mes frères... (Une pause.) Après tout, cela est peut-être aussi une juste punition de Dieu; parce que j'aurai cherché la foi avec un odieux égoïsme... non d'abord pour faire triompher la vérité sainte, mais pour remplir le vide qu'avaient laissé dans mon âme les tristes et les honteuses passions de la terre, mais parce que j'aurai voulu croire par désœuvrement et par ennui... et que j'ai demandé à Dieu ma part de grâce et de foi, comme on demande au monde une frivole distraction... Et pourtant n'en suis-je pas digne? Enfin, depuis trois ans, n'ai-je pas vécu de privations, de sacrifices et d'humilité? n'ai-je pas rempli avec une exactitude scrupuleuse mes devoirs de prêtre? En quoi ai-je failli, Dieu clément... Dieu juste... Dieu souverainement bon?... Mon immense fortune... on la distribue aux pauvres! moi, grand seigneur, habitué aux recherches du luxe... j'ai vécu misérable en aspirant la fièvre des mourants, et priant sur des cadavres. Je n'ai pas eu une seule pensée impure ; car mes sens blasés sont depuis longtemps éteints. Que pouvez-vous donc me reprocher, Dieu rémunérateur? Ma vocation est de l'égoïsme, et ma vertu de la satiété. Cela est vrai, vous le savez, puisque vous lisez dans les âmes... Eh bien! est-ce donc un mal, cela? est-ce un mal de sentir enfin... que vous, que vous seul, vous pouvez contenter l'insatiabilité de l'âme?... En un mot, mérité-je votre colère ou votre indifférence, parce que je vous dis, avec une profonde et douloureuse conviction (l'abbé se jette à genoux, les yeux humides) ; Mon Dieu! je suis bien malheureux!!! les biens de la terre ne m'ont pas suffi, et je suis venu à vous, repentant et résigné... j'ai prodigué l'or aux pauvres, j'ai consolé les mourants, j'ai pieusement clos les paupières des morts, j'ai oublié les vanités de la science et de la jeunesse, j'ai vécu de larmes bien amères, je me suis couvert de cendres, j'ai étouffé l'orgueil du rang

et de la naissance .. tout cela n'est rien, je le sais, mon Dieu !... tout cela n'est rien au prix de ce que vous avez souffert pour les hommes... mais vous qui êtes si grand, vous qui êtes Dieu... enfin, vous savez aussi que moi je suis homme !... seulement un homme qui n'ose croire que d'aussi haut vous jetiez un regard sur lui... sur une aveugle créature qui a pourtant besoin d'être guidée à travers l'obscurité où est encore ensevelie son âme ! Tirez-moi de ce gouffre sans fond, d'où je vous invoque, mon Dieu !... Illuminez-moi d'un seul rayon de votre grâce ! que je voie une lueur, un signe qui me dise seulement : Espère... Dieu t'entend ; cela, mon Dieu, oh ! cela, dussé-je l'acheter par les tourments du martyre ! cela, mon Dieu, pour votre indigne créature, cela seulement ! Qu'elle sache qu'elle ne marche pas au hasard et abandonnée, et sans but et sans appui ; cela... et alors cette intelligence dont vous m'avez doué cessera de veiller dans l'ombre, comme la flamme d'une lampe qui s'éteint ; alors, fort de votre secours, j'imposerai ma croyance au monde. (Avec enthousiasme) : Cette société corrompue, égarée, cède à ma voix, que vous rendez toute-puissante, je la ramène à vos pieds ; je... Mais non, non, mon Dieu, cela est encore un misérable orgueil... faites seulement que je croie, ou que je sente que je croirai un jour ; que j'espère, mon Dieu, que j'espère ; éveillez l'espoir en mon âme désolée... l'espoir, oh ! l'espoir, seulement l'espoir. . ne me désespérez pas... un signe, mon Dieu... un signe ! ne soyez pas inexorable... je ne suis pas un criminel, après tout, moi !... j'ai tant aimé mon père ! Pitié... oh ! pitié, pitié, mon Dieu... (Après être resté quelque temps à genoux, l'abbé se relève et dit avec une froide amertume) : Et rien, rien, rien, sourd ou implacable... tout ceci n'est-il donc que chimère, mensonge et stupide imposture? . . . .

Une voix joyeuse dans le lointain :

Quand j'ai bu, croyez-moi,
Je suis roi,
Je bois encore un peu,
Je suis Dieu.

Entre le Losophe, ivre, en chantant :

Quand j'ai bu, croyez-moi,
Je suis ..

Apercevant l'abbé, il s'arrête et salue.

— Pardon, mon abbé ; c'est la surabondance de l'arack, ou eau-de-vie de l'endroit, dont je me soupçonne d'avoir extrêmement abusé, dans l'intention fortement bachique de me soutenir, pour arriver chez notre commandant, M. le comte de Vaudrey, dont l'habitation est dans la chose des alentours... d'ici, à ce que l'on m'a dit ; le sauriez-vous, mon abbé ? C'est une lettre que j'apporte à M. le comte !... et que même j'ai laissé Saint-Médard à terre, chez mon hôtesse, et que la pauvre bête... (pas mon hôtesse, l'autre) en geint à fendre l'âme.

L'ABBÉ. — Vous êtes ivre, misérable, passez votre chemin.

LE LOSOPHE. — Je suis ivre ! oui, vertubleu ! je suis ivre, mon abbé ! et je m'en vante. Mais, révérence parler, mon abbé, c'est justement parce que je suis ivre que je ne suis pas un misérable : non, non, si vous saviez ce que c'est, allez !!! Tenez, mon abbé, je suppose, on est marié, n'est-ce pas ? on a femme, enfants, et pas de pain pour tout ça : bon ! ça crie famine... que ça vous désole ; bon ! parce que, quoique marié, on est très-tendre père tout de même : eh bien ! comme vous êtes très-tendre père, et que vous ne voulez pas voir votre famille malheureuse, au contraire, qu'est-ce que vous faites ? vous buvez bouteille, bon ! et du coup, voilà que vous vous croyez millionnaire : vous ne voyez plus que des chandelles romaines, et vous vous figurez que votre famille se fait de délicieux festins et roule carrosse : vous vous figurez tout ça, jusqu'à ce que vous soyez dégrisé, s'entend... bon ! Et, pour lors, comme vous voulez continuer plus que jamais à être très-tendre père... vous vous regrisez tout de suite, pour la chose de rendre le bonheur à une famille adorée, et lui faire *rerouler* carrosse... et ainsi de suite, mon prêtre : de sorte que tant plus vous vous grisez, tant plus vous voyez votre famille heureuse... et, par conséquent, tant plus vous êtes très-tendre père... ce qui me fait l'effet d'être crânement le but du *conjungo*, mon abbé. Aussi, allez, mon prêtre, ceux qui disent du mal du vin, c'est des sans-goût, des vrais monstres, voyez-vous, des monstres affreux, des monstres... enfin des monstres aquatiques ; car l'ivresse, voyez-vous, mon prêtre, c'est la richesse du pauvre, c'est la consolation du malheureux ! Mais pardon, excuse, mon prêtre, je suis là à vous faire causer, tandis que j'ai une commission à remplir, et que... (Reconnaissant la grille du parc) : Mais, vertubleu ! voilà bien la grille que l'on m'a enseignée : pardon, excuse, mon abbé... (Le Losophe salue l'abbé, entre par la grille du parc, et s'éloigne en chantant :)

Quand j'ai bu, croyez-moi,
Je suis roi ;
Je bois encore un peu,
Je suis Dieu

L'ABBÉ (après un long silence). — Après tout, cette misérable brute a raison ! dans son ignoble ivresse, il est roi, il est Dieu, tant qu'il le croit du moins ; et c'est au moins une foi, cela, une conviction... et celle-là se trouve, à coup sûr, au fond d'une coupe ; tandis que l'autre... l'autre... (Une pause.) Mais c'est, en vérité, quelque chose d'étrange à penser que la croyance des martyrs a résisté aux tortures les plus épouvantables, aux séductions les plus voluptueuses, et qu'une coupe de vin, prise de gré ou de force, peu importe, oui, qu'une coupe de vin aurait anéanti, pendant quelques heures, l'inspiration divine de ces héros de la foi, qui souriaient sur des charbons ardents en chantant gloire au Seigneur... (Avec ironie) : Allons, demi-dieu !... allons, créature qui ne pourris pas tout entière dans la tombe, parle donc d'éternité !... et voilà cette partie éthérée de toi-même, cette émanation si immortelle, qui se peut noyer dans une brutale ivresse, et voilà que, par la seule influence physique d'un produit inerte et matériel... un saint pourrait blasphémer Dieu ! Voilà la foi vaincue par l'ivresse. Et tu n'as pas d'autels, toi !... ivresse ! ivresse sainte... ivresse bénie ! toi qui peux si sûrement effacer, sous tes flots riants et vermeils, les sombres et funestes pensées ! (Avec amertume) : Allons, courage, abbé !... courage, saint homme ! envie l'ivresse stupide d'un matelot.... (On entend du bruit.) — Qui vient là ? (L'abbé se retire à l'écart.)

La nuit est presque complète. — Rumphius entre en courant, en faisant des contorsions ridicules. — Il est fou de chagrin d'avoir perdu son manuscrit ; il croit être lui-même ce manuscrit, et vient de s'échapper de l'hospice de l'île de France où le comte de Vaudrey l'avait fait enfermer. Rumphius est grotesquement couvert de feuilles de papier cousues sur ses habits ; son œil est éteint ; mais sa figure, autrefois hâve et maigre, est grasse et colorée ; de décharné qu'il était, il est devenu presque obèse (1). — L'abbé, toujours à l'écart, regarde Rumphius en silence et avec tristesse.

RUMPHIUS (faisant une cabriole). — Bst... Enfin j'ai pu descendre de ce maudit rayon de bibliothèque... où ils me tenaient pressé entre deux grands coquins de traités in-folio sur la... sur le .. bst... j'ai oublié de grossiers livres, sur ma foi ! deux gros butors de livres imprimés. (Avec fureur.) Des livres imprimés !... (Il rit aux éclats.) Ah ! ah ! ah !... m'accoler à des livres imprimés... quelle société vulgaire pour moi, *manuscrit*, et surtout manuscrit du célèbre.... du fameux.... du renommé.... bst, j'ai oublié, j'ai oublié... (Il tâche de regarder derrière son dos.) Et malheureusement je ne puis pas lire mon titre que j'ai là sur le dos de ma couverture... Oh ! oh ! mais voici la rosée du soir qui tombe ; diable ! je me sens le papier tout humide. Eh mais ! si j'allais m'effacer, si j'allais devenir illisible ! Diable ! m'effacer et n'être pas à l'abri des injures de l'air, dans une bonne et chaude reliure ! moi, moi, le manuscrit du fameux... du grand... du célèbre... bst... j'ai oublié .. oublié...

L'ABBÉ (joignant les mains avec horreur). — Son nom... son nom... jusqu'à son nom !!!

RUMPHIUS. — J'ai froid, j'ai froid... j'ai faim aussi... Faim ! et de quoi ? Un manuscrit comme moi doit-il avoir faim ? Ne suis-je pas bourré de science ? gorgé de savoir ? n'ai-je pas été nourri, élevé, choyé, dorloté, comme un enfant chéri de sa mère, par le célèbre... le fameux... j'ai oublié .. oublié...

L'ABBÉ (regardant Rumphius). — Tête puissante, qui devinais la marche des astres, savant illustre qui évoquais le passé devant toi, comme un magicien évoque une ombre, où est ta science ? où est le fruit de tes longues années d'étude opiniâtre et abstraite ? où est ce génie ardent qui, suspendu au-dessus de l'abîme sans fond de l'immensité, suivait les planètes dans leurs courbes effrayantes ?... Où es-tu maintenant, toi qui vivais dans le ciel, toi qui, élevé dans les régions les plus éthérées de l'intelligence, n'entendais plus le cri du sang ?... toi qui croyais assez en la science pour lui sacrifier le bonheur de la famille, toi qui rêvais un nom immortel, un nom salué avec respect dans le monde du savoir, où es-tu ? où es-tu ? L'exaltation de la science t'avait déjà presque fait fratricide, par l'épouvantable égoïsme dont elle t'avait bronzé le cœur, et voilà que maintenant elle te fait idiot. C'est beau, la science ! n'est-ce pas, Rumphius ?... Et puis maintenant ton âme... où est ton âme, Rumphius ?...

RUMPHIUS (croyant cacher son titre en mettant ses deux mains sur son dos). — Il y a quelqu'un là... prenons garde... cachons mon titre... On me lirait ou on m'imprimerait, ce qui serait affreux... affreux... Car, au lieu d'être unique, je serais multiplié à l'infini !... je serais peut-être dix mille fois moi-même... et je ne veux pas être dix mille fois moi-même. Est-ce que je pourrais y suffire, moi, le manuscrit unique du célèbre... Ah !.. . ah ! bst.. j'ai oublié... oublié...

L'ABBÉ (d'une voix forte à Rumphius). — Et Sulpice... Sulpice... aussi oublié Sulpice !

RUMPHIUS (à l'abbé avec terreur). — Ne me lis pas ! ne m'imprime pas... je n'ai que des pages blanches ! .. Et d'ailleurs .. je suis un manuscrit précieux du célèbre... oublié... oublié...

L'ABBÉ (avec épouvante). — Plus rien !... plus rien !... Il ne reste pas une corde dans cette âme, tout est brisé à jamais... tout !... (Il prend le bras de Rumphius, et lui dit encore avec force) : Et Sulpice... qui t'a laissé voler ton manuscrit ?... Entends-tu ?... Ton frère Sulpice, qui est mort... où est-il, Sulpice ?...

RUMPHIUS (riant du rire sardonique et hébété des fous). — Sulpice !...

(1) Ce phénomène physiologique se retrouve dans presque tous les cas d'aliénation mentale.

ah! ah!... Saint-Sulpice... oui, oui... je sais, une belle église... une belle église : mais que diable veux-tu que je fasse sur un lutrin... que je fasse à l'église? Je ne suis pas un livre de messe, moi!... Je suis un manuscrit qui augmente chaque jour. Car, vois-tu (d'un air de mystère), quand on m'a renfermé dans la bibliothèque, j'étais tout mince, et maintenant je ne tiens plus dans ma pauvre vieille couverture tout usée. Vois... vois comme je suis devenu volumineux : mais il me faudrait une bonne reliure bien chaude, car le manuscrit a bien froid, a bien froid...

L'ABBÉ (examinant Rumphius). — Ce fou dit vrai... jamais sa santé n'avait été aussi vigoureuse, aussi florissante... non... car l'âme usait le corps... L'âme est morte, et le corps est devenu frais et dispos... Après tout, ce fou est bien heureux... Il est stupide, il engraisse; pour lui plus de ces désirs insatiables que la science allume, mais qu'elle ne satisfait jamais... plus de doutes cruels sur l'avenir... Oui, en vérité, ce fou est bien heureux. ÉTERNITÉ... DIEU... pour lui que sont ces mots? un bruit creux et sonore qui n'éveille en son âme aucune de ces questions que l'on sait insolubles, insaisissables, et que la pensée poursuit pourtant jusqu'au vertige. Pour toi ces paroles sont vides, n'est-ce pas, fou?... (Avec force à Rumphius.) Pour toi, qu'est-ce que ce mot : ÉTERNITÉ..., ÉTERNITÉ?...

RUMPHIUS (regardant l'abbé d'un air stupide). — J'ai faim, j'ai bien faim...

L'ABBÉ (avec un rire amer). — Par le ciel! ce fou n'est-il pas heureux!!! lui qui peut répondre par l'expression d'un appétit physique à une de ces paroles fatales qui soulèvent en moi tout un orage de pensées accablantes?... Mais, dis-moi, fou, et cet autre mot t'épouvante-t-il : DIEU... DIEU?...

RUMPHIUS (toujours stupide). — J'ai froid, j'ai bien froid.

L'ABBÉ. — Allons, allons, tu es bien béni du ciel, heureux fou, toi qui peux OUBLIER, toi qui n'es plus soumis qu'à des désirs matériels, faciles à satisfaire. Maintenant, avec un toit, de l'eau et du pain, tu vivras heureux et longtemps... et plus heureux et plus longtemps que tu n'aurais vécu sans ta folie, car ton manuscrit t'eût-il été rendu... le monde eût-il été rempli de ta gloire et de ton nom, tu n'en aurais pas moins senti un jour le néant de la science, et le gouffre de ton âme s'agrandir. Oui..., car on dirait que, suivant les lois de la nature physique, plus vous creusez cette âme, plus vous jetez en dehors ses facultés les plus brillantes, plus vous la sentez au dedans vide, sombre et desséchée. (On entend des hommes et des enfants qui cherchent le fou à grands cris; ils paraissent. L'abbé se met à l'écart.)

LES ENFANTS. — Le fou! le fou! où est le fou?

LE GARDIEN DES FOUS (s'emparant de Rumphius). — Ah! ah! te voici, gredin, te voici.... vieille brute! à l'hôpital.... Ah! tu t'échappes.... eh bien! on rivera tes chaînes, vieux chien.

RUMPHIUS (joyeux, reconnaissant son gardien, fait des gestes qui expriment son contentement). — Ah! ah! gai! le manuscrit va avoir chaud! gai! le manuscrit va n'avoir plus faim, plus faim ni soif! gai! le manuscrit va avoir à boire et à manger... gai! gai! le manuscrit, le vieux manuscrit veut bien rentrer à la bibliothèque, mais qu'on ne le batte pas... qu'on ne lui fasse pas de mal... Gai! gai! il va boire et manger. Gai!...

LE GARDIEN (enchaînant Rumphius). — Oui, oui, gai! sans compter les coups de fouet et la camisole, vieil âne. (Il emmène brutalement Rumphius, et les enfants le suivent en le couvrant de huées et déchirant ses habits de papier.)

LES ENFANTS. — Au fou! au fou! oh! le vilain fou! au fou! le vieux fou! (Rumphius sort, grave et content, au milieu des injures et des cris des moqueurs.)

L'ABBÉ (toujours à l'écart). — Et que t'importent ces huées et ces injures, heureux fou? tu ne les comprends pas. Les coups, tu les oublieras! Tu es tout joyeux, car tu vas retrouver un toit et du pain... Alors que désireras-tu? rien... l'avenir sera clos pour toi... car l'avenir pour toi, c'est l'heure où tu dors, l'heure où tu manges; et tandis que pour moi, pour moi... (Long silence.) Aussi envier le fou! envier le fou! comme j'ai envié l'homme ivre... Dieu sans merci, tu te railles bien cruellement de ta créature. . . . .

La nuit est tout à fait venue. — Peu de temps après le départ de Rumphius, entrent le lieutenant Jean Thomas et Craëb le Malais. — Tous deux sont enveloppés de manteaux et marchent avec précaution. — L'abbé reste caché par un épais massif d'aloès.

CRAËB (à voix basse, au lieutenant). — Holà! par ici! par ici!

THOMAS. — N'arriverons-nous donc jamais dans ce bois maudit?

CRAËB. — Ne le maudis pas : nous y sommes. Tiens, tu en vois d'ici la lisière. Mais arrêtons-nous un moment avant de continuer notre route. Ah çà! dis-moi donc un peu qui tu es. Je t'ai promis de te conduire hors de l'île, et de te mettre sur la côte de Coromandel, au moyen d'un Malaypraw qui m'attend à la pointe nord. Mais, encore une fois, qui es-tu?

THOMAS. — Que t'importe?... je veux quitter cette île. Je t'ai promis pour salaire cinquante louis d'or, et tu les auras. Tiens, d'ailleurs, les voici d'avance. (Il lui donne une bourse.)

CRAËB (la prenant). — Oui, oui, mais qui es-tu? de qui reçois-je cet argent?

THOMAS. — Mais, toi-même... qui es-tu?

CRAËB. — Allons, je vois qu'il faut te donner l'exemple d'une noble confiance. Eh bien! moi, je suis çà et là, Craëb le contrebandier, Craëb le pirate, ou même Craëb l'assassin. Car je t'avouerai franchement qu'aujourd'hui tu es en compagnie de Craëb l'assassin, et que, comme toi, je fuis la ville; oui, un coup de poignard, une affaire de jalousie, un rival préféré, un coup de tête, que sais-je, une misère. Ainsi, décide-toi à me suivre ou à rester, maintenant que tu me connais... comme si tu m'avais pendu.

THOMAS. — Ainsi, toi, tu es Craëb l'assassin?

CRAËB (affirmativement). — Craëb l'assassin!... mais toi? mais toi?...

THOMAS (1). — Oh! moi... je suis Jean Thomas... Jean Thomas... l'honnête homme.

CRAËB. — L'honnête homme!!! Par la sang-dieu, voilà qui est étrange! moi l'assassin, toi l'honnête homme... et nous sommes réunis, et nous fuyons ensemble!...

THOMAS. — Étrange, en vérité, fort étrange; mais dis-moi, frère Craëb, les hommes t'abhorrent?

CRAËB. — Je crois bien qu'ils m'exècrent.

THOMAS. — Ils m'exècrent aussi, frère... mais toi, pourquoi t'abhorrent-ils?

CRAËB. — Moi!... eh! mais, pardieu! à cause de mes crimes, je pense.

THOMAS. — Et moi à cause de mes vertus...

CRAËB. — Toujours étrange!

THOMAS. — Dis-moi encore, frère, crois-tu en Dieu, toi?

CRAËB (avec un éclat de rire sauvage). — En Dieu?

THOMAS. — Oui... en Dieu?...

CRAËB. — Frère..., je crois en la divine Trinité de la Potence, de la Roue et du Fer chaud! et en tous ses Saints, Nosseigneurs les cavaliers de la Maréchaussée. Et toi, l'homme aux vertus... y crois-tu, en Dieu?...

THOMAS (riant comme Craëb). — Frère, je crois aux vers qui feront chère lie de mon cadavre.

CRAËB. — En vérité, tu ne crois en rien de plus?

THOMAS. — Non, à rien de plus.

CRAËB. — Ah çà! mais alors pourquoi diable es-tu donc vertueux, imbécile?...

THOMAS. — Franchement... pourquoi je suis vertueux?

CRAËB. — Oui, oui, franchement...

THOMAS. — Ma foi..., s'il faut parler franchement... je crois assez que c'est par haine des hommes, car la vertu les blesse et les irrite... tandis que le vice les flatte et les caresse.

CRAËB. — Mais moi, je ne les flatte ni ne les caresse...

THOMAS. — Mais toi, frère, tu es le crime... et le crime, comme l'extrême vertu, sont toujours maudits; mais le vice... oh! le vice est en honneur et crédit.

CRAËB. — Ainsi nous sommes tous deux athées; ainsi nous arrivons tous deux au même but, mais par divers chemins... toi par la vertu, moi par le crime... Toujours étrange.

THOMAS. — Sans doute, frère; et, avoue-le, n'est-ce pas bouffon?... Nous voilà tous deux abhorrés, craints et maudits des hommes... toi pour tes crimes, moi pour mes vertus... oui, par l'enfer, cela est bouffon. (Tendant la main à Craëb.) Touche donc là, frère. .

CRAËB (se reculant). — Tu railles tristement, frère l'honnête homme... et je ne sais... mais ta vertu m'épouvante plus que mes crimes.

THOMAS. — Et pourquoi ne pas railler, frère?... La vie est si follement moqueuse... ma vie surtout à moi! ma vie! paradoxe en action, bouffonnerie lugubre, à faire éclater un damné. Tiens, il faut que je t'en amuse, mais n'aie pas peur... figure-toi, frère Craëb, qu'entre autres résultats de ma vertu poussée à l'excès, j'ai été maudit par ma mère, parce que j'ai dit la vérité en homme d'honneur et de loyauté! Oui, et non-seulement à cause de cela, ma mère, une sainte et religieuse femme, a été obligée de commettre un horrible sacrilége pour protéger le vice, mais encore ma mère est morte... morte, en détournant les yeux de son fils... Et ce n'est pas tout, frère. Aussi à cause de cette vérité dite, j'ai passé, aux yeux du seul homme qui m'ait jamais tendu une main amie... pour le plus infâme des calomniateurs; et pourtant je n'étais ni infâme ni calomniateur... j'étais rigoureusement honnête homme... j'avais fait mon devoir d'honnête homme... Que dis-tu de cela, frère Craëb?...

CRAËB (passant de la crainte au mépris). — Je dis, sang-dieu, que tu n'as que ce que tu mérites, pour être resté si sot jusqu'à ton âge.

THOMAS. — Et tu dis bien vrai, honnête Craëb, tu dis bien vrai...

CRAËB. — Mais, voyons, frère l'honnête homme, dis un peu, aujourd'hui, à quel beau dévouement dois-tu l'avantage de te sauver avec un meurtrier?...

THOMAS. — Aujourd'hui... frère?...

CRAËB. — Oui, oui, aujourd'hui, puisque tu es obligé de fuir, cette fois?

THOMAS. — Oh oui! forcé, irrésistiblement forcé de fuir... car, jusqu'à présent, vois-tu, frère Craëb, j'avais bien été haï, honni, moqué, mais pas ouvertement méprisé... non, pas ouvertement... tandis qu'à cette heure, c'est bien au grand jour qu'on m'a craché à la face... C'est en plein soleil, cette fois, qu'on a écrit en lettres sanglantes sur mon front : déshonoré, lâche et infâme... car, vois-tu, j'étais officier de la marine du roi de France.

CRAËB. — Eh bien! on t'a sans doute condamné à mort, ou dégradé, pour avoir sauvé la vie de ton amiral, ou gagné une bataille?...

(1) Pendant toute cette scène, Thomas conserve une expression de poignante ironie; Craëb, lui, est insouciant et railleur.

THOMAS. — On a fait pis que cela, Craëb, pis que me condamner à mort : on m'a chassé, ignominieusement chassé, chassé comme un voleur, chassé comme un espion,... parce que je n'ai pas voulu assassiner un enfant de dix-huit ans, mon pauvre Craëb...

CRAËB. — Toujours étrange ! Nous sommes tous deux infâmes, nous fuyons tous deux la colère et le mépris des hommes, toi, parce que tu n'as pas voulu tuer, et moi parce que j'ai tué... C'est étrange, frère l'honnête homme, c'est étrange.

THOMAS. — Sans compter, frère l'assassin, qu'il est moins honteux encore d'inspirer la haine que le mépris, et que tu as cet avantage sur moi, car, toi, tu es un meurtrier et l'on te hait ; tandis que moi, je ne suis qu'un lâche, et on me méprise ; et pourtant, frère,... se dire que si j'avais accepté le cartel qui m'était offert, que si j'avais tué cet enfant, et cela m'était aussi facile, vois-tu, que de briser cette branche ; et se dire, frère, que si j'avais assassiné cet enfant,... à l'heure qu'il est je passerais pourtant pour un galant homme, pour un homme d'honneur !

CRAËB (se reculant). — Comment ?... tu fuis parce que tu as refusé de te battre en duel ! toi, toi, un officier du roi,... comment, cela est vrai ? tu as refusé de te battre en duel ?...

THOMAS. — Oui, mais écoute-moi avant de me juger, frère Craëb,... je ne suis pas non plus tout à fait un lâche, vois-tu,... car j'ai cinq blessures reçues au feu de l'ennemi, là, bien en pleine poitrine.

CRAËB. — Mais ce duel,... ce duel...

THOMAS (avec ironie). — M'y voici, frère, m'y voici ;... seulement c'est que je tiens à te prouver, à toi, que vraiment je ne suis pas tout à fait un lâche, car j'ai vu aussi, sans pâlir, bien des tempêtes, frère,... bien d'effrayantes tempêtes, qui mugissaient si haut, que l'immense cri d'angoisse de tout un équipage à l'agonie ne s'entendait pas plus que le faible murmure de l'alcyon !

CRAËB (avec impatience). — Mais ce duel !... ce duel !... ce duel !

THOMAS. — M'y voici, frère, m'y voici : figure-toi donc qu'un jeune créole, un enfant de dix-huit ans, te dis-je, battait cruellement un vieux nègre sur la place ; je lui fis honte de sa cruauté,... il me répondit avec insolence, je me modérai ; mon calme l'exaspéra, et enfin cet enfant me frappa, oui, il me frappa, il me donna un soufflet sur la joue.

CRAËB (stupéfait). — A toi ? il t'a donné un soufflet sur la joue, et tu ne t'es pas battu contre ce bourgeois, toi,... un officier du roi ?...

THOMAS. — J'ai juré, à ma mère mourante, de ne jamais tirer l'épée pour une vengeance personnelle,... et je n'ai jamais de ma vie manqué à une parole jurée...

CRAËB. — Répète-moi encore une fois que tu as tenu la parole jurée à ta mère, et que tu ne t'es pas battu, malgré ce soufflet,... malgré ce soufflet sur ta joue...

THOMAS. — Non, je ne me suis pas battu...

CRAËB (avec mépris). — Va-t'en, lâche,... va-t'en,... cherche un autre guide,... voilà ton or... (Il jette la bourse aux pieds de Thomas et disparaît dans le bois.)

THOMAS (avec un horrible éclat de rire). Ah ! ah !... méprisé aussi par lui,... méprisé par Craëb l'assassin !...

A ce moment, le ciel s'illumine au loin des lueurs de plusieurs torches ; on entend résonner le pas des chevaux et le retentissement d'une voiture. — Le bruit approche. — Thomas se jette à l'écart, du côté opposé à celui où l'abbé s'est tenu pendant cette scène.

Paraît un piqueur à cheval ; il tient un flambeau. Ce laquais porte un couteau de chasse, veste et culottes rouges, bottes fortes, chapeau bordé, large habit vert, galonné d'argent sur toutes les tailles. Il entre au galop dans l'avenue terminée par la grille, en annonçant à haute voix : M. le comte ! M. le comte !

Peu après, on voit arriver avec rapidité une magnifique voiture dorée, à quatre chevaux, à quatre lanternes et à grandes glaces. Un énorme cocher à moustaches sur le siége, un enfant en postillon, et trois valets de pied derrière, tenant des flambeaux : tous ces gens à la livrée de Henri.

A travers les glaces, et à la lueur des lanternes qui répandent une vive clarté dans la voiture doublée de satin blanc, on voit Henri, toujours beau, calme, épanoui, vêtu d'un splendide habit de velours bleu, semé de paillettes d'or. Il sourit gracieusement à sa femme, dont il serre les mains avec tendresse. Ina est resplendissante de diamants, d'amour et de bonheur. La voiture entre par la grille et disparaît.

Cette voiture dorée, ces laquais couverts d'argent et d'écarlate, ces jeunes gens amoureux, souriants, brodés, tout cela a passé comme une vision lumineuse et fantastique, au milieu des ténèbres noires et silencieuses qui entourent la porte de ce parc, au fond duquel est l'habitation que le comte a louée pendant son séjour à l'île de France. A la vue du comte, Thomas s'est enfoncé précipitamment dans la forêt.

L'ABBÉ (après avoir regardé longtemps du côté où la voiture a disparu ; il semble se recueillir ; sa voix est brève et stridente, son ton glacial et résigné). — Et j'ai rencontré sur mon passage un être abruti, encore dégradé par l'ivresse... et j'ai envié l'ivresse et l'abrutissement de cet homme. Et j'ai rencontré sur mon passage un homme, autrefois l'admiration des savants, aujourd'hui la risée et la victime de ses stupides gardiens, et j'ai envié le sort de ce fou. Et j'ai rencontré sur mon passage deux athées... les deux extrémités opposées de la chaîne du bien et du mal, fuyant tous deux la société irritée, parce que l'un faisait le mal, et que l'autre voulait empêcher le mal. Et j'ai envié le sort de ces deux athées, qui ont au moins une foi matérielle : l'un au bien, l'autre au mal, mais au bien et au mal en action, et dégagés des nuages obscurs d'une vaine métaphysique... oui, j'ai envié le positif des pensées de ces deux hommes. Et j'ai rencontré sur mon passage un homme dont le caractère corrompu, vain et personnel, ne valait pas même la franche brutalité du matelot, le passé studieux et odieusement égoïste du fou, l'effrayante énergie du meurtrier, ou la vertu farouche de l'athée, en un mot, un orgueilleux seigneur, véritable type de la médiocrité d'esprit, qui s'arrête aux surfaces mobiles et brillantes ; véritable type du vice insolent et lâche qui, sachant à fond son code social, calcule jusqu'à quel point il pourra se montrer impunément infâme, et qu'on appelle héros de courage et d'honneur, parce que, dix fois par an, il conservera, en face d'un canon ou d'une épée, l'insouciance facile et passive d'un soldat. Et j'ai envié aussi ce type de honte, de sottise et de lâcheté... qui, par cela même qu'il est égoïste et médiocre, réunit en lui tous les germes de ce que la masse des hommes appelle le *bonheur* sur la terre.

Oui, cela est vrai, pourtant !... cela est vrai ! cet homme est heureux, le seul véritablement heureux... car, après son ivresse, le matelot se réveillera, le fou sentira le fouet, le meurtrier craindra la potence, l'athée sera banni du monde, parce qu'il n'aura voulu être ni homicide, ni parjure. Tandis que ce seigneur sera heureux..., heureux ! parce que lui n'aura rien poussé à l'excès, ni science, ni ivresse, ni meurtre, ni parjure, ni vertu, ni athéisme, ni croyance ; parce que de tout il aura usé un peu et à point... Et aussi, lui, est-il le sage qui jouit placidement du parfum des fleurs. Tandis que moi, je suis le fou qui creuse la racine amère que la nature elle-même dérobe à nos yeux. Oui... oui... il est le sage... car il JOUIT.

Ainsi donc... moi !... j'envie ce misérable et vulgaire don Juan, comme j'ai envié l'homme ivre, l'assassin et l'athée ! parce qu'au moins l'homme ivre croit à l'ivresse, le fou à sa folie, le meurtrier au meurtre, l'athée à l'athéisme, le don Juan au donjuanisme.... et qu'une foi, telle qu'elle soit, donne un but à la vie... Tandis que moi, je n'ai plus de but dans le monde... Tandis que moi, je n'en aurai jamais... puisque Dieu se retire de moi... puisque je ne puis parvenir à le comprendre tel que la foi l'enseigne, OCCUPÉ DE SA CRÉATURE ; puisqu'enfin je suis trop haut placé par l'intelligence et par le cœur pour essayer encore de ces existences matérielles ou honteuses qui viennent de s'étaler à mes yeux, et dont j'ai autrefois reconnu la vanité. O toi ! Dieu qui m'entends peut-être... ce n'est point ici un blasphème .. une impiété .. car, ainsi que tu le disais, ô mon père ! la foi est, je le vois, un sens réservé aux seuls élus ; tu ne peux donc être irrité, mon Dieu... si ce sens me manque, puisque c'est toi seul qui peux le donner, et que tu me le refuses...

Oui, en vérité, si j'avais eu moi le moindre germe de ce sens, il se serait révélé pendant ces trois années d'une vie religieuse, humble, sainte, dévouée et irréprochable... Tu le sais, ô mon Dieu !... mais je n'ai rien senti... mais je ne sens rien... mais rien, rien... même en ce moment suprême où je prends la résolution calme et raisonnée de mettre fin à ma vie. (Il s'agenouille... Long silence... Il se relève.)

Tu le vois bien, mon Dieu, tu le vois bien : si tu t'intéressais à ta créature, par un signe, par une impression que tu éveillerais en elle, tu l'empêcherais de commettre ce crime peut-être grand à tes yeux. Mais non, rien, rien... Allons, décidément, l'homme est ici-bas dans le monde... ce que le monde est lui-même dans le monde des mondes... tout et rien... Tout, si l'on regarde au-dessous de lui... rien, si l'on regarde au-dessus... Oui, l'homme est un anneau collectivement nécessaire de cette grande chaîne qui commence aux êtres animés et finit aux matières inertes, aussi nécessaire pour l'harmonie générale de notre globe qu'un polype ou qu'un moucheron..., et aussi imperceptible, aussi indifférent aux yeux du moteur mystérieux, qu'un ciron ou qu'une planète... Allons, allons, tout est fini, tout est bien fini... oui, bien fini... J'ai essayé de tout, j'ai vu et retourné la vie sous toutes ses faces : depuis la spéculation de la science jusqu'aux plaisirs grossiers, depuis la poésie jusqu'à l'algèbre, depuis l'espoir jusqu'au désespoir, depuis le doute jusqu'à la volonté de croire... Je ne trouve rien... rien... encore une fois rien... Dieu se retire de moi... Eh bien donc ! c'est à moi d'aller à lui ou au néant. O mon père !... (Il sort à pas lents.)

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE LV.

L'ENTREVUE.

(1793.)

La scène que nous allons décrire se passait dans les derniers jours du mois d'octobre 1793, à Seringapatnam, capitale du royaume de Mysore,

un des plus vastes empires des Indes orientales, alors sous la domination du sultan Tippoo-Saëb, qui succédait à son père Hider-Aly, mort en 1782. Dans la partie basse de la ville, et située sur les bords riants d'un des bras de la rivière qui l'entoure, on voyait s'élever, au bout d'une rue déserte, une assez jolie maison, peinte de couleurs jaune et rouge, avec de grandes fenêtres de bois d'arak, et leurs stores de joncs verts qui remplaçaient les vitres. Au dehors d'une de ces croisées flottait un énorme drapeau tricolore, dont la hampe était surmontée d'un bonnet rouge.

L'intérieur de cette habitation offrait un coup d'œil fort animé; quatre esclaves, occupés, sous les yeux de leur patron, à mettre en ordre la plus commode, la plus fraiche et la plus spacieuse pièce de cette demeure, allaient et venaient d'un air très-affairé. Ces esclaves au teint cuivré, coiffés d'un petit turban bleu, étaient vêtus d'une tunique de coton blanc très-courte, serrée aux hanches par une ceinture, de sorte qu'on voyait nus leurs bras, leurs jambes et leurs pieds bruns, qu'ils avaient couverts d'anneaux d'argent ou de corail, selon la mode hindoue. Le maître stimulait la paresse tout indienne de ses domestiques, et se donnait lui-même beaucoup de peine pour faire apporter ici son meilleur divan, là son lit le plus moelleux avec sa légère moustiquière, ou serrait lui-même les stores des croisées, afin que le moindre rayon de soleil ne pénétrât pas dans cet appartement.

Cet homme (je voulais dire ce citoyen) portait une simple carmagnole ou veste bleue, un large pantalon blanc et un immense bonnet rouge, orné d'une non moins immense cocarde tricolore. Ce citoyen n'était pas poudré; ses cheveux gris, assez longs par derrière, flottaient sur ses épaules et laissaient à découvert un crâne lisse, blanc, mais fort étroit; somme toute, l'extérieur de ce citoyen offrait un singulier mélange de sottise, de suffisance et de bonhomie; ce citoyen était en un mot notre ancien compagnon, le docteur Gédéon, alors président du club des Jacobins et Amis de la liberté, qui florissait à Seringapatnam (1), au centre et au cœur d'un empire régi par le despotisme le plus brutal et le plus iniquement absolu.

Après la paix de 1782, le docteur avait quitté la marine royale, et s'était établi chirurgien, d'abord à l'Ile de France, puis, plus tard, à Seringapatnam. Lors des années 90, 91 et 92, son influence politique sur les Français qui habitaient cette ville avait été assez puissante pour le porter à la présidence de ce club qui, heureusement, ne rivalisait que de ridicule et d'absurdité avec les assemblées les plus démocratiques de France. L'hôte que le docteur attendait avec tant d'impatience, et pour lequel il déployait ce luxe de prévenantes attentions, n'était autre que son ami l'ex-lieutenant Jean Thomas, alors représentant du peuple de l'Ile de France, et envoyé près du sultan par le gouverneur de cette possession.

Quoique l'attention de l'excellent docteur fût partagée entre les soins qu'il donnait à la confortabilité de l'appartement de son ami et la rédaction d'un discours qu'il devait prononcer le lendemain en offrant au sultan Tippoo-Saëb le titre de citoyen et de membre honoraire de la société des Jacobins et Amis de la liberté (2): malgré ces graves préoccupations, dis-je, le docteur trouvait encore le moyen, en allant et venant, de donner à son esclave favori Mah'é les détails les plus circonstanciés sur l'hôte qu'il attendait; et Mah'é, avec son calme et son impassibilité indienne, se contentait de baisser la tête en manière d'assentiment à tout ce que disait son maître, de façon que ce dialogue pouvait passer pour un monologue.

— Tu vas voir, Mah'é, disait donc le docteur, tu vas voir ce qu'on appelle un fier homme dans mon ami Thomas... Diable de Thomas!... Je vais le trouver vieilli, changé, cassé, car voilà bientôt onze ans que nous ne nous sommes vus... et le temps ne nous rajeunit pas... Eh! eh!... ça lui fait quelque part ses quarante à quarante-cinq ans;... mais il ne sera pas changé quant au moral,... toujours le même, j'en suis sûr. Figure-toi, Mah'é, que tu vas voir aussi dans mon ami Thomas un lion déchaîné contre les rois, un furieux contre les aristocrates et contre le luxe:... c'est, en un mot, ce que nous appelons, nous autres Européens civilisés, un véritable sans-culotte, un pur sans-culotte; d'autant plus, Mah'é, qu'on ne pouvait pas lui refuser, à ce cher ami, d'être déjà extrêmement malpropre avant que la malpropreté ne fût devenue civique et politique... C'est la vérité, Mah'é, il y a quinze ou seize ans que cet homme-là sentait déjà furieusement la révolution;... aussi, au jour d'aujourd'hui,... sarpejeu, Mah'é! ça doit faire un fameux patriote:... mais je ne sais pourquoi il m'impose toujours, et c'est une bêtise, car enfin maintenant nous voilà tous égaux, c'est-à-dire,... tous égaux, bien entendu que je ne parle pas de vous autres esclaves, mais de nous autres hommes; enfin, voilà les hommes tous égaux, à cette heure. Eh bien! c'est égal, Thomas me trouble; c'est qu'aussi il est si rigoriste, si brutal, si attaché à ses promesses: témoin ce duel qu'il a refusé dans le temps, et pour lequel il a été obligé de quitter son corps... Diable de Thomas! voilà un fameux Brutus!... Vois-tu, Mah'é, nous autres Européens civilisés, nous appelons un Brutus... un enragé qui étranglerait père, mère, enfants, famille, pays, tout enfin, tout, pour la gloire de faire triompher la liberté, l'égalité ou la mort (l'excellent et inoffensif docteur ne séparait jamais ces trois mots les uns des autres). Oui, oui, va, c'est un sans-peur que Thomas; aussi, entre nous, Mah'é, je serais bien aise qu'il m'accompagnât demain chez le sultan, et que nous pussions faire notre présentation du même coup. Ce n'est pas que j'aie peur du sultan, non, Mah'é, je n'ai pas peur.

—Il faut avoir peur du tigre, maître, dit cette fois Mah'é à voix basse et craintive, le tigre a griffes et dents.

— A la bonne heure; mais tu sais bien que tous les hommes étant maintenant égaux, ce n'est pardieu pas le président du club des Jacobins qui aura peur des griffes de ce que tu appelles le tigre, d'autant plus qu'au contraire, dans ces sortes de réceptions, le roi ou le sultan donne quelquefois une superbe tabatière à l'orateur; et tu conçois, Mah'é, que...

Ici le monologue du docteur fut interrompu par l'arrivée d'un riche palanquin porté par des *péons* (ou porteurs) en livrée, qui s'arrêtèrent devant la porte. Gédéon descendit à la hâte et arriva comme Jean Thomas sautait fort lestement de cette douce et moelleuse litière. Les deux amis s'embrassèrent d'abord avec effusion; mais, lorsque après ces premiers épanchements de tendresse le docteur eut le loisir d'examiner son hôte, il ne put revenir de la surprise presque stupéfiante qu'il éprouvait, lui qui s'attendait à trouver dans Thomas un vrai type de ces démocrates cyniques qui étalaient vaniteusement leur saleté. C'était un fait purement physique, et rien pourtant n'était plus moralement significatif que l'incroyable changement survenu dans l'extérieur de Jean Thomas.

En effet, je ne sais quel air de recherche et de fête brillait maintenant dans la toilette, autrefois si sordide et si négligée, de l'ex-lieutenant de *la Sylphide*. Jean Thomas ne paraissait pas avoir vieilli, seulement ses traits semblaient beaucoup plus bruns; car ses cheveux, que jadis il couvrait à peine d'une légère et indispensable couche de poudre, étaient surchargés de cette parure aristocratique, quoique alors on la proscrivît en France. Jean Thomas portait un élégant habit bleu richement galonné, avec un chapeau bordé, surmonté d'un ondoyant panache tricolore; puis une large écharpe, tricolore aussi, supportait un sabre magnifique, dont le fourreau d'or ciselé ressortait sur un pantalon de tricot de soie blanche à demi caché par les revers jaunes de ses bottes noires et luisantes, qui lui venaient à peine au mollet, selon la mode du temps. Ses mains rudes et calleuses, jadis toujours nues, étaient couvertes de gants de peau de daim très-étroits, et un col de batiste de la plus éblouissante blancheur faisait ressortir les tons bruns de la figure orgueilleuse et satisfaite du nouveau représentant du peuple.

Mais, pendant que le docteur et son ami s'accoudent à une table fort convenablement servie, nous allons tâcher d'expliquer cette nouvelle phase de la vie de l'ex-lieutenant des vaisseaux du roi. On se souvient qu'après avoir refusé de se battre en duel avec un garde-marine, Jean Thomas fut abandonné de Craëb l'assassin, qui, par une singulière religion de point d'honneur, ne voulut pas même, à prix d'argent, conduire l'ex-lieutenant hors de l'Ile de France. Mais Jean Thomas, trouvant facilement un guide moins scrupuleux que Craëb, quitta l'île, et, une fois arrivé sur la côte de Coromandel, il acheta une case, deux esclaves, et se mit à vivre en solitaire.

Dès qu'il fut seul et séparé du monde, du monde qu'il continuait à exécrer de toutes les forces de son envie haineuse et concentrée; dès qu'il fut seul, Thomas se prit à profondément réfléchir sur les derniers temps de sa vie. Car le souvenir de sa bizarre aventure avec Craëb l'impressionnait d'autant plus que, dans ce jour fatal, l'étrange arrivée de Henri avait, par un contraste éclatant, résumé, pour ainsi dire, les résultats vivement tranchés de l'existence du comte et de la sienne.

En effet, d'un côté, lui, Jean Thomas, pur, loyal, rigoureusement irréprochable, et pourtant chassé de son corps avec ignominie, et pourtant méprisé, même par un assassin, parce que lui, Thomas, est resté fidèle à une promesse jurée à sa mère, et n'a pas voulu commettre lâchement un homicide... et, de l'autre, le comte de Vaudrey, égoïste, corrompu, menteur, vicieux, et pourtant toujours heureux, et pourtant toujours entouré de respect, d'honneurs et d'éclat; le comte de Vaudrey, enfin, devant au vice tout le bonheur que la vertu semblait promettre à Jean Thomas: n'est-ce pas une de ces leçons frappantes que le sort donne si souvent aux hommes, comme pour leur montrer, par les amères et décevantes pensées qu'elles soulèvent, tout ce qu'on peut attendre de consolation d'une croyance à un monde meilleur?

Mais, au lieu de penser à un autre monde auquel il ne croyait pas, Jean Thomas en vint, lui, à se demander à quoi lui avait servi ici-bas, et pour son propre bonheur, cette affection d'une implacable vertu poussée à l'excès, et se répondit: A rien. Mais il se demanda aussi vainement ce qu'il avait perdu à ce rigorisme outré, lui, plébéien, que sa naissance refoulait de toute façon dans une classe obscure; lui qui, d'ailleurs, à cause de son extérieur et de ses habitudes, et des exigences sociales de cette époque si élégante et si polie, n'aurait pas même pu placer et utiliser ses vices, s'il était parvenu à en avoir; car ils eussent certainement été aussi insociables que ses vertus. Au résumé, si Jean Thomas, dans la solitude, ne résolut pas ici ces questions d'une manière fort concluante pour sa position actuelle, il les avait soulevées, et c'était déjà beaucoup: car ces pensées préparaient, pour ainsi dire, le sol où devaient germer les principes d'une vie toute nouvelle pour lui.

Par le plus grand des hasards, en 90, il apprit la révolution de 89 et ses suites, les prétentions réalisées du tiers-état, l'anéantissement des privilèges de la noblesse, et la proclamation des droits du peuple sou-

(1-2) Voir à la fin les Pièces justificatives.

verain. Or, du moment où Jean Thomas s'aperçut que la société s'était rapetissée à sa taille, et que, vicieux ou vertueux, il pourrait y jouer un rôle avantageux, son rigorisme s'affaiblit singulièrement, il se sentit tout disposé à faire des concessions, et sa misanthropie cessa tout à coup. Et en cela, Jean Thomas ressemblait fort à ces femmes austères, qui, n'ayant pas d'autre vertu que leur laideur, sont très-disposées à faire bon marché de leurs principes, si elles rencontrent un malheureux assez dévoué à Satan pour lui gagner de pareilles âmes.

Aussi, du moment où Jean Thomas se vit membre de cette souveraineté populaire qui, à son tour, se faisait la tête de la nation, qui s'attribuait les prérogatives de la noblesse et de la royauté, il se sentit doucement chatouillé par des idées toutes patriciennes, et prit rang dans cette aristocratie en haillons avec autant d'orgueil et de vanité qu'un nouveau pair revêt son premier manteau d'hermine. De ce moment donc, Jean Thomas vit clair dans son âme... de ce moment, il s'aperçut enfin que sa haine violente des priviléges n'était autre chose que son envie démesurée des priviléges. Aussi, une fois que son ambition trouva jour à percer parmi les débris de cette grande société, cette ambition fleurit, vivace et drue... comme ces plantes parasites et grimpantes qui poussent sur les ruines des vieux monuments. Il s'aperçut aussi que ce rigorisme implacable et farouche, que cette intolérance cruelle, qui est à la vertu ce que la superstition fanatique est à la religion; que ce rigorisme outré, dis-je, avait encore sa source dans l'âcreté de sa haine envieuse contre tout ce qui lui était supérieur, de sa haine qui avait aigri et vicié ce qu'il y avait même de pur dans son caractère droit, quoique brutal; et qu'enfin il défendait les bonnes mœurs, peut-être plus par dépit, par orgueil, par colère et par nécessité, que dans le but touchant de rendre les hommes meilleurs et plus heureux.

Lorsque Jean Thomas fut positivement instruit de la marche des affaires politiques en Europe, il vendit sa case, ses deux esclaves, et revint à l'île de France, qui, ayant suivi le mouvement de la métropole, était alors soumise aux lois révolutionnaires. Il fut facile à Jean Thomas de s'offrir comme une victime de l'ancien régime, et de réclamer son grade;... mais, comme il craignait qu'on ne lui rappelât son refus de duel avec le jeune créole, afin de se réhabiliter dans l'opinion, il chercha de mauvaises querelles à de pauvres diables qui n'en pouvaient mais, tua ou blessa quelques-uns de ces malheureux en combat singulier, et effaça ainsi la fâcheuse impression de son ancienne aventure.

Il est vrai qu'ainsi Jean Thomas parjurait un peu la promesse solennelle faite à sa mère; mais, nous l'avons dit, une nouvelle existence commençait pour le petit-fils du vendeur de poisson sur le port; il avait bien pu sacrifier à une foi jurée à sa mère le point d'honneur, son grade, son repos; mais c'est folie ou ignorance du cœur de l'homme de penser qu'il y sacrifierait son ambition, et l'espoir presque certain de jouir de ces priviléges qu'il avait autrefois enviés avec tant d'amertume... et d'être grand seigneur à son tour, courtisan à son tour. Oui, grand seigneur! oui, courtisan... puisque le peuple se faisait patricien, et que pour compter les degrés de cette noblesse il fallait descendre au lieu de monter, puisqu'il y avait autant de profitable orgueil à se dire petit-fils d'un marchand de poisson qu'il y en avait eu devant à se dire petit-fils d'un duc et pair. Thomas n'était-il donc pas très-haut et très-puissant seigneur dans cette aristocratie de roture, puisque, suivant la parole du maître, les derniers étaient les premiers? Thomas n'était-il pas aussi représentant du peuple, ambassadeur, courtisan du peuple, enfin, puisqu'il disait : LE PEUPLE, NOS MAITRES! avec autant de fierté qu'un Montmorency aurait dit : LE ROI, NOS MAITRES.

Encore une fois, c'était tout un; aussi Jean Thomas, qui ne manquait ni de sens, ni d'adresse, ni de ruse, s'étant fait nommer représentant du peuple à l'île de France, fut en outre envoyé près du sultan Tippoo-Saïb, pour porter des dépêches du gouvernement de la colonie au sujet d'une alliance offensive et défensive contre les Anglais. Outre ces avantages qui satisfaisaient son orgueil, Thomas, s'étant fait adjuger à vil prix quelques propriétés confisquées, avait jeté les premiers fondements d'une fort jolie fortune.

Or, dès que Thomas se vit représentant, envoyé du peuple, cette soif d'honneurs, cette ambition sourde, qui l'avait si longtemps consumé, se développa en lui avec une violence incroyable. Il voulut alors tenir son rang, son état, non pour lui, le digne homme, mais pour ses mandataires. Il s'obligea de convenir lui-même que Jean Thomas, obscur lieutenant de vaisseau, pouvait bien être d'un cynisme sordide; mais que le citoyen Jean Thomas, envoyé du peuple-roi, devait donner une haute et noble idée du souverain qu'il représentait : aussi se fit-il largement payer de ses fonctions, et commença-t-il par afficher une espèce de luxe qui contrastait singulièrement avec son ancien mépris pour toutes les vanités de l'orgueil.

Après tout, la conduite de Jean Thomas était logique et conséquente avec l'organisation morale de l'homme, qui, surtout en fait de priviléges, de titres et d'honneurs, ne déprise presque jamais que ce qu'il meurt d'envie de posséder. C'est d'ailleurs, en raccourci, l'histoire passée, présente et future de tous ceux qui font ou profitent des révolutions. A une aristocratie effacée succédera toujours une aristocratie. Les plus implacables niveleurs de tous les temps n'ont jamais pensé au peuple que comme levier pour détruire, car ces honnêtes gens n'ont voulu abattre et faire table rase des priviléges et des sommités existantes, que pour bâtir à leur tour et à leur profit, sur ce plan libre et nivelé, leur petit édifice aristocratique, qui, à son tour, subit le sort commun, que l'édifice s'appelle empire, république, directoire, royaume ou consulat. Tout ce que la masse payante et sensée de la nation gagne à ces belles et grandes réédifications sur de larges bases (comme ils disent sans rire), c'est de penser avec effroi que chacun, à son tour, a le droit de vouloir jouer à l'architecte, c'est de payer la main-d'œuvre, c'est de redorer chaque couronne, d'habiller à neuf quelques gredins en guenilles, et de soûler la canaille pour pendre la crémaillère du nouvel édifice social à larges bases, comme disent les bonnes gens.

Jean Thomas avait donc en lui ce que l'innombrable majorité des hommes ont en eux : un profond sentiment d'orgueil et de platitude, joint à un instinct tout aussi profond d'insolence et de servilité. A ces espèces, il faut un souverain à flatter lâchement, peuple ou roi, peu importe, mais il faut aussi des inférieurs à écraser. Il faut pouvoir dire, mon maître, mais aussi, mes créatures; recevoir une gourmade d'en haut, mais en rendre dix en bas. Alors on vit joyeux, gonflé, content, et l'on fait fièrement sonner ses sonnettes.

Nous avons parlé de l'étonnement du bon docteur à l'aspect de Jean Thomas, presque transformé en muscadin. Ce fut bien autre chose après deux heures d'entretien, car la conversation n'avait pas un instant langui entre les deux compagnons. Leur repas terminé, ils en étaient alors au houka, et chacun d'eux, renversé sur un divan moelleux, fumait avec délices un tabac doux et parfumé... Quelques bouteilles d'un très-excellent et très-vieux vin de Bordeaux soigneusement conservé par le docteur avaient de plus monté l'entretien sur le ton de franchise et de naïveté qui devait d'ailleurs exister entre d'aussi anciens amis.

— Parfait... il est parfait, ton bordeaux, dit Thomas en savourant avec une sensualité peut-être politique le bouquet de ce vin couleur de rubis, il est parfait, et je ne me rappelle pas avoir bu d'aussi bon que chez notre ancien commandant le...

— Ah! chez le monstre, interrompit le docteur, qui, on le voit, se souvenait du temps jadis.

— Chez M. le comte de Vaudrey, répondit Thomas en prononçant presque avec complaisance ce titre aristocratique qui autrefois l'exaspérait si fort.

A ces mots de M. le comte, le citoyen Gédéon, craignant de se voir compromis dans sa réputation de patriote, dit à voix basse : — Allons donc, farceur de Thomas! c'est du citoyen Vaudrey que tu veux parler? de cet infâme aristocrate... de..

Mais Thomas haussant les épaules d'un air de dédain : — Gédéon, mon ami, vous ne serez jamais qu'une bête! Vous prononcez ce mot aristocrate comme si vous disiez goujat, et c'est tout le contraire... Clabauder contre les aristocrates, c'est bon au club ou sur la borne; mais, après tout, un titre est un titre, et ma foi, puisque je tiens bien à ce qu'on m'appelle citoyen envoyé ou ambassadeur, on peut bien appeler M. de Vaudrey M. le comte... Il faut l'égalité pour tous, Gédéon, c'est la loi, l'égalité pour les titres comme pour le reste.

Gédéon était confondu; aussi, pour tâcher de se fixer tout à fait sur le nouvel être de son ami, il lui dit : — Ah çà! tiens, je t'avouerai encore une chose, Thomas, c'est que j'ai été furieusement étonné de te voir arriver dans un beau palanquin, toi qui autrefois te moquais tant de la voiture du comte de Vaudrey, puisque tu crois qu'on peut dire le comte.

Jean Thomas, prenant alors un air d'importance mystérieuse et de componction, répondit au docteur : — Entre nous, je t'avouerai que ce luxe me pèse, que ce luxe m'est odieux... Aussi, crois-moi, Gédéon il faut que je sois soumis à de bien hautes considérations politiques, toutes dans l'intérêt du pays, pour que je consente à me laisser ainsi nonchalamment porter, honteusement porter par des hommes comme par des bêtes de somme... Car enfin les péons qui me portent sont des hommes, Gédéon, ce sont des hommes comme nous.

— C'est-à-dire ce sont des esclaves, puisqu'on les achète, reprit Gédéon

— Sans doute, physiquement parlant, Gédéon, ce sont des esclaves, puisqu'on les achète pour servir et qu'ils servent, je le sais bien, puisque j'en ai cinq; mais moralement, mais politiquement, Gédéon, ce sont toujours des hommes, il ne faut pas s'écarter de là... c'est un caractère indélébile, politique et sacré, qu'il est impossible de leur ôter. Il est vrai que ça ne les empêche pas de porter les palanquins et de recevoir le fouet; mais c'est égal, politiquement ce sont toujours des hommes

— Oh! alors, Thomas, je suis de ton avis; si ça ne les empêche pas d'être tout de même esclaves, à la bonne heure, parce qu'un esclave vous revient encore à quinze cents livres. Mais, dis-moi donc, Thomas, ta place d'envoyé auprès du sultan ne te rapporte rien? tes fonctions sont gratuites comme les miennes, je suppose? car, comme tu disais autrefois, tout pour le pays, rien pour moi.

— Mon ambassade, Gédéon, mon ambassade me rapporte dix mille livres (ancienne monnaie), sans compter les frais de voyage.

— Ah çà! mais autrefois tu criais tant contre ce que nous appelions les salariés qui dévoraient la substance du peuple.

— Mais est-ce que tu crois, Gédéon, que comme citoyen je ne gémis pas aujourd'hui bien plus que toi de me voir dans la dure nécessité politique de recevoir une somme aussi énorme? Mais dans les circonstances où nous sommes, mais dans la position toute spéciale, toute particulière où se trouve le pays, ce-la-ne-peut-être-au-tre-ment, dit

Thomas en scandant ces mots. Puis, prenant un air extraordinairement diplomatique, il répéta encore : Ce-la-ne-pou-vait-être-au-tre-ment.

De sorte que le docteur, supposant que le salut de la France se trouvait étroitement lié aux appointements de son ami, n'insista pas, et lui dit : — Tiens, entre nous, Thomas, ce qui m'étonne encore le plus dans tout ça, par exemple, c'est de te voir si bien mis, si bien attifé, toi qui te moquais tant de notre ancien commandant, que tu appelais une demoiselle.

— Quant à cette vaine parure, Gédéon, tu m'en vois honteux, et j'en rougis, ma parole d'honneur, j'en rougis : mais cette même nécessité politique, qui m'impose déjà tant de sacrifices, m'impose encore celui-ci, et je le subis, Gédéon, je le subis : plains-moi, mon pauvre Gédéon.

— Eh bien ! Thomas, que je sois pendu si je me doutais qu'il y eût de la politique jusque dans les revers de tes bottes.

— Et c'est comme cela, Gédéon, et il n'y a rien à négliger en politique, rien à négliger ; c'est comme à l'île de France, j'ai une assez bonne maison, et même, si tu veux, j'ai ce qu'on appelle les douceurs de la vie ; car, étant fonctionnaire public, et pour donner l'exemple, j'ai dû acheter presque pour rien les terres de quelques colons émigrés... Eh bien ! crois-tu donc que tout ça soit pour moi, que j'aie cela pour ma satisfaction à moi, à moi Jean Thomas, l'officier bleu ?... mais pas du tout, je suis toujours le même, moi, haïssant le luxe et la vanité du rang : mais je suis forcé de m'avouer une chose, c'est qu'aujourd'hui c'est le tour du peuple, n'est-ce pas, à avoir la prééminence partout ?... Eh bien ! si ceux qui représentent ce peuple ont l'air de gueux et de misérables, quelle diable d'idée veux-tu qu'on ait du peuple ?... Encore une fois, Gédéon, crois-moi, je suis plus à plaindre qu'à envier, mais je sais me sacrifier aux exigences politiques du moment.

On voit que ce mot *politique* était, comme d'habitude, un mot magique, un talisman, qui changeait en dévouement au pays tout ce qu'il y avait de lâche et de misérable dans l'apostasie morale de Jean Thomas. Ce mot *politique* masquait, pour ainsi dire, la transition d'un caractère jadis haineux, farouche et brutal, mais au moins d'une pureté et d'une franchise rares, à un caractère ambitieux, plat, vulgaire et vaniteux. Le naïf docteur tomba aussi sous le charme du mot magique, et considéra son ami comme une victime des exigences politiques du moment.

— Ah çà, reprit Thomas, c'est demain que je dois remettre au sultan mes lettres du gouverneur de l'île de France ; et je voudrais bien m'arranger une petite suite un peu convenable. Voyons. J'ai d'abord mes péons, auxquels j'ai fait faire une espèce de livrée de fantaisie.

— Une livrée ! Thomas, une livrée ! s'écria le docteur stupéfait en joignant les mains.

— Oui, une livrée, dit Thomas en souriant d'un air mystérieux, cela t'étonne ?... mais tu n'es pas dans le secret de mes instructions, et je ne puis t'en dire davantage ; j'ai donc mes péons, puis mon secrétaire, que j'ai laissé en bas.

— Ah ! mon Dieu ! et moi qui n'y pensais pas, Thomas, à ton secrétaire, moi qui ai oublié de le faire monter ici pour dîner avec nous !

— Mon secrétaire, dîner avec nous ! dit Thomas avec suffisance, allons donc, tu n'y songes pas, mon cher ; mais, pour en revenir à ma suite, ce secrétaire passera pour mon aide de camp, et puis après...

— Eh bien ! après, reprit Gédéon saisissant avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui je dois présenter demain au sultan les membres de notre club, et lui offrir le titre de citoyen, avec un bonnet rouge, comme emblème de liberté, d'égalité ou la mort.

— Au sultan, le titre de citoyen et un bonnet rouge ! s'écria Thomas qui croyait avoir mal entendu.

— Sans doute, sans doute : vois-tu, Thomas, c'est une idée que nous avons eue au club, ou plutôt que j'ai eue : ça donne du relief et ça ne fait pas de mal, quand on lit sur le procès-verbal de nos séances : « Société des Jacobins et Amis de la liberté : mort aux tyrans, etc. Le citoyen sultan Tippoo-Saëb a été élu membre à l'unanimité, etc... » Tu sens bien que c'est toujours flatteur d'avoir un prince qui a le rang d'empereur dans une société d'égalité et de fraternité comme la nôtre. Et puis, comme c'est moi qui, en qualité de président, porterai la parole, le sultan me donnera peut-être une tabatière enrichie de diamants, et...

— Mais qu'est-ce que ça peut avoir de commun avec ma présentation ? demanda Thomas, qui sentait toute l'absurdité de la démarche du docteur, mais qui ne voulait pas l'en détourner avant de savoir si elle ne lui serait pas profitable.

— Cela peut avoir de commun, reprit Gédéon, que, si tu voulais, nous ferions d'une pierre deux coups ; que notre club et moi nous te servirions comme qui dirait de cortége, et que ça te donnerait un certain air.

— Mais j'approuve assez ton idée. Ah çà ! mais comment t'habilleras-tu ?

— En carmagnole, comme me voilà.

— Mais tu auras l'air d'un pleutre.

— Thomas, la carmagnole est le costume de tout bon citoyen, de tout bon patriote, et même, à la rigueur, le pantalon est de trop, car les sans-culottes...

— Allons, tais-toi donc, Gédéon, ne parle pas ainsi ; fais plutôt comme moi un sacrifice tout politique. N'as-tu pas ton ancien uniforme de la marine ?

— Ah ! pardieu, il est là dans un coin, oublié, ma foi, depuis bien longtemps...

— Ce sera parfait. Vous serez tous deux en uniforme, toi et mon secrétaire, car il a aussi un uniforme de fantaisie. Vous vous tiendrez derrière moi, et derrière vous se tiendront les membres de ton club. C'est convenu.

— Mais, Thomas, moi qui suis le président, si je me mets derrière toi, dit Gédéon, le sultan ne fera pas attention à moi, et je n'aurai peut-être pas de tabatière, et alors...

— Tu te tiendras derrière moi, ou tu te présenteras de ton côté et moi du mien, dit durement Thomas, qui, avec son nouvel extérieur mielleux et hypocrite, avait conservé un fond de despotisme brutal et militaire.

Le pauvre docteur, qui aimait encore mieux aller en second chez le sultan que de s'y présenter seul, ou de n'y pas aller du tout, se soumit à la volonté de Thomas, et les deux amis employèrent la journée à faire leurs préparatifs pour l'entrevue du lendemain.

CHAPITRE LVI.

TIPPOO-SAEB.

(1793.)

Ce jour-là, le docteur Gédéon et Jean Thomas devaient être présentés au sultan. Le soleil était dans toute sa force, et pourtant la plus délicieuse fraîcheur régnait dans une assez longue galerie dont les fenêtres ouvraient sur les bords du Cauvery, rivière limpide qui entoure d'une ceinture argentée l'île délicieuse et verte où s'élève la ville de Seringapatnam, splendide comme un diadème oriental. Cette galerie résumait, pour ainsi dire, la magnificence et la bizarrerie de cette profusion d'ornements de toutes formes et de toutes nuances qui caractérisent l'architecture indoue. L'œil était ébloui de cette incroyable quantité d'arabesques bleues, de figures symboliques rouges et de colonnettes grêles à arêtes d'or et à campanile d'or qui servaient de cadre à ce réseau de mille couleurs éclatantes.

Le parquet de bois d'Aléry rose, était incrusté de précieux petits carreaux de porcelaine du Japon, couverts de fleurs peintes, dont les couleurs variées ressortaient richement sur une noire marqueterie d'ébène à filets de cuivre et de nacre. Au fond de cette galerie, deux soldats indiens se tenaient droits et immobiles auprès d'une portière d'étoffe perse, brochée d'argent et de soie verte. Ces Indiens, vêtus d'un manteau de cachemire blanc, étaient coiffés d'un turban écarlate, à large mentonnière aussi écarlate, qui leur serrait étroitement les joues et le menton. Pour armes, ils portaient à la main un léger sabre dont la lame aiguë et effilée était d'un gris mat et au bras ils avaient un petit bouclier de peau de caïman, recouvert de velours écarlate, sur lequel on voyait une tête de tigre richement brodée en or. Ces deux soldats avec leurs yeux baissés, leur respiration presque automatique, et leur visage sombre qui se découpait si brun sur leurs vêtements blancs, avaient un air singulièrement grave et impassible

Un troisième personnage, vêtu de même, mais ne portant pas de bouclier, et ayant, au lieu de sabre, un large poignard et une longue dague pendus à sa ceinture, se tenait nonchalamment accoudé sur une des fenêtres à demi ouvertes, et semblait contempler avec ravissement le magnifique paysage qui se déroulait au-dessous du palais des sultans de Mysore. La figure de cet homme respirait un calme imperturbable. Ses traits étaient assez réguliers, ses yeux noirs et vifs ; et, quoiqu'il fût de taille moyenne, ses membres secs et nerveux annonçaient une vigueur peu commune dans ce climat accablant.

Cet homme, c'est notre ancien compagnon, Craeb le Malais, qui, depuis neuf ans, s'est mis au service du sultan, comme cipaye d'intérieur, et occupe, ainsi qu'on va le voir, un poste tout de confiance. Rassasié sans doute du spectacle que lui offrait le site merveilleux qu'il semblait admirer, Craeb se retourna donc, et, après avoir jeté un coup d'œil perçant sur la galerie et sur les deux soldats, il se mit à murmurer, à voix basse, un chant doux et mélancolique, comme tous les chants de ce pays, mais surtout en harmonie avec le profond silence qui régnait dans cette galerie tranquille et solitaire. Ce chant le voici :

Le soleil s'abaisse derrière la pagode de Bia-asy,
Les oiseaux sortent des touffes de palmier verts,
L'onde du Mah by est fraîche et pure,
La gazelle y vient faire boire ses petits,
Le calme est grand, le calme est grand,
Voici la nuit étoilée,
Voici...

Mais, à un certain mouvement que fit la portière de soie près de laquelle étaient les deux soldats, le chanteur se tut, se leva droit, et resta immobile comme une statue. Puis, au bout de quelques minutes, la draperie s'écarta, et un homme d'environ soixante ans, à barbe blanche, et

à figure souriante et courtisanesque, sortit à reculons, en réitérant jusqu'à terre de nombreux et respectueux salems. Ce vieillard, vêtu d'une splendide robe de soie nacarat, brodée d'argent, venait à peine de répondre à son tour aux révérencieuses salutations de Craëb, lorsque tout à coup un sifflement bref, rauque et guttural, retentit derrière la portière de soie, à trois reprises différentes et bien distinctes. C'était un sifflement particulier au fils d'Hyder-Aly, en un mot, à Tippou-Saëb, sultan de Mysore.

Il fallait que ce sifflement eût une signification bien positive et bien terrible, car il produisit un effet épouvantable sur le vieillard à barbe blanche, qui se redressa comme s'il avait été mordu par un serpent. Sa figure olivâtre, d'orgueilleusement épanouie qu'elle était en sortant de chez le sultan, devint couleur de cendre, et sa pupille se dilata d'une si effrayante façon, qu'on vit sa prunelle noire s'entourer d'un cercle blanc, tant la terreur contractait et relevait ses paupières. Puis il porta, comme par un instinct de défense, ses deux mains à son cou. Mais à peine le vieillard avait-il eu le temps de faire ce geste, que les deux Indiens de la porte s'étaient gravement emparés de ses bras, qu'ils croisèrent derrière son dos, pendant qu'ils enlaçaient et fixaient ses jambes tremblantes entre les leurs... Mais tout cela avec un calme mécanique mille fois plus effrayant que les transports de la colère... On eût dit deux de ces sanglantes idoles des druides, qui, au moyen de certains rouages, égorgeaient des victimes humaines.

L'horrible étonnement du vieillard était si grand, qu'il ne pouvait ni parler ni jeter un cri ; ses dents claquaient l'une contre l'autre, et il n'articulait que des sons inintelligibles. Alors Craëb s'approcha du vieillard (qu'on me pardonne ces détails tout historiques) ; et, introduisant sa main gauche dans la bouche de ce malheureux, il lui tordit la langue pour étouffer ses cris, pendant que de la main droite il tirait tranquillement sa longue dague, mince et ronde comme un tuyau de plume, et effilée comme une aiguille...

A un signe qu'il fit, les deux soldats écartèrent les vêtements du patient, mirent sa poitrine bien à nu, et le cambrèrent fortement sur ses reins... Alors Craëb choisit sa place, puis il enfonça et retira sa dague avec tant de justesse et de précision, que le vieillard mourut sans convulsion, et que pas une goutte de sang ne coula au dehors. Après quoi les habits du mort furent soigneusement rajustés sur sa poitrine. En vérité, le plus adroit matador n'eût pas mieux tué un taureau d'Aragon. Cela fait, Craëb laissa le cadavre entre les bras des deux soldats, et alla s'agenouiller près du rideau qui masquait la porte ; puis il frappa trois légers coups sur le seuil avec le pommeau de sa dague, pour annoncer que l'exécution était terminée d'une façon satisfaisante.

— Aux chiens le traître ! dit alors une voix assez grêle, qui sortit de cette chambre mystérieuse.

A ces mots Craëb se releva et fit un signe aux deux soldats, qui le suivirent en emportant le corps dans leurs bras. Arrivés à la porte qui formait l'autre extrémité de la galerie, Craëb leva le rideau qui la voilait, et l'on vit une innombrable quantité de sircars, de courtisans, d'officiers, de chefs de tribus, qui formaient la cour de Tippoo-Saëb, mais qui, pour leur audience, n'arrivaient jamais près de lui que un à un, en traversant cette galerie solitaire qui séparait la retraite du sultan de ces vastes pièces où se tenait cette cour d'une magnificence tout asiatique.

Nous l'avons dit, Craëb leva le rideau ; puis, d'une voix haute et sonore, il jeta au milieu de cette foule brillante et attentive, les mots de son maître : « Aux chiens le traître ! » afin que, de galerie en galerie, le cadavre et l'ordre fussent transmis à l'entrée extérieure du palais par les cipayes. Là, les parias devaient être chargés de porter le corps à la voirie. Les deux soldats, ayant donc déposé le mort à la porte de la première galerie, baissèrent le rideau, en laissant les familiers du palais plus curieux de connaître la cause de cette disgrâce que surpris d'un événement aussi ordinaire. Puis les cipayes, ayant repris leurs sabres et leurs boucliers, se remirent à leur poste avec la plus parfaite impassibilité. Craëb se remit aussi à sa chère fenêtre, et recommença sa chanson de la même voix nonchalante et mélancolique.

Le soleil s'abaisse derrière la pagode de Bia-asy,
Les oiseaux sortent des touffes de palmiers verts,
L'onde de Mali'hy est fraîche et pure,
Le calme est grand, le calme est grand, etc.

Et tout retomba dans le silence et la solitude que ce tragique événement n'avait pas un instant troublés. . . . .

Maintenant disons que ce malheureux vieillard qu'on venait d'assassiner si froidement avait été longtemps favori du sultan Tippoo-Saëb. C'était, en un mot, Mohamed Osman-Kan, un ancien ambassadeur du sultan près la cour de France, celui qui fut reçu à Versailles, le 5 août 1788, avec tant de splendeur, par Louis XVI. Le but de la mission de Mohamed avait été de solliciter, auprès du roi, quelques secours contre l'oppression des Anglais, mais l'inopportunité du moment fit que cette demande ne put être accueillie et qu'on ne répondit à la supplique du sultan que par des protestations d'une amitié toute diplomatique. Or, la cause de la mort de Mohamed est, à mon avis, extrêmement curieuse, en ce sens qu'elle peint à merveille un des traits les plus saillants du caractère des Orientaux, je veux dire leur susceptibilité orgueilleuse, farouche, et leur jalousie stupide et brutale de nation à nation. Cette cause, tout historique d'ailleurs, la voici :

Voyant l'issue négative de son ambassade, Mohamed avait quitté la France en 89 ; mais, depuis cette époque jusqu'en 95, il avait parcouru l'Egypte, puis la Perse, par ordre de son maître ; de sorte qu'il arriva dans l'Inde riche de souvenirs et de comparaisons ; mais à ses yeux rien ne valait la France ; aussi le malheureux Mohamed, toujours sous le charme du passé (en 95 !), encore ébloui de l'éclat de la cour de France, encore enthousiasmé de l'affabilité du roi, encore ravi de Paris, de notre civilisation, de nos arts, de notre industrie, de nos théâtres, ne sut pas dissimuler cette admiration qui blessa profondément Tippoo-Saëb, qui le blessa au vif dans son intraitable amour-propre de chef absolu, qui met toute sa fierté, tout son orgueil dans son empire, et qui ne souffre pas qu'on exalte devant lui un autre empire que le sien, un autre trône que le sien. Aussi, en entendant son favori vanter continuellement la France, cette merveille des merveilles, et le roi de France, le meilleur d'entre les rois, le sultan fut aussi irrité que si Mohamed eût insulté à chaque minute à la magnificence de l'incomparable royaume de Mysore, et à la tyrannie du souverain qui gouvernait cette contrée.

Or, un jour que Mohamed, entouré d'un auditoire transporté, faisait, avec toute la pompe et toute l'exagération du langage oriental, une emphatique description de la cour de France et de Versailles, ce palais enchanté... Tippoo-Saëb l'interrompit, et le prévint doucement, avec cette naïveté despotique, à la fois si bouffonne et si terrible, le prévint, dis-je, que s'il lui arrivait encore de faire d'aussi impudents mensonges sur ce coin de terre pourrie, appelé la France, ou seulement d'en parler, il le priverait du rayon de ses bonnes grâces...

Ce langage hyperbolique était clair pour quiconque connaissait les habitudes du sultan : aussi Mohamed se le tint pour dit, et se tut pendant quelque temps... surtout en présence de Tippoo-Saëb ; mais il ne put empêcher un de ses bons amis de cour de rapporter au sultan certaine conversation entre intimes, dans laquelle l'enthousiasme immodéré de l'ex-ambassadeur avait de nouveau pris carrière.

Aussi, comme on l'a vu, le lendemain de cette conversation, le sultan fit venir Mohamed, lui parla avec autant de confiance et de tendre amitié qu'aux plus beaux jours de sa faveur, vanta la France, se moqua lui-même fort spirituellement des ridicules préventions qu'il avait si longtemps nourries contre elle, et dont il revenait enfin, disait-il. L'infortuné courtisan fut dupe de cette férocité sournoise... ne vit pas le piége, s'abandonna à ses chers souvenirs, ne contint plus son admiration ; le sultan, ayant l'air de la partager, l'exalta encore : Mohamed se livra tout entier ; son maître le laissa dire, l'écouta en souriant, puis il le congédia avec les plus doucereuses paroles... que la dague de Craëb devait si cruellement démentir. . . . .

Mais nous avons laissé nos deux soldats indiens et le mélancolique Craëb dans la galerie qui précédait le retrait du sultan. Un nouveau personnage entra bientôt dans cette galerie, avec l'air d'assurance et de dédain que donne la conviction d'être bien en cour. C'était un homme de quarante ans environ, grand, robuste, très-corpulent, haut en couleur, vêtu avec plus de magnificence que de goût, et portant un turban vert d'une grandeur ridicule. Somme toute, il avait l'air commun et grossier ; mais le sultan était si capricieux dans le choix de ses créatures et de ses favoris, qu'on ne s'étonnait plus, à Seringapatnam, de l'élévation subite de certaines gens. Aussi Craëb, avec son flegme accoutumé, fit-il à ce personnage les mêmes salutations qu'il avait faites au défunt Mohamed. Après quoi, il alla s'agenouiller près du rideau vert et argent, en disant ce seul mot : — *Shaikl.*

— Qu'il entre ; l'ours peut entrer, le tigre le permet. Allons, fais entrer l'ours, cria une petite voix d'enfant, fraîche et argentine, avec de grands éclats de rire.

Le gros homme involontairement fronça le sourcil ; mais il réprima bien vite cette expression de mécontentement, et fit signe à Craëb de l'annoncer de nouveau, en souriant d'un air stupide. Craëb, toujours agenouillé, répéta donc : — Shaikl.

— N'as-tu pas entendu l'ordre de mon fils, chien maudit ? cria cette fois une voix rauque et colère. Craëb pâlit affreusement, car il craignait d'entendre bientôt siffler le maître ; mais le sultan ne siffla pas.

La voix d'enfant appela encore l'ours Shaikl avec de grands éclats de rire. Et Shaikl l'ours, soulevant la portière, entra chez Tippoo-Saëb.

CHAPITRE LVII.

SCÈNE DE FAMILLE.

Alors le tigre se couche sur le dos et supporte avec patience les morsures que lui fait son petit en se jouant.

BUFFON. — *Histoire naturelle.*

La pièce dans laquelle entra ce nouveau venu était vaste et circulaire ; une étoffe chinoise verte, à large feuillage d'argent en relief, couvrait ses murailles, et plusieurs trophées d'armures d'or ornées de pierreries

brillaient suspendus çà et là à des cordons tressés d'argent que des têtes de tigre, de même métal, paraissaient serrer entre leurs dents formées de magnifiques saphirs. Au fond de cette salle, se dressait un large et profond sofa de soie verte fort élevé. Deux tigres, aussi d'argent, et de grandeur naturelle (1), en formaient les supports; les yeux de ces animaux étaient figurés par d'énormes topazes, au milieu desquelles on avait enchâssé un rubis. Six marches, aussi d'argent, et dont les plinthes étaient couvertes de bas-reliefs en ronde bosse, représentant le couronnement d'Hyder-Aly, entouraient la base de cette espèce de trône.

Au-dessus, un hamai (oiseau du paradis), de grandeur colossale et d'or massif, étendait ses ailes; mais ces ailes, couvertes d'opales, de rubis et d'émeraudes, étaient si admirablement travaillées, qu'on retrouvait dans cette imitation jusqu'aux nuances les plus délicates de ce plumage éblouissant. Enfin, des serres d'or de ce magnifique oiseau s'échappait une espèce de rideau d'étoffe verte et argent, frangé de perles, qui retombait en plis longs et pesants sur les marches du sofa.

Dans un des angles de ce meuble, et presque caché par ses énormes coussins, on voyait blotti un enfant d'environ cinq ans, habillé de mousseline blanche, tout rose et tout frais, avec de longs cheveux noirs et de grands yeux bleus, pleins de malice et de gaieté. Cet enfant était Abdul, le plus jeune des trois fils de Tippoo-Saëb, l'objet de sa plus folle adoration. A ce moment, Abdul riait aux éclats en voyant son père, agenouillé, se donner une peine infinie pour atteindre un beau krik à fourreau de velours rouge, que l'enfant avait jeté par espièglerie sous un grand coffre d'argent marqueté. Or, le sultan, étendu sur les peaux de tigre qui couvraient le plancher, se prêtait aux caprices de son fils avec une incroyable bonhomie; il se courbait, s'allongeait, faisait de vains efforts pour atteindre le krik et, dès qu'il semblait vouloir interrompre ce pénible exercice, un : Je le veux! crié de la voix impatiente et mutine d'Abdul, suffisait pour ranimer l'ardeur expirante du bon sultan.

Tippoo-Saëb avait alors quarante-cinq ans; sa taille était fort élevée, son cou gros et musculeux, ses épaules larges, ses yeux noirs et pénétrants, son teint cuivré, son nez fin et recourbé en bec d'aigle, et ses lèvres minces étaient toujours pâles et blafardes. Ce jour-là il portait simplement une longue robe de soie orange, rayée de bleu, qui, lui serrant assez étroitement le buste et les bras, allait en s'élargissant jusqu'à ses pieds. Un cachemire de couleur variée retenait ce vêtement sur ses reins, et un petit turban de mousseline blanche, sans autre ornement qu'un énorme saphir, couvrait la tête du sultan, qui paraissait beaucoup trop grosse, même pour sa taille athlétique.

L'arrivée de Shaikl le favori n'interrompit pas l'occupation de Tippoo-Saëb, qui, après d'incroyables efforts, finit, à la grande joie d'Abdul, par retirer le krik de dessous le coffre, à l'aide d'un djérid qu'il prit à un des trophées d'armes. Si le favori eût été un observateur, il aurait pu méditer sur ce contraste de cruauté froide et d'affection paternelle, un de ces contrastes si frappants, et pourtant si communs chez les hommes... et chez les bêtes féroces; il aurait pu méditer en pensant que ce despote, si soumis aux caprices d'un enfant, venait de faire égorger un ancien et fidèle serviteur, parce qu'il lui avait trop vanté la France.

Mais le favori Shaikl observait fort peu, si ce n'est le visage de son maître, pour tâcher d'y lire l'impression du moment, afin de se monter, pour ainsi dire, à son diapason, et de combiner alors les effets de sa flatterie grossière et brutale. Abdul, content d'avoir son krik, sauta du divan, embrassa son père, fit une grimace à Shaikl, en l'appelant vilain ours, et disparut en courant par une des portes latérales de cette pièce. Tippoo-Saëb, qui s'était étendu sur le sofa, suivit son fils des yeux avec un ravissement d'amour et d'orgueil, et regarda longtemps encore la porte après que l'enfant eut disparu... Shaikl regardait nécessairement du même côté, en tâchant de modeler l'expression de son visage sur celui de son maître.

— Heureux âge! dit enfin le sultan, après un assez long silence, avec un accent tout plein de tendresse et de douceur.

— Heureux âge! répéta Shaikl, mais plus heureux encore est l'âge où l'homme peut faire sentir son pouvoir et sa force aux autres hommes. Plus heureux est donc l'âge de Votre Hautesse.

— Mon âge est peut-être aussi heureux, Shaikl, aussi heureux, mais pas plus heureux, car, après tout, Abdul a voulu ce krik, comme j'ai voulu le silence de cet ennuyeux bavard de Mohamed. Eh bien! nos deux désirs ont été accomplis; mais, pour cela, je ne suis pas plus heureux qu'Abdul, mon pauvre Shaikl.

— Puis-je demander à Votre Hautesse pourquoi elle a daigné toucher du glaive de sa justice cet infâme Mohamed?

— Toujours les mêmes louanges sur cette misérable France, Shaikl... toujours... Et puis, Kibleeh du monde (2)! Mohamed professait une ridicule et dangereuse admiration pour ce que là ils appellent le roi (1). Figure-toi, Shaikl, que le moindre sircar de mon empire a plus de pouvoir sur la province que je lui confie que ce roi n'en a sur son royaume. Ses sujets lui font des remontrances, ses sujets veulent ou ne veulent pas, ses sujets possèdent ceci, donnent cela, ou le refusent. Le roi est soumis aux lois comme le dernier des parias. Enfin, Shaikl, je serais roi de France que je ne pourrais pas te faire étrangler demain, si tel était mon désir. Kibleeh du monde! c'est un misérable pays, un pays de boue que cette France, n'est-ce pas, Shaikl?

— Mais si Votre Hautesse ne pouvait pas me faire étrangler dans cet infâme pays, sur un signe de Votre Hautesse je m'étranglerais moi-même à ses pieds, dit le grossier courtisan.

— Nous penserons à cela, Shaikl, reprit gaiement Tippoo, nous penserons à cela, mon brave cipaye, car je t'aime depuis que je t'ai vu si vaillamment combattre un de mes tigres de chasse. Mais, dis-moi, si nous allions voir mes aigles?

— Votre Hautesse daigne peut-être oublier que voici bientôt l'heure à laquelle elle veut bien voir se prosterner à ses genoux ces deux Francs, dont l'un est envoyé du sircar de l'île Mauritius; et l'autre, député vers vous par ce qu'ils appellent les Jacobins; cette réunion de Francs que vous avez laissé établir à Seringapatnam.

— Cela est vrai, Shaikl, je l'oubliais; et pourtant j'attends avec une grande impatience la réponse du sircar de cette île, car je lui ai demandé quelques bons officiers européens. Mais est-ce que ces deux Français viennent ensemble et avec une nombreuse suite (2)?

— La volonté de Votre Hautesse daignera décider ce qu'elle voudra à ce sujet.

— Eh bien! dit le sultan après un moment de réflexion, je recevrai ces deux Francs comme je reçois toujours, je veux dire séparément, et tu ne laisseras pas même entrer leur suite dans le palais; je crains les traîtres, Shaikl. Ainsi, tu me comprends, qu'on les sépare dès qu'ils auront passé le seuil...

Puis le tyran soupçonneux ajouta : — On fouillera leurs vêtements avant que de les laisser approcher de moi, Shaikl... d'ailleurs, tu resteras là, et tu préviendras Craëb d'être prêt au moindre signal avec ses deux compagnons à turban rouge. Maintenant fais-moi apporter mon houka, Shaikl, va donner des ordres relatifs à ces deux hommes, et surtout n'oublie rien, ajouta le sultan avec une singulière expression.

Quand le favori fut sorti, Tippoo-Saëb se leva et alla prendre à un des trophées d'armes un riche pistolet turc, à crosse d'or couverte de pierreries; il visita l'amorce et le plaça sous un des coussins; il mit encore à côté un long et large krik, bien pointu et bien empoisonné, puis il s'étendit négligemment sur le sofa. Deux nègres apportèrent le houka et son fourneau d'or. Tippoo-Saëb prit le bout d'ambre et se mit à fumer. Les nègres se retirèrent, et Shaikl rentra bientôt suivi du malheureux docteur tout seul.

CHAPITRE LVIII.

DÉCEPTION.

> J'ai du bon tabac dans ma tabatière
> *Chanson populaire.*
>
> Il ne s'agit que de s'entendre.
> *Proverbe populaire.*

En séparant ainsi les deux amis, la défiance de Tippoo-Saëb dérangeait cruellement les plans du pauvre Gédéon, qui comptait puiser dans la présence de Jean Thomas un calme et une fermeté plus que jamais nécessaires à son entrevue avec le sultan. Et cela parce qu'au moment où le citoyen Gédéon venait de quitter son ami dans une des cours extérieures du palais il avait parfaitement distingué la forme d'un cadavre, placé sur une espèce de civière que deux parias emportaient en se balançant avec leur nonchalance habituelle (c'était le corps du malheureux Mohamed); et ce fait était d'autant plus présent à la pensée du docteur, qu'un des parias lui avait montré le cadavre d'un coup d'œil significatif, sans lui dire autre chose que ces mots : Un traître!

Or, quoique l'honorable président du club n'eût d'autre félonie à se reprocher que l'espérance enracinée de se voir peut-être doué d'une royale tabatière par Tippoo-Saëb, il savait le sultan si ombrageux et si habitué à calmer ses doutes par la mort de celui qu'il soupçonnait, que le souvenir de la damnée civière lui pesait fort, et luttait avec avantage contre l'espoir de la tabatière, qu'il effaçait même parfois. Aussi, lorsqu'à ce lugubre incident vint se joindre la nécessité de se présenter seul à Tippoo-Saëb, le docteur maudit cent fois la sotte vanité qui l'avait engagé dans un si cruel embarras. Ainsi que nous l'avons dit, lorsqu'il reçut Gédéon, le sultan, couché sur un divan, fumait son houka,

(1) Tippoo-Saëb avait adopté le tigre pour emblème de son empire, et comme une espèce d'armoiries parlantes. Le nom arabe Assed, qui a été traduit dans nos livres européens par le mot *lion*, signifie, dans l'Indostan, seyra ou tigre, car les habitants de l'Indostan ne font pas de distinction entre le tigre et le lion, ce dernier quadrupède n'existant pas aux Indes-Orientales. Le mot hyder, qui signifie aussi *lion*, n'est interprété par les Indiens que par le mot *tigre*. C'était le surnom du père de Tippoo-Saëb, Hyder-Aly, fondateur de l'empire de Mysore, et mort le 9 décembre 1782. Après la paix conclue avec l'Angleterre, la devise de Tippoo était : Assed oolla ghalib, *le lion de Dieu est le conquérant.*

(2) Exclamation favorite du sultan.

(1) Quoique ce fût en 93, Tippoo-Saëb ignorait encore l'attentat du 21 janvier et l'abolition radicale de la royauté en France.

(2) Nous éviterons au lecteur l'emphase et la couleur orientale dans les discours du sultan, qui rappelaient peut-être un peu la prudence du lion et la force du serpent del signor Giordani.

avant Shaikl accroupi à ses pieds. La physionomie du souverain de Mysore était empreinte de cette inquiétude sournoise qui le caractérisait, et depuis sa présentation il attachait sur le président du club un regard clair et fixe d'une ténacité extraordinaire; car les historiens s'accordent à dire qu'à son âge Tippoo-Saëb avait conservé cette faculté, seulement particulière aux enfants, de regarder sans clore par instants les paupières.

Quant au favori, il paraissait s'occuper exclusivement du houka de son maître, sans lever les yeux sur le Franc, et pourtant il les tenait incessamment attachés sur le malheureux docteur avec l'attention sourde et continue du chat qui épie sa victime. En voyant la figure de Tippoo-Saëb, cette grande figure bronzée, calme et froide, qui attachait opiniâtrément sur lui ses deux gros yeux ronds et immobiles, le docteur sentit sa langue se coller à son palais, et il fit, pour se donner le temps de se remettre, cinq ou six salems des plus humbles et des plus prolongés, sans arrière-pensée de tabatière, nous osons l'affirmer.



Mademoiselle, voici des papiers que sir Georges m'a supplié de ne remettre qu'à vous-même. — PAGE 98.

Le sultan, impatienté de ces révérences, et fatigué de ne voir que le crâne chauve du citoyen, qui semblait s'élever et s'abaisser par un mécanisme de bascule, lui demanda brusquement : — Que nous veux-tu ?

En entendant cette question, faite avec dureté, d'une voix grêle et gutturale, le docteur eut pour ainsi dire le courage de la peur ; et, voyant après tout que son silence irritait le sultan, il fit un dernier et profond salem, puis, toujours humblement incliné, il prononça en assez bon hindou le discours suivant, dont l'expression hautaine et farouche contrastait assez plaisamment avec la contenance plus que soumise du citoyen président :

« Liberté, égalité ou la mort ! haine éternelle et mortelle aux rois, aux tyrans, aux despotes, aux prêtres et aux aristocrates, qui sont révoltés contre le souverain de la terre, qui est le genre humain, et contre le législateur de l'univers, qui est la nature ! »

— Que veux-tu? répéta de nouveau le sultan, qui, malgré quelques lettres, ne comprenait rien du tout à ces belles choses. Mais le citoyen président, entraîné par l'audace républicaine qui éclatait dans ce discours, ravi par l'espoir de sa tabatière, ne s'intimida pas, et tira de sa poche un papier gris où était fort proprement enveloppé un bonnet rouge tout neuf avec sa cocarde. Alors, faisant deux pas en avant et présentant l'emblème républicain à Tippoo-Saëb, Gédéon continua fièrement :

« Sultan Tippoo, le Victorieux, la réunion des Français patriotes, réunis dans la capitale de ton empire dans le but républicain d'anéantir les tyrans et les despotes, m'envoie vers toi au nom de la liberté, de l'égalité et de la mort, pour te prier d'accepter ce bonnet rouge, cet emblème sacré, cet insigne national, et te supplie de le porter en recevant, avec, le titre de citoyen, comme gage de la fraternité et de l'égalité profondément respectueuse avec laquelle nous avons l'honneur d'être, de ta Hautesse, les très-dévoués, très-fidèles, très-obéissants et très-humbles serviteurs, les amis de la liberté, de l'égalité ou la mort. »

Après quoi le citoyen président, flairant déjà sa tabatière, s'approcha des degrés du sofa et offrit respectueusement le bonnet rouge à Sa Hautesse. Mais Sa Hautesse, d'un coup de sa royale babouche, repoussa l'emblème républicain en disant à Gédéon : — Qu'entends-tu par despote, chien ?

Alors, insensible aux injures, stoïque comme un Romain, et emporté par son érudition patriote, Gédéon se mit à faire, presque machinalement et malgré lui, la définition qu'on lui demandait.

— J'entends par despote, répondit Gédéon d'une voix de tête aigue et perçante, j'entends par despote un tigre altéré de sang, qui se désaltère avec les larmes de ses sujets, mange leur chair et boit leur sueur avec délices ; en un mot, un monstre déchaîné qui ose flétrir du nom de ses sujets des hommes nés libres, des hommes indépendants qui ne doivent compte de leurs actions qu'au genre humain dont ils sont frères, et à la nature dont ils sont fils.

— Mais, dit le sultan, qui après tout était bon homme et aimait à rire tout comme un autre, mais que veux-tu donc faire aux despotes, toi et ceux de ta société ?

— Au nom de l'égalité et de la liberté, mort aux despotes ! s'écria frénétiquement Gédéon, entraîné par la puissance de sa logique républicaine.

— Mais alors tu viens donc me demander ma mort à moi, car, Kibleeh du monde ! je suis un vrai despote, despote comme l'a été mon père, le glorieux Hyder-Aly ; despote comme le sera (le veuille le Prophète !), comme le sera mon fils, le gracieux Abdul.

Le docteur était atterré de sa bévue, la tabatière s'effaçait de nouveau de sa pensée, et c'est à la civière qu'il songeait derechef. Il fit pourtant un effort désespéré et dit résolûment : — La preuve que Votre Hautesse n'est pas un despote, c'est que ses sujets lui ont donné le glorieux surnom de Khoodabaud (1), et que je viens au nom des amis de la liberté mettre à ses pieds le titre de citoyen.

Et Gédéon, respirant à peine, suant à grosses gouttes, pensait toujours à la civière.

— Et qu'est-ce que veut dire ce mot-là, citoyen ? dit Tippoo.

— Citoyen veut dire patriote, magnanime sultan, reprit Gédéon un peu rassuré

— Et patriote... qu'est-ce qu'un patriote ?

— Un patriote, sublime sultan, dit Gédéon cette fois, avouons-le, avec arrière-pensée de tabatière, un patriote est l'ami de la nature ; il est plus que les rois ; il porte un bonnet rouge, pas de culottes ; il veut le bonheur et la liberté de tout le monde, et il détruit enfin le tyran, le prêtre et l'aristocrate, partout où il le peut trouver.

— Et qu'est-ce qu'un tyran ? demanda Tippoo, qui était dans un jour de singulière mansuétude.

— Un tyran, magnanime sultan, reprit Gédéon se laissant cette fois tout à fait aller à l'espoir... de la tabatière, un tyran est toujours un roi, de même qu'un roi est toujours un tyran. On reconnaît facilement le tyran au tic qu'il a de tyranniser ses sujets, pour ce que le monstre appelle son bon plaisir. Oui, magnanime sultan, le bon plaisir est le mot consacré par les tyrans pour opprimer et cacher, sous une apparence de bonhomie, l'épouvantable machiavélisme de leur gouvernement. Aussi, nous autres Européens civilisés, avons-nous flétri à jamais le règne des tyrans, en l'attachant au pilori de la honte de l'histoire, sous le nom de RÉGIME DU BON PLAISIR ! s'écria enfin le citoyen président avec autant de mâle éloquence que de vertueuse conviction.

— Mais alors, Kibleeh du monde ! je suis donc un tyran ? dit enfin le sultan en éclatant de rire, car demande à Shaikl si à l'instant, d'un signe, d'un mot, je ne puis pas faire ce qui me passe par la tête, tout ce qui me fait plaisir, selon mon bon plaisir !

En voyant le sultan si joyeux, le citoyen se dit à part lui : — Certainement dans un pareil instant il doit lui passer par la tête l'idée de me donner une tabatière. Aussi Gédéon, souriant, épanouissant sa grosse figure bête, attachant sur Tippoo-Saëb des yeux écarquillés par l'espoir et la stupidité, lui répondit : — Sans aucun doute, Votre Hautesse peut faire non-seulement ce qui lui fait plaisir, mais encore ce qui ferait plaisir aux autres ; car, d'après le précepte sacré de la sainte religion du Prophète : « Faites-vous des présents les uns aux autres, » on a vu quelquefois la munificence des souverains se manifester envers l'orateur indigne par une tabatière, et votre...

Mais le sultan interrompit le docteur par un : Kibleeh du monde ! des plus énergiques, après quoi il ajouta : — Et si mon plaisir était de te faire étrangler net, cela te ferait-il aussi plaisir à toi ?

(1) Khoodabaud, littéralement Dieudonné. Tippoo-Saëb prit ce titre en 17[illegible].

— Sublime Khoodabaud, magnanime sultan, murmura Gédéon anéanti, et se prosternant aux pieds de Tippou, je vous déclare incapable d'une telle monstruosité.

Et le citoyen se voyait déjà dans la civière.

— Comment ! tu viendras impunément, misérable fou ! reprit le sultan avec dignité, m'offrir le titre de citoyen, de tueur de tyrans et de despotes, à moi qui suis tyran et despote ! tu viendras abuser du nom de la France, que je révère, pour nous faire perdre un temps précieux que nous devons aux soins de notre empire ! Puis, se tournant vers Shaiki, Tippoo-Saëb ajouta : Qu'on fasse fouetter ce chien, qui est venu se jouer de nous, après quoi on lui rasera un côté de la tête et on lui fera faire cinq fois le tour de la ville, vêtu de jaune et assis à reculons sur le dos d'un pourceau, après quoi il payera une amende de cinq cents roupies au profit des brahmes. J'ai dit.

Et Gédéon, étourdi, se croyant sous l'influence d'un horrible cauchemar, passa des mains de Shaiki dans celles de Craëb, de celles de Craëb dans celles des autres cipayes, de sorte que de main en main il arriva jusqu'à la porte extérieure du palais, où il fut livré aux parias, qui exécutèrent à la lettre la sentence prononcée par le sultan.

— Ce fou n'est pas très-divertissant, Shaiki, dit le sultan : ranime un peu le houka, et introduis cet envoyé du gouverneur de l'île de France.



Mon Dieu ! je suis bien malheureux ! ! ! — PAGE 90.

Et Jean Thomas fut introduit par une autre porte. Jean Thomas, toujours intrépide, le front élevé, la tête haute, salua militairement Tippoo-Saëb, lui remit les dépêches du gouverneur de l'île de France : et, pendant que Tippoo-Saëb les lisait en examinant l'envoyé du coin de l'œil, Jean Thomas regarda autour de lui avec une respectueuse assurance. Son aspect plut tout d'abord au sultan ; mais la physionomie de Tippoo resta impénétrable, et après avoir lu les lettres il dit seulement à Thomas : — Le sircar de l'île de Mauritius (1) t'envoie auprès de moi sans doute au nom du roi de France. J'aime le roi de France, il a bien accueilli mes ambassadeurs, l'an Hérazut 1234 de la naissance de Mohamed ! et, tant que le soleil, la lune et la sainte religion dureront, le roi de France peut compter sur l'amitié du fils d'Hyder-Aly (2).

(1) Le gouverneur de l'île de France.

(2) On se rappelle qu'on est en 93, et que le sultan ignore l'attentat du 21 janvier.

— Le roi de France est mort, dit gravement Thomas.

— Mais, par la grâce du Tout-Miséricordieux, le roi de France ne meurt jamais... il y a toujours un roi en France, répondit le sultan.

— Aujourd'hui il n'y a plus de roi en France, dit Thomas.

— Plus de roi... en France ! s'écria le sultan : et au nom de quel souverain viens-tu donc vers moi ?

— Au nom du souverain qui remplace le roi en France... au nom... au nom... du PEUPLE, dit Thomas en français, après avoir hésité. Car, quoiqu'il parlât fort bien la langue hindoue, il ne connaissait pas, dans ce dialecte, de terme qui signifiât littéralement le peuple, la nation indienne se composant, d'ailleurs, d'éléments et de classes si distinctes et si hétérogènes, qu'il n'existait peut-être pas d'expression capable de rendre l'idée de ce pouvoir politique, collectif, que le mot Peuple représentait alors en France.



Va-t'en, lâche, va-t'en ; cherche un autre guide... voilà ton or. — PAGE 102.

De sorte que Tippoo prit ce mot, le peuple, pour un nom d'homme pour le nom patronymique du souverain qui remplaçait le roi de France.

— Oui, c'est le peuple souverain qui m'envoie vers toi, victorieux sultan, répéta donc Jean Thomas.

LE SULTAN. — Et qu'est-ce que ce Peuple a fait du roi de France ?

THOMAS. — Le Peuple a ordonné au roi de France de venir rendre compte de sa conduite devant un tribunal composé de juges choisis par lui, le Peuple ; puis le Peuple a dit à ces juges de condamner le roi de France à mort. Les juges ont écouté la grande voix du Peuple, et le roi de France a été mis à mort : et maintenant le Peuple est seul souverain.

LE SULTAN. — Et la reine de France, qui avait daigné accepter de moi un coffret brodé de pierreries par ma mère... la reine, cette jeune et belle et douce créature ?...

THOMAS. — La hache du bourreau est aveugle, elle frappe qui nuit au Peuple.

LE SULTAN (effrayé). — Aussi la reine... tué la reine... une femme ! la reine ! Kibleeh du monde ! A Mysore, Franc ! le glaive du bourreau s'émousse sur le cou d'une femme... Et de quel droit le Peuple a-t-il usurpé le trône de son roi, et tué son roi et sa reine ?

THOMAS. — Parce qu'il a paru au Peuple que les crimes du roi et de la reine avaient passé toute mesure, et puis que le peuple était las du joug.

LE SULTAN. — Et ce Peuple est-il d'obscure origine?...

THOMAS. — Aux yeux du roi, le Peuple était né pour être esclave; aux yeux de la nature, le Peuple était l'égal du roi. Aujourd'hui, le Peuple est au-dessus du roi, puisqu'il a mis le roi à mort.

LE SULTAN (à Shaikl). — Après tout, j'aime assez ce Peuple, Shaikl... et quoique assez féroce il me rappelle mon glorieux père, Hyder-Aly, qui n'était que simple officier du rajah de Mysore, lorsqu'il le déposséda de son royaume de Mysore, comme le Peuple dépossède aujourd'hui le roi de France de son royaume de France. (A Thomas.) Allons, allons, ton nouveau souverain est un usurpateur comme mon glorieux père... je me sens disposé à aimer ton Peuple, parce qu'il a usurpé comme mon père.

THOMAS. — Le Peuple n'a pas usurpé le trône, il a repris ce qui lui appartenait d'après le vœu de la nature, qui l'a fait libre, grand sultan.

LE SULTAN (souriant). — Oui, oui, c'est aussi ce que mon glorieux père disait au rajah de Mysore : La preuve que je suis libre de prendre ton trône, c'est que je le prends. Mais enfin, Kibleeh du monde! ton nouveau souverain a bien agi. L'ancien roi de France était d'un dangereux exemple pour les autres rois ou empereurs; car, disait Mohamed, ce faible roi écoutait ses sujets, qui, par les saints versets du Coran! lui faisaient des remontrances; et puis aussi ses grands l'influençaient trop, disait encore Mohamed. Et ton nouveau souverain est-il aussi influencé par les grands de son royaume?...

THOMAS. — Où le Peuple règne, il n'y a plus de grands, il n'y a plus de classe; hormis le Peuple, néant, parce que le Peuple est tout.

LE SULTAN. — Un de tes anciens rois a dit cela avant ton Peuple; il a dit : « L'Etat, c'est moi... » C'est un homme d'Occident qui m'a traduit cette sage maxime, que j'aime d'ailleurs... car c'est dire qu'on ne peut faire mal à son empire sans se blesser soi-même : mais c'est dire aussi qu'on est seul juge de la marche qu'il convient de donner à son empire.

THOMAS. — Et cela est juste, car le Peuple doit à lui seul compte de son gouvernement; tout pouvoir est à lui, vient de lui et retourne à lui.

LE SULTAN. — Par le divin paradis promis aux croyants! allons, je vois avec joie et orgueil que ton Peuple gouverne la France comme moi, le sultan Tippoo-Saeb, je gouverne mon empire de Mysore. Tu appelleras donc le Peuple souverain mon frère de France, car il est digne de ce titre. Mais, dis-moi, la volonté de ton Peuple est-elle aussi toute-puissante, absolue, irrévocable, sans appel, sans censure ni recours, ainsi que la mienne... à moi... sultan de Mysore?

THOMAS. — La volonté du Peuple est tout, la volonté du Peuple est une et indivisible; quand le peuple a parlé, la nation se tait : quand le Peuple veut, la nation exécute. Il y avait en France une ville appelée Marseille, qui refusa d'obéir aux délégués du Peuple. Le Peuple envoya ses représentants pour faire raser cette ville impie, décimer ses habitants, et donna l'ordre que, désormais, ses ruines s'appelleraient : la « Ville sans nom, » voulant effacer jusqu'au souvenir de cette cité rebelle!

LE SULTAN. — Le Peuple a fait cela! Et la nation?

THOMAS. — La nation tremble sous un regard du Peuple.

LE SULTAN (enthousiasmé). — Par le Tout-Miséricordieux! Et moi qui pensais quelquefois, dans mes humeurs noires, au sac de Négapatnam, qui s'appelle encore Négapatnam!... Voici que mes remords s'en vont... Kibleeh du monde!... je vois que ton souverain sait user du fer et de la flamme, et qu'il n'a pas peur de se couper au tranchant du glaive! Je veux donc écrire à mon frère le souverain de France un firman de ma main impériale et scellé du sceau de mon glorieux père, pour le féliciter, au nom de la tyrannie, d'avoir renversé le roi faible et timide que cet insolent Mohamed osait vanter à ma cour... Kibleeh du monde! oser comparer l'élan craintif au tigre royal! J'aime ton Peuple, Franc, parce que le chacal rugit comme le tigre... Mais dis-moi, et les grands, les seigneurs qui formaient la suite, la cour de l'ancien roi... ont-ils fléchi les genoux devant le nouveau souverain?

THOMAS. — Non, les grands n'ont pas voulu fléchir les genoux devant le Peuple souverain... Alors le Peuple a parlé, et les têtes des grands sont tombées à sa voix, et les richesses des grands sont devenues son domaine.

LE SULTAN (stupéfait d'admiration). — Par la miraculeuse naissance de Mahomet! mon frère le PEUPLE sait mieux régner que moi, sultan d'Asie! Car, pour moi, le sang reste sang : et pour lui, le sang devient or. Kibleeh du monde! mon frère a raison : et moi... qui pensais, Shaikl, qu'il valait mieux ôter la vie que les trésors, parce qu'ainsi les héritiers du mort se dévouaient à vous par reconnaissance... d'héritage! Je vois qu'il vaut mieux être soi-même l'héritier du mort comme mon frère le souverain de France... Tu ordonneras donc au sircar Effy'hs de faire entrer dans la chambre à clef d'or les richesses de Mohamed... Mais, dis-moi, Franc, les enfants des grands... qu'est-ce que le PEUPLE en a fait?...

THOMAS. — Je te l'ai dit, quand le Peuple met son large pied sur un nid de vipères... il écrase toute la couvée : rien n'échappe.

LE SULTAN (pensif). — Aussi les femmes! aussi les vieillards! aussi les enfants!... les enfants!... O mon gracieux Abdul!... mon pauvre enfant! (A Thomas avec une certaine horreur) : Mais sais-tu que ton maître a fait couler bien du sang, sans compter le sang royal : et que, pendant les nombreuses années du règne de mon père et du mien, le sabre ou le poignard du bourreau ne s'est pas rougi deux cents fois? Et, Kibleeh du monde! ce sont des familles entières, des villes entières que ton souverain immole à son empire d'un jour, sans compter le sang royal; encore une fois, c'est bien du sang!

THOMAS. — Le sang royal est la pourpre du bandeau souverain qui ceint le front du Peuple; le sang des seigneurs est la pourpre de son long manteau.

LE SULTAN (à part). — Mon frère le PEUPLE souverain de France est Eblis (1) lui-même, et je ne trouverais peut-être pas dans mon empire un esclave aussi dévoué et aussi sanguinaire que son envoyé. (Haut à Thomas) : Mais les derviches de ta religion, les prêtres de ton culte, ont-ils invoqué leur dieu pour le nouveau souverain?

THOMAS. — Le Peuple ne reconnaît pas l'existence de Dieu.

LE SULTAN. — Tu ne me comprends pas. Ici les prêtres revêtent mes lois d'une sanction divine : car je ne suis, moi, que le serviteur du Prophète. Tes prêtres ont-ils sanctionné la souveraineté, l'usurpation de ce PEUPLE?

THOMAS. — Je te le répète, victorieux sultan, le Peuple ne reconnaît aucun pouvoir, ni humain, ni divin, au-dessus du sien.

LE SULTAN (avec terreur). — Aucun?... pas même celui de Dieu? (A part.) Il faut que ce PEUPLE soit bien fort ou bien stupide. (A Thomas.) Et toi, Franc, tu es dévoué à ce PEUPLE, tu aimes ton souverain?

THOMAS. — Je suis dévoué au Peuple à la vie, à la mort, corps et âme, cœur et sang.

LE SULTAN. — Mais dévoué dans toute circonstance?

THOMAS. — Dans toute circonstance.

LE SULTAN. — Quoi qu'il t'ordonne?

THOMAS (affirmativement). — Quoi qu'il m'ordonne.

LE SULTAN (stupéfait). — Pour conserver sa faveur tu ferais tout ce qu'il est possible à un homme de faire?

THOMAS (affirmativement). — Tout.

LE SULTAN. — Le PEUPLE te dirait : Tue...

THOMAS (affirmativement). — Je tuerais.

LE SULTAN. — Le PEUPLE te dirait de lui sacrifier ton ami... de le tuer...

THOMAS. — L'ennemi du Peuple ne pourrait pas être mon ami... je tuerais...

LE SULTAN (de plus en plus étonné). — Et ta mère; lui sacrifierais-tu ta mère à ce PEUPLE?

THOMAS (gravement). — Je n'ai plus ma mère... ne parlez pas de ma mère.

LE SULTAN. — Et si tu avais un fils, lui sacrifierais-tu ton fils, à ce PEUPLE?

THOMAS. — Brutus l'a fait, je le ferais.

LE SULTAN (ne peut vaincre un mouvement d'effroi et dit à part) : — Il tuerait son fils!!! Allons, c'est une hyène aveugle qu'on peut lâcher sur une proie et qui ne pense qu'au sang qui l'enivre : c'est bien là l'homme qu'il me faudrait!... Kibleeh du monde! quels serviteurs a mon frère le souverain de France! ce n'est pas l'autre roi qui en eût trouvé de tels! Quelle soif d'or et de sang! Et l'on me reproche, à moi... Allons, les hommes d'Occident commencent à nous comprendre, puisque pareil souverain trouve un serviteur pareil à celui-ci. Le sircar de l'île Mauritius me fait beaucoup d'éloges de lui dans ses lettres. Si je pouvais m'attacher ce Franc... Kibleeh du monde! à un pareil homme qu'importe le souverain! (A Thomas.) Ecoute-moi, Franc, je vais bientôt me remettre en guerre contre l'Anglais; mais, en paix ou en guerre, j'ai besoin d'un homme aussi inflexible que le fer, aussi pur que le feu, pour exécuter mes ordres, quels qu'ils soient. J'ai besoin d'un homme à moi, tout à moi, qui connaisse aussi les usages, les armes et la manière de combattre des Européens. C'est pour lui demander un pareil homme que j'avais écrit au sircar de l'île de Mauritius, mon allié. Veux-tu être cet homme, toi?

THOMAS (étourdi de cette proposition). — Magnanime sultan...

LE SULTAN. — Pourquoi hésiter? maître pour maître, qu'il s'appelle Peuple ou Tippoo-Saeb, que t'importe? volonté pour volonté, que t'importe? Et d'ailleurs, moi, je serai peut-être encore plus magnifique que ton souverain.

THOMAS (ébranlé). — Hautesse...

LE SULTAN. — J'ai lu les dépêches du gouverneur : il me dit que tu as été capitaine de mer. Eh bien! décide-toi... je te fais mon premier sircar de mer, ce que vous autres Européens vous appelez, je crois, amiral.

THOMAS (séduit). — Victorieux sultan, la faveur est grande; mais j'ai des biens à l'île Mauritius, et je ne puis...

LE SULTAN. — J'enverrai un homme d'Occident veiller à tes biens de l'île Mauritius; je te donne trois mille roupies par mois, et je t'élève à la dignité de bell'awh, qui te fait marcher de pair avec les premiers seigneurs de mon empire et du monde!

THOMAS (ravi). — Ce titre de bell'awh anoblit?

LE SULTAN. — Il anoblit le présent, l'avenir et le passé : toi, la tombe de ton père et le berceau de ton enfant.

THOMAS. — Ce titre anoblit aussi... en Europe?

LE SULTAN. — Aussi en Europe : Mohamed marchait l'égal des premiers seigneurs de la cour du roi de France. Acceptes-tu?

(1) Eblis, le diable, ou esprit fatal.

THOMAS. — Magnanime sultan, il faut que le gouverneur pour le Peuple m'autorise...

LE SULTAN (avec anxiété). — Et si ton gouverneur te le permet, tu entres à mon service, tu es à moi?

THOMAS. — Si le Peuple a parlé par la voix de son représentant, j'obéirai à la voix du Peuple.

LE SULTAN (passe au cou de Thomas un magnifique collier de pierreries en lui disant) : — Je te salue donc, ô toi mon premier sircar de mer! ô toi, noble bell'awh, un des premiers de mon empire, car le gouverneur m'autorise à te garder près de moi si tu y consens. (Donnant les dépêches à Jean Thomas.) Lis d'ailleurs toi-même.

THOMAS (ayant lu). — Je suis à vous, victorieux sultan! à vous dévoué comme j'étais dévoué au Peuple, puisque vous êtes l'ami et l'allié du Peuple.

LE SULTAN (lui donnant le saphir de son turban). — Kibleeh du monde! prends encore ceci, et tu verras que tu n'as pas fait un marché de chrétien à juif en prenant pour maître le fils de mon glorieux père. (A ce moment, Shaikl, témoin impassible de cette scène, fait un mouvement de colère qui révèle sa jalousie. Le sultan s'en aperçoit et lui dit) : Oh là! tu regrettes nos bonnes grâces, mon pauvre Shaikl!...

SHAIKL (se prosternant aux pieds du sultan). — Magnanime et victorieux sultan, il me serait impossible de vivre sans cela.

LE SULTAN (sifflant Craëb). — Que ta volonté soit donc faite, car elles te sont retirées (1). (Craëb entre, se saisit de Shaikl et l'emmène sans voir Thomas, qui ne le reconnaît pas; Thomas reste impassible, car il ne comprend pas la signification des trois sifflements. Le sultan se lève et lui dit) : Tu es à moi, Franc; mais souviens-toi, mon noble bell'awh, que tu es aussi sous la sauvegarde de ma foi jurée à la France et à son souverain : que le Tout-Miséricordieux te conduise, noble bell'awh, nous t'enverrons tout à l'heure nos ordres dans cette galerie.

THOMAS (salue profondément et sort en disant avec orgueil) : — Premier sircar de mer! premier seigneur de la cour de Mysore.... Et cela anoblit le passé!!! Courage, courage, petit-fils de Thomas le vendeur de poisson, tu laves ta souillure originelle. Adieu, peuple brutal... Tippoo-Saëb est magnifique, et qui sait où je puis atteindre? (En entrant dans la galerie, Thomas se trouve face à face avec Craëb, qui, en chantonnant, essuie sa dague. Il vient d'en finir avec Shaikl.)

CRAËB (reconnaissant Thomas, laisse tomber sa dague). — Par la sang-dieu! c'est mon frère Thomas l'honnête homme!

THOMAS (reconnaissant Craëb, est confus). — Qui êtes-vous? je ne vous connais pas.

CRAËB. — Tu ne connais pas Craëb! par la sang-dieu, c'est moi! tu ne reconnais pas Craëb l'assassin? tu ne me reconnais pas sous ce turban de cipaye? mais c'est moi, frère, c'est moi, Craëb, toujours assassin comme à l'île de France, et mieux ou pis qu'à l'île de France; car ici on me paye. Mais, par le turban que je porte! en vérité, depuis six ans jamais je n'avais eu autant de besogne en un jour. Mais toi, voyons, frère! toi, es-tu toujours Thomas l'honnête homme? (Thomas éprouve une inexprimable angoisse, et ne répond rien; Craëb continue) : Ah! j'entends, tu te souviens du mot lâche. Bah! bah! ne crains rien, j'ai oublié ton refus de duel : et puis, vois-tu, frère, maintenant que je ne tue plus par jalousie, mais pour de l'argent, je ne vaux guère mieux que toi : car enfin toi... tu es toujours Jean Thomas l'honnête homme, n'est-ce pas? l'homme qui tient la foi jurée à sa mère, au risque de son honneur?

THOMAS (avec rage). — Non, non, non, va-t'en, laisse-moi, maudit meurtrier!

CRAËB (riant). — Comment! vrai, tu ne serais plus mon frère l'honnête homme! (Entre un officier du sultan qui remet un sabre magnifique à Thomas en s'inclinant et le saluant du titre de premier sircar, et sort; Craëb, fort sérieux, regarde Thomas avec étonnement.) Comment! maintenant, tu es le favori du sultan; tu remplaces Shaikl, ce pauvre Shaikl que je viens de... (Il fait le geste de poignarder quelqu'un.)

THOMAS (pâlissant). — Quoi? quel homme? que veux-tu dire?

CRAËB. — Par la sang-dieu! je veux dire que, d'après l'ordre de notre maître, à toi et à moi, je viens d'occire ce gros homme au turban vert, et que défunt ce gros homme était ce que tu vas être, l'âme damnée du sultan. Il paraît que c'est à ta nouvelle faveur qu'il doit d'avoir été recommandé si promptement à ma dague.

THOMAS (reculant d'horreur). — Comment! tu as tué cet homme.... à l'instant... tout à l'heure... là... ici?...

CRAËB. — Oui... à l'instant... là... ici... à cette place... c'est le second de la journée. Eh bien, après?

THOMAS (frémissant). — Cela est horrible! et je suis au service de cet homme!

CRAËB (avec un éclat de rire). — Étrange! toujours étrange, frère l'honnête homme! Autrefois tu ne voulais pas tuer; tu fuyais les hommes courroucés contre toi. Mais aujourd'hui que tu fais tuer les hommes et que tu vends ton âme au diable ou à Tippoo, car c'est tout un, tu es accueilli avec faveur comme ton frère Craëb l'assassin; c'est singulier! toujours le même sort nous réunit tous les deux : proscrits ou favoris, toujours; fiers ou dégradés, toujours; et je dis comme toi jadis : Le sort est bouffon aussi. Maintenant, frère, je t'estime... Mais ceci est le dernier mot du cipaye au seigneur. (Il salue Thomas avec respect.)

THOMAS (avec amertume). — Maintenant estimé de Craëb l'assassin, comme autrefois j'étais méprisé par Craëb l'assassin. C'est justice..... (Long silence.) Bah! après tout, je suis, en vérité, bien stupide de songer à de pareilles misères quand le sort m'est aussi favorable. (Otant la dragonne du sabre enrichie de pierreries, il la jette fièrement à Craëb en lui disant) : Tiens, cipaye, vive l'arack, et gai les bayadères! voilà de quoi boire au noble sircar de l'empire de Mysore!

CRAËB (prenant la dragonne). — Par la sang-dieu, mon noble seigneur! je vais donc boire ma part du prix de votre âme... Toujours étrange! (Thomas sort sans lui répondre.)

(1) Historique.

CHAPITRE LIX.

25 FÉVRIER 1801.

LA COMTESSE INA DE VAUDREY A LA MARQUISE DE BELLOW (MISS BETTY HAMONLEY), A LONDRES.

« Château de Horn-Praët, près Amsterdam

« Partagez ma joie, mon bonheur, mon ravissement, je ne serai plus triste, mon amie, je ne vous écrirai plus de ces lettres qui vous font pleurer; car j'ai une fille; mon Dieu, oui, une fille, un joli petit ange que j'appelle Marie, et que je dévore de baisers, un peu aux regrets de son frère Alfred, qui, malgré ses dix ans, est jaloux au possible de toutes mes tendresses, et me boude quand j'embrasse Marie, ce qui fait que, lui, je l'embrasse bien davantage encore; car je crois, mon amie, que chez moi la coquetterie féminine s'est tournée en coquetterie maternelle, tant je suis heureuse de la jalousie de mon fils... et tant je me plais délicieusement à l'exciter.

« Ma jolie Marie a bientôt six grandes semaines, et je ne saurais vous dire toutes mes folies, mes extases, mes adorations, combien ses cheveux blonds sont fins et dorés, combien ses yeux sont doux et bleus, combien sa bouche est vermeille et rose, combien son cou est blanc, ses joues roses... et ses petits pieds, et ses petites mains! En vérité, ce serait à devenir folle, si ce n'était pas si bon de se sentir mère et d'admirer son enfant.

« J'ai une fille!... j'ai une fille!... vous ririez avec des larmes, mon amie, si vous m'entendiez me répéter à moi-même ces mots charmants à chaque minute du jour; c'est qu'aussi il y a tant de choses, tant d'avenir, tant d'espérances dans ces mots!

« J'ai une fille! c'est dire : Je ne serai plus seule, je serai comprise, je serai aimée comme j'aimerai, nous penserons à deux : elle ne me sera ôtée que bien tard, et jusque-là, moi, moi seule, je la dirigerai, moi seule j'aurai sa confiance, moi seule je formerai son goût et son cœur, moi seule je la consolerai, moi seule, toujours moi seule...

« Mais si je vous parle tant de Marie, n'allez pas croire que pour cela j'aime moins Alfred; non, mon Dieu! mais vous concevez qu'une fille... enfin qu'une fille c'est bien plus à nous, à nous autres mères, voilà tout; car j'aime autant Alfred : il est si vif, si beau, si intrépide... Si vous le voyiez monter son poney! Il me ravit, tout en me faisant mourir de frayeur cent fois par jour; et puis je crois qu'il se corrige un peu de cette sécheresse d'âme, de cette tendance à la personnalité qui m'effrayait tant; maintenant le seul défaut que je combatte en vain chez lui de toute la force de mon amour de mère, c'est un orgueil intraitable et enraciné qui me confond dans un enfant aussi jeune; mais cela, entre nous, est aussi un peu de la faute de M. de Vaudrey, qui lui parle sans cesse de l'éclat de son nom, de son origine et de l'immense fortune qu'il possédera un jour; mais peut-être que, voyant les futures prétentions de son fils diminuées de moitié par la naissance de Marie, M. de Vaudrey sera-t-il un peu plus réservé à ce sujet. Et en vérité je le désire de toute mon âme; car ce serait bien cruel de fausser, par un orgueil démesuré, l'aimable naturel de cet enfant.

« J'habite toujours Horn-Praët... Mais, hélas! mon amie, je ne puis écrire ce mot-là sans pleurer... sans penser à mon pauvre père... qui, pour moi, a quitté l'Inde, ses habitudes, et qui a payé de sa vie ce dévouement à mes désirs. N'aurais-je pas dû penser que ce pays froid, nébuleux, humide, le tuerait, lui si fait à notre soleil, à notre climat chaud et vivifiant!... Enfin, enfin, Dieu est miséricordieux, car il m'a donné une fille...

« M. de Vaudrey est à Vienne depuis cinq mois... Je tremble toujours qu'il ne prenne part à quelque conspiration d'émigrés. J'ai fait tout au monde pour le dissuader de ce voyage, qu'il a entrepris, comme vous le savez, mon amie, six mois après son long séjour en Russie. Mais il a tant de foi dans l'avenir de son parti, qu'il est impossible de le convaincre du peu de probabilité de ses espérances. M. de Vaudrey me fait d'ailleurs le tableau le plus séduisant de la cour d'Autriche, où s'est réfugiée toute la fleur de la noblesse française, et m'engage beaucoup à venir l'y joindre; vous concevez, mon amie, l'état que je fais de cette demande... Tout ce dont je supplie M. de Vaudrey, c'est de ne

pas se risquer imprudemment dans quelque complot contre ceux qui gouvernent la France. Mon Dieu ! le sort est assez favorable à M. de Vaudrey ; car, quoique ses biens aient été confisqués à la révolution, l'immense fortune que nous possédons ici lui donne partout une existence presque royale : je ne sais pourquoi il rêve encore quelque chose au delà...

« Je n'ai plus revu votre protégé, le jeune duc de R... ; je l'ai regretté, oui, sincèrement regretté, car c'était un homme de grand et noble cœur, d'infiniment de sens, de profondeur et d'esprit ; mais, à mon égard, il s'est mépris et a manqué de tact, en me jugeant sans doute d'après d'autres personnes, et en ne sentant pas qu'une femme bien née, d'une âme loyale et délicate, qui souffre véritablement et avec amertume, ne doit compte de ses peines qu'à Dieu, ne s'en console qu'avec ses enfants, et ne se venge que par l'accomplissement rigoureux des devoirs qu'elle s'est librement imposés, et qu'il serait lâche et misérable à elle d'oublier, quand elle se voit pour ainsi dire provoquée à cet oubli...

« Hélas ! oui, mon amie, oui, provoquée ! cela est bien odieux, mais cela est : car je ne puis m'abuser à cette heure, il y a peut-être maintenant chez M. de Vaudrey plus que de l'indifférence pour moi ; et à voir la froideur insultante qu'il me témoigne, à voir le scandale avec lequel il affiche ses liaisons dans les cours étrangères, tout me ferait en vérité croire qu'il éprouverait une joie honteuse en me voyant faillir, afin de ne garder plus aucun ménagement... afin d'avoir une lâcheté à me reprocher, pour pouvoir convenablement se débarrasser de ce respect et de cette déférence que la pureté inattaquable de mon caractère lui imposera toujours malgré lui.

« Pardon, mon amie, pardon de vous entretenir encore de mes chagrins : depuis bientôt quinze ans que je souffre, j'aurais dû acquérir, sinon l'habitude, au moins la discrétion de la souffrance ; mais avec vous seule je puis pleurer, à vous seule je puis raconter chaque peine, chaque douleur... Mon Dieu, mon Dieu, que ma vie aura donc passé triste et indolente ! et à part quelques mois d'illusion... à part mes joies et mes angoisses de mère, qu'ai-je donc senti, mon Dieu, qui me prouvât que j'existais ! sur quel souvenir puis-je donc me reposer avec quelque douceur ? Ai-je seulement un jour parmi tous mes jours... un jour qui rayonne de quelque bonheur... un jour parmi ce nombre effrayant d'heures sombres, vides et décolorées ?... Oh ! que cela est affreux ! affreux, mon amie... Est-ce donc là l'avenir que j'avais rêvé !... Hélas ! à vous je puis tout dire, mon amie ; mais combien de fois, en essuyant mes larmes, j'ai maudit cette précipitation funeste qui a enchaîné ma vie, qui sans cela peut-être se fût passée, sinon heureuse, au moins exempte de chagrins violents ! et puis, ce qu'il y a d'affreux pour moi, c'est que les seuls bons souvenirs de mon existence, ceux de ma jeunesse dans l'Inde, soient encore glacés par l'idée de la perfidie de Georges. Non que je veuille parler de sa dette de jeu. Maintenant que je vois plus froidement, l'importance de ce parjure est de beaucoup diminuée à mes yeux, et je conçois et j'excuse l'influence de l'occasion, de l'ennui... que sais-je ? Mais ce qui m'est véritablement odieux, ce qui me donne tous les jours des forces pour maudire sir Georges, c'est d'avoir été calomniée aussi cruellement !... Non, non, mon amie, quoi que vous disiez, le souvenir de cette seule infamie vient aussitôt étouffer les regrets que je pourrais quelquefois ressentir ; car c'est peut-être cette calomnie qui est la source de tous mes chagrins... Oh ! qu'ainsi la vie est sombre ! Rien dans le passé... rien dans le présent... rien dans l'avenir... (Ici quelques traces de larmes.) Mais, allons, je suis folle, ingrate et impie ; n'ai-je pas ma fille, ma fille ! Et tenez, que cette pensée est magique ! voilà qu'elle vient tout à coup éclairer mon âme d'un jour nouveau... Mon Dieu, oui, moi, si tristement découragée tout à l'heure, me voici presque heureuse et souriante... Heureuse, oui, heureuse par l'espérance ; après tout, eh bien ! la jeunesse et l'âge mûr de mon mari se seront passés loin de moi, dans la dissipation et dans les plaisirs, mais au moins plus tard... plus tard, lorsqu'il sera las de ces frivoles et fausses joies du monde, lorsqu'il sera vieux, chagrin, blasé, il faudra bien enfin qu'il vienne nous demander repos, calme et tendresse, à nous autres ! à moi et à ses enfants !... Oh ! c'est alors que je serai vengée ! c'est alors que je jouirai du prix de ma résignation, en lui présentant un fils et une fille appris à l'aimer, à le vénérer, deux enfants pleins de charmes et de jeunesse, dont la touchante affection viendra animer et égayer ses vieux jours... C'est alors que je serai fière et vaine de lui devenir peut-être indispensable, et de lui compter chaque année de mes larmes amères par une année d'un bonheur paisible qui le consolera du regret de n'être plus jeune, et d'avoir sacrifié cette douce et pure affection de la famille aux vains plaisirs dont alors il reconnaîtra le néant. Car, après tout, mon amie, j'ai été aussi par trop sévère au commencement de cette lettre. Henri a pu se laisser entraîner par le tourbillon du monde et des plaisirs, mais son cœur est resté bon, oui... je le crois, et je suis sûre que maintenant, comme disent nos chants indiens, *il vide sa dernière coupe*, et que tôt ou tard il reviendra vers nous. Alors, mon amie, vous savez comment on pardonne des années de chagrins passés... pour une minute du bonheur présent ou à venir.

« Vous le voyez, mon amie, comme toujours je commence par un regret et je finis par une espérance. Mais cette espérance ne sera pas vaine, j'en suis sûre, car elle me vient cette fois sous la figure d'un ange, de ma fille, de ma petite Marie. Adieu, adieu, je vous embrasse, vous et vos jolis enfants, dans cette douce persuasion ; car il me semble qu'ainsi mes vœux pour vous seront encore plus fervents, plus exaucés. A vous, à vous, toujours à vous... L., comtesse de VAUDREY. »

CHAPITRE LX.

UNE CONVERSION.

(1810.)

Le comte Henri de Vaudrey avait alors cinquante-six ans, et malgré cet âge avancé ses goûts de plaisirs et de dissipation étaient restés aussi vifs et aussi ardents qu'autrefois. Enfin, malgré ses vingt-huit années de mariage, sa prétention à continuer son rôle d'homme à bonnes fortunes en était venue à ce point de rendre le comte extrêmement ridicule aux yeux de ses amis, et fort précieux pour la récréation de ses ennemis. Ce n'est pas que M. de Vaudrey ne fût parfaitement conservé ; sa maigreur lui donnait une taille encore svelte, mince et assez élégante, quoique un peu roidie par la vieillesse ; le peu de rides qui sillonnaient son front chauve et découvert se perdaient sous ses cheveux gris artistement arrondis sur ses tempes ; ses dents étaient toujours fort belles, son sourire gracieux, et ses yeux conservaient encore quelque éclat, quoiqu'ils parussent rapetissés par un réseau de plis formés à leur angle. Somme toute, les recherches minutieuses que le comte mettait à sa toilette en faisaient un vieillard fort soigné, mais voilà tout.

C'étaient d'ailleurs ses mêmes goûts de jeune homme, excellent cavalier, chasseur intrépide, gourmet et sensuel, amateur de musique, de tableaux et d'antiquités (cette dernière passion lui était venue en Hollande, la terre classique de cette frénésie), ayant toujours pour maîtresse en titre la *prima donna* du Théâtre-Royal. Cité pour son écurie, qui renfermait les plus beaux chevaux de l'Angleterre et du Mecklembourg, ayant enfin, grâce à sa fortune, la plus excellentissime maison d'Amsterdam, M. de Vaudrey pouvait garder plus longtemps qu'un autre certaines illusions qui sont bien chères aux gens de son âge, et surtout de son esprit.

Surtout de son esprit, parce que le moral du comte, usé par les excès, avait, comme on dit, considérablement baissé ; et puis enfin, M. de Vaudrey n'avait jamais été autre chose qu'un homme spirituel, et encore seulement doué de cet esprit de rouerie impertinente, de ce jargon moqueur et scintillant, à qui les grâces et le feu de la jeunesse donnent seuls de l'éclat et du charme. Mais, à mesure que ce feu s'éteint, que ces grâces s'effacent, cet esprit qui n'en est pour ainsi dire que le reflet, que l'expression, que le langage, disparaît aussi peu à peu, ou, s'il survit, il contraste alors avec la vieillesse de la manière la plus tristement bouffonne.

Or, les hommes de l'âge et de la nullité du comte qui persistent à vivre dans le monde et de la vie du monde, doivent, ou bien masquer cet affaiblissement sensible des facultés par le caractère imposant de quelque haute fonction politique, et se noblement retrancher derrière leur importance, ce qui leur devient très-facile, avec de la dignité, du silence et ce tact exquis que leur a donné l'habitude de la meilleure compagnie ; ou bien ils doivent se résigner avec bonhomie à devenir les confidents des jeunes femmes, les guides des jeunes gens, parler bien haut de leur grand âge, se faire encore bien plus vieillards qu'ils ne le sont pour se rendre tout à fait sans conséquence, et ainsi profiter quelquefois d'une occasion, d'un dépit, ou se faire payer le prix d'un bon conseil.

Mais M. de Vaudrey, lui, ne voulut descendre à aucun de ces humiliants *mezzo termine*, et continua intrépidement son rôle d'homme à bonnes fortunes. De trente à trente-six ans, le comte avait encore été aimé pour lui, pour ses grâces présentes ; mais quand il avait eu de trente-six à quarante ans, les femmes avaient commencé à lui tenir un peu compte de ses succès passés, et à s'excuser vis-à-vis d'elles-mêmes d'avoir un amant aussi mûr, en se disant : « Il a eu tant de vogue à la cour de Versailles ! ! ! » De quarante à quarante-cinq ans, quelques jeunes femmes inconnues à la cour, mais pleines de tact, de prévoyance, et sachant se dévouer pour l'avenir, avaient pris le comte pour amant à leur entrée dans le monde, comme on prend un de ces vêtements bizarres qui vous font remarquer, mais que l'on quitte bien vite, une fois qu'on a réussi à attirer l'attention et qu'on est à la mode. De quarante-cinq à cinquante ans, le comte avait encore réussi auprès de quelques toutes jeunes filles qui sortaient du couvent, en abusant de leur ignorance et de leur ingénuité, puis aussi auprès de quelques femmes par obsession, *iniquité*, ou abus de secrets surpris, qu'il menaçait de dévoiler.

Mais, hélas ! de cinquante à cinquante-six ans, âge fatal auquel nous le voyons parvenu, le pauvre comte, qui, par vanité, s'adressait toujours aux plus jeunes et aux plus jolies femmes de la cour, n'avait plus guère été pris que comme manteau, ou sigisbé complaisant, charges tout aussi honorifiques que celle qu'il remplissait à la cour (1). Car, horreur !... il

(1) Le comte avait accepté une charge de chambellan du roi Louis ; et l'empe-

commençait à s'apercevoir que les maris et les amants n'étaient plus jaloux, et lui confiaient très-volontiers leurs femmes et leurs maîtresses.

Pourtant une ravissante jeune femme, la baronne Van-Daal, pleine d'esprit, de charmes et de beauté, en était venue (environ deux mois avant l'époque que nous mettons sous les yeux du lecteur), en était venue, dis-je, à accueillir M. de Vaudrey avec tant de distinction, de prévenance et d'agaçante coquetterie, que le baron Van-Daal, une espèce de rustre frénétique de tulipes, ayant pris ombrage des attentions de sa femme pour le comte, s'était montré outrageusement jaloux de ce dernier. Or, ce dernier, au comble du bonheur d'inspirer un pareil sentiment, avait redoublé de soins auprès de la jolie Hollandaise, et tellement exaspéré le baron par ses impertinences, qu'il s'en était suivi une explication, une scène et enfin un duel, dans lequel le comte avait reçu d'abord un léger coup d'épée, qu'il avait ensuite rendu avec usure à l'homme aux tulipes, qui en fut, lui, pour deux mois au lit.

A cinquante-six ans avoir une affaire d'honneur suscitée par la jalousie du mari de la plus jolie femme de la cour, être blessé pour elle, et pouvoir venir, le bras en écharpe, se mettre à ses genoux et demander une douce récompense, cela était certainement bien fait pour tourner la tête d'un homme plus sage que le comte. Il est vrai qu'il n'avait encore obtenu aucune faveur de la baronne Van-Daal, mais on l'accueillait si bien, on lui laissait si tendrement espérer, que M. de Vaudrey, par ces raisons et peut-être par d'autres, était fort satisfait de sa position honorifique, que le scandale de son duel avait encore assurée en lui donnant tout l'éclat possible.

Mais, hélas! un coup affreux vint bientôt abattre le comte; il apprit, par le plus grand des hasards, qu'il était le jouet de toute la cour, car on venait de découvrir que la baronne Van-Daal n'avait eu l'air de s'occuper de M. de Vaudrey que pour détourner l'attention de son mari et du monde, afin de pouvoir se livrer avec plus de sécurité à une liaison qu'elle entretenait avec un page du roi, un enfant de dix-sept ans de la plus jolie figure du monde.

C'est au moment où il vient d'apprendre cette fatale nouvelle que nous montrons M. de Vaudrey au lecteur. Il arrivait du cercle du roi, où un ami intime lui avait appris toute l'intrigue avec des détails tellement circonstanciés qu'il était impossible au malheureux comte de conserver le moindre doute sur le rôle ridicule qu'il venait de jouer. Et, qui pis est, il s'était aperçu à certains ricanements, à quelques rires étouffés par sa présence, que l'aventure circulait déjà. N'y tenant plus, il alla saluer le roi, prétexta une affaire importante, et rentra à son hôtel dans un état complet d'exaspération. Le comte était vêtu d'un habit de cour ponceau, magnifiquement brodé d'argent et rehaussé d'une plaque en diamants; il portait une culotte blanche, des bas de soie blancs et des boucles d'or. En entrant dans son salon, il jeta brusquement sur un sofa son épée et son chapeau à plumes et se mit à marcher avec agitation.

— Allons, je serai la risée de la cour, s'écria le comte en fureur, la risée de la cour; mais aussi j'ai ce que je mérite! Que moi, moi, avec mon expérience du monde et des femmes, je ne m'aperçoive pas que je sers de manteau à ce petit impertinent, et que pendant que le mari, jaloux de moi, s'occupe de mes démarches, de mes projets, de mes attaques, il laisse beau jeu à sa femme pour voir mon rival tout à son aise, et quel rival! un enfant de dix-sept ans; et moi qui vais bêtement me battre, et moi qui suis blessé, qui blesse le mari pendant que... Allons, c'en est fait! encore une fois je serai la risée de la cour! et, pardieu! je n'ai pas besoin de dire je serai... je puis bien dire je suis la risée de la cour. J'ai bien vu les chuchotements de tout le cercle du prince. Sans doute, cela m'est fort égal. Ce qui m'arrive, après tout, arrive à bien d'autres; le tour est bien joué, et je sais de trop bonne compagnie pour ne pas le trouver tel. C'est fort plaisant, fort plaisant; ce petit page promet beaucoup... et la baronne aussi, ajouta le comte avec un rire amer. Puis il reprit: Après tout, parce qu'un homme de ma sorte n'aura pas réussi une fois, qu'est-ce que cela prouve? Pardieu! moi aussi j'ai joué un mari et un amant: mon tour à ce pauvre M. de Cernan et à Saint-Cyr valait bien celui-là. Ainsi, cela ne prouve rien contre mon adresse... Non, sans doute, cela ne prouve rien... Mais, d'autre côté, le monde est si bête, si imbécile, que parce que cette petite niaise de baronne Van-Daal se sera moquée de moi, je ne pourrai plus maintenant m'occuper d'une femme sans avoir à vaincre ce détestable antécédent... sans compter que mes ennemis ne manqueront pas d'enjoliver l'histoire. Mon Dieu! mon Dieu! que tout cela est donc pitoyable! Quel égout que le monde! quelle fange! quelle piscine que le monde, que cette cour! En vérité, ça n'a pas de nom; il n'y a plus la moindre retenue, plus la moindre pudeur chez les femmes, pas l'ombre d'idée de ce que c'est que le goût, de ce que sont les convenances. Car, enfin, je ne suis certainement pas plus Caton qu'un autre... moi... je conçois parfaitement qu'une femme ait quelques bontés pour un homme fait, qui, par sa position sociale et par l'état qu'il tient de lui dans le monde, puisse faire excuser cette faiblesse; encore une fois, cela se conçoit, c'est même assez naturel; mais qu'une femme pousse l'oubli de ses devoirs et des plus simples bienséances jusqu'à aller impudemment, grossièrement se prostituer, car c'est le mot, se prostituer à un page, à un enfant, sans consistance, à un petit bonhomme qui ne signifie rien du tout, voilà ce qui est odieux, ignoble, honteux, désespérant, parce que c'est sans excuse, sans aucune excuse! s'écria le comte en arpentant son salon; puis, après une pause, il reprit en frappant avec rage sur le marbre de sa cheminée:

— Et pourtant le monde trouvera cela magnifique! il en rira, il en glosera comme un idiot, comme un crétin qu'il est; au lieu de flétrir par ses mépris une infamie aussi révoltante, un goût aussi bassement corrompu! Mais, bah! attendez donc cela du monde! le monde! brute grossière et matérielle! le monde! mais, en vérité, qu'est-ce que c'est que ça, le monde! Pourquoi y va-t-on? car enfin, qu'y trouve-t-on? de l'égoïsme, une rage de plaisirs faciles, pas la moindre délicatesse dans le choix des femmes. Mon Dieu! mon Dieu! encore une fois, quel égout que le monde! Et qu'est-ce donc qu'on peut trouver d'amusant dans cet échange continuel de faussetés et de mensonges qui ne trompent personne, dans ces amours menteurs qui n'en veulent qu'aux sens, dans ce bavardage insipide, aussi vain qu'ennuyeux, dans ces flagorneries misérables; en un mot, dans ce tourbillon vide et éblouissant? Mon Dieu! que tout cela est donc sot, aux yeux d'un homme raisonnable; et bien fou est celui qui compte sur le monde pour satisfaire son cœur; et maintenant je suis bien de l'avis, c'est-à-dire j'ai toujours été de l'avis de cet abbé que j'avais dans les temps pour aumônier à mon bord, cet abbé de Milly... Silly... Billy... non, Gilly... Gilly: c'est cela, de Gilly. Où est-il? qu'est-il devenu? car, après une longue maladie, il a quitté l'île de France. On a même dit qu'il avait tenté de s'empoisonner et que c'est ça qui avait causé sa maladie. Enfin, je n'en sais rien, mais tout ce que je sais, c'est que c'était un homme de sens, celui-là! et qu'il avait raison, car, en vérité, rien n'est plus odieux que la vie qu'on mène dans le monde: cela n'a aucun but, ça ne signifie rien, et en définitive c'est fort triste.

Et puis cela, dit le comte en secouant la tête d'un air grave, et s'arrêtant tout à coup devant un magnifique Christ de Rubens, placé, il est vrai, tout vis-à-vis d'une nymphe de l'Albane, et puis enfin, ajouta donc le comte, ce Christ m'y fait penser... Mais, comme le disait l'autre jour le vieux chevalier de Volski, il vient un âge où l'on doit songer un peu à l'avenir; car, enfin, qui sait si tout est fini ici-bas? Que diable! il y a peut-être quelque chose là-haut; et quand même il n'y aurait rien du tout, ce que je suis fort loin de penser, qu'est-ce que ça coûte d'agir comme s'il y avait quelque chose? D'abord, moi, j'ai toujours eu des sentiments religieux; le temps, les circonstances, mes voyages, m'ont un peu empêché de les développer et de les mettre en pratique; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je les ai; et, après tout, quand je finirai ma vie en me sacrifiant au monde, en ne vivant que pour le monde, en ne faisant des frais que pour le monde, ce ne sera, pardieu! pas le monde qui viendra plus tard m'arracher aux peines éternelles, s'il y en a... et si les fautes de ma jeunesse me les ont méritées. Car, enfin, encore dernièrement, je voyais dans son oratoire ce vieux chevalier de Volski; il est impossible d'être plus heureux que cet homme-là, et pourtant, Dieu sait quelle épouvantable vie il a menée dans sa jeunesse et même plus tard. Eh bien! il me racontait les entretiens qu'il a avec son confesseur, c'est parfait: son confesseur lui prouve, clair comme le jour, qu'on peut très-bien racheter les fautes de sa jeunesse par une vie de repentir, de résignation et d'humilité; et puis avec ça, son oratoire est tout tendu en velours cerise, frangé d'or; c'est merveilleux! il y a là-dedans pour plus de cent mille écus de tableaux, et moi qui ai des saintetés et des meubles gothiques à n'en plus finir, j'aurai un oratoire encore bien plus beau que le sien. C'est cela, je le ferai construire dans le parloir de madame de Vaudray, qui est fait en dôme; mon oratoire serait ainsi éclairé par le haut, ce qui serait d'un effet délicieux pour les statues et les tableaux; car, enfin, on a beau dire, encore une fois, tout ne finit pas avec nous. Les philosophes les plus enracinés, Voltaire, la Harpe, et tant d'autres, ont bien été forcés d'en venir là. Et quand des hommes de cet espèce-là croient, parbleu! on peut bien croire sans se compromettre. Je sais bien, après ça, que les esprits forts feront de mauvaises plaisanteries; mais, pardieu! qu'est-ce que ça me fait, à moi, les esprits forts?... les esprits forts!... ça leur est bien facile à dire; d'ailleurs ils ont fait la révolution, et on n'a qu'à voir où ça les a menés; tandis que Bonaparte lui-même a rendu beaucoup d'influence au clergé: car il y a encore celui-là, Bonaparte. Ainsi, quand un Voltaire, un la Harpe, un Bonaparte, croient qu'il y a quelque chose là-haut, que diable! je serais bien bête de craindre les moqueries du monde: et puis, après tout, il y a une chose positive dans la religion, c'est que, pour ceux qui en ont, il s'agit d'une vie éternelle de félicité: et, quand une fois cela vous est bien prouvé, comme cela a été prouvé à ce vieux renégat de chevalier de Volski, on serait bien sot de ne pas devenir pieux, d'autant plus que la religion n'empêche pas de se livrer à d'honnêtes délassements, à la chasse, je suppose, que j'aime à la folie. Cela n'empêche pas non plus d'avoir un train de maison convenable, de recevoir, de tenir son rang: et puis, de plus, il y a une foule de pratiques qui vous occupent beaucoup.

J'avoue cela; pendant toute ma vie, à terre comme autrefois à mon bord, je me suis ennuyé quand je n'avais pas une occupation quelconque, et la religion m'occupera beaucoup... Et puis, j'exigerai que toute ma maison aille à la messe; ceux de mes gens qui ne sont pas de livrée iront aussi, mais plus près de mon banc que les autres. C'est ça... En-

reur, enchanté de voir le représentant d'une des plus anciennes familles de France se rallier, avait fait rendre à M. de Vaudrey tous ses biens confisqués lors de la révolution.

suite je ferai réparer cette chapelle gothique de Horn-Praët : j'en ferai un bijou... J'aurai un chapelain et un organiste à moi, ça sera royal. Oui, oui, plus j'y pense, plus je vois que le bonheur est peut-être dans la religion... Et puis encore, il vaut mieux quitter le monde que le monde ne nous quitte, et en le quittant maintenant... maintenant que je suis encore dans ce qui s'appelle la force de l'âge, je laisserai au contraire des regrets, et j'en serai ravi... Ma foi, tant pis pour les femmes. Quant à moi, je commence à me lasser furieusement de toutes ces niaiseries-là ; depuis que je me suis retiré du service, et en Russie, et en Allemagne, et ici, j'ai eu pardieu assez de succès ; eh bien ! il faut en convenir, c'est toujours la même chose ; ça se réduit toujours à faire sa cour à une femme, à l'obtenir, et à recommencer pour en avoir une autre. Non, mais c'est qu'en vérité, plus on y réfléchit, plus on voit que c'est pitoyable ; ça devient ennuyeux à périr ; et, comme disait fort bien mon ancien aumônier, cet abbé de Cilly, il faut laisser ce métier-là à ceux qui n'ont pas autre chose à faire. Ah ! parbleu, voilà cette petite sotte de baronne Van-Daal bien avancée ! Son petit bonhomme la plantera là au premier jour, tandis que moi je devrai peut-être à son impertinence l'avantage d'avoir eu des pensées qui pourraient bien fixer mon avenir et me mettre dans la bonne voie pour le restant de mes jours. . . . .

On s'est aperçu que dans ce long monologue, qui calma du reste l'irritation du comte et lui procura une nuit beaucoup meilleure que celle qu'il attendait, on s'est aperçu que ni la comtesse, ni ses enfants, n'étaient entrés pour rien dans les regrets, les espérances ou les déterminations de M. de Vaudrey. C'est qu'aussi rien au monde ne lui était plus indifférent, et ne comptait pour moins dans les arrangements de sa vie. On a vu aussi, par la lettre que madame de Vaudrey écrivait, il y a dix ans, à son amie, en lui annonçant la naissance de sa fille Marie, qu'elle était loin d'être heureuse, et que, depuis longtemps, elle avait jugé le comte à sa juste valeur.

Or, la comtesse de Vaudrey était tout aussi malheureuse qu'il y a dix ans ; seulement son malheur avait changé de cause. Tant que le comte avait été jeune et recherché, elle avait cruellement souffert en le voyant prodiguer à d'autres femmes tout ce qu'il avait en lui d'amabilité, de grâce, de charmes et de séductions, tandis qu'il ne réservait pour elle qu'une politesse révérencieuse et froide, commandée par la noblesse et la pureté angélique de son caractère d'épouse et de mère.

Plus tard, quand le comte devint vieux, elle souffrit encore cruellement de le voir couvert de ridicule, et justement moqué à cause de ses prétentions à des succès auxquels il ne devait plus songer. Elle souffrit aussi cruellement de l'indifférence profonde qu'il témoignait à ses deux enfants ; car on ne pouvait appeler amour paternel l'espèce d'arrière-pensée d'orgueil qui lui faisait voir avec une satisfaction toute personnelle, avec une vanité sèche et égoïste, le fils qui portait et perpétuerait le nom des comtes de Vaudrey. Et la preuve que l'amour paternel était nul chez M. de Vaudrey, c'est qu'il n'avait même pas pour sa fille les dehors de l'insignifiante affection qu'il témoignait à son fils, et cela parce que sa fille ne portait pas son nom.

Ainsi cette malheureuse comtesse, cette femme si dévouée, si loyale, d'un si grand et si noble cœur, d'un esprit si délicat et si élevé, devait avoir un chagrin nouveau pour chaque nouvelle phase de sa vie, devait, pour ainsi dire, goûter l'amertume de toutes les larmes !!! Et pourtant le coup le plus cruel lui était encore réservé ; car en pensant, comme elle le pensait, qu'un jour le comte, dégoûté d'un monde qui le repoussait, reviendrait au moins à elle, et chercherait, dans une vie douce et calme, dans les caresses de ses enfants, une compensation à son chagrin d'être vieux et presque moqué par cette société qu'il avait vue à ses genoux ; en pensant cela, la comtesse était dupe de sa dernière illusion, qui avait été pourtant assez puissante pour lui donner la force de supporter ses chagrins, dans l'espoir d'un meilleur avenir.

Oui, c'était folie et douloureux besoin d'espérance, que de croire que l'âcreté des regrets pourrait un jour amollir cette vieille âme desséchée, racornie par l'égoïsme le plus atroce ; de croire que le comte, souffrant avec rage de ne se voir plus compter dans le monde, ne ferait pas impitoyablement supporter aux siens la réaction de cette rage. Or, en admettant même que le comte se fût résigné à vivre de cette vie intérieure, le supplice le plus infernal eût alors commencé pour sa femme et pour ses enfants, parce qu'il n'y a rien sur la terre de plus hargneux, de plus sournoisement méchant, de plus haineux, je dirai presque de plus féroce qu'un vieux libertin blasé ! Tout l'irrite, parce qu'il ne peut plus jouir de rien. La jeunesse fraîche et souriante lui est insupportable à voir, parce qu'elle lui rappelle des avantages qu'il n'a plus ; la triste vieillesse lui est odieuse, parce qu'elle est le miroir vivant de ce qu'il est lui-même ; enfin, il tâche de flétrir toutes les joies et tous les plaisirs, parce qu'il est mort à toutes les joies et à tous les plaisirs ; et puis, après avoir torturé les siens pendant de longues années, il meurt en blasphémant de désespoir de quitter une vie qu'il a pourtant maudite chaque jour de sa détestable vieillesse.

Voilà sans doute quelles eussent été l'existence et la fin de M. de Vaudrey, si une nouvelle nuance de son égoïsme n'avait pas dû se révéler, pour imposer à la comtesse une autre espèce de tourments, et lui ouvrir, à lui, une source féconde de béatitude et de félicité.

En se rappelant la vie du comte, on voit que le *moi* a toujours et partout dominé. Tant qu'il s'est agi de plaisirs et de gloire, tout a été sacrifié à ce *moi*. Rien de plus simple, c'était la logique de cette lâcheté. Plus tard, l'amour le plus naïf et le plus profond d'une femme adorable qui apportait encore au comte une fortune immense, cet amour est encore sacrifié à de frivoles succès d'amour-propre. C'est logique, toujours logique. Eh bien donc ! si le comte a tant sacrifié à des désirs de jouissances éphémères et périssables, pense-t-on que, du moment où il croira qu'il existe une félicité *éternelle*, et qu'il pourra, lui, jouir un jour de cette félicité, il songera davantage au bonheur et à l'affection de sa famille ? Non, il les sacrifiera encore, et comme toujours ; il les sacrifiera, sans hésiter, aux exigences de son salut, qui, faussées par son aveugle instinct d'égoïsme, lui paraîtront devoir absorber, comme autrefois le monde, tout son temps, toutes ses pensées, toutes ses affections.

Et cela, parce qu'un esprit aussi personnel et aussi étroit que celui du comte est incapable de comprendre ni de s'assimiler la magnifique pensée de dévouement et d'amour d'une religion qui se résume, pour ainsi dire, par la *communion*. Non, M. de Vaudrey, déjà presque hébété par l'abus des jouissances, M. de Vaudrey, qui ne possède aucune de ces qualités morales et fortes qui ne vieillissent pas, M. de Vaudrey, incapable de la comprendre, doit dénaturer la pensée première du christianisme, qui a pour symbole l'expiation sanglante d'un seul au profit de tous : admirable idée, qui, appliquée à l'humanité, unit les hommes entre eux par la plus touchante solidarité, en rendant communs à tous les fruits de la piété de chacun.

Oui, M. de Vaudrey doit dénaturer cette idée d'une moralité si consolante, pour la plier à son abject intérêt personnel, et cela surtout s'il a pour confesseur un homme assez influent sur son esprit affaibli pour lui faire peur de l'enfer, et assez stupide ou assez fourbe pour donner une dangereuse direction aux suites de cette crainte.

Nous disons l'enfer, parce que c'est seulement avec la peur de l'enfer, du diable et de ses cornes, ou quelque chose d'approchant, qu'on pourrait un jour fortement frapper l'intelligence éteinte de M. de Vaudrey, en lui exagérant la punition que méritaient les fautes de sa jeunesse. Car si les esprits véritablement chrétiens et élevés restent froids devant ces figures grossières et palpables ; si pour eux ces grandes et terribles idées de rémunération et d'immortalité de l'âme sont bien plus effrayantes quand elles leur apparaissent dans toute leur immensité sans bornes... sans forme... et sans nom : pour les esprits étroits ou affaiblis comme l'était celui du comte, il faut au contraire des images fortement accusées, quelque chose de net et de tranché ; il faut un paradis avec de la musique, et un enfer avec des démons qui mordent, des fourches qui piquent et des flammes qui rôtissent : alors l'espoir d'une autre vie se réduit à une question positive de musique ou de brûlure pour l'éternité.

Encore une fois, le comte pouvait bien un jour avoir une peur égoïste et puérile de la mort, seulement parce que la mort le priverait d'une vie de jouissances matérielles : mais il devait toujours être incapable et indigne d'éprouver cette terreur sainte, profonde et mystérieuse, qui soulève les plus hautes et les plus nobles pensées, lorsque, après avoir jeté un long et triste coup d'œil sur sa vie passée, on voit approcher la mort en se demandant : — Où vais-je aller ?... qui m'attend ?...

Le comte pouvait bien un jour tâcher de racheter ses fautes par les pratiques extérieures du culte et par un insignifiant et stérile repentir ; mais le comte devait toujours être incapable et indigne d'éprouver à la fin de ses jours cette commisération indéfinissable et pourtant instinctive chez les êtres vraiment pieux et grands, qui leur dit d'épuiser, avant de sortir de la vie, tout ce qui leur reste d'amour et de tendresse dans l'âme ; de prodiguer à tous dévouement, secours et consolation, peut-être pour mériter de tous un souvenir, un regret ou une prière, afin de voir le trépas avec sérénité, d'avoir leurs mains mourantes baignées de larmes amies, et de sentir leur âme légère et pure étendre paisiblement ses ailes à ce moment terrible. Car, encore une fois, ces idées si effrayantes pour bien des hommes, parce qu'elles sont vagues, mystérieuses, et que Dieu en a pourtant jeté le germe au fond du cœur de chacun ; on l'a dit, ces idées devaient se résumer clairement pour le comte par un enfer où on est brûlé quand on n'a pas cru, et par un paradis où on entend de la musique quand on a cru.

Or, comme le comte comprenait fort bien les corrélations positives de ces supplices, une fois qu'il croirait fermement à leur existence (chose horrible ou consolante !), il pouvait un jour croire, et avoir la foi pleine et entière, croire avec conviction, croire sans invoquer l'analyse, qui serait au-dessus de ses facultés et de son insuffisance ; croire, pour ainsi dire, parce que son instinct d'égoïsme lui disait : « Crois, et tu ne seras pas brûlé ; » croire sans avoir acheté ni mérité cette croyance, cette foi, ce don divin et ineffable, par un repentir touchant et utile à ceux qu'il avait offensés ou sacrifiés ; croire tout en restant froid et cruellement impassible aux larmes de sa femme et de sa fille ; croire sans raisonner ni expliquer autrement sa croyance que parce qu'elle était dans son intérêt ; croire sans pour cela devenir ni meilleur, ni moins égoïste, ni moins vain, ni moins dur ; croire, enfin, et jouir par anticipation d'une félicité éternelle, parce qu'il aurait accompli chaque jour, et scrupuleusement, les pratiques d'un culte ainsi profané, parce qu'il aurait écouté une messe sans l'entendre, et qu'un sacristain à ses gages lui aurait donné une absolution impie. Mais aussi, cette croyance stérile, égoïste et machinale, lui serait-elle comptée un jour ?... Vau-

drait-elle même, aux yeux du Souverain Juge, les doutes accablants du sceptique, qui détourne en tremblant sa vue du tabernacle?

CHAPITRE LXI.

JANVIER 1812.

LA COMTESSE DE VAUDREY A LA MARQUISE DE BELLOW, A NAPLES.

« Château de Sercoët, près Utrecht.

« Grand Dieu! mon amie, ayez pitié de moi... En vérité, j'ai la tête perdue, je viens d'avoir avec M. de Vaudrey l'explication la plus désespérante, car elle m'effraye au-delà de toute idée sur le sort qui est réservé à ma pauvre Marie. Depuis longtemps, mon amie, je vous ai entretenue du changement incroyable survenu dans les habitudes de M. de Vaudrey. Vous le savez, après cette ridicule et malheureuse aventure qui faillit lui coûter la vie, et le rendit la fable et la risée de la cour, il quitta La Haye et vint s'établir ici, accompagné d'un chapelain que lui avait donné le chevalier de Volsky. Une fois dans notre terre, M. de Vaudrey me fit part de ses nouvelles intentions. Voulant travailler à son salut, il m'engagea formellement à ne recevoir personne, afin de n'être pas distrait, disait-il, dans ses exercices de piété. Notre fils Alfred était alors en Angleterre avec son gouverneur et un autre gentilhomme que M. de Vaudrey lui avait donné. Je restai donc absolument seule avec ma chère Marie, ce qui me fit tout le plaisir que vous devez concevoir.

« Quoiqu'elle fût bien subite, et qu'elle eût été plutôt décidée par le dépit que par la conviction, je vous l'avoue, mon amie, cette conversion me ravit d'abord, car je savais mieux que personne combien on peut attendre de consolations du ciel, quand la vie d'ici-bas est trop pénible ou trop décevante, et puis je croyais aussi que les nouvelles idées religieuses du comte l'amèneraient naturellement à se rapprocher de nous, et qu'il mettrait en pratique dans son intérieur cette morale chrétienne si bienveillante et si pleine d'amour; je voyais enfin mon rêve sur le point de se réaliser, je pensais que M. de Vaudrey, loin de la cour, dégoûté du monde et abandonné à notre seule affection, allait enfin revenir à nous, qui l'aimions tant et toujours malgré son indifférence.

« Eh bien! mon amie, tout ceci n'était qu'une illusion, qu'une amère et misérable illusion. Le chapelain (car ce serait blasphémer que de dire Dieu), le chapelain, du moment où il eut pris de l'influence sur M. de Vaudrey, devint pour lui ce que le monde et ses plaisirs avaient autrefois été, c'est-à-dire l'unique moteur, l'unique but de sa vie et de ses actions; en un mot, il ne voit, n'entend, ne juge, ne pense que par son chapelain. Moi et ma fille, nous lui sommes restées aussi étrangères, plus étrangères même, plus indifférentes encore, qu'avant sa conversion: jugez-en, mon amie.

« M. de Vaudrey se lève à neuf heures et va entendre la messe dans la chapelle qu'il a fait reconstruire et orner avec une folle magnificence. Puis il déjeune dans son appartement, et part pour la chasse si le temps est beau; sinon il monte à cheval trois ou quatre heures dans son manége; puis il rentre, paraît à table, me salue, donne un baiser à sa fille et se retire pour se confesser (il se confesse chaque soir), et entendre ensuite une lecture que lui fait son chapelain, et enfin il se couche à huit heures; voilà sa vie de tous les jours, mon amie, voilà sa vie et la nôtre depuis deux ans.

« Pour moi, habituée que je suis à l'existence la plus triste et la plus monotone, je supporterais parfaitement cet isolement complet, en songeant, après tout, que M. de Vaudrey se trouve heureux. Mais ma fille, à son âge, aurait besoin d'un peu de gaieté, de mouvement, et ici la pauvre enfant mène la vie d'une recluse; car son père ne veut absolument recevoir personne, soit qu'il craigne les sarcasmes de ses anciens amis, soit que son chapelain le lui défende; car ce n'est pas tout, mon amie, ou l'esprit de M. de Vaudrey se sera usé dans la dissipation et par les excès, ou les peintures terribles que lui fait sans doute son chapelain, en lui parlant des peines éternelles, l'auront ébranlé; mais je me suis aperçue avec effroi que les facultés de M. de Vaudrey se sont affaiblies. Seulement il a conservé intacte son inflexible volonté. C'est un marbre froid, muet et sourd. Il ne discute plus, et quand il dit: Je veux, concentré en lui-même, il reste alors insensible à toutes les objections. Mais ne croyez pas qu'il achète cette conviction qu'il a maintenant d'être presque saint par des privations ou des austérités. Point du tout; les seules choses qu'il ait offertes au ciel en sacrifice, c'est le monde qui le repoussait, c'est l'affection de sa famille, qui lui a toujours été indifférente. Excepté cela, son luxe est aussi complet, son faste aussi éblouissant, sa table aussi recherchée, ses goûts de chasse, de chevaux, d'antiquités et de tableaux sont aussi dispendieux. Seulement, il ne veut recevoir personne, ainsi que je vous l'ai dit, et paraît s'arranger fort de cette solitude et de cette existence, car sa santé est plus florissante que jamais. Ah! je vous jure, mon amie, que son chapelain le mène au ciel par une voie douce et commode; car il échappe parfois à M. de Vaudrey des exclamations de béatitude qui révèlent combien il est heureux de la nouvelle vie qu'il a embrassée.

« Il est vrai qu'aujourd'hui comme autrefois, comme toujours, son bonheur coûte des larmes bien amères à ceux qui l'entourent: mais que lui importe, à lui! Aujourd'hui, il jouit placidement, et par anticipation, de la félicité éternelle qu'il acquiert, à si peu de frais, sans penser à l'avenir de ses enfants... Car voici, mon amie, ce qui cause ma peine la plus amère. Apprenez tout, et pardonnez-moi les détails tout à fait d'intérieur et de famille dans lesquels je suis obligée d'entrer; mais en vérité tout cela devient si grave, que je n'hésite pas.

« Depuis deux ans, et malgré la guerre, mon fils Alfred est en Angleterre. Son père avait fixé d'abord sa pension annuelle à cent mille livres, ce qui me parut à moi-même fort convenable; mais bientôt cette somme fut loin de suffire. Alfred prit une maison à Londres, et ses dépenses devinrent tellement exorbitantes, que je dus en causer avec M. de Vaudrey, et que je lui fis demander un moment d'entretien. Après quelque hésitation, il me l'accorda. J'entrai chez lui comme son chapelain en sortait. Je trouvai le comte occupé à considérer avec attention une gravure allemande représentant le supplice des damnés... et le bonheur des élus.

« M. de Vaudrey se plaisait tellement dans cette contemplation, qu'il ne m'entendit pas venir et tressaillit quand je m'approchai de lui.

« Je commençai par lui reprocher doucement et avec tendresse l'isolement où il nous laissait, moi et ma fille. A cela, il me répondit d'un air impassible: — Croyez-vous donc, madame, que j'aie le temps de penser aux intérêts périssables de ce monde, quand il me reste à peine assez de loisir pour faire mon salut, acheter la rémission de mes péchés, et mériter une place dans le paradis?... Non, madame. Plus les sacrifices que nous faisons au ciel sont près de notre cœur et nous doivent coûter, plus ils sont agréables au Seigneur, qui veut que nous soyons tout à lui.

« Je tâchai de lui faire comprendre que l'amour des siens, loin d'être contraire à ses vœux, était considéré par toutes les lois morales, divines et humaines, comme la plus pure et la plus précieuse des vertus religieuses. A cela, il me répondit textuellement: — Madame, j'ai mis ma confiance dans un pieux et vénérable serviteur de Dieu; lui seul me guide dans la vie éternelle... je ne dois compte qu'à lui de mes actions, et lui seul m'enseigne ce qui est bien et ce qui est mal. Veuillez donc considérer cet entretien comme le dernier que vous aurez de moi sur ce sujet. Mon salut n'importe qu'à moi, est tout pour moi, et moi seul je sais comment je dois faire mon salut.

« Ce que j'essayai de lui faire entendre fut inutile, et il finit par me demander si j'avais autre chose à lui dire, parce que ses chevaux l'attendaient. — Oui, monsieur, lui répondis-je enfin; j'ai à vous dire que vous perdrez votre fils, en accédant avec autant de faiblesse à ses moindres désirs et en encourageant chez ce malheureux enfant les goûts d'une folle prodigalité. Depuis deux ans à peine qu'il est en Angleterre, monsieur, en outre de sa pension, voilà plus de cent mille écus qu'il dépense, et je viens d'apprendre par votre intendant que vous venez de donner ordre d'envoyer à Alfred trois mille louis qu'il demande encore... Permettez-moi donc, monsieur, d'entrer dans des observations un peu vulgaires; mais vous avez une fille aussi, et...

« A ces mots, M. de Vaudrey m'interrompit, et me dit avec son même calme, son même sang-froid glacial: — Madame, mon fils, M. le vicomte de Vaudrey, porte mon nom, il doit donc tenir un état convenable, surtout en pays étranger, et en Angleterre, où la noblesse est fort riche; il doit soutenir dignement le rang qu'il a reçu de moi, et qu'il transmettra, je l'espère, à mes descendants. Il est d'ailleurs à Londres, auprès de ses princes légitimes, et, du train dont les choses se passent en France, ce voyage pourra bien un jour être pour mon fils la source des plus grandes faveurs. Veuillez donc, madame, m'épargner désormais de pareilles observations. Mon fils porte mon nom, c'est donc à moi seul à diriger mon fils; ses dépenses ne sont que raisonnables; et ce que j'approuve doit être approuvé de tous.

« Mes observations, mes supplications, mes menaces, mes larmes, tout fut inutile; il ne me dit pas autre chose, et me reconduisit à la porte de son oratoire. Maintenant, mon amie, je vais vous expliquer combien mes craintes sont graves, et combien le sort à venir de ma pauvre, de mon adorée Marie, se trouve odieusement compromis.

« Comme vous l'avez vu, les seuls traits du caractère de M. de Vaudrey qui soient restés aussi entiers et aussi saillants que par le passé, sont une inflexible volonté et l'orgueil de son nom. Le chapelain, qui est, je crois, un homme d'un esprit rusé et bassement adulateur, a su faire parfaitement cadrer la vanité toute mondaine du comte avec ses pensées de salut, en lui disant que la religion ne s'opposait pas à ce que son fils soutînt dignement le nom qu'il portait; de sorte que, pour voir son fils tenir son rang, M. de Vaudrey autorise ses prodigalités avec une faiblesse qui, en vérité, touche à la démence; et, quoique notre fortune soit considérable, je suis épouvantée de ces goûts de faste auxquels une fortune royale pourrait à peine suffire, d'autant plus que M. de Vaudrey n'a rien voulu retrancher de son grand état de maison, et que si nos biens ne sont pas obérés, au moins dépensons-nous absolument tous nos revenus, d'après les comptes de notre intendant et de nos gens d'affaires.

« Alfred a maintenant plus de vingt ans et le germe des plus heureuses et des meilleures qualités ; il est beau, plein de cœur, d'esprit et de bravoure : quoique abandonné à lui-même, ses goûts sont ceux d'un homme bien né ; il ne se commet pas, cela est vrai, et ne voit à Londres que la meilleure compagnie, où l'appellent son rang et sa naissance, je sais tout cela : mais pourtant, ne craignez-vous pas comme moi, mon amie, qu'à un âge aussi tendre une telle facilité à satisfaire ses caprices ne soit pas bien funeste pour l'avenir ?

« Et puis enfin, Marie, mon ange aimé, ma seule consolation, ma fille, ma chère et douce fille, a aussi droit à cette fortune, elle... c'est aussi son bien qu'on dissipe si follement... Et quand il s'agira de la marier, de trouver une union digne d'elle, où sera la fortune qu'on lui donnera ? Mon fils ou M. de Vaudrey voudront-ils alors retrancher de leur train ? Voudront-ils se priver de quelques habitudes de luxe, pour la doter aussi richement qu'elle a le droit de l'attendre, d'après notre position ? Et moi, mon Dieu ! qui avais rêvé que la fortune que je donnerais à ma fille serait brillante, afin que la pauvre enfant ne fût pas sacrifiée à de l'argent, et qu'elle pût un peu suivre l'impulsion de son cœur ! Maintenant, qu'arrivera-t-il ? quel sera son avenir ?... Je ne sais, je ne puis prévoir... Et c'est une nouvelle douleur qui me vient encore accabler... Car, malheur sur moi, mon amie, j'en suis réduite aux larmes, aux prières, je ne puis rien..

« Quand, il y a trente ans, je me mariai avec M. de Vaudrey, confiante, enivrée, étourdie du bonheur auquel je croyais, je le laissai libre de régler lui-même les conditions matérielles de cette union ; car vous savez combien j'ai toujours répugné à ces détails. Or, à cette époque, et plus tard, ses gens d'affaire en Hollande arrangèrent les choses de façon que le comte est libre et seul dispensateur de notre fortune. Avant ces événements pénibles, je n'avais jamais pensé à cela ; mais aujourd'hui quelles larmes je verse ! aujourd'hui que je suis vieille et mère, et que je dois compte à Dieu de l'avenir de mes enfants, combien je regrette cette coupable insouciance de ma jeunesse ! Mon Dieu ! mon amie, que faire ? que faire ? comment y remédier ?

« Et mon pauvre fils, mon Alfred, est innocent de cela, lui ; il est dans un âge où les passions sont violentes, où la soif des plaisirs est inextinguible, comment pourrait-il résister aux mille tentations qui lui sont offertes ? il est impétueux, ardent, généreux ; mais son grand défaut est un instinct d'orgueil et de vanité, que son père encourage encore par son aveugle idolâtrie et une injuste partialité.

« Car il y a encore cela, mon amie, M. de Vaudrey préfère cent fois Alfred à Marie. Non qu'il aime plus Alfred que Marie, mais Alfred porte son nom, et voilà ce qu'il aime dans son fils. Car le cœur égoïste et sec de M. de Vaudrey est incapable de sentiment d'amour paternel ; si ce sentiment existait dans son âme, s'il aimait ses enfants pour eux, et non pour lui, au lieu de la repousser presque avec répugnance, n'aimerait-il pas autant Marie que son frère, plus que son frère ?... Car cette pauvre enfant a plus besoin que lui d'être aimée ; qui l'aimera si ce ne sont les siens ? Si bonne, si naïve, si spirituelle, il ne lui manque, hélas !... je ne sais... que ce qui séduit tout d'abord... Elle n'a pas cette beauté du visage qui attire et met alors à même de juger de la noblesse, de la beauté de l'âme... pauvre et douce Marie !... et pourtant, quoi qu'on dise, moi, je ne l'ai jamais trouvée laide, car son âme tendre et délicate se lit sur chacun de ses traits, mais ce sont ceux qui ne l'ont pas entendue parler... qui ne la trouvent pas belle comme un ange !

« Et c'est l'avenir de cette enfant, qui a plus besoin que tout autre de tendresse et de fortune, c'est son avenir qui est si cruellement compromis... Cela est affreux... affreux en vérité... Mais que faire, mon Dieu ! que faire ?

« Depuis longtemps, mon amie, j'hésitais à vous écrire : mais je suis si malheureuse, je prévois un avenir si triste et contre lequel je puis si peu... que je n'ai pas su résister au triste bonheur de vous dire mes peines, et à l'espoir de recevoir vos conseils ; car, mon amie, il m'en faut absolument, il faut que je sorte de cette horrible position ; encore une fois, ma vie, à moi, est à peu près terminée : je ne compte plus sur aucun bonheur ici-bas. Mais la vie de ma fille commence à peine... mais je ne veux pas, moi, que, comme sa mère, elle passe une épouvantable existence : je veux que ma fille soit heureuse, qu'elle soit heureuse et pour elle et pour moi, car Dieu lui doit la part de bonheur qu'il m'a refusée .. Enfin moi, j'ai bien pu, me traînant d'espérance en espérance, atteindre ainsi à peu près le terme d'une vie engourdissante, pendant laquelle je n'ai été éveillée que çà et là par l'aiguillon du chagrin... Mais, encore une fois, je ne veux pas que ma fille, que mon enfant chérie souffre comme j'ai souffert... Ainsi donc, mon amie, donnez-moi vos conseils, et pour cette fois aussi ceux de lord Bellow, si vous les croyez nécessaires. Quand j'étais jeune, mes plaintes de femme négligée, méprisée, oubliée, n'ont été entendues que de vous et de Dieu. Aujourd'hui, mes craintes de mère peuvent et doivent se confier à un homme tel que lord Bellow ; car, encore une fois, il s'agit de l'avenir et du sort de mon fils et de ma fille. Adieu, adieu, mon amie ; ne me laissez pas longtemps sans une lettre de vous.

COMTESSE DE VAUDREY. »

CHAPITRE LXII.

LE PÈRE ET LE FILS.

(1817.)

C'était un noble et imposant édifice que le château de Vaudrey, situé sur les limites de la Normandie et de la Bretagne. On arrivait à cette magnifique résidence par une immense allée de six rangs de chênes séculaires, qui rejoignait la grande route, éloignée de plus d'une demi-lieue. Après avoir traversé deux cours d'honneur, entourées de grands orangers dans leurs caisses, on passait sur un large pont de pierre terminé par une grille monumentale, surmontée d'un écusson de bronze doré, représentant les armes de Vaudrey ; puis on se trouvait dans la vaste cour intérieure du château, qui était baignée des plus belles eaux.

Un énorme corps de logis principal et deux ailes en retour, un perron demi-circulaire avec deux grands escaliers à balustres de marbre, circulaires aussi, qui conduisaient à la porte du milieu ; deux rangs de vingt-cinq hautes croisées, séparées entre elles par une colonnade corinthienne ; un entablement à balustres qui masquait le toit demi-incliné ; huit cheminées massives, chargées de sculptures de pierre, représentant des trophées d'armes : telle était la façade de cette somptueuse demeure, qui paraissait appartenir au dix-septième siècle. Les ruines de l'ancien château des comtes de Vaudrey n'étaient plus habitables, et seulement conservées comme souvenir et point de vue au milieu d'un parc immense qui s'étendait vers le sud.

C'était par une belle matinée d'octobre, le ciel était voilé d'une légère vapeur grise, et le château, placé à mi-côte avec son immense façade blanche, se détachait merveilleusement sur le feuillage rouge et brun des arbres de la forêt, qui, déjà chaudement nuancée par l'automne, s'étendait en amphithéâtre derrière le principal corps de logis. Mais la scène que nous voulons décrire se passant dans des régions moins élevées que ce principal corps de logis, nous sommes obligés de conduire le lecteur un peu à gauche, vers une masse considérable de bâtiments cachés avec art par une très-haute futaie ; en un mot, de conduire le lecteur aux communs du château, dans une petite cour contiguë au chenil, au manége et aux écuries. Une discussion assez vive, qui paraissait réunir tous les éléments nécessaires pour se terminer en dispute, avait lieu entre les deux personnages que nous allons dépeindre.

Le premier était un homme d'environ soixante ans, de taille moyenne, maigre, nerveux et encore plein de vigueur. Il portait un long et large habit vert, galonné d'argent sur toutes les tailles, serré sur ses hanches par le ceinturon d'un couteau de chasse à poignée d'ébène et d'argent très-large et un peu recourbé, au lieu d'être droit et effilé comme cela se porte de nos jours. En ajoutant des culottes blanches, de hautes bottes à chaudron et à éperons noirs, une veste écarlate, galonnée, à moitié cachée par son habit boutonné, un col blanc plissé, de la poudre, une petite queue mince, et un chapeau bordé, à trois cornes, très-plat et très-évasé, vous aurez le signalement complet de M. la Vitesse, premier piqueur de la vénerie de M. le comte de Vaudrey. Nous oublions une figure décharnée, hâlée, tannée, ridée, illuminée par deux yeux noirs pleins de feu, et à moitié cachés par des sourcils grisonnants.

M. la Vitesse, assis sur un banc, avait à côté de lui, non une moderne demi-trompe, mais une de ces anciennes grandes trompes à la Dampierre, entourée d'un cordon de serge verte, qui ne laissait voir que le cuivre étincelant de son pavillon.

J'oubliais encore un limier, beau chien courant du Poitou, de haute taille, d'un brun fauve, marqué de feu, court de rein, large d'épaules, bas-jointé, admirablement bien coiffé de longues oreilles noires, et couvert de cicatrices, lequel chien sommeillait tranquillement étendu entre les jambes de son maître. Ce chien favori de M. la Vitesse, et qui mérite bien d'ailleurs d'être nommé, s'appelait Ravageot : il avait été premier chien de tête de la meute du comte ; mais maintenant qu'il était un peu fatigué par l'âge, on en avait fait, on l'a dit, un excellent limier. L'interlocuteur de M. la Vitesse offrait un contraste frappant avec le vieux piqueur. C'était, pour ainsi dire, le nouveau et l'ancien régime en opposition ; l'ancien, avec ses habitudes, ses règles, ses usages invariablement français ; et le nouveau, avec son goût prononcé d'anglomanie. Le nouveau plus leste, plus fringant, plus joli, mais moins noble, moins imposant, moins type que l'ancien.

Cet interlocuteur était un jeune Anglais, de haute et robuste taille, blond, coloré, l'air insolent et froid ; somme toute, assez beau garçon et parlant bien français. Sa mise paraissait extrêmement recherchée : il portait une petite redingote de drap écarlate, à boutons d'argent, qui dessinait sa taille vigoureuse ; des culottes de daim jaune clair, des bottes à revers bien luisantes, avec des éperons d'acier, une cravate blanche soigneusement empesée, et une cape de velours noir. Il jouait machinalement avec un fouet de chasse, et avait, suspendu à son côté par un cordon de soie, un tout petit cornet de cuivre.

Pour que rien ne manquât au contraste, un grand jeune chien courant, de pure race anglaise, un véritable Fox-Hound, blanc et orangé,

un peu levretté, haut sur ses jarrets, au fouet long et mince, au nez fin et allongé, coiffé haut de petites oreilles, se tenait accroupi près de son maître, et jetait des regards moitié méprisants, moitié craintifs sur le vieux Ravageot, qui, de temps à autre, le guignait du coin de l'œil, en faisant entendre un grognement sourd et menaçant.

Cet Anglais à redingote rouge était Tom Crimps, qui piquait les chiens de renard du vicomte Alfred de Vaudrey, fils du comte de Vaudrey; car le vicomte Alfred, étant trop à la mode pour suivre les vieilles coutumes de la vénerie française auxquelles son père était resté scrupuleusement fidèle, avait ramené d'Angleterre un excellent équipage, composé de quinze chevaux et de soixante chiens de pure race. Or, ce Tom Crimps, ce huntsman, qu'Alfred avait fait venir à grands frais, passait dans le Leicestershire pour un des meilleurs élèves du vieux, du célèbre et intrépide Bryan Corcoran, qui acquit une si grande et si juste renommée aux chasses de lord Derby's. Le sujet qui divisait le piqueux et le huntsman était, comme d'habitude, la prééminence de la chasse anglaise sur la chasse française, et *vice versa*.

La Vitesse, d'un naturel fort emporté, s'irritait encore du flegme tout britannique de Tom Crimps, qui, sûr de l'appui de son maître, s'amusait à exaspérer le vieux veneur. — Non, ce que vous appelez une chasse n'a pas le droit de s'appeler une chasse, Tom, disait aigrement la Vitesse, et c'est pitié de voir M. le vicomte faire nourrir des renards dans des tonneaux pour mettre ses chiens après, tandis que la forêt de Vaudrey regorge de sangliers, de cerfs et de chevreuils, que c'en est comme un brouillard. Non, encore une fois, votre chasse n'a pas plus le droit de s'appeler une chasse... qu'un lapin de clapier n'a le droit de venir se vanter d'être un lapin de garenne... Entendez-vous!

— Notre chasse est la seule chasse où l'on puisse juger l'adresse du cheval et l'audace du cavalier, dit dédaigneusement Tom en frappant du bout de son fouet sur le revers de ses bottes; notre chasse est une chasse d'homme jeune et hardi, tandis que la vôtre convient à un vieux bonhomme qui va tranquillement se promener derrière un sanglier, quand il a entendu sa messe... et qu'il a reçu la bénédiction de son chapelain.

— Ah çà! Tom... ne dites pas d'insolence sur mon maître, s'écria la Vitesse en quittant son siége, et s'approchant du huntsman, suivi de Ravageot, qui s'élança tout aussi menaçant sur le vrai Fox-Hound; si mon maître va à la messe, c'est que ça lui plaît, reprit la Vitesse; et il vaut mieux encore aller à la messe comme mon maître que de faire comme le vôtre, que de gaspiller de l'argent ni plus ni moins que de la cendrée, sans songer si on a une sœur; oui, oui, je sais ce que je dis... entendez-vous? Tom, il vaut mieux encore recevoir la bénédiction d'un chapelain que de mettre, comme fait votre maître, une meute de soixante grands imbéciles de chiens après un misérable renard... une canaille de bête puante... qu'en vérité ce serait humiliant pour des chiens qui auraient du cœur de faire un pareil métier. Oui, oui, je ne crains pas de le dire, vos chiens devraient être humiliés... Mais vos chiens n'ont pas de cœur, vos chiens sont des lâches.

— Mes chiens n'ont pas de cœur! mes chiens sont des lâches!... dit Tom en rougissant de colère et se contenant à peine: Gaylass, que voilà, est lâche?...

— Oui, monsieur, c'est un lâche!... je le répète, c'est un lâche! un lâche! un lâche! Qu'a-t-il donc fait pour prouver le contraire?... où a-t-il été blessé?... où sont ses cicatrices?... Par saint Hubert! un renard a donc les abois bien dangereux quand il a été mené pendant une demi-heure par soixante chiens aussi roides que les vôtres! Voulez-vous savoir et voir ce que c'est qu'un brave et bon chien, le brave d'entre les braves chiens?... c'est le vieux Ravageot, que voilà, monsieur...

Et Ravageot, entendant son nom, se dressa tout droit contre la Vitesse, qui profita du mouvement pour montrer et énumérer les qualités de ce précieux limier.

— Tenez, monsieur, voyez-vous cette oreille fendue en trois?... ce sont des coups de boutoir!... cette queue coupée, et dont il ne reste que deux nœuds?... c'est encore d'un coup de boutoir!... cette grande entaille à la hanche?... c'est un dix-cors qui la lui a faite!... et cette autre à la poitrine... à y fourrer le poing?... c'est une louve qui la lui a faite, monsieur! c'est une louve boiteuse qu'il a forcée lui seul... entendez-vous, lui seul, le noble chien! Au bout de treize heures de chasse, la jeune meute avait fait défaut et pris change sur des louvards; mais lui, mon vieux Ravageot, qui menait, a tenu lui seul, monsieur; il a tenu... Aussi, le brave animal a fait l'hallali tout seul, et la curée pour lui tout seul; car Louis, un de mes valets de chiens, l'a retrouvé le lendemain près de la louve étranglée et à demi dévorée, et lui si blessé, que de rage ce diable de Louis en a haché la louve en morceaux; et ce qu'il y a d'incroyable, monsieur, c'est que Ravageot, tout en ayant été un meneur, une gueule de feu, est à cette heure le dieu des limiers. Ah! il faut le voir au bois! quel chien! comme c'est sage et prudent, et spirituel!

— Oh! oh! votre chien a de l'esprit aussi! dit Tom en ricanant avec son accent anglais.

— Oui, monsieur, plus que vous; car la pauvre bête, une fois dans le fourré, serait sur le fort, qu'il ne donnerait pas plus de voix qu'un de vos chiens muets, lui qui a pourtant une si belle gorge! Non, monsieur, il a l'esprit de comprendre qu'il faut se taire, et ça me fend le cœur de l'entendre, pour ainsi dire, aboyer en dedans, tant il a de gueule et d'ardeur et tant il souffre de se retenir. Voilà ce que c'est qu'un brave chien, monsieur; car s'il y a du courage à une meute à mettre aux abois un sanglier, un loup ou un cerf, c'est humiliant d'être soixante bêtes de chiens pour faire la curée... d'un renard! dit la Vitesse, qui prononça *nard* en ouvrant la bouche d'une façon démesurée par manière de sarcasme.

— A la bonne heure, monsieur la Vitesse, dit Tom avec son flegme; si les chiens sont braves dans votre chasse, les hommes et les chevaux le sont dans la nôtre; et quand je vous aurai vu, monsieur la Vitesse, vous et cette espèce de gros bœuf rouan que vous appelez le Silvain, faire une steeple-chase à la mode de Leicestershire: quand je vous aurai vu sauter dans une chasse une vingtaine de haies de quatre à cinq pieds de haut, et autant de fossés de douze pieds de large; quand je vous aurai vu descendre à fond de train la côte du Ménil, qui est si rapide qu'une pierre y roulerait toute seule; quand j'aurai vu votre gros Silvain forcer un lièvre en dix-sept minutes, sans tenir compte des ravins, des haies, des rivières et des fossés; quand j'aurai vu ce vénérable vieillard, que vous appelez Ravageot, grimper à un mur de six pieds pour aller démolir le terrier d'un renard qui s'était terré dans un jardin, comme a fait l'autre jour Gaylass que voici; quand j'aurai vu tout cela, monsieur la Vitesse, nous pourrons causer chasse. Mais je vois venir Jack avec Bobadil, et Louis avec le Silvain; comparez donc, monsieur la Vitesse.

Il y avait en effet le même contraste entre Silvain, vigoureux percheron rouan entier, bien ramassé, bien doublé, sellé à la française, et Bobadil, cheval de pur sang, qu'entre la Vitesse et Tom Crimps, Ravageot et Gaylass. Tom sauta légèrement sur Bobadil, et, avisant une barrière de quatre pieds, il la fit franchir à son cheval avec autant de grâce que de vigueur, en poussant le cri de chasse *Hold-hard!* Puis, se retournant, il dit à la Vitesse: — Envoyez donc chercher une bonne corde, une poulie et un pieu, pour aider le gros Silvain à passer par-dessus cette barrière, monsieur la Vitesse.

— Vous n'êtes qu'un lanfsron et qu'un insolent, entendez-vous, Tom, s'écria le vieillard irrité; et quand votre ficelle de cheval, après une chasse de huit heures dans les terres molles et dans les bas-fonds de la forêt, fera ses cinq lieues de retraite en une heure et demie et *boira* son avoine en arrivant, je dirai qu'il est digne de lécher la mangeoire de Silvain. C'est comme vous, vous pourrez vous dire un brave veneur quand vous aurez attendu et tiré à cinq pas, comme je l'ai fait mille fois, un sanglier furieux qui faisait sang et voulait me charger; car, en vérité, ça fait autant de pitié de vous entendre parler de courage que de vous entendre comparer vos chiens muets à ma vieille meute, quand elle violonne après un dix-cors, ou comparer votre cornet à bouquin à nos grandes trompes à la Dampierre, qui retentissent d'un bout à l'autre de la forêt, et font un si bel effet qu'on dirait que chaque écho est un buffet d'orgue?

— Allons, allons, ne vous fâchez pas, vous avez raison, monsieur la Vitesse; car, même dans mon pays, votre cheval le Silvain serait encore très-apprécié, dit sérieusement Tom.

— C'est bien heureux! reprit le piqueux.

— Oui, monsieur la Vitesse, très-apprécié; parce qu'il servirait, voyez-vous, à apporter du porter à la taverne.

Cette impertinence exaspéra la Vitesse, qui, voyant Tom hors de son atteinte, d'un coup d'œil montra Gaylass à Ravageot, lequel Ravageot hérissa son poil comme un porc-épic et se jeta en grondant sur le Fox-Hound, qui s'accula timidement contre le mur.

— Voulez-vous rappeler votre chien, monsieur la Vitesse! dit Tom en levant son fouet sur Ravageot.

— Ah çà! ne touchez pas mon limier, mauvais renard d'Anglais! ou je vous découds comme un chevreuil, d'abord! s'écria le vieillard pâlissant de colère et saisissant d'une main la bride de Bobadil, pendant que de l'autre il tirait à moitié son couteau de chasse.

— Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est que ça? dit une voix impérieuse quoique un peu cassée, qui fit rentrer dans son fourreau le couteau de chasse du piqueux et rendit muets les deux rivaux.

— Je parie que c'est encore ce diable de Tom et votre vieux la Vitesse qui en sont aux prises, mon père, dit une voix jeune et joyeuse.

Et deux nouveaux personnages s'approchèrent en se tenant par le bras. C'était le comte Henri de Vaudrey et le vicomte Alfred son fils. Tom Crimps descendit respectueusement de cheval et s'approcha de son maître sa cape à la main. — Allons, dit le comte, la Vitesse, va faire coupler tes chiens; le vent est frais, la terre bonne, nous verrons à attaquer le daguet du rapport. Ah çà! qui a fait le bois?

— J'ai eu l'honneur de dire à monsieur le comte que c'était Bonnet avec Castillo, son limier, et je suis sûr de l'homme et du chien comme de nous deux Ravageot.

— C'est bon: je monterai l'Alcide, et tu me feras tenir en relais le Glorieux et la Bergère, à la Croix-Blanche, avec la jeune meute.

Et la Vitesse s'éloigna après avoir respectueusement salué.

— Et vous, Tom, vous prendrez l'avant-dernier renard qu'on a envoyé de Calais; vous le ferez mettre dans sa cage sur un pony, et vous le ferez conduire, lui et les chiens, à la ferme de Vaucelles; c'est le rendez-vous que j'ai donné à MM. de Vertpuis; vous m'y attendrez: je monterai Stag, et emmenez tous vos gens.

Et Tom et la Vitesse, et Gaylass et Ravageot, se séparèrent, non sans

échanger de menaçants regards en manière d'adieux. Le comte de Vaudrey avait alors soixante-trois ans, et paraissait encore vigoureux pour son âge. Il avait beaucoup engraissé ; sa figure calme, pleine et lisse, respirait le bonheur et la paix ; il y avait même quelque chose de séraphique dans son regard éteint et à demi voilé. Sa perruque blonde, frisée à petites boucles, dépassait un peu sa casquette de chasse en cuir bouilli, et ombrageait ses joues grasses et colorées par le froid du matin. Le comte avait conservé toutes ses dents, et son sourire presque continuel lui donnait une apparence de bonhomie et de contentement. M. de Vaudrey était vêtu d'une redingote bleue à collet de velours rouge, qui enveloppait sa taille épaisse et voutée ; il portait des bottes à l'écuyère, des culottes de velours noir, une cravate noire et un gilet blanc. Il tenait d'une main son couteau de chasse entouré de son ceinturon or et argent, et appuyait assez pesamment son autre bras sur le bras de son fils, svelte et beau jeune homme, vêtu d'écarlate comme Tom, si ce n'est qu'au lieu d'une cape il avait un chapeau, et qu'au lieu d'une redingote il avait un habit. Cette seule différence distinguait le gentleman de son huntsman.

Le vicomte Alfred, l'orgueil et la joie de son père, avait alors vingt-cinq ans, la plus noble et la plus jolie figure du monde, encadrée de longs favoris blonds et soyeux, qui faisaient valoir un teint dont la blancheur eût été enviée par une femme ; c'était, en un mot, un gentilhomme rempli de grâce et d'élégance ; avec cela, beaucoup de fierté, d'esprit naturel, une bravoure à toute épreuve, et quelque peu d'égoïsme. Il avait servi dans les chevau-légers en 1814, et maintenant il était capitaine aux lanciers de la garde, ce qui lui donnait le rang de chef d'escadron.

Le comte, adorant son fils, chez lequel il retrouvait beaucoup de son esprit et de ses manières, fournissait, comme on le sait, à toutes ses prodigalités, qui, avouons-le, quoique folles et effrénées, étant au moins du meilleur goût, avaient, pour ainsi dire, les qualités du défaut. La fortune du comte et de sa femme, quoique diminuée par les mutations qu'on lui avait fait subir, en la réalisant pour la transporter de l'Inde en Hollande, et de Hollande en France, s'élevait encore environ à sept cent mille livres de rentes en biens-fonds, permettait d'ailleurs au vicomte d'avoir le grand train qu'il affichait depuis son voyage en Angleterre, d'où il était revenu avec les goûts exquis et raffinés du sportsman le plus accompli et le plus difficile, ayant été le *lion* de tous les clubs de la fashion, depuis celui d'Almack jusqu'à celui des Yachts.

Le comte et son fils regagnèrent donc la cour d'honneur du château, où attendaient les voitures qui devaient les mener chacun à leur rendez-vous de chasse. — Appuyez-vous bien sur moi, mon père, dit Alfred, en baissant son bras pour aider le vieux comte à monter une pente assez rapide. Prenez garde, appuyez-vous.

— Merci, mon ami, merci, dit le comte, mais laissez-moi vous recommander à mon tour d'être prudent à votre chasse et de prendre garde : vous le savez, Alfred, cette sorte de chasse de casse-cou à travers champs m'effraye si fort ! Je n'ai pas voulu vous refuser cet équipage anglais, parce que je conçois que le vicomte de Vaudrey, mon fils, doit tenir un certain rang, et pourtant je suis tous les jours aux regrets par la terreur que me causent vos imprudences.

— Mon père, calmez vos craintes, je ne m'exposerai pas.

— Ce matin, j'ai prié Dieu pour qu'il ne vous arrivât rien, Alfred, et cette pensée me tranquillise un peu. Soyez prudent, car, vous le savez, Alfred, je n'ai que vous d'enfant, que vous seul ; c'est-à-dire j'ai bien votre sœur, mais enfin votre sœur ne porte pas mon nom : c'est donc sur vous seul qu'est placé tout l'espoir de ma maison, et s'il vous arrivait quelque malheur, pensez donc que mon nom serait éteint ! Ainsi, mon ami, c'est autant pour moi que pour vous que je vous recommande d'être prudent, ajouta le comte avec une singulière naïveté d'égoïsme.

— Mon père, ne craignez rien, aujourd'hui surtout, nous ne ferons qu'une chasse de demoiselles ; c'est dans la plaine des Bois-Brulés ; les Vertpuis y seront. Vous savez, mon père, les Vertpuis, dont le père, M. le marquis de Vertpuis, vient d'acheter la terre de Surville qui touche à la vôtre. Encore une fois, ce sera une chasse de demoiselles, puisque mesdames de Saint-Perncy, qui viennent avec M. de Belval, la suivront. Vous voyez donc qu'il n'y aura rien à craindre. Ah ! je vous demanderai la permission de vous présenter MM. de Vertpuis, qui sont de mon régiment, et qui servaient avec moi dans la Maison-Rouge ; puis-je les ramener aujourd'hui pour passer quelques jours à Vaudrey, mon père ?

— Non, sans doute, dit le comte d'un ton très-positif, qui n'altéra pas l'expression de sa figure souriante, vous savez que je ne reçois personne à ma terre ; j'ai mes habitudes, j'ai besoin de calme, et une vie religieuse, mon fils, s'arrange fort peu avec une vie mondaine. C'est pour cela que je ne vais pas à Paris faire ma cour au roi, et que je vous laisse tenir maison à l'hôtel de Vaudrey.

— Soit, mon père, dit Alfred un peu contrarié, c'est que les Vertpuis, devenant nos voisins de terre, j'avais cru que les convenances exigeaient que je leur fisse au moins cette invitation.

— Je m'occupe fort peu des convenances, mon fils, mais bien de ma convenance ; je vous ai dit non, c'est non, ajouta le comte d'un ton sec et positif qui contrastait avec sa figure calme et toujours souriante.

— Je ne vous en parlerai plus, mon père, reprit pourtant Alfred ; mais c'est que, voyez-vous, après dîner, quand vous vous êtes retiré, et que ma mère est occupée à sa lecture, et ma sœur à sa tapisserie, ça devient d'un ennui mortel : nous causons bien un peu ; mais pour attraper minuit, c'est si long ! et puis vraiment, c'est moins pour moi que je vous demanderais un peu de distraction, que pour ma bonne mère et ma petite Marie ; car du diable si elles voient ici âme qui vive, et pour elles, ma parole d'honneur, ça doit être assommant.

— Madame de Vaudrey et sa fille vous ont-elles chargé de me faire cette demande, mon fils ?

— Pas du tout, mon père, ne croyez pas cela ; ce que je vous en dis, c'est simplement par charité, par pure charité chrétienne. Ah ! voyons, mon bon père, recevez les Vertpuis par charité chrétienne.

— D'abord, je croyais vous avoir dit, monsieur, répondit le comte d'un air fort sérieux cette fois, qu'il est de certains mots que vous ne devez pas prononcer, ou ne les prononcer qu'avec un respect religieux, et puis ensuite que je ne reviens jamais sur ma détermination.

— Allons, soit, mon père, ne vous fâchez pas. J'ai eu tort, nous ne parlerons plus de cela, dit Alfred, qui ajouta mentalement : Que le diable m'emporte si je ne m'en irais pas à Paris, si j'étais sûr d'y trouver quelqu'un ! mais il n'y a personne que mon régiment. Oui, car en vérité ça me fend le cœur de voir ma mère et ma sœur ainsi claquemurées et isolées.

Pendant le silence qui suivit cette petite discussion, le père et le fils arrivèrent dans la cour d'honneur.

— Allons, adieu, mon père, dit Alfred en se découvrant et tendant la main au comte.

— Adieu, mon fils ; mais, encore une fois, soyez prudent, car je vois vos chevaux qui s'impatientent. Tenez, encore cet attelage en arbalète ; c'est si dangereux ! vos chevaux ont tant d'action !

— C'est Ruby et Soother, mon père ; je ne mettrai pas vingt-cinq minutes pour être à Vaucelles, et il y a plus de trois lieues. Ces deux chevaux-là, attelés ensemble, sont incomparables. Adieu, adieu, mon père ! dit encore Alfred.

Puis, s'enveloppant d'une longue redingote blanche, et allumant un cigare, le vicomte monta dans un tandem très-élevé, à train rouge et à caisse de canne, attelé d'un cheval gris et d'un cheval bai-brun. Alors, prenant les quatre rênes des mains du groom, il les ajusta avec grâce dans une seule main, fit légèrement siffler la mèche de son long fouet aux oreilles du leader, et partit rapidement pour gagner le rendez-vous de chasse, en faisant un dernier signe d'adieu au vieux comte qui le suivait des yeux, en frémissant de la prodigieuse hauteur de cette frêle voiture et de la vigueur des chevaux.

Après quoi le comte, s'enveloppant d'un witschoura bien fourré, monta dans une grande et lourde berline, menée à la française par quatre vigoureux chevaux normands, qui devait le conduire au rendez-vous de chasse toute française aussi, où l'attendait la Vitesse. Nous allons maintenant conduire le lecteur chez madame de Vaudrey et chez sa fille Marie, qui a maintenant dix-sept ans.

CHAPITRE LXIII.

LA MÈRE ET LA FILLE.

Au moment où le vicomte Alfred sortait de la cour du château, Marie, soulevant un des longs rideaux de soie du parloir de madame de Vaudrey, avait suivi son frère des yeux autant qu'elle l'avait pu. Puis, quittant la fenêtre, elle s'était approchée de sa mère, qui travaillait assise devant une vieille petite table à ouvrage, en écaille et en nacre, qu'elle avait apportée de l'Inde, et dont l'antiquité contrastait avec la recherche somptueuse et moderne de cet appartement ; car l'intérieur du château ayant été malheureusement dévasté lors de la révolution, le comte l'avait fait remeubler avec la dernière magnificence.

— Mon Dieu, maman, dit Marie, que mon frère a donc une jolie tournure ! que ses chevaux sont beaux ! que tout ce qu'il a est élégant et de bon goût ! Enfin, ne trouvez vous pas, comme moi, que le luxe lui sied à merveille ?

— Oh ! très-bien, Marie ; mais j'ai peur qu'il ne le sache seulement un peu trop.

— Pourquoi cela, maman ? lui qui est de la cour et du plus grand monde, il faut bien qu'il y brille ; et puis il est si beau ! et si bon aussi ! car enfin il vient passer ici tout un mois pour nous tenir compagnie. Pauvre frère ! savez-vous que c'est du dévouement cela, maman ? lui qui doit être si recherché, et qui peut choisir entre tant de fêtes et tant de plaisirs ! Aussi, je fais tout mon possible pour lui prouver combien j'en sois reconnaissante. Croyez-vous qu'il s'en aperçoive ? j'en serais si heureuse ! oh oui ! car il me semble qu'après le bonheur d'aimer, il n'y en a pas de plus grand que de voir ceux que vous aimez être bien sûrs de votre affection.

Et les yeux bleus de Marie devinrent humides de larmes et de tendresse. — Chère enfant ! Marie ! ma bonne Marie ! dit madame de Vaudrey en embrassant sa fille et la contemplant avec adoration.

Nous l'avons dit, Marie n'était pourtant pas jolie ; ses traits manquaient de régularité ; mais ses cheveux blonds étaient si soyeux et si

fins, ses dents si blanches, sa main, son pied, sa taille, révélaient tant de distinction, sa voix était si douce et si suave, son regards si noble et si pur, sa peau si transparente, qu'en voyant cet ensemble gracieux, on se demandait, en vérité, si Marie n'eût pas perdu à être ce qu'on appelle régulièrement belle. Quant à madame de Vaudrey, elle avait alors cinquante-trois ans: les chagrins et les souffrances d'une constitution frêle et délicate avaient amaigri sa figure. Elle était fort pâle, et portait ses cheveux, presque blancs, frisés en grosses boucles; car ses cheveux étaient une des coquetteries de Marie, qui ne trouvait rien de plus joli au monde que ces anneaux luisants et argentés qui se déroulaient sur le beau front de sa mère.

L'expression du visage de madame de Vaudrey était ordinairement douce, triste et mélancolique; mais l'amour et la tendresse de Marie y faisaient pourtant quelquefois naître un fugitif sourire. La conduite du comte à l'égard de madame de Vaudrey était la même; ses habitudes religieuses n'avaient pas changé: en France comme en Hollande, excepté à l'heure du dîner, il ne voyait ni sa femme ni sa fille que par hasard ou rencontre. Ainsi qu'on l'a vu, l'éloignement du comte pour le monde et la moindre société s'était de plus en plus prononcé; et, depuis son séjour à Vaudrey, il n'avait voulu y recevoir personne, ni même permettre que madame de Vaudrey et sa fille allassent habiter Paris pendant quelques mois d'hiver, prétendant qu'il pouvait tomber malade d'un moment à l'autre, et qu'alors il serait privé de leurs soins.

Quoique la santé du comte fût des plus florissantes, cette dernière raison devait être décisive pour madame de Vaudrey, qui, voulant se montrer bonne et parfaite jusqu'à la fin, ne parla plus d'un voyage auquel elle n'avait d'ailleurs pensé que pour distraire sa fille. Marie était donc tout pour sa mère; car, pour occuper ses loisirs, elle avait voulu faire elle-même l'éducation de sa fille. Quelques ouvrages de tapisserie, des lectures choisies, la musique et le dessin, leur servaient à abréger les longues soirées d'hiver; la promenade et les paisibles distractions qu'offre la vie de campagne leur faisaient passer doucement les longs jours de l'été.

Mais quoique l'affection de sa fille la consolât de bien des chagrins, madame de Vaudrey était alors cruellement tourmentée par l'incertitude dans laquelle M. de Vaudrey la laissait au sujet de l'avenir de sa fille. En effet, toutes les fois qu'elle avait demandé au comte quels étaient enfin ses projets et ses vues sur l'établissement futur de Marie, le comte avait répondu que rien ne pressait, qu'il y songerait.

Comme le comte ne recevait personne à sa terre, et qu'il devenait par conséquent impossible de songer à marier mademoiselle de Vaudrey, autrement que par arrangement de famille, il était alors certain que Marie serait sacrifiée à une union de convenance. Et cela eût fait le désespoir de madame de Vaudrey; car, pour juger les qualités précieuses du caractère et du cœur de Marie, pour comprendre tout ce que valait cette créature angélique, et ressentir enfin tout l'amour qu'elle était capable d'inspirer, il eût fallu la voir longtemps dans l'intimité, la surprendre dans sa candeur et sa naïveté de jeune fille. Alors, même sans fortune, sans naissance, Marie eût été adorée de tout homme capable d'apprécier les trésors de cette âme si noble, si délicate, si profondément dévouée. Mais Marie, seulement proposée comme héritière, remplie de distinction, mais point jolie, ne pouvait espérer qu'un de ces mariages de position où l'on se borne à souder, pour ainsi dire, deux fortunes, sans s'occuper des convenances d'esprit et de caractère des futurs.

Mademoiselle de Vaudrey, elle, ne pensait pas du tout à l'avenir. Heureuse de l'amour de sa mère, n'ayant pas connu d'existence plus joyeuse que celle qu'elle menait, elle passait, sans les trouver trop longues, les heures de cette vie simple, paisible et monotone. Seulement l'attente et le souvenir du mois que le vicomte venait passer tous les ans à Vaudrey était pour Marie une de ses plus vives distractions, et un des plus grands et des plus agréables événements de sa vie; car la jeunesse et la gaieté bruyante d'Alfred animaient un peu ce triste et sombre intérieur. Nous l'avons dit, s'étant rapprochée de sa mère qu'l embrassa, Marie se mit à travailler à une superbe toque de velours cerise brodée d'argent. C'était une surprise que Marie ménageait à son frère.

— Mais voyez donc comme mon travail avance, maman! dit Marie, et que cela ira bien avec cette magnifique robe de chambre de satin perse, fond blanc à fleurs cerise, que mon frère a fait venir d'Angleterre! Votre négresse Badjy s'est informée auprès de son valet de chambre s'il l'avait déjà mise, il lui a dit que non: aussi je voudrais que, lorsqu'Alfred aura la fantaisie de la demander, on pût lui présenter ce beau bonnet en même temps; je vais donc travailler toute ma journée.

— Bonne Marie!... toujours pensant à être agréable aux autres, sans songer à toi...

— Quant à cela, maman, vous m'avez toujours dit qu'être agréable aux autres, c'était au contraire songer à son propre plaisir... Mais que cette petite table est donc incommode!... En vérité, maman, il y en a tant d'autres ici, que je ne conçois pas que vous teniez tant à celle-là... c'est à peine si je puis y mettre mon panier à ouvrage...

Cette réflexion assombrit la figure de madame de Vaudrey, qui répondit en souriant avec tristesse: — Ma pauvre enfant, quand tu auras mon âge, tu éprouveras peut-être aussi un plaisir mélancolique à reposer tes yeux sur un objet inanimé qui te rappellera pourtant des jours passés... pleins de calme et de bonheur... Car, vois-tu, Marie, cette petite table m'est précieuse, parce qu'il y a bien des années qu'elle m'a été donnée par un ami d'enfance, qui pour moi fut longtemps un frère... j'avais alors quinze ans... depuis, cette table m'a toujours suivie, de l'Inde en Hollande... de Hollande ici... je la garderai toujours... et il me serait bien doux, Marie, bien doux de songer qu'après moi... tu la garderas aussi. Promets-le-moi, Marie... ma bonne Marie, veux-tu? dit madame de Vaudrey avec un accent de tendresse inexprimable.

—Oh, maman! pardon! pardon! s'écria Marie en embrassant sa mère, n'aurais-je pas dû comprendre que quelque souvenir se rattachait à cette table, puisqu'elle vous était aussi chère, aussi précieuse... qu'elle me le sera désormais, croyez-le, maman, croyez-le...

— Merci, mon enfant, tu ne sais pas le bien que tu me fais... Puis, après une pause, madame de Vaudrey reprit: Celui qui m'offrit ce présent, je te l'ai dit, fut longtemps un frère pour moi... car, moi, je n'avais plus de mère, Marie; mon père, qui m'aimait à la folie, n'eût osé ni voulu me contrarier en rien... J'étais donc sans guide, abandonnée à moi-même, lorsque le hasard amena sir Georges chez mon père... Sir Georges était un homme d'un caractère généreux, noble et grave..... Quoique jeune, mon enfant, il était plein de sagesse et de vertu. C'était un ami d'un commerce sûr et austère... Il me grondait souvent, Marie... lui seul en avait le courage... et je dois à son affection sévère et éclairée de m'être corrigée de bien des défauts dans ma jeunesse.

— Et où est maintenant ce frère si dévoué, maman?...

— Oh! depuis bien longtemps... il est mort, Marie... il est mort, et mort aussi dans mon cœur; et si, quoiqu'il ait perdu mon estime, je tiens encore à ce meuble, c'est qu'il me l'offrit avant de s'être rendu indigne de mon souvenir.

— Comment donc cela, maman?

— En manquant à une promesse qu'il m'avait faite sur son honneur de gentilhomme, à une promesse écrite par lui, et qui fut longtemps renfermée dans ce tiroir... que tu vois-là, mon enfant.

— Et pour cela, maman, vous lui avez à jamais retiré votre estime?...

— Pour cela Marie!... pour cela! dit madame de Vaudrey avec une émotion qui colora ses joues. Est-il donc au monde quelque chose de plus saint, de plus inviolable, de plus sacré qu'une promesse faite et jurée? O ma fille! il faut bien réfléchir avant de s'engager. Mais une fois qu'on a promis, dût cette promesse vous coûter des larmes de sang, dût-il s'agir du malheur de votre vie entière... il faut être esclave de sa parole. Souviens-toi de cela Marie; parce qu'en appliquant cette fermeté de caractère et de volonté à l'accomplissement de ses devoirs, on peut braver le malheur, car on est toujours respecté, grâce à l'irrésistible ascendant d'une âme pure et loyale. Crois-moi, Marie, c'est une jouissance noble et grande que de pouvoir dire au monde: Ma vie défie le blâme et la calomnie; et je puis lever devant Dieu un front tranquille et serein.

— Oh! je le crois, maman, je vous entends, je sais bien qu'être fidèle à sa parole c'est ne pas mentir dans l'avenir... et je trouve cela si noble et si beau de pouvoir ainsi presque disposer invariablement de cet avenir par la conviction qu'on a de tenir sa promesse... que je ne comprends pas qu'on puisse se parjurer... Tenez, c'est comme pour cette petite table, eh bien! maman, je vous ai promis de l'aimer toujours, et j'ai tant de foi à ma promesse, que je l'aime déjà comme j'aimerais un de vos vieux amis.

— Pauvre et bonne Marie, avec quelle joie je vois que ton cœur m'entend! dit la comtesse avec un soupir, et elle ajouta: Ce n'est pas tout, Marie, cette petite table me rappelle non-seulement un frère, mais elle me rappelle aussi le premier moment où j'ai vu M. de Vaudrey; oui, bien souvent il s'est appuyé là... en me regardant dessiner ces beaux papillons que je t'ai donnés... C'est là qu'il m'a juré tant de fois de me rendre la plus heureuse des femmes, de n'avoir qu'un but, qu'un désir, qu'une pensée dans toute sa vie: mon bonheur!... Il y a au moins trente-cinq ans de cela, Marie... Ah! mon enfant! M. de Vaudrey est maintenant vieilli, changé; mais alors... Oh! alors, c'était un des plus beaux cavaliers qu'on puisse imaginer.

— Il ressemblait à mon frère, maman?

— Oui, assez, Marie... mais il avait les yeux noirs... et puis la poudre changeait tellement que la ressemblance ne paraît moins frappante.

— C'est vrai, mon Dieu, maman, que cela devait être singulier, un jeune homme avec de la poudre!

— Oh! mais ce qui était bien plus singulier, c'est le costume que je portais quand je vis M. de Vaudrey pour la première fois, Marie... Tiens, il faut que je te dise cela.

— Oh! voyons, voyons, maman, s'écria Marie avec sa naïve curiosité de jeune fille.

— Figure-toi, mon enfant, que j'avais les bras, les jambes et les pieds nus!...

— Oh! maman...

— Ecoute-moi donc... Avec cela mes cheveux, qui sont maintenant tout blancs, étaient bien noirs alors, et renfermés dans une résille de perles, et puis j'avais un petit justaucorps de satin bleu, brodé d'argent, une jupe de soie blanche, des sandales bleues et des anneaux d'or et de perles aux jambes et aux bras!

— O ma petite maman! que vous deviez donc être jolie comme cela!... Et mon père... comment était-il habillé?

— M. de Vaudrey avait son grand uniforme de la marine, bleu, tout brodé d'or, avec des aiguillettes de satin blanc et une croix de diamants.

— Que cette mise devait être magnifique!... Et il y a de cela, maman?...

— Je te l'ai dit, mon enfant, il y a de cela maintenant trente-cinq ans, à peu près.

— Ainsi donc, voilà trente-cinq ans que vous êtes heureuse, maman?...

— Oui, Marie, bien heureuse, dit madame de Vaudrey en étouffant un cruel soupir, très-heureuse!... Car tu sais, mon enfant, que je n'ai jamais aimé le monde, et ton père a été assez bon pour se sacrifier à cette bizarrerie de mon caractère... Il allait seul à la cour, comme tu l'as vu dans le temps à la Haye et à Amsterdam... Cela le contrariait beaucoup de ne pas m'y conduire avec lui; mais que veux-tu, il m'aimait si tendrement qu'il avait le courage de s'imposer cette privation pour me laisser dans ma solitude chérie.

— Ce bon père! dit Marie.

— C'est comme plus tard, Marie, quand M. de Vaudrey eut la force de pouvoir s'arracher d'un monde qui l'adorait, parce qu'on savait y apprécier ses nobles et grandes qualités, et qu'il se retira à Horn-Praët, puis ici. Eh bien! mon enfant, je suis sûre qu'il s'est peut-être privé du plaisir de recevoir ses nombreux amis, dans la crainte de me contrarier, et pour complaire à ma sauvagerie... qui s'augmente de jour en jour.



Craëb le Malais. — PAGE 105.

— Ce pauvre père!... Mais savez-vous, maman, que cela doit l'affecter beaucoup! Et je conçois maintenant qu'il vienne nous voir si rarement... il craint peut-être de se rendre importun... Mais, mon Dieu! que les journées doivent lui paraître longues, à mon bon père, quand il est ainsi tout seul!

— Oh! heureusement, Marie, que M. de Vaudrey, maintenant, s'occupe de faire son salut avec une ferveur exemplaire; et puis, ses devoirs religieux, qu'il remplit avec une piété si ardente et si admirable, lui laissent peu de temps à nous donner. Mais il ne faut pas croire que ce temps soit perdu pour nous, ma fille; ces moments qu'il dérobe à notre affection, il les emploie à nous prouver la sienne d'une manière plus efficace et plus sainte. Oui, Marie, nous sachant heureuses toutes deux ici-bas, il supplie Dieu chaque jour de nous continuer ce bonheur dans ce monde et dans l'autre.

— Oh! maman, vous ne savez pas combien je suis ravie de ce que vous me dites! J'aimais déjà bien mon père, mais maintenant je l'aime encore mieux, et je sens que l'espèce de contrainte qu'il m'imposait s'efface tout à fait dans mon cœur. C'est que maintenant je vois combien il a su se sacrifier à votre bonheur, combien il a su se dévouer à vous, qui le méritez si bien! Tenez, une preuve encore : vous savez bien, maman, quand mon frère parlait de ce voyage à Paris tous les hivers... j'ai été, je vous l'avoue, un peu chagrine de voir qu'il n'y fallait plus penser, parce qu'enfin, maman, moi, je n'ai jamais été ni au bal ni à l'Opéra, et je m'en faisais une grande fête! Eh bien! maman, je vous l'avoue, j'ai cru alors, bien à tort, que c'était mon père qui s'était opposé à ce voyage, tandis que maintenant, maman, je croirais assez que c'est vous qui en avez détourné mon père, et que c'est encore un sacrifice qu'il vous a fait.



La Vitesse et tom Crimpa. — PAGE 116.

— Oui, Marie, c'est un sacrifice qu'il m'a fait; et tu ne m'en veux pas, pauvre enfant, de te priver des plaisirs de ton âge?

— Moi, moi, maman! eh! ne suis-je pas avec vous? Les plaisirs de mon âge!... mais en est-il d'autres que d'être près de vous, à chaque heure, à chaque minute? Et si j'aime tant mon père à cause des sacrifices qu'il fait à ce que vous appelez votre sauvagerie, c'est que moi je jouis de cette sauvagerie. Et puis enfin, maman, le monde... mon frère en fait de grands récits! Mais que cela doit être froid et glacial! Sur qui compter? à quelles affections croire? Enfin, quand je sors de votre salon ou quand j'y entre, je suis bien sûre de l'impression que je laisse ou de celle qui m'attend. Serait-ce donc ainsi dans le monde?... Oh! non, sans doute. Car, auprès de vous, si mon cœur bat plus vite, c'est de joie ou d'amour; dans le monde, ce serait de crainte et d'angoisse. Tenez, maman, j'ai parlé d'Opéra et de bal, un peu comme je vous parle de ces grands voyages que nous lisons l'hiver. A m'entendre m'extasier sur ces courageux aventuriers, on me croirait intrépide et prête à partir, et je mourrais de frayeur s'il fallait me mettre en route. Eh bien! entre nous, les voyages sont bons à lire, et l'Opéra est bon à désirer, mais voilà tout. Aussi, chaque jour je demande à Dieu qu'il daigne me continuer le bonheur dont il me comble, en nous laissant toutes deux dans la vie paisible et ignorée que nous nous sommes faite.

— Mon ange de Marie, dit madame de Vaudrey en embrassant sa fille, Dieu m'a bénie en t'envoyant près de moi.

Imprimé par H. Bidot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.

CHAPITRE LXIV.

EXPIATION.

SCÈNES DIALOGUÉES.

(1817.)

PERSONNAGES.

Le comte DE VAUDREY.
La comtesse DE VAUDREY.
Mademoiselle DE VAUDREY.
LA VITESSE.
JÉROME, courrier du marquis de Belval.
DUVAL, secrétaire du comte.

Cette scène se passe au château de Vaudrey, dans la cour du chenil.

LA VITESSE (à un valet de chiens qui est dans le chenil). — Eh bien! alors, tu n'as qu'à découpler les chiens et faire desseller les chevaux; M. le comte a donné contre-ordre. (A Jérôme.) Je n'en reviens pas... en vérité, je n'en reviens pas. Comment! M. le comte ne chasse pas aujourd'hui! par un si beau temps! Pourtant j'ai fait le bois avec Ravageot, et j'ai détourné un dis-cors! Il ne chasse pas!..... depuis cinq ans, voilà la première fois que ça lui arrive. C'est extraordinaire! il y a quelque chose là-dessous. Il ne chasse pas! c'est inconcevable!

JÉROME. — C'est peut-être cette grosse lettre que je viens d'apporter de Belval qui est cause de cela...

LA VITESSE. — C'est bien possible; et M. le vicomte Alfred, qui vient, lui, de partir pour Paris à l'instant même, en toute hâte, sans emmener ses gens; il n'a pris que son valet de chambre et son courrier. Encore une fois, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, mon vieux Jérôme.

JÉROME. — Tout ce que je sais, c'est que ce matin à sept heures, M. le marquis, qui venait de recevoir un exprès de Paris, m'a dit: Tu vas monter à cheval; il y a quinze lieues d'ici à Vaudrey par la traverse; dût ton cheval être fourbu en arrivant, il faut que cette lettre soit remise à M. le comte de Vaudrey avant midi.

LA VITESSE. — Tiens, voici M. Duval, le valet de chambre de M. le comte; il va nous apprendre du nouveau.

DUVAL (accourant). — La Vitesse, vous allez donner ordre au chef d'écurie de faire seller à l'instant le Glorieux pour Jérôme; vite! vite!

LA VITESSE. — Le Glorieux! le meilleur cheval de la vénerie, le cheval de prédilection de M. le comte, le cheval le plus vite de l'écurie! le cheval qui, de sa vie, n'a été enjambé que par M. le comte! vous vous trompez, monsieur Duval, c'est impossible! le Glorieux!...

DUVAL. — Si fait... c'est le Glorieux, et c'est justement parce qu'il est le plus leste et le meilleur que M. le comte le choisit; et vous, Jérôme, vous tâcherez d'aller plus rapidement encore que vous n'êtes venu, pour porter cette lettre à M. le marquis de Belval. Ah! voici cent écus que M. le comte vous envoie... Mais à cheval... à cheval!

JÉROME. — Cinq napoléons!... Monsieur Duval, vous remercierez bien M. le comte; vous...

DUVAL. — Oui, oui, mais à cheval; pour l'amour de Dieu, à cheval. (Ils sortent tous trois avec précipitation.)



Et cette fois, vous le jurez... librement, vous vous ferez religieuse. — PAGE 125.

L'ORATOIRE DU COMTE DE VAUDREY.

Le comte est assis près d'une table; il lit plusieurs lettres, et laisse de temps en temps échapper des exclamations de surprise et de joie. Le comte ne porte pas sa perruque chez lui; son crâne est chauve, découvert, et seulement garni aux tempes de quelques cheveux blancs. Sa figure est grasse et colorée. Il est vêtu d'une robe de chambre et d'un pantalon à pieds de flanelle grise.

LE COMTE. — Ce serait inouï... inespéré... quelle alliance! une maison souveraine! quel éclat pour mon nom!... Mais comment se fait-il que la première lettre de Belval se soit égarée? Il m'envoie aujourd'hui un exprès pour me dire que, depuis trois semaines, il attend ma réponse, et me renouvelle la même proposition, en me suppliant de me décider au plus vite. Ainsi, il y a trois semaines que j'aurais dû recevoir sa première lettre... trois semaines! que de temps perdu! pourvu qu'il ne soit pas trop tard..... Heureusement qu'Alfred est parti pour Paris! Tout ce que je craignais de lui, c'était un refus; mais non, il consent. C'est beaucoup, mais ce n'est pas tout. (Un long silence.) Allons! il n'y a que ce moyen... Oui, plus j'y réfléchis, plus je vois qu'il n'y en a pas d'autres. Et puis, moi, je n'avais pas considéré la question ainsi que mon chapelain vient de me la faire envisager. Or maintenant, cette raison secondaire devient pour moi plus influente que la première; ainsi, en tout état de cause, je prendrais la même détermination, puisque cela doit concourir à m'assurer encore davantage cette félicité éternelle dont, hélas! chaque jour je tâche de me rendre digne, et que, de plus, je rehausse|à jamais l'éclat de mon nom par cette alliance de mon fils avec une maison souveraine. Il n'y a donc pas à balancer. Les conditions que le chargé d'affaires du prince d'Arsberg me fait proposer par Belval sont énormes à la vérité; mais cela se conçoit: quoique la représentation un soit pas très-fastueuse dans les cours de principautés d'Allemagne, il faut, malgré cela, un état de maison princière; et les quatre cent mille livres de rente qu'on me demande d'assurer à mon fils en le mariant, joints à la fortune de la jeune princesse, ne feront que juste ce qu'il leur faudra pour assister convenablement. Il s'agit maintenant de décider ma fille et madame de Vaudrey. (Silence.) Eh bien! je ne vois ni pourquoi ni comment elles me refuseraient le seul sacrifice que je leur aie jamais demandé, surtout quand

ce sacrifice importe autant à mon salut et à l'illustration de ma maison. (Il sonne.) Et puis d'ailleurs, je veux que cela soit ainsi. (Entre Duval.) Duval, allez dire à une des femmes de madame de Vaudrey que je prie mademoiselle Marie de se rendre auprès de moi à l'instant. (Duval s'incline et sort.)

LE COMTE (relisant les lettres). — Il paraît que c'est à la cour, l'hiver passé, que la princesse a remarqué mon fils, qui s'était occupé d'elle, sans pour cela prétendre à un bonheur aussi inespéré. En vérité, cela m'a l'air d'un rêve, non pas que souvent pareille chose ne se soit vue : car notre maison compte dans ses alliances celles d'un prince et d'un duc souverain. Mais cela arrive d'une manière si inattendue... (Il réfléchit.) Encore une fois, je ne vois pas pourquoi ma fille se refuserait à prendre ce parti, puisque cela offre d'aussi grands avantages à moi et à son frère. Pourtant, pour m'assurer d'avance de son consentement, je suivrai l'avis de mon chapelain. (Entre Marie.) Mais la voici...(Marie est tout interdite, le cœur lui bat horriblement fort: c'est la première fois de la vie qu'elle se trouve ainsi seule avec son père.)

LE COMTE (toujours froid, impassible, mais avec une nuance d'affection). – Approchez-vous, Marie ; asseyez-vous là : j'ai à causer sérieusement avec vous... mais très-sérieusement, ma fille...

MARIE (s'approche timidement, baise la main de son père, et s'assied près de lui). — Je vous écoute, mon père.

LE COMTE (après quelques minutes de silence, pendant lesquelles il a paru se recueillir). — Dites-moi, Marie, si aujourd'hui il dépendait de vous de sauver la vie de votre père, et...

MARIE (se levant avec effroi et se jetant au cou de son père). — Grand Dieu !!! mon père !!!

LE COMTE. — Rassurez-vous, rassurez-vous, Marie ; laissez-moi achever. Si aujourd'hui, dis-je, il dépendait de vous de sauver mes jours, en vous vouant pour jamais à une vie de tourments et de chagrins, que feriez-vous ?

MARIE. — Je suis sûre que vous n'avez jamais douté de ce que je ferais, mon père.

LE COMTE. — Ainsi, sans balancer, vous vous sacrifieriez pour moi?

MARIE. — Mon père, je vous l'ai dit.

LE COMTE (d'un air solennel). — Vous le jureriez, ma fille?

MARIE (regardant le comte avec étonnement). — Oui, mon père, je le jurerais, si vous aviez besoin de ce serment pour être sûr que votre fille a appris de sa mère à connaître ses devoirs.

LE COMTE (montrant un Christ). — Enfin, mon enfant, vous le jureriez sur l'image du Sauveur des hommes?... Ainsi, vous le jurez !...

MARIE (avec candeur). — Oui, je le jure, je le jure. Mais permettez-moi de vous demander, mon bon père, pourquoi vous doutez ainsi du dévouement de votre fille, de votre Marie, qui serait si heureuse de pouvoir vous prouver combien elle vous chérit.

LE COMTE (l'embrassant au front). — Bien, Marie, bien ! je le vois, vous êtes ce que je pensais, vous êtes une noble et tendre fille, tout à fait digne de me comprendre, et qui méritez la confiance que je vais vous montrer. Eh bien donc, Marie, vous pouvez faire pour moi bien plus encore que de me conserver le peu de jours que Dieu me donne peut-être à passer sur cette terre de douleurs ; car vous pouvez contribuer à me rendre éternellement heureux, Marie, éternellement.

MARIE (étonnée, ne comprend pas). — Eternellement heureux ! et comment cela, mon père?

LE COMTE. — Oui, Marie, vous pouvez contribuer à m'assurer cette félicité éternelle qui est le but de tout chrétien, et que je m'efforce de mériter par une vie pieuse et toute en Dieu. Vous pouvez cela, Marie, non en vous vouant, comme vous m'avez juré de le faire, à une vie de tourments et de chagrins, mais au contraire en vous consacrant à une vie heureuse, douce et calme, qui vous rendrait digne aussi d'un bonheur éternel.

MARIE (toujours étonnée). — D'un bonheur éternel, mon père?

LE COMTE (un peu impatienté). — Vous allez me comprendre mieux, sans doute, et Dieu me saura gré, peut-être, de m'humilier ainsi devant mon enfant. Etant jeune, j'ai beaucoup failli, beaucoup péché, Marie ; mais la grâce est enfin venue luire à mon esprit égaré ; et, depuis bientôt huit ans, je tâche d'expier, par un sincère repentir, les fautes de ma jeunesse. Mais si mes prières sont entendues de Dieu, combien plus seraient entendues et exaucées celles d'une âme pure et candide comme la vôtre, Marie, qui chaque jour demanderait au ciel, pour son père, une place parmi ses élus !

MARIE. — Aussi, moi et ma mère, nous prions chaque jour pour vous, et avec ferveur, mon père...

LE COMTE. — Je le crois, ma fille, je le crois : mais quelle différence de prier ici, dans ce lieu mondain, sans avoir aucun droit à la bienveillance de Dieu, ou de prier dans une de ces saintes retraites, toutes remplies de sa présence, ou de prier enfin comme vous pourriez prier, si vous étiez la chaste épouse du Seigneur... Comprenez-vous, Marie?

MARIE (pâlissant). — Je comprends... mon père... je comprends...

LE COMTE (s'animant et avec conviction). — J'étais bien sûr que ma noble et tendre fille m'entendrait. Vous le voyez, Marie, quel avantage pour moi ! tandis que de mon côté j'implore le ciel pour la rémission de mes péchés, vous l'implorerez aussi pour moi de votre côté ! Et combien votre voix, à vous, ne sera-t-elle pas douce au Seigneur, votre voix à vous, fille sainte et adorable, qui vous offrez volontairement en holocauste pour expier les fautes passées de votre père ! Et croyez-moi, Marie, je sens là... un pieux instinct qui me dit que, touché de ce sacrifice sublime, Dieu ne refuserait pas à vos prières une place pour moi parmi ses élus... Oui, Marie, si vous faisiez cela pour moi, je finirais mes jours tranquille sur mon sort à venir et sur le votre ici-bas et là-haut... Oui, Marie, je mourrais avec cette conviction que j'ai bien mérité de Dieu, en assurant à jamais votre bonheur, en vous arrachant aux vanités périssables et aux dangereuses tentations de ce monde misérable. Vous comprenez tout cela, Marie, n'est-ce pas, ma fille, ma chère fille?

MARIE (qui n'a pas écouté le comte depuis la dernière réponse qu'elle lui a faite, dit avec douleur et accablement) : — Quitter ma mère !!!

LE COMTE. — Oui, ma fille, mais pour aller prier aux genoux de celui qui mérite et qui veut que tout soit sacrifié à son adoration... mais pour assurer à jamais le bonheur de votre père et le vôtre...

MARIE (les joues baignées de larmes). — Quitter ma mère ! O mon Dieu, mon Dieu, quitter ma mère !

LE COMTE (fait un mouvement d'humeur et dit d'un ton sec) : — Si les pieuses raisons que je viens de lui donner ne suffisaient pas à ma fille,... il en est une autre, quoique d'un ordre moins élevé, qui pourrait concourir à la persuader que ce qu'elle regarde peut-être comme un sacrifice, et ce que je regarde, moi, comme la chance la plus inespérée et la plus profitable pour son salut, assurerait, en outre, le bonheur et le sort à venir de mon fils ; en un mot, voici comment.

MARIE (essuyant ses yeux). — Je vous écoute, mon père.

LE COMTE (lui montrant la lettre du marquis de Belval). — Voici une lettre d'un de mes amis les plus dévoués ; dans cette lettre, il me propose pour mon fils (avec intention), pour l'héritier de mon nom, pour celui qui peut seul le transmettre à la postérité, il me propose enfin pour votre frère une alliance inespérée... Car il s'agit de lui donner pour femme la princesse d'Arsberg, dont l'oncle, prince régnant d'un des Etats d'Allemagne, est allié à la maison d'Autriche. En faveur d'une pareille union, je dois m'obliger de donner à mon fils quatre cent mille livres de rentes lors de son mariage, et de lui assurer après ma mort et celle de madame de Vaudrey (en prélevant pour vous une pension viagère de vingt mille livres), de lui assurer les trois cent mille livres qui nous resteront, et qui nous suffiront à peine pour tenir notre rang... Vous voyez donc, Marie, que, dans ce cas, il deviendrait fort difficile de vous trouver un sort convenable, car vous ne voudriez pas me voir, j'en suis convaincu, renoncer, à mon âge et pour vous doter, à des habitudes de bien-être que j'ai toujours eues ; et, d'un autre côté, ce serait une illusion que d'espérer de vous marier sans dot. Voilà quelle est cette autre raison ; je vous l'ai dit, Marie, quoique d'un ordre mille fois moins élevé que la première, elle a aussi, comme vous le voyez, une grande importance, puisqu'elle se rapporte à l'illustration de notre maison. Voilà ce qu'il en est, ma fille ; je ne vous ai rien caché, bien sûr que vous méritiez toute ma confiance, et que vous sauriez vous en montrer digne.

MARIE. — Je sais, mon père, que n'ayant ni richesses ni beauté je ne me marierai jamais... Je consens donc avec joie, avec bonheur, et sans aucune arrière-pensée de chagrin, je vous le jure, à ce que vous donniez à mon frère, que j'aime de toute mon âme, la part de fortune à laquelle je pouvais prétendre... Mais, mon père... (se jetant aux genoux du comte) mon bon père, par grâce, ne me séparez pas de ma mère... ne me faites pas quitter ma mère...

LE COMTE (sévèrement). — Comment... vous hésitez... vous osez hésiter... quand vous me l'avez juré...

MARIE (toujours à genoux). — Mais, mon père, quitter ma mère !... pensez donc ce que c'est... mon Dieu, pensez-y donc... la laisser seule, toute seule... mais cela est impossible !... Qui me remplacerait auprès d'elle ?... personne... personne...

LE COMTE. — Et qui vous remplacera au pied des autels ?... et qui priera pour assurer le salut de l'âme de votre père, enfant parjure et dénaturée ?... personne ! personne...

MARIE. Mais, mon Dieu ! si, moi, moi, je prierai pour vous à chaque heure, à chaque minute, moi et ma mère nous prierons ; mais ne nous séparez pas. Vous ne savez donc pas ce que je suis pour elle et ce qu'elle est pour moi ?... Vous ne savez donc pas que la vie de l'une est la vie de l'autre... Mais si, mon père, mon bon père, vous savez cela... Vous savez qu'on ne retire pas ainsi une fille à sa mère... vous savez que cela ne se peut pas, que ma mère en mourrait... et vous ne voulez pas faire mourir ma mère !

LE COMTE. — Ainsi, quoique vous m'ayez juré par le Christ de vous vouer à une existence de chagrins et de tourments pour me sauver la vie dans ce monde périssable, vous hésitez à cette heure, qu'il s'agit de ma vie éternelle ; vous hésitez, quand vous pouvez m'assurer le bonheur des élus !

MARIE. — Mais il faut pourtant aussi songer à ma mère... Dieu ne me l'a

pas donnée pour qu'on la tue en m'arrachant de ses bras... Dieu ne peut pas vouloir non plus qu'on fasse mourir de chagrin une mère comme ma mère !

LE COMTE. — Il vaut mieux, n'est-ce pas, que cela me coûte ma félicité éternelle... à moi ? Ainsi, moi qui comptais sur ce sacrifice de votre part, puisque c'en est un à vos yeux, pour finir mes jours en paix, je vais désormais vivre de doutes, d'angoisses et de tortures... Malheureux père ! qui ai cru au serment sacré de ma fille... tandis que ma fille est parjure !...

MARIE. — Je ne suis pas parjure, mon père... m'en préserve le ciel ! Mais vous m'avez dit : « Ma fille, jurez-moi que vous vous dévouerez à une vie de souffrances pour sauver mes jours. » Je vous l'ai juré, mon père ; je vous le jure encore... Pour sauver vos jours, rien au monde ne m'arrêterait... j'oublierais, je crois, ma mère... oui !... pour sauver vos jours, tandis que...

LE COMTE (l'interrompant avec violence). — Mais, encore une fois, malheureuse enfant, est-ce donc parce qu'il s'agit de la vie éternelle que vous hésitez à tenir votre serment ?... Vous vous sacrifieriez pour me conserver quelques années d'existence qui me restent... et vous refusez de le faire pour m'assurer la félicité éternelle ! Et, d'ailleurs, n'est-ce pas aussi sauver ma vie de ce monde, que de changer en certitude de bonheur le doute cruel et poignant qui, maintenant, viendra m'épouvanter chaque jour !... que de m'empêcher de mourir de regrets de voir mon fils, l'héritier de mon nom, manquer une alliance inespérée, qui lui ouvrait l'avenir le plus brillant !... Allez, allez, fille parjure... foulez aux pieds votre serment, Dieu vous maudira... car vous êtes sans foi !...

MARIE. — Mon père... écoutez-moi.

LE COMTE. — Non, non... je ne vous connais plus ; et si vous n'accomplissez pas votre promesse... je vous maudis, entendez-vous ?... Je vous maudis...

MARIE (toujours agenouillée). — Grâce !... grâce !... mon père.

LE COMTE. — Eh bien, ferez-vous ce que vous m'avez juré ?

MARIE. — Mais ma mère ?...

LE COMTE. — Prenez-y garde, malheureuse enfant... songez ce que c'est... que la malédiction d'un père... Songez-y bien... consentez-vous ?

MARIE (à mains jointes). — Par pitié pour ma mère !...

LE COMTE (levant les mains). — Alors donc, puisque tu méconnais ton serment, puisque tu profanes le nom du Sauveur par un parjure... sois...

MARIE (se relève avec effroi, met la main sur la bouche de son père). — Non ! non ! je consens... mon père... je consens à tout.

LE COMTE (la prenant par le bras et la menant au pied de sa croix). — Et cette fois vous le jurez... librement vous vous ferez religieuse...

MARIE (avec accablement). — Je le jure donc... mais priez pour ma mère, car elle va bien souffrir !

LE COMTE (l'embrassant). — Ah ! Marie, Marie, vous ne sauriez croire combien vous me rendez heureux, et quel calme je ressens en ce moment qui fixe mon avenir. Marie, Dieu vous bénira... Dès ce jour vous avez gagné à jamais le ciel, en assurant à jamais le bonheur de votre père et de votre frère ; que ce soit votre plus douce récompense... sainte fiancée du Seigneur.

MARIE. — Et maintenant... que deviendra ma mère ?..

LE COMTE. — Écoutez-moi, Marie. Ce que vous venez de me promettre, il faut que pendant quelques jours encore votre mère l'ignore ; car... (A ce moment, madame de Vaudrey ouvre brusquement la porte de l'oratoire ; elle est très-pâle, très-agitée. Le comte reste stupéfait. La comtesse jette sur lui et sur sa fille un regard scrutateur. A la vue de la comtesse, Marie s'est jetée dans ses bras en s'écriant) : — Ma mère !

LA COMTESSE (l'embrasse, et, se contraignant, lui dit) : — Mon enfant, j'aurais à causer avec M. de Vaudrey d'une affaire très-importante ; laisse-nous... Attends-moi là... dans la bibliothèque. (Marie embrasse encore sa mère, s'approche de son père et lui baise la main.)

LE COMTE (à voix basse à Marie, mais d'un ton significatif.) — Songez-y bien !

MARIE. — Vous avez ma promesse, mon père. (Marie embrasse encore sa mère, et sort.)

LE COMTE ET LA COMTESSE.

La comtesse, très-agitée, s'appuie sur le bras d'un fauteuil, et regarde le comte en silence.

LE COMTE (avec humeur). — J'ose croire, madame, que vous avez assez respecté les convenances... pour ne pas vous être oubliée au point de venir surprendre le secret d'un entretien qui ne regardait que moi et ma fille, et que vous ne vous êtes pas permis...

LA COMTESSE (l'interrompant vivement). — Si, monsieur, si... je me suis permis cela. Apprenez que, pour la première fois de votre vie, vous demandiez ma fille... j'ai voulu savoir ce que vous vouliez faire de mon enfant... et je le sais... je suis arrivée trop tard ; mais enfin je sais tout...

LE COMTE (froidement). — Eh bien ! madame, vous savez donc ce que, par condescendance pour vous, j'aurais voulu céler pendant quelques jours encore afin de vous l'apprendre avec ménagement. Vous savez que ma fille m'a juré de se faire religieuse pour assurer mon salut, le sien, et l'établissement de mon fils... voilà tout.

LA COMTESSE. — Voilà tout !!!

LE COMTE. — Je conçois, madame, que cette séparation vous est désagréable ; mais je ne pense pas que vous vouliez sacrifier les avantages positifs qui en résultent au désir de vous éviter... un désagrément.

LA COMTESSE (avec amertume). — Un désagrément !... Oh ! sans doute, ce n'est qu'un désagrément... Je suis si peu conciliante aussi... Après tout, que veut-on ?... m'arracher ma fille... eh bien ! au pis, que peut-il m'arriver ?... qu'elle meure de désespoir d'être séparée de moi... ou que je meure de désespoir d'être séparée d'elle... que je meure dans une agonie solitaire... sans pouvoir fixer mes yeux éteints sur les siens, pour oublier la mort, en regardant une dernière fois mon enfant... encore une fois, tout cela n'est qu'un simple désagrément à vos yeux... Oh ! sans doute... et vous ne mentez pas. Non ! votre cœur est ainsi fait, que vous pensez ce que vous dites là... Mais savez-vous que le prêtre qui vous absoudrait d'un projet aussi criminel que celui que vous méditez compromettrait étrangement votre salut... monsieur ?

LE COMTE. — J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, madame, qu'à mon chapelain seulement je reconnaissais le pouvoir de me parler de mon salut et de diriger mes actions et mes pensées vers ce but. Veuillez donc m'apprendre, madame, quelles sont vos intentions relativement à mademoiselle de Vaudrey.

LA COMTESSE. — Eh bien ! monsieur, mes intentions sont de m'opposer, par tous les moyens possibles, par toute mon influence de mère, et de mère aimée, à ce que ma fille soit sacrifiée d'une manière aussi horrible ; mon intention est d'en appeler à l'honneur et à la délicatesse de mon fils, qui ne souffrira jamais une pareille atrocité : car, j'en suis sûre, monsieur, il ignore vos projets.

LE COMTE. — En effet, madame, il sait seulement qu'on me propose cette alliance pour lui ; mais il ignore à quelles conditions.

LA COMTESSE. — Dieu soit béni ! ma fille est sauvée ; je connais le cœur de son frère.

LE COMTE. — Je dis comme vous, madame, Dieu soit béni, ma fille est sauvée, car elle a le cœur trop noble pour être parjure à une promesse jurée sur Dieu.

LA COMTESSE. — Silence, monsieur, ne blasphémez pas ! ne rendez pas Dieu complice de vos ruses hypocrites, de votre insatiable orgueil et de votre odieux égoïsme. Tenez, monsieur, le ciel m'est témoin que jamais je n'ai parlé de vous à mes enfants, et surtout à ma fille, que pour l'engager à vous aimer et à vous honorer. J'ai menti à la vérité et à moi-même en palliant vos torts sans excuses, et en vous peignant comme sans cesse occupé de mon bonheur et du sien. J'ai su lui déguiser votre froideur et votre éloignement, en donnant un prétexte honorable à l'indifférence criminelle que vous témoignez à vos enfants et à moi, qui vous ai voué ma vie, ma jeunesse, mes espérances, et qui n'ai jamais reçu de vous que mépris et dédains. Écoutez-moi bien, monsieur, nous sommes tous deux dans un âge et dans des circonstances tels, que ce que je vais vous dire n'est pas un reproche vulgaire et indélicat, mais bien un fait qu'il m'est nécessaire de constater, afin de vous faire honte de votre conduite cruelle et déloyale. Il y a trente-cinq ans, monsieur, que moi, moi... qui vous valais par la naissance, que moi qui vous apportais une fortune six fois plus considérable que la vôtre, j'ai été séduite par des promesses menteuses, et que j'ai lié mon sort au vôtre. Eh bien ! oserez-vous nier, monsieur, que, les premiers mois de notre mariage exceptés, vous ne vous soyez pas conduit à mon égard de la façon la plus cruelle et la plus révoltante ? Oserez-vous nier mes droits à la disposition de notre fortune ? oserez-vous...

LE COMTE (l'interrompant froidement et avec componction). — Quant à vos droits à disposer de notre fortune, madame, vous n'en avez aucun, et moi seul en suis le dispensateur. Si vous en doutez, consultez vos gens d'affaires. Quant à mes torts envers vous, je ne chercherai pas à les nier, madame. Dans ma jeunesse, dans mon âge mûr, dans ma vieillesse, j'ai péché, j'ai beaucoup péché ; ma conduite a été mondaine, immorale, impie ; j'ai outragé les liens du mariage, j'ai cherché le bonheur ailleurs que dans l'affection de ma femme et de mes enfants, j'ai cherché des plaisirs impurs dans des voluptés criminelles, j'ai payé par la froideur et le dédain votre amour et votre dévouement. Je sais cela, madame : et c'est parce que je suis convaincu de cela, que, depuis longtemps, à chaque heure, à chaque minute du jour, j'implore la miséricorde céleste en priant Dieu de me pardonner mes erreurs passées ; c'est pour cela, madame, que, sentant toute l'énormité de ma conduite, et n'osant me croire digne de la clémence du ciel, j'ai supplié ma fille de se dévouer pour moi : car je suis sûr que les prières d'une chaste et sainte épouse du Seigneur seront plus écoutées de Dieu que celles d'un pécheur indigne comme moi. Et, puisque vous me rappelez les premiers temps de notre union, vous me donnez, madame, une occasion que

j'aurais peut-être longtemps cherchée. En un mot, j'ai un aveu à vous faire... Je fus bien coupable! oh! bien coupable! Mais Dieu est miséricordieux, et j'espère que vous le serez aussi, madame; car mon chapelain m'a dit que l'assurance de votre pardon serait un grand pas de fait vers la rémission, et qu'il fallait suivre ce précepte de l'Écriture : « Humiliez-vous devant celui que vous avez offensé. »

LA COMTESSE (respirant à peine). — Parlez, parlez, monsieur; que voulez-vous dire, qu'avez-vous à m'apprendre?

LE COMTE (se recueille et parle très-lentement, en hésitant, car il rassemble ses souvenirs avec peine). — Vous vous rappelez, madame, que lorsque je vous vis pour la première fois dans l'Inde, c'était... je ne me souviens plus si c'était à l'île de France... ou à Gondelour...

LA COMTESSE (très-vite). — C'était à Gondelour, monsieur, à Gondelour.

LE COMTE. — Oui, oui, à Gondelour; c'est que ma mémoire est en vérité si affaiblie, que les dates et les lieux se confondent dans ma tête.

LA COMTESSE (avec anxiété). — Mais dites... monsieur, dites donc...

LE COMTE. — Oui, c'était à Gondelour que je vous vis pour la première fois, madame. Je vous apportais la nouvelle de la mort d'un capitaine de vaisseau anglais dont j'avais pris la frégate à l'abordage; ce capitaine de vaisseau...

LA COMTESSE (dans une horrible angoisse). — C'était sir Georges Gordon, monsieur; mais, au nom du ciel, après... après...

LE COMTE. — Oui, c'était sir Georges Gordon; il commandait une frégate qui s'appelait... qui s'appelait... je ne me souviens plus du nom de cette frégate.

LA COMTESSE. — Mais qu'importe ce nom, monsieur? après... après...

LE COMTE (reste un moment silencieux, et reprend, toujours très-lentement). — Ah!... c'était *le Lively*, la frégate *le Lively*. J'avais connu ce sir... ce sir Georges Gordon en France, à Versailles...

LA COMTESSE. — Monsieur, vous me faites frémir.

LE COMTE (après une pause). — Mais avant d'en venir au pénible aveu que j'ai à vous faire, madame, je dois vous exposer avec repentir et résignation dans quels sentiments je vous ai épousée, car cette preuve d'humilité me sera comptée là-haut.

LA COMTESSE. — Cela est inutile, monsieur, car je prévois que vous ne m'apprendrez rien que de bien triste... D'ailleurs, je suis venue ici pour vous parler de ma fille, monsieur, pour défendre ses droits, que vous voulez indignement sacrifier... et non pour entendre votre confession...

LE COMTE. — Et vous l'entendrez pourtant, madame: car lorsque vous l'aurez entendue en ce qui vous concerne... peut-être concevrez-vous combien j'ai besoin d'appui auprès de Dieu, et si les prières de ma fille sont de trop pour me mériter le pardon d'une conduite aussi misérable; et puis, pour que vous m'accordiez le pardon que j'ose espérer de vous, il faut bien que vous sachiez tout le mal qu'hélas! je vous ai fait...

LA COMTESSE. — Mais, monsieur, c'est une horrible torture que vous m'imposez.

LE COMTE. — Ce n'est pas à vous de souffrir... mais à moi, madame, à moi qui vous ai offensée, qui vous ai trompée, car j'avoue à ma honte que, lorsque je résolus de m'unir à vous, je fus bien plutôt poussé par la cupidité qu'enflamma votre fortune considérable que par ce qu'on appelle l'amour... et que je pensais bien plus à m'assurer une brillante position à l'abri des événements que je prévoyais devoir se passer en France, qu'à m'occuper de votre bonheur futur, puisque je me promettais intérieurement de continuer ma vie coupable, quoique uni à vous par les liens sacrés du mariage... Hélas! me pardonnez-vous, madame?...

LA COMTESSE (essuyant une larme). — Je vous pardonne, monsieur... depuis longtemps cela était pour moi une présomption; j'avais cru pourtant... que d'abord... mais non... non... cela n'est plus un doute maintenant, et je vous remercie de me désabuser;... oui... je vous pardonne, monsieur.

LE COMTE. — Je rends grâce à Dieu et à vous, madame, de votre indulgence, et votre bonté m'encourage, car il faut tout dire... tout dire... la franchise seule peut nous sauver... écoutez-moi donc encore... Voyant votre attachement pour sir Georges résister à mes soins, je voulus vous détacher de lui à tout prix... et lorsque vous m'apprîtes qu'il vous avait juré de ne plus jouer...

LA COMTESSE (affreusement pâle). — Au nom du ciel, monsieur, qu'allez-vous dire?... vous m'épouvantez...

LE COMTE. — Hélas! madame, je ne pus résister à une joie maligne en pensant que j'avais entre les mains de quoi vous prouver qu'il avait manqué à sa promesse... (La comtesse respire.) Oui... et j'usai de dissimulation et de subterfuge en ayant l'air d'être étranger à la révélation qu'on vous fit, tandis que c'était moi qui vous la faisais faire par un coureur que j'avais alors... Hélas! vous le voyez, madame, je fus bien coupable.

LA COMTESSE (se rassurant). — En effet, monsieur, vous m'avez bien indignement jouée, c'était une ruse bien lâche! mais après tout, monsieur, je vous pardonne; car, au moins, vous n'avez pas été jusqu'à la calomnie... et, je vous l'avoue, cette idée... ah! monsieur, cette idée m'épouvantait.

LE COMTE. — Pourtant, madame, j'ai besoin de toute votre miséricorde, car j'ai été calomniateur; hélas! oui... un indigne calomniateur, d'autant plus indigne que celui que je calomniais n'était plus, et ne pouvait se défendre... Mais cela... me le pardonnerez-vous, madame?

LA COMTESSE (pâlissant d'effroi). — Que voulez-vous dire, monsieur?

LE COMTE. — Voyant, madame, que le manque de promesse de sir Georges ne suffisait pas pour vous détacher de lui... j'imaginai...

LA COMTESSE (se cachant la figure dans ses mains). — Ah! pas un mot de plus...

LE COMTE. — J'ai péché, madame: l'aveu de ma faute est déjà un commencement de la punition que j'ai méritée; j'aurai donc le courage de tout dire.

LA COMTESSE. — Oh! assez... par pitié... assez!!!

LE COMTE. — Hélas! donc, pour vous détacher entièrement de sir Georges, j'imaginai de vous dire que sir Georges vous avait calomniée à mes yeux, en me confiant que vous aviez été .. j'ose à peine prononcer ce mot impur, que vous aviez été... sa maîtresse.

LA COMTESSE (joignant les mains). — Mon Dieu, tu l'entends!...

LE COMTE. — Et cela n'était pas vrai, non, et j'avoue que j'ai misérablement menti, car jamais sir Georges ne me parla de vous qu'avec le respect le plus profond... Hélas! madame, me pardonnerez-vous de vous avoir ainsi trompée?...

LA COMTESSE (anéantie). — Je ne résisterai pas à cela... j'en mourrai... Et j'ai pu croire cela de vous, Georges!... j'ai pu vous méconnaître à ce point... oh! je suis bien punie...

LE COMTE (se met à genoux sur son prie-Dieu). — Grâces te soient rendues, mon Dieu... tu m'as donné la force de confesser mes torts... Voici enfin ma conscience libre de ses souillures... C'est avec bonheur que je l'élève vers toi, et que je te remercie: car je me sens bien soulagé par cet aveu... (La comtesse pousse un cri déchirant, et tombe évanouie par terre. Le comte se retourne et se relève.) Mon Dieu... madame de Vaudrey... elle se trouve mal... Holà, quelqu'un. (Il court à la porte et l'ouvre.) Quelqu'un... quelqu'un...

MARIE (entre sans voir sa mère, qui est cachée par un prie-Dieu. — Qu'y a-t-il, mon père?... Ma mère m'avait dit d'attendre ici près, dans la bibliothèque... Je vous ai entendu appeler... me voici, qu'y a-t-il?... (Apercevant sa mère.) Maman... oh! Dieu!...

LA COMTESSE (d'une voix éteinte). — Ma fille... Marie!

MARIE. — Maman... me voici... me voici, ma bonne mère! (Le comte et Marie aident la comtesse à s'asseoir. Elle est quelque temps à revenir à elle... puis elle regarde çà et là d'un air égaré. En apercevant le comte, elle jette un cri d'horreur et cache sa tête dans le sein de sa fille.)

LE COMTE. — Madame... remettez-vous... cette indisposition sera passagère.

MARIE. — Maman... oh! maman, rassurez-nous... rassurez-nous... par un mot... Qu'éprouvez-vous?... (On entend la comtesse pousser des sanglots étouffés; après quelques minutes de silence, elle relève la tête; ses joues sont colorées, son cœur bat avec force, elle essuie ses yeux, et dit d'une voix assez calme ce qui suit.)

LA COMTESSE. — Cela ne sera rien, mon enfant... rien, absolument rien... C'est qu'au moment, vois-tu, de prendre une détermination aussi grave que celle dont je viens de convenir avec M. de Vaudrey, l'émotion... le regret... Mais dis-moi, mon enfant... tu as donc promis, juré, d'entrer au couvent?...

MARIE. — Cela est vrai... je l'ai juré, ma mère...

LA COMTESSE. — Et tu tiendras ta promesse, mon enfant?

MARIE. — Maman... je l'ai juré.

LA COMTESSE. — Il faudra donc nous quitter... ne plus nous voir... les journées vont nous être bien longues, Marie.

MARIE (pleurant). — Oh! je le sais, ma mère... je le sais... mais souvenez-vous de votre leçon... rappelez-vous ce que vous me disiez encore hier: « Dût-il t'en coûter des larmes de sang, tiens la promesse que tu as faite. » Et puis, en agissant ainsi, j'assure le salut de mon père... et le bonheur de mon frère..

LA COMTESSE. — Et mon bonheur à moi... Marie!

MARIE (à son père, d'un ton déchirant). — Ah! répondez à cela, mon père...

LA COMTESSE. — Dis-moi... mon enfant... as-tu bien songé que tu quittais pour toujours le monde?

MARIE. — Le monde!... ce n'est pas le monde que je quitte... c'est vous

LA COMTESSE. — Enfin, tu sacrifies les plaisirs de ton âge... la brillante position qu'un mariage aurait pu t'assurer... tu te voues à jamais à l'isolement, à la solitude. Crois-moi... Marie, réfléchis encore... Si tu conservais le moindre regret de quitter le monde... ta mère pourrait te délier de ton serment, mon enfant...

LE COMTE. — Madame...

MARIE. — Je n'ai songé qu'à une chose, je n'ai qu'un seul chagrin, qu'un seul regret, qu'un seul désespoir... celui de vous quitter, ma mère.

LA COMTESSE. — Pas d'autre, Marie... c'est le seul?

MARIE. — Oh! le seul... Dieu le sait, c'est le seul.

LA COMTESSE. — Encore une fois, le monde?

MARIE. — Mais je ne connais pas le monde... moi, je ne connais que vous... je n'aime que vous... je ne regrette que vous.

LA COMTESSE (l'embrassant). — Eh bien donc! rassure toi, mon enfant, calme-toi... Je vois avec orgueil que tu es digne de moi... c'est bien, Marie, c'est noble et beau de tenir la promesse qu'on a jurée.. aussi tu la tiendras, ma fille... et pourtant nous ne nous séparerons pas.

MARIE. — O ma mère!... comment?...

LA COMTESSE (l'embrassant encore). — Mon enfant, je voulais t'éprouver; je viens de causer de cela avec M. de Vaudrey, et je partage son avis... Oui, d'après tes goûts et ton caractère, la retraite te convient mieux (mouvement du comte); et puis cela facilitera le mariage de ton frère, et cette alliance est fort belle... et fort désirable... Et puis aussi tes prières, à toi, pauvre ange exilé sur la terre, seront bien accueillies de Dieu, et assureront le salut de ton père, et le tien aussi, ma fille, et le tien... Mais M. de Vaudrey et moi avons pensé à une chose, vois-tu, Marie; les soins de son salut, ses pratiques religieuses, lui prennent tous ses instants, et lui laissent à peine le temps de donner quelques minutes chaque jour aux affections terrestres... Nous le voyons fort peu, tu le sais; aussi, il est assez bon pour consentir à ce que je t'accompagne au couvent, d'abord pendant les premiers mois de ton noviciat... et plus tard... nous verrons.

LE COMTE. — Madame...

MARIE (avec joie). — Il serait possible... maman!

LA COMTESSE. — Oui, mon enfant... je t'accompagnerai dans le couvent que nous choisirons pour toi; c'est convenu avec M. de Vaudrey...

LE COMTE. — Je m'étonne, madame, que vous oubliiez. .

LA COMTESSE. — Je n'oublie pas, monsieur, la promesse que je vous ai faite. Grâce au ciel, votre santé est parfaite; mais du moment où vous souffririez, du moment où mes soins vous seraient nécessaires, je reviendrais près de vous; cela est bien entendu. Ainsi, Marie, mon enfant, remerciez votre père; c'est encore un sacrifice qu'il nous fait à toutes deux.

MARIE (baisant la main de son père). — Mon bon père, pardonnez à votre fille d'avoir un seul instant méconnu votre volonté. Croyez bien que je me montrerai digne de cette sainte mission que j'accepte avec reconnaissance. Oui, mon père, et c'est avec la plus grande ferveur que j'adresserai pour vous mes prières à Dieu, qui les exaucera, si j'en crois mon cœur et mes vœux.

LE COMTE. — Ma chère Marie, que Dieu vous entende!...

LA COMTESSE (se levant). — Donne-moi ton bras, Marie, je me sens un peu faible. Mais non, mais non, je puis marcher seule.

La comtesse fait quelques pas avec Marie, puis la laisse et revient auprès du comte, qui reste comme étourdi de ce coup imprévu.

LA COMTESSE (à voix basse au comte, et d'un ton ferme). — Ma résolution est irrévocable, monsieur, et mon pardon est à ce prix. Votre vue me serait désormais trop odieuse pour pouvoir la supporter. Tout est rompu entre nous. Seulement, si vous tombez malade, je vous l'ai dit, je ferai mon devoir... Enfin, quoique je vous tienne pour le plus lâche et le plus infâme des hommes!... je vous pardonne, monsieur. (La comtesse rejoint Marie, et sort avec elle.)

LE COMTE (seul, reste longtemps pensif). — Elle m'a pardonné, toujours! quoiqu'elle fût outrée... je m'attendais bien à cette scène désagréable. Mais mon chapelain m'avait dit de faire d'abord cet aveu à celle que j'avais trompée, et que la rémission qu'il pourrait me donner ensuite serait plus entière... Je l'avoue, cet aveu me pesait à faire... Aussi, maintenant, je me sens plus libre; c'est comme une dette que j'aurais payée... et puis, ma fille va prier pour moi. Ah çà! madame de Vaudrey l'accompagnera-t-elle? je ne le crois pas. Elle a pris cette résolution dans un premier mouvement de colère... elle ne la tiendra pas. Eh bien! au fait, si elle me promet de revenir si je suis malade, après tout, je suis bien sûr qu'elle reviendra... Or, tant que je serai en santé, à quoi me sert-elle ici? à rien pour mon salut... Je la vois à l'heure des repas, et c'est plutôt une contrariété qu'un plaisir; car j'aimerais mieux dîner seul. Tout sera d'ailleurs selon la volonté de Dieu... Ah! cette scène m'a lassé... je me sens fatigué... (Le comte s'étend dans son fauteuil.) Ma fille religieuse! quelle expiation pour moi! les prières de cette âme si pure... si angélique... Dieu les entendra... oh! oui, il les entendra, et, en leur faveur, il me donnera une place parmi ses élus. Mon chapelain m'a dit des effets prodigieux de ces sortes d'expiations, et de cette manière il ne me reste plus le moindre doute sur ma participation aux joies célestes. (La voix du comte devient de plus en plus lente. Il s'endort peu à peu.) De mon côté, je travaille à me rendre digne de cette félicité éternelle... Et puis encore aujourd'hui, j'ai bien mérité de Dieu... en faisant cet aveu avec courage... J'ai suivi la parole de l'Ecriture : « Implorez ceux que vous avez offensés. » Oui... je sens en moi une béatitude... un grand espoir qui me dit que je serai parmi les élus... ma fille priera pour moi... et puis... ma maison alliée... d'une maison souveraine... et... (Le comte s'endort tout à fait.)

CHAPITRE LXV.

LE VICOMTE ALFRED DE VAUDREY A MADEMOISELLE MARIE DE VAUDREY.

« Paris, décembre 1817.

« Vous ne sauriez croire, ma bonne Marie, combien votre lettre m'a causé à la fois de peine et de plaisir... C'est donc tout à fait de votre plein gré et par une irrésistible vocation que vous entrez dans le couvent de***. Pour moi, tout est dans cette assurance de votre part, car je vous jure, chère et tendre sœur, que s'il avait fallu acheter les immenses avantages qui me sont offerts par une seule de vos larmes ou un seul de vos regrets, je n'aurais pas hésité un instant à renoncer à l'alliance inespérée qu'on me propose... et avec elle à toutes les chances d'un bonheur à venir. Lorsque mon père me parla d'abord, à Vaudrey, de cette union, il ne me dit pas un mot des conditions expresses que le chargé d'affaires du prince y mettait; je l'ai seulement appris ici par les notaires. Si votre vocation n'était pas aussi profonde, aussi décidée qu'elle me paraît l'être, je tâcherais bien de vous en faire revenir; mais il y a tant de persuasion, tant de pieuse et sincère détermination dans votre lettre, que maintenant je regarderais presque comme une mauvaise action toute tentative à ce sujet.

« Excellente sœur, vous regrettez, dites-vous, que cette vocation soit autant selon votre cœur et selon votre goût, parce que cela vous prive du plaisir que vous éprouveriez à me sacrifier quelque chose, et à contribuer ainsi à mon bonheur... Et moi aussi, je regrette que cette vocation soit selon votre cœur; car, en vous, Marie, je perds une amie bien tendre, bien dévouée, que j'aurais présentée un jour à ma femme avec autant d'orgueil que de joie. Oui, je vous perds, Marie, car, une fois au couvent, vous êtes à jamais séparée du monde dans lequel je suis destiné à vivre.

« Je vous l'avoue, je n'ai pu résister au désir de montrer votre lettre à la princesse... Je ne vous dirai qu'une chose qui prouve bien en faveur de votre cœur et du sien, c'est qu'elle a pleuré, bien pleuré en lisant cette lettre, Marie... car elle a tout de suite compris ce qu'elle perdait en vous.

« Et moi qui, dans mon dernier séjour à Vaudrey, il n'y a pas six semaines, pensais, au contraire, à vous procurer quelques distractions! car, entre nous, pauvre sœur, depuis votre enfance, vous avez, à bien peu de différence près, mené la vie retirée d'une religieuse; et peut-être votre amour pour la retraite n'est-il qu'une conséquence de cette habitude d'isolement et de solitude.

« Je suis bien aise au moins, et pour vous et pour notre bonne mère, qu'elle vous accompagne au couvent pendant les premiers mois de votre noviciat. Mon père est tellement absorbé par ses principes religieux et par son goût pour la chasse, qu'il s'apercevra peu de l'absence de notre mère, et qu'à bien dire votre départ à toutes deux ne lui laissera pas un très-grand vide; tandis que, pour vous et pour ma mère, ce sera une grande consolation de n'être pas encore séparées... Et qui sait peut-être même si mon père, s'habituant à cette nouvelle existence, ne consentira pas à ce que ma mère ne vous quitte plus? J'avais bien proposé à mon père d'aller passer tous les ans quelques mois auprès de lui avec madame la vicomtesse de Vaudrey, mais vous savez son antipathie pour les nouveaux visages: et quoiqu'il fasse tout au monde pour conclure cette alliance, il m'a positivement signifié qu'excepté le temps nécessaire pour me marier (car vous savez qu'il veut que je me marie à Vaudrey), qu'excepté ce temps, il me dispensait du devoir que je voulais m'imposer, parce qu'il craignait que les goûts et les exigences d'un jeune ménage ne s'accordassent pas avec la vie qu'il mène et qu'il veut mener telle jusqu'à la fin de ses jours. Je partirai donc pour l'Allemagne quelque temps après mon mariage.

« Adieu, ma bonne et excellente Marie; je vous sais un gré infini de me promettre de rester à Vaudrey avec ma mère pour assister à mon mariage. C'est bien aimable et bien cruel à vous, car vous laisserez de bien profonds regrets à votre sœur, je n'en doute pas.

« Encore adieu : j'attendais cette dernière lettre de votre part, pour tout terminer définitivement; aussi maintenant mon bonheur ne peut pas se faire attendre bien longtemps.

« Embrassez mille fois ma mère et mon père, et pensez souvent à votre frère, qui vous chérit de toute son âme.

« ALFRED DE VAUDREY.

« P. S. Veuillez prévenir mon père que ma démission a été acceptée dans les termes les plus flatteurs. »

CHAPITRE LXVI.

MARIAGE.

Vers la fin du mois de janvier 1818, les amis du comte et de la comtesse de Vaudrey reçurent la lettre suivante.

« M. le comte et madame la comtesse de Vaudrey ont l'honneur de vous faire part du mariage de M. le vicomte Alfred de Vaudrey, leur fils, avec S. A. la princesse d'Arsberg. »

Quelques jours après on lisait dans un naïf et honnête journal, connu par la finesse de ses aperçus, la puissance de sa rédaction et la véracité de ses renseignements :

« Qui croirait que dans un siècle aussi éminemment progressif que le nôtre... que dans un siècle qui méprise autant le jésuitisme ultramontain... que dans un siècle qui est fier, à juste titre, d'avoir recueilli l'héritage philosophique de Voltaire et des encyclopédistes... on voie encore s'accomplir des monstruosités qui rappellent les temps les plus odieux du régime du bon plaisir et de la tyrannie du jésuitisme, les temps où le peuple, enchaîné à la glèbe, travaillait sans relâche pour ces fainéants cloîtrés, ces jésuites que notre sainte et immortelle révolution a chassés de leurs couvents; qui croirait, disons-nous, que dans un siècle qui sera la merveille et l'étonnement de l'histoire de l'esprit humain, tant les masses se trouvent éclairées par le rayonnement du flambeau philosophique de la liberté et par la haine des principes ultramontains... qui croirait enfin que le fait que nous allons citer se soit passé de nos jours, en 1818, dans un pays qui jouit de ses droits constitutionnels, qui compte quatre-vingt mille électeurs instruits de leurs droits par la philanthropique idée Touquet!

« Mademoiselle de ***, d'une des plus anciennes familles de France, aveuglée par la superstition la plus frénétique, s'est jetée dans un couvent, car en France, en 1818, il y a encore des jésuites et des couvents!!! à l'instar des novices du temps jadis. On ne sait, en vérité, ce qu'il faut le plus déplorer ou du fanatisme stupide ou de la démence qui peut pousser un être doué de raison à l'exécution d'une pareille sottise. Mais ce qu'il y a de plus odieux, c'est que, grâce aux jésuites, la mère de mademoiselle de ***, au lieu de combattre l'épouvantable folie de sa fille, s'est retirée avec elle dans ce couvent, tandis que M. de ***, le père et l'époux de ces victimes ultramontaines et d'une ridicule superstition, est abandonné, seul, isolé, presque sans moyens d'existence, et privé des doux soins d'une épouse et d'une fille; en un mot, tandis que le vénérable vieillard se voit privé, par l'odieuse influence du jésuitisme, des consolations et du bien-être que sa position et la nature promettaient à sa vieillesse.

« Il est inutile de dire que l'appât des biens de madame de *** et de sa fille a seul décidé les misérables jésuites qui ont entraîné ces deux femmes d'un faible esprit dans un aussi cruel oubli de leurs devoirs.

« En voyant ces progrès effrayants du jésuitisme, ne serait-ce pas le cas de rappeler ces vigoureuses et belles paroles de Guillaume-Thomas Raynal :

« Si cette religion existait (la religion chrétienne), ne faudrait-il pas
« étouffer les ministres sous les débris de leurs autels? S'il existait dans
« un recoin d'une contrée soixante mille citoyens enchaînés par ces ri-
« dicules vœux de pauvreté, chasteté, obéissance, qu'aurait à faire le
« souverain que de s'y transporter avec un nombre de satellites armés
« de fouets, et de leur dire : Sortez, canaille fainéante, sortez; aux
« champs! à l'agriculture! à la milice! »

« Nous citons cette entrée au couvent comme une nouvelle et certaine preuve de l'envahissement jésuitique qui s'étend sur la France comme un réseau qui doit enlacer toutes nos libertés, si les amis des lumières ne se réunissent pas en faisceau pour rejeter et conspuer un système anti-national, qui voudrait nous bâillonner et nous traiter en esclaves, nous les fils de la glorieuse et immortelle révolution de 89!!! »

CHAPITRE LXVII.

MORT.

(1822.)

LE CHATEAU DE VAUDREY.

La scène se passe au château de Vaudrey, dans la matinée du 15 juin 1822.

DUVAL, secrétaire du comte (à un laquais). — Eh bien, arrive-t-il? qu'avez-vous vu?

LE LAQUAIS. — Il m'a semblé voir un courrier, monsieur Duval; mais voilà tout.

DUVAL. — Miséricorde!... il arrivera trop tard...

LE LAQUAIS. — Est-ce que M. le comte va plus mal?

DUVAL. — Mais sans doute... Ce n'est pas qu'il ait l'air de souffrir... on dirait qu'il s'éteint... (A un autre laquais qui accourt) : Eh bien?...

LE LAQUAIS. — Voici Pierre! voici Pierre!... la voiture du médecin le suit.

DUVAL. — Dieu soit loué!

(Arrive un courrier au grand galop; il saute à bas de son cheval en s'écriant) : — Monsieur Duval, voici le docteur. Nous avons mis dix-sept heures pour venir de Paris... les roues étaient en feu; à chaque relais, obligé de les arroser... J'ai payé les guides à cent sous, comme vous m'avez dit, monsieur Duval. Et M. le comte, est-il mieux?

DUVAL. — Hélas! non, Pierre... il n'est pas mieux... Ah! enfin, enfin, voici la voiture. (Arrive une berline à six chevaux lancés au grand galop, qui s'arrête devant le perron. Le médecin du comte descend.)

LE DOCTEUR. — Eh bien! eh bien! Duval, qu'y a-t-il donc?

DUVAL (précédant le docteur dans l'intérieur du château). — Ah! monsieur le docteur, mon pauvre maître est bien bas...

LE DOCTEUR. — Voyons, Duval, expliquez-moi comment cela est arrivé. Arrêtons-nous dans ce salon avant d'entrer chez M. de Vaudrey.

DUVAL. — Voici ce que c'est, monsieur le docteur... Avant-hier, M. le comte s'est levé de bonne humeur, comme d'habitude; il a entendu la messe, a déjeuné, est monté à cheval, au manége, pendant trois heures, parce qu'il faisait trop chaud pour chasser... puis il a dîné.

LE DOCTEUR. — Avec appétit?

DUVAL. — Comme toujours, avec beaucoup d'appétit; M. le comte a même mangé, peut-être avec excès, un des mets de prédilection que le maître d'hôtel lui fait souvent servir : des crépinettes de volaille à la moelle d'agneau et aux truffes sur une purée de queues d'écrevisses de Lorraine; M. le comte en a mangé deux fois de suite, à ce que m'a dit le maître d'hôtel.

LE DOCTEUR. — Et vous croyez que c'est cela qui a fait mal à M. de Vaudrey?

DUVAL. — Non, pas précisément, monsieur le docteur; mais, à la fin de son dîner, quand M. le comte en était au fruit, son valet de chambre a eu la sottise de lui apporter une lettre qui arrivait par un courrier, et la lecture de cette lettre...

LE DOCTEUR. — Lui a causé une révolution?

DUVAL. — Je le crois, monsieur le docteur; car lorsque M. le comte l'a lue, il n'avait pas encore bu le mélange de genièvre et de pekao dans un verre d'eau glacée qu'il prend tous les jours après dîner, pour faciliter sa digestion.

LE DOCTEUR. — Et cette lettre annonçait donc quelque malheur?

DUVAL. — Bien au contraire, monsieur le docteur; car dès que M. le comte l'a eu ouverte, il n'a pu retenir des exclamations de joie, et a ordonné à l'intendant de faire assembler toute sa maison dans la galerie. Alors il s'est levé de table, et est venu dire : Mes amis, je vous donne cent louis pour boire à la santé de mon petit-fils, M. le baron de Vaudrey.

LE DOCTEUR. — Madame la vicomtesse de Vaudrey est donc accouchée d'un fils?

DUVAL. — Il paraît, monsieur le docteur, car le courrier a dit qu'il venait d'Allemagne.

LE DOCTEUR. — Ainsi, c'est une émotion de joie trop subite qui aura troublé sa digestion; et comment a-t-il passé la nuit et la journée d'hier?

DUVAL. — Très-bien, monsieur le docteur : c'est-à-dire M. le comte ne se plaint pas de souffrir, il sent seulement, dit-il, une grande lassitude et une grande faiblesse; sa figure n'est pas même changée, il a l'air de

sommeiller doucement, et ne s'éveille de temps à autre que pour causer avec son chapelain, qui l'a déjà administré.

LE DOCTEUR. — Et M. de Vaudrey a-t-il sa raison?

DUVAL. — Mais je le crois, monsieur le docteur, car il ne confond rien et sait bien ce qu'il demande.

LE DOCTEUR. — Allons, je vois ce que c'est. Diable! à son âge c'est grave, fort grave : maintenant vous pouvez prévenir M. de Vaudrey de mon arrivée, et lui demander s'il veut me recevoir.

DUVAL. — Oui, monsieur le docteur. (Le docteur sort avec Duval.)

LA CHAMBRE A COUCHER DU COMTE.

Les rideaux sont fermés. Il y règne une assez grande obscurité. Le comte sommeille dans son lit. Sa figure ne révèle aucune expression de douleur ni de souffrance; le comte, ayant alors soixante-dix ans, a seulement tous les dehors d'une vieillesse avancée. Auprès du chevet est le chapelain, gros homme d'une figure commune, qui est occupé à lire. Dans la chambre, près des croisées, sont deux valets de chambre et la femme de charge, occupés à préparer quelques potions.

DUVAL (entre sur la pointe du pied). — Monsieur l'abbé, voici M. le docteur.

LE CHAPELAIN. — Je vais prévenir M. le comte, faites-le toujours entrer. (Au comte à voix basse.) Monsieur le comte... monsieur le comte...

LE COMTE (d'une voix faible, mais calme). — Qu'est-ce? que voulez-vous?

LE CHAPELAIN. — Voici M. le docteur qui vient d'arriver; monsieur le comte veut-il le voir?...

LE COMTE. — Certainement, qu'il vienne... (Le docteur, qui en entrant s'est tenu à l'écart, s'approche du comte.)

LE DOCTEUR. — Eh bien! monsieur le comte, vous êtes donc un peu souffrant?

LE COMTE (se tournant vers le docteur). — Ah! bonjour, docteur; félicitez-moi, j'ai un petit-fils... Madame la vicomtesse de Vaudrey est accouchée d'un fils; avec la grâce de Dieu, voilà encore mon nom assuré pour une génération.

LE DOCTEUR. — Je vous en fais mon bien sincère compliment, monsieur le comte... Mais comment vous trouvez-vous aujourd'hui?

LE COMTE. — Ah! mon cher docteur... vous voyez, je suis un peu faible...

LE DOCTEUR. — Mais souffrez-vous?

LE COMTE. — Non, non, je ne souffre pas... pas du tout; c'est comme un engourdissement général, mais sans douleur... voilà tout ce que j'éprouve.

LE DOCTEUR. — La tête n'est pas douloureuse?

LE COMTE. — Non... un peu engourdie aussi, mais pas douloureuse.. Ce que je sens... c'est comme une faiblesse qui suit un bain pris trop chaud.

LE DOCTEUR. — Vous n'avez pas d'oppression?

LE COMTE. — Non... tenez, je respire bien... mais je me sens le cœur comme affadi... et puis j'ai comme un bourdonnement sourd dans les oreilles.

LE DOCTEUR (lui tâte longtemps le pouls, et se dit à part) : — Il meurt littéralement de vieillesse; sa vie débauchée l'a avancée, et cette émotion d'avant-hier a déterminé la crise. C'est une lampe qui n'a plus que le souffle et qui va s'éteindre. (Au comte.) Votre pouls est bien faible.

LE COMTE. — N'est-ce pas?... j'ai tâché de le sentir battre, et je ne l'ai pas senti... Et même hier, avant de communier... pendant ma confession... j'ai cru un moment qu'il allait s'arrêter.

LE DOCTEUR. — Ah! vous avez hier rempli vos devoirs de chrétien, monsieur le comte?

LE COMTE. — Mon Dieu, oui... comme tous les jours... comme aujourd'hui, comme demain... Ne faut-il pas être préparé à tout événement? car enfin, docteur, si, au lieu de l'indisposition que je ressens, j'avais une maladie grave... eh bien! je ne serais pas pris au dépourvu... et je serais bien sûr de ma félicité là-haut... n'est-ce pas, chapelain?

LE CHAPELAIN. — La vie de monsieur le comte a été si exemplaire, il s'est si profondément humilié et repenti, les prières de mademoiselle de Vaudrey ont dû tellement plaire au Seigneur, que monsieur le comte est assuré de son salut.

LE COMTE. — Vous voyez, docteur, assuré... je suis assuré...

LE DOCTEUR (à part). — Il ne voit pas son état, c'est fort heureux pour lui! mais le moral est furieusement baissé.

LE COMTE. — Ah! mais j'y pense maintenant, docteur, vous n'avez pas de nouvelles de madame de Vaudrey?

LE DOCTEUR. — Vous savez, monsieur le comte, que je ne suis pas assez heureux pour avoir la confiance de madame la comtesse; j'ignorais même qu'elle fût indisposée.

LE COMTE. — Oui, elle est malade... Il y a de cela déjà trois mois... elle a toujours été d'une santé si délicate! Entre confrères, je pensais que vous en auriez eu quelques nouvelles; voici trois ou quatre jours que je n'en ai reçu.

LE DOCTEUR. — Il faut espérer que la santé de madame la comtesse s'améliorera.

LE COMTE. — Sans doute, sans doute, il faut l'espérer, docteur... Mais dites-moi, est-ce que je ne pourrais pas un peu voir le jour et le soleil?

LE DOCTEUR. — Il n'y a aucun inconvénient, monsieur le comte; il fait très-chaud et très-beau.

LE COMTE. — Duval, faites ouvrir. (On ouvre deux fenêtres. Le soleil éclaire l'appartement; on voit au loin l'immense forêt de Vaudrey, qui borde l'horizon. Le ciel est d'une admirable pureté, et une petite rivière sillonne çà et là une grande prairie semée de bouquets d'arbres, qui s'étend devant le château. L'exhalaison des plates-bandes de rosiers, de jasmins sur lesquelles s'ouvrent ces croisées, remplit bientôt la chambre du comte d'une odeur douce et parfumée.) Ah! quel air frais et agréable, docteur! j'ai envie de me lever... et de m'asseoir sur mon fauteuil pour jouir un peu de cette vue magnifique.

LE DOCTEUR. — Vous le pouvez, monsieur le comte; mais auparavant vous ferez peut-être bien de prendre deux doigts de vin vieux de Xérès ou de Malaga.

LE COMTE. — J'en ai justement, docteur... que j'ai rapporté d'Espagne en... en 1774. Dites à l'office qu'on m'en envoie, Duval. (Sort Duval. — A ce moment, on entend le pavé de la cour d'honneur résonner sous les pas de plusieurs chevaux, et le retentissement d'une voiture.)

LE COMTE (écoutant). Une voiture... qu'est-ce que cela, Dubois?... allez... allez voir ce que c'est. (Sort Dubois.) Qu'est-ce que cela peut être, docteur?... Ah! mon Dieu! c'est peut-être mon fils qui vient m'apprendre lui-même...

DUBOIS (rentrant). — C'est monseigneur le cardinal de Cilly, qui arrive à l'instant de Paris et qui désire voir monsieur le comte.

LE COMTE. — Le cardinal!... un prince de l'Église!... mon ancien aumônier... Ah! quelle émotion! Ah! mon Dieu! un cardinal! un cardinal!

LE DOCTEUR (à Dubois). — Le maladroit!... Calmez-vous, monsieur le comte, remettez-vous.

LE COMTE. — Oui, docteur... mais un prince de l'Église! un cardinal! s'il voulait me confesser... l'absolution d'un cardinal... Certainement je serai trop heureux de recevoir Son Éminence... mais je voudrais être dans un état convenable. Dubois, tu vas me raser.

LE DOCTEUR. — Mais, monsieur le comte, vous allez vous fatiguer... vous êtes excessivement faible... votre état est très-grave.

LE COMTE. — C'est égal! je le veux... je le veux... et vous, Duval, suppliez Son Éminence d'entrer dans mon oratoire... et dites au maître d'hôtel de faire servir M. le docteur : car il doit avoir besoin... Excusez-moi, docteur. (Sortent le docteur et Dubois.)

L'ORATOIRE DU COMTE DE VAUDREY.

L'extérieur du cardinal est imposant et sévère. Sa haute taille est un peu voûtée par l'âge. Il est vêtu de noir. Sa figure pâle, maigre et sillonnée de rides, a une expression de douleur et de tristesse profonde. Son large front est découvert, et ses cheveux sont tout blancs. Le cardinal est assis près d'une table, la tête appuyée dans ses mains. Après quelques moments de silence, il se lève.

Cette entrevue réveille en moi tout un monde de souvenirs... oui, la dernière fois que je vis le comte, c'était dans l'Inde, la veille de ce jour fatal... (Une pause.) Enfin, c'était dans l'Inde... il y a de cela quarante ans!... Quarante ans... que d'heures! que de jours! que d'années! qu'en ai-je fait? depuis ce temps, mon sort a-t-il changé? où en suis-je maintenant? . . . .

(Long silence.) Eh! que m'importent cette pourpre et ces vains honneurs! ces rois agenouillés à mes pieds; ma main sacrée peut lier et délier ici-bas; on choisit parmi mes pairs l'élu du trône de saint Pierre... je puis prétendre un jour à dominer spirituellement le monde chrétien! Eh bien! qu'est-ce que cela pour moi? qu'ai-je gagné à cette puissance, puisqu'à mes yeux elle est matérielle et périssable comme tout pouvoir humain, et que je cherche un bonheur qui n'est pas de ce monde! Ainsi, je suis aussi loin que jamais du but où tendent incessamment mes vains désirs... Le Seigneur a continué de se voiler à mes yeux... je suis prince de l'Église... et je n'ai pas plus de foi pour cela... Non, non. .

(Long silence.) Et pourtant, lorsque je voulus mettre fin à mes jours, et que ma nature fut plus forte que le poison... je l'avoue, je crus voir là une manifestation de Dieu à mon égard; je résolus donc de vivre : et puis cet espoir qui avait autrefois décidé mon entrée dans les ordres vint encore me séduire; je pensai que la révélation me viendrait peut-

être plus sensible à chaque pas que je ferais vers les hautes dignités de l'Église; je crus que mon esprit, encore époré par les exigences de ces imposantes fonctions, s'approchant davantage de ce foyer de lumière divine qui resplendit sur la tiare du vicaire de Jésus-Christ, serait peut-être éclairé d'un de ses rayons; je m'élevai donc au plus haut rang... hélas! oui... au plus haut rang... mais je me suis élevé ainsi que ces hommes qui, avisant une haute montagne, montent, montent, croyant se grandir en s'approchant du ciel, et qui, une fois au sommet, voient au contraire le ciel plus immense encore, le monde plus petit et eux-mêmes plus perdus et plus misérables... Oui, mais, au moins, j'ai fait le bien sur la terre... ne croyant pas... j'ai agi comme si je croyais, j'ai été chrétien pour tous, excepté pour moi; j'ai apaisé bien des souffrances, et j'ai toujours souffert... j'ai calmé bien des maux, et j'ai toujours été misérable; j'ai séché bien des larmes, et j'ai toujours versé des larmes amères; ma vie a été un long et cruel martyre : et peut-être que Dieu a voulu m'éprouver en me laisant subir sur la terre cet épouvantable supplice des damnés, qui voient du fond de leur enfer les délices du paradis... supplice encore plus affreux pour moi... pour moi qui guidais les âmes vers ces régions immortelles qui me sont fermées; et je suis d'autant plus digne de la miséricorde céleste que je n'ai pas recueilli la moindre sensation de bonheur en faisant le bien... car j'ai tout donné aux hommes, consolation, argent, bien-être, savoir, croyance, éternité... sans croire à la reconnaissance humaine : je connaissais trop l'humanité pour cela... Oh! quelle existence aura donc été la mienne, juste ciel... Et si, après nous, tout était néant?... NÉANT!!! pourquoi aurai-je vécu? pourquoi ma vie?... pourquoi le monde?... oh! toujours cette idée implacable qui donne le vertige!... toujours ce POURQUOI si fatal et si désespérant...



Le vicomte Alfred de Vaudrey.

Aussi, plus tard, lorsque ma vieillesse fut venue, je crus que les jeûnes et les privations allaient affaiblir en moi les principes de mon existence, et que, sans me rendre coupable une seconde fois du crime d'attenter à mes jours, ma vie s'userait bientôt... mais, non... non... ma chaîne est trop bien rivée dans ce monde, et mon âme brise en vain ses ailes contre cette enveloppe de fer qui l'emprisonne; oh! oui, car j'ai tout ce qu'il faut pour supporter et sentir bien longtemps et bien à vif les mille blessures de la douleur morale, qui déchire, qui torture... mais qui ne tue pas...



Le comte de Vaudrey avait alors soixante-trois ans. — PAGE 118

Et pourtant, malgré moi, j'espère, car, toute ma vie, j'ai été comme ces malheureux qui, traînant depuis longtemps une horrible existence, se disent à chaque nouveau coup du sort : Courage, l'adversité se lassera, et le ciel de demain sera peut-être riant et pur... Oui, j'espère... car enfin j'ai la conviction profonde d'avoir allégé bien des douleurs, d'avoir adouci bien des infortunes; et, je le sens, ce souvenir est presque une espérance... (Entre le docteur.)

LE DOCTEUR. — Monseigneur... M. de Vaudrey sera bientôt en état de recevoir Votre Eminence.

LE CARDINAL. — Comment se trouve-t-il, monsieur?

LE DOCTEUR. — Monseigneur, il n'a pas pour une heure à vivre; sa faiblesse augmente de minute en minute : il s'éteint... heureusement sans douleur, et sans avoir aucunement la conscience de son état : il ne s'en doute même pas...

LE CARDINAL. — Il meurt sans souffrir?

LE DOCTEUR. — Oui, monseigneur; car, de toutes les morts, la sienne est la plus douce; on finit ainsi sans se sentir finir, et toutes les investigations de la science donnent la certitude qu'on meurt littéralement sans douleur.

LE CARDINAL. — Et son moral, monsieur?

LE DOCTEUR. — Monseigneur, son moral s'affaiblit beaucoup; quand je

suis entré, il était encore assez lucide : maintenant M. de Vaudrey parle moins, ses idées semblent se confondre.



La mère et la fille. — PAGE 118.

LE CARDINAL (avec anxiété). — Je vous en prie, veuillez savoir, monsieur, si je puis entrer à l'instant; car j'ai à révéler à M. de Vaudrey des choses du plus haut intérêt. (Le docteur s'incline et sort. Le cardinal continue avec indignation.) Il meurt sans souffrir! sans effroi! et sa malheureuse femme est morte brisée par la douleur et le désespoir de laisser sa fille seule dans le monde!... Il meurt sans souffrir et sans effroi!!! et, à cette heure, sa fille elle-même, sacrifiée pour lui et par lui, est mourante de l'incurable chagrin d'avoir perdu sa mère... Il meurt sans effroi... Juste ciel!... Eh quoi! il fermerait ainsi les yeux sans remords, après avoir torturé, tué par son égoïsme féroce deux êtres purs, dévoués, sublimes! Oh! cela ne se peut pas! non, non! Il est aussi une mission de justice et de sévérité à remplir sur cette terre. Cet homme touche à sa fin... qu'importe? pas de pitié pour ce criminel lâche, infâme, qui échappe à la justice humaine; pour ce criminel plus odieux que le meurtrier qui ne tue qu'une fois. Vengeance sur cet homme! qu'il croie au moins que de terribles châtiments l'attendent, et qu'une affreuse agonie soit sa punition dans ce monde!... Vengeance pour ceux qu'il a sacrifiés! vengeance sans pitié, car, de la pitié, ce serait un crime. De la pitié pour lui, grand Dieu! Eh quoi! près de quitter une vie qu'il s'est faite splendide, glorieuse et sensuelle, au prix des larmes, du sang et de la mort de ceux qu'il a trouvés sur son passage, cet homme, abusé par un prêtre impie, verrait encore s'ouvrir devant lui le temple des félicités éternelles... il mourrait sans angoisses, sans regrets, avec l'espérance dans le cœur et le sourire sur les lèvres!... Comment, cet homme serait heureux toujours... encore heureux un pied dans la tombe... Et cela parce qu'il aura pratiqué quelques dévotions qui n'auront en rien changé ce caractère égoïste, vain et féroce, dont tout ce qui l'entoure a supporté l'implacable réaction jusqu'au dernier moment de son existence... Ce n'est pas l'envie ou la haine qui me fait parler, mon Dieu.. mon indignation contre lui vient de ce que je pense aux tortures de ceux qu'il a sacrifiés... Non, encore une fois, un pareil homme ne peut pas mourir sans remords et sans peur!... non, non, cela ne se peut pas. Il est une autre vie, je le sais, je le crois, je l'espère : mais enfin, mon Dieu! il faudrait pourtant qu'ici-bas, dans cette vie que nous voyons, que nous comprenons, que dans cette vie à portée de nos vues grossières et de notre intelligence bornée, le vice eût un châtiment exemplaire; et que la vertu, la résignation, la piété, le dévouement, eussent au moins un jour, une minute de bonheur pur et éclatant! Je suis bien vieux maintenant : je ne regrette aucune des douleurs et des souffrances que tu m'as imposées, mon Dieu! mais à cette heure... oh! à cette heure accorde-moi, comme une récompense, ce qu'autrefois je te demandais comme un encouragement. Tu le sais, tu ne t'es pas révélé à moi, et j'ai pourtant toujours marché dans une voie sainte, pieuse et irréprochable; tu m'as accablé de ton indifférence et de ton mépris; tu m'as continué une vie cruelle et désolée, et pourtant, chaque jour, j'ai fait bénir ton nom sur la terre. Eh bien! mon Dieu! à cette heure... je mérite peut-être que tu te manifestes à moi... cela, ô mon Dieu!... que mon esprit perçoive que tout n'est pas fini ici-bas, et que tu règnes là-haut. Abrège mes jours, mais que je meure au moins en comptant sur ta bonté ou sur ta miséricorde; que je quitte ce monde, bien sûr d'aller à toi, à tes genoux, et de te pouvoir dire : Pardon, ô mon Dieu! si j'ai failli.



Pourquoi je vous tienne pour le plus lâche et le plus infâme des hommes... je vous pardonne, monsieur. — PAGE 120.

DUVAL (entrant précipitamment). — Monseigneur! monseigneur! M. le comte s'affaiblit beaucoup; M. le docteur dit qu'il reconnaît quelques symptômes de délire.

LE CARDINAL (se remettant). — Conduisez-moi donc à l'instant près de lui. (Ils sortent.)

LA CHAMBRE A COUCHER DU COMTE.

M. de Vaudrey est couché dans son lit. L'expression de son visage n'a pas changé, seulement son regard est de plus en plus voilé, sa voix plus faible, et son audition moins nette. Les fenêtres de sa chambre sont ouvertes. Cette scène se passe par une magnifique soirée d'été; le soleil est à son déclin, et ses derniers rayons viennent dorer la cime d'un massif d'acacias dont les fleurs roses et parfumées s'épanouissent en face des croisées de cet appartement. Le chapelain est au chevet du comte. Dans la chambre sont deux valets et le médecin.

LE CARDINAL (entre et s'approche du comte). — Veuillez, monsieur le comte, faire retirer tout le monde; il faut que je vous entretienne seul.

LE COMTE (d'une voix faible).—Oui, oui, sortez tous... laissez-moi avec Son Éminence... qui veut bien me donner sa bénédiction. (Tout le monde sort. Le chapelain, un moment indécis, obéit à un regard impérieux du cardinal. Ce dernier les suit des yeux, et, quand la porte est fermée, il s'approche du comte l'air grave et presque menaçant.)

LE CARDINAL. — Qu'avez-vous fait de votre femme et de votre fille, monsieur?

LE COMTE (d'une voix éteinte).—Elles prient pour moi... monseigneur. Toutes deux retirées dans un couvent... elles prient... Mais votre bénédiction... me...

LE CARDINAL (l'interrompant). — Madame de Vaudrey est morte, monsieur!

LE COMTE. — Morte! ah! mon Dieu! elle va donc prier pour moi... dans le ciel... aux pieds de l'Éternel.... prier pour moi.... Oh!.... mais que je suis faible... ma vue se trouble... j'entends à peine...

LE CARDINAL. — Votre fille est mourante, monsieur!

LE COMTE (s'affaiblissant de plus en plus). — Dieu la bénira... elle a prié pour son père, et m'a gagné la félicité éternelle... et m'a donné le moyen d'illustrer ma maison... Ma fille, je...

LE CARDINAL (d'une voix terrible). — La félicité éternelle!.... à vous! à vous, monsieur! mais songez donc à ceux que vous avez sacrifiés!!!

LE COMTE (délirant et à voix très-basse). — Oh! oui... je le sens là... j'ai une conviction..... qui.... me dit.... que j'ai gagné.... le paradis... le chapelain m'a promis...

LE CARDINAL. — Cela n'est pas, monsieur, ce prêtre imposteur vous a abusé; il a blasphémé en vous promettant, au nom du Seigneur, une place parmi ses élus! Tremblez!!

LE COMTE (en délire, les yeux animés). — Je vais dans le ciel... c'est ma fille... qui m'a valu cette faveur... dans le ciel... mon fils... une maison souveraine... le ciel...

LE CARDINAL. — Mais il meurt... cet homme meurt sans effroi, sans remords. Oh! cela est épouvantable... (Le comte en délire fait un dernier effort, ses joues se colorent, ses yeux brillent, toute sa figure semble rayonnante d'espoir et de conviction.)

LE COMTE. — Oui... je vais à toi... à toi, mon Dieu! mon nom vivra... dans ce monde... et tu me donnes une place dans ton paradis... mon fils.... maison souveraine.... le paradis.... je suis bien.... heureux... les anges... je...

LE CARDINAL. — Oh! malédiction! malédiction!

LE COMTE (poussant un grand soupir). — Je.... oh!... le paradis.... (Il meurt. Le cardinal se précipite sur le comte, le regarde avec une angoisse horrible, puis retombe accablé sur un fauteuil.)

LE CARDINAL. Il est mort!... (Le cardinal reste dans un morne et profond silence, sa tête cachée dans ses mains. Au bout d'un quart d'heure de méditation, il se lève, ferme les paupières du comte, et, après avoir longtemps considéré ces traits qui expriment encore le calme et la sérénité, il dit d'une voix lente et solennelle) : Après la vie infâme de cet homme, qui oserait douter encore de l'existence logique d'un Dieu juste et rémunérateur, d'un Dieu qui punit le méchant dans une autre vie? Qui oserait douter que notre séjour dans ce monde ne soit le passage du néant à l'éternité? (Le cardinal contemple encore le cadavre du comte.) Qui oserait en douter?... (Puis, avec une déchirante expression de douleur et de désespoir, il s'écrie) : MOI!!!

FIN DE LA VIGIE DE KOAT-VEN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

Cette pièce, ainsi que celles qui suivent, ont été transcrites littéralement; elles avaient été copiées par un garçon horloger et déposées dans les archives de Tippoo-Saëb. On en a laissé jusqu'aux nombreuses fautes d'orthographe. Elles étaient divisées en liasses, sur chacune desquelles se trouvait une étiquette en langue persane. L'authenticité de ces pièces a été reconnue par le capitaine Macleod, chargé de l'examen des papiers de Tippoo-Saëb. (Voir l'*Histoire de l'empire de Mysore*, par M. Michaud.)

PROCÈS-VERBAL

DES SÉANCES DU CLUB DES *JACOBINS* FORMÉ A SÉRINGAPATNAM.

Le sextidi de la 2e décade de floreale de la republique francaise une et indivisible.

Les citoyans francais qui sont sous les ordres du citoyen Dompard a la solde du *citoyen* Tippo-Saib le Victorieux l'allié de la republique francaise, dénommés ci-dessous :

Salvadosse, Julien, Madin, Jean Denis, Le Grand, Vincent, Blanche, Ivon, Gaspar, Pouvoi, Franc, Cuntuir, Lebeau, Bayse, Questin, Kerodique, Bernard, La Republique, Béteme, Lambert, Manuelle, Marc, Geminte, Vreniere, Cholles-e, Francisque, Philippe, Jean, Jacques, Etienne, Manuelle, Anton, Denis, Chariée, Daine, Thouvenir, Oochard, Manuel, Marivanne, Decegodique, Ouilletas, Jogeny, Joseph, Dachiret, Colier, Colin, Juducque, Jolue, Quelquo, Mannell, Grais, Charroix, Abraham, Manuelle, Dugeon, Jeunesse, Pierre, Langle, Christian, au nombre de ?9, etant jaloux de concourir de toutes leurs forces et de tout leur pouvoir au mintstre et a l'affermissement de la republique francaise, et a connoitre leurs droits, pour y parvenir se sont rassemble, apres en avoir obtenu la permission du chef commandant, dans l'église paroissiale le dit jour et an que cy dessous.

Le citoyen Francois Ripaud, lieutenant des vaisseaux de la republique francaise, a pris la parole, at nous a dit :

« Citoyens,

« Vous etes tous Francais ou dignes de l'etre, l'eloignement de votre mere patrie vous a privé jusqua ce jour de connoitre vos droits de citoyens libres; vous aves commencé a les connoitre en abatant l'indigne pavillon blanc que la nation avait en execration et qui etait en apparence l'idole de vos erreurs. Il vous reste un devoir a remplir, cést d'arborer le pavillion nationalle, et de vous instruire sur vos droits, de savoir ce que vous deves et ce qui vous est du. Il est un devoir d'un republicquain d'instruire de ses foible lumieres ses concitoyens. Je vous présente

les droits de l'homme, cést dans ce droits que vous puisserez les vertus republiquaines, qui vous aideront a surmonter les défauts de vos anciennes babitudes, et pour vous aider a y parvenir, je vous soumets des idées constitutionèles, et comme vous vivea dans une anarchie qui dois faire horreur a tout homme de bien qui aime a respecter les lois je vous soumets un projet de loi pour etre disenté article, par article, et que apres la promulgation de la loi, vos arreté auront force de loi; je vous observeré seulement que vous ne deves nullement vous ecarter de la loi republicaine, ni les affoiblir, ni les transgresser.

« Il est d'usage quand le peuple se rassemble en assemblée primairo qua le citoyen le plus ancien dois etre nommée president provisoire, l'on nomme deus secretaires, et deus maitres de ceremonies. Le president vous direz le motif de la convocation, et vous prie de nommer un president, ainsi quo les officiers que je vous a désigné, pour vous éclairer sur vos droits et vous rappeler au respecte du au souverain doquel vous faites partie; a vous rappeler à l'ordre, pour qu'un chacun à son tour ai la parolo, et puisse parler librement sans etre interrompo sur la question seulemeot qui est présenté a la discution, ei un citoyen avait une idée heureuse il demanderait la parole, pour un motion d'ordre tout discution cesse apres que le citoyen qui a la parole a fini et l'on ecoote le motil de la motion, si elle est bors de la questioo le president lui dit, et la discotion recommence. »

L'on a commencé par formér l'assemblée primaire, le citoyen Contoir, comme plus ancion d'age, a eté nommée president provissoire, et les citoyens Vreniére et Dachiret out été nommés secretaires provisoire, et les citoyens Dompard et Provoie, scrutateurs provisoire, et les citoyens Ivon at Abrsbam, maitres de ceremonies. Le presideot a dit que la motif de la convocation du peuple, etoit pour s'instruire sur les principes constitutionnelles, et pour se donner des lois conformes au loy republiquaine, que l'on alloit commencer par la nomination d'un president : en faisant l'appel nominal; le citoyen Fraocois Ripaud a été nommée à la pluralité, presideot; il a pris place, et a dooné le baisser de pais et de fraternité au citoyen Conroy. On a passé a la nomination de deux secretaires. Les citoyens Vreniere et Dachiret ont éte élus, do suite on a passé a la nomination de deux scrutateurs, les citoyens Quettin et Julien ont obtenu les suffrages et ont été élus, de suite on a passé a la nomination des deus maitres do ceremonies, les citoyens Dompard et Charrier ont obtenu les suffrages, et ont été élus.

Le president a ouvert la sceance par nous rappeller a nos devoirs, a l'amour que noua devions a la patrie, et a une reforme prompte sur nos ancieono habitudes, et par la lecture des droits de l'homme, et suivi par la lecture des principes republiquains, et un projet de loy, les un et lea autres ont été accepté avec joie et avec acclamation. A la suitte du projet de loix l'on a arreté l'ajouremen de la presente assemblée au octodi de la presente decade de mois de floreale a 3 heures aprés midi, pour relire les principes constitutionnelles, et discuter le projet de loix, article par article, selont l'ordre du jour.

Le citoyen Thouvenir a demandé la parole, et a dit :

« Citoyens,

« Je parle au nom de mes freres, oui, citoyens, nous etions dans l'erreur, nous ne connoissions pas nos devoirs et nos droits, n'y le pavillion que la oation portoit, nos avions fait nos reclamation et adressé nos dolcance au citoyen L'Escalie qui ne nous a pu rendre de reponse, les interests politiques du citoyen Tipou-Saib qui nous protege ne nous a pas permis aussi de chaoger de couleur : voilà le motif de cette erreur, qui ne pourra pas paroitre criminel aox yeus do la nation mais presentement nous y serions bien criminal si noos arborions d'antro couleurs que celles de notre cher patrie, nos cœurs lui sont entierement voué, et nous jurons de mourir pour la soutenir en defendant les droits sacrés des citoyens, et de la constitution, nous demandous a bruler tout ce qui a rapport a la royante, et a l'ancien régime, c'est le veu de tous mes freres d'armes. »

L'assemblée a arreté que tout ce qui a rapport a la royauté et a l'ancien regime soit brulé le jour que l'on arborroit le pavillion nationale, et que l'on preteroit les sermant a la nation. Le president a la remercié le frere Thoovenir de son ardeur patriotique, et l'a engagée a continuer ce zele qui fait gloire a tout homme libre, et avons levé la séance, la dit jour et an, et l'avons terminé par des hymne a la patrio, en foi de qooi, avons signé le present pour servir ce qoe de raison apres lecture fait.

Nº II.

« Citoyens,

« Le serment que vous vener de prononcer, et le baiser que je vous ai donné, est celui de toute la France entiere; malheur a celui qui seroit parjuré! Vous vous etes rallié a tous vos freres les Francois, comme ils se sont liés a vous par moo organe. Vous etes leurs soutien comme ils sont le votre, rappellé vous que votre union fera votre force, que toute haine, que toute resseutimeo soit aneanty. Vous ne devea dorenavent ne fait plus qu'une famille de freres. L'amour de la patrie doit être le mobile de toutes vos actions; alors vous serez vraiment digne du sermeot que vous venez de prononcer. Vous m'avoa demander un projet de loi. Le voici. Vous serez libre d'accepter ou de rejetter les articlea qui vous couviendront, mais rappelez vous qoe les articles que vous aurez accepté, que vous ne pourrer les enfreindre, parceque par votre adession vous leurs avez donné force de loi, comme elle n'a rien au dessus d'elle vous ne devea avoir au dessous de vous, que vice et crime, et au dessus, que la loy, qui characterise vos vertus! Attendu qo'il est midi, avons adjourne la presente sceance a deux heures apres midi de ce jour pour discuter les articles de la loi proposé. »

A deux heures étant rassemblé, le président a aunoncé quo l'on allait commencer par l'article premier, qui a été accepté a l'unanimité de vois, par concert, ou de couvert.

PRÉLIMINAIRE DES LOIX.

PEINE MILITAIRE.

A prononcer par le conseil de discipline. Le conseil de discipline est composé de sept citoyens de tous grades. Quatre voix contro trois suffit pour faire mettre la loi a escution soit quelle protege ou quelle punisse.

LOI.

ART. Ier. Tout chef qui ne fait pas executer la loi a la lettre, qui voudroit l'eluder ou la transgresser ou qoi no mettroit pas a escution la sentence rendu par le conseil de discipline, est indigoe de commander; il est cassé et suspendu de ses fonctions de citoyen pendant deux ans. Eo cas de residive il sobira cinq ans de fer, et est indigne d'occuper aucune charge.

De suite passé a l'article II, qui a été accepté a l'unanimité des voix.

II. Tout citoyen de quel grade qo'il puisse étre appelé au nom de la loy, doit obéir sur le champ; ou faute de ce, il subit 48 heores d'arret, sans pour cela l'excepté de la punission qu'il auroit du subir, pour le délit qu'il anroit commis, et syil residoit, huit jours de fers, et en quas de la moindre rebellion, sans voy de laitte à la loi trois mois do fers.

De sulto passé a l'article III, qui a été accepté a l'unanimité des voix.

III. Nul citoyen ne peut etre jugé que par un cooseil de discipline establis; et, que deux témoins n'ayent constaté le delit duquel il est accusé.

De suite passé a l'article IV, qui a été accepté a l'unanimité des voix.

IV. Comme les loix n'a que des peines strictemens nécessaires, tous citoyens dans n'importe quels positions qu'ils se trouvent, doit obeir a soo supérieur sans replique, ou faute de ce, il sera puni suivant la rigueur des loix.

De suite passé a l'article V, qui a été accepté a l'unanimité des vois.

V. Tout superieure qui mal traitera son inferieur a mauvais propos, sera puni pour la première fois de huit jours d'arrêt; pour une secoude de quinze jours; et pour une troisieme (1) de deux mois d'exemtion

(1) Cet loi a été modifié : au lieu de deus mois d'exemtion de service et de paye, huit jours de fers.

d'aucun service, pendant laquel peine il sera privé, premiere, de commandement; seconde de paye.

De suitte passé a l'article VI, qui a été accepté a l'unanimité do voix.

VI. Tout inferieur qui n'obeira pas sur le champ a son superieur, quand le superieur lui parlera au nom de la loi, sera : premiera, puni pour le delit qu'il aura commis : seconde pour la desobeissance a la loi do 48 heures de fers au pied. Si la desobeissance et accompagné de murmure, injure, ou menace, le delinquant subira trois mois da fer.

De suitte passé a l'article VII, qui a été accepté a l'unanimité de voix.

VII. Tout superieur qui menaceroit de frapper son inferieur : et que l'execution n'aura pas lien, le superieur sera cassé et privée du droits de citoyen pendant un an seulement.

De suitte passé a l'article VIII, qui a eté accepté a l'unanimité des voix.

VIII (1). Tout inferieur qui menaceroit son superieur de le frapper et que la menace n'auroit pas lieu, subira un an de fers.

De suitte passé a l'article IX, qui a été accepté a l'unanimité des voix.

IX. Tout superieur qui frapperai un inferieur sera condamné à subire un an de fers, et sera declaré indiguo d'occuper aucuoe charge militaire n'y civile.

De suitte passé a l'article X, qui a été accepté a l'unanimité des voix.

X. Tout inferieur qui frapperoit ou levroit la main sur son superieur sera condamné a mort.

De suitto passé a l'articlo XI, qui a été accepté a l'unanimité des voix.

XI. Tous les delits qui ne sont pas de la compaitance du conseil de discipline, et qui sont dans la classe do la police correctionnelle sont de la compaitance du major commandant la place, qui ordonoe la prison au nom de la loi, pour les delits denouces ci aprés, 24 heures ay plus ay moins.

1° Les delits contre les bonnes mœurs.

2° Le trouble apporté publiquement a l'exercise ridicule d'un culte religieux quelconques, ou insultes faite a ses ministres fanatiques.

3° Les insultes, et la violence grave entre les personne, telles que les coups et voi de féte, que ne puoit pas le conseil do discipline.

4° Les troubles apporté a l'ordre sociale, et a la tranquillité publique, par la mendicité, par les tumultes, ou la provocation des tumultes, ou bruit fait a des heures indus sana permission.

De soitte passé a l'art. XII, qui a été accepté par l'unanimité de voix.

XII. Tont citoyen qui tiendra des propos indecens sur la constitution, qui aura l'air d'être partizan de la royauté, ou de l'ancien regime, sera traduit devant le conseil de discipline, et si ses projets avaient l'air de rappeller la contre révolution il serait mis a mort.

De suitte passé a l'art. XIII, qui a été accepté a l'unanimité de voix.

XIII. Tout citoyen qui en presence de l'ennemi aurait l'air de montrer de la foiblesse, et cherchèrait par ses propos, a affoiblir le courage de ses concitoyens, et les detourner d'en venir à l'action seroit mis a mort.

De suitte passé a l'art. XIV, qui a été adopté a l'unanimité de voix.

XIV. Tout conspirateur, ou traitre a sa patrie, sera condamné a mort.

De suitte passé a l'art XV, qui a été accepté a l'unanimité des voix.

XV. Tout suborneur, debaucheur, enrolleur, deserteur et qui auroit liaison avec les ennemis do la republique, qui seroit arretè seroit mis à mort.

De suitte passé a l'art. XVI, qui a été accepté à l'unanimité des voix.

XVI. Toute lacheté, foiblesse, qui seroit commis en présence de l'ennemie, et qui porteroit prejudice a la gloire de la patrie, seroit punis par dix ans de chaines sur les travaux publiques. Cette loi est applicable aux commandant, officiers, sous officiers, soldats, volontaires et matelots.

De suitte passé a l'art. XVII, qui a été accepté a l'unanimité des voix.

XVII. Tout citoyen en temps de guerre, qui deserte son pavillon pour aller dans un nation enemi, et qui est arreté, serois mis a mort.

De suitte passé a l'article XVIII, qui a été accepté a l'unanimité des voix.

XVIII. Tout citoyen qui a'émigre avec son bien, qui est arrété, est enchainé pour vingt ans sur les travaux publiques.

(1) Cette loi a été adonté avec la modification d'un an, ce sera trois mois.

De suitte passé a l'article XIX, qui a été adopté a l'unanimité des voix.

XIX. Tont supérieur qui commanderoit des républicains français, qui ce rendroit, lachement a une ennemis même plus fort quo lui, seroit mis a mort, et tous ceux qui seroit sous ses ordres, seroit punis suivant les rigueurs do la loi, et mis à mort aussi.

De suitte passé à l'article XX, qui a été accepté à l'unanimité des voix.

XX. Tout citoyen ont le droit do faire convoquer par citoyen commandans, le conseil de discipline, sans etre oblige de leur dire le motif de la convocation, et les commandan sont obligé sur la réquisition d'un seul citoyen de convoquer le conseil sur le champ, ou il encoura la rigueur de la loi lui même.

De suitte passé a l'article XXI, qui a été accepté à l'unanimité des voix.

XXI. Tout citoyen qui convoqueroit lo conseil de discipline, et qui n'auroit pas de preuve, n'y témoin a alleguer a la loy, seroit puni de huit jours de fer au pied.

De suitte passé a l'article XXII, qui a été accepté à l'unanimité des voix.

XXII. Tout citoyen qui traiteroit un autre citoyen de lache ou de coquin seroit puni do trente jours de fers au pied.

Quand lo conseil de discipline a formé son résultat, il en previenne le commandant (qui nést jamais present au jugement) et qui fait mettre sur le champ, la sentence a execution, et rentrer avec lui dans la salle d'audience, la tous les citoyens composant le conseil de disciplino se lève debout, et à découvers, léve la main, et le président dit : « Nous jurons sur notre conscience et notre honneur, que après avoir observé scrupuleusement dans nos délibérations, les regles qui nous étoit prescrite par la loy, nous avons trouvé qu'un telle accusé de telle fait, n'en etoit pas coupable. — Ou bien, Qu'un telle accusé de telle fait, en etoit coupable, mais excusablo : Ou qu'un telle accusé de telle fait en étoit convaincu, mais non criminel : Ou, qu'un telle en etant convaincu do telle crime, la loi le condamne a. . . . . »

Les jugemens du conseil de discipline se font publiquement. Tout citoyen a lo droit d'y assister, la décence y est maintenu comme le respecte au laix et à la nature.

Tous militaires, de tous grades, meme des troupes de ligne et de marine, sans etre du corps du delinquant a la loy, peut etre membre du conseil de discipline.

Le conseil do discipline se forme aussitot la loi promulgué par les citoyens qui se sont soumis. La majorité des suffrages des citoyens, fait et donne force de loi, tout le monde doit y etre soumis sans exception. Le conseil se releve tous les six mois ; c'est au citoyens a bien choiser leurs juges.

De suite on s passè a la nomination des membres composant le conseil de discipline ; le scrutain dépouillé, Ripaud, Vreniere, Questin, Jullian, Dachiret, Thouvenir, et Kedoricq, oo eté nommé a la majorité absolu, unt accepté.

Nous citoyens et républicains français composant le parti qui est sous les ordres du citoyen Dompard, après avoir entendu les présente lois nous nous y sommes soumis volontairement pour être jugé, reglé, dorenavant par les principes et les loix de la liberté et de l'égalité que nous avons fait : en foi de quoi avons signé le present reglement pour servir et valoire ce que de raison. Au camp français, pres Pattaue, le decadi de la premiere decade de floréal, le an 5e de la republique française, une et indivisible.

Un citoyen a demandé la parole, et a dit :

« Citoyens, pour terminer une si glorieuse journée, je demande que l'infame pavillon blanc soit brûlé, et que nous chantions la hymne à la patrie, en signe de joie du bonheur quo nous resentous aujourd'hui. »

Tous d'une voix unanime ont dit, *Oui!* Alors le president a leavé la scéance, et ajournée à dimanche prochaine, quintidi de la troisieme decade du mois de floreal.

Signé Ripaud, Vreniere, Questin, Dachiret, Julian, Kedoricq, Thibeau, Vizer, Thouvenir, Dompard, Bertodiere, Pilardt, Charroix, Moitle, Milletot, Heritier, La Vueille, Dielle, Windell, James, Mare, Mich, Dunn, Jacques Debay, Menaud, Gaudron, Colber, Vincent, W. Graham, Barnar, Huite, Le Dalle, Denis, Castel, A. M. Neil, Pombart, Legrand.

N° 13.

Les drapeaux étant arrivèe le silence a régné, l'on a planté l'arbre de la liberté surmonté d'un bonnet do l'égalité, et le citoyen Ripand a prononcé le discours suivant :

« Citoyens francais, hommes libres, mes frères, mes amis.

« Cet bien aujourd'hui que vous devez remercier la providence et l'Être bienfaisant do la grace do vous avoir faite voir le pavillon nationale et l'arbre de la liberté, surmonté du bonnet do légalité, chéri et adopté de tous les hommes libres, les républiquains français, vos frère, vos appuy, et vos amis. Que c'est gloire pour vous, ô ! Français, de la voir arboré assuré, et juré de la soutenir et do mourir les armes à la main pour la défendre et soutenir votre liberté et vos droits, enfin ce que vous aves de plus cher, votro patrié. — O ! Français, mes freres, mes amis, ne sentez-vous pas comme moi cotto joie qui s'empare de vos cœurs et qui vous entraine vers ce drapeau, et cette arbre cheri que 25 millions d'hommes ont juré comme vous de mentenir, ne sentes-vous pas, dis-je, ce penchant de la virtu qui n'est connu que par les hommes libres qui vous porté a lui jurer cette amour ardente qui caractérise les guerriers républiquains ? Oui, cher, millo fois cher a mon cœur, je te soutiendral, drapeau et arbre cheri, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, et si je suis parjure à mon serment je prie la divinité do vouloir bien me reduire en cendre, de m'aneantir meme si j'en avoit la pensée. Comme tu es l'objet de mes plus chers sentimens, jo juro do te defendre ou de mourir pour toi, oui, je, le jure (1) ! Apres t'avoir promis tout ce que je te dois, pardonne, cher et digne gloire de mes sentimens, s'y je vais rendre hommage aux manes de vos freres qui ont peris pour te defendre. Que dis-jo pour soutenir la gloire.

« Quel sensible horreur s'empare de moi ! une religieuse sensibilité me domine ! Quoi ! je tombe a genoux, mon sang se glace, et j'en trevoi dans l'ombre millo guerriers magnanimes les pérs défenseurs de nos droits, qui crient a nos cœurs de les venger !

« Je vois le comble do la barbarie et celui de l'atrocité. — Dieu ! j'en frémis d'horreur ! Quoi ! Je vois ce victimo de la férocité anglois qui ont été scié entre deux planchéa ! des femmes victimes de leur brutalité est assassiné au même moment Oh ! comble d'horreur ! mes cheveux se redresse ! Que voi jo ! Des enfans encore a la mamelles, je les voi teint du sang de leurs meres infortunés. Je vois ces malheureux enfans expiré de la meme mort quo leur malheureuse meres. Oh ! comble d horreur et de sceleratesse que d'ingibnation tu inspire. Soyé persuadé, ame infortunés, quo nous vous vengerons. O perfide et cruelle Anglais tremble. Il est un Dieu vengeur du crime qui nous inspire de laver dans ton sang les atrocités que tu as commis envers nos peres et leur malheurense compagne. Apaisser vous, ame plaintif, de l'innocence, nous jurons de vous venger. (Oui, je le jure !)

« Citoyens, mes frères, que d'horreur doit vous inspirer tous les supports de la tyrannie. Ce sont eux, ce laches, ce faux Français, qui avoit inspiré tout ces sceleratesses. En France l'armée de la Vendè et celle de Jesus, le pavillon blanc, les fleurs de lys, le christe a la maio et le poignard à l'autre, ont assassiné, massacré, comme les infame Anglais, vos plus fiers defenseures de vos droits. Vengé nos freres, victime de leur patriotisme. Que tout co qui a rapport a l'ancien regime soit sur le champ brûlé ; si nous ne sommes pas a meme de nous venger sur eux, que ce soit sur leur idole cheri, leur pavillon, et qu'ils tremble en apprenant que dans l'Inde, dana le milieu des terre, qu'il y a des republiquains qui ont juré de les exterminer. Ils fremirons, n'en doutte pas, ces laches, au seul nom des Français. Palise de terreur, et aussitôt qu'ils le voyent, ils sont a trois quarts vaincus. Pour y parvenir il faut avoir ce virtu republiquain, il faut scavoir vaincre ou perir pour la patrie.

« Il faut avoir ce maintien d'homme libre, (jo parle au commandant) vous etes notre chef, votre devoir est de veiller a notre sureté, a notre bonheur, et au maintien de nos droits. Vous n'etes plus faite pour vivre dans un apathie qui ne convien nullement a la nouvello charge que vous ocupé. Il faut surmonter vos anciens habitudes, et si vous aviez des différences il faut les aneantir et fair votre bonheur du maintien du au loi. Par cette amenité qui est dans votre cœur, par la bonté de votro ame, vous avez des riches qualités, vous etes digne d'etre republicain. Votre bravoure est connu. Mais vous avez de la foiblesse, défaito vous de cet ennemi de vous même, attaché vous à connoitre vos droits, et vous sentirez qu'il est bien glorieux de commander a vos egaux et do braves republiquains.

« La France la juré, cela seul a suffi, elle sera obéi, ses fiers defenseurs ne sont jamais sourds a sa voix, etant tres soumis et tres respectueux a sa volonté, elle commande, ello sera deja satisfait. — Je vois deja l'ardeur qui me domine passer dans tous vos cœurs — que la voix de la patrie est sublime — que l'amour ardent qu'il inspire est grando — Dieu puissant — Cher Divinité — Ou tu lis dans mon cœur, tu le vois bien glorieux de cet journée, je me satisfais dan tous les points. O Français ! Que vous mo rendes heureux, votre amour pour ce que j'ai de plus cher, notre patrie, se manifeste dans tous votre contenances ; venez avec moi planter l'arbre chéri de nous et de tous nos forces, c'est le symbolo de la constitution, de nos dovoirs, de nos droits ; qu'ils soit sans cesse presente a votre memoire, et voua ne vous ecarterez jamais de ce que vous devez a vous meme, et voua fera resouvenir ce que vous devez a vos frères !!! »

De suite a fait prononcer a chaquo citoyen individu, les uns après les autres, le serment,

Citoyen, jurez vous haine aux rois, exceptant Tippoo Sultan le victorieux, l'allié de la république française. Guerre aux tirans; et amour pour la patrie et celle du citoyen Tippoo !!!

Toua à l'unanimité ont crié : " Oui, nous jurons de vivre libre ou de mourir. "

Pendant le serment on a salvé de toute l'artillerie 84 coups do canon ; et apres le serment on se remia avec cipailles qui avoit pretté le serment, deux drapeaux à leur garde par un garde d'honneur. De suite l'on a signé le process verbal du octodi de la 2° decade du presente mois. De suite l'on a ètè sur la place d'armes, ou l'on a chanté alentour do l'arbre et du pavillon, des hymnes à la patrie ; quant l'on est venu a chanter « Amour sacré de la patrie, » l'on a fait un salut de tout l'artillerie, et la journée s'est passé en joi, et par un bal, qui a duré toute la nuit. En foi de quoi nous avons signé le présent ledit jour et an que dessus.

N. B. Voir l'Histoire de Mysore, par M. Michaud, dont ces pièces sont textuellement extraites.

(1) Et tous les citoyens ont repeté : *Oui, nous les jurons.*

NOTICE SUR TIPPOO-SAEB.

TIPPOU SULTHAN BEHADOUR, dernier nabab de Maïssour (ou Mysore, suivant l'orthographe anglaise), naquit en 1749, et porta d'abord le nom de FETH-ALI KHAN. Il reçut celui de TIPPOU-SAHEB, soit à la circoncision, soit lorsqu'à l'âge de seize ans il fut nommé dyan ou intendant de Bednor par son père Haider-Aly Khan; et, comme il donna des preuves de bravoure et de capacité en plus d'une occasion sous le règne de ce prince (*voy.* HYDER-ALY), son nom de *Tippou-Saheb* semble avoir prévalu sur ceux de *Tippou Khan* et *Tippou Sulthan*, qu'il prit en montant sur le trône, le 7 décembre 1782. Il se trouvait dans le Tanjaour avec un corps de troupes, lorsque Haïder mourut. Les Anglais, alors en guerre avec ce dernier, profitèrent de cette double circonstance. Le brigadier général Matthews, qui les commandait, se mit en campagne dès la fin de février 1783, et s'empara successivement d'Onor, de Condapour, de Mangalor, de Bednor et d'Anampour, où une partie de la famille du nouveau souverain tomba au pouvoir des vainqueurs. Tippou arrêta bientôt le cours de ces succès. A la tête de vingt-cinq mille hommes parmi lesquels était un corps de mille Français, il parut devant Bednor le 9 avril, et força Matthews d'évacuer la place, par suite d'une capitulation où il fut stipulé que les Anglais retourneraient à Bombay, par Goa, après qu'ils auraient rendu Bednor, Anampour et Colidroug, ainsi que l'argent, les armes et les magasins appartenant à leur gouvernement. Cette capitulation fut violée de part et d'autre. Les Anglais ayant voulu soustraire une somme considérable en la distribuant aux officiers qui devaient la rendre au trésor public, un accident fit découvrir leur supercherie. Alors Tippou retint prisonnier le général anglais et sa garnison, les fit fouiller, dépouiller, charger de chaînes, et les accabla de mauvais traitements. S'il faut en croire les auteurs anglais, il poussa la barbarie jusqu'à faire empoisonner Matthews et plusieurs de ses officiers, et trancher la tête, en sa présence, au frère de ce général, qui fuyait chargé d'or et de bijoux. Il assiégea ensuite Mangalor, qu'il ne put prendre quoiqu'il eût découvert et puni la trahison de son général en chef, qui se disposait à passer du côté des Anglais avec une partie de ses troupes. Le siége durait encore, lorsque Tippou reçut la nouvelle de la paix de Versailles entre la France et l'Angleterre. Il suspendit à l'instant les hostilités, et prêta l'oreille à des négociations qui se terminèrent par un traité signé à Mangalor, le 11 mars 1784. Les Anglais rendirent toutes les places qu'ils avaient conquises, et promirent de ne point aider les ennemis de ce prince. Tippou, de son côté, restitua aux Anglais leur comptoir de Callicut, que Haïder leur avait enlevé; promit d'évacuer les Etats des radjahs de Tanjaour et de Travancor, leurs alliés, et renonça à ses prétentions sur le Carnate. Telle fut l'issue de la première guerre que Tippou eut à soutenir contre les Anglais. Les légers avantages qu'il y avait obtenus le remplirent de présomption, et entretinrent cette haine héréditaire qu'il leur avait vouée et qui fut la pensée de toute sa vie. Heureux si, à l'ambition et à la bravoure qu'il tenait de son père, il eût joint la prudence, la modération et les talents politiques qui n'avaient pas moins contribué que les armes à fonder la puissance de ce prince. Haïder n'avait pris que le titre de *naïb* (lieutenant), et montrait souvent au peuple le radjah légitime de Maïssour, au nom duquel il promulguait les actes de la souveraineté. Tippou se délivra de cette entrave. Il laissa le radjah et sa famille dans l'oubli et dans la misère. Il prit les titres de sulthan, de vainqueur, et s'arrogea ceux de tous les princes de la presqu'île de l'Inde, dont il prétendait être le suzerain. Plus tard même, à l'époque où la majesté royale fut violée par un rebelle, dans la personne du souverain titulaire de l'Indoustan (*voy.* CHAH-ALEM), il ajouta à tous ses titres celui de *Padischah* (empereur). Pour soutenir le rang auquel il s'était placé, il suppléa, par le faste, à la véritable grandeur, et sa cour devint une des plus brillantes de l'Orient. Il porta son armée jusqu'à deux cent mille hommes; mais ces dépenses n'étant pas en proportion avec l'étendue et la richesse de ses Etats, il vit ses revenus diminuer et ses ressources s'épuiser. Toujours bercé néanmoins du vain espoir de dominer sur l'Indoustan ou d'en expulser du moins les Anglais, il voulut s'assurer de l'appui et des secours de la France. Il fit partir à la fois six ambassadeurs, en 1787. Trois prirent leur route par le golfe Persique, Bassora, Baghdad, l'Asie Mineure et Constantinople, et éprouvèrent toute sorte d'accidents et de contrariétés dans ce pénible et périlleux voyage. Celui des trois qui survécut à ses deux collègues n'osa ou ne put continuer sa mission. Il se joignit à la caravane des pèlerins de la Mekke, et gagna un port de la mer Rouge, où il trouva un navire qui le ramena dans l'Inde. Les trois autres ambassadeurs s'embarquèrent à Pondichéry le 22 juillet 1787, et arrivèrent à Toulon le 7 juin de l'année suivante. Ils furent, pour la France, qu'ils traversèrent, un objet de curiosité, et alimentèrent, pendant quelques mois, les conversations et les journaux. Ils obtinrent une audience publique de Louis XVI, le 3 août 1788; mais, au lieu des secours qu'ils venaient solliciter, on ne leur donna que des spectacles et des fêtes. Le mauvais état des finances, la crainte de troubles intérieurs, empêchèrent le roi de France de réaliser les espérances du nabab de Maïssour. Il se borna au renouvellement de l'alliance avec Tippou, alliance qui demeura sans effet, ces deux princes ayant péri peu d'années après, l'un pour avoir trop aimé la paix, l'autre victime de son ambition guerrière. Les ambassadeurs furent de retour à Seringapatnam au mois de mai 1789. Comme ils n'avaient pas réussi dans la demande qui était l'objet principal de leur mission, et qu'ils ne cessaient d'exalter l'étendue, la population, la richesse du royaume qu'ils venaient de parcourir, Tippou, qui, zélé musulman, croyait qu'aucun potentat chrétien n'égalait sa puissance, fut blessé dans sa vanité : trompé d'ailleurs dans son attente par le peu de succès de son ambassade, il s'en prit à ses agents, et en fit assassiner deux. Il saisit bientôt une occasion de recommencer la guerre. Les Hollandais possédaient les forts de Cochin, d'Akkotah et de Cranganor, dans le Malabar, près des frontières de Maïssour. La médiation des Français les avait rétablis dans la possession de Cranganor, que Haider-Aly leur avait enlevé. Tippou éleva des prétentions sur ces places, situées dans les Etats du radjah de Cochin, son vassal, et marcha sur Cranganor avec des forces considérables, au mois de juin 1789. Les Hollandais, pour sauver leurs établissements de Cochin, vendirent les deux autres au radjah de Travancor. Tippou ne voulut pas reconnaître une vente faite sans son aveu, et, le 29 décembre, il envahit les frontières de Travancor. Sur les représentations du gouvernement de Madras, il offrit de s'en rapporter à des arbitres impartiaux, et resta dans ses lignes, en attendant le résultat des négociations. Il y fut attaqué, le 1er mars 1790, par le radjah de Travancor. Les Anglais prirent part à cette action, comme alliés du radjah, et ne furent pas fâchés de recommencer la guerre contre un prince qu'ils désiraient humilier. Dès la première campagne, les hostilités s'étendirent au delà de la chaîne des Ghâts. Tippou opéra une diversion dans le Carnate, et sut éviter habilement toute action décisive avec l'ennemi. La seconde campagne s'ouvrit par le siége de Bangalor, dont la prise fixa le théâtre de la guerre sur le territoire de Maïssour. Deux armées anglaises, l'une commandée par lord Cornwallis, qui avait fait cette conquête, l'autre venue de Bombay, sous les ordres du général sir John Abercromby, qui s'empara de Cananor, pénétrèrent, après une suite de succès, près des murs de Seringapatnam, en 1791. Elles se disposaient à former le siége de cette capitale, lorsque les pluies, le débordement des rivières, la disette et les maladies, les forcèrent, au mois de juin, de se

retirer. Ce fut vers ce temps-là que Tippou chargea M. Léger, commissaire français dans l'Inde, d'un message particulier, dont l'objet était d'obtenir de Louis XVI un corps de six mille hommes. Il offrait de payer le voyage, la solde et l'entretien des troupes françaises, se faisant fort de détruire, avec leur secours, l'armée et les établissements des Anglais dans l'Inde, et d'en assurer la possession à la France. Cette proposition, présentée secrètement à Louis XVI par le ministre Bertrand de Molleville, fut sans résultat, parce que ce prince se repentait alors d'avoir favorisé l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique, et qu'il était déjà sans autorité. Cornwallis revint, l'année suivante, renforcé par les troupes du Nizam et par les Mahrattes, qui s'étaient coalisés avec les Anglais contre un inquiet et ambitieux voisin. Cette dernière campagne fut fatale au sulthan. La prise de Coimbettour, qu'il força de se rendre, et dont il viola la capitulation, ne put balancer les revers qu'il éprouva. Les alliés ayant réduit plusieurs places, entre autres la forteresse de Nundydroug et celle de Savendroug, ou le Rocher de la mort, qui passait pour imprenable, arrivèrent devant Séringapatnam, le 5 février 1792. Deux jours après, Tippou, chassé de son camp retranché, fut contraint de se renfermer dans sa capitale, où il fut vigoureusement assiégé jusqu'au 24. Menacé d'un assaut, il accepta les conditions qui lui furent proposées, et le traité fut signé le 18 mars. Il céda aux alliés la moitié de ses Etats, et leur paya une somme considérable à titre d'indemnité. Mais la clause la plus dure et la plus humiliante fut celle qui l'obligea de donner, pour garantie de l'exécution du traité, deux de ses fils, Abd-el-Khalil et Moezz-Eddyn, enfants de huit à dix ans. Ainsi se termina une guerre qui avait coûté au sulthan soixante-sept forts, huit cents pièces d'artillerie et cinquante mille hommes. Depuis cette époque, sa cour cessa d'être le séjour des plaisirs. Le deuil régna dans son palais, et son caractère devint plus irascible, plus dur, plus impérieux. Tippou ne parut désormais pénétré que d'un seul sentiment, celui de la vengeance. Il ne s'occupa que de susciter des ennemis aux Anglais. Entouré de puissances gagnées par eux, il envoya, en 1797, une ambassade jusque dans le nord de l'Inde, auprès de Zeman-Chah, roi de Kaboul, pour l'engager dans une alliance dont le but devait être de chasser les Européens de l'Indoustan, d'y anéantir la religion des brames, et de rétablir l'antique splendeur du trône du Dehly, en y plaçant un autre prince de la famille de Tamerlan, et en l'affranchissant du joug honteux des *infidèles*. Quoique le roi de Kaboul fût ambitieux et entreprenant, il ne goûta point ce projet, soit qu'il prévît trop de difficultés dans son exécution, soit qu'il craignît de n'être que faiblement secondé par le sulthan de Maïssour, qui, depuis ses derniers revers, ne pouvait plus compter parmi les puissances prépondérantes de l'Inde. Tippou, ayant encore échoué dans cette négociation, conçut l'espoir d'être soutenu par le gouvernement républicain qui s'était élevé en France sur les ruines de la monarchie, et qu'un intérêt commun devait unir avec lui contre l'Angleterre. Les Français avaient toujours été accueillis à la cour de Maïssour. La perte de Pondichéry y en attira un grand nombre, la plupart gens ruinés ou aventuriers, sans principes et sans éducation. Tippou, entretenu par eux dans ses espérances imaginaires, s'avilit en les admettant dans sa familiarité, en se prêtant à leurs manières démagogiques. Ils établirent à Seringapatnam un club de jacobins, qui tint sa première séance le 5 mai 1793. Ils y jurèrent haine à la royauté, aux tyrans, excepté au citoyen Tippou le Victorieux. Dix jours après, ils arborèrent solennellement le drapeau tricolore, et se rendirent sur la place d'armes, où ils plantèrent l'arbre de la liberté, au bruit des salves d'artillerie et en présence du citoyen prince. Ce fut par les conseils d'un nommé Ripaud, capitaine corsaire, qui s'était établi le président de cette société populaire et le représentant de la nation française dans l'Inde, que Tippou se décida à envoyer secrètement deux ambassadeurs à l'île de France, pour y proposer une alliance avec le gouvernement français et demander des troupes. Ils y arrivèrent le 17 janvier 1798. La publicité que le général Malartic, gouverneur de la colonie, donna à cette ambassade, devint funeste au sulthan, et les secours qu'il lui envoya, insuffisants pour le défendre, servirent de prétexte aux Anglais pour l'attaquer. Ces secours consistaient en trois commandants, deux officiers d'artillerie, six officiers de marine, quatre charpentiers de vaisseau, vingt-six officiers, sergents et interprètes, et soixante-deux soldats européens ou mulâtres. L'invasion de l'Egypte par les Français, deux lettres adressées par le général Bonaparte au sulthan de Maïssour et interceptées par les Anglais, et, plus que tout cela, le système d'agrandissement que ces derniers ne cessaient de mettre en pratique dans l'Inde, décidèrent du sort de Tippou. Le gouverneur général, marquis de Wellesley, après s'être assuré de la neutralité des Mahrattes et de l'alliance de Nizam, fit marcher une armée nombreuse sous les ordres du général Harris, tandis que les troupes de Bombay, commandées par le général Stuart, arrivaient à Cananor. L'imprudent Tippou, qui avait répondu d'une manière évasive à toutes les propositions d'accommodement, ouvrit les yeux sur les dangers dont ses Etats étaient menacés par cette double invasion. Il rassembla toutes ses forces, mit des garnisons dans ses places, et vint camper avec soixante mille hommes à Periapatnam, pour s'opposer au général Stuart. Battu, le 6 mars 1799, à Sidasir, il laissa à Periapatnam quelques troupes, pour disputer cette position, et marcha à la rencontre du général Harris, qu'il attaqua avec impétuosité, le 27 mars, à Malaveli, à huit lieues de Seringapatnam ; mais au bout d'une heure de combat, son armée fut mise dans une déroute complète, et il ne lui resta d'autre parti à prendre que de se renfermer dans cette dernière place. Il y fut investi le 4 avril. Après des efforts inutiles pour repousser les attaques des assiégeants, Tippou tenta de renouveler les négociations ; mais les conditions que le général Harris lui imposa lui semblèrent si dures, qu'il n'y répondit pas, et il ne songea plus qu'à vaincre ou à s'ensevelir sous les ruines de sa capitale. Pendant un mois que dura le siége, il montra plutôt le courage et l'activité d'un soldat que l'habileté d'un général. Enfin, le 4 mai, la brèche étant devenue praticable, les Anglais traversèrent la rivière à une heure après midi, et donnèrent un assaut général. On se battit encore dans la ville. Les Français rallièrent plusieurs fois les Maïssouriens. Tippou périt dans la mêlée, atteint de plusieurs blessures, et l'on trouva son corps sous un monceau de cadavres. Il était âgé de cinquante ans, et en avait régné seize et demi. Avec lui s'anéantit la puissance éphémère que Haïder-Aly avait fondée, et qu'on a ridiculement nommée empire de Maïssour ou Mysore, puisque sa plus grande étendue ne surpassa jamais de beaucoup la moitié de la France. Formé par les armes, par l'usurpation, et composé d'éléments divers, ce prétendu empire, qui ne subsista que trente-huit ans, aurait pu durer davantage et se consolider, sous un prince doué de vertus pacifiques et de talents administratifs, qualités qui manquaient absolument au dernier nabab de Maïssour.

Pour plus de détails, voir la *Biographie universelle* et le curieux ouvrage de sir W. Beildy sur les mœurs et habitudes de Tippou-Saëb.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

AU LECTEUR

J'ai regretté que les différents ouvrages composant ce recueil n'aient pu être classés selon *l'ordre de date de leur publication*. La transformation que les années, l'étude et l'expérience ont nécessairement amenée dans ma pensée, eût frappé, je le crois, les esprits les moins attentifs; ainsi, pour parler seulement des deux points extrêmes de mon œuvre, il y a (que l'on me pardonne cette ambitieuse comparaison), il y a, dis-je, toute une *révolution* intellectuelle et morale entre la *Vigie de Koat-Vën* et le *Juif-Errant* ou les *Mystères de Paris*.

Il est seulement donné aux esprits supérieurs de concevoir la vérité de prime saut, et de n'avoir pas à traverser l'erreur pour arriver à la connaissance du vrai; je n'ai pas eu ce bonheur : il m'a fallu passer par les théories aussi fausses que désolantes, dont sont empreints mes premiers ouvrages, pour arriver, à force de travaux et d'observation, aux théories socialistes, qui seules ont valu à mes derniers livres un succès si au-dessus du peu qu'ils valent, et par le fond et par la forme.

Une critique amère et passionnément injuste, appelant de mes écrits récents à ceux qui marquent mes débuts dans ma carrière d'écrivain, m'a reproché d'*avoir renié mes anciennes convictions*.

Je l'avoue, à mesure que l'âge, la connaissance des faits, des hommes et des choses a mûri ma raison, j'ai peu à peu tendu vers des idées que je crois fermement les seules vraies, et auxquelles, depuis plusieurs années, je me suis voué cœur et âme; j'ai dû renier mes premières erreurs : erreurs du moins inoffensives et désintéressées, car, de ma vie, je n'ai demandé ou attendu la moindre grâce d'un gouvernement quel qu'il fût; mes livres reflètent simplement, sincèrement, les diverses phases de mon esprit depuis vingt ans, car il y a vingt ans que j'écrivais la *Vigie de Koat-Ven*. Il m'eût été facile de supprimer ou d'atténuer les contradictions flagrantes qui existent entre les théories de mes premiers et de mes derniers ouvrages; je n'ai voulu rien atténuer, rien supprimer, car je me suis trompé de bonne foi, je l'avoue sans rougir. Renier, par calcul, des convictions avancées pour des convictions rétrogrades, c'est véritablement apostasier; partir, au contraire, des idées rétrogrades pour arriver aux idées avancées, c'est obéir à la loi éternelle de l'humanité : c'est marcher, c'est progresser.

Puis-je espérer que les lecteurs de mes livres, en mesurant la distance qui sépare la *Vigie de Koat-Vën* des *Mystères de Paris* et du *Juif-Errant*, reconnaîtront que la voie que j'ai suivie a toujours été, sinon brillante, du moins progressive? Ma foi dans les idées d'avenir qui seules peuvent assurer le bonheur de l'humanité a été récompensée par la faveur la plus glorieuse, la plus inattendue, mais la moins sollicitée par moi, car j'avais conscience de mon insuffisance et de mon peu de droits à une marque si éclatante de la sympathie de mes concitoyens; ils m'ont honoré du mandat de représentant du peuple; cette haute distinction sera l'orgueil de ma vie entière; mes ennemis peuvent me reprocher ce qu'ils ont appelé mon *apostasie :* je me sens absous par la confiance du peuple.

EUGÈNE SUE,
Représentant du Peuple (Seine).

17 novembre 1850.



Qu'avez-vous fait de votre femme et de votre fille, monsieur ? — PAGE 130.

Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.